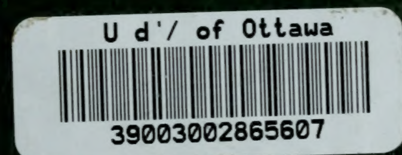
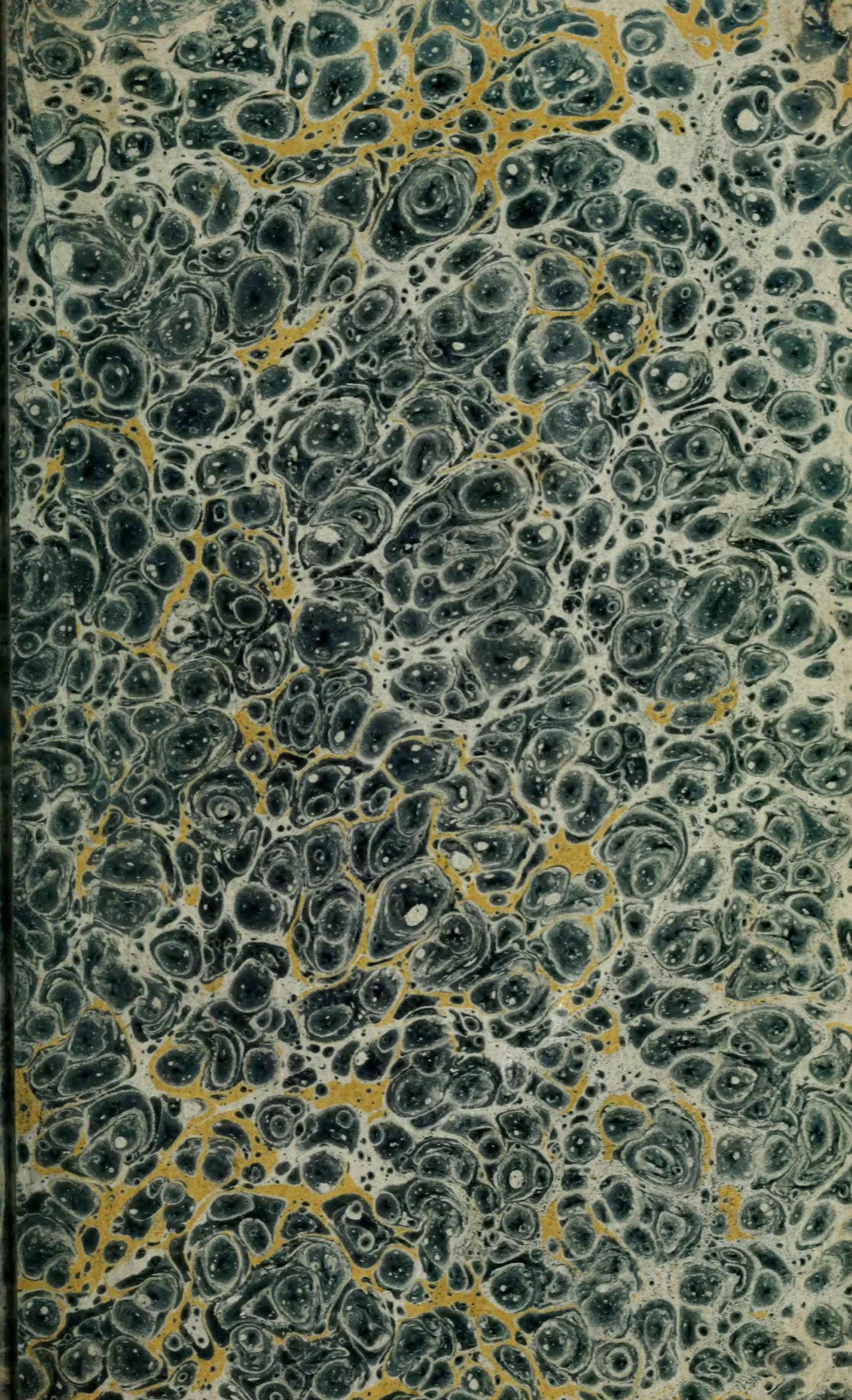

U d'/ of Ottawa
39003002865607



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. T. CICÉRON.

TOME XXIV.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. T. CICÉRON.

TOME XXIV.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

A PARIS,

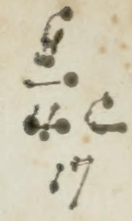
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1821.

Cet ouvrage se trouve aussi :

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. T. CICÉRON,

TRADUITES EN FRANÇAIS,

AVEC LE TEXTE EN REGARD.

ÉDITION PUBLIÉE

PAR JOS.-VICT. LE CLERC,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE CHARLEMAGNE.

TOME VINGT-QUATRIÈME.





A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M. DCCC. XXI.

TUSCULANES
DE M. T. CICÉRON.

ADRESSÉES A BRUTUS;

TRADUCTION DE L'ABBÉ D'OLIVET
ET DU PRÉSIDENT BOUHIER,

REVUE PAR L'ÉDITEUR.

PRÉFACE.

Je me représente ainsi une journée passée auprès de Tusculum, à la maison de campagne de Cicéron, le 21 décembre de l'an 708 de Rome.

Cicéron, retiré dans ses maisons de Tusculum, d'Astura, de Pouzzol, d'Arpinum, depuis que la dictature de César semblait interdire le sénat aux bons citoyens, essayait de se consoler, par des travaux philosophiques, de l'oppression de sa patrie, et il venait de composer, presque sans interruption, son *Hortensius*, ses *Académiques*, les cinq Livres *de Finibus*, et les premières *Tusculanes*. César, de retour à Rome, vers la fin de septembre 708, après avoir vaincu en Espagne les fils de Pompée, et détruit les restes du parti de la république, vint faire une visite à Cicéron dans sa retraite [1], peu de jours après la pompe triomphale où l'image de Marseille [2], la plus fidèle alliée de Rome, avait été portée parmi celles des villes captives de Pharnace et de Juba, comme s'il eût voulu annoncer aux Romains que les peuples libres cessaient de l'être quand César l'avait ordonné.

César, pendant la guerre d'Espagne, avait écrit plusieurs fois à Cicéron [3]. Il ne perdait aucune occasion, depuis la victoire de Pharsale, de s'attacher le plus illustre des consulaires qui eussent survécu à la république ; et quand Cicéron se plaignait d'être esclave : « Quel est l'esclave, lui disait Atticus [4], de celui qui rend de tels

[1] *Ep. ad Att.*, XIII, 52. — [2] *De Offic.*, II, 8. — [3] *Ad Att.*, XIII, 20, *etc.* — [4] *Ibid.*, XIII, 49.

hommages, ou de celui qui les reçoit? » Sans doute Cicéron était libre; il avait publié l'année précédente l'Éloge de Caton, et tout nouvellement celui de Porcia[1], sœur de Caton, et femme de Domitius, implacable ennemi du dictateur. A la prière d'Atticus, qui craignait pour son ami, il avait composé une Lettre à César, où il lui donnait de sages conseils; il la supprima, de peur qu'on ne dît qu'il avait voulu le flatter[2]. Voyons maintenant quelle était la liberté, la tranquillité d'esprit, le bonheur d'un homme qui avait triomphé des trois parties du monde, et dont les statues, aux derniers jeux du cirque, avaient été placées, par ordre du sénat, à côté de celles des dieux.[3]

Il vint, accompagné de deux mille hommes[4], et s'arrêta d'abord, le 20 décembre, à la campagne de L. Philippus, mari de sa nièce. Cette multitude remplit la maison; tout, jusqu'à la salle à manger, fut inondé de soldats. Le lendemain, il passa la matinée entière à vérifier des comptes avec Balbus. A une heure, l'escorte se dirigea vers la maison de Cicéron; mais on se contenta de mettre une garde chez lui, et le reste des cohortes campa dans la plaine. César ordonne à ses licteurs de baisser leurs faisceaux devant le sauveur de Rome, et il embrasse celui dont il craint la vertu, le génie et l'autorité. A deux heures, pendant qu'il était dans le bain, on vient lui dire que la veille à Rome, au théâtre de Marcellus, le peuple, par une allusion maligne, lui avait appliqué un vers d'une comédie de Labérius; que Fabius Maximus, nommé par lui au consulat depuis trois mois, se présentant le même jour à l'orchestre, et les licteurs disant : *Place au con-*

[1] *Ad Att.*, XIII, 37, 48. — [2] *Ibid.*, XII, 40; XIII, 27, *etc.* — [3] *Ibid.*, XIII, 44. — [4] *Ibid.*, XIII, 52.

sul, le peuple avait crié : *Non, il n'est pas consul*; que partout on avait affiché dans Rome : *On est prié de ne pas montrer aux nouveaux sénateurs le chemin du sénat*, et que sous sa propre statue on avait écrit ces mots :

Brutus, quia reges ejecit, consul primus factus est;
Hic, quia consules ejecit, rex postremo factus est. [1]

César, fatigué de tous ces rapports, dont plusieurs lui avaient été faits déjà deux et trois fois, demanda, pour se délasser, les nouvelles poésies de Catulle. Il y trouva l'épigramme contre Mamurra, qui est bien plutôt une épigramme contre César :

Quis hoc potest videre, quis potest pati, etc. [2]

Ce reproche, répété encore dans d'autres pièces [3], *Imperator unice*, dut le blesser d'autant plus qu'il pouvait y voir la pensée secrète de tous les Romains, indignés d'obéir à un seul maître. Il voulut même se mettre en colère, et donner des ordres à Cassius Barba [4], qui commandait le détachement; mais il se rappela l'autre épigramme :

Nil nimium studeo, Cæsar, tibi velle placere,
Nec scire, utrum sis albus, an ater homo. [5]

Il se rappela surtout que Cicéron était un des protecteurs de Catulle [6], et, sans changer de visage [7], il se contenta d'inviter le poète à dîner pour le lendemain [8], et de faire lui-même une épigramme contre lui.

Cicéron, instruit des accidents de la matinée, s'attend à quelque froideur; mais César paraît tout occupé de plaire à son hôte : on croirait qu'il a tout oublié. Le

[1] Suétone, *Cæs.*, c. 80. — [2] Catull., *carm.* 29. — [3] *Carm.* 54. — [4] *Ad Att.*, XIII, 52. — [5] Catull., *carm.* 92. — [6] Id., *carm.* 49. — [7] *Ad Att.*, XIII, 52. — [8] Suétone, *Cæs.*, c. 73.

festin fut magnifique ; outre la table de César, il y en eut trois pour sa suite ; ses affranchis, ses esclaves furent noblement traités [1]. Il serait assez curieux de supposer quels purent être les propos des subalternes, étonnés, sans doute, de voir leur maître à table chez le Pompéien le plus illustre et le plus fidèle ; mais quelle fut la conversation du maître lui-même ? « Elle fut, dit Cicéron [2], vive, piquante, variée : on parla beaucoup de littérature. » On croira sans peine à l'agrément de ces entretiens ; l'auteur de la tragédie d'*Œdipe* [3] et de ces *Commentaires* que Cicéron regarde comme un modèle de simplicité noble [4], devait parler de l'art d'écrire avec beaucoup de justesse et de goût. Ces deux grands hommes semblaient n'examiner alors dans leurs ouvrages que le style, la composition, les traits ingénieux ; César, en lisant l'*Éloge de Caton*, s'efforçait de n'admirer que l'éloquence ; et Cicéron disait [5] de l'*Anti-Caton* de César, qu'il avait été fort content du style.

Je m'imagine voir César se faisant lire, à la fin du repas, quelques endroits des derniers ouvrages du philosophe consulaire. La plupart sont adressés à Brutus ; Brutus aussi avait fait un Éloge de Caton, son oncle, dont il venait d'épouser la fille [6] ; mais César ne négligeait rien pour le ramener à son parti, et il aimait ces occupations paisibles et ce commerce littéraire de deux hommes qui lui semblaient moins à craindre dans la retraite de Tusculum que dans la tribune ou au sénat. Les *Tusculanes*, que Cicéron écrivait alors [7], méritaient surtout l'attention de César ; sans cesse il voyait ses plus intimes amis, Hirtius, Dolabella, etc. quitter Rome pour venir s'enfermer avec

[1] *Ad Att.*, XIII, 52. — [2] *Ibid.* — [3] Suétone, *Cæs.*, c. 56. — [4] *Brut.*, 75. — [5] *Ad Att.*, XIII, 50. — [6] *Ibid.*, XIII, 9. — [7] *Ibid.*, XIII, 32.

Cicéron dans sa maison de Tusculum [1], et prendre part à ses discussions philosophiques. Quel intérêt ne devait pas lui inspirer un ouvrage où ces entretiens, dignes de l'école de Platon, sont racontés par le rival de Démosthène ! Il n'y a rien là qui inquiète sa politique ; les Romains eux-mêmes doivent être charmés du spectacle que cet ouvrage va leur offrir. Quelle confiance ! quelle sécurité ! sous la dictature de Sylla, les premiers citoyens de Rome osaient-ils s'entretenir, comme des philosophes grecs, sur l'immortalité de l'âme et sur la vertu?

Le lecteur [2] ouvre le livre au hasard, et fait entendre ces mots :

« Pompée, notre ami commun, se trouvant à Naples, y tomba dangereusement malade. Dès que le danger fut passé, à Naples, à Pouzzol, on se couronna de fleurs ; toutes les villes le félicitèrent : petites flatteries dignes des Grecs, mais qui prouvent au moins du bonheur. S'il fût donc mort dans ce temps-là, eût-il quitté des biens ou des maux? Assurément des maux, et très cruels. Il n'eût pas fait la guerre à son beau-père ; il ne s'y fût pas engagé sans préparatifs ; il n'eût pas abandonné ses foyers ; il ne se fût pas exilé d'Italie ; il ne fût pas tombé, après la déroute de son armée, seul et sans défense, entre les mains de misérables esclaves qui le poignardèrent ; il n'eût pas laissé ses enfants dans la détresse ; toute son opulence n'eût pas été la proie des vainqueurs. En mourant plus tôt, il mourait comblé de gloire. Quels affreux, quels incroyables maux, une plus longue vie lui a-t-elle réservés ! [3] »

A cette lecture, César, qui venait de poursuivre jus-

[1] *Ep. fam.*, VII, 32 ; IX, 18, etc. — [2] *Servus anagnostes*, *Ep. fam.*, V, 9 ; *ad Att.*, I, 12. — [3] *Tuscul.*, I, 35.

qu'en Espagne les enfants de Pompée, se sent ému ; il est près de verser des larmes, comme le jour où le satellite de Ptolémée vint lui présenter la tête du vaincu de Pharsale. « Et moi peut-être aussi, s'écrie-t-il, j'aurai vécu trop long-temps ! [1] »

« Non, lui répond son hôte, si Rome, enfin pacifiée par vos armes, par votre clémence, renaît sous vos auspices, et retrouve la liberté et la gloire; si l'auguste corps du sénat, toujours formé de ceux qui auront servi l'état dans les premières magistratures, redevient véritablement le conseil public, et n'est plus la récompense banale d'une fidélité mercenaire, l'asile d'une foule d'hommes obscurs, et même d'étrangers, qui n'auraient pas eu droit à un seul suffrage dans nos anciens comices; si les consuls, ces nobles et fermes appuis de la constitution romaine, ces chefs librement élus, qui, depuis l'expulsion des Tarquins, nous garantissent de la tyrannie d'un seul, plus forts, avec leur pouvoir légitime d'une année, qu'un despote après dix années d'usurpation, gardent dans la république la place qu'ils ont reçue de nos pères, et n'obéissent qu'aux décrets du sénat et du peuple romain; si les magistratures, renfermées dans les bornes que leur a tracées la loi, ne sont plus, au dedans, des causes de troubles et de discordes, au dehors, des instruments de pillage et d'oppression; si les tribuns même, j'ose le dire, si les tribuns sont rendus au peuple avec leur autorité légale [2], non pour l'enchaîner par de basses flatteries et de coupables largesses à la fortune de quelques ambitieux, mais pour l'éclairer sur ses vrais intérêts, et le protéger contre les grands et contre lui-même; si l'antique ministère du premier Caton, solennellement rétabli, et désor-

[1] *De Divinat.*, II, 9; *pro Marcell.*, *c.* 7. — [2] *De Leg.*, III, 10.

mais immuable comme la vertu [1], nous rend et les hommes et les mœurs [2] qui ont porté si haut la grandeur romaine; si, défendues par des lois puissantes, les institutions civiles sont pour jamais à l'abri de la force militaire, force aveugle et funeste, qui confond tous les droits, brise tous les freins, et achève, au milieu des convulsions, la ruine des empires. Je sais qu'une grande secousse a renversé les bornes des pouvoirs, et que Rome n'a pu tout à coup réunir le faisceau de ses lois, dispersées par l'orage des guerres civiles; mais il est temps, ô vous qu'elle a investi de la dictature, il est temps de l'aider enfin à redevenir la Rome des Scipions, et de lui persuader qu'elle est en paix avec elle-même. Des exilés gémissent encore sur les rivages de l'Asie et de l'Afrique, et leur patrie les redemande [3]. Les haines vivront au fond des cœurs, tant qu'une foule avide se disputera les dépouilles des citoyens. J'ai vu, tout près d'ici, les habitants de Veïes et de Capène [4] venir implorer un asile et du pain sur le seuil de leurs dieux domestiques, au milieu des champs qu'ils avaient cultivés pour d'autres, et les nouveaux maîtres repousser leur troupe suppliante; j'ai vu, comme au temps où je plaidai pour Roscius d'Amérie, la pique du crieur des ventes donner dans le forum le signal des plus infâmes enchères, et les ennemis, les délateurs, les meurtriers des citoyens saisir leur sanglante proie [5]. Non, César, non, ce n'est pas là cette Rome que vous deviez nous rendre! N'avez-vous pas combattu pour qu'elle fût libre? Parlez, elle va l'être. Vous-même prêtez-lui le secours de votre puissant génie; réprimez la licence du glaive [6] et le despotisme de la force; plus de

[1] *De Leg.*, III, 3. — [2] *Fragm. Reipubl. lib.* V. — [3] *Ep. fam.*, IV, 13, 14, etc. — [4] *Ibid.*, IX, 17. — [5] *De Offic.*, II, 8. — [6] *Ep. fam.*, IV, 9.

vainqueurs, plus de vaincus ! Donnez, vous le pouvez, donnez une vie nouvelle aux membres affaiblis du corps de l'état; raffermissez sur ses antiques fondements notre république, ébranlée par les exploits mêmes et par la gloire de ses enfants. Vous avez reculé les bornes de l'empire ; vos aigles victorieuses ont parcouru le monde ; et la Seine, et la Tamise, et le Phase, et le Nil, ont vu s'élever vos trophées. C'est assez pour vous ; mais ce n'est pas assez pour Rome. Que dis-je ? vos vœux doivent être ceux de Rome, et si elle n'obtient de vous ce qu'elle espère, il manquera quelque chose à votre destinée [1]. Soyez au-dessus de tous les hommes, mais que les lois règnent sur vous comme sur eux ; soyez grand, mais soyez citoyen ; et vous n'aurez plus à craindre, ni les petites vengeances du théâtre, ni les épigrammes des poètes, ni le souvenir de Pompée, ni ce langage que j'ose vous parler ici, mais que vous êtes digne d'entendre. Ce n'est pas moi seulement qui vous supplie d'y croire, c'est aussi Brutus. »

« Je remercie, dit César, mon ami et mon collègue [2] de ses excellents conseils ; mais je le prie de ne point les publier dans ses *Tusculanes*. »

Le dictateur, en partant, ne voulut point passer devant la maison de Varron, qui avait composé aussi un éloge funèbre de Porcia [3]; et arrivé devant celle de Dolabella, un de ses plus fidèles partisans, il rangea ses troupes sur deux colonnes de front [4], comme pour lui faire honneur : Dolabella, l'année suivante, fit massacrer à Smyrne Trébonius, ami de Cicéron [5]. Cependant, revenu à Rome, César suspendit la vente des biens confisqués, et

[1] *Pro Marcell.*, c. 9. — [2] *Ep. fam.*, XIII, 68. — [3] *Ad Att.*, XIII, 48. — [4] *Ibid.*, XIII, 52. — [5] *Philipp.*, XI, 1.

nomma une seconde fois Brutus au gouvernement d'une province; mais le lendemain il rapporta ces deux décrets, et fit enlever du sénat la statue de Pompée. Elle y fut rétablie depuis, et ce fut à ses pieds que César tomba le jour des ides de mars [1], trois mois après sa visite à la maison de Tusculum.

La lettre où Cicéron nous donne quelques uns de ces détails sur la visite que lui fit César (*ad Att.* XIII, 52), est écrite, suivant les uns, de sa maison de Cumes; suivant les autres, de celle de Pouzzol. Pour donner à mes conjectures plus de vraisemblance, j'ai préféré Tusculum, terre plus voisine de Rome et plus célèbre. Il est certain du moins que César, s'entretenant de littérature avec Cicéron, le 21 décembre 708, date que personne ne conteste, a pu entendre quelques parties des *Tusculanes*, commencées cette année même, et achevées avant les ides de mars de l'année suivante. Tous les événements que l'auteur y rappelle sont antérieurs à cette époque, et l'on voit (I, 4) qu'il ne commença ces dialogues qu'après le départ de Brutus, nommé en 707 préteur de la Gaule Cisalpine. Parmi ceux de ses ouvrages qu'il y cite, le seul qui soit d'une date un peu ancienne, est le Traité *de la République* (IV, 1), qui parut vers 699; presque tous les autres, la *Consolation* (I, 27; III, 28), *Hortensius*, et les *Académiques* (II, 2), sont de l'année 708; les Livres *de Finibus* furent même publiés vers le mois d'août de cette année [2]; ce qui prouve que la dernière *Tusculane*, où ils sont cités (V, 11), est postérieure à ce mois. Mais, à la fin de septembre, le retour et le triomphe du dictateur; au mois d'octobre, la cause du roi Déjotarus, et bientôt après, la fameuse visite du mois de décembre,

[1] *De Divinat.*, II, 9. — [2] *Ad Att.*, XIII, 12, 21, 22, etc.

dûrent être pour Cicéron des distractions à ses études philosophiques ; il ne reprit, sans doute, les *Tusculanes* qu'au commencement de 709, et il les terminait peut-être quand il apprit la nouvelle de la mort de César.

La plupart de ces ouvrages, qui charmaient sa douleur et sa solitude, furent composés dans cette maison qui avait appartenu à Sylla (Plin., XXII, 6), et qu'on nommait *Tusculanum*, parce qu'elle était située aux environs de Tusculum, aujourd'hui *Frascati*, sur une colline d'où la vue embrasse toute la plaine jusqu'à Rome, et où Dolabella, Varron, Hortensius, Crassus, Lucullus, César lui-même, avaient aussi des maisons de plaisance. L'emplacement de celle de Cicéron, dans un lieu nommé *Grotta ferrata*, est occupé, dit-on, par des moines de l'ordre de saint Basile, qui montrent encore quelques restes des colonnes de Cicéron et des aquéducs [1] qui portaient l'eau dans ses jardins.

Les savants ne sont pas d'accord sur le titre des *Tusculanes*. Les uns lisent *Quæstiones*, les autres *Disputationes*. Les témoignages tirés des manuscrits et des auteurs anciens sont à peu près égaux pour l'une et pour l'autre opinion. Je laisse *Quæstiones*, qu'on trouve dans la plupart des éditions, et qui me semble avoir plus de rapport avec les titres ordinaires que les philosophes grecs donnaient à ces ouvrages, ἐρωτήματα, ζητήματα. Nonius, Charisius, Priscien, Servius, Donat, disent simplement *Tusculanæ*, comme nous disons *Tusculanes*. Peut-être ne voulaient-ils pas prendre parti pour ou contre; c'est un bon exemple qu'ils nous donnent. Je me contente de choisir, sans blâmer ceux qui choisissent autrement. Il y a des discussions plus importantes.

[1] *De Leg. agr.*, III, 2; *Ep. fam.*, XVI, 18.

Je pourrais aussi parler assez longuement des anciennes traductions, et citer quelques passages curieux de celle des trois premiers Livres que publia le célèbre Estienne Dolet (*Lyon*, 1544); heureux s'il n'eût point quitté Cicéron, pour attaquer imprudemment des hommes qui aimaient mieux se venger que s'instruire; je pourrais surtout, sans m'arrêter à Du Ryer (*Paris*, 1643), qui a fait trop pour faire bien, rendre compte de mes travaux et de mes études sur l'ouvrage du président Bouhier, traducteur de la troisième et de la cinquième *Tusculane*, et sur celui de l'abbé d'Olivet, qui a traduit la première, la seconde et la quatrième; et il me serait facile de donner ici la liste des nombreuses lacunes qu'il a fallu remplir, des nombreux chapitres qu'il a fallu traduire en entier, des contre-sens même et des erreurs grossières qu'il n'était pas inutile de corriger dans un ouvrage devenu classique en France, et qu'il serait honteux de reproduire sans cesse avec toutes ses imperfections; car l'édition de 1747, quoique bien supérieure à celle de 1737 pour les deux *Tusculanes* du président Bouhier, ne pouvait satisfaire encore les lecteurs les moins sévères. Mais au lieu de relever les fautes de deux hommes qui ont rendu de grands services aux lettres latines et aux œuvres de Cicéron, devoir pénible que je me suis quelquefois imposé dans les notes, il est plus juste de reconnaître ici ce que je dois à tous deux.

Le président Bouhier, loin du premier rang comme traducteur, y est unanimement placé comme critique; je dirai même ce que nos voisins ne disent pas, l'édition tant vantée des *Tusculanes*, par Wolf, n'a presque d'autre fondement que les *Remarques* du savant Français sur le texte de Cicéron (*Paris*, 1746). M. Schütz ne les a pas

non plus consultées sans fruit. Mais c'était surtout à nous à mettre à profit les observations vraiment précieuses de notre illustre compatriote, que d'Olivet a trop souvent négligées; elles nous ont guidé dans la critique du texte, et la plupart de celles qui s'élevaient un peu au-dessus des discussions grammaticales, ont été conservées dans les notes.

L'abbé d'Olivet, philologue moins instruit, a plus d'élégance et plus de précision dans le style; s'il n'avait pas voulu, comme le P. Brumoy, et d'autres traducteurs de son temps, faire d'un ancien un moderne du dix-huitième siècle; s'il n'avait point çà et là tronqué l'original au point de le rendre méconnaissable; s'il en avait conservé partout les images et les mouvements, on n'aurait presque rien à changer à ses ouvrages [1]. Malgré les défauts qu'on lui reproche, et que nous avons essayé de faire disparaître, il ne sera pas facile de le surpasser dans la traduction des *Tusculanes* et de la *Nature des dieux*. Son admiration éclairée pour Cicéron lui a souvent donné une heureuse opiniâtreté qui a vaincu les obstacles; l'enthousiasme, même dans un traducteur, ne peut être stérile.

[1] L'abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les Écrits modernes*, Lettre 143, 14 septembre 1737, donne aux *Tusculanes* de l'abbé d'Olivet de pompeux éloges qu'il ne faudrait pas adopter sans restriction : « C'est toujours, dit-il, la même énergie, la même élégance, la même exactitude, et la même variété dans les tours. » Il parvient même ensuite à faire passer pour une qualité le défaut le plus remarquable du président Bouhier, la diffusion de son style : « M. le prés. Bouhier, qui traduit aussi fort bien, attentif à mettre son original à la portée des lecteurs les moins éclairés, n'a point fait difficulté d'étendre certaines pensées. Je ne vous parle point des notes excellentes, etc. » L'auteur se défia peut-être de la sincérité du compliment; car, dans l'édition de 1747, publiée un an après sa mort, ce défaut est bien moins sensible; il avait profité, non de la critique, mais de l'éloge.

Voici comme il parle des *Tusculanes :* « Quoique, détachées et prises chacune à part, ce soient autant de questions indépendantes les unes des autres, il n'en est pas moins vrai que les cinq ensemble forment un corps des mieux construits. Unité dans le dessein, justesse dans la division, variété dans les matières, voilà, si je ne me trompe, tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un ouvrage, quant au fonds; et j'ai peine à croire qu'il y ait dans les écrits, ou anciens ou modernes, quelque autre plan mieux imaginé, plus régulier, que celui des *Tusculanes*. Quel a été le but de Cicéron? C'est de faire bien comprendre à l'homme qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Un sentiment confus et aveugle se soulève d'abord contre cette proposition. Mais quelle obligation n'aurai-je pas à un auteur qui pourra réussir à m'en convaincre? Je veux être heureux; toutes mes vues, tous mes désirs se portent là; cet instinct me parle à tous les moments de la vie; je puis renoncer à tout, excepté à l'envie d'être heureux : cependant je ne le suis point; dois-je m'en prendre à la nature ou à moi? Pour me décider là-dessus, il faut que je rentre en moi-même, et que j'examine au vrai ce que je suis. Hélas! que suis-je? Un animal destiné à mourir tôt ou tard. Avant que d'arriver à ce dernier terme, je puis, et à chaque instant, me voir aux prises avec la douleur. Je puis, et à chaque instant, recevoir des sujets d'affliction. J'ai dans mon cœur le poison le plus funeste, une source intarissable de passions. Mais en même temps, pour combattre les divers ennemis de mon repos, j'ai une raison qui m'éclaire sur ce qui est bien ou mal; qui me fait sentir que je suis né pour aimer et pour pratiquer le bien; qui, par rapport aux maux dont je me plains, corrige l'erreur de mes sens, et qui enfin, si je

suis docile à ses lois, me répond de ma félicité. Voilà ce qu'embrassent les cinq *Tusculanes*...... Aucun des philosophes grecs ne fut exempt d'erreurs; mais en même temps, combien ne leur doit-on pas de leçons utiles à la société, et qui sont allées insensiblement à l'extirpation de la barbarie? Cicéron en a fait un choix; il les a mises dans leur plus beau jour; et sans doute il mérite, n'eût-il composé que ses *Tusculanes*, de marcher à la tête des anciens qui ont le mieux servi la raison.»

Ce jugement, plein de sagesse et de goût, porte l'empreinte du siècle où écrivait l'auteur; une telle modération n'est pas toujours possible. On juge maintenant Virgile de sang-froid; au seizième siècle, on lui élevait des autels. Ainsi, à la renaissance des lettres, on fut si frappé de la morale pure, austère, et quelquefois religieuse, de plusieurs ouvrages philosophiques de Cicéron, que, dans un temps où les questions théologiques se mêlaient à toutes les spéculations humaines, Érasme disait, dans la préface de son édition des *Tusculanes* (*Bâle*, 1523): «Je ne sais ce qu'éprouvent les autres; mais quand je lis Cicéron, et surtout ses ouvrages de morale, je ne puis douter qu'une divinité n'inspirât celui qui a écrit de si belles choses. Et cette idée acquiert en moi bien plus de certitude, toutes les fois que je songe combien est immense et infinie la bonté du Dieu éternel, à laquelle de petits esprits voudraient en vain fixer des bornes. Où se trouve maintenant l'âme de Cicéron? Peut-être n'appartient-il pas à l'homme de le décider; je me rangerais du moins assez volontiers à l'opinion de ceux qui espèrent qu'il jouit dans le ciel d'une vie tranquille [1]...... Si, avant la connaissance de l'Évangile, une

[1] «Ubi nunc agat anima Ciceronis, fortasse non est humani ingenii

croyance grossière et confuse des choses divines suffisait aux Juifs pour le salut, qui empêche qu'un païen, qui ne connaissait pas même la loi de Moïse, n'ait pu être sauvé par une croyance encore moins complète, surtout après une vie intègre, pure et même sainte? Peu de Juifs, avant la lumière évangélique, connaissaient exactement le Fils et le Saint-Esprit; plusieurs ne croyaient pas à la résurrection des corps, et cependant les anciens n'ont pas désespéré de leur salut. Que sera-ce donc d'un païen qui admet un Dieu bon, sage, tout-puissant, rémunérateur et vengeur? Que si l'on m'oppose quelques taches dans la vie de ce païen, je crois bien que Job et Melchisedech n'ont pas été impeccables pendant toute leur vie. Mais il a sacrifié aux idoles. Peut-être; mais s'il l'a fait, ce n'est point de son propre jugement, c'est d'après un usage public, devenu loi de l'empire, et qu'il ne lui était pas permis de changer. Quant à la fausseté du polythéisme, il ne pouvait en avoir aucun doute à la lecture de l'*Histoire sacrée* d'Evhémère et d'Ennius (*de Nat. deor.* I, 42). Mais il devait, même au prix de sa vie, s'élever contre la sottise du peuple. Les apôtres eux-mêmes n'eurent point cette force, avant d'avoir reçu l'Esprit céleste, et il y aurait de l'injustice à l'exiger de Cicéron. Mais sur ce point, les opinions sont libres. »

Érasme traite bien légèrement cette question; Latomus, au témoignage de Vossius (*Hist. Pelagian.*, III, 3), portait encore plus loin la hardiesse, puisqu'il disait que la foi de Xénophon et de Cicéron était la même que celle d'Abraham. Long-temps avant eux, Probus, cité par saint Loup, évêque de Ferrare, Lettre XX, disait que le Sei-

pronuntiare : me certe non admodum adversum habituri sint in ferendis calculis, qui sperant apud superos illum quietam vitam agere. »

gneur aurait perdu son temps dans les enfers (*ne frustra Dominus in inferno otium triverit*), s'il n'avait point sauvé Cicéron et Virgile. Ces discussions délicates sont hors de nos études : qu'il nous suffise de dire que les plus respectables défenseurs de l'Église ont admiré les premiers l'excellente morale de quelques anciens, et de renvoyer, pour la question théologique, à des ouvrages où elle est approfondie, aux deux Traités *sur le Salut d'Aristote*. Nous n'aurions pas même cité la Préface d'Érasme, si l'abbé d'Olivet ne l'avait fait avant nous. On sait qu'il professait une espèce de culte pour Cicéron ; et peut-être n'était-il pas fâché de laisser dire à un autre ce qu'il croyait lui-même. Nous avons dû, par reconnaissance, ne pas supprimer entièrement ce morceau, qui paraît n'avoir pas été sans intérêt pour lui.

J. V. L.

ARGUMENTS.

LIVRE PREMIER.

Tout le premier Livre des Tusculanes est consacré à cette question, *La mort est-elle un mal?* Le philosophe prouve d'abord que la mort n'est point un mal, surtout à l'égard de ceux qui ne sont plus, parce que toutes les choses que les poètes rapportent sur le Tartare sont mensongères *, et que ceux qui ne sont plus ne peuvent être malheureux. Il essaie ensuite de démontrer que la mort n'est point un mal pour ceux qui doivent mourir; que les philosophes ne sont point d'accord sur ce que c'est que la mort, puisqu'ils le sont si peu sur la nature de l'âme. Il discute leurs différentes opinions; il établit ensuite le dogme de l'immortalité de l'âme, et combat victorieusement les stoïciens et Panétius, dont il renverse toutes les preuves. Pour mieux nous porter à mépriser la mort, il cite l'exemple des grands hommes qui l'ont bravée pour le salut de leur patrie, ou pour se couvrir de gloire. Tout ce qui regarde la mort de Socrate, est un des plus beaux endroits de la première Tusculane. Cicéron finit par nous engager, puisque le ciel nous laisse notre dernière heure inconnue, à nous tenir dans une telle disposition d'esprit, que ce jour si terrible pour les autres nous paraisse heureux.

LIVRE SECOND.

Le second Livre a pour objet d'examiner *si la douleur est le souverain mal, ou même si elle est un mal.* L'auteur produit

* Il s'agit ici des fictions poétiques, et non pas de la doctrine des peines et des récompenses de l'autre vie.

tour à tour sur la scène Aristippe, disciple de Socrate; Hiéronyme le Rhodien; Zénon, Ariston, Pyrrhon et les stoïciens. Il prouve qu'il n'y a de véritable mal que ce qui est honteux et criminel; que c'est une honte pour un homme de cœur de gémir, de se lamenter, de pleurer; que ces faiblesses aigrissent la douleur, loin d'y remédier; que la tempérance, la force, la justice, la grandeur d'âme, la patience, sont les remèdes les plus sûrs contre la douleur; que l'exercice et les fatigues accoutument à la patience. Il cite l'exemple des Spartiates, de Marius, des gladiateurs, des vétérans, et fait voir surtout quel est ici l'empire de la raison. Partout il donne les meilleurs et les plus sublimes préceptes sur le courage et sur la force d'âme. Regardez, dit-il en finissant, une âme qui s'est agrandie, qui s'est élevée jusqu'au plus haut point, et dont la supériorité brille principalement dans le mépris de la douleur; regardez-la comme l'objet le plus digne d'admiration.

LIVRE TROISIÈME.

Dans la troisième Tusculane, Cicéron nous enseigne *comment on peut adoucir les afflictions*. Il commence par le plus magnifique éloge de la philosophie, et se plaint de l'indifférence qu'on montre partout pour une étude si précieuse à l'humanité. Après avoir attaqué, peut-être d'une manière un peu diffuse, les arguments captieux des stoïciens, il prouve qu'il faut rechercher dans l'opinion la source des afflictions et de presque tous les troubles de l'âme. Il indique enfin les moyens de consoler les affligés. Il combat, avec sa force ordinaire, le sentiment d'Épicure et celui des cyrénaïques.

LIVRE QUATRIÈME.

La quatrième Tusculane nous présente la peinture la plus fidèle des passions. Le but principal est *de prouver qu'il faut les vaincre*. L'auteur s'attache à démontrer que le mal présent

ne fait aucune impression sur le sage, mais qu'il produit dans ceux qui ne le sont pas un sentiment de douleur qui consterne leur âme et qui la resserre. Les développements sur les passions prouvent la sagacité de l'auteur, son génie, et l'étendue de ses connaissances philosophiques. Il donne une fort belle définition de la vertu, qu'il regarde comme l'unique remède contre les passions. Il discute l'opinion des péripatéticiens, qui regardent les passions comme nécessaires, pourvu qu'on leur prescrive des bornes, au-delà desquelles ils ne les approuvent point. Il reconnaît enfin que nos passions viennent toutes de nos préjugés, et que c'est notre faiblesse qui leur donne tant d'empire sur nous.

LIVRE CINQUIÈME.

La cinquième et dernière Tusculane est consacrée à établir ce principe, *que la vertu suffit pour vivre heureux*. Ce principe, qui était celui de Brutus dans son livre *sur la Vertu*, est admirablement développé par son ami. Pour se former une juste idée de la philosophie et de ses avantages, il ne faut que méditer sur le second et sur le troisième chapitre de cette partie des Tusculanes. On admirera sans doute avec quel discernement, avec quelle profondeur le philosophe romain discute ensuite l'opinion des différentes écoles. Cicéron veut que la véritable vertu soit soumise à des épreuves qui ne servent qu'à la faire briller dans tout son jour : portrait du sage; en quoi consiste sa félicité. Il conclut par prouver qu'il n'y a que le sage qui soit véritablement heureux, parce qu'il ne fonde son bonheur que sur la vertu.

M. T. CICERONIS
TUSCULANARUM
QUÆSTIONUM AD M. BRUTUM
LIBER PRIMUS.

DE CONTEMNENDA MORTE.

I. Quum defensionum laboribus, senatoriisque muneribus aut omnino, aut magna ex parte essem aliquando liberatus, retuli me, Brute, te hortante maxime, ad ea studia, quæ retenta animo, remissa temporibus, longo intervallo intermissa revocavi; et, quum omnium artium, quæ ad rectam vivendi viam pertinerent, ratio et disciplina, studio sapientiæ, quæ philosophia dicitur, contineretur; hoc mihi latinis litteris illustrandum putavi: non, quia philosophia græcis et [1] litteris, et doctoribus percipi non posset; sed meum semper judicium fuit, omnia nostros aut invenisse per se sapientius, quam Græcos, aut accepta ab illis, fecisse meliora, quæ quidem digna statuissent, in quibus elaborarent. Nam mores, et instituta vitæ, resque domesticas ac familiares nos profecto et melius tuemur et lautius;

[1] *Cod. Vatican.* libris.

TUSCULANES DE M. T. CICÉRON,

ADRESSÉES A BRUTUS.

LIVRE PREMIER.

DU MÉPRIS DE LA MORT.

I. Quand j'ai vu enfin, Brutus, qu'il n'y avait presque plus rien à faire pour moi, ni au barreau, ni au sénat, je suis revenu, surtout par vos conseils, à cette étude dont le goût m'était toujours resté, mais que d'autres soins avaient souvent ralentie, ou même interrompue long-temps; et comme tous les préceptes et toutes les connaissances nécessaires à l'homme pour bien vivre sont renfermés dans l'étude de la sagesse, qu'on appelle philosophie, j'ai cru devoir traiter en notre langue ces importantes matières : non pas que la Grèce n'ait à nous offrir des livres et des maîtres qui pourraient nous les enseigner; mais il m'a toujours paru que nos Romains avaient, ou inventé d'eux-mêmes plus sagement que les Grecs, ou du moins perfectionné ce qu'ils en avaient retenu. Il y a dans nos coutumes et dans nos mœurs, il y a dans la conduite de nos affaires domestiques, plus d'ordre, plus de dignité. Pour le gouvernement de l'état, nos ancêtres nous ont certainement laissé de meilleures lois. Parlerai-je de nos armées, toujours

rem vero publicam nostri majores certe melioribus temperaverunt et institutis et legibus. Quid loquar de re militari? in qua quum virtute nostri multum valuerunt, tum plus etiam disciplina. Jam illa, quæ natura, non litteris assecuti sunt, neque cum Græcia, neque ulla cum gente sunt conferenda. Quæ enim tanta gravitas, quæ tanta constantia, magnitudo animi, probitas, fides, quæ tam excellens in omni genere virtus in ullis fuit, ut sit cum majoribus nostris comparanda?

Doctrina Græcia nos, et omni litterarum genere superabat. In quo erat facile vincere non repugnantes. Nam quum apud Græcos antiquissimum sit e doctis genus poetarum, si quidem Homerus fuit, et Hesiodus ante Romam conditam, Archilochus regnante Romulo; serius poeticam nos accepimus: annis enim fere [1] DX post Romam conditam Livius fabulam dedit, C. Claudio, Cæci filio, M. Tuditano, consulibus, anno ante natum Ennium; [2] qui fuit major natu, quam Plautus et Nævius.

II. Sero igitur a nostris poetæ vel cogniti, vel recepti. Quanquam est in Originibus, solitos esse in epulis canere convivas ad tibicinem de clarorum hominum virtutibus: honorem tamen huic generi non fuisse, declarat oratio Catonis, in qua objecit, ut probrum, M. Nobiliori, quod is in provinciam poetas duxisset. Duxerat autem consul ille in Ætoliam, ut scimus, Ennium. Quo minus igitur hono-

[1] CCCCX. — [2] *Ista*, qui fuit — Nævius, *absunt a ms. apud Verburg. Uncis includunt Pearcius et Wolfius, ut ineptum additamentum.*

recommandables par la valeur, et plus encore par la bonne discipline? Tout ce qui pouvait, en un mot, nous venir de la nature, sans le secours de l'étude, nous l'avons eu; mais à un tel point, que ni la Grèce, ni aucune nation ne doit se comparer avec nous. Où trouver, en effet, ce fonds d'honneur, cette fermeté, cette grandeur d'âme, cette probité, cette bonne foi, et, pour tout dire enfin, cette vertu sans restriction, au même degré qu'on l'a vue dans nos pères?

J'avoue qu'en tout genre d'érudition les Grecs nous surpassaient : victoire aisée, puisqu'on ne la leur disputait pas. Leurs premiers savants, les poètes, sont d'une très haute antiquité; Homère et Hésiode florissaient avant la fondation de Rome; Archiloque, sous le règne de Romulus : nous, au contraire, nous n'avons eu de poésie que fort tard; et la première pièce de théâtre qui ait été jouée à Rome, ouvrage de Livius, parut sous le consulat de Claudius et de Tuditanus [1], vers l'an de Rome DX : Ennius naquit l'année suivante; il a précédé Plaute et Névius.

II. C'est donc bien tard que les poètes ont été, ou connus, ou soufferts parmi nous. A la vérité, c'était anciennement la coutume dans les festins, comme le dit l'auteur des *Origines*, que les convives chantassent au son de la flûte les louanges des grands hommes; mais une preuve que les poètes étaient alors peu estimés, c'est que le même Caton, dans une de ses harangues, reproche au consul M. Nobilior [2], comme quelque chose de honteux, d'avoir mené des poètes avec lui dans sa province. Il avait, comme on le sait, mené en Étolie le poète Ennius. Moins la poésie était honorée alors,

ris erat poetis, eo minora studia fuerunt. Nec tamen, si qui magnis ingeniis in eo genere exstiterunt, non satis Græcorum gloriæ responderunt. An censemus, si Fabio, nobilissimo homini, laudi datum esset, quod pingeret, non multos etiam apud nos futuros Polycletos et Parrhasios fuisse? Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloria; jacentque ea semper, quæ apud quosque improbantur. Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum, vocumque cantibus. Igitur et Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclare cecinisse dicitur; Themistoclesque aliquot ante annos, quum in epulis [1] recusasset lyram, habitus est indoctior. Ergo in Græcia musici floruerunt, discebantque id omnes, nec, qui nesciebat, satis excultus doctrina putabatur. In summo apud illos honore geometria fuit. Itaque nihil mathematicis illustrius. At nos, metiendi, ratiocinandique utilitate, hujus artis terminavimus modum.

III. At contra oratorem celeriter complexi sumus: nec eum primo eruditum, aptum tamen ad dicendum; post autem eruditum. Nam Galbam, Africanum, Lælium, doctos fuisse traditum est; studiosum autem eum, qui iis ætate anteibat, Catonem; post vero Lepidum, [2] Carbonem, Gracchos; deinde ita magnos nostram ad ætatem, ut non multum, aut nihil omnino Græcis cederetur. Philosophia jacuit usque ad hanc ætatem, nec ullum habuit lumen litterarum latinarum: quæ illustranda, et

[1] Recusaret. — [2] Catonem.

moins on s'y attachait. Néanmoins, parmi ceux qui la cultivèrent, nous avons eu de beaux génies, qui ne demeurèrent pas fort au-dessous des Grecs. Si l'on eût fait à un homme illustre, à Fabius, un mérite de ce qu'il savait peindre, combien n'aurions-nous pas eu de Polyclètes et de Parrhasius ? La gloire est l'aliment des arts : elle nous enflamme et nous inspire l'amour du travail; et toutes les choses auxquelles on attachera du mépris seront négligées. Savoir chanter, et jouer des instruments, était de fort bon goût chez les Grecs. Aussi dit-on qu'Épaminondas, qui, selon moi, a été le premier homme de la Grèce, jouait parfaitement de la cithare. Thémistocle, plus ancien que lui de quelques années, passa pour un homme mal élevé, sur ce qu'étant invité à prendre une lyre dans un festin, il avoua qu'il n'en savait pas jouer. De là vient que les Grecs ont eu quantité de célèbres musiciens. Ils se piquaient tous de savoir ce qu'ils n'auraient pu ignorer sans honte. Par la même raison, comme ils faisaient un grand cas des mathématiques, ils y ont excellé : au lieu que chez nous on a cru qu'il suffisait de savoir compter et mesurer.

III. Au contraire, nous avons de bonne heure aspiré à être orateurs. Ce fut d'abord sans y chercher d'art; on se contentait d'un talent heureux ; l'art vint ensuite. Il y avait effectivement du savoir dans Galba, dans Scipion l'Africain, dans Lélius. Avant eux, Caton avait été homme d'étude. Lépidus, Carbon, les Gracques, sont venus depuis; et à descendre jusqu'au temps où nous sommes, le nombre et le mérite de nos orateurs est tel, que la Grèce ne l'emporte nullement, ou l'emporte de fort peu sur nous. Pour la philosophie, elle a été jusqu'à présent négligée, et notre langue ne lui a donné aucun éclat. J'ai dessein de la faire sortir de cette obscu-

excitanda nobis est, ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi. In quo eo magis nobis est elaborandum, quod multi jam esse latini libri dicuntur scripti inconsiderate, ab optimis illis quidem viris, sed non satis eruditis. Fieri autem potest, ut recte quis sentiat, et id, quod sentit, polite eloqui non possit. Sed mandare quemquam litteris cogitationes suas, qui eas nec disponere, nec illustrare possit, nec delectatione aliqua allicère lectorem, hominis est intemperanter abutentis et otio, et litteris. Itaque suos libros ipsi legunt cum suis, nec quisquam attingit, præter eos, qui eamdem licentiam scribendi sibi permitti volunt. Quare si aliquid oratoriæ laudis nostra attulimus industria, multo studiosius philosophiæ fontes aperiemus, e quibus etiam illa manabant.

IV. Sed, ut Aristoteles, vir summo ingenio, scientiæ copia, quum motus esset Isocratis rhetoris gloria, [1] docere etiam cœpit adolescentes dicere, et prudentiam cum eloquentia jungere : sic nobis placet nec pristinum dicendi studium deponere, et in hac majore, et uberiore arte versari. Hanc enim perfectam philosophiam semper judicavi, quæ de maximis quæstionibus copiose posset, ornateque dicere; in quam exercitationem ita nos studiose [operam] dedimus, ut jam etiam scholas Græcorum more habere auderemus : ut nuper tuum post discessum, in Tusculano, quum essent plures mecum

[1] Dicere.... docere.

rité, afin que si nos Romains ont autrefois retiré quelque fruit de mes occupations, ils en retirent encore, s'il est possible, de mon loisir. J'embrasse d'autant plus volontiers ce nouveau travail, que déjà plusieurs philosophes[3], dont je veux croire les intentions bonnes, mais dont le savoir ne va pas loin, ont témérairement répandu, à ce qu'on dit, plusieurs ouvrages de leur façon. Or, il se peut faire qu'on pense bien, et qu'on ne sache pas s'exprimer; mais, en ce cas, c'est abuser tout-à-fait de son loisir, et écrire en pure perte, que de mettre ses pensées sur le papier, sans avoir l'art de la disposition, ni celui du style. Aussi les auteurs dont je parle n'ont-ils de cours que dans leur parti; et s'ils trouvent à se faire lire, c'est uniquement de ceux qui veulent qu'on leur permette d'écrire de même. Si donc j'ai, par mes efforts, ajouté quelque chose à la gloire de notre éloquence, je n'en dévoilerai qu'avec plus de zèle les sources de cette philosophie, à laquelle je dois même mes premiers succès.

IV. Aristote, ce génie si étendu et si varié, jaloux de la gloire que s'acquérait Isocrate le rhéteur, entreprit, à son exemple, d'enseigner l'art de la parole, et voulut allier l'éloquence avec la sagesse. Je veux de même, sans renoncer à mon ancien caractère d'orateur, traiter des matières plus sublimes et plus fécondes. Je n'ai jamais regardé comme philosophie parfaite, que celle qui serait capable de répandre sur ces grandes questions l'abondance et les grâces du style. Déjà même je me suis livré à cet exercice avec tant d'ardeur, que j'ai osé tenir des conférences[4] philosophiques, à la manière des Grecs; et dernièrement, après que vous fûtes parti de Tusculum, comme plusieurs amis s'y trouvaient avec moi, j'essayai mes forces dans ce genre. C'est

familiares, tentavi, quid in eo genere possem. Ut enim antea declamitabam causas, quod nemo me diutius fecit: sic hæc nunc mihi senilis est declamatio. Ponere jubebam, de quo quis audire vellet; ad id aut sedens, aut ambulans disputabam. Itaque dierum quinque scholas, ut Græci appellant, in totidem libros contuli. Fiebat autem ita, ut, quum is, qui audire vellet, dixisset, quid sibi videretur, tum ego contra dicerem. Hæc est enim, ut scis, vetus, et Socratica ratio contra alterius opinionem disserendi. Nam ita facillime, quid verisimillimum esset, inveniri posse Socrates arbitrabatur. Sed quo commodius disputationes nostræ explicentur, sic eas exponam, quasi agatur res, non quasi narretur. Ergo ita nascetur exordium.

V. Auditor. Malum mihi videtur esse mors. — Cicero. Iisne, qui mortui sunt, an iis, quibus moriendum est? — Aud. Utrisque. — Cic. Est miserum igitur, quoniam malum. — Aud. Certe. — Cic. Ergo et ii, quibus evenit jam, ut morerentur, et ii, quibus eventurum est, miseri. — Aud. Mihi ita videtur. — Cic. Nemo ergo non miser. — Aud. Prorsus nemo. — Cic. Et quidem, si tibi constare vis, omnes, quicumque nati sunt, eruntve, non solum miseri, sed etiam semper miseri. Nam si solos eos diceres miseros, quibus moriendum esset; neminem tu quidem eorum, qui viverent, exciperes: moriendum est enim omnibus; esset tamen miseriæ finis in morte. Quoniam autem etiam mortui, miseri sunt, in miseriam nascimur sempiternam. Necesse

ainsi que ces déclamations d'autrefois [5], où j'avais pour but de me former au barreau, et dont j'ai continué l'usage plus long-temps que personne, font place aujourd'hui à des déclamations de vieillard. Je faisais donc proposer la thèse sur laquelle on voulait m'entendre; je discourais là-dessus, assis ou debout; et comme nous avons eu de ces sortes d'entretiens durant cinq jours, je les ai rédigés en autant de Livres. Voici comme nous faisions. D'abord, celui qui voulait m'entendre [6] disait son sentiment, et moi ensuite je l'attaquais. Telle était, vous le savez, la méthode de Socrate, qui la regardait comme le plus sûr moyen de parvenir à démêler où est le vraisemblable. Mais pour vous mettre mieux au fait de nos conférences, je ne les rappellerai pas dans un simple récit; je les rendrai comme si elles se tenaient actuellement. Commençons.

V. L'Auditeur. Je trouve que la mort est un mal. — Cicéron. Pour les morts, ou pour ceux qui ont à mourir? — L'Aud. Pour les uns et pour les autres. — Cic. Puisque c'est un mal, c'est donc une chose qui rend misérables ceux qu'elle regarde. — L'Aud. Oui, sans doute. — Cic. Ainsi, et ceux qui sont déjà morts, et ceux qui doivent mourir, sont misérables. — L'Aud. Je le crois. — Cic. Personne donc, qui ne soit misérable. — L'Aud. Absolument personne. — Cic. Ainsi, pour raisonner conséquemment, tout ce qu'il y a d'hommes, nés ou à naître, non seulement sont misérables, mais le seront toujours; car n'y eût-il de mal que pour ceux qui ont à mourir, vous n'excepteriez aucun des vivants, puisqu'ils sont tous mortels. Avec leur vie, cependant, leur misère finirait; mais d'ajouter que les morts eux-mêmes sont misérables, c'est vouloir que nous soyons nés pour une misère sans bornes; que ceux qui

est enim, miseros esse eos, qui centum millibus annorum ante occiderunt, vel potius omnes, quicumque nati sunt. — Aud. Ita prorsus existimo. — Cic. Dic, quæso, num te illa terrent, triceps apud inferos Cerberus, Cocyti fremitus, transvectio Acherontis, « mento summam aquam attingens siti [1] enectus Tantalus? » num illud, quod

. . . . Sisyphu' versat
Saxum sudans nitendo, neque proficit hilum?

fortasse etiam inexorabiles judices, Minos, et Rhadamanthus. Apud quos nec te L. Crassus defendet, nec M. Antonius, nec, quoniam apud Græcos judices res agetur, poteris adhibere Demosthenem: tibi ipsi pro te erit maxima corona causa dicenda. Hæc fortasse metuis, et idcirco mortem censes esse sempiternum malum.

VI. Aud. Adeone me delirare censes, ut ista esse credam? — Cic. An tu hæc non credis? — Aud. Minime vero. — Cic. Male hercule narras. — Aud. Cur? quæso. — Cic. Quia disertus esse possem, si contra ista dicerem. — Aud. Quis enim non in ejusmodi causa? aut quid negotii est, hæc poetarum et pictorum portenta convincere? — Cic. Atqui pleni sunt libri contra ista ipsa philosophorum disserentium. — Aud. Inepte sane. Quis est enim tam excors, quem ista moveant? — Cic. Si ergo apud inferos miseri non sunt, ne sunt quidem apud inferos ulli. — Aud. Ita prorsus existimo. — Cic. Ubi ergo sunt ii, quos miseros dicis? aut quem locum

[1] *Wolf.* enecatus.

moururent il y a cent mille ans, et que tous les hommes, en un mot, soient misérables. — L'Aud. Aussi est-ce bien mon avis. — Cic. Dites-moi, je vous prie, n'est-ce point que l'image des enfers vous effraie? un Cerbère à trois têtes; les flots bruyants du Cocyte; le passage de l'Achéron; un Tantale mourant de soif, et qui a de l'eau jusqu'au menton, sans qu'il puisse y tremper ses lèvres;

> Ce rocher que Sisyphe épuisé, hors d'haleine,
> Roule, mais en perdant ses efforts et sa peine;

des juges inexorables, Minos et Rhadamanthe, devant lesquels, au milieu d'un nombre infini d'auditeurs, vous serez obligé de plaider vous-même votre cause, sans qu'il vous soit permis d'en charger, ou Crassus, ou Antoine, ou, puisque ces juges sont Grecs, Démosthène. Voilà peut-être l'objet de votre peur; et sur ce fondement vous croyez la mort un mal éternel.

VI. L'Aud. Pensez-vous que j'extravague jusqu'à donner dans ces rêveries? — Cic. Vous n'y ajoutez pas foi? — L'Aud. Pas le moins du monde. — Cic. Vous avez, en vérité, grand tort de l'avouer. — L'Aud. Pourquoi, je vous prie? — Cic. Parce que, si j'avais eu lieu de vous réfuter sur ce point, j'allais m'ouvrir une belle carrière. — L'Aud. Qui ne serait éloquent sur un tel sujet? Où est l'embarras de prouver que ces tourments des enfers ne sont que pures imaginations de poètes et de peintres? — Cic. Tout est plein, cependant, de traités philosophiques, où l'on se propose de le prouver. — L'Aud. Peine perdue; car se trouve-t-il des hommes assez sots pour en avoir peur? — Cic. Mais, s'il n'y a point de misérables dans les enfers, personne n'y est donc? — L'Aud. Je n'y crois personne. — Cic. Où donc sont-ils ces morts que vous croyez misérables? quel lieu

incolunt? si enim sunt, nusquam esse non possunt. — AUD. Ego vero nusquam esse illos puto. — CIC. Igitur ne esse quidem. — AUD. Prorsus isto modo; et tamen miseros ob id ipsum quidem, quia nulli sunt. — CIC. Jam mallem Cerberum metueres, quam ista tam inconsiderate diceres. — AUD. Quid tandem? — CIC. Quem esse negas, eumdem esse dicis. Ubi est acumen tuum? quum enim miserum esse dicis, tum eum, qui non sit, dicis esse. — AUD. Non sum ita hebes, ut istuc dicam. — CIC. Quid dicis igitur? — AUD. Miserum esse, verbi causa, M. Crassum, qui illas fortunas morte dimiserit; miserum Cn. Pompeium, qui tanta gloria sit orbatus; omnes denique miseros, qui hac luce careant. — CIC. Revolveris eodem. Sint enim oportet, si miseri sunt. Tu autem modo negabas eos esse, qui mortui essent. Si igitur non sunt, nihil possunt esse; ita ne miseri quidem [1] sunt. — AUD. Non dico fortasse etiam, quod sentio. Nam istuc ipsum, non esse, quum fueris, miserrimum puto. — CIC. [2] Quid? miserius, quam omnino nunquam fuisse? Ita, qui nondum nati sunt, miseri jam sunt, quia non sunt; et nos ipsi, si post mortem miseri futuri sumus, miseri fuimus, antequam nati. Ego autem non commemini, antequam sum natus, me miserum. Tu si meliore memoria es, velim scire, ecquid de te [3] recordere.

[1] *Deleri* sunt *Ern. et Bentl. jussere, quibus Wolf. obsecutus est.* — [2] Quid miserius. — [3] Recordare.

habitent-ils ? car enfin, s'ils existent, ils ne sauraient ne pas être dans quelque lieu. — L'Aud. Je crois qu'ils ne sont nulle part. — Cic. Vous croyez donc qu'ils n'existent point? — L'Aud. Oui; et c'est justement parce qu'ils n'existent point, que je les trouve misérables. — Cic. Je vous pardonnerais encore plutôt de croire un Cerbère, que de parler avec tant de légèreté. — L'Aud. Eh comment ? — Cic. Vous dites du même homme, qu'il est, et qu'il n'est pas. Y songez-vous ? Quand vous dites qu'un mort est misérable, c'est dire d'un homme qui n'existe pas, qu'il existe. — L'Aud. Je ne suis pas assez peu sensé pour tenir ce langage. — Cic. Que dites-vous donc ? — L'Aud. Je dis, par exemple, que Crassus est à plaindre d'avoir perdu de si grandes richesses en mourant; que Pompée est à plaindre d'avoir perdu tant de gloire, tant d'honneur; qu'enfin tous ceux qui ont perdu le jour, sont à plaindre de l'avoir perdu. — Cic. Vous y revenez toujours; car, pour être à plaindre, il faut exister. Or, tout à l'heure vous disiez que les morts n'existaient plus. Donc, s'ils n'existent plus, ils ne sauraient être quelque chose, et par conséquent ils ne sauraient être misérables. — L'Aud. Je ne m'explique pas bien, apparemment. J'ai prétendu dire que de n'être plus après que l'on a été, c'est, de tous les maux, le plus grand. — Cic. Quoi ? plus grand que de n'avoir absolument point existé ? Il s'ensuivrait de votre raisonnement, que ceux qui ne sont pas nés encore sont déjà misérables, et cela, parce qu'ils ne sont point; car, s'il est vrai qu'après notre mort nous souffrirons de n'être plus, il faut qu'avant notre naissance nous ayons souffert de n'être pas. Je n'ai, pour moi, nulle idée d'avoir souffert avant ma naissance : si vous avez meilleure mémoire, contez-moi vos souvenirs.

VII. AUD. Ita jocaris, quasi ego dicam, eos miseros, qui nati non sunt, [1] et non eos, qui mortui sunt. — CIC. Esse ergo eos dicis. — AUD. Imo, quia non sunt, quum fuerint, [2] eo miseros esse. — CIC. Pugnantia te loqui non vides? quid enim tam pugnat, quam non modo miserum, sed omnino quidquam esse, qui non sit? an tu egressus porta Capena, quum Calatini, Scipionum, Serviliorum, Metellorum sepulcra vides, miseros putas illos? — AUD. Quoniam me verbo premis, posthac non ita dicam, miseros esse, sed tantum, miseros, ob id ipsum, quia non sunt. — CIC. Non dicis igitur, miser est M. Crassus, sed tantum, miser M. Crassus. — AUD. Ita plane. — CIC. Quasi non necesse sit, quidquid isto modo pronunties, id aut esse, aut non esse. An tu dialecticis ne imbutus quidem es? in primis enim hoc traditur : omne pronuntiatum (sic enim mihi in præsentia occurrit, ut appellarem ἀξίωμα : utar post alio, [3] si invenero melius), id ergo est pronuntiatum, quod est verum, aut falsum. Quum dicis igitur, miser M. Crassus : aut hoc dicis, miser est M. Crassus, ut possit judicari, verum id, falsumne sit ; aut nihil dicis omnino. — AUD. Age, jam concedo, non esse miseros, qui mortui sunt, quoniam extorsisti, ut faterer, qui omnino non essent, eos ne miseros quidem esse posse. Quid? qui vivimus, quum moriendum sit, nonne miseri sumus? quæ enim potest in vita esse jucunditas, quum dies et noctes cogitandum sit, jam, jamque esse moriendum?

[1] Et non eos miseros. — [2] Eos. — [3] Sed si.

VII. L'Aud. Vous le prenez sur un ton de plaisanterie, comme si j'avais parlé des hommes qui sont à naître, et non pas de ceux qui sont morts. — Cic. Mais ceux qui sont morts, vous dites donc qu'ils sont? — L'Aud. Au contraire, je dis qu'ils sont misérables de n'être pas, après qu'ils ont été. — Cic. Vous ne sentez pas que cela implique contradiction? En effet, quoi de plus contradictoire que de n'être point du tout, et d'être, ou misérable, ou tout ce qu'il vous plaira? Quand, au sortir de la porte Capène, vous voyez les tombeaux de Calatinus, des Scipions, des Servilius, des Métellus, jugez-vous que ces gens-là soient misérables? — L'Aud. Puisque vous me chicanez sur ce mot, *sont*, je le supprimerai; et au lieu de vous dire que les morts *sont* misérables, je dirai que c'est pour eux [7] un mal de n'être plus. — Cic. Vous ne direz donc pas, M. Crassus est malheureux; mais, c'est un mal pour M. Crassus. — L'Aud. Oui. — Cic. Mais il faut que vous vous serviez toujours du mot *être* ou *n'être pas*. Et les dialecticiens ne vous ont-ils pas appris que toute proposition est nécessairement fausse ou vraie? Quelque tour que vous preniez pour dire, *Crassus qui n'est plus, est misérable*, vous joindrez ensemble deux choses incompatibles, parce que l'un des termes, *est*, affirme ce que nie l'autre, *qui n'est plus*. — L'Aud. Eh bien! puisque vous me forcez d'avouer que ceux-là ne sont pas misérables, qui ne sont point du tout, je reconnais que les morts ne sont pas misérables. Mais pour nous qui vivons, n'est-ce pas un mal que la nécessité de mourir? Quel plaisir est-on capable de goûter, lorsqu'on a jour et nuit à penser que la mort approche?

VIII. Cic. Ecqui ergo intelligis, quantum mali de humana conditione dejeceris? — Aud. Quonam modo? — Cic. Quia, si mori etiam mortuis miserum esset, infinitum quoddam, et sempiternum malum haberemus in vita. Nunc video calcem: [1] ad quam quum sit decursum, nihil sit præterea extimescendum. Sed tu mihi videris Epicharmi, acuti, nec insulsi hominis, ut Siculi, sententiam sequi. — Aud. Quam? non enim novi. — Cic. Dicam, si potero, latine. Scis enim me græce loqui in latino sermone non plus solere, quam in græco latine. — Aud. Et recte quidem. Sed quæ tandem est Epicharmi ista sententia? —

Cic. Emori nolo: sed me esse mortuum nihil æstimo.

— Aud. Jam agnosco græcum. Et quoniam coegisti, ut concederem, qui mortui essent, eos miseros non esse, perfice, si potes, ut ne moriendum quidem esse, miserum putem. — Cic. Jam istuc quidem nihil negotii est: sed etiam majora molior. — Aud. Quo modo hoc nihil negotii est? aut quæ sunt tandem ista majora? — Cic. Quoniam si post mortem nihil est mali, ne mors quidem est malum; cui proximum tempus est post mortem, in quo mali nihil esse concedis: ita ne moriendum quidem esse, malum est. Id est enim, perveniendum esse ad id, quod non esse malum confitemur. — Aud. Uberius ista quæso. Hæc enim spinosiora, prius, ut confitear, me cogunt, quam ut assentiar. Sed

[1] Ad quem.

VIII. Cic. Remarquez-vous que voilà de retranché déjà une bonne partie de la misère humaine? — L'Aud. Voyons comment. — Cic. Parce que si la mort avait des suites fâcheuses, rien ne bornerait nos maux; ils seraient infinis. Mais de la manière dont nous l'entendons présentement, je vois qu'il y a un terme où j'arriverai, et au-delà duquel je n'aurai plus à craindre. Vous entrez, à ce qu'il me paraît, dans la pensée d'Épicharme, qui était, comme la plupart des Siciliens, homme de beaucoup d'esprit. — L'Aud. Que dit-il? Je n'en sais rien. — Cic. Je vous le rendrai, si je puis, en latin; car vous savez que ma coutume n'est pas de mettre du grec dans mon latin, non plus que du latin dans mon grec. — L'Aud. Vous avez raison : mais cette pensée [8] d'Épicharme, dites-la moi. —

Cic. Je ne veux point mourir : mais être mort n'est rien.

— L'Aud. J'entends à présent. Mais après m'avoir fait avouer que les morts ne sont pas misérables, prouvez-moi, s'il vous est possible, que la nécessité de mourir ne soit pas un mal. — Cic. Très aisément, et j'ai encore de plus grands projets. — L'Aud. Très aisément, dites-vous? — Cic. Oui; parce que la mort n'étant suivie d'aucun mal, la mort elle-même n'en est pas un : car vous convenez que dans le moment précis, qui lui succède immédiatement, il n'y a plus rien à craindre; et par conséquent mourir n'est autre chose que parvenir au terme où, de votre aveu, finissent tous nos maux. — L'Aud. Obligez-moi de mettre ceci dans un plus grand jour. Avec des raisonnements trop serrés on me fait dire oui, avant que je sois persuadé. Mais quels sont ces grands projets dont vous me parliez? — Cic. Je veux essayer de vous convaincre, non seulement

quæ sunt ea, quæ dicis te majora moliri? — Cic. Ut doceam, si possim, non modo malum non esse, sed bonum etiam esse mortem. — Aud. Non postulo id quidem; [1] aveo tamen audire. Ut enim non efficias quod vis, tamen, mors ut malum non sit, efficies. Sed nihil te interpellabo. Continentem orationem audire malo. — Cic. Quid? si te rogavero aliquid, nonne respondebis? — Aud. Superbum id quidem est. Sed, nisi quid necesse erit, malo ne roges.

IX. Cic. Geram tibi morem, et ea, quæ vis, ut potero, explicabo, nec tamen quasi Pythius Apollo, certa ut sint, et fixa, quæ dixero; sed ut homunculus unus e multis, probabilia conjectura sequens. Ultra enim quo progrediar, quam ut veri videam similia, non habeo. Certa dicent ii, qui et percipi ea posse dicunt, et se sapientes esse profitentur. — Aud. Tu, ut videtur. Nos ad audiendum parati sumus. — Cic. Mors igitur ipsa, quæ videtur notissima res esse, quid sit, primum est videndum. Sunt enim, qui discessum animi a corpore putent esse mortem. Sunt, qui nullum censeant fieri discessum, sed una animum, et corpus occidere, animumque cum corpore exstingui. Qui discedere animum censent, alii statim dissipari, alii diu permanere, alii semper. Quid sit porro ipse animus, aut ubi, aut unde, magna dissensio est. Aliis cor ipsum, animus videtur: ex quo excordes, vecordes,

[1] Habeo.

que la mort n'est point un mal, mais même qu'elle est un bien. — L'Aud. Je n'en demandais pas tant. Mais je suis impatient de voir comment vous le prouverez. Si vous n'en venez pas à bout, du moins il en résultera que la mort n'est point un mal. Au reste, je ne vous interromprai point. Un discours suivi me fera plus de plaisir. — Cic. Et si j'ai à vous interroger, ne me répondrez-vous pas? — L'Aud. J'aurais tort, sans doute. Mais ne me faites, je vous prie, que les questions indispensables.

IX. Cic. Vous serez obéi, et je tâcherai de vous satisfaire. Mais en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied; mes discours ne sont pas des oracles. Je ne suis qu'un homme ordinaire; je cherche à découvrir la vraisemblance; mes lumières ne sauraient aller plus loin. Pour le vrai et l'évident, je le laisse à ceux qui croient pouvoir y atteindre, et qui se donnent pour des sages. — L'Aud. A la bonne heure : me voilà prêt à vous écouter. — Cic. Premièrement donc, voyons ce que c'est que la mort, qui paraît une chose si connue. Il y en a qui pensent que c'est la séparation de l'âme d'avec le corps; d'autres, qu'il ne se fait point de séparation, mais que l'âme et le corps périssent en même temps. Parmi ceux qui tiennent que l'âme se sépare, les uns croient qu'elle se dissipe incontinent; d'autres, qu'elle subsiste encore long-temps après; et d'autres, qu'elle subsiste toujours. Mais cette âme, qu'est-ce que c'est? où se tient-elle? quelle est son origine? Autant de questions sur quoi l'on est peu d'accord. Selon quelques uns, l'âme n'est autre chose que le cœur même : de là les mots *excordes, vecordes, concordes;* de là

concordesque dicuntur; et Nasica ille prudens, bis consul, Corculum, et

Egregie cordatus homo catus Æliu' Sextus.

Empedocles animum esse censet, cordi suffusum sanguinem. Aliis pars quædam cerebri visa est animi principatum tenere. Aliis nec cor ipsum placet; nec cerebri quamdam partem, esse animum; sed alii in corde, alii in cerebro dixerunt animi esse sedem, et locum. Animum autem alii animam, ut fere nostri declarant nomen. Nam et agere animam, et efflare dicimus [et animosos, et bene animatos, et ex animi sententia] : ipse autem animus ab anima dictus est. Zenoni stoico animus, ignis videtur. Sed hæc quidem, quæ dixi, cor, sanguinem, cerebrum, animam, ignem, vulgo : reliqua fere singuli, ut multi ante veteres.

X. Proxime autem Aristoxenus, musicus, idemque philosophus, ipsius corporis intentionem quamdam, vel, ut in cantu, et fidibus, quæ harmonia dicitur, sic ex corporis totius natura, et figura, varios motus cieri, tanquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit, et tamen dixit aliquid, quod ipsum quale esset, erat multo ante et dictum, et explanatum a Platone. Xenocrates animi figuram, et quasi corpus, negavit esse, verum numerum dixit esse, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset. Ejus doctor Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id est rationem, in capite, sicut in arce, posuit; et

nous avons surnommé *Corculum* le sage Nasica qui fut deux fois consul; de là,

Egregie cordatus homo catus Æliu' Sextus.

Empédocle voulait que ce fût le sang répandu dans le cœur. D'autres prétendent que c'est une certaine partie du cerveau; d'autres, que ni le cœur ni le cerveau ne sont l'âme elle-même, mais seulement le siége de l'âme. D'autres croient que l'âme est un souffle, *animus, anima;* c'est en ce sens que nous disons rendre l'âme, le dernier soupir [de là aussi les expressions *animosi, bene animati, ex animi sententia*]; mais *animus* lui-même vient d'*anima*. Zénon le stoïcien dit que c'est du feu. Voilà d'abord les opinions communes, cœur, sang, cerveau, air et feu : en voici de particulières, et qui appartiennent à quelques anciens.

X. D'abord, plus près de nous, Aristoxène, musicien et philosophe tout ensemble, a prétendu que, comme dans le chant et dans les instruments, la proportion des accords fait l'harmonie; de même toutes les parties du corps sont tellement disposées, que l'âme résulte du rapport qu'elles ont les unes avec les autres. Il a pris cette idée de l'art qu'il professait. Mais elle ne vient pourtant pas de lui; car Platon [9] en avait parlé longtemps auparavant, et avec assez d'étendue. Xénocrate, selon les anciens principes de Pythagore, qui attribuait aux nombres une prodigieuse vertu, a soutenu que l'âme n'avait point de figure; que ce n'était pas une espèce de corps, mais que c'était seulement un nombre [10]. Platon, son maître, divise l'âme en trois parties, dont la principale, savoir la raison, se tient dans la tête,

duas partes [1] parere voluit, iram et cupiditatem: quas locis disclusit; iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit. Dicæarchus autem in eo sermone, quem Corinthi habitum tribus libris exponit, doctorum hominum disputantium, primo libro multos loquentes facit: duobus Pherecratem quemdam Phthiotam senem, quem ait a Deucalione ortum, disserentem inducit, nihil esse omnino animum, et hoc esse nomen totum inane, frustraque animalia, et animantes appellari; neque in homine inesse animum, vel animam, nec in bestia; vimque omnem eam, qua vel agamus quid, vel sentiamus, in omnibus corporibus vivis æquabiliter esse fusam, nec separabilem a corpore esse, quippe quæ nulla sit, nec sit quidquam, nisi corpus unum, et simplex, ita figuratum, ut temperatione naturæ vigeat, et sentiat. Aristoteles longe omnibus (Platonem semper excipio) præstans et ingenio, et diligentia, quum quatuor illa genera principiorum esset complexus, e quibus omnia orirentur, quintam quamdam naturam censet esse, e qua sit mens. Cogitare enim, et providere, et discere, et docere, et invenire aliquid, et tam multa alia meminisse, amare, odisse, cupere, timere, angi, lætari: hæc, et similia eorum, in horum quatuor generum nullo inesse putat. Quintum genus adhibet, vacans nomine; et sic ipsum animum, ἐντελεχείαν appellat novo nomine, quasi quamdam continuatam motionem, et perennem.

[1] Separare.

comme dans un lieu éminent, d'où elle doit commander aux deux autres, qui sont la colère et la concupiscence, toutes deux logées à part ; la colère dans la poitrine, la concupiscence au-dessous. On a de Dicéarque un dialogue, où il rapporte ce qui fut dit entre de savants hommes à Corinthe. Il a partagé ce dialogue en trois Livres, dont le premier est occupé par divers interlocuteurs, et les deux autres par un certain vieillard de Phthie, nommé Phérécrate, qu'il fait descendre de Deucalion. Il lui prête ce discours : Que l'âme n'est absolument rien; que c'est un mot vide de sens; qu'il n'y a d'âme, ni dans l'homme ni dans la bête; que le principe qui nous fait agir, qui nous fait sentir, est répandu également dans tous les corps vivants; que l'âme n'étant rien en soi, elle ne saurait être séparée du corps; et qu'enfin il n'y a d'existant que la matière, qui est une, qui est simple, et dont les parties sont naturellement arrangées de telle sorte qu'elle a vie et sentiment. Aristote, qui du côté de l'esprit, et par les recherches qu'il a faites, est infiniment au-dessus de tous les autres philosophes (j'excepte toujours Platon), ayant d'abord posé pour principe de toutes choses les quatre éléments que tout le monde connaît, il en imagine un cinquième, d'où l'âme tire son origine. Il ne croit pas que penser, prévoir, apprendre, enseigner, inventer, se souvenir, aimer, haïr, désirer, craindre, s'affliger, se réjouir, et autres opérations semblables, puissent être l'effet des quatre éléments ordinaires. Il a donc recours à un cinquième principe, qui n'a pas de nom, et il donne à l'âme un nom nouveau [11] (ἐντελεχεία), qui signifie à peu près mouvement sans discontinuation et sans fin.

XI. Nisi quæ me forte fugiunt, hæ sunt fere [1] omnium de animo sententiæ. Democritum enim magnum quidem illum virum, sed lævibus et rotundis corpusculis efficientem animum concursu quodam fortuito, omittamus. Nihil est enim apud istos, quod non atomorum turba conficiat. Harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis viderit: quæ verisimillima, magna quæstio est. Utrum igitur inter has sententias dijudicare malumus, an ad propositum redire? — Aud. Cuperem equidem utrumque, si posset: sed est difficile confundere. Quare si, ut ista non disserantur, liberari mortis metu possumus, id agamus. Sin id non potest, nisi hac quæstione animorum explicata, nunc, si videtur, hoc: illud alias. — Cic. Quod malle te intelligo, id puto esse commodius. Efficiet enim ratio, ut quæcumque vera sit earum sententiarum, quas exposui, mors aut malum non sit, aut sit bonum potius. Nam si cor, aut sanguis, aut cerebrum est animus, certe, quoniam est corpus, interibit cum reliquo corpore. Si anima est, fortasse dissipabitur; si ignis, exstinguetur; [2] si est Aristoxeni harmonia, dissolvetur. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omnino animum dicat esse? His sententiis omnibus nihil post mortem pertinere ad quemquam potest. Pariter enim cum vita sensus amittitur. Non sentientis autem, nihil est, ullam in partem quod

[1] *Davis. delevit* omnium, *mss. ducibus.* — [2] *Cod. unus,* si, ut Aristoxeno visum est, harmonia, *probante Boherio. Nobis tamen interpretamentum videtur.*

XI. Telles sont, autant que je me les rappelle, les diverses opinions sur l'âme. Je passe à dessein celle d'un grand homme, Démocrite, qui prétend que l'âme se forme par je ne sais quel concours fortuit de corpuscules unis et ronds; car, selon lui, il n'est rien que les atomes ne fassent. Or, de toutes ces opinions, un dieu [12] seul peut savoir quelle est la vraie. Pour nous autres hommes, nous ne sommes pas peu embarrassés à démêler la plus vraisemblable. Voulez-vous que je m'arrête à en faire l'examen, ou que j'en revienne à notre proposition? — L'Aud. Je voudrais fort l'un et l'autre, si cela se pouvait sans rien confondre. Mais si, sans entrer dans cette discussion, vous pouvez me guérir de la crainte que j'ai de la mort, tenons-nous-en là; ou, si cette discussion est nécessaire, faisons-la présentement, et nous verrons le reste une autre fois. — Cic. Je vois lequel vous plaira davantage, et c'est aussi ce qui convient le mieux : car de toutes les opinions que j'ai rapportées, quelle que soit la véritable, il s'ensuivra toujours, ou que la mort n'est point un mal, ou plutôt qu'elle est un bien. Prenons effectivement que l'âme soit, ou le cœur, ou le sang, ou le cerveau. Tout cela, faisant partie du corps, périra certainement avec le reste du corps. Que l'âme soit d'air, cet air se dissipera; qu'elle soit de feu, ce feu s'éteindra; que ce soit l'harmonie d'Aristoxène, cette harmonie sera déconcertée. Pour Dicéarque, puisqu'il n'admet point d'âme, il est inutile que j'en parle. Après la mort, selon toutes ces opinions, il n'y a plus rien qui nous touche; car le sentiment se perd avec la vie. Or, du moment qu'on ne sent plus, il n'y a plus de risque à courir. Quant aux autres opinions, elles n'ont rien qui ne flatte vos espérances : supposé qu'il vous soit doux de croire qu'un

intersit. Reliquorum sententiæ spem afferunt, si te forte hoc delectat, posse animos, quum e corporibus excesserint, in cœlum, quasi in domicilium suum, pervenire. — AUD. Me vero delectat : idque, primum ita esse velim; deinde, etiam si non sit, mihi tamen persuaderi velim. — CIC. Quid tibi ergo opera nostra opus est? num eloquentia Platonem superare possumus? Evolve diligenter ejus eum librum, qui est de animo : amplius quod desideres, nihil erit. — AUD. Feci mehercule, et quidem sæpius, sed nescio quo modo, dum lego, assentior : quum posui librum, et mecum ipse de immortalitate animorum cœpi cogitare, assensio omnis illa elabitur. — CIC. Quid hoc? dasne aut manere animos post mortem, aut morte ipsa interire? — AUD. Do vero. — CIC. Quid, si maneant? — AUD. Beatos esse concedo. — CIC. Si intereant? — AUD. Non esse miseros, quoniam ne sint quidem. Jam istuc, coacti a te, paullo ante concessimus. — CIC. Quo modo igitur, aut cur mortem malum tibi videri dicis, quæ aut beatos nos efficiet, animis manentibus, aut non miseros, sensu carentes?

XII. AUD. Expone igitur, nisi molestum est, primum animos, si potes, remanere post mortem; tum, si minus id obtinebis (est enim arduum), docebis, carere omni malo mortem. Ego enim istuc ipsum vereor, ne malum sit, non dico carere sensu, sed carendum esse. — CIC. Auctoribus quidem ad istam sententiam, quam vis obtineri, uti optimis possumus; quod in omnibus causis et debet, et

jour votre âme peut aller dans le ciel, comme dans sa véritable patrie. — L'Aud. Oui, sans doute, j'aime à le croire, et je souhaite ne point me tromper; mais cette opinion fût-elle fausse, je saurais gré à qui me la persuaderait. — Cic. Pour cela qu'avez-vous besoin de moi? Puis-je surpasser l'éloquence de Platon? Relisez avec soin ce qu'il a écrit de l'âme, pesez-le bien, vous n'aurez rien de plus à désirer. — L'Aud. Je l'ai lu, et plus d'une fois. Pendant que je suis à ma lecture, je sens, à la vérité, qu'elle me persuade; mais du moment que j'ai quitté le livre, et que je rêve en moi-même à l'immortalité de l'âme, il m'arrive, je ne sais comment, de retomber dans mes doutes. — Cic. Voyons. Avouez-vous que les âmes, ou subsistent après la mort, ou périssent à l'instant de la mort? — L'Aud. Assurément l'un des deux. — Cic. Et si elles subsistent? — L'Aud. J'avoue qu'elles seront heureuses. — Cic. Et si elles périssent? — L'Aud. Qu'elles n'auront point à souffrir, puisqu'elles n'existeront point. Vous m'avez mis tout à l'heure dans la nécessité d'en convenir. — Cic. Par où donc trouvez-vous que la mort puisse être un mal, puisque, si les âmes sont immortelles, à la mort nous devenons heureux; et, si elles périssent, nous ne sentons plus rien?

XII. L'Aud. Je vous en supplie, commencez à me démontrer, s'il vous est possible, que l'âme est immortelle; et comme peut-être vous n'y réussirez pas, car je comprends que ce n'est pas une chose aisée, ensuite vous me ferez voir, du moins, que la mort n'a rien de fâcheux. Je la trouve à craindre, non pas quand elle m'aura privé de sentiment, mais parce qu'elle doit m'en priver. — Cic. Pour appuyer l'opinion dont vous demandez à être convaincu, j'ai à vous alléguer de fortes

solet valere plurimum : et primum quidem omni antiquitate; quæ quo propius aberat ab ortu et divina progenie, hoc melius ea fortasse, quæ erant vera, cernebat. Itaque unum illud erat insitum priscis illis, quos « cascos » appellat Ennius, esse in morte sensum, neque excessu vitæ sic deleri hominem, ut funditus interiret : idque quum multis aliis rebus, tum e pontificio jure, et cærimoniis sepulcrorum intelligi licet; quas maximis ingeniis præditi nec tanta cura coluissent, nec violatas tam inexpiabili religione sanxissent, nisi [1] hæsisset in eorum mentibus, mortem non interitum esse omnia tollentem atque delentem, sed quamdam quasi migrationem, commutationemque vitæ, quæ in claris viris, et fæminis dux in cœlum soleret esse; in ceteris humi retineretur, et permaneret tamen. Ex hoc, et nostrorum opinione,

Romulus in cœlo cum dis agit ævum,

ut famæ assentiens dixit Ennius; et apud Græcos, indeque perlapsus ad nos, et usque ad Oceanum Hercules, tantus et tam præsens habetur deus. Hinc Liber deus; Semele natus, eademque famæ celebritate Tyndaridæ fratres : qui non modo adjutores in præliis victoriæ populi romani, sed etiam nuntii fuisse perhibentur. Quid? Ino, Cadmi filia, nonne Leucothea nominata a Græcis, Matuta habetur a nostris? Quid? totum prope cœlum, ne plures persequar, nonne humano genere completum est?

[1] *Al. mss.* hæreret.

autorités ; espèce de preuve qui, dans toutes sortes de contestations, est ordinairement d'un grand poids. Je vous citerai d'abord toute l'antiquité. Plus elle touchait de près à l'origine des choses et aux premières productions des dieux, plus la vérité peut-être lui était connue. Or, la croyance générale des anciens était que la mort n'éteignait pas tout sentiment, et que l'homme, au sortir de cette vie, n'était pas anéanti. Une foule de preuves, mais surtout le droit pontifical et les cérémonies sépulcrales, ne permettent pas d'en douter. Jamais des personnages d'un si grand sens n'auraient révéré si religieusement les tombeaux, ni condamné à de si fortes peines ceux qui les violent, s'ils n'avaient été bien persuadés que la mort n'est pas un anéantissement, mais que c'est une sorte de transmigration, un changement de vie qui envoie au ciel les hommes et les femmes qui l'ont mérité ; tandis que les âmes vulgaires sont retenues ici-bas, mais sans être anéanties. Plein de ces idées, qui étaient celles de nos pères, et conformément au bruit de la renommée, Ennius a dit :

Romulus est au ciel, il vit avec les dieux.

Hercule fut pareillement reconnu pour un très grand et très puissant dieu, d'abord dans la Grèce, ensuite parmi nous, et jusqu'aux extrémités de l'Océan. On a, sur ce principe, déifié Bacchus, fils de Sémélé, et ces deux célèbres Tyndarides [13] qui daignèrent, à ce qu'on dit, non seulement nous rendre victorieux dans un combat, mais en apporter eux-mêmes la nouvelle à Rome. Ino, fille de Cadmus, ne doit-elle pas aussi sa divinité à cette opinion ? En un mot, et pour éviter un plus long détail, n'est-ce pas les hommes qui ont peuplé le ciel ?

XIII. Si vero scrutari vetera, et ex his ea, quæ scriptores [1] græci prodiderunt, eruere coner: ipsi illi, majorum gentium dii qui habentur, hinc a nobis profecti in cœlum reperientur. Quære, quorum demonstrantur sepulcra in Græcia; reminiscere, quoniam es initiatus, quæ [2] traduntur mysteriis: tum denique, quam hoc late pateat, intelliges. Sed qui nondum ea, quæ multis post annis tractari cœpissent, physica didicissent, tantum sibi persuaserant, quantum natura admonente cognoverant; rationes, et causas rerum non tenebant; visis quibusdam sæpe movebantur, hisque maxime nocturnis, ut viderentur ii, qui vita excesserant, vivere. Ut porro firmissimum hoc afferri videtur, cur deos esse credamus, quod nulla gens tam fera, nemo omnium tam sit immanis, cujus mentem non imbuerit deorum opinio. Multi de diis prava sentiunt; id enim vitioso more effici solet: omnes tamen esse vim et naturam divinam arbitrantur. Nec vero id collocutio hominum, aut consensus [3] effecit; non institutis opinio est confirmata, non legibus. Omni autem in re consensio omnium gentium, lex naturæ putanda est. Quis est igitur, qui suorum mortem primum non eo lugeat, quod eos orbatos vitæ commodis arbitretur? Tolle hanc opinionem: luctum sustuleris. Nemo enim mœret suo incommodo. Dolent fortasse et anguntur; sed illa lugubris lamentatio, fletusque mœrens, ex eo est, quod eum, quem dileximus, vitæ commodis pri-

[1] Græciæ. — [2] Tradantur. — [3] Efficit.

XIII. Si je fouillais dans l'antiquité, et que je prisse à tâche d'approfondir les histoires des Grecs, nous trouverions que ceux même d'entre les dieux à qui l'on donne le premier rang ont vécu sur la terre avant que d'aller au ciel. Informez-vous quels sont ceux de ces dieux dont les tombeaux se montrent en Grèce. Puisque vous êtes initié aux mystères, rappelez-vous-en les traditions. Vous tirerez de là vos conséquences. Dans cette antiquité si reculée, la physique n'était pas connue; elle ne l'a été que long-temps après : en sorte que les hommes bornaient alors leurs notions à ce que la nature leur mettait devant les yeux; ils ne remontaient point des effets aux causes; et c'est ainsi que sur de certaines visions, la plupart nocturnes, souvent ils se déterminaient à croire que les morts étaient vivants. Appliquons ici ce qu'on regarde comme une très forte preuve de l'existence des dieux, qu'il n'y a point de peuple assez barbare, point d'homme assez farouche pour n'avoir pas l'esprit imbu de cette croyance. Plusieurs peuples, à la vérité, n'ont pas une idée juste des dieux; ils se laissent tromper à des coutumes erronées; mais enfin ils s'entendent tous à croire une puissance, une nature divine. Et ce n'est point une croyance qui ait été concertée; les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir; leurs lois n'y ont point de part. Or, dans quelque matière que ce soit, le consentement de toutes les nations doit se prendre pour loi de la nature. Tous les hommes donc ne pleurent-ils pas la mort de leurs proches; et cela, parce qu'ils les croient privés des douceurs de la vie? Détruisez cette opinion, il n'y aura plus de deuil. Ce n'est pas pour nous que nous pleurons. Sans doute on peut s'affliger; mais ces pompes funèbres, ces lugubres appareils ont pour motif

vatum arbitramur, idque sentire. Atque hæc ita sentimus natura duce, nulla ratione, nullaque doctrina.

XIV. Maximum vero argumentum est, naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare, quod omnibus curæ sunt, et maximæ quidem, quæ post mortem futura sint. « Serit arbores, quæ alteri sæculo prosint, » ut ait Statius in Synephebis : quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo arbores seret diligens agricola, quarum adspiciet baccam ipse nunquam : vir magnus leges, instituta, rempublicam non seret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare? Quid illud? num dubitas, quin specimen naturæ capi [1] debeat ex optima quaque natura? quæ est igitur melior in hominum genere natura, quam eorum, qui se natos ad homines juvandos, tutandos, conservandos arbitrantur? Abiit ad deos Hercules; nunquam abiisset, nisi, quum inter homines esset, eam sibi viam munivisset. Vetera jam ista, et religione omnium consecrata.

XV. Quid in hac republica tot, tantosque viros ob rempublicam interfectos, cogitasse arbitramur? iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita, ter-

[1] Deceat.

la persuasion où nous sommes, que la personne que nous aimions, quoique privée de la vie, peut en être touchée. Ce sentiment nous vient de la nature, et non de la réflexion ni de l'étude.

XIV. Un argument qui prouve fortement que la nature elle-même décide en secret pour notre immortalité, c'est l'ardeur avec laquelle tous les hommes travaillent pour un avenir, qui ne sera qu'après leur mort. *Ses arrière-neveux lui devront cet ombrage*, dit Cécilius dans les Synéphèbes [14]. Pourquoi planter ces arbres si l'avenir ne nous touchait en rien? Et de même qu'un homme qui cultive avec soin la terre, plante des arbres sans espérer d'y voir jamais de fruit, un grand personnage ne plante-t-il pas, si j'ose ainsi dire, des lois, des coutumes, des républiques? Pourquoi cette passion d'avoir des enfants, ou d'en adopter, et de perpétuer son nom? pourquoi cette attention à faire des testaments? pourquoi vouloir de magnifiques tombeaux? pourquoi les couvrir d'inscriptions, si ce n'est parce que l'idée de l'avenir nous occupe? On est bien fondé (n'en convenez-vous pas?) à croire qu'il faut, pour juger de la nature, la chercher dans les êtres les plus parfaits de chaque espèce. Or, entre les hommes, les plus parfaits ne sont-ce pas ceux qui se croient nés pour assister, pour défendre, pour sauver les autres hommes? Hercule est au rang des dieux : il n'y fût jamais arrivé, si, pendant qu'il était sur la terre, il n'eût pris cette route. Je vous cite là un exemple ancien, et que la religion de tous les peuples a consacré.

XV. Mais tant de grands hommes qui ont répandu leur sang pour notre république pensaient-ils autrement? pensaient-ils, dis-je, que le même jour qui terminait leur vie serait aussi le terme de leur gloire?

minaretur? Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli, licuit Epaminondæ; licuit, ne et vetera et externa quæram, mihi. Sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis, altissimisque animis et exsistit maxime, et apparet facillime. Quo quidem demto, quis tam esset amens, qui semper in laboribus, et periculis viveret? Loquor de principibus. Quid poetæ? nonne post mortem nobilitari volunt? unde ergo illud,

Adspicite, o cives, senis Enni imagini' formam.
Hic vestrum [1] pinxit maxima facta patrum.

Mercedem gloriæ flagitat ab iis, quorum patres affecerat gloria, idemque,

Nemo me lacrymis decoret, neu funera fletu
Faxit. Cur? volito vivu' per ora virum.

Sed quid poetas? opifices post mortem nobilitari volunt. Quid enim Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, quum inscribere non liceret? Quid nostri philosophi? nonne in his ipsis libris, quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt? Quod si omnium consensus, naturæ vox est; omnesque, qui ubique sunt, consentiunt esse aliquid, quod ad eos pertineat, qui vita cesserint: nobis quoque idem existimandum est. Et si, quorum aut ingenio, aut virtute animus excellit, eos arbitramur, quia natura optima sunt,

[1] *Al. codd.* panxit.

Jamais, sans une ferme espérance de l'immortalité, personne n'affronterait la mort pour sa patrie. Thémistocle pouvait couler ses jours dans le repos, Épaminondas le pouvait; et, sans remonter si haut ni chercher si loin, moi-même je le pouvais. Mais nous avons au-dedans de nous je ne sais quel pressentiment des siècles futurs, et c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est dans les plus grandes âmes, qu'il est le plus vif, et qu'il éclate davantage. Otez ce pressentiment, serait-on assez fou pour vouloir passer sa vie dans les travaux et dans les dangers? Je parle des grands hommes. Mais que cherchent aussi les poètes, si ce n'est à éterniser leur mémoire? Témoin celui qui dit :

Ici sur Ennius, Romains, jetez les yeux.
Il peignit les hauts faits de vos nobles aïeux.

Tout ce qu'Ennius demande pour avoir chanté la gloire des pères, c'est que les enfants fassent vivre la sienne.

Qu'on ne me rende point de funèbres hommages;
Je deviens immortel par mes doctes ouvrages,

dit-il encore. Mais à quoi bon parler des poètes? Il n'est pas jusqu'aux artistes qui n'aspirent à l'immortalité. Phidias n'ayant pas la liberté d'écrire son nom sur le bouclier de Minerve, y grava son portrait. Et nos philosophes, au-devant des livres mêmes qu'ils composent sur le mépris de la gloire, n'inscrivent-ils pas leur nom? Puis donc que le consentement de tous les hommes est la voix de la nature, et que tous les hommes, quelque part qu'ils soient, conviennent qu'après notre mort il y a quelque chose qui nous intéresse, nous devons aussi nous rendre à cette opinion. Et nous le devons d'autant plus, qu'entre les hommes, ceux qui ont le plus d'esprit et de vertu, et qui par conséquent savent le mieux

cernere naturæ vim maxime : verisimile est, quum optimus quisque maxime posteritati serviat, esse aliquid, cujus is post mortem sensum sit habiturus.

XVI. Sed ut deos esse natura opinamur, qualesque sint, ratione cognoscimus; sic permanere animos arbitramur consensu nationum omnium : qua in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est. Cujus ignoratio finxit inferos, easque formidines, quas tu contemnere non sine causa videbare. In terram enim cadentibus corporibus, hisque humo tectis, e quo dictum est humari, sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum. Quam eorum opinionem magni errores consecuti sunt : quos auxerunt poetæ. Frequens enim consessus theatri, in quo sunt mulierculæ et pueri, movetur audiens tam grande carmen :

Adsum, atque advenio Acheronte, vix, via alta, atque ardua,
Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,
Maximis : ubi rigida constat crassa caligo inferum.

Tantumque valuit error, qui mihi quidem jam sublatus videtur, ut, corpora cremata quum scirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ sine corporibus nec fieri possent, nec intelligi. Animos enim per se ipsos viventes non poterant mente complecti : formam aliquam figuramque quærebant. Inde Homeri tota νεκυία : inde ea, quæ meus amicus Appius [1] νεκρομαντεῖα faciebat : inde in vicinia nostra Averni lacus,

[1] Νεκρομαντία.

où tend la nature, sont précisément ceux qui se donnent le plus de mouvement pour mériter l'estime de la postérité.

XVI. Mais comme l'impression de la nature se borne à nous apprendre l'existence des dieux, et qu'ensuite, pour découvrir ce qu'ils sont, nous avons besoin de raisonner; aussi le consentement de tous les peuples se borne à nous enseigner l'immortalité des âmes; mais nous ne saurions qu'à l'aide du raisonnement découvrir ce qu'elles sont, et où elles résident. Parce qu'on l'ignorait, on a imaginé des enfers, avec tous ces objets formidables que vous paraissiez tout à l'heure mépriser si justement. On se persuadait que, les cadavres ayant été inhumés, les morts allaient pour toujours vivre sous la terre. C'est ce qui donna lieu à ces grossières erreurs, que les poètes ont fortifiées. Une assemblée nombreuse, toute pleine de femmes et d'enfants, ne tient point contre la peur, lorsqu'au théâtre on fait ronfler [15] ces grands vers :

Loin du noir Achéron, loin des demeures sombres,
Des chemins de l'enfer j'ai traversé les ombres,
Et des rocs menaçants la ténébreuse horreur.

On avait même poussé l'erreur jusqu'à un excès dont il me semble qu'on est revenu aujourd'hui : car nos anciens croyaient qu'un mort, dont le cadavre avait été brûlé, ne laissait pas de faire dans les enfers ce qu'absolument on ne peut faire qu'avec un corps. Ils ne pouvaient pas comprendre une âme subsistante par elle-même; ils lui donnaient une forme, une figure. Et de là toutes ces histoires de morts [16] dans Homère. De là cette nécromancie [17] de mon ami Appius. De là, dans mon voisinage [18], ce lac d'Averne,

Unde animæ excitantur obscura umbra, aperto ostio
Alti Acherontis, [1] falso sanguine, [2] mortuorum imagines.

Has tamen imagines loqui volunt : quod fieri nec sine lingua, nec sine palato, nec sine faucium laterumve et pulmonum vi, et figura potest. Nihil enim animo videre poterant : ad oculos omnia referebant. Magni autem est ingenii, [3] sevocare mentem a sensibus, et cogitationem a consuetudine abducere. Itaque credo equidem etiam alios tot sæculis; sed, quod litteris exstet [4] proditum, Pherecydes [5] Syrius primum dixit, animos hominum esse sempiternos : antiquus sane. Fuit enim meo regnante gentili. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maxime confirmavit : qui quum Superbo regnante in Italiam venisset, tenuit magnam illam Græciam quum [6] honore disciplinæ, tum etiam auctoritate : multaque sæcula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur.

XVII. Sed redeo ad antiquos. Rationem illi sententiæ suæ non fere reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum. Platonem ferunt, ut Pythagoreos cognosceret, in Italiam venisse, et didicisse Pythagorea omnia, primumque de animorum æternitate non solum sensisse idem, quod [7] Pythagoram, sed rationem etiam attulisse. Quam, nisi quid dicis, prætermittamus, et hanc totam spem immortalitatis relinquamus. —

[1] Salso. — [2] *Vulg.* imagines mortuorum. — [3] Revocare. — [4] *Abest* proditum. — [5] Syrus. — [6] More et disciplina. — [7] Pythagoras.

Où l'art qui va troubler la paix de ces lieux sombres,
Ouvre le noir abîme à la foule des ombres.

Ces ombres, à ce qu'on croyait, ne laissaient pas de parler : comme s'il était possible d'articuler sans langue, sans palais, sans gosier et sans poumons. Autrefois on ne pouvait rien voir mentalement ; on ne connaissait que le témoignage des yeux. Il n'appartient en effet qu'à un esprit sublime de se dégager des sens, et de se rendre indépendant du préjugé. Les siècles antérieurs à Phérécyde n'ont pas été, apparemment, sans quelques esprits de ce caractère, qui auront bien compris que l'âme était immortelle *. Mais de ceux que nous connaissons par l'histoire, Phérécyde est le premier qui l'ait soutenu. Il est ancien, sans doute ; car il vivait sous celui de nos rois [19] qui portait le nom de ma famille. Pythagore, disciple de Phérécyde, appuya fort cette opinion. Il arriva en Italie sous le règne de Tarquin-le-Superbe ; et ayant ouvert une école dans la Grande-Grèce, il s'y acquit tant de considération, que durant plusieurs siècles après lui, à moins que d'être pythagoricien, on ne passait point pour savant.

XVII. Mais hors des cas où les nombres et les figures pouvaient servir d'explication, les anciens pythagoriciens ne rendaient presque jamais raison de ce qu'ils avançaient. Platon étant, dit-on, venu en Italie pour les voir, et ayant appris tous les secrets de leur secte, non seulement il embrassa l'opinion de Pythagore touchant l'immortalité de l'âme, mais le premier de tous il entreprit de la démontrer. Passons sa démonstration, si vous le jugez à propos, et renonçons une bonne fois

* Il est inutile d'ajouter *disputasse* à la phrase latine, comme le président Bouhier l'avait voulu, d'après d'anciennes autorités. Un seul verbe suffit, *dixisse*. Phérécyde était de l'île de Scyros.

Aud.[1] An tu, quum me in summam exspectationem adduxeris, deseris? Errare mehercule malo cum Platone, quem tu quanti facias, scio, et quem ex tuo ore admiror, quam cum istis vera sentire. — Cic. Macte virtute. Ego enim ipse cum eodem ipso non invitus erraverim. Num igitur dubitamus, an, sicut pleraque, sic et hoc (quanquam hoc quidem minime: persuadent enim mathematici)? terram in medio mundo sitam ad universi cœli complexum quasi puncti instar obtinere, quod κέντρον illi vocant; eam porro naturam esse quatuor omnia gignentium corporum, ut quasi partita habeant inter se, et divisa momenta; terrena et humida suopte nutu, et suo pondere ad pares angulos in terram, et in mare ferantur; reliquæ duæ partes, una ignea, altera animalis, ut illæ superiores in medium locum mundi gravitate feruntur et pondere, sic hæ rursum rectis lineis in cœlestem locum subvolent, sive ipsa natura superiora appetente, sive quod a gravioribus leviora natura repellantur. Quæ quum constent, perspicuum debet esse, animos, quum e corpore excesserint, sive illi sint animales, id est, spirabiles, sive ignei, [2] in sublime ferri. Si vero aut numerus quidam sit animus, quod subtiliter magis, quam dilucide ducitur, aut quinta illa non nominata magis, quam non intellecta natura: multo etiam integriora, ac puriora sunt, ut a terra longissime se efferant. Horum igitur aliquid animus est, [3] nec tam vegeta mens aut in corde,

[1] *Wolf. edidit* Ain' tu? — [2] *Abest* in. — [3] Ne.

à tout espoir d'immortalité. — L'Aud. Eh quoi! au moment que mon attente est la plus vive, vous m'abandonnez? Je sais combien vous estimez Platon, je le trouve admirable dans votre bouche, et j'aime mieux me tromper avec lui que de raisonner juste avec d'autres. — Cic. Je vous en loue : et moi, de mon côté aussi, je veux bien m'égarer avec un tel guide. Pour entrer donc en matière, admettons d'abord un fait qui pour nous-mêmes, quoique nous doutions presque de tout, n'est pas douteux [23], car les mathématiciens nous l'assurent : Que la terre n'est, à l'égard de l'univers entier, que comme un point qui, étant placé au milieu, en fait le centre; que les quatre éléments, principes de toutes choses, sont de telle nature qu'ils ont chacun leur détermination; que les parties terrestres et les parties aqueuses tombent directement d'elles-mêmes, et par leur pesanteur naturelle, sur la terre et dans la mer; qu'ainsi ces deux éléments gravitent vers le centre du monde, tandis que les deux autres, le feu et l'air, montent en droite ligne à la région céleste; soit que leur nature particulière les porte en haut; soit qu'étant plus légers, ils soient repoussés par les deux autres éléments, qui ont plus de poids. Or, cela étant reconnu, il est clair qu'au sortir du corps, l'âme, qu'elle soit d'air ou de feu, tend à s'élever au ciel. Et si l'âme est un certain nombre, opinion plus subtile que claire, ou si c'est un cinquième élément, dont on ne saurait dire le nom, ni comprendre la nature, à plus forte raison s'éloignera-t-elle de la terre, puisqu'elle sera un être moins grossier encore, et plus simple, que ni l'air ni le feu. Reconnaissons, au reste, qu'elle doit son essence à quelqu'un de ces principes, plutôt que de croire qu'un esprit aussi vif que celui de l'homme soit lourdement

cerebrove, aut in Empedocleo sanguine demersa [1] jaceat.

XVIII. Dicæarchum vero cum Aristoxeno æquali et condiscipulo suo, doctos sane homines, omittamus: quorum alter ne condoluisse quidem unquam videtur, qui animum se habere non sentiat; alter ita delectatur suis cantibus, ut eos etiam ad hæc transferre conetur. Harmoniam autem ex intervallis sonorum nosse possumus, quorum varia compositio etiam harmonias efficit plures: membrorum vero situs, et figura corporis, vacans animo, quam possit harmoniam efficere, non video: sed hic quidem, quamvis eruditus sit, sicut est, hæc magistro concedat Aristoteli; canere ipse doceat. Bene enim illo proverbio Græcorum præcipitur,

Quam quisque norit artem, in hac se exerceat.

Illam vero funditus ejiciamus individuorum corporum læivum et rotundorum concursionem fortuitam: quam tamen Democritus concalefactam et spirabilem, id est, animalem esse voluit.

Is autem animus, qui, si est horum quatuor generum, ex quibus omnia constare dicuntur, ex inflammata anima constat, ut potissimum videri video Panætio, superiora capessat necesse est. Nihil enim habent hæc duo genera proni, et supera semper petunt. Ita, sive dissipantur, procul a terris id evenit; sive permanent, et conservant habitum suum, hoc etiam magis necesse est ferantur ad

[1] Jacet.

plongé dans le cœur ou dans le cerveau; ou, comme le veut Empédocle, dans le sang.

XVIII. Je ne parle ni de Dicéarque, ni d'Aristoxène son contemporain et son condisciple. Ils avaient du savoir : mais l'un, apparemment, puisqu'il ne s'aperçoit pas qu'il ait une âme, n'a donc jamais éprouvé qu'il fût sensible; et l'autre est tellement séduit par sa musique, qu'il voudrait n'établir aucune distinction entre l'âme et l'harmonie. On peut bien comprendre que différents tons qui se succèdent les uns aux autres, et qui sont variés avec art, forment des accords harmonieux : mais que les diverses parties d'un corps inanimé forment une sorte d'harmonie, parce qu'elles sont placées et figurées d'une telle façon, c'est ce que je ne conçois pas. Aristoxène donc, tout savant qu'il est, ferait mieux de laisser parler sur ces matières Aristote son maître, et de donner lui-même des leçons de chant; car le proverbe des Grecs est plein de sens :

Que chacun fasse son métier.

Quant à Démocrite, pure folie que cette rencontre fortuite d'atomes unis et ronds, d'où il fait procéder le principe de la chaleur et de la respiration, c'est-à-dire de la vie.

Pour en revenir donc aux quatre éléments connus, il faut, si l'âme en est formée, comme l'a cru Panétius, qu'elle soit un air enflammé : d'où il suit qu'elle doit gagner la région supérieure; car ni l'air ni le feu ne peuvent descendre, ils montent toujours. Ainsi, supposé qu'enfin ils se dissipent, c'est loin de la terre; et supposé qu'ils ne se dissipent pas, mais qu'ils se conservent en leur entier, dès lors ils tendent encore plus nécessairement en haut, et percent et divisent cet air

cœlum, et ab is perrumpatur et dividatur crassus hic et concretus aer, qui est terræ proximus. Calidior est enim, vel potius ardentior animus, quam est hic aer, quem modo dixi crassum atque concretum. Quod ex eo sciri potest, quia corpora nostra terreno principiorum genere confecta, ardore animi concalescunt.

XIX. Accedit, ut eo facilius animus evadat ex hoc aere, quem sæpe jam appello, eumque perrumpat, quod nihil est animo velocius; nulla est celeritas, quæ possit cum animi celeritate contendere. Qui si permanet incorruptus, suique similis: necesse est ita feratur, ut penetret, et dividat omne cœlum hoc, in quo nubes, imbres, ventique coguntur; quod et humidum, et caliginosum est, propter exhalationes terræ. Quam regionem quum superavit animus, naturamque sui similem contigit, et agnovit; junctis ex anima tenui, et ex ardore solis temperato, ignibus insistit, et finem altius se efferendi facit. Quum enim sui similem et levitatem, et calorem adeptus, tanquam paribus examinatus ponderibus, nullam in partem movetur; eaque ei demum naturalis est sedes, quum ad sui simile penetravit, in quo nulla re egens aletur, et sustentabitur iisdem rebus, quibus astra sustentantur et aluntur.

Quumque corporis facibus inflammari soleamus ad omnes fere cupiditates, eoque magis incendi, quod iis æmulemur, qui ea habeant, quæ nos habere cupiamus: profecto beati erimus, quum, corporibus

impur et grossier, qui touche la terre. Il y a, en effet, dans notre âme une ardeur plus forte, plus active, que dans cet air épais. On le voit bien, puisque nos corps, qui sont composés de principes terrestres, empruntent de l'âme tout ce qu'ils ont de chaleur.

XIX. Ajoutons que l'âme étant d'une légèreté sans égale, il lui est bien facile de fendre cet air grossier, et de s'élever au-dessus. Rien n'approche de sa vélocité. Si donc elle demeure incorruptible, et sans altération, il faut que montant toujours, elle pénètre au travers de cet espace où se forment les nuées, les pluies, les vents, et qui, à cause des exhalaisons terrestres, est humide et ténébreux. Quand elle l'a traversé, et qu'elle se retrouve dans une nature conforme à la sienne, là elle se range avec les astres, alimentés comme elle par un esprit plus subtil, et par les feux tempérés du soleil; alors elle ne fait plus d'efforts pour monter plus haut. Arrivée, en effet, au milieu de ces êtres qui lui ressemblent par la légèreté et par la chaleur, elle y reste immobile, et comme suspendue en équilibre. C'est là, enfin, sa demeure naturelle, sa véritable patrie, où elle n'a plus besoin de rien, parce que les mêmes choses qui servent * d'aliment aux astres, servent aussi à la faire vivre éternellement.

Comme presque toutes les passions sont allumées par nos sens, et avec d'autant plus de violence, que l'envie nous dévore à la vue des personnes qui ont ce

* *Voyez* Cicéron, *de Nat. Deor.*, II, 46.

relictis, et cupiditatum, et æmulationum erimus expertes; quodque nunc facimus, quum laxati curis sumus, ut spectare aliquid velimus, et visere, id multo tum faciemus liberius, totosque nos in contemplandis rebus perspiciendisque ponemus, propterea quod et natura inest mentibus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi, et oræ ipsæ locorum illorum, quo pervenerimus, quo faciliorem nobis cognitionem rerum cœlestium, majorem cognoscendi cupiditatem dabunt. Hæc enim pulchritudo etiam in terris patriam illam et avitam (ut ait Theophrastus) philosophiam, cognitionis cupiditate incensam, excitavit. Præcipue vero fruentur ea, qui tum etiam, quum has terras incolentes, circumfusi erant caligine, tamen acie mentis dispicere cupiebant.

XX. Etenim si nunc aliquid assequi se putant, qui ostium Ponti viderunt, et eas angustias, per quas penetravit ea, quæ est nominata Argo, quia

. . . . Argivi in ea, delecti viri,
Vecti, petebant pellem inauratam arietis;

aut ii, qui Oceani freta illa viderunt,

Europam, Libyamque rapax ubi dividit unda :

quod tandem spectaculum fore putamus, quum totam terram contueri licebit, ejusque quum situm, formam, circumscriptionem, tum et habitabiles regiones, et rursum omni cultu, propter vim frigoris aut caloris, vacantes? Nos enim ne nunc quidem oculis cernimus ea, quæ videmus : neque enim est

que nous voudrions avoir; quand nous aurons quitté nos corps, nous serons certainement heureux, sans passions, sans envie. Un goût naturel nous porte déjà, dans nos moments de loisir, à voir, à étudier quelque chose de curieux; et nous pourrons alors satisfaire avec bien plus de liberté ce noble penchant; alors nous méditerons, nous contemplerons, nous nous livrerons sans partage à ce désir insatiable de voir la vérité. Plus la région où nous serons parvenus nous mettra à portée de connaître le ciel, plus nous sentirons croître en nous le désir de le connaître. Ce fut, dit Théophraste, la beauté des objets célestes qui, sur la terre même, alluma dans l'esprit de nos aïeux l'envie de pénétrer les mystères du ciel, et fit naître la philosophie. Ceux-là surtout en goûteront les charmes, qui, dès cette vie, par la force de leur intelligence, cherchaient à deviner ces secrets, malgré les ténèbres dont nous sommes environnés.

XX. On se fait une joie d'avoir vu l'embouchure du Pont-Euxin, et le détroit que passa l'Argo, ce fameux navire, ainsi nommé à cause

> Des vaillants Argiens qui, sur ses bords reçus,
> Allaient dérober l'or du bélier de Phryxus.

On se sait gré d'avoir vu cet autre détroit,

> . . . . où Neptune en furie,
> Des liens de l'Europe affranchit la Libye.

Que sera-ce donc, et quel spectacle, quand, d'un coup d'œil, on découvrira toute la terre, quand nos regards pourront en embrasser la position, la forme, l'étendue, et se promener tour à tour sur les terres habitées et sur les régions que trop de chaud ou trop de froid rend désertes? Aujourd'hui, les choses même que nous voyons,

ullus sensus in corpore : sed, ut non solum physici docent, verum etiam medici, qui ista aperta et patefacta viderunt, viæ quasi quædam sunt ad oculos, ad aures, ad nares a sede animi perforatæ. Itaque sæpe aut cogitatione, aut aliqua vi morbi impediti, apertis atque integris et oculis, et auribus, nec videmus, nec audimus : ut facile intelligi possit, animum et videre, et audire, non eas partes, quæ quasi fenestræ sunt animi; quibus tamen sentire nihil queat mens, nisi id agat, et adsit. Quid, quod eadem mente res dissimillimas comprehendimus, ut colorem, saporem, calorem, odorem, sonum? quæ nunquam quinque nuntiis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, et is omnium judex solus esset. Atque ea profecto tum multo puriora, et dilucidiora cernentur, quum, quo natura fert, liber animus pervenerit. Nam nunc quidem, quanquam foramina illa, quæ patent ad animum a corpore, callidissimo artificio natura fabricata est, tamen terrenis, concretisque corporibus sunt intersepta quodammodo. Quum autem nihil erit præter animum : nulla res objecta impediet, quo minus percipiat, quale quidque sit.

XXI. Quamvis copiose hæc diceremus, si res postularet, quam multa, quam varia, quanta spectacula animus in locis cœlestibus esset habiturus. Quæ quidem cogitans, soleo sæpe mirari nonnullorum insolentiam philosophorum, qui naturæ cognitionem admirantur, ejusque inventori, et principi gratias exsultantes agunt, eumque venerantur, ut

nous ne les voyons pas de nos yeux ; car le sentiment n'est pas dans le corps ; mais, selon les physiciens, et selon les médecins eux-mêmes, qui ont examiné ceci de plus près et à découvert, il y a comme des conduits qui vont du siége de l'âme aux yeux, aux oreilles, aux narines. C'est au point qu'il suffit d'une maladie, ou d'une distraction un peu forte, pour ne voir ni n'entendre, quoique les yeux soient ouverts, et les oreilles bien disposées. Preuve que ce qui voit et ce qui entend, c'est l'âme, et que les parties du corps qui servent à la vue et à l'ouïe ne sont, pour ainsi dire, que des ouvertures par où l'âme reçoit les objets. Encore ne les reçoit-elle pas, si elle n'y est attentive. De plus, la même âme réunit des perceptions très différentes, la couleur, la saveur, la chaleur, l'odeur, le son; et pour cela, il faut que ses cinq messagers lui rapportent tout, et qu'elle soit elle seule juge de tout. Or, quand l'âme, dégagée de ses entraves, sera arrivée où l'appelle et la conduit la nature, elle verra les objets sous un jour plus brillant et moins trompeur : car à présent, quoique nos organes soient pratiqués avec un art merveilleux, ils ne laissent pas d'être obstrués, en quelque sorte, par les corps terrestres et grossiers qui servent à les former ; mais l'âme, une fois séparée du corps, n'aura plus d'obstacle qui l'empêche de voir les choses absolument comme elles sont.

XXI. Que n'aurais-je pas à dire, si je m'étendais ici sur la variété, sur l'immensité des spectacles réservés à l'âme dans sa demeure céleste ! Toutes les fois que j'y pense, j'admire l'effronterie de certains philosophes [21], qui s'applaudissent d'avoir étudié la physique, et qui, transportés de reconnaissance pour leur chef, le révèrent comme un dieu. A les entendre, il les a délivrés

deum: liberatos enim se per eum dicunt gravissimis dominis, terrore sempiterno, et diurno, ac nocturno metu. Quo terrore? quo metu? quæ est anus tam delira, quæ timeat ista, quæ vos videlicet, si physica non didicissetis, timeretis

> [1] Acherusia templa, alta Orci, pallida
> Leti, obnubila, obsita tenebris loca?

Non pudet philosophum in eo gloriari, quod hæc non timeat, et quod falsa esse cognoverit? ex quo intelligi potest, quam acuti natura sint, qui hæc sine doctrina credituri fuerint. Præclarum autem nescio quid adepti sunt, quod didicerunt, se, quum tempus mortis venisset, totos esse perituros. Quod ut ita sit (nihil enim pugno), quid habet ista res aut lætabile, aut gloriosum?

Nec tamen mihi sane quidquam occurrit, cur non Pythagoræ sit et Platonis vera sententia. Ut enim rationem Plato nullam afferret (vide, quid homini tribuam), ipsa auctoritate me frangeret. Tot autem rationes attulit, ut velle ceteris, sibi certe persuasisse videatur.

XXII. Sed plurimi contra nituntur, animosque quasi capite damnatos, morte multant: neque aliud est quidquam, cur incredibilis his animorum videatur æternitas, nisi quod nequeunt, qualis animus sit vacans corpore, intelligere, et cogitatione comprehendere. Quasi vero intelligant, qualis sit in

[1] Acheruntia.

d'une erreur sans borne, et d'une frayeur sans relâche, insupportables tyrans. Mais cette erreur, mais cette frayeur, sur quoi fondées ? où est la vieille assez imbécille [22] pour craindre

Ces gouffres ténébreux, ces lieux pâles et sombres,
Effroyable séjour de la mort et des ombres ?

Il y avait donc là de quoi vous faire peur, sans le secours de la physique ? Tirer vanité de ne pas craindre ces sortes d'objets, et d'en avoir reconnu le faux, quelle honte pour un philosophe ! Voilà des gens à qui la nature avait donné un esprit bien pénétrant, puisque, si l'étude n'était venue à leur aide, ils allaient croire tout cela. Un point capital, selon eux, c'est d'avoir été conduits, par leurs principes, à croire qu'à l'heure de la mort ils seront anéantis. Soit ; je ne veux pas leur disputer cette espérance : mais que trouvent-ils dans l'anéantissement, ou d'agréable, ou de glorieux ?

Au fond, je ne vois rien qui démontre que l'opinion de Pythagore et de Platon ne soit véritable. Quand même Platon n'en apporterait point de preuves, il m'ébranlerait par son autorité toute seule, tant je l'admire ; mais, à cette quantité de preuves qu'il entasse, on juge que s'il voulait convaincre ses lecteurs, il était convaincu tout le premier.

XXII. A l'égard de ces autres philosophes qui condamnent les âmes, comme des criminels, à perdre la vie, ils ne se fondent, au contraire, que sur une seule raison. Ce qui leur rend incroyable, disent-ils, l'immortalité des âmes, c'est qu'ils ne sauraient comprendre une âme sans corps. Mais ont-ils une idée plus claire de ce qu'est l'âme dans le corps, de sa forme, de son

ipso corpore, quæ conformatio, quæ magnitudo, qui locus : ut, si jam possent in homine vivo cerni omnia, quæ nunc tecta sunt, casurusne in conspectum videatur animus; an tanta sit ejus tenuitas, ut fugiat aciem. Hæc reputent isti, qui negant, animum sine corpore se intelligere posse. Videbunt, quem in ipso corpore intelligant. Mihi quidem naturam animi intuenti, multo difficilior occurrit cogitatio, multoque obscurior, qualis animus in corpore sit, tanquam alienæ domi, quam qualis, quum exierit, et in liberum cœlum, quasi domum suam venerit. Nisi enim, quod nunquam vidimus, id quale sit, intelligere non possumus, certe, et deum ipsum, et divinum animum, corpore liberatum, cogitatione complecti non possumus. Dicæarchus quidem, et Aristoxenus, quia difficilis erat animi, quid, aut qualis esset, intelligentia, nullum omnino animum esse dixerunt. Est illud quidem vel maximum, animo ipso animum videre : et nimirum hanc habet vim præceptum Apollinis, quo monet, ut se quisque noscat. Non enim, credo, id præcipit, ut membra nostra, aut staturam, figuramve noscamus. Neque nos corpora sumus : neque ego, tibi dicens hoc, corpori tuo dico. Quum igitur, « Nosce te, » dicit, hoc dicit, « Nosce animum « tuum. » Nam corpus quidem, quasi vas est, aut aliquod animi receptaculum. Ab animo tuo quidquid agitur, id agitur a te. Hunc igitur nosse, nisi divinum esset, non esset hoc acrioris cujusdam animi præceptum, sic, ut tributum deo sit. [1]

[1] *Vulg. additur*, hoc est, se ipsum posse cognoscere, *ineptum glos-*

étendue, du lieu où elle réside ? Quand il serait possible de voir, dans un homme plein de vie, toutes les parties qui le composent au-dedans, y verrait-on l'âme? A force d'être déliée, elle se dérobe aux yeux les plus perçants. C'est la réflexion que doivent faire ceux qui disent ne pouvoir comprendre une âme incorporelle. Comprennent-ils mieux une âme unie au corps? Pour moi, quand j'examine ce que c'est que l'âme, je trouve infiniment plus de peine à me la figurer dans un corps où elle est comme dans une maison étrangère, qu'à me la figurer dans le ciel, qui est son véritable séjour. Si l'on ne peut comprendre que ce qui tombe sous les sens, on ne se formera donc nulle idée, ni de Dieu lui-même, ni de l'âme délivrée du corps, de l'âme divine. La difficulté de concevoir ce qu'elle est, lors même qu'elle est unie au corps, fit que Dicéarque et Aristoxène prirent le parti de nier que ce fût quelque chose de réel. Et véritablement il n'y a rien de si grand, que de voir l'âme par l'âme elle-même. Aussi est-ce là le sens de l'oracle, qui veut que chacun se connaisse. Sans doute Apollon n'a point prétendu par là nous dire de connaître notre corps, notre taille, notre figure ; car, qui dit *nous*, ne dit pas notre corps ; et quand je parle à vous, ce n'est pas à votre corps que je parle. Quand donc l'oracle nous dit : *Connais-toi*, il entend : *Connais ton âme*. Votre corps n'est, pour ainsi dire, que le vaisseau, que le domicile de votre âme. Tout ce que vous faites, c'est votre âme qui le fait. Admirable précepte que celui de connaître son âme ! On a bien jugé qu'il n'y avait qu'un esprit supérieur [23] qui pût en avoir conçu l'idée, et c'est ce qui fait qu'on l'a attribué à un dieu.

Sed si, qualis sit animus, ipse animus nesciat: dic, quæso, ne esse quidem se sciet? ne moveri quidem se? ex quo illa ratio nata est Platonis, quæ a Socrate est in Phædro explicata, a me autem posita est in sexto libro de Republica.

XXIII. « Quod semper movetur, æternum est. « Quod autem motum affert alicui, quodque ipsum « agitatur aliunde, quando finem habet motus, vi- « vendi [1] finem habeat necesse est. Solum igitur « quod se ipsum movet, quia nunquam deseritur a « se, nunquam ne moveri quidem desinit; quin « etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc prin- « cipium est movendi. Principii autem nulla est « origo. Nam e principio oriuntur omnia; ipsum « autem nulla ex re alia nasci potest. Nec enim « esset principium, quod gigneretur aliunde. Quod « si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam. « Nam principium exstinctum nec ipsum ab alio « renascetur, nec a se aliud creabit, siquidem ne- « cesse est a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus « principium ex eo sit, quod ipsum a se movetur. « Id autem nec nasci potest, nec mori: vel concidat « omne cœlum, omnisque [2] terra consistat necesse « est, nec vim ullam nanciscatur, qua primo im-

sema, jam a P. Manutio et Lambino damnatum, ab Olivet. et Wolf. rejectum. Nobis quoque non satis visum fuit, quod Ern. placuerat, uncis includere.

[1] *Aberat* finem, *quod Davis. recepit e mss. Et Plato ipse,* παῦλαν ἔχων. — [2] *Mss.* natura; *rectius vero* terra, *ut in Platone ipso,* πάντα τε οὐρανὸν, πᾶσαν τε γῆν.

Mais l'âme elle-même ne connût-elle point sa nature, dites-moi, ne sait-elle pas du moins qu'elle existe et qu'elle se meut? Or, son mouvement, selon Platon, démontre son immortalité. En voici la preuve, telle que Socrate l'expose dans le *Phèdre* de Platon, et que moi je l'ai rapportée dans mon sixième Livre [24] de la République.

XXIII. « Un être qui se meut toujours, existera toujours; mais celui qui ne donne le mouvement qu'après l'avoir reçu, lorsqu'il perd son mouvement, cesse nécessairement d'exister. Il n'y a donc que l'être qui se meut lui-même, qui ne perde jamais son mouvement, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même; et de plus il est, pour toutes les autres choses qui ont du mouvement, la source et le principe du mouvement qu'elles ont. Or, un principe n'a pas d'origine; car c'est du principe que tout vient, et il n'a pas lui-même de source étrangère. Il ne serait pas principe, s'il venait d'ailleurs. Comme il n'a point d'origine, il n'a point de fin; car il ne pourrait, étant détruit, ni être lui-même reproduit par un autre principe, ni en produire un autre, puisqu'un principe ne suppose rien d'antérieur. Ainsi le principe du mouvement est dans l'être qui se meut lui-même; principe qui ne saurait être ni produit ni détruit: autrement il faut que tout le ciel s'abîme, et que la terre entière s'arrête sans pouvoir jamais retrouver une force qui lui donne une première impulsion. Ce qui se meut soi-même est donc éternel *: et peut-on nier que cette

* « Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, et qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, etc. » *J. J. Rousseau.*

« pulsa moveatur. Quum pateat igitur, æternum id « esse, quod se ipsum moveat, quis est, qui hanc « naturam animis esse tributam neget? Inanimum « est enim omne, quod pulsu agitatur externo; « quod autem est animal, id motu cietur interiore, « et suo. Nam hæc est propria natura animi atque « vis. Quæ si est una ex omnibus, quæ [1] se ipsa « semper moveat : neque nata certe est, et æterna « est. »

Licet concurrant plebeii omnes philosophi (sic enim ii, qui a Platone, et Socrate, et ab ea familia dissident, appellandi videntur), non modo nihil unquam tam eleganter explicabunt, sed ne hoc quidem ipsum, quam subtiliter conclusum sit, intelligent. Sentit igitur animus se moveri : quod quum sentit, illud una sentit, se vi sua, non aliena moveri; nec accidere posse, ut ipse unquam a se deseratur. Ex quo efficitur æternitas : nisi quid habes ad hæc. — Aud. Ego vero facile sum passus ne in mentem quidem mihi aliquid contra venire : ita isti faveo sententiæ.

XXIV. Cic. Quid illa tandem? num leviora censes? quæ declarant inesse in animis hominum divina quædam : quæ si cernerem, quemadmodum nasci possent, etiam, quemadmodum interirent, viderem. Nam sanguinem, bilem, pituitam, ossa, nervos, venas, omnem denique membrorum, et totius corporis figuram videor posse dicere, unde concreta, et quo modo facta sint. Per animum ip-

[1] Se ipsam.

faculté ne soit un attribut de l'âme ? L'être qu'une force externe fait mouvoir est inanimé ; mais ce qui est animé, est mu par sa propre vertu, par son action intérieure. Telle est la nature de l'âme, telle est sa propriété. Si donc, de toutes choses, l'âme est la seule qui se meuve toujours elle-même, concluons qu'elle n'est point née et qu'elle ne mourra jamais. »

Que tous ces philosophes plébéiens (c'est ainsi que je traite quiconque est contraire à Platon, à Socrate et à leur école) se réunissent, s'ils veulent, et jamais ils ne parviendront, je ne dis pas à développer un raisonnement avec tant d'art, mais même à bien prendre le fil de celui-ci. L'âme sent qu'elle se meut ; elle sent que ce n'est pas dépendamment d'une cause étrangère, mais que c'est par elle-même et par sa propre vertu ; il ne peut jamais arriver qu'elle se manque à elle-même : la voilà donc immortelle. Auriez-vous quelque objection ? — L'Aud. J'ai été charmé qu'il ne s'en soit présenté aucune à mon esprit, tant j'ai de goût pour cette opinion.

XXIV. Cic. Trouverez-vous moins de force dans les preuves suivantes ? Je les tire des propriétés divines dont l'âme est revêtue ; propriétés qui me paraissent n'avoir pu être produites, ni par conséquent pouvoir finir. Car je comprends bien, par exemple, de quoi et comment ont été produits le sang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, et généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'âme elle-même, si ce n'était autre chose dans nous que le principe de la vie, me paraîtrait un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre,

sum, si nihil esset in eo, nisi id, ut per eum viveremus, tam natura putarem hominis vitam sustentari, quam vitis, quam arboris. Hæc enim etiam dicimus vivere. Item si nihil haberet animus hominis, nisi ut appeteret, aut refugeret, id quoque esset ei commune cum bestiis. Habet primum memoriam, et eam infinitam, rerum innumerabilium. Quam quidem Plato recordationem esse vult superioris vitæ. Nam in illo libro, qui inscribitur Menon, pusionem quemdam Socrates interrogat quædam geometrica de dimensione quadrati. Ad ea sic ille respondet, ut puer : et tamen ita faciles interrogationes sunt, ut gradatim respondens eodem perveniat, [1] quo si geometrica didicisset. Ex quo effici vult Socrates, ut discere, nihil aliud sit, nisi recordari.

Quem locum multo etiam accuratius explicat in eo sermone, quem habuit eo ipso die, quo excessit e vita : docet enim, quemvis, qui omnium rerum rudis esse videatur, bene interroganti respondentem, declarare, se non tum illa discere, sed reminiscendo recognoscere : nec vero fieri ullo modo posse, ut a pueris tot rerum, atque tantarum insitas, et quasi consignatas in animis notiones, quas ἐννοίας vocant, haberemus, nisi animus, antequam in corpus intravisset, in rerum cognitione viguisset. Quumque nihil esset, ut omnibus locis a Platone disseritur (nihil enim ille putat esse, quod oriatur et intereat, idque solum esse, quod semper tale sit,

[1] *Vulg.* quasi.

à leur manière, la vigne et l'arbre; et si l'âme humaine n'avait en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, et de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'aurait rien de plus que les bêtes. Mais ses propriétés sont, premièrement, une mémoire capable de renfermer en soi une infinité de choses; et cette mémoire, Platon veut que ce soit la réminiscence de ce qu'on a su dans une autre vie. Il fait parler dans le *Ménon* un jeune enfant que Socrate interroge sur les dimensions du carré : l'enfant répond comme son âge le permet; et les questions étant toujours à sa portée, il va de réponse en réponse, si avant, qu'enfin il semble avoir étudié la géométrie. De là Socrate conclut, qu'apprendre, c'est seulement se ressouvenir.

Il s'en explique encore plus expressément dans le discours qu'il fit le jour même de sa mort [25]. Un homme, dit-il, qui paraît n'avoir jamais acquis de lumières sur rien, et qui cependant répond juste à une question, fait bien voir que la matière sur laquelle on l'interroge ne lui est pas nouvelle, et que, dans le moment qu'il répond, il ne fait que repasser sur ce qui était déjà dans son esprit. Il ne serait effectivement pas possible, ajoute Socrate, que, dès notre enfance, nous eussions tant de notions si étendues, et qui sont comme imprimées en nous-mêmes, si nos âmes n'avaient pas eu des connaissances universelles, avant d'entrer dans nos corps. D'ailleurs, suivant la doctrine constante de Platon, il n'y a de réel que ce qui est immuable, comme le sont les idées. Tout ce qui se produit, et qui est sujet à corruption, n'existe pas réellement. Les objets

qualem ideam appellat ille, nos speciem), non potuit animus hæc in corpore inclusus agnoscere: cognita attulit. Ex quo tam multarum rerum cognitionis admiratio tollitur. Neque ea plane videt animus, quum tam repente in insolitum tamque perturbatum domicilium immigravit; sed quum se collegit atque recreavit, tum agnoscit illa reminiscendo. Ita nihil aliud est discere, nisi recordari.

Ego autem majore etiam quodam modo memoriam admiror. Quid est enim illud, quo meminimus? aut quam habet vim? aut unde [1] natam? non quæro, quanta memoria Simonides fuisse dicatur, quanta Theodectes, quanta is, qui a Pyrrho legatus ad senatum est missus, Cineas, quanta nuper Charmadas, quanta, qui modo fuit, Scepsius Metrodorus, quanta noster Hortensius: de communi hominum memoria loquor, et eorum maxime, qui in aliquo majore studio, et arte versantur: quorum quanta mens sit, difficile est existimare; ita multa meminerunt.

XXV. Quorsum igitur hæc spectat oratio? quæ sit illa vis, et unde, intelligendum puto. Non est certe nec cordis, nec sanguinis, nec cerebri, nec atomorum. Anima sit animus, ignisve, nescio: nec me pudet, ut istos, fateri nescire, quod nesciam. Illud, si ulla alia de re obscura affirmare possem,

[1] Naturam.

qui se présentent à l'âme enfermée dans le corps, ne peuvent donc pas lui donner la connaissance des idées : il faut donc qu'elle apporte ces idées avec elle en venant au monde, et dès là ce n'est plus un sujet d'étonnement qu'elle embrasse un si grand nombre d'objets. Il est vrai que tout en arrivant dans une demeure si étrange pour elle, et où il y a tant de trouble, d'abord elle ne les démêle pas bien; mais quand elle s'est recueillie, et qu'elle a rappelé ses idées, alors elle les applique, par le souvenir, aux objets qu'elle a devant les yeux; et c'est ainsi que l'éducation n'est que la réminiscence.

Quoi qu'il en soit, je n'admire rien tant que la mémoire; car enfin, quelle est sa nature, sa puissance, son origine ? Je ne parle pas d'une mémoire prodigieuse, telle que l'a été celle de Simonide [26], de Théodecte, de Cinéas, envoyé par le roi Pyrrhus à notre sénat; de Charmadas, qui est moins ancien; de Métrodore de Scepsis, qui a vécu peu de temps avant nous; enfin d'Hortensius. Je parle d'une mémoire commune, telle que l'ont tous les hommes, et particulièrement ceux qui cultivent des sciences de quelque étendue. A peine croirait-on de combien d'objets ils la chargent, sans qu'elle succombe.

XXV. Mais je ne veux examiner ici qu'une chose : quelle est la nature de la mémoire et d'où procède sa puissance? Il est certain que ce n'est ni du cœur, ni du sang, ni du cerveau, ni des atomes. Est-ce du feu? est-ce de l'air ? Je n'en sais rien; et je ne me fais pas une honte, comme de certains philosophes, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais que notre âme soit de feu, qu'elle soit d'air, je jurerais qu'elle est divine,

sive anima, sive ignis sit animus, eum jurarem esse divinum. Quid enim obsecro te, terrane tibi, aut hoc nebuloso, et caliginoso cœlo aut sata, aut concreta videtur tanta vis memoriæ? Si, quid sit hoc, non vides; at, quale sit, vides. Si ne id quidem; at, quantum sit, profecto vides. Quid igitur? utrum capacitatem aliquam in animo putamus esse, quo, tanquam in aliquod vas, ea quæ meminimus, infundantur? Absurdum id quidem. Qui enim fundus, aut quæ talis animi figura intelligi potest? aut quæ tanta omnino capacitas? An imprimi quasi ceram, animum putamus, et memoriam esse signatarum rerum in mente vestigia? quæ possunt verborum, quæ rerum ipsarum esse vestigia? quæ porro tam immensa magnitudo, quæ illa tam multa possit effingere?

Quid? illa vis, quæ tandem est, quæ investigat occulta, quæ inventio atque excogitatio dicitur? ex hacne tibi terrena, mortalique natura et caduca, concreta ea videtur? [1] aut qui primus, quod summæ sapientiæ Pythagoræ visum est, omnibus rebus imposuit nomina? aut qui dissipatos homines congregavit, et ad societatem vitæ convocavit? aut qui sonos vocis, qui infiniti videbantur, paucis litterarum notis terminavit? aut qui errantium stellarum cursus, regressiones, [2] institiones notavit? Omnes magni: etiam superiores, qui fruges, qui vestitum, qui tecta, qui cultum vitæ, qui præsidia contra

[1] *Schütz rescripsit*, Quid? qui primus. — [2] Institutiones. *Boherius conj.* insecutiones.

si, dans une matière obscure, je pouvais parler affirmativement. Eh quoi! vous paraît-il qu'une faculté aussi admirable que la mémoire puisse n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier et nébuleux? Si vous ne connaissez point son essence, du moins par ses opérations vous jugez de ce qu'elle peut. Où en trouver l'origine? Dirons-nous qu'il y a dans notre âme une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire se versent comme dans un vase? Proposition absurde : car peut-on se figurer que l'âme soit d'une forme à loger un réservoir si profond? Dirons-nous que les idées s'impriment dans l'âme comme sur la cire, et que le souvenir est la trace de ce qui a été imprimé dans l'âme? Mais des paroles et des pensées peuvent-elles laisser des traces? et quel espace ne faudrait-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes?

Qu'est-ce que cette autre faculté, qui cherche à découvrir ce qu'il y a de caché, et qui se nomme intelligence, génie? Pensez-vous qu'il ne fût entré que du terrestre et du périssable dans la composition de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose? Pythagore trouvait à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, et leur a inspiré de vivre en société; ou celui qui, dans un petit nombre de caractères, a renfermé tous les sons que forme la voix, et dont la diversité paraissait inépuisable; ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes, tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires? Tous étaient de grands hommes, ainsi que d'autres, encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de blé, à se vêtir, à se faire des habi-

feras invenerunt; a quibus mansuefacti et exculti, a necessariis artificiis ad elegantiora defluximus. Nam et auribus oblectatio magna parta est, inventa et temperata varietate, et natura sonorum; et astra suspeximus, tum ea, quæ sunt infixa certis locis, tum illa non re, sed vocabulo errantia. Quorum conversiones, omnesque motus qui [1] animus vidit, is docuit, similem animum suum ejus esse, qui ea fabricatus esset in cœlo. Nam quum Archimedes lunæ, solis, quinque errantium motus in sphæram illigavit, effecit idem, quod ille, qui in Timæo mundum ædificavit Platonis deus, ut tarditate et celeritate dissimillimos motus una regeret conversio. Quod si in hoc mundo fieri sine deo non potest, ne in sphæra quidem eosdem motus Archimedes sine divino ingenio potuisset imitari.

XXVI. Mihi vero ne hæc quidem notiora, et [2] illustriora carere vi divina videntur, ut ego aut poetam grave plenumque carmen sine cœlesti aliquo mentis instinctu putem fundere, aut eloquentiam sine quadam vi majore fluere, abundantem sonantibus verbis, uberibusque sententiis. Philosophia vero, omnium mater artium, quid est aliud, nisi, ut Plato ait, donum, ut ego, inventum deorum? Hæc nos primum ad illorum cultum, deinde ad jus hominum, quod situm est in generis humani societate, tum ad modestiam, magnitudinemque animi erudivit; eademque ab animo, tanquam ab

[1] *Schütz, post Boherium,* primus. — [2] *Id. malit* illis tritiora. *Non probamus.*

tations, à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces. Par eux nous fûmes adoucis et civilisés. Des arts nécessaires, on passa ensuite aux beaux-arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes, que celles qu'on appelle errantes, quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, dut avoir pour cela un esprit semblable à celui qui les a formés dans les cieux. Faire, comme Archimède, une sphère qui représente le cours de la lune, du soleil, des cinq planètes, et, par un seul mouvement orbiculaire, régler tous ces mouvements, les uns plus lents, les autres plus vites, c'est avoir exécuté le plan de ce dieu par qui Platon, dans le Timée, fait construire le monde. Et si cet ordre n'a pu exister dans le monde sans un Dieu, Archimède aussi n'a pu l'imiter dans sa sphère artificielle sans une intelligence divine. [27]

XXVI. Je trouve même du divin dans d'autres arts plus connus et moins mystérieux. Un poète ne produira pas des vers nobles et sublimes, si je ne sais quelle ardeur céleste ne lui échauffe l'esprit; sans le même secours, l'éloquence ne joindra pas à l'harmonie du style les richesses des pensées. Pour la philosophie, mère de tous les arts, n'est-ce pas, comme l'appelle Platon, *un présent*, ou, comme je l'appelle, *une invention des dieux?* C'est d'elle que nous avons appris d'abord à leur rendre un culte, ensuite à reconnaître des principes de justice qui soient le lien de la société civile; enfin, à nous régler nous-mêmes sur les sentiments qu'inspirent et la sagesse et la force de l'âme. C'est aussi par elle que les yeux de notre esprit, perçant la nuit de l'ignorance, ont vu tout ce qui est au ciel, tout ce

oculis, caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media videremus.

Prorsus hæc divina mihi videtur vis, quæ tot res efficiat, et tantas. Quid est enim memoria rerum, et verborum? quid porro inventio? profecto id, quo nec in deo quidquam majus intelligi potest. Non enim ambrosia deos, aut nectare, aut Juventate pocula ministrante, lætari arbitror; nec Homerum audio, qui Ganymedem a diis raptum ait propter formam, ut Jovi bibere ministraret. Non justa causa, cur Laomedonti tanta fieret injuria. Fingebat hæc Homerus, et humana ad deos transferebat. Divina mallem ad nos. Quæ autem divina? vigere, sapere, invenire, meminisse. Ergo animus, [1] qui, ut ego dico, divinus est, ut Euripides audet dicere, deus. Et quidem si deus, aut anima, aut ignis est, idem est animus hominis. Nam ut illa natura cœlestis et terra vacat, et humore : sic utriusque harum rerum humanus animus est expers. Sin autem est quinta quædam natura ab Aristotele inducta primum; hæc et deorum est, et animorum.

XXVII. Hanc nos sententiam secuti, his ipsis verbis in Consolatione hæc expressimus : « Animorum nulla in terris origo inveniri potest; nihil « enim est in animis mixtum atque concretum, aut « quod ex terra natum atque fictum esse videatur. « Nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut

[1] *Delent* qui *Lamb. Wolf. alii. Boherius conjicit,* ut Eur. dicere audet, est deus.

qui est sur la terre, le commencement, le milieu, la fin de toutes choses.*

Une âme, avec de telles facultés, me paraît certainement divine. Qu'est-ce en effet que la mémoire, l'intelligence, sinon tout ce qu'on peut imaginer de plus grand, même dans les dieux? Leur félicité ne consiste, sans doute, ni à se repaître d'ambroisie, ni à boire du nectar versé à pleine coupe par Hébé; et Homère ne me fera point croire que Ganymède ait été ravi par les dieux à cause de sa beauté, pour servir d'échanson à Jupiter. Prétexte frivole de l'injure faite à Laomédon! L'imagination d'Homère prêtait aux dieux les faiblesses des hommes. J'aimerais mieux qu'il nous eût donné les perfections des dieux. Quelles sont les facultés vraiment divines? Immortalité, sagesse, intelligence, mémoire. Puisque l'âme les rassemble, elle est divine, comme je le dis; ou même comme Euripide a osé le dire, l'âme est un dieu [28]. Si la nature divine est air ou feu, notre âme sera pareillement l'un ou l'autre; et comme il n'entre ni terre ni eau dans ce qui fait la nature divine, aussi n'en doit-on point supposer dans ce qui fait notre âme. Que s'il y a un cinquième élément, selon qu'Aristote l'a dit le premier, il sera commun et à la nature divine et à l'âme humaine.

XXVII. C'est ce dernier sentiment que j'ai suivi dans ma Consolation [29], où je m'explique en ces termes : « *On ne peut absolument trouver sur la terre l'origine des âmes; car il n'y a rien dans les âmes, qui soit mixte*

* « L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » *Pascal.*

« igneum. His enim in naturis nihil inest, quod « vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat, quod « et præterita teneat, et futura provideat, et com- « plecti possit præsentia : quæ sola divina sunt. Nec « invenietur unquam, unde ad hominem venire « possint, nisi a Deo. Singularis est igitur quædam « natura, atque vis animi, sejuncta ab his usitatis, « notisque naturis. Ita quidquid est illud, quod sen- « tit, quod sapit, quod [1] vivit, quod viget, cœleste « et divinum est, ob eamque rem æternum sit ne- « cesse est. Nec vero Deus ipse, qui intelligitur a « nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta « quædam et libera, segregata ab omni concretione « mortali, omniaque sentiens, et movens, ipsaque « prædita motu sempiterno. » Hoc e genere, atque eadem e natura est humana mens.

XXVIII. Ubi igitur, aut qualis est ista mens? Ubi tua, aut qualis? potesne dicere? an, si omnia ad intelligendum non habeo, quæ habere vellem, ne iis quidem, quæ habeo, mihi per te uti licebit? Non valet tantum animus, ut se ipse videat. At, ut oculus, sic animus se non videns, alia cernit. Non videt autem, quod minimum est, formam suam. [2] Fortasse : quanquam id quoque; sed relinquamus : vim certe, sagacitatem, memoriam, motum, celeritatem videt. Hæc magna, hæc divina, hæc sempiterna sunt. Qua facie quidem sit, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est.

[1] Vult. — [2] *Melior videtur lectio Wolfii*, Quamquam fortasse id quoque.

et composé ; rien qui paraisse venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces éléments n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion ; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Il en résulte que l'âme est d'une nature singulière, qui n'a rien de commun avec les éléments que nous connaissons. Quelle que soit donc la nature d'un être, qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie ; cet être-là est céleste, il est divin, et dès là immortel. Dieu lui-même ne se présente à nous que sous cette idée d'un esprit pur, sans mélange, dégagé de toute matière corruptible, qui connaît tout, qui meut tout, et qui a de lui-même un éternel mouvement [30] ». Tel, et de ce même genre, est l'esprit humain.

XXVIII. Mais enfin, où est-il, me direz-vous, et quelle forme a-t-il ? Pourriez-vous bien, vous répondrai-je, m'apprendre où est le vôtre, et quelle est sa forme ? Quoi ! parce que mon intelligence ne s'étend pas jusqu'où je souhaiterais, vous ne voudrez pas que du moins elle s'étende jusqu'où elle peut ? Si notre âme ne se voit pas, elle a cela de commun avec l'œil, qui, sans se voir lui-même, voit les autres objets. Elle ne voit pas comment elle est faite : que lui importe ? et d'ailleurs, peut-être le voit-elle. Quoi qu'il en soit, elle voit au moins sa force, sa pénétration, sa mémoire, son mouvement, son activité. Or, c'est là ce qu'il y a dans l'âme de grand, de divin, d'éternel. Quelle est sa figure, sa demeure ? nous ne devons pas même le chercher.

Ut, quum videmus speciem primum, candoremque cœli; deinde conversionis celeritatem tantam, quantam cogitare non possumus; tum vicissitudines dierum, atque noctium, commutationesque temporum quadripartitas, ad [1] maturitatem frugum, et ad temperationem corporum aptas, eorumque omnium moderatorem et ducem solem, lunamque accretione, et deminutione luminis, quasi fastorum [2] notis signantem dies; tum in eodem orbe in XII partes distributo, quinque stellas ferri, eosdem cursus constantissime servantes, disparibus inter se motibus, nocturnamque cœli formam undique sideribus ornatam; tum globum terræ eminentem e mari, fixum in medio mundi universi loco, duabus oris distantibus habitabilem, et cultum; quarum altera, quam nos incolimus,

> [3] Sub axe posita ad stellas septem, unde horrifer
> Aquiloni' stridor gelidas molitur nives;

altera Australis, ignota nobis, quam vocant Græci ἀντίχθονα; ceteras partes incultas, quod aut frigore rigeant, aut urantur calore: hic autem, ubi habitamus, non intermittit suo tempore

> Cœlum [4] nitescere, arbores frondescere,
> Vites [5] lætificæ pampinis pubescere,
> Rami baccarum ubertate incurviscere,
> Segetes largiri fruges, florere omnia,
> Fontes scatere, herbis prata convestirier;

[1] *Davisius in mss. Norvic. reperit* maturationem, *quod sine causa Pearcius probavit.* — [2] *Vulg.* notantem et significantem dies. — [3] *Sic Nonius: vulg. illa*, sub axe — unde, *ad Ciceronis verba referuntur.* — [4] *Ita mss. Vulg.* mitescere. — [5] *Gebhard.* lætiscere.

Quand nous regardons la beauté et la splendeur du ciel; la célérité de sa révolution, qui est au-dessus de toutes nos idées ; la vicissitude des jours et des nuits ; les quatre changements des saisons , qui servent à mûrir les fruits, et à rendre nos corps plus sains ; le soleil, qui est le modérateur et le chef de tous les mouvements célestes; la lune, dont le croissant et le décours semblent faits pour nous marquer les fastes; les planètes, qui avec des mouvements inégaux fournissent également la même carrière, sur un même cercle divisé en douze parties; cette prodigieuse quantité d'étoiles, qui durant la nuit décorent le ciel de toutes parts; quand nous jetons ensuite les yeux sur le globe de la terre, élevé au-dessus de la mer, placé dans le centre du monde, et divisé en quatre parties, deux desquelles sont cultivées, la septentrionale que nous habitons, et qui s'étend jusqu'au pôle,

D'où l'affreux Aquilon, terreur de nos climats,
Nous envoie en grondant la neige et les frimas;

l'autre située sous le pôle opposé, que les Grecs appellent nos antipodes, et qui nous est inconnue; tandis que les autres parties sont incultes, parce que le froid ou le chaud y domine avec excès [31] ; quand nous observons que dans la partie où nous sommes on voit toujours au temps marqué,

Une clarté plus pure
Embellir la nature,
Les arbres reverdir,
Les fontaines bondir,
L'herbe tendre renaître,
Le pampre reparaître,
Les présents de Cérès emplir nos magasins,
Et les tributs de Flore enrichir nos jardins;

tum multitudinem pecudum, partim ad vescendum, partim ad cultus agrorum, partim ad vehendum, partim ad corpora vestienda; hominemque ipsum quasi contemplatorem cœli ac deorum, ipsorumque cultorem; atque hominis utilitati agros omnes et maria parentia : hæc igitur, et alia innumerabilia quum cernimus, possumusne dubitare, quin his præsit aliquis vel effector, si hæc nata sunt, ut Platoni videtur; vel, si semper fuerint, ut Aristoteli placet, moderator tanti operis et muneris? sic mentem hominis, quamvis eam non videas, ut deum non vides : tamen ut deum agnoscis ex operibus ejus, sic ex memoria rerum, et inventione, et celeritate motus, omnique pulchritudine virtutis vim divinam mentis agnoscito.

XXIX. In quo igitur loco est? credo equidem in capite : et, cur credam, afferre possum; sed alias : nunc [1] ubi sit animus, certe quidem in te est. Quæ est ei natura? Propria puto, et sua. Sed fac igneam, fac spirabilem : nihil ad id, de quo agimus. Illud modo videto, ut deum noris, etsi ignores et locum, et faciem, sic animum tibi tuum notum esse oportere, etiam si ejus ignores et locum, et formam. In animi autem cognitione dubitare non possumus, nisi plane in physicis plumbei sumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod quum ita sit, certe nec secerni, nec dividi, nec discerpi, nec distrahi potest : nec interire igitur.

[1] *Wolf. e cod. Davis.* ubiubi.

quand nous voyons que la terre est peuplée d'animaux, les uns pour nous nourrir, les autres pour nous vêtir, ceux-ci pour traîner nos fardeaux, ceux-là pour labourer nos champs; qu'au milieu d'eux est l'homme qui semble destiné à contempler le ciel, à honorer les dieux; et que toutes les campagnes, toutes les mers obéissent à ses besoins : pouvons-nous, à la vue de ce spectacle, douter qu'il y ait un être, ou qui ait formé le monde, supposé que, suivant l'opinion de Platon, il ait été formé; ou qui le conduise et le gouverne, supposé que, suivant le sentiment d'Aristote, il soit de toute éternité? Or, de même qu'aux ouvrages d'un dieu vous jugez de son existence, quoiqu'il ne vous tombe pas sous les sens; de même, quoique votre âme ne soit pas visible, cependant la mémoire, l'intelligence, la vivacité, toutes les perfections qui l'accompagnent, doivent vous persuader qu'elle est divine.

XXIX. Mais, encore une fois, où réside-t-elle? Je la crois dans la tête, et j'ai des raisons pour le croire. Mais enfin, quelque part qu'elle soit, il est certain qu'elle est dans vous. Quelle est sa nature? Je lui crois une nature particulière, et qui n'est que pour elle. Mais faites-la de feu ou d'air, peu importe; pourvu seulement que, comme vous connaissez Dieu, quoique vous ignoriez et sa demeure et sa figure, vous accordiez que vous devez aussi connaître votre âme, quoique vous ignoriez et où elle réside et comme elle est faite. Cependant, à moins de n'avoir aucune idée des sciences naturelles, on ne peut douter que l'âme ne soit une substance très simple, qui n'admet point de mélange, point de composition. Il suit de là qu'elle est indivisible, et par conséquent immortelle; car la mort n'est autre chose qu'une sépa-

Est enim interitus quasi discessus, et secretio ac [1] diremtus earum partium, quæ ante interitum junctione aliqua tenebantur.

His, et talibus rationibus adductus Socrates, nec patronum quæsivit ad judicium capitis, nec judicibus supplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam, a magnitudine animi ductam, non a superbia: et supremo vitæ die de hoc ipso multa disseruit, et paucis ante diebus, quum facile posset educi e custodia, noluit; et quum pæne in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut non ad mortem trudi, verum in cœlum videretur ascendere.

XXX. Ita enim censebat, itaque disseruit: « Duas esse vias, duplicesque cursus animorum a « corpore excedentium. Nam qui se humanis [2] vitiis « contaminavissent, et se totos libidinibus dedidis- « sent, quibus cæcati, vel domesticis vitiis atque « flagitiis se inquinavissent, vel republica violanda « fraudes inexpiabiles concepissent, iis devium « quoddam iter esse, seclusum a consilio deorum. « Qui autem se integros, castosque servavissent, « quibusque fuisset minima cum corporibus conta- « gio, seseque ab his semper sevocassent, essentque « in corporibus humanis vitam imitati deorum: « his ad illos, a quibus essent profecti, reditum « facilem patere. Ita commemorat, ut cycni, qui « non sine causa Apollini dicati sint, sed quod

[1] Direptus. — [2] *Melius forte* corporibus, *ut apud Platonem*, ἅτε τῷ σώματι ἀεὶ ξυνοῦσα κ. τ. λ.

ration, qu'une désunion des parties, qui auparavant étaient liées ensemble.

Pénétré de ces principes, Socrate, au moment d'être jugé à mort, ne daigna, ni faire plaider sa cause, ni paraître devant les juges en posture de suppliant. Il montra une noble opiniâtreté, qui venait, non d'orgueil, mais de grandeur d'âme. Le jour même de sa mort, il discourut long-temps sur le sujet que nous traitons. Peu de jours auparavant, maître de s'évader de sa prison, il ne l'avait point voulu; et devant les juges, tenant presque dans sa main le breuvage fatal, il parla, non comme un mortel ordinaire à qui l'on arrache la vie, mais en homme qui s'élève dans le ciel.

XXX. « Deux chemins*, disait-il, s'offrent aux âmes « lorsqu'elles sortent des corps. Celles qui, dominées « et aveuglées par les passions humaines, ont à se « reprocher, ou des habitudes perverses, ou des in- « justices, ou des crimes inexpiables envers la patrie, « prennent un chemin tout opposé à celui qui mène « au séjour des dieux. Pour celles qui ont, au contraire, « conservé leur innocence et leur pureté, qui se sont « sauvées, tant qu'elles ont pu, de la contagion des « sens, et qui dans des corps mortels ont imité la vie « des dieux, le chemin du ciel, d'où elles sont venues, « leur est ouvert. On a consacré les cygnes à Apollon, « parce qu'ils semblent tenir de lui l'art de connaître « l'avenir; et c'est par un effet de cet art, que prévoyant « de quels avantages la mort est suivie, ils meurent « avec volupté, et chantent l'hymne funèbre. Ainsi « doivent faire, ajoutait Socrate, tous les hommes éclai- « rés et vertueux. Personne n'y trouverait le moindre

* Trad. du *Phédon*, chap. 30. Voy. aussi le Liv. VI de l'*Énéide*.

« ab eo divinationem habere videantur, qua pro- « videntes quid in morte boni sit, cum cantu et « voluptate moriantur : sic omnibus et bonis, et « doctis esse faciendum. Nec vero de hoc quisquam « dubitare posset, nisi idem nobis accideret, dili- « genter de animo cogitantibus, quod iis sæpe usu « venit, qui quum acriter oculis deficientem solem « intuerentur, ut adspectum omnino amitterent : « sic mentis acies se ipsa intuens, nonnunquam « hebescit ; ob eamque causam contemplandi dili- « gentiam amittimus. Itaque dubitans, circumspec- « tans, hæsitans, multa adversa reverens, tanquam « in rate, in mari immenso, nostra vehitur oratio. » Sed hæc et vetera, et a Græcis. Cato autem sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis deus, injussu hinc nos suo demigrare. Quum vero causam justam deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis : næ ille, medius fidius, vir sapiens, lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincla carceris ruperit : leges enim vetant ; sed tanquam a magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic a deo evocatus, atque emissus, exierit.

XXXI. [1] Tota enim philosophorum vita, ut ait idem, commentatio mortis est. Nam quid aliud agimus, quum a voluptate, id est, a corpore, quum a re familiari, quæ est ministra et famula corporis, quum a republica, quum a negotio omni sevocamus

[1] Οὐδὲν ἄλλο ἐπιτηδεύουσιν, ἢ ἀποθνήσκειν. *In Phædon.*

« doute, s'il ne nous arrivait, quand nous voulons « trop approfondir la nature de l'âme, ce qui arrive « quand on regarde trop fixement le soleil couchant. On « en vient à ne voir plus. Ainsi, quand notre âme se « regarde, son intelligence quelquefois s'émousse, et « l'homme commence alors à s'égarer dans ses pensées. « Il ne lui reste de son intelligence que des lueurs in- « certaines, il ne sait à quoi se fixer, il retombe d'un « doute dans un autre, et ses raisonnements ont aussi « peu de fermeté qu'un navire battu par les flots. » Mais ce que je dis là de Socrate est ancien, et tiré des Grecs. Ici, Caton est mort dans une telle situation d'esprit, que c'était pour lui une joie d'avoir trouvé l'occasion de quitter la vie : car ce Dieu qui règne en nous ne veut pas que nous la quittions sans son ordre. Mais quand lui-même il nous en fait naître un légitime sujet [32], comme autrefois à Socrate, comme à Caton, et souvent à d'autres ; un homme sage doit, en vérité, sortir bien content de ces ténèbres, pour gagner le séjour de la lumière. Il ne brisera pas les chaînes qui le captivent sur la terre ; car les lois s'y opposent ; mais lorsqu'un Dieu l'appellera, c'est comme si le magistrat ou quelque autre puissance légitime lui ouvrait les portes d'une prison.

XXXI. « Toute la vie des philosophes, dit encore Socrate, est une méditation de la mort. » Car enfin, que faisons-nous en nous éloignant des voluptés sensuelles, de tout emploi public, de toute sorte d'embarras, et même du soin de nos intérêts domestiques, qui ont pour objet l'entretien de notre corps ? que faisons-nous, dis-je, autre chose que rappeler notre esprit

animum? quid, inquam, tum agimus, nisi animum ad se ipsum advocamus, secum esse cogimus, maximeque a corpore abducimus? Secernere autem a corpore animum, nec quidquam aliud est, quam emori discere? Quare hoc commentemur, mihi crede, disjungamusque nos a corporibus, id est, consuescamus mori. Hoc et, dum erimus in terris, erit illi cœlesti vitæ simile; et, quum illuc ex his vinculis emissi feremur, minus tardabitur cursus animorum. Nam qui in compedibus corporis semper fuerunt, etiam quum soluti sunt, tardius ingrediuntur, ut ii, qui ferro vincti multos annos fuerunt. Quo quum venerimus, tum denique vivemus. Nam hæc quidem vita mors est; quam lamentari possem, si liberet.

AUD. Satis quidem tu in Consolatione es lamentatus: quam quum lego, nihil malo, quam has res relinquere; his vero modo auditis, multo magis. — CIC. Veniet tempus, et quidem celeriter, et sive retractabis, sive properabis. Volat enim ætas. Tantum autem abest [ab eo], ut malum mors sit, quod tibi dudum videbatur, ut verear, ne homini nihil sit, non malum aliud certe, sed nihil bonum aliud, potius: si quidem vel dii ipsi, vel cum diis futuri sumus. — AUD. [1] Quid refert? adsunt enim, qui hæc non probent. — CIC. Ego autem nunquam ita te in hoc sermone dimittam, ulla uti ratione mors tibi videri malum possit. — AUD. Qui potest, quum ista cognoverim? — CIC. Qui possit, rogas? catervæ

[1] *Hæc alii aliter emendant. Rectius forte:* A. quid refert? — C. Adsunt enim.

à lui-même, que le forcer à être à lui-même, et que l'éloigner du corps autant qu'il est possible ? Or, détacher l'esprit du corps, n'est-ce pas apprendre à mourir ? Pensons-y donc sérieusement, croyez-moi ; séparons-nous ainsi de nos corps, c'est-à-dire accoutumons-nous à mourir. Notre vie, même ici-bas, tiendra de la vie céleste, et nous en serons mieux disposés à prendre notre essor le jour où se briseront nos chaînes. Mais les âmes qui auront toujours été sous le joug des sens, auront peine à s'élever de dessus la terre, lors même qu'elles seront dégagées de leurs entraves : tels des prisonniers, depuis long-temps enchaînés, ne marchent qu'avec peine. Arrivés à ce terme, nous vivrons enfin ; car cette vie est une mort, et il me serait facile d'en déplorer la misère.

L'Aud. Vous l'avez déplorée assez dans votre *Consolation*. Je ne lis point cet ouvrage que je n'aie envie de me voir à la fin de mes jours ; et cette envie augmente encore par tout ce que je viens d'entendre. — Cic. Vos jours finiront, et, de force ou de gré, finiront bien vite ; car le temps vole. Mais loin que la mort soit, comme vous le pensiez, un mal pour nous, j'appréhende qu'il n'y ait que des maux pour l'homme, excepté elle, puisque c'est elle qui doit, ou nous rendre dieux nous-mêmes, ou nous faire vivre avec les dieux. — L'Aud. Qu'importe ? il y en aura toujours qui ne voudront pas le croire [33]. — Cic. Eh bien ! je ne veux pas vous quitter d'aujourd'hui que je n'aie dissipé absolument tout ce qui peut vous faire craindre la mort. — L'Aud. Par où la craindrais-je, après ce que vous venez de m'apprendre ? — Cic. Par où ? Eh ! ne se présente-t-il pas une foule de contradicteurs ? Sans parler des épicuriens, que je ne méprise pas, mais que les plus savants mé-

veniunt contra dicentium, non solum epicureorum, quos equidem non [1] despicio, sed nescio quo modo doctissimus quisque contemnit; acerrime autem deliciæ meæ, Dicæarchus contra hanc immortalitatem disseruit. Is enim tres libros scripsit, qui Lesbiaci vocantur, quod Mitylenis sermo habetur; in quibus vult efficere animos esse mortales. Stoici autem usuram nobis largiuntur, tanquam cornicibus: diu mansuros aiunt animos; semper, negant.

XXXII. Num vis igitur audire, cur, etiam si ita sit, mors tamen non sit in malis? — Aud. Ut videtur; sed me nemo de immortalitate depellet. — Cic. Laudo id quidem: etsi nihil nimis oportet confidere. Movemur enim sæpe aliquo acute concluso: labamus, mutamusque sententiam clarioribus etiam in rebus. In his est enim aliqua obscuritas. Id igitur si acciderit, simus armati. — Aud. Sane quidem; sed, ne accidat, providebo.

Cic. Num quid igitur est causæ, quin amicos nostros stoicos dimittamus; eos dico, qui aiunt animos manere, e corpore quum excesserint, sed non semper? — Aud. Istos vero: qui, quod tota in hac causa difficillimum est, suscipiant, posse animum manere corpore vacantem; illud autem, quod non modo facile ad credendum est, sed eo con-

[1] *Boher. conj.* respicio, *damnatque verbum* contemnit. *Plaudit Wolfius.*

prisent, je ne sais pourquoi, vous avez un auteur dont je suis charmé, Dicéarque, qui, dans les trois Livres qu'il appelle *Lesbiaques*, parce que Mitylène dans l'île de Lesbos est la scène de son dialogue, combat vivement l'immortalité de l'âme. Pour les stoïciens, ils prétendent que nos âmes ne vivent que comme des corneilles : long-temps, mais non pas toujours.

XXXII. Voulez-vous donc voir que, même en supposant l'âme mortelle, la mort n'en deviendrait pas redoutable ? — L'Aud. Volontiers : mais quelque chose qu'on puisse dire contre l'immortalité de l'âme, on ne me dissuadera pas. — Cic. Je loue vos sentiments. Cependant ne comptons point trop sur notre fermeté. Quelquefois il ne faut, pour nous renverser, qu'un argument un peu subtil. Dans les questions même les plus claires nous hésitons, nous changeons d'avis. Or, celle dont il s'agit entre nous n'est pas sans quelque obscurité. De peur donc d'être surpris, ayons nos armes toujours prêtes. — L'Aud. Précaution sage ; mais je réponds de moi.

Cic. Quant à nos amis les stoïciens, avons-nous tort d'abandonner ceux d'entre eux qui disent que les âmes subsistent encore quelque temps au sortir du corps, mais qu'elles ne subsistent pas éternellement ? — L'Aud. Non certes : car ils nous accordent d'une part ce qu'il y a de plus difficile, que l'âme, quoique séparée du corps, peut subsister ; et d'autre côté, ils ne veulent pas que l'âme puisse subsister toujours. De ces deux points, non seulement le dernier est aisé à croire, mais

cesso, quod volunt, consequens, id certe non dant, ut, quum diu permanserit, ne intereat. — Cic. Bene reprehendis; et se isto modo res habet. Credamus igitur Panætio, a Platone suo dissentienti? quem enim omnibus locis divinum, quem sapientissimum, quem sanctissimum, quem Homerum philosophorum appellat, hujus hanc unam sententiam de immortalitate animorum non probat. Vult enim, quod nemo negat, quidquid natum sit, interire; nasci autem animos, quod declaret eorum similitudo, qui procreantur; quæ etiam in ingeniis, non solum in corporibus appareat. Alteram autem affert rationem: nihil esse, quod doleat, quin id ægrum esse quoque possit; quod autem in morbum cadat, id etiam interiturum; dolere autem animos; ergo etiam interire.

XXXIII. Hæc refelli possunt. Sunt enim ignorantis, quum de æternitate animorum dicatur, de mente dici, quæ omni turbido motu semper vacet, non de partibus iis, in quibus ægritudines, iræ, libidinesque versentur; quas is, contra quem hæc dicuntur, semotas a mente, et disclusas putat. Jam similitudo [1] magis apparet in bestiis, quarum animi sunt rationis expertes. Hominum autem similitudo in corporum figura magis exstat: et ipsi animi, magni refert, quali in corpore locati sint. Multa enim e corpore existunt, quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant. Aristoteles quidem ait, « omnes ingeniosos melancholicos esse: » ut ego me tardiorem

[1] *Ernest. judicavit hic deesse* ingenii.

il suit naturellement du premier. — Cic. Vous dites vrai, les stoïciens n'ont rien à répliquer. Que penser donc de Panétius, qui se révolte ici contre Platon, après l'avoir partout ailleurs appelé *divin, très sage, très saint, l'Homère des philosophes?* Il ne rejette de toutes ses opinions que celle de l'immortalité, et il appuie la négative sur deux raisons : l'une, que la ressemblance des enfants aux pères, et dans les traits, et même dans l'esprit, fait voir que les âmes sont engendrées; d'où il conclut que les âmes sont mortelles, parce que, suivant l'opinion générale, tout ce qui est né doit mourir. L'autre, que tout ce qui peut souffrir, peut aussi être malade; que tout ce qui est malade est mortel; et que par conséquent les âmes, puisqu'elles peuvent souffrir, ne sont pas immortelles.

XXXIII. A l'égard de cette dernière preuve, elle porte à faux. Il ne prend pas garde que Platon, lorsqu'il fait l'âme immortelle, parle de l'intelligence, qui n'est pas susceptible d'altération, et qui est, selon Platon, entièrement séparée des autres parties soumises aux chagrins, à la colère, aux passions. Pour la ressemblance, sur quoi il fonde son premier argument, c'est dans l'âme des bêtes, qui n'est pas raisonnable [34], qu'elle se fait le mieux sentir. D'homme à homme, elle n'est guère que corporelle. Mais en cela même elle a du rapport à l'âme, parce qu'il n'est pas indifférent à l'âme d'être dans un corps disposé et organisé de telle ou de telle façon. Les organes et le tempérament contribuent fort à la rendre, ou plus vive, ou plus lente. Aristote [35] dit que *la mélancolie est le partage des grands génies;* et c'est ce qui me console de la médiocrité du mien. Il

esse non moleste feram. Enumerat multos ; idque quasi constet, rationem, cur ita fiat, affert. Quod si tanta vis est ad habitum mentis in iis, quæ gignuntur in corpore (ea sunt autem, quæcumque sunt, quæ similitudinem faciant) : nihil necessitatis affert, cur [1] nascantur animi, similitudo.

Omitto [2] dissimilitudines. Vellem adesse posset Panætius. Vixit cum Africano. Quærerem ex eo, cujus suorum similis fuisset Africani fratris nepos, facie vel patris, vita, omnium perditorum ita similis, ut esset facile deterrimus. Cujus etiam similis, P. Crassi, et sapientis, et eloquentis, et primi hominis, nepos, multorumque aliorum virorum clarorum, quos nihil attinet nominare, nepotes et filii. Sed quid agimus? oblitine sumus, hoc nunc nobis esse propositum, quum satis de æternitate dixissemus, ne si interirent quidem animi, quidquam mali esse in morte? — Aud. Ego vero memineram : sed te de æternitate dicentem aberrare a proposito facile patiebar.

XXXIV. Cic. Video te alte spectare, et velle in cœlum migrare. — Aud. Spero fore, ut contingat id nobis. Sed fac, ut isti volunt, animos non remanere post mortem. Video nos, si ita sit, privari spe beatioris vitæ. — Cic. Mali vero quid affert ista sententia? fac enim sic animum interire, ut corpus. Num igitur aliquis dolor, aut omnino post mortem

[1] *Vulg.* nascatur. — [2] *Vulg.* similitudines.

confirme sa remarque par divers exemples; après quoi, comme si le fait était certain, il en donne la raison. Mais si les organes influent réellement sur les qualités de l'âme, comme la ressemblance d'une âme à l'autre ne peut venir que de là, elle ne prouve pas la génération des âmes.

Que dirai-je des dissemblances? je voudrais que Panétius fût présent à cet entretien. Panétius était le contemporain et l'ami [36] de Scipion l'Africain. Je lui demanderais à qui de toute la famille des Scipions ressemblait le neveu de ce grand homme? Pour les traits, c'était son père; pour les mœurs, il fallait chercher son semblable parmi les derniers des hommes. Et Crassus, dont la sagesse, dont l'éloquence, dont le rang était si considérable, n'a-t-il pas eu de même un petit-fils qui ne tenait rien de son mérite? Combien d'autres grands hommes, qu'il est inutile de nommer, ont eu une postérité indigne d'eux? Mais où tend ce discours? oublions-nous qu'après en avoir dit assez sur l'immortalité de l'âme, nous devons montrer que, même en supposant l'âme mortelle, nous n'avons point à redouter la mort? — L'Aud. Je ne l'oubliais pas : mais tant que vous me parliez de l'immortalité, je vous laissais volontiers perdre de vue l'autre objet.

XXXIV. Cic. Vos desseins, à ce que je vois, sont grands; vous aspirez au ciel. — L'Aud. J'espère que nous y arriverons. Mais enfin, puisqu'il y a des philosophes d'un autre sentiment, prenons que l'âme soit mortelle. Nous sommes privés alors de l'espérance d'une meilleure vie. — Cic. Que nous en revient-il de mal? Est-ce qu'après l'extinction de l'âme, le sentiment continuera dans le corps? On ne l'a jamais dit. Épicure, à la vérité, soupçonne Démocrite de l'avoir cru : mais les parti-

sensus in corpore est? Nemo id quidem dicit: etsi Democritum insimulat Epicurus; Democritici negant. Ne in animo quidem igitur sensus remanet. Ipse enim nusquam est. Ubi igitur malum est? quoniam nihil tertium est. An, quoniam ipse animi discessus a corpore, non fit sine dolore? Ut credam ita esse; quam est id exiguum! Et falsum esse arbitror; et fit plerumque sine sensu; nonnunquam etiam cum voluptate: totumque hoc leve est, qualecumque est. Fit enim ad punctum temporis. — Aud. Illud angit vel potius excruciat, discessus ab omnibus iis, quæ sunt bona in vita. — Cic. Vide, ne a malis dici verius possit. Quid ego nunc lugeam vitam hominum? Vere et jure possum. Sed quid necesse est, quum id agam, ne post mortem miseros nos putemus fore, etiam vitam efficere deplorando miseriorem? Fecimus hoc in eo libro, in quo nosmet ipsos, quantum potuimus, consoláti sumus. A malis igitur mors abducit, non a bonis, verum si quærimus. Hoc quidem a cyrenaico Hegesia sic copiose disputatur, ut is a rege Ptolemæo prohibitus esse dicatur illa in scholis dicere, [1] quod multi, his auditis, mortem sibi ipsi consciscerent. Callimachi quidem epigramma in Ambraciotam Cleombrotum est: quem ait, quum nihil ei accidisset adversi, e muro se in mare abjecisse, lecto Platonis libro. Ejus autem, quem dixi, Hegesiæ liber est, Ἀποκαρτερῶν, quod a vita quidam per inediam discedens, revocatur ab amicis: quibus

[1] Quo.

sans de Démocrite le nient. Or, le sentiment ne continuera pas non plus dans l'âme, puisque l'âme n'existera plus. Dans quelle partie de l'homme feriez-vous donc résider le mal? il n'y en a point d'autre. Direz-vous que la séparation de l'âme et du corps ne se fait pas sans douleur? Mais cette douleur, combien peu dure-t-elle! Que dis-je? est-on sûr qu'il y en ait? Je crois, moi, qu'on meurt pour l'ordinaire sans le sentir, et quelquefois même avec un certain contentement : quoi qu'il en soit, c'est bien peu de chose; un instant suffit. — L'Aud. La mort nous afflige, nous met au désespoir, parce qu'il faut quitter alors tous les biens de la vie. — Cic. Peut-être, si vous disiez ses misères, parleriez-vous plus juste. A quoi bon déplorer ici la destinée des hommes? Je n'en aurais que trop de sujet. Mais puisque mon but est de prouver qu'après la mort nous n'aurons plus à souffrir, pourquoi rendre cette vie plus fâcheuse encore par le récit des souffrances qui l'accompagnent? Je les ai décrites dans ce livre [37], où j'ai cherché à me donner, autant que j'en étais capable, quelque consolation. La vérité, si nous voulons en convenir, est que la mort nous enlève, non pas des biens, mais des maux. Hégésias [38] le cyrénaïque en donne des preuves si éloquentes, que le roi Ptolémée, dit-on, lui défendit de les développer dans ses leçons publiques, parce que plusieurs de ses auditeurs se donnaient la mort. Nous avons une épigramme de Callimaque sur Cléombrote d'Ambracie, qui, sans avoir d'ailleurs aucun sujet de chagrin, se précipita dans la mer, après avoir lu *le Phédon* [39]. Et cet Hégésias, que je viens de vous citer, a composé un livre intitulé *le Desespéré*, où il fait parler un homme qui se laisse mourir de faim : les amis de cet homme tâchent de l'en dissuader; lui,

respondens, vitæ humanæ enumerat incommoda. Possem id facere, etsi minus, quam ille, qui omnino vivere expedire nemini putat. Mitto alios. Etiamne nobis expedit, qui et domesticis et forensibus solatiis ornamentisque privati, certe, si ante occidissemus, mors nos a malis, non a bonis abstraxisset?

XXXV. Sit igitur aliquis, qui nihil mali habeat, nullum a fortuna vulnus acceperit. Metellus ille [1] honoratis quatuor filiis: at quinquaginta Priamus; [2] e quibus septem et decem, justa uxore nati. In utroque eamdem habuit fortuna potestatem; sed usa in altero est. Metellum enim multi filii, filiæ, nepotes, neptes in rogum imposuerunt: Priamum tanta progenie orbatum, quum in aram confugisset, hostilis manus interemit. Hic si vivis filiis, incolumi regno occidisset;

Adstante ope barbarica,
Tectis cælatis, laqueatis:

utrum tandem a bonis, an a malis discessisset? tum profecto videretur a bonis. At certe ei melius evenisset, nec tam flebiliter illa canerentur,

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Jovis aram sanguine turpari.

Quasi vero ista, vel quidquam tum potuerit ei melius accidere. Quod si ante [3] occidisset, tamen even-

[1] Honoratus. — [2] *Abest* e. — [3] Accidisset.

pour toute réponse, leur détaille les peines de cette vie. Je ne dirai point, à l'exemple de ce philosophe, que la vie soit onéreuse à tout homme sans exception. Je ne parle pas des autres. Pour ce qui est de moi, si la mort m'eût enlevé avant que j'eusse perdu tout honneur public, toute consolation particulière, n'est-il pas vrai qu'elle eût diminué la somme de mes maux plutôt que celle de mes biens?

XXXV. Mais jetons les yeux sur quelqu'un d'heureux, que jamais la fortune n'ait traversé. Tel a été ce Métellus, qui a vu ses quatre fils élevés aux premiers honneurs. Opposons-lui Priam, qui avait cinquante fils, entre lesquels dix-sept de légitimes. Le pouvoir de la fortune était le même sur ces deux hommes; elle fait grâce à l'un, elle frappe l'autre. Métellus fut porté sur son bûcher par ses fils, par ses filles, par tous leurs descendants; Priam, après avoir vu égorger sa nombreuse postérité, tomba lui-même sous le fer ennemi au pied de l'autel où il s'était réfugié. S'il était mort du vivant de ses fils et avec sa couronne,

> Au comble du bonheur, dans une douce paix,
> Sous les lambris dorés de ses riches palais,

la mort lui eût-elle enlevé des biens, ou épargné des maux? On eût sans doute jugé qu'elle lui enlevait des biens. L'événement prouve le contraire; on n'entendrait pas aujourd'hui ces tristes chants :

> J'ai vu cette fameuse Troie
> Au carnage, aux flammes en proie;
> J'ai vu Priam expirer sous le fer,
> Et souiller de son sang l'autel de Jupiter.

Comme si, dans cette extrémité, la mort n'était pas tout ce qu'il y avait de mieux pour lui. En se hâtant,

tum omnino amisisset: hoc autem tempore sensum malorum amisit.

Pompeio nostro familiari, quum graviter [1] ægrotasset Neapoli, melius est factum. Coronati Neapolitani fuerunt; nimirum etiam Puteolani; vulgo ex oppidis publice gratulabantur. Ineptum sane negotium, et græculum; sed tamen fortunatum. Utrum igitur, si tum esset exstinctus, a bonis rebus, an a malis discessisset? Certe [2] a miseris. Non enim cum socero bellum gessisset; non imparatus arma sumsisset; non domum reliquisset; non ex Italia fugisset; non, exercitu amisso, nudus in servorum ferrum, et manus incidisset; non liberi [3] defleti; non fortunæ omnes a victoribus possiderentur. Qui, si mortem tum obisset, in amplissimis fortunis occidisset. Is propagatione vitæ quot, quantas, quam incredibiles hausit calamitates!

XXXVI. Hæc morte effugiuntur, etiam si non evenerint, tamen quia possunt evenire. Sed homines ea sibi accidere posse non cogitant. Metelli sperat sibi quisque fortunam: perinde quasi aut plures fortunati sint, quam infelices, aut certi quidquam sit in rebus humanis, aut sperare sit prudentius, quam timere.

Sed hoc ipsum concedatur, bonis rebus homines morte privari: ergo etiam carere mortuos vitæ commodis, idque esse miserum? Certe ita dicant necesse est. An potest is, qui non est, re ulla ca-

[1] Ægrotaret. — [2] *Al. codd.* a miseriis. — [3] *Davis. reposuit* deleti, *Bentleio repugnante. Boherius conjicit,* non liberis indefletus.

elle lui eût sauvé d'étranges disgrâces. Mais au moins lui en a-t-elle fait perdre le sentiment.

Pompée, notre ami commun, se trouvant à Naples, y tomba dangereusement malade. Dès que le danger fut passé, à Naples, à Pouzzol, on se couronna de fleurs; toutes les villes le félicitèrent : petites flatteries dignes des Grecs, mais qui prouvent au moins du bonheur. S'il fût donc mort dans ce temps-là, eût-il quitté des biens ou des maux? Assurément des maux, et très cruels. Il n'eût pas fait la guerre à son beau-père; il ne s'y fût pas engagé sans préparatifs; il n'eût pas abandonné ses foyers; il ne se fût pas exilé d'Italie; il ne fût pas tombé, après la déroute de son armée, seul et sans défense, entre les mains de misérables esclaves qui le poignardèrent; il n'eût pas laissé ses enfants dans la détresse; toute son opulence n'eût pas été la proie des vainqueurs. En mourant plus tôt, il mourait comblé de gloire. Quels affreux, quels incroyables maux, une plus longue vie lui a-t-elle réservés!

XXXVI. La mort les prévient, ces maux; et quand même ils ne devraient pas nous arriver, c'est assez qu'ils soient possibles. Mais les hommes n'envisagent l'avenir que du bon côté. Il n'y en a point qui ne se promette le sort de Métellus : comme si le nombre des heureux passait celui des misérables; qu'il y eût quelque stabilité dans les choses humaines, et qu'il fût de la prudence d'espérer, plutôt que de craindre.

Accordons pourtant que la mort nous fasse perdre des biens. En conclurez-vous que les morts manquent de ces biens, et que par conséquent ils souffrent? car c'est là ce qu'on est réduit à dire. Mais de quoi peut manquer celui qui n'est pas? A ce mot, *manquer*, nous attachons une idée fâcheuse, parce que c'est comme si

rere? Triste enim est nomen ipsum carendi, quia subjicitur hæc vis : habuit, non habet; desiderat, requirit, indiget. Opinor, hæc incommoda sunt carentis. Caret oculis, odiosa cæcitas; liberis, orbitas. Valet hoc in vivis : mortuorum autem non modo vitæ commodis, sed ne vita quidem ipsa quisquam caret. De mortuis loquor, qui nulli sunt. Nos, qui sumus, num [1] aut cornibus caremus, aut pennis? sit, qui id dixerit, certe nemo. Quid ita? quia quum id non habeas, quod tibi nec usu, nec natura sit aptum, non careas, etiam si sentias, te non habere. Hoc premendum etiam atque etiam est argumentum, confirmato illo, de quo, si mortales animi sunt, dubitare non possumus, quin tantus interitus in morte sit, ut ne minima quidem suspicio sensus relinquatur. Hoc igitur probe stabilito, et fixo, illud excutiendum est, ut sciatur, quid sit carere, ne relinquatur aliquid erroris in verbo. Carere igitur hoc significat, egere eo, quod habere velis. Inest enim velle in carendo, nisi quum sic, tanquam in febri, dicitur, alia quadam notione verbi. Dicitur enim alio modo etiam carere, quum aliquid non habeas, et non habere te sentias, etiam si id facile patiare. Carere enim in [2] malo non dicitur. Nec enim esset dolendum. Dicitur illud, bono carere, quod est malum. Sed ne vivus quidem bono caret, si eo non indiget : sed in vivo intelligi tamen potest, regno carere; dici autem hoc in te satis subtiliter non potest; potuisset in Tarquinio, quum

[1] Aut, si c. c. — [2] Morte.

l'on disait, *avoir eu, n'avoir plus; désirer, tâcher d'avoir, être dans le besoin.* Telle est, je pense, la situation de celui qui manque de quelque chose. Les yeux lui manquent, la cécité est insupportable; il n'a plus d'enfants, c'est une privation cruelle. Tout cela ne peut avoir lieu qu'à l'égard des vivants. Pour ce qui est des morts, on ne saurait dire que les commodités de la vie leur manquent, pas même la vie; car selon ce que nous supposons à présent, les morts ne sont rien. On ne dirait pas de nous vivants, que nous manquons de plumes, ou de griffes [40]. Pourquoi? parce que n'avoir pas des choses qui ne nous sont ni utiles, ni convenables, ce n'est pas *manquer*. Il n'y a qu'à bien insister là-dessus, lorsqu'une fois on est convenu que les âmes sont mortelles, et que par conséquent, à la mort, nous sommes tellement anéantis, qu'on ne saurait nous soupçonner de conserver le moindre sentiment; il n'y a, dis-je, qu'à bien examiner ce qu'on appelle *manquer*, afin de ne pas se tromper sur le mot. *Manquer* [41], signifie donc, sentir la nécessité de ce qu'on désirerait avoir; car l'idée de désir est renfermée dans ce mot, si ce n'est lorsqu'on l'emploie avec une autre acception, comme dans cette phrase, *carere febri* *. On dit dans un autre sens, *manquer*, lorsque, par exemple, on n'a pas une chose que l'on sent bien ne pas avoir, mais dont on souffre aisément la privation. En effet, on ne dit point, *manquer d'un mal:* il n'y aurait point sujet de se plaindre. On dit, manquer d'un bien, parce que c'est un mal; mais un vivant même ne *manque* pas d'un bien, s'il n'en sent pas le besoin. Toutefois on

* Cette phrase se trouve dans une lettre à Tiron, *Ep. fam.* XVI, 15, tom. XVII, p. 432. Horace a dit : *Caret tibi pectus inani Ambitione? Caret mortis formidine et ira?*

regno esset expulsus. At in mortuo ne intelligi quidem potest. Carere enim, sentientis est; nec sensus in mortuo; ne carere quidem igitur in mortuo est. Quanquam quid opus est in hoc philosophari, quum rem non magnopere philosophia egere videamus?

XXXVII. Quoties non modo ductores nostri, sed universi etiam exercitus ad non dubiam mortem [1] concurrerunt? quæ quidem si timeretur, non L. Brutus, arcens eum reditu tyrannum, quem ipse expulerat, in prælio concidisset; non cum Latinis decertans pater Decius, cum Etruscis filius, cum Pyrrho nepos, se hostium telis objecissent; non uno bello pro patria cadentes Scipiones Hispania vidisset, Paullum et Geminum Cannæ, Venusia Marcellum, Latini Albinum, Lucani Gracchum. Num quis horum miser hodie? ne tum quidem post spiritum extremum: nec enim potest esse miser quisquam sensu peremto.

Aud. At id ipsum odiosum est, sine sensu esse. — Cic. Odiosum, si id esset carere. Quum vero perspicuum sit, nihil posse in eo esse, qui ipse non sit: quid potest esse in eo odiosum, qui nec careat, nec sentiat? Quanquam hoc quidem nimis sæpe; sed eo, quod in hoc inest omnis animi contractio ex metu mortis. Qui enim satis viderit, id quod est

[1] *Al. male*, cucurrerunt.

comprendrait, en parlant d'un vivant, *carere regno*; mais ce mot serait impropre en parlant de vous, par exemple : il conviendrait à Tarquin chassé de Rome. Appliqué à un mort, il serait inintelligible. *Manquer*, dit avoir besoin; le besoin suppose du sentiment; un mort est insensible : donc il ne manque point. Est-il nécessaire, après tout, de tant philosopher sur une chose qui, sans philosophie, se comprend assez?

XXXVII. Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières? Si la mort était à redouter, L. Brutus ne l'aurait pas affrontée dans une bataille, pour empêcher le retour du tyran qu'il avait lui-même chassé; jamais les trois Décius ne se fussent jetés au milieu des ennemis; le père en combattant contre les Latins; le fils, contre les Étrusques; le petit-fils, contre Pyrrhus : l'Espagne n'eût pas vu deux Scipions, dans une même guerre, périr pour la patrie; Paullus et Servilius n'auraient point succombé à Cannes, Marcellus à Vénuse, Albinus dans le pays des Latins, Gracchus en Lucanie. Quelqu'un d'eux est-il malheureux aujourd'hui? Ils ne l'étaient pas même à l'instant où ils eurent rendu le dernier soupir; car on ne peut l'être dès qu'on a perdu tout sentiment.

L'Aud. Perdre tout sentiment, n'est-ce donc pas quelque chose d'affreux? — Cic. Oui, si celui qui a perdu le sentiment connaissait qu'il l'a perdu; mais puisqu'il est clair que le non-être n'est susceptible de rien, il n'y a donc rien de fâcheux pour qui n'est pas, et ne sent pas. C'est trop souvent le répéter. Il est pourtant à propos d'y revenir, parce que c'est faute d'y faire attention que l'on craint la mort. Si l'on voulait bien comprendre, ce qui est plus clair que le jour, qu'après

luce clarius, animo, et corpore consumto, totoque animante deleto, et facto interitu universo, illud animal, quod fuerit, factum esse nihil, is plane perspiciet, inter Hippocentaurum, qui nunquam fuerit, et regem Agamemnonem, nihil interesse; nec pluris nunc facere M. Camillum hoc civile bellum, quam ego, illo vivo, fecerim Romam captam. Cur igitur et Camillus doleret, si hæc post trecentos et quinquaginta fere annos eventura putaret; et ego doleam, si ad decem millia annorum gentem aliquam urbe nostra potituram putem? Quia tanta caritas patriæ est, ut eam non sensu nostro, sed salute ipsius metiamur.

XXXVIII. Itaque non deterret sapientem mors, quæ propter incertos casus quotidie imminet, propter brevitatem vitæ nunquam longe potest abesse, quo minus in omne tempus reipublicæ suisque consulat, et posteritatem ipsam, cujus sensum habiturus non sit, ad se putet pertinere. Quare licet etiam mortalem esse animum, judicantem æterna moliri, non gloriæ cupiditate, quam sensurus non sis, sed virtutis, quam necessario gloria, etiam si tu id non agas, consequatur. Natura vero sic se habet, ut, quo modo initium nobis rerum omnium ortus noster afferat, sic exitum mors. Ut nihil pertinuit ad nos ante ortum, sic nihil post mortem pertinebit. In quo quid potest esse mali, quum mors nec ad vivos pertineat, nec ad mortuos? Alteri nulli sunt, alteros non [1] attingit.

[1] Attinget.

la destruction de l'âme et du corps, l'animal est si parfaitement anéanti, que dès lors il n'est absolument rien, on verrait qu'il n'y a nulle différence aujourd'hui entre un Hippocentaure qui n'exista jamais, et le roi Agamemnon qui existait autrefois, et que Camille n'est aujourd'hui pas plus sensible à notre guerre civile, que moi, de son vivant, je l'étais à la prise de Rome. Pourquoi cependant Camille se fût-il affligé, s'il eût prévu ce qui devait arriver à peu près trois cent cinquante ans après lui? Et pourquoi me chagrinerais-je, si je prévoyais que dans dix mille ans une nation barbare envahira l'empire romain? parce que l'amour que nous portons à la patrie se mesure, non sur la part que nous aurons à son sort, mais sur l'intérêt que nous prenons à son salut. [42]

XXXVIII. Quoiqu'à toute heure mille accidents nous menacent de la mort, et que même, sans accident, elle ne puisse jamais être bien éloignée, tant notre vie est courte; la mort cependant n'empêche pas le sage de regarder l'avenir comme étant à lui, et de s'intéresser, pour l'avenir même, à sa patrie, à sa famille, à ses amis. Tout mortel qu'il se croit, il travaille pour l'éternité; et le motif qui l'anime, ce n'est pas la gloire, car il sait qu'après sa mort elle ne le touchera point; c'est la vertu, dont la gloire est toujours une suite nécessaire, même sans qu'on y ait songé. Tel est effectivement l'ordre de la nature, que tout commence pour nous à notre naissance, et que tout finit pour nous à notre mort. Comme rien avant notre naissance ne nous intéressait, de même rien après notre mort n'aura d'intérêt pour nous. Que craignons-nous donc, puisque la mort n'est rien, ni pour les vivants ni pour les morts? Rien pour les morts; car ils ne sont plus : rien pour les vivants; car ils sont encore.

Quam qui leviorem faciunt, somni simillimam volunt esse : quasi vero quisquam ita nonaginta annos velit vivere, ut, quum sexaginta confecerit, reliquos dormiat. Ne sues quidem id velint, non modo ipse. Endymion vero, si fabulas audire volumus, nescio quando, in Latmo obdormivit, qui est mons Cariæ. Nondum, opinor, est experrectus. Num igitur eum curare censes, quum Luna laboret, a qua consopitus putatur, ut eum dormientem oscularetur? Quid curet autem, qui ne sentit quidem? Habes somnum imaginem mortis, eamque quotidie induis. Et dubitas, quin sensus in morte nullus sit, quum in ejus simulacro videas esse nullum sensum?

XXXIX. Pellantur ergo istæ ineptiæ pæne aniles, ante tempus mori, miserum esse. Quod tandem tempus? Naturæne? At ea quidem dedit usuram vitæ, tanquam pecuniæ, nulla præstituta die. Quid est igitur, quod querare, si repetit, quum vult? ea enim conditione acceperas. Iidem, si puer parvus occidit, æquo animo ferendum putant; si vero in cunis, ne querendum quidem. Atqui ab hoc acerbius exigit natura, quod dederat. Nondum gustaverat, inquiunt, vitæ suavitatem; hic autem jam sperabat magna, quibus frui cœperat. At id quidem ipsum in ceteris rebus melius putatur, aliquam partem, quam nullam, attingere; cur in vita secus? Quanquam non male ait Callimachus, multo sæpius lacrymasse Priamum, quam Troilum.

Eorum autem, qui exacta ætate moriuntur, fortuna laudatur. Cur? nam, reor, nullis, si vita lon-

Ceux qui veulent adoucir cette idée d'anéantissement disent que la mort ressemble au sommeil : comme si l'on pouvait souhaiter de vivre quatre-vingt-dix années, à condition de passer les trente dernières à dormir! Le plus vil animal n'en voudrait pas. Quoi qu'il en soit, Endymion, suivant la fable, s'endormit, il y a je ne sais combien de siècles, sur le mont Latmos en Carie, où peut-être dort-il encore. Ce fut, dit-on, la Lune, qui, pour l'embrasser plus à son aise, le jeta dans ce profond sommeil. Or, pensez-vous que, lorsqu'elle s'éclipse, il s'en inquiète? Comment s'en inquiéterait-il, puisqu'il n'a pas de sentiment? Voilà l'image de la mort, le sommeil; et vous doutez si la mort nous prive de sentiment, vous qui, tous les jours, éprouvez que le sommeil, qui n'en est que l'image, opère le même effet?

XXXIX. Peut-on, après cela, donner dans ce préjugé ridicule, qu'il est bien triste de mourir avant le temps? Et de quel temps veut-on parler? De celui que la nature a fixé? mais elle nous prête la vie, sans fixer de terme. Pourquoi vous plaindre, si elle la reprend quand il lui plaît? vous ne l'avez reçue qu'à cette condition. Qu'un petit enfant meure, on s'en console; qu'il en meure un au berceau, on n'y songe seulement pas. C'est pourtant d'eux que la nature a exigé le plus durement sa dette. Mais, dit-on, ils n'avaient pas encore goûté les douceurs de la vie; au lieu que tel autre avait commencé à jouir, et formait de grandes espérances. Dans tout le reste, on trouve qu'une partie vaut encore mieux que rien : pourquoi n'en est-il pas ainsi de la vie? Et cependant Callimaque n'a pas tort : *Priam* [43] *a plus souvent pleuré que Troïle.*

On loue la destinée de ceux qui meurent de vieillesse. Par quelle raison? Il me semble, au contraire,

gior daretur, posset esse jucundior. Nihil est enim profecto homini prudentia dulcius, quam, ut cetera auferat, affert certe senectus. Quæ vero ætas longa est? aut quid omnino homini longum? nonne modo pueros, modo adolescentes, in cursu, a tergo insequens, nec opinantes assecuta est senectus? Sed quia ultra nihil habemus, hoc longum ducimus. Omnia ista, perinde ut cuique data sunt, pro rata parte, a vita, aut longa aut brevia dicuntur. Apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit, Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur, hora octava quæ mortua est, provecta ætate mortua est; quæ vero occidente sole, decrepita; eo magis, si etiam solstitiali die. Confer nostram longissimam ætatem cum æternitate, in eadem propemodum brevitate, qua illæ bestiolæ, reperiemur.

XL. Contemnamus igitur omnes ineptias (quod enim levius huic levitati nomen imponam?); totamque vim bene vivendi in animi robore, ac magnitudine, et in omnium rerum humanarum contemtione ac despicientia, et in omni virtute ponamus. Nam nunc quidem cogitationibus molestissimis effeminamur, ut, si ante mors adventet, quam Chaldæorum promissa consecuti sumus, spoliati magnis quibusdam bonis, illusi, destitutique videamur. Quod si exspectando, et desiderando pendemus animis, cruciamur, angimur: proh dii immortales! quam iter illud jucundum esse debet, quo confecto, nulla reliqua cura, nulla sollicitudo futura sit!

que si les vieillards avaient plus de temps à vivre, c'est eux dont la vie serait la plus agréable. Rien de plus précieux à l'homme que la prudence ; et la vieillesse la donne, si elle emporte le reste. Mais qu'appelle-t-on vivre long-temps ? Eh ! qu'y a-t-il pour nous qu'on puisse appeler durable ? Il n'y a qu'un pas de l'enfance à la jeunesse ; et notre course est à peine commencée, que la vieillesse nous atteint à notre insu. Comme c'est notre borne, nous l'appelons un grand âge. Vous n'êtes censé vivre peu ou beaucoup, que relativement aux autres. Aristote dit que, sur les bords du fleuve Hypanis, qui tombe du côté de l'Europe dans le Pont-Euxin, il se forme de petits animaux, qui ne vivent qu'un jour. Celui qui meurt à deux heures après midi, meurt bien âgé, et celui qui va jusqu'au coucher du soleil, meurt décrépit, surtout un grand jour d'été. Si vous comparez avec l'éternité la vie de l'homme la plus longue, vous trouverez que ces petits animaux y tiennent presque autant de place que nous.

XL. Méprisons donc toutes ces faiblesses ; car, quel autre nom donner aux idées que l'on se fait de la mort ? Cherchons la félicité de la vie dans la constance, dans la grandeur d'âme, dans le mépris des choses humaines, dans toutes sortes de vertus. Eh quoi ! de vaines imaginations nous efféminent ! Que les Chaldéens [44] nous aient fait de belles promesses, nous croyons, si la mort en prévient l'effet, avoir été volés, dépouillés, trahis. Dans l'attente de ce qui nous arrivera, nos désirs sont sans cesse balancés par nos craintes ; et ce n'est qu'angoisses et perplexités. Dieux immortels ! quel doit être le charme d'un voyage dont le terme est la fin de nos inquiétudes et de nos soucis !

Quam me delectat Theramenes! quam elato animo est! Etsi enim flemus, quum legimus, tamen non miserabiliter vir clarus emoritur. Qui quum conjectus in carcerem triginta jussu tyrannorum, venenum ut sitiens obduxisset, reliquum sic e poculo ejecit, ut id resonaret; quo sonitu reddito, arridens, « Propino, inquit, hoc pulchro Critiæ, » qui in eum fuerat teterrimus. Græci enim in conviviis solent nominare, cui poculum traditurі sint. Lusit vir egregius extremo spiritu, quum jam præcordiis conceptam mortem contineret; vereque ei, cui venenum [1] præbiberat, mortem est eam auguratus, quæ brevi consecuta est. Quis hanc animi maximi æquitatem in ipsa morte laudaret, si mortem, malum judicaret?

Vadit in eumdem carcerem, atque in eumdem paucis post annis scyphum Socrates, eodem scelere judicum, quo tyrannorum, Theramenes. Quæ est igitur ejus oratio, qua facit eum [2] Plato usum apud judices, jam morte multatum?

XLI. « Magna me, inquit, spes tenet, judices, « bene mihi evenire, quod mittar ad mortem. Ne« cesse est enim, sit alterum de duobus; ut aut « sensus omnino omnes mors auferat, aut in alium « quemdam locum ex his locis morte migretur. « Quamobrem, sive sensus exstinguitur, morsque « ei somno similis est, qui nonnunquam, etiam sine « visis somniorum, placatissimam quietem affert :

[1] Præbuerat. — [2] *In Apolog. Socrat.*, c. 32.

Que j'aime à me représenter le grand courage de Théramène! car sa mort, quoiqu'on ne puisse la lire sans pleurer, n'est pourtant digne que d'admiration, et nullement de pitié. Mis en prison par l'ordre des trente tyrans, il avala, comme s'il avait eu soif, la liqueur empoisonnée; et après avoir bu, il jeta ce qui en restait, de manière que cela fît un peu de bruit. *Je porte,* dit-il en souriant, *cette santé au beau Critias* [45]. Critias avait été son plus cruel persécuteur. Les Grecs ont ainsi coutume, dans leurs festins, de nommer, quand ils ont bu, celui à qui la coupe doit passer. Ce grand homme, lorsque déjà le poison courait dans ses veines, plaisanta; et bientôt après sa mort, celle de Critias, à qui il avait adressé la coupe fatale, vérifia son présage. Une intrépidité si marquée, et poussée si loin, mériterait-elle nos louanges, si l'on jugeait que la mort fût un mal?

A quelques années de là, Socrate, livré à des juges aussi injustes que l'avaient été les tyrans, oppresseurs de Théramène, se rend avec courage à la même prison, et boit dans la même coupe. Quel discours tient-il donc à ses juges, après avoir entendu son arrêt de mort? Voici comme Platon le fait parler :

XLI. « Je suis véritablement plein de cette espérance, « que la mort, qui m'attend, sera un avantage pour moi; « car il faut nécessairement l'un des deux, ou qu'à la « mort nous perdions tout sentiment, ou que nous pas- « sions de ce séjour terrestre en d'autres lieux. Si donc « nous perdons tout sentiment, et que la mort ressemble « à un profond sommeil, dont la tranquillité n'est trou- « blée par aucun songe, bons dieux! que l'on gagne à « mourir! Trouverait-on bien des jours préférables à « une nuit passée dans un si doux sommeil? Et supposé

« dii boni! quid lucri est [1] mori? aut quam multi « dies reperiri possunt, qui tali nocti anteponantur, « cui [2] si similis futura est perpetuitas omnis con- « sequentis temporis, quis me beatior? Sin vera « sunt, quæ dicuntur, migrationem esse mortem, « in eas oras, quas, qui e vita excesserunt, inco- « lunt : id multo jam beatius est, te, quum ab iis, « qui se judicum numero haberi [3] velint, evaseris, « ad eos venire, qui vere judices appellentur, Mi- « noem, Rhadamanthum, Æacum, Triptolemum; « convenireque eos, qui juste, et cum fide vixe- « rint. Hæc peregrinatio mediocris vobis videri « potest? Ut vero colloqui cum Orpheo, Musæo, « Homero, Hesiodo liceat, quanti tandem æstima- « tis! Equidem sæpe emori, si fieri posset, vellem, « ut ea, quæ dico, mihi liceret invenire. Quanta « delectatione autem afficerer, quum Palamedem, « quum Ajacem, quum alios, judicio [4] iniquo cir- « cumventos, convenirem? Tentarem etiam summi « regis, qui maximas copias duxit ad Trojam, et « Ulyssi, Sisyphique prudentiam; nec ob eam rem, « quum hæc exquirerem, sicut hic faciebam, capite « damnarer. Ne vos quidem, judices, ii, qui me « absolvistis, mortem timueritis. Nec enim cui- « quam bono mali quidquam evenire potest, nec « vivo, nec mortuo; nec unquam ejus res a diis « immortalibus negligentur. Nec mihi ipsi hoc ac- « cidit fortuito. Nec vero ego iis, a quibus accusa-

[1] Emori. — [2] *Abest* si. — [3] Volunt. — [4] *Vulg.* iniquorum. *Sed ap. Platon.* διὰ κρίσιν ἄδικον.

« qu'après la mort, toute l'éternité ressemble à une telle « nuit, quel homme plus heureux que moi ? Mais si, « comme on le dit, la mort nous envoie dans un séjour « destiné à une autre vie, c'est un bonheur plus grand « encore. Quoi ! échapper d'entre les mains de juges qui « n'en ont que le nom ; se trouver devant Minos, Rha-« damanthe, Éaque, Triptolème, qui sont de véritables « juges, et n'avoir plus de commerce qu'avec des âmes, « qui ont toujours chéri la justice et la vertu ! Un tel « voyage vous paraît-il donc si funeste ? Et que ne don-« nerait-on pas pour avoir la faculté de s'entretenir avec « Orphée, avec Musée, avec Homère, avec Hésiode ? « Je voudrais, s'il était possible, mourir plusieurs fois, « pour arriver où l'on jouit de cette félicité. Quel charme « pour moi d'y voir Palamède, Ajax, tant d'autres qui « ont été injustement condamnés* ! Je chercherais aussi « à éprouver la sagesse du grand roi qui conduisit d'in-« nombrables soldats contre Ilion, celle d'Ulysse, de « Sisyphe ; et pour avoir tenté cette épreuve, il ne « m'arriverait point, comme ici, d'être condamné au « dernier supplice. Juges, qui avez été d'avis de m'ab-« soudre, ne vous faites pas non plus une idée terrible « de la mort. Un homme de bien, ni pendant la vie, ni « après la mort, ne peut avoir de mal à craindre : jamais « les dieux immortels ne l'abandonnent ; et ce qui m'ar-« rive à moi, n'est point l'effet du hasard. Je ne me plains, » ni de ceux qui m'ont accusé, ni de ceux qui m'ont con-« damné : je n'aurais qu'une chose à leur reprocher, c'est « d'avoir voulu me nuire. » La fin de son discours mé-

* Cicéron, qui abrége le texte de Platon, retranche ici ces mots : « Il me semble qu'à comparer nos aventures, nous trouverions un égal plaisir. Je m'appliquerais encore, en interrogeant les uns et les autres, à discerner la vraie et la fausse sagesse. »

« tus sum aut a quibus condemnatus, habeo quod « succenseam, nisi quod mihi nocere se crediderunt. » Et hæc quidem hoc modo. Nihil autem melius [1] extremo : « Sed tempus est, inquit, jam « hinc abire me, ut moriar; vos, ut vitam agatis. « Utrum autem sit melius, dii immortales sciunt : « hominem quidem scire arbitror neminem. »

XLII. Næ ego haud paullo hunc animum malim, quam eorum omnium fortunas, qui de hoc judicaverunt. Etsi, quod præter deos negat scire quemquam, id scit ipse, utrum melius sit. Nam dixit ante. Sed suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum. Nos autem teneamus, ut nihil censeamus esse malum, quod sit a natura datum omnibus; intelligamusque, si mors malum sit, esse sempiternum malum. Nam vitæ miseræ, mors finis esse videtur. Mors si est misera, finis esse nullus potest.

Sed quid ego Socratem, aut Theramenem, præstantes viros virtutis et sapientiæ gloria, commemoro, quum Lacedæmonius quidam, cujus ne nomen quidem proditum est, mortem tantopere contemserit, ut, quum ad eam duceretur, damnatus ab Ephoris, et esset vultu hilari, atque læto, dixissetque ei quidam inimicus, « Contemnisne leges « Lycurgi? » responderit, « Ego vero illi maximam « gratiam habeo, qui me ea pœna multaverit, quam « sine mutuatione, et sine versura possem dissol-

[1] Æstimo.

rite encore plus d'attention. « Il est temps, dit-il, que « nous nous séparions, moi pour mourir, vous pour « vivre. Lequel des deux est le meilleur ? Les dieux im- « mortels le savent ; mais je crois que pas un homme ne « le sait. »

XLII. Que cette fermeté de Socrate est bien, selon moi, préférable à toute la fortune de ceux qui le condamnèrent ! Et quoiqu'il dise que les dieux savent eux seuls lequel vaut le mieux de la vie ou de la mort, ce n'est pas qu'il ne le sache très bien lui-même [46] ; car il s'en est expliqué auparavant : mais comme c'était sa coutume de ne rien affirmer, il la garde jusqu'au bout. Pour nous, tenons-nous-en à cette maxime, que rien de tout ce qui est donné par la nature à tous les hommes, n'est un mal, et comprenons que si la mort était un mal, ce serait un mal éternel : car une vie misérable y trouve au moins un terme, au lieu que si d'autres misères suivent la mort, il n'y a plus de terme à espérer.

Mais devais-je recourir à Socrate et à Théramène, deux hommes d'une si rare vertu et d'une sagesse si renommée, lorsque ce grand mépris de la mort s'est vu dans un simple Lacédémonien, dont même le nom n'est pas venu jusqu'à nous ? Condamné au dernier supplice par les Éphores, il s'y rendait d'un air gai et riant, lorsqu'un de ses ennemis lui dit : « Est-ce que tu méprises les lois de Lycurgue ? » Il répond : « J'ai au contraire bien des grâces à lui rendre de ce qu'il m'a condamné à une amende que je puis payer sans emprunt. » Vrai Lacédémonien, et qui fait honneur à sa patrie ! J'ai peine à croire qu'avec cette fermeté d'esprit,

« vere. » O virum Sparta dignum ! ut mihi quidem, qui tam magno animo fuerit, innocens damnatus esse videatur. Tales innumerabiles nostra civitas tulit. Sed quid duces, et principes nominem, quum legiones scribat Cato sæpe alacres in eum locum profectas unde redituras se non arbitrarentur ? Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :

> [1] Dic, hospes, Spartæ, nos te hic vidisse jacentes,
> Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.

Quid ille dux Leonidas dicit ? « Pergite animo forti, « Lacedæmonii : hodie apud inferos fortasse cœna- « bimus. » Fuit hæc gens fortis, dum Lycurgi leges vigebant. E quibus unus, quum Perses hostis in colloquio dixisset glorians, « Solem præ jaculorum « multitudine et sagittarum non videbitis. » — « In « umbra, inquit, igitur pugnabimus. » Viros commemoro. Qualis tandem Lacæna ? quæ quum filium in prælium misisset, et interfectum audisset : « Id- « circo, inquit, genueram, ut esset, qui pro patria « mortem non dubitaret occumbere. »

XLIII. Esto ; fortes, et duri Spartiatæ ; magnam habet vim reipublicæ disciplina : quid ? Cyrenæum Theodorum, philosophum non ignobilem, nonne miramur ? cui quum Lysimachus rex crucem minaretur : « Istis, quæso, inquit, ista horribilia minitare « purpuratis tuis ; Theodori quidem nihil interest, « humine, an sublime putrescat. »

[1] Ὦ ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

il pût n'être pas innocent. Rome a produit une infinité de grands courages : mais n'aurais-je pas tort de vanter ici nos généraux, et ceux qui ont eu les premiers emplois dans nos armées, puisque Caton écrit que souvent des légions entières sont allées avec joie dans un lieu d'où elles croyaient ne devoir pas revenir? Telle fut encore l'intrépidité de ces Lacédémoniens qui périrent aux Thermopyles, et que Simonide fait ainsi parler dans leur épitaphe :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

Quel discours leur tient Léonidas leur chef! « Lacédémoniens, marchons hardiment; ce soir peut-être nous souperons chez les morts. » Tant que les lois de Lycurgue fleurirent, combien cette nation fut brave! Un d'eux ayant entendu un Perse dire par bravade : « Nous lancerons tant de flèches et de traits, que vous ne verrez pas le soleil. » — « Eh bien! dit-il, nous combattrons à l'ombre. » Je ne parle là que des hommes : et quelle fermeté dans cette Lacédémonienne, qui, apprenant que son fils avait été tué dans un combat, « Voilà, dit-elle, pourquoi je l'avais mis au monde; c'était pour affronter la mort en défendant la patrie. »

XLIII. Soit : les Spartiates étaient braves et austères, leur éducation et leurs lois devaient fortifier leur âme; mais n'admirerons-nous pas Théodore de Cyrène [47], célèbre philosophe, qui, menacé par le roi Lysimaque d'être attaché à une croix : « Intimidez, lui dit-il, vos courtisans avec de telles menaces; pour Théodore, il lui est indifférent qu'il pourrisse, ou dans la terre, ou en l'air. »

Cujus hoc dicto admoneor, ut aliquid etiam de humatione, et sepultura dicendum existimem : rem non difficilem, iis præsertim cognitis, quæ [de nihil sentiendo] paullo ante dicta sunt. De qua Socrates quidem quid senserit, apparet in eo libro, in quo moritur : de quo jam tam multa diximus. Quum enim de immortalitate animorum disputavisset, et jam moriendi tempus urgeret, rogatus a Critone, quemadmodum sepeliri vellet : « Multam vero,[1] in« quit, operam, amici, frustra consumsi. Critoni « enim nostro non persuasi, me hinc avolaturum, « neque quidquam mei relicturum. Verumtamen, « Crito, si me assequi potueris aut sicubi nactus « eris, ut tibi videbitur, sepelito. Sed, mihi crede, « nemo me vestrum, quum hinc excessero, conse« quetur. » Præclare id quidem, qui et amico permiserit, et se ostenderit de hoc toto genere nihil laborare. Durior Diogenes, et id quidem sentiens, sed, ut cynicus, asperius, projici se jussit inhumatum. Tum amici, Volucribusne, et feris? Minime vero, inquit; sed bacillum propter me, quo abigam, ponitote. Qui poteris? illi. Non enim senties. Quid igitur mihi ferarum laniatus oberit, nihil sentienti? Præclare Anaxagoras ; qui quum Lampsaci moreretur, quærentibus amicis, velletne Clazomenas in patriam, si quid ei accidisset, auferri : « Nihil ne« cesse est, inquit; undique enim ad inferos tan« tumdem viæ est. » Totaque de ratione humationis unum tenendum est : ad corpus illam pertinere, sive

[1] *In Phædon.*, c. 64.

Cette réponse me fait songer qu'il est à propos de parler ici de la sépulture et des funérailles. Il n'y a qu'un mot à en dire, surtout après ce que nous venons de voir, que les morts ne sentent rien. Le *Phédon*, que j'ai déjà tant cité, nous apprend de quelle manière Socrate pensait sur ce sujet. Quand il eut disserté sur l'immortalité de l'âme, et que déjà son dernier moment approchait, Criton lui demanda comment il souhaitait d'être enterré. «Mes amis, reprit Socrate, je me suis donné une peine bien inutile, puisque je n'ai pas persuadé à notre cher Criton que je m'envolerai d'ici, et que je n'y laisserai rien de moi. Cependant, Criton, si vous pouvez me rejoindre, ou si vous me trouvez quelque part, ordonnez comme il vous plaira de ma sépulture. Mais croyez-moi, aucun de vous ne m'atteindra quand je serai parti d'ici.» Une parfaite indifférence de sa part; une entière liberté à son ami : voilà un excellent exemple. Diogène pensait de même; mais en qualité de cynique, il s'est plus durement expliqué. *Qu'on me jette*, dit-il, *au milieu des champs*. Pour être dévoré par les vautours? reprirent ses amis. *Point du tout, mettez auprès de moi un bâton pour les chasser.* Et comment les chasser, ajoutèrent-ils, quand vous ne sentirez plus rien? *Si je ne sens plus rien*, répond Diogène, *quel mal donc me feront-ils en me dévorant?* Anaxagore étant dangereusement malade à Lampsaque, ses amis lui demandèrent s'il voulait être reporté à Clazomène sa patrie. «Cela n'est pas nécessaire, répliqua-t-il; car, de quelque point que nous partions, la distance aux enfers est la même.» A ce sujet donc la seule réflexion à faire, c'est que la sépulture ne regarde que le corps, soit que l'âme périsse avec le corps, soit qu'elle lui survive. Or, dans l'un et dans l'autre cas, il

occiderit animus, sive vigeat. In corpore autem perspicuum est, vel exstincto animo vel elapso, nullum residere sensum.

XLIV. Sed plena errorum sunt omnia. Trahit Hectorem, ad currum religatum, Achilles: lacerari eum, et sentire, credo, putat. Ergo hic ulciscitur, ut quidem sibi videtur. At illa sicut acerbissimam rem mœret:

Vidi, videre quod me passa ægerrime,
Hectorem quadrijugo curru raptarier.

Quem Hectorem? aut quamdiu ille erit Hector? Melius Attius et aliquando sapiens Achilles:

Imo enimvero corpus Priamo reddidi, Hectorem abstuli.

Non igitur Hectora traxisti, sed corpus, quod fuerat Hectoris. Ecce alius exoritur e terra, qui matrem dormire non sinat:

Mater, te appello, quæ curam somno [1] suspensam levas,
Neque te mei miseret; surge, et sepeli natum.

Hæc quum pressis, et flebilibus modis, qui totis theatris mœstitiam inferant, concinuntur; difficile est, non eos, qui inhumati [2] sint, miseros judicare:

...... prius quam feræ, volucresque:

metuit, ne laceratis membris minus bene utatur; ne combustis, non extimescit.

[3] Heu relliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœde divexarier.

Non intelligo, quid metuat, quum tam bonos sep-

[1] Suspenso. — [2] Sunt. — [3] *Bentleius tentavit,* Neu relliquias sic meas siris, denudatis ossibus, *Boherio probante.*

est certain que le corps ne conserve point de sentiment.

XLIV. Mais tout est rempli d'erreurs. Achille traîne Hector attaché à son char; apparemment il se figure qu'Hector le sent; il croit par là se venger, et l'on se récrie là-dessus, comme sur la chose du monde la plus douloureuse :

A la suite d'un char, ah! j'en frémis encor,
Quatre coursiers traînaient le redoutable Hector.

Quel Hector? et pour combien de temps sera-t-il Hector? Attius fait parler Achille plus sagement :

Je ne rends à Priam que la cendre d'Hector.

Votre char, Achille, ne traînait donc pas Hector; il ne traînait que le corps de celui qui portait ce nom. Un autre [48], s'élevant du sein de la terre, réveille sa mère, et lui dit :

O vous, dont le sommeil tient les sens assoupis,
Ma mère, écoutez-moi, prenez pitié d'un fils.

Quand ces vers sont récités d'un ton lugubre [49], et qui émeut tous les spectateurs, il est difficile de ne pas croire dignes de pitié ceux à qui les devoirs funèbres n'ont pas été rendus.

Dérobez aux vautours mes restes déplorables;

il craint que si ses membres sont déchirés, il ne puisse s'en servir; mais il ne le craint pas si on les brûle.

Et ne leur laissez pas, sur ces champs désolés,
Trainer d'un roi sanglant les os demi-brûlés.

Puisqu'il récite de si bons vers au son de la flûte [50], je ne vois pas de quoi il a peur. Un principe certain, c'est

tenarios fundat ad tibiam. Tenendum est igitur, nihil curandum esse post mortem, quum multi inimicos etiam mortuos pœniantur. Exsecratur luculentis sane versibus apud Ennium Thyestes, primum ut naufragio pereat Atreus. Durum hoc sane : talis enim interitus non est sine gravi sensu. Illa inania :

...... Ipse summis saxis fixus asperis, evisceratus,
Latere pendens, saxa spargens tabo, sanie et sanguine atro.

Non ipsa saxa magis sensu omni [1] vacabant, quam ille, latere pendens, cui se hic cruciatum censet optare. Quæ essent dura, si sentiret; nulla sine sensu sunt. Illud vero perquam inane :

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis;
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis.

Vides quanto hæc in errore versentur : portum esse corporis, et requiescere in sepulcro putat mortuum. Magna culpa Pelopis, qui non erudierit filium, nec docuerit, quatenus esset quidque curandum.

XLV. Sed quid singulorum opiniones animadvertam, nationum varios errores perspicere quum liceat? Condiunt Ægyptii mortuos, et eos domi servant. Persæ etiam cera circumlitos condunt, ut quam maxime permaneant diuturna corpora. Magorum mos est, non humare corpora suorum, nisi a feris sint ante laniata. In Hyrcania plebs

[1] Vacabunt.

qu'on ne doit point se mettre en peine de ce qui n'arrive qu'après la mort, quoiqu'il y ait des fous qui étendent leur vengeance jusque sur le cadavre de leur ennemi. Thyeste, dans une tragédie d'Ennius, faisant des imprécations contre Atrée, lui souhaite en beaux vers de périr par un naufrage : c'est lui souhaiter un genre de mort cruel et douloureux. Mais ce qu'il ajoute :

> Va, d'écueils en écueils jeté par le naufrage,
> Noircir d'un sang impur les rochers du rivage;

est une imprécation bien vaine; car les rochers mêmes ne sont pas plus insensibles que le cadavre pour lequel il s'imagine que ce sera un grand tourment d'y être attaché. La peine serait horrible pour qui la sentirait; elle est nulle pour qui ne sent rien. Ce qui suit est plus frivole encore :

> Loin de toi, pour jamais, cette paix des tombeaux,
> Où le corps fatigué trouve enfin le repos !

Quelle erreur de se figurer que le tombeau soit comme un port où le cadavre est à l'abri, et où le mort se repose! Pélops n'est pas excusable d'avoir si mal endoctriné son fils, et de ne lui avoir pas donné de plus saines idées.

XLV. Mais pourquoi nous arrêter aux opinions de quelques hommes? Tous les peuples ont leurs préjugés. Les Égyptiens embaument les morts, et les gardent dans leurs maisons. Les Perses les enduisent de cire, pour les conserver le plus qu'ils peuvent. Les mages n'enterrent les leurs qu'après les avoir fait déchirer par des bêtes. En Hyrcanie, on croit que d'être mangé par un chien, c'est le tombeau le plus honorable. Les chiens de ce pays sont fort estimés; les riches en nourrissent

publicos alit canes; optimates, domesticos. Nobile autem genus canum illud scimus esse. Sed pro sua quisque facultate parat, a quibus lanietur; eamque optimam illi esse censent sepulturam. Permulta alia colligit Chrysippus, ut est in omni historia curiosus; sed ita tetra sunt quædam, ut ea fugiat et reformidet oratio. Totus igitur hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris: ita tamen, ut mortuorum corpora nihil sentire [1] sentiamus. Quantum autem consuetudini, famæque dandum sit, id curent vivi, sed ita, ut intelligant, nihil ad mortuos pertinere.

Sed profecto mors tum æquissimo animo oppetitur, quum suis se laudibus vita occidens consolari potest. Nemo parum diu vixit, qui virtutis perfectæ perfecto functus est munere. Multa mihi ipsi ad mortem tempestiva fuerunt: [2] quam utinam potuissem obire! Nihil enim jam acquirebatur; cumulata erant officia vitæ; [3] cum fortuna bella restabant. Quare, si ipsa ratio minus perficiet, ut mortem negligere possimus: at vita acta perficiat, ut satis, superque vixisse videamur. Quanquam enim sensus abierit, tamen summis et propriis bonis et laudis, et gloriæ, [4] quamvis non sentiant, mortui non carent. Etsi enim nihil in se habeat gloria, cur expetatur, tamen virtutem tanquam umbra sequitur. Verum

[1] *Omnes fere codd. addunt* vivi, *quod servant Davis. Wolf. al.* — [2] *In mss. est* quæ. *Davis. conjecturam Ern. Wolf. al. amplexi sunt.* — [3] *Ed. Gruteri,* quum fortunæ bella restabant. — [4] *Verba,* quamvis non sentiant, *Bentleio suspecta sunt. Idem supra* summis *mutat in* suis.

chez eux pour leur personne; il y en a de nourris pour les autres aux frais du public; et chacun, selon ses facultés, pourvoit à ce qu'il soit déchiré après sa mort. Chrysippe, qui se plaisait fort aux recherches historiques, parle de quantité d'autres coutumes semblables, mais parmi lesquelles il s'en trouve de si hideuses, que j'aurais horreur de les rapporter. Nous, sans nous inquiéter de nos funérailles, ne négligeons pas celles de nos proches, quoique les morts ne sachent point ce qui se fait pour eux. C'est aux vivants à regarder ce qu'ils doivent en pareil cas à la bienséance et à la coutume; persuadés que c'est leur affaire propre, et que les morts n'y sont intéressés en rien.

C'est pour les mourants une ressource consolante que le souvenir d'une belle vie. On n'a jamais trop peu vécu, lorsqu'on s'est acquitté de tout ce que la vertu demande. Pour moi, je me suis vu en diverses conjonctures où ma mort fût arrivée bien à propos : et plût aux dieux qu'elle eût été moins tardive! Je ne pouvais m'acquérir une plus haute réputation; j'avais rempli tous les devoirs de la société; il ne me restait qu'à combattre la fortune. Aujourd'hui donc, si ma raison n'a pas la force de m'aguerrir contre la mort, il me suffit de me remettre devant les yeux ce que j'ai fait, et je trouverai que ma vie n'aura pas été trop courte, à beaucoup près. Car enfin, quoique l'anéantissement nous rende insensibles, cependant la gloire qu'on s'est acquise est un bien dont il ne nous prive pas; et quoiqu'on ne recherche point la gloire directement pour elle-même, elle ne laisse pas pourtant de marcher toujours à la suite de la vertu, comme l'ombre à côté du corps. Il est bien vrai que quand les hommes s'accordent à louer les vertus d'un mort, ces louanges

multitudinis judicium de bonis, si quando est, magis laudandum est, quam illi ob eam rem beati.

XLVI. Non possum autem dicere, quoquo modo hoc accipiatur, Lycurgum, Solonem, legum, et publicæ disciplinæ carere gloria; Themistoclem, Epaminondam, bellicæ virtutis. Ante enim Salaminam ipsam Neptunus obruet, quam Salaminii tropæi memoriam; priusque Bœotia Leuctra tollentur, quam pugnæ Leuctricæ gloria. Multo autem tardius fama deseret Curium, Fabricium, Calatinum, duo Scipiones, duo Africanos, Maximum, Marcellum, Paullum, Catonem, Lælium, innumerabiles alios. Quorum similitudinem aliquam qui arripuerit, non eam fama populari, sed vera bonorum laude metiens, fidenti animo, [1] si ita res fert, gradietur ad mortem : in qua aut summum bonum, aut nullum malum esse cognovimus. Secundis vero suis rebus volet etiam mori. Non enim tam cumulus bonorum jucundus esse potest, quam molesta decessio. Hanc sententiam significare videtur Laconis illa vox, qui, quum Rhodius Diagoras, Olympionices nobilis, uno die [2] duo filios victores Olympiæ vidisset, accessit ad senem, et gratulatus, « Morere, « Diagora, inquit, non enim in cœlum adscensurus « es. » [3] Magna hæc, et nimium fortasse Græci putant, vel tum potius putabant; isque, qui hoc Diagoræ dixit, permagnum existimans, tres Olympionicas una e domo prodire, cunctari illum diu-

[1] Si ita refert. — [2] D. suos filios. — [3] *Boherius, ob* nimium *et* permagnum, *malit legere hic quoque,* Magnum hoc.

servent moins à rendre heureux celui qui n'est plus, qu'à honorer ceux qui survivent.

XLVI. Mais, après tout, de quelque manière qu'on l'entende, je ne saurais dire qu'aujourd'hui Lycurgue et Socrate n'aient pas la gloire d'avoir été de grands législateurs; que Thémistocle et qu'Épaminondas n'aient pas celle d'avoir été de grands guerriers. Les flots auront enseveli Salamine même, avant qu'on perde le souvenir du trophée de Salamine; et la ville de Leuctres aura disparu de la Béotie, avant que la bataille de Leuctres tombe dans l'oubli. Des noms encore plus durables sont ceux de Curius, de Fabricius, de Calatinus, des deux Scipions, des deux Africains, de Maximus, de Marcellus, de Paullus, de Caton, de Lélius et de bien d'autres Romains. Quiconque sera parvenu à retracer en soi quelques unes de leurs vertus, je ne dis pas dans l'esprit du peuple, mais au jugement des sages, n'aura, si l'occasion s'en présente, qu'à marcher d'un pas intrépide à la mort, persuadé que mourir est le souverain bien, ou que du moins ce n'est pas un mal. Il souhaitera même d'être surpris au milieu de ses prospérités, parce que le plaisir de les accroître ne saurait être aussi vif pour lui que le chagrin qu'il risque d'en décheoir. Et c'est apparemment ce qu'un Lacédémonien voulait faire entendre à Diagoras de Rhodes, lequel, après avoir été autrefois couronné lui-même aux jeux olympiques, eut la joie d'y voir ses deux fils couronnés dans une même journée. Il aborda le vieux athlète, et lui dit en le félicitant : *Mourez, car vous ne monterez pas au ciel*[51]. On attache parmi les Grecs, ou plutôt anciennement on attachait à ces sortes de victoires beaucoup d'honneur, peut-être trop : ainsi ce Lacédémonien jugeait qu'une famille, qui avait elle

tius in vita, fortunæ objectum, inutile putabat ipsi.

Ego autem tibi quidem quod satis esset, paucis verbis, ut mihi videbar, responderam : concesseras enim, nullo in malo mortuos esse; sed ob eam causam contendi, ut plura dicerem, quod in desiderio et luctu hæc est consolatio maxima. Nostrum enim, et nostra causa susceptum dolorem, modice ferre debemus, [1] ne et nosmet ipsos amare videamur. Illa suspicio intolerabili dolore cruciat, si opinamur eos, quibus orbati sumus, esse cum aliquo sensu in iis malis, quibus vulgo opinantur. Hanc excutere opinionem mihimet volui radicitus; eoque fui fortasse longior.

XLVII. Aud. Tu longior! non mihi quidem. Prior enim pars orationis tuæ faciebat, ut mori cuperem; posterior, ut modo non nollem, modo non laborarem. Omni autem oratione illud certe perfectum est, ut mortem non ducerem in malis.

Cic. Num igitur etiam rhetorum epilogum desideramus? An jam hanc artem plane relinquimus? — Aud. Tu vero istam ne reliqueris, quam semper ornasti : et quidem jure. Illa enim te, verum si loqui volumus, ornaverat. Sed quinam est iste epilogus? aveo enim audire, quidquid est. — Cic.

[1] *Male hanc mss. lectionem alii mutant, ut Ernest., in* nosmet ipsi; *alii, delendo* et, *mutilant.*

seule remporté trois prix olympiques, ne pouvait aspirer à rien de plus grand, et que Diagoras serait heureux, s'il ne demeurait pas plus long-temps exposé aux coups de la fortune.

Je vous avais d'abord répondu en peu de mots; et ce peu vous suffisait à vous, car vous étiez convenu qu'après la mort on ne souffrait pas; mais j'ai insisté, parce que c'est là notre plus grande consolation dans le deuil et les regrets. Quant à la douleur qui n'a d'objet que nous-mêmes, il faut y mettre des bornes, si nous voulons ne point paraître nous affliger autant pour nous que pour les autres. Ce serait une cruelle pensée de croire que ceux que nous aimions souffrent tous les maux que s'imagine le vulgaire; j'ai voulu m'en guérir pour jamais tout le premier, et j'ai été trop long peut-être.

XLVII. L'Aud. Vous trop long! du moins ce n'a pas été pour moi. Par la première partie de votre discours, vous m'avez fait désirer la mort; par la dernière, vous me l'avez fait regarder, ou avec indifférence, ou avec mépris : et je conclus enfin, après vous avoir entendu, que la mort ne doit pas être comptée au nombre des maux.

Cic. Attendez-vous que, suivant les préceptes de la rhétorique, je fasse ici une péroraison? ou plutôt ne faut-il pas que je renonce désormais à tout ce qui sent l'orateur? — L'Aud. Vous auriez tort de renoncer à un art qui vous doit une partie de sa gloire; et pour le dire franchement, vous lui devez la vôtre. Ainsi voyons cette péroraison. J'en suis curieux. — Cic. On a coutume, dans les écoles, de faire voir quelle opinion les dieux ont de la mort; et cela, non par des fictions, mais

Deorum immortalium judicia solent in scholis proferre de morte, nec vero ea fingere ipsi, sed Herodoto auctore, aliisque pluribus. Primum Argiæ sacerdotis, Cleobis et Biton filii, prædicantur. Nota fabula est : quum enim illam ad solemne, et statum sacrificium curru vehi jus esset, satis longe ab oppido ad fanum, morarenturque jumenta; tunc juvenes ii, quos modo nominavi, veste posita corpora oleo perunxerunt; ad jugum accesserunt. Ita sacerdos advecta in fanum, quum currus esset ductus a filiis, precata a dea dicitur, ut illis præmium daret pro pietate, quod maximum homini dari posset a deo : post epulatos cum matre adolescentes, somno se dedisse, mane inventos esse mortuos. Simili precatione Trophonius, et Agamedes, usi dicuntur : qui quum Apollini Delphis templum exædificavissent; venerantes deum, petierunt mercedem non parvam quidem operis, et laboris sui, nihil certi, sed quod esset optimum homini. Quibus Apollo se id daturum ostendit post ejus diei diem tertium : qui ut illuxit, mortui sunt reperti. Judicavisse deum dicunt, et eum quidem deum, cui reliqui dii concessissent, ut præter ceteros divinaret.

XLVIII. Affertur etiam de Sileno fabella quædam; qui quum a Mida captus esset, hoc ei muneris pro sua missione dedisse scribitur : docuisse regem, non nasci homini longe optimum esse; proximum autem, quam primum mori. Qua est sententia in Cresphonte usus Euripides :

par des récits tirés d'Hérodote et de plusieurs autres auteurs. On raconte surtout la fameuse histoire d'une prêtresse d'Argos, et de Cléobis et Biton ses enfants. Un jour de sacrifice solennel, cette prêtresse devant se trouver dans le temple à heure marquée, et les bœufs qui devaient la conduire tardant trop à venir, ses deux enfants aussitôt quittèrent leurs habits, se frottèrent d'huile, et s'étant attelés eux-mêmes, traînèrent le char jusqu'au temple, qui était assez éloigné de la ville. Quand la prêtresse fut arrivée, elle pria Junon de leur accorder, en reconnaissance de leur amour filial, le plus grand bien qui puisse arriver à l'homme : ils soupèrent avec leur mère, ils s'endormirent après ; et le lendemain matin on les trouva morts. Trophonius et Agamède firent, dit-on, une prière semblable, après qu'ils eurent bâti le temple de Delphes. En récompense d'un travail si considérable, ils demandèrent à Apollon ce qui pouvait leur être le plus avantageux, sans rien spécifier. Apollon leur fit entendre qu'à trois jours de là ils seraient exaucés ; et, le troisième jour, on les trouva morts : d'où l'on infère qu'Apollon, le dieu même à qui tous les autres dieux ont donné en partage la connaissance de l'avenir, juge la mort le plus grand bien de l'homme.

XLVIII. On rapporte aussi de Silène, qu'ayant été pris par le roi Midas, il lui enseigna comme une maxime d'assez grand prix pour payer sa rançon, que le mieux qui puisse arriver à l'homme, c'est de ne point naître ; et que le plus avantageux pour lui, quand il est né, c'est de mourir promptement. Euripide, dans son *Cresphonte*, a employé cette pensée :

Nam nos decebat, cœtus celebrantis, domum
Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,
Humanæ vitæ varia reputantis mala;
At, qui labores morte finisset gravis,
Hunc [1] omni amicos laude et lætitia exsequi.

Simile quiddam est in consolatione Crantoris: ait enim, Terinæum quemdam [2] Elysium, quum graviter filii mortem mœreret, venisse in psychomantium, quærentem, quæ fuisset tantæ calamitatis causa; huic in tabellis tres hujusmodi versiculos datos:

Ignaris homines in vita mentibus errant:
Euthynous potitur, fatorum [3] munere, letho.
Sic fuit utilius finiri ipsique, tibique.

His, et talibus auctoribus usi, confirmant, causam rebus a diis immortalibus judicatam. Alcidamas [4] quidam, rhetor antiquus, in primis nobilis, scripsit etiam laudationem mortis, quæ constat ex enumeratione humanorum malorum. Cui rationes eæ, quæ exquisitius a philosophis colliguntur, defuerunt; ubertas orationis non defuit. Claræ vero mortes pro patria oppetitæ, non solum gloriosæ rhetoribus, sed etiam beatæ videri solent. Repetunt ab Erechtheo; cujus etiam filiæ cupide mortem expetiverunt pro vita civium: [5] Codrum, qui se in medios immisit hostes, veste famulari, ne posset agnosci, si esset ornatu regio; quod oraculum erat

[1] Omnis. — [2] *Sic legendum est, non, ut omnes habent,* Elisium. *Est enim ap. Plutarch. in Consol.* Ἠλύσιος. — [3] *Codd. regii et plures al. habent* numine, *quod multi receperunt.* — [4] *Melius* quidem. — [5] *Mendosus loc. Boherius conj.* tum Codro.

Alors qu'à nos amis un enfant vient de naître,
Loin de fêter ce jour ainsi qu'un jour heureux,
On devrait au contraire en pleurer avec eux;
Mais si ce même enfant aussitôt cessait d'être,
C'est alors qu'il faudrait, en bénissant le sort,
Aller fêter le jour d'une si prompte mort.

Il y a quelque chose de semblable dans la Consolation de Crantor, où il est dit qu'un certain Élysius de Térina, au désespoir d'avoir perdu son fils, alla, pour savoir la cause de sa mort, dans un lieu où l'on évoque les ombres, et que là, pour réponse, on lui donna ces vers par écrit :

La mort est un bien désirable.
Les hommes dans l'erreur connaissent peu ce bien.
Ton cher fils en jouit par un sort favorable;
C'est son avantage et le tien.

Voilà sur quelles autorités [52] on dit dans les écoles, que les dieux ont décidé cette question. Et nous avons même l'éloge de la mort, par Alcidamas, célèbre rhéteur ancien, qui y fait l'énumération des misères humaines. Les raisons spéculatives des philosophes ne s'y trouvent pas; mais du côté de l'éloquence, le discours a son mérite. Toutes les fois que les autres rhéteurs parlent des morts souffertes pour la patrie, ils y voient non seulement la gloire, mais le bonheur. Ils remontent jusqu'à Érechthée, dont les filles eurent le courage d'immoler leur vie au salut des Atheniens. Ils vantent Codrus, qui, pour n'être point reconnu à ses habits royaux, se déguisa en esclave, et se jeta au milieu des ennemis, parce que l'oracle avait répondu qu'Athènes remporterait la victoire, si son roi était tué dans le combat. Ils n'oublient pas Ménécée, qui, sur un oracle à peu près semblable, versa son sang pour sa patrie.

datum, si rex interfectus esset, victrices Athenas fore. Menœceus vero non prætermittitur : qui oraculo edito largitus est patriæ suum sanguinem. Iphigenia Aulide duci se immolandam jubet, ut hostium sanguis eliciatur suo.

XLIX. Veniunt inde ad propiora. Harmodius in ore, et Aristogiton, Lacedæmonius Leonidas, Thebanus Epaminondas vigent. Nostros non norunt : quos enumerare [1] magnum est : ita sunt multi, quibus videmus optabiles mortes fuisse cum gloria.

Quæ quum ita sint, magna tamen eloquentia est utendum, atque ita velut superiore e loco concionandum, ut homines mortem vel optare incipiant, vel certe timere desistant. Nam si supremus ille dies non exstinctionem, sed commutationem affert loci, quid optabilius? Sin autem perimit, ac delet omnino, quid melius, quam in mediis vitæ laboribus obdormiscere, et ita conniventem somno consopiri sempiterno? Quod si fiat, melior Ennii, quam Solonis oratio. Hic enim noster,

> Nemo me lacrymis decoret (inquit), neu funera fletu
> Faxit.

At vero sapiens ille,

> [2] Mors mea ne careat lacrymis : linquamus amicis
> Mœrorem, ut celebrent funera cum gemitu.

Nos vero, si quid tale acciderit, ut a deo denun-

[1] *Ernest. dedit* longum.

[2] Μηδέ μοι ἄκλαυστος θανατὸς μόλοι, ἀλλὰ φίλοισι
Καλλείποιμι θανὼν ἄλγεα καὶ στοναχάς.

Iphigénie, enfin, à Aulis, demande elle-même qu'on la conduise à la mort, pour que son sang fasse couler le sang des ennemis.

XLIX. De là, passant à des temps moins reculés, ils célèbrent la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton [53]; celle de Léonidas [54] parmi les Spartiates; celle d'Épaminondas [55] parmi les Thébains. Ils ne connaissent point nos héros de Rome : comment rappellerais-je jamais tous ceux de nos concitoyens qui ont regardé une mort glorieuse comme le plus digne objet de leurs vœux?

Après de si grands exemples, ne laissons pas d'employer toutes les forces de l'éloquence, comme si nous haranguions du haut d'une tribune, pour obtenir des hommes, ou qu'ils commencent à désirer la mort, ou que du moins ils cessent de la craindre. Car enfin, si elle ne les anéantit pas, et qu'en mourant ils ne fassent que changer de séjour, y a-t-il rien de plus désirable pour eux? Et si elle les anéantit, quel plus grand avantage que de s'endormir au milieu de tant de misères, et d'être doucement enveloppé d'un sommeil qui ne finit plus? Ainsi je trouve que notre Ennius, lorsqu'il dit :

> Qu'on ne me rende point de funèbres hommages,

parlait mieux que le sage Solon, qui disait :

> Qu'au jour de mon trépas, tous mes amis en deuil
> Gémissent, et de pleurs arrosent mon cercueil.

Pour nous, si nous recevons du ciel quelque avertissement d'une mort prochaine, obéissons avec joie, avec reconnaissance, bien convaincus que l'on nous tire de prison, et que l'on nous ôte nos chaînes, afin que nous

tiatum videatur, ut exeamus e vita, læti, et agentes gratias pareamus, emittique nos e custodia, et levari vinculis arbitremur, ut aut in æternam, et plane in nostram domum remigremus, aut omni sensu, molestiaque careamus : sin autem nihil denuntiabitur, eo tamen simus animo, ut horribilem illum diem aliis, nobis faustum putemus, nihilque in malis ducamus, quod sit vel a diis immortalibus, vel a natura parente omnium constitutum. Non enim temere, nec fortuito sati, et creati sumus, sed profecto fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano ; nec id gigneret, aut aleret, quod, quum exantlavisset omnes labores, tum incideret in mortis malum sempiternum : portum potius paratum nobis, et perfugium putemus. Quo utinam velis passis pervehi liceat ! sin reflantibus ventis rejiciemur, tamen eodem paullo tardius referamur necesse est. Quod autem omnibus necesse est, idne miserum esse uni potest ?

Habes epilogum, ne quid prætermissum, aut relictum putes. — Aud. Ego vero. Et quidem fecit etiam iste me epilogus firmiorem. — Cic. Optime, inquam. Sed nunc quidem valitudini tribuamus aliquid. Cras autem, et quot dies erimus in Tusculano, agamus hæc, et ea potissimum, quæ levationem habeant ægritudinum, formidinum, cupiditatum : qui omni e philosophia est fructus uberrimus.

---

puissions ou retrouver, dans le séjour éternel, notre véritable patrie, ou être à jamais quittes de sentiment et de douleur. Que si le ciel nous laisse notre dernière heure inconnue, tenons-nous dans une telle disposition d'esprit, que ce jour, si terrible pour les autres, nous paraisse heureux. Rien [56] de ce qui a été déterminé, ou par les dieux immortels, ou par notre commune mère la nature, ne doit être compté pour un mal. En effet, ce n'est pas le hasard, ce n'est pas une cause aveugle qui nous a produits : nous devons l'être, on n'en peut douter, à quelque puissance qui veille sur le genre humain; et elle ne s'est pas donné le soin de nous faire naître et de nous conserver la vie, pour nous précipiter, après nous avoir soumis à toutes les misères de ce monde, dans une mort suivie d'un mal éternel. Regardons plutôt la mort comme un asile, comme un port qui nous attend. Plût aux dieux que nous y fussions menés à pleines voiles! Mais les vents auront beau nous retarder, il faudra nécessairement que nous arrivions, quoiqu'un peu plus tard. Or, ce qui est pour tous une nécessité, serait-il pour moi seul un mal?

Vous me demandiez une péroraison, en voilà une, afin que vous ne m'accusiez pas d'avoir rien omis. — L'Aud. Je sens qu'elle me donne encore un nouveau courage. — Cic. J'en suis ravi. Mais présentement songeons à prendre un peu de repos. Demain, et tout le temps que nous serons à Tusculum, nous continuerons nos entretiens, où nous travaillerons surtout à nous guérir de nos chagrins, de nos terreurs, de nos passions : c'est de toute la philosophie ce qu'on peut recueillir de plus utile.

NOTES

SUR

LE PREMIER LIVRE.

---

1. — I. Suivant la Chronologie de Varron, le consulat de C. Claudius Centho, et de M. Sempronius Tuditanus, est fixé à l'an de Rome 514. L'auteur qui cette année donna une pièce de théâtre, était un affranchi, nommé Livius Andronicus, dont il ne reste qu'un très petit nombre de vers, la plupart tronqués, par lesquels on ne saurait juger de son mérite.

Aulu-Gelle, XVII, 21, compte plus de cent soixante ans depuis la mort de Sophocle, et environ cinquante-deux depuis celle de Ménandre, jusqu'au temps où Livius parut. Suivant les critiques, le compte d'Aulu-Gelle n'est pas tout-à-fait exact. Mais, sur de pareils faits, une erreur de quelques années n'est rien. C'est assez de savoir que les Grecs avaient porté le théâtre à sa dernière perfection, près de deux siècles avant que les Romains eussent en leur langue, ni tragédie, ni comédie, bonne ou mauvaise.

2. — II. M. Fulvius Nobilior, un des grands guerriers de son temps, consul en 565. Il fut envoyé pour soumettre l'Étolie, province de Grèce; et non seulement il s'y fit accompagner par le poète Ennius, mais à son retour, quoique Rome ne fût pas favorable à la poésie, il ne craignit point de consacrer aux Muses les dépouilles de Mars. *Jam vero ille, qui cum Ætolis, Ennio comite, bellavit, Fulvius, non dubitavit Martis manubias Musis consecrare*, dit Cicéron dans son plaidoyer pour le poète Archias, chap. 10, tome XI, page 44.

3. — III. Ceux qui suivaient Épicure. Nous n'avons rien aujourd'hui de ce qu'ils avaient écrit en prose. La perte est petite, puisqu'ils écrivaient mal. Mais n'est-il pas étonnant que Cicéron n'ait pas mis dans un rang à part le poëme de Lucrèce? Il n'en fait mention dans aucun de ses livres philosophiques; et s'il en parle dans une de ses épîtres, ce n'est qu'en deux mots, et comme par apostille. (*Ad Quint. fr.* II, 15.) On le voit cependant attentif partout à

rehausser le mérite de sa nation. Ce que j'en crois, c'est que son silence affecté sur Lucrèce vient de ce qu'il se faisait une peine, et avec raison, de rien dire qui pût tourner à la gloire d'une secte qu'on ne pouvait trop décrier, parce que les principes d'Épicure, pris littéralement, tiraient à des conséquences infinies pour les mœurs.

4. — IV. Il y a dans le texte, *scholas*, qui se rendrait fort mal par le mot d'*écoles* Cicéron, au commencement du second Livre *de Finibus*, explique ce que c'était. « Gorgias, dit-il, fut le premier qui « osa demander en public qu'on le questionnât, c'est-à-dire qu'on « lui marquât sur quoi on voulait qu'il discourût. C'est, ajoute « Cicéron un peu plus bas, ce qui se pratique encore aujourd'hui « dans l'Académie. Car, lorsque celui qui veut être instruit, a dit, « par exemple, *il me semble que la volupté est le souverain bien*, « alors le philosophe soutient l'opinion contraire dans un discours « continu. » C'est donc le discours du maître, en réponse à la question du disciple, qui s'appelait *schola* : et dans notre langue le mot de *conférence* est peut-être celui qui s'éloigne le moins de cette idée, pourvu qu'on se souvienne que ces discours se faisaient sur une question non prévue, mais qui venait d'être proposée à l'instant même.

5. — *Ibid.* Cicéron dans son *Brutus*, chap. 90, parlant de ce qu'il avait fait dans sa jeunesse pour se perfectionner dans l'éloquence : « Tous « les jours, dit-il, je m'exerçais à déclamer avec Pison, Pompée, « ou quelque autre. C'était souvent en latin, mais plus souvent en « grec : soit parce que la langue grecque, qui est féconde en beau« tés, m'apprenait insensiblement à enrichir la nôtre; soit parce « que mes maîtres étant Grecs, ils n'auraient pu m'avertir de mes « fautes, si je n'avais déclamé dans leur langue. » Pour savoir plus précisément ce que c'est que déclamation, *voyez* Quintilien, II, 10; et X, 5.

6. — *Ibid.* Le mot d'*auditeur* est visiblement amené par là. Ceux donc qui prétendent que ces lettres, A. et M., qui distinguent les interlocuteurs dans la plupart des manuscrits, signifient *Atticus*, et *Marcus* prénom de Cicéron, ne considèrent pas qu'ils font ici jouer à Atticus le rôle d'écolier. Ce qui est si vrai, que Cicéron lui-même, dans la seconde Tusculane, chap. 12, traite de *jeune homme* celui qui s'entretient avec lui : *At tu, adolescens, etc.* Aurait-il parlé de cette sorte à Atticus?

7. — VII. Ici je suis obligé de recourir à un équivalent, pour faire entendre mon texte : car nous ne saurions en notre langue faire une

phrase qui affirme, ou qui nie, sans que le verbe y soit exprimé, ou clairement sous-entendu.

8. — VIII. Cette pensée fait un vers dans Cicéron; et il n'est pas aisé, dit l'abbé d'Olivet, de donner un tour poétique à ces sortes de citations, qui pourtant sont fréquentes dans les *Tusculanes*. Si quelqu'un pouvait vaincre la difficulté, c'était l'illustre Rousseau. L'amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, l'a engagé à me secourir en cette occasion. Il a bien voulu faire pour moi la plupart des vers qui se trouvent dans cette première Tusculane : et je dis la plupart, afin qu'on ne lui attribue pas ceux qui doivent être mis sur mon compte, c'est-à-dire les mauvais.

9. — X. Platon, dans le *Phédon*, fait avancer cette opinion par Simmias, un des personnages qu'il introduit dans ce dialogue.

Puisque c'est, dit Simmias, l'union du chaud et du froid, du sec et de l'humide, qui fait subsister notre corps, il faut que notre âme soit le mélange tempéré de ces sortes d'éléments. D'où il s'ensuit que leur altération, causée par des maladies, ne peut détruire le corps, qu'en même temps elle ne détruise l'âme. A peu près, dit-il, comme l'harmonie d'une lyre ne subsiste plus, quand la lyre est rompue. La lyre et ses cordes, voilà le corps : l'harmonie, voilà l'âme.

Platon réfute ce sentiment par deux ou trois raisons, qu'il met dans la bouche de Socrate, et dont la première est un argument *ad hominem*. Car Simmias convenait que l'âme était antérieure au corps. Comment donc, lui répond Socrate, pouvez-vous dire que l'âme résulte de quelque chose qui ne commence à exister qu'avec le corps? C'est dire que l'harmonie existe avant la lyre qui doit la produire. Mais cet argument n'est bon que contre un homme qui admet la préexistence des âmes.

Une autre raison bien plus solide, c'est que l'âme commande au corps. On se sent une soif brûlante, et cependant on se refuse de boire. C'est l'exemple qu'allègue Socrate. Or, dit-il, l'âme ne saurait être l'harmonie du corps, et n'être pas parfaitement d'accord avec lui. L'un demande, l'autre refuse : où est donc l'accord entre eux?

Aristote, *de Anima*, I, 4, réfute aussi la même opinion, et dit que si cette idée d'harmonie peut convenir à quelque chose qui résulte du corps, c'est à la santé, c'est à la disposition où le corps se trouve, mais non à l'âme.

10. — *Ibid.* Aristote, dans le chapitre que je viens de citer, réfute aussi le sentiment de ceux qui définissent l'âme, *un nombre qui se meut*, ἀριθμὸν ἑαυτὸν κινοῦντα; et par *nombre*, il entend *unité*, *μονάδα*. Je n'entrerai point dans les détails de ses raisons; car elles portent sur des

principes de géométrie, dont, à mon avis, il n'y a nulle application à faire ici. Xénocrate admettait la spiritualité de l'âme : c'est un fait reconnu par Cicéron, *Quæst. acad.*, I, 12; et II, 39. Or, du moment qu'il s'agit d'une chose purement spirituelle, doit-on parler de points, de lignes, de superficie?

11. — X. Ἐντελέχεια, ou Ἐνδελέχεια. Rabelais, Livre V, chap. 19, est pour le premier. Mais le grand embarras n'est pas de savoir comment ce mot doit s'écrire, c'est de comprendre nettement ce qu'il signifie.

Quelques uns prétendent que Cicéron lui-même ne l'a pas compris, et qu'il le définit mal. Politien, *Miscell.* cap. 1, et André Schot, *Tull. Quæst.*, IV, 12, ont entrepris de le justifier. Mais c'étaient de purs grammairiens; et je ne dois pas dissimuler que Gassendi et Leibnitz, deux juges infiniment plus redoutables en ces matières, ne favorisent nullement l'interprétation de Cicéron. Gassendi en parle dans sa *Physique*, Livre III, chap. 1. A l'égard de Leibnitz, *voyez* ses principes dans le Supplément des journaux de Leipsick, tome VIII, sect. 11. *Voyez* aussi une de ses lettres imprimée dans un livre de Pellisson, qui a pour titre, *de la Tolérance des religions*. Et après qu'on aura bien examiné ce que les uns et les autres ont fourni d'éclaircissements sur ce sujet, peut-être n'en sera-t-on pas plus avancé. Telle est l'impossibilité d'y voir clair, qu'elle a donné lieu à ce ridicule conte, rapporté par Crinitus, *de Honesta disciplina*, VI, 11 : Suivant lui, Hermolaus Barbarus, noble Vénitien, qui mourut patriarche d'Aquilée en 1439, eut une conférence avec le diable, pour savoir de lui quelle idée Aristote attachait à ce terme, dont nulle part il ne donne une définition exacte.

12. — XI. Il n'y a en effet que la révélation divine qui puisse nous instruire pleinement et infailliblement sur une matière si obscure d'elle-même. Voici donc ce qu'il y a de certain pour nous :

1°. Que notre âme est une substance spirituelle et immortelle.

2°. Que ce n'est point une portion de l'essence divine.

3°. Mais qu'elle est créée de rien.

4°. Et que chaque âme est créée individuellement, pour être la forme du corps qu'elle anime.

Ainsi l'ont décidé les conciles œcuméniques : le quatrième de Latran, tenu sous Innocent III; celui de Vienne, tenu sous Clément V; et le cinquième de Latran, tenu sous Léon X.

13. — XII. Castor et Pollux. Voyez *de Nat. deor.*, II, 2; et III, 5.

14. — XIV. Les *Synéphèbes*, comme qui dirait *les jeunes Camarades*, étaient une comédie grecque de Ménandre, traduite ou imitée en

latin par Cécilius, qui est appelé ici *Statius* dans le texte de Cicéron. *Statius*, nom servile, n'est qu'une espèce de sobriquet, qui lui était resté de sa fonction d'esclave.

15. — XVI. Pour mieux exprimer le ton d'un revenant, si j'ose employer ce terme, c'est à dessein qu'on a donné un peu d'enflure aux vers suivants. Ils en avaient déjà en latin, si on les compare au texte de l'*Hécube* d'Euripide :

> Ἥκω, νεκρῶν κευθμῶνα, καὶ σκότου πύλας
> Λιπών. . . .

que l'on pourrait rendre ainsi :

> Des portes de l'Erèbe, et des demeures sombres,
> Je reviens en ces lieux. . . .

16. — *Ibid.* Dans l'*Odyssée*, Livre XI, où se voit la descente d'Ulysse aux enfers.

17. — Ibid. *Nécromancie*, ou *nécromance* : l'art d'évoquer les morts pour savoir d'eux quelque chose de caché, ou de futur.

18. — *Ibid.* Cicéron était né à une lieue d'Arpinum, ville du pays des Volsques, aujourd'hui la *Terre de Labour*. C'est dans cette contrée qu'est le lac d'Averne.

19. — *Ibid.* Il est clair que ceci regarde Servius Tullius, sixième roi de Rome. *Gentilis* ne signifie pas *qui est de même famille*, mais *qui porte le même nom de famille*. *Voyez* le P. Biciola, *Horar. subsec.* IX, 17. Ainsi c'est sans fondement que Bayle, dans le recueil *in-folio* de ses Œuvres diverses, tome 1, page 170, demande *si l'on ne pourrait pas prétendre que ce passage*, Fuit enim meo regnante gentili, *est une preuve que Cicéron n'ignorait pas que ses ancêtres avaient régné?* Cicéron lui-même, dans son *Brutus*, chap. 16, parlant des plébéiens, qui se faisaient de fausses généalogies, sous prétexte que leur nom était le même que celui de quelque famille patricienne : *C'est*, dit-il, *comme si je disais que moi je descends de M. Tullius, patricien, qui fut consul dix ans après l'expulsion de nos rois.* Un homme donc assez modeste pour ne pas vouloir qu'on le fasse descendre d'un ancien consul, comment mettrait-il ici au nombre de ses ancêtres un roi encore plus ancien?

Quelques uns ont fait descendre Cicéron d'un Tullus Attius, roi des Volsques. On cite là dessus Plutarque, la Chronique d'Eusèbe, et Silius Italicus. Quoi qu'il en soit, Cicéron lui-même, dans le second Livre des Lois, chap. 1, se contente de dire qu'il était issu d'une très ancienne race, originaire du lieu où était située la maison de son père, tout près d'Arpinum.

20. — XVII. Donc les académiciens ne doutaient pas absolument de tout, et par conséquent on a grand tort de les confondre avec les pyrrhoniens.

21. — XXI. Les épicuriens. Lucrèce, V, 8 :

> *Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,*
> *Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ*
> *Nunc appellatur sapientia,* etc.

22. — *Ibid.* On aurait tort de penser que l'intention de Cicéron soit de traiter d'imbécilles ceux qui croyaient au dogme des récompenses éternelles accordées à la vertu, et des châtiments réservés au crime. Il attaque plus loin ceux qui n'avaient pas cette croyance, et il ne s'élève ici que contre les superstitions populaires.

23. — XXII. Pline, VII, 32, nous apprend que dans le temple de Delphes on lisait trois sentences de Chilon. La première est celle que Cicéron rapporte ici. La seconde, *qu'il ne faut rien désirer trop vivement.* La troisième, *que c'est une misère d'avoir dettes ou procès.*

24. — *Ibid.* Dans l'endroit qui nous reste de ce sixième Livre : c'est le *Songe de Scipion.*

Mais ce fameux argument de Platon, ou ne prouve rien, ou prouve trop. Car, premièrement, il prouve pour l'âme des bêtes, ni plus ni moins que pour l'âme humaine.

En second lieu, il suppose que l'âme est improduite ; et, comme on parle dans l'école, il lui donne une éternité antérieure, aussi-bien qu'une éternité postérieure.

En troisième lieu, ni cet argument, ni tout ce qui précède, ne prouve que toute âme humaine soit une substance individuelle, qui doive subsister éternellement la même, sans altération et sans mélange. Au contraire, il paraît que, suivant Platon et Cicéron, les âmes heureuses vont au sortir du corps se réunir à la prétendue âme universelle, dont le principal séjour est dans l'éther. Que si cela est, mon âme cesse d'être moi, puisqu'elle ne subsiste pas autrement que comme une goutte d'eau, confondue dans ce vaste océan, d'où tôt ou tard elle ira encore couler dans quelque autre canal. Ainsi mon âme ne sera éternelle, que comme la matière, dont à la vérité les modifications varient, mais dont aucune portion ne périt.

Pour tâcher cependant de répondre à cette difficulté, remarquons que dans le *Songe de Scipion*, d'où ceci est tiré, on nous présente deux âmes, celle de Scipion l'Africain, et celle de Paul Émile, comme deux substances permanentes, individuellement distinctes.

25. — XXIV. Dans le *Phédon.*

26. — *Ibid.* Voici un mot sur chacun de ces noms propres, avec les sources où l'on peut chercher de plus amples éclaircissements.

Simonide, poète célèbre, natif de l'île de Céos, et qui vivait sous Darius fils d'Hystaspe. On le croit l'inventeur de la mémoire artificielle. *Voyez* Quintilien, XI, 2.

Théodecte, disciple d'Aristote. On pouvait lui dire telle quantité de vers qu'on voulait; il lui suffisait, pour les retenir mot à mot, de les entendre lire une seule fois. *Voyez* Quintilien, *ibid.*

Cinéas, ambassadeur de Pyrrhus à Rome. Dès le lendemain de son arrivée à Rome, il fut en état de saluer tous les sénateurs et tous les chevaliers, en les appelant chacun par leur nom, sans avoir besoin de nomenclateur. *Voyez* Pline, VII, 24.

Charmadas ou *Charmidès*. *Voyez* Cicéron, *de Orat.*, II, 88; et Pline, VII, 24.

Métrodore, de Scepsis, ville de Phrygie. *Voyez* Pline et Quintilien, aux endroits déjà cités.

Hortensius, ce grand orateur, contemporain et rival de Cicéron.

27. — XXV. J'emprunte cette phrase à la traduction de ce morceau par Laharpe, dans son chapitre sur Sénèque. J'aurais voulu pouvoir profiter plus souvent des travaux de cet excellent critique; mais on sait combien ses traductions sont infidèles. Ici, par exemple, j'avoue que celle de l'abbé d'Olivet m'a semblé préférable; et ce jugement ne pourra étonner que ceux qui ne rendent point assez de justice au savant traducteur de Cicéron. J. V. L.

28. — XXVI. Les commentateurs ne nous indiquent point où Euripide a tenu ce langage. C'est dans ce vers, cité par le président Bouhier :

Ὁ νοῦς γὰρ ἡμῖν ἐστὶν ἐν ἑκάστῳ θεός.

29. — XXVII. C'est un ouvrage que Cicéron avait fait pour se consoler à la mort de sa fille. Il n'en reste que trois ou quatre fragments, dont celui-ci est le plus long.

30. — *Ibid.* Plusieurs modernes ont soutenu que la notion de *pur esprit* ne se trouvait pas dans les anciens. Je leur demanderais volontiers s'ils ont, pour exprimer cette notion, des termes moins équivoques et plus décisifs que ceux de la dernière partie de ce fragment?

31. — XXVIII. Il est aisé d'apercevoir combien nos idées en géographie diffèrent de celles des anciens. (*Voyez* Pline et Pompon. Méla). La traduction des vers suivants est de J.-B. Rousseau.

32. — XXX. L'abbé d'Olivet nous apprend que dans le Dictionnaire de Trévoux, au mot *Suicide*, on lit ces propres termes : « M. l'abbé

d'Olivet loue Caton de s'être donné la mort; il prétend que Dieu lui en fit naître un légitime sujet. » Et il s'étonne avec raison, qu'on veuille identifier ainsi l'auteur et le traducteur. Mais combien de gens lisent et jugent, ou avec cette légèreté, ou avec cette mauvaise foi ! J. V. L.

33. — XXXI. Dans le texte, *quid refert? adsunt enim, qui hæc non probent*, qui étaient ces assistants (*adsunt*)? On ne voit pas qu'il y en eût, et Cicéron, peu après, parle de ces contradicteurs comme de gens absents? Cela ne peut aussi être entendu de son disciple, qui va bientôt l'assurer qu'il n'est pas dans d'autres sentiments. Il faut donc lire, suivant le président Bouhier, *absunt enim, etc.* Il me semble que ce léger changement répandrait beaucoup de jour sur les difficultés et les incertitudes de ce passage, diversement expliqué. Wolf, Schütz, etc. m'ont paru moins heureux dans leurs conjectures. J. V. L.

34. — XXXIII. En cet endroit Cicéron nie que les bêtes aient une âme qui pense. Il le nie aussi dans son premier Livre *des Lois*, chap. 7, où parlant de l'homme : *Solum est*, dit-il, *ex tot animantium generibus, atque naturis, particeps rationis et cogitationis, quum cetera sint omnia expertia.* Cependant avec la liberté d'un académicien, qui se permet le pour et le contre selon les occasions, il reconnaît dans son troisième Livre *de la Nature des Dieux*, chap. 9, non seulement que les bêtes ont du sentiment, mais qu'elles ont même de l'entendement, de la raison, et de la mémoire : *in formica non modo sensus, sed etiam mens, ratio, memoria.*

35. — *Ibid.* Aristote, dans ses Problèmes, sect. 30.

36. — *Ibid.* Il y a seulement dans le texte : *vixit cum Africano.* Mais ce *vixit* offre ici les deux idées de contemporain et d'ami; outre qu'on sait, par d'autres endroits de Cicéron, que Scipion l'Africain était plein d'estime et d'amitié pour Panétius, le plus célèbre stoïcien de son temps.

37. — XXXIV. *Voyez* la note 29, chap. 27.

38. — *Ibid.* Philosophe de la secte d'Aristippe, nommée la secte cyrénaïque.

39. — *Ibid.* Il avait donc bien mal profité de sa lecture ; car Socrate dit expressément dans le *Phédon*, que personne, et pour quelque cause que ce puisse être, n'a droit de se donner la mort. *Voyez* surtout le chap. 6 : Ὡς ἔν τινι φρουρᾷ ἐσμὲν οἱ ἄνθρωποι κ. τ. λ.

40. — XXXVI. On voit assez pourquoi j'ai substitué ici un équivalent.

41. — L'abbé d'Olivet, sous prétexte que Cicéron emploie le mot *carere*

dans un sens qu'on ne saurait donner au mot *manquer*, avait supprimé dans sa traduction presque toute la fin de ce chapitre. Ce sont là, dira-t-on, des subtilités de l'école : à la bonne heure; mais il faut donner Cicéron tel qu'il est. Nous n'avertissons pas de toutes les autres lacunes qu'il a fallu remplir, ni des fautes nombreuses de détail qu'il n'était pas moins nécessaire de corriger. J. V. L.

42. — XXXVII. Voilà bien le véritable amour de la patrie! Il ne se borne pas à la courte durée de la vie; mais, dans sa religieuse sollicitude, il embrasse l'avenir. — Heureusement Cicéron n'était pas prophète; car il eût vu qu'avant dix mille ans Rome devait être envahie par un peuple étranger. Que serait-ce s'il avait pu prévoir l'avilissement de ce grand empire? Il n'avait pas besoin de cette prescience funeste; les maux présents étaient bien assez pour lui. J. V. L.

43. — XXXIX. Priam étant mort âgé, et après avoir essuyé tant de disgrâces, il a eu certainement plus d'occasions de pleurer, que Troïle son fils, qui, à la fleur de l'âge, fut tué par Achille. Cette pensée a été imitée par l'auteur d'une jolie inscription antique, mise sur le tombeau d'une jeune fille, et rapportée page 377 du recueil de Fabretti. En voici les derniers vers :

Perpetuo talis gemitu, lacrymisque colenda,
Infelix, ævo tam cito quæ caruit;
An felix, ægræ potius subducta senectæ :
Sic Hecuba flevit Penthesilea minus.

44. — XL. On regardait les Chaldéens comme les premiers hommes qui se fussent rendus habiles dans l'astronomie. Ainsi ceux de cette nation qui se mêlaient de l'astrologie judiciaire, ne pouvaient manquer d'avoir la vogue. *Voyez* Cicéron, *de Divinat.*, I, 1.

45. — *Ibid.* Xénophon, *Hist. gr.*, II, 3, donne à ceci un tour un peu différent. *Lorsque Théramène eut bu le poison, faisant sauter en l'air ce qui restait,* Voilà, *dit-il,* la part du beau Critias, Κριτίᾳ τοῦτ' ἔστω τῷ καλῷ.

46. — XLII. Il y a là-dessus dans le Traité *de l'Amitié*, chap. 4, un passage formel, par où l'on voit que Cicéron, bien persuadé lui-même de l'immortalité de l'âme, soutient que Socrate n'a jamais varié sur ce point, comme il faisait sur la plupart des autres matières. *Qui* (Socrates) *non tum hoc, tum illud, ut in plerisque, sed idem dicebat semper, animos hominum esse divinos; iisque, quum e corpore excessissent, reditum in cælum patere, optimoque et justissimo cuique expeditissimum.*

47. — XLIII. Aux Lacédémoniens, qui étaient durs à eux-mêmes par une suite de leur éducation, Cicéron oppose un philosophe qui devait être voluptueux par principes, puisqu'il était de la secte d'Aristippe. C'est ce même Théodore, qui est surnommé ailleurs l'*athée*.

48. — XLIV. Polydore, dans l'*Ilione* de Pacuvius, adressait les paroles suivantes à Ilione qui était sa sœur, mais qu'il croyait sa mère. *Voyez* Hygin, *fab.* 109, et les commentateurs d'Horace sur les Satires, 1, 5, 16.

49. — *Ibid.* Il y a dans le texte, *flebilibus modis :* ce qui doit s'entendre de la flûte qui accompagnait et qui dirigeait la voix du comédien.

50. — *Ibid.* Plaisanterie : car il confond à dessein l'acteur avec le personnage qu'il représente.

51. — XLVI. Ainsi, Pindare, *Isthm.*, V, 18, s'adressant à un athlète victorieux : *Que vous reste-t-il à désirer, puisque vous n'aspirez pas sans doute à devenir le maître des dieux?* Μὴ μάτευε Ζεὺς γενέσθαι. Πάντ' ἔχεις. Ce trait explique parfaitement la pensée du Lacédémonien. *Bouhier.*

52. — XLVIII. Mais toutes ces prétendues autorités sont détruites par un raisonnement de Sappho, qu'Aristote nous a conservé dans sa *Rhétorique*, Livre II, chap. 23. *C'est un mal que la mort*, disait Sappho ; *et la preuve que les dieux l'ont ainsi jugé, c'est qu'aucun d'eux n'a encore voulu mourir.*

53. — *Ibid.* Harmodius et Aristogiton conjurèrent contre les fils de Pisistrate, tyran d'Athènes. Ils ne tuèrent que l'un des deux, et ils périrent dans cette conjuration, la dernière année de l'olympiade 66, c'est-à-dire selon le P. Pétau, 513 ans avant l'ère chrétienne.

54. — *Ibid.* Léonidas, chef des Lacédémoniens, défendit le pas des Thermopyles avec une poignée de Grecs, contre une effroyable armée de Perses, commandée par Xerxès. *Voyez* Hérodote, Livre VII.

55. — *Ibid.* Qui ne connaît Épaminondas? A quoi bon des remarques en pareil cas? Aujourd'hui, pour satisfaire des lecteurs paresseux, et qui ne veulent pas même ouvrir un dictionnaire, il faudrait qu'un pauvre traducteur prît à tout bout de champ la peine de transcrire des pages entières de son Moréri. — Nous conservons cette note un peu chagrine de l'abbé d'Olivet, pour qu'elle nous serve de justification auprès de ceux qui ne trouveraient pas assez de développements dans nos commentaires sur Cicéron, et qui, en les comparant aux volumineuses remarques des *Variorum*, regretteraient la

facile abondance des anciens interprètes. Ils ont rendu de grands services, et ils ont fait ce qu'il était indispensable de faire au seizième et au dix-septième siècle. Profitons aujourd'hui de leurs travaux ; mais ne faisons pas comme eux. J. V. L.

56. — XLVIII. Toute la substance de cette Tusculane est renfermée dans les dix ou douze lignes suivantes : et il faut convenir que c'est là tout ce qu'on pouvait attendre de plus raisonnable d'un païen. Cicéron, suivant l'idée qu'il se formait d'un Être suprême, ne le considérait que comme une bonté infinie. Mais la religion nous enseigne, qu'en Dieu la bonté est inséparable de la justice, et que comme il y a des récompenses éternelles pour les gens de bien, il y a des peines éternelles pour les coupables.

— On trouvera ces questions sur la théologie des anciens, examinées avec plus d'étendue dans les observations qui seront jointes au Traité *de la Nature des Dieux*.

SECONDE
TUSCULANE;

TRADUCTION DE L'ABBÉ D'OLIVET,

REVUE PAR L'ÉDITEUR.

TUSCULANARUM

LIBER SECUNDUS.

DE TOLERANDO DOLORE.

I. Neoptolemus quidem apud Ennium philosophari sibi ait necesse esse, sed paucis: nam omnino haud placere. Ego autem, Brute, necesse mihi quidem esse arbitror philosophari: nam quid possum, præsertim nihil agens, agere melius? sed non paucis, ut ille. Difficile est enim, in philosophia pauca esse ei nota, cui non sint aut pleraque, aut omnia. Nam nec pauca, nisi e multis, eligi possunt, nec, qui pauca perceperit, non idem reliqua eodem studio persequetur. Sed in vita tamen occupata, atque, ut Neoptolemi tum erat, militari, pauca ipsa multum sæpe prosunt, et ferunt fructus, si non tantos, quanti ex universa philosophia percipi possunt; tamen eos, quibus aliqua ex parte interdum aut cupiditate, aut ægritudine, aut metu [1] liberemur: velut ex ea disputatione, quæ mihi nuper habita est in Tusculano, magna videbatur mortis effecta contemtio; quæ non minimum valet ad animum metu liberandum. Nam qui id, quod vitari non potest, metuit, is vivere animo quieto nullo modo

[1] *Davisio placebat* liberentur.

TUSCULANES,

LIVRE SECOND.

DU MÉPRIS DE LA DOULEUR.

I. Néoptolème, dans Ennius, dit qu'il a besoin de philosopher, mais seulement un peu ; trop de philosophie lui déplaît. Pour moi, Brutus, je crois en avoir besoin aussi : que pourrais-je faire de mieux, surtout dans un temps où je n'ai rien à faire [1] ? Mais je ne veux pas, à l'exemple du fils d'Achille, me prescrire des bornes ; car, à moins que d'avoir embrassé toute la philosophie, ou presque toute, il est difficile d'en bien savoir quelques points détachés ; et l'on ne peut ni faire un choix, sans connaître ce qu'on rejette, ni posséder une partie de cette science, sans éprouver pour le reste une égale curiosité. A l'égard d'un homme occupé, et d'un guerrier, tel qu'était alors [2] Néoptolème, j'avoue que ce peu même qu'il sait ne laisse pas de lui être souvent d'un grand secours, et qu'il en retire des avantages, non pas tels que les produirait une parfaite connaissance de la philosophie, mais qui suffisent pour le délivrer, au moins en partie, des maux que la cupidité, que le chagrin, que la crainte, seraient capables de lui causer. Par exemple, depuis notre dernière conférence de Tusculum, la mort m'a paru ne mériter qu'un grand mépris ; et ce mépris ne contribue pas peu à nous tranquilliser l'âme ; car de craindre une chose inévitable,

potest: sed qui, non modo quia necesse est mori, verum etiam quia nihil habet mors, quod sit horrendum, mortem non timet, magnum is sibi præsidium ad beatam vitam comparat. Quanquam non sumus ignari, multos studiose contra esse dicturos: quod vitare nullo modo potuimus, nisi nihil omnino scriberemus. Etenim si orationes, quas nos multitudinis judicio probari volebamus (popularis est enim illa facultas, et [1] effectus eloquentiæ est audientium approbatio), sed si reperiebantur nonnulli, qui nihil laudarent, nisi quod se imitari posse confiderent, quemque sperandi sibi, eumdem et bene dicendi finem proponerent, et quum obruerentur copia sententiarum atque verborum, jejunitatem et famem se malle, quam ubertatem et copiam dicerent: unde erat exortum genus Atticorum, iis ipsis, qui id sequi se profitebantur, ignotum; qui jam conticuere, pæne ab ipso foro irrisi: quid futurum putamus, quum, adjutore populo, quo utebamur antea, nunc minime nos uti posse videamus? Est enim philosophia paucis contenta judicibus, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi et suspecta, et invisa: ut vel, si quis universam velit vituperare, secundo id populo facere possit; vel, si in eam, quam nos maxime sequimur, conetur invadere, magna habere possit auxilia a reliquorum philosophorum disciplinis.

[1] *Lambinus conj.* effectrix.

c'est ne pouvoir de sa vie compter sur un moment de repos. Au lieu qu'en regardant la mort, non seulement comme nécessaire, mais comme une chose qui de soi n'a rien de terrible, on se ménage une puissante ressource pour vivre heureux. Je n'ignore cependant pas que bien des gens prendront à tâche de me contredire; mais pour n'en pas courir les risques, je n'avais qu'un moyen; ne point écrire du tout. Par mes harangues même, où je me proposais de plaire à la multitude (parce qu'en effet l'éloquence, qui est un art populaire, a pour but l'approbation publique), j'ai éprouvé combien les jugements étaient partagés. Il se trouvait de ces esprits qui sont disposés à ne louer que ce qu'ils croient pouvoir imiter, et qui prennent les bornes de leur talent pour les bornes de l'art. Je les accablais par une profusion de pensées et d'expressions. Ils eussent mieux aimé, disaient-ils, un style décharné et affamé, que tant de fécondité et d'abondance. Voilà d'où sortit cette secte de prétendus Attiques [3], qui ne savaient pas eux-mêmes ce que c'est qu'atticisme, et qui, ayant été presque sifflés en plein barreau, ont pris enfin le parti de se taire. Que n'ai-je donc pas à craindre, lorsque je m'engage dans un genre d'écrire où le peuple, sur qui j'avais à compter pour le succès de mes Discours, ne peut m'être bon à rien? car la philosophie, contente de peu de juges, fuit à dessein la multitude, et lui est par là même suspecte et odieuse. Aussi, s'élève-t-il contre elle un accusateur, le peuple applaudit; et si l'on attaque en particulier la secte à laquelle je me suis principalement attaché, on y sera encore aidé par les partisans de toutes les autres.

II. Nos autem universæ philosophiæ vituperatoribus respondimus in Hortensio; pro Academia autem quæ dicenda essent, satis accurate in Academicis quatuor libris explicata arbitramur: sed tamen tantum abest, ut scribi contra nos nolimus, ut id etiam maxime optemus. In ipsa enim Græcia philosophia tanto in honore nunquam fuisset, nisi doctissimorum contentionibus dissentionibusque viguisset.

Quamobrem hortor omnes, qui facere id possunt, ut hujus quoque generis laudem jam languenti Græciæ eripiant, et perferant in hanc urbem, sicut reliquas omnes, quæ quidem erant expetendæ, studio atque industria sua majores nostri transtulerunt. Atque oratorum quidem laus ita ducta ab humili, venit ad summum, ut jam, quod natura fert in omnibus fere rebus, senescat, brevique tempore ad nihilum ventura videatur. Philosophia nascatur latinis quidem litteris ex his temporibus, eamque nos adjuvemus; nosque ipsos redargui refellique patiamur. Quod ii ferunt animo iniquo, qui certis quibusdam destinatisque sententiis quasi addicti, et consecrati sunt, eaque necessitate constricti, ut, etiam quæ non probare soleant, ea cogantur constantiæ causa defendere. Nos, qui sequimur probabilia, nec ultra id, quod verisimile occurrerit, progredi possumus, et refellere sine pertinacia, et refelli sine iracundia parati sumus.

Quod si hæc studia traducta erunt ad nostros,

II. J'ai répondu dans mon *Hortensius* [4] à ceux qui se déclarent contre toute philosophie en général, et je crois n'avoir point mal développé, dans mes quatre Livres Académiques [5], ce qu'il y avait à dire pour la défense de l'Académie; mais enfin, bien loin de trouver étrange qu'on écrive contre moi, c'est au contraire ce que je désire le plus. Jamais la philosophie n'aurait été si honorée parmi les Grecs, sans l'éclat que lui attiraient les disputes et les altercations de leurs savants.

Ainsi, j'exhorte tous ceux qui en sont capables, à enlever jusqu'à cette sorte de mérite à la Grèce, qui se repose après tant de gloire. Qu'ils transportent ici la philosophie, comme nos ancêtres y ont transporté les autres arts utiles, et comme nous avons vu l'éloquence, dont les commencements furent si faibles parmi nous, y arriver à un si haut point de perfection, que déjà, selon le cours naturel de presque toutes choses, elle décline, et va bientôt, ce me semble, retomber dans le néant. Pour hâter donc les progrès de la philosophie, qui commence seulement à naître dans Rome, donnons toute liberté de nous attaquer et de nous réfuter. C'est à quoi ne peuvent se résoudre qu'avec peine ceux qui ont épousé des dogmes dont ils ne peuvent se départir, et qui, par l'enchaînement de leurs principes, sont dans la nécessité d'admettre des conséquences, que sans cela ils rejetteraient; mais pour nous académiciens, qui nous en tenons aux probabilités, et qui, le vraisemblable étant trouvé, ne pouvons étendre nos vues au-delà, nous sommes disposés, et à refuter les uns sans opiniâtreté, et à souffrir sans émotion que les autres nous réfutent.

Que si nos Romains prennent du goût pour la phi-

ne bibliothecis quidem græcis egebimus, in quibus multitudo infinita librorum propter eorum est multitudinem, qui scripserunt; eadem enim dicuntur a multis; ex quo libris omnia referserunt. Quod accidet etiam nostris, si ad hæc studia plures confluxerint. Sed eos, si possumus, excitemus, qui liberaliter eruditi, adhibita etiam disserendi elegantia, ratione et via philosophantur.

III. Est enim quoddam genus eorum, qui se philosophos appellari volunt, quorum dicuntur esse latini sane multi libri : quos non contemno equidem, quippe quos nunquam legerim : sed quia profitentur ipsi illi, qui eos scribunt, se neque distincte, neque distribute, neque eleganter, neque ornate scribere; lectionem sine ulla delectatione negligo. Quid enim dicant, et quid sentiant ii, qui sunt ab ea disciplina, nemo mediocriter quidem doctus ignorat. Quamobrem, quoniam, quemadmodum dicant, ipsi non laborant : cur legendi sint, nisi ipsis inter se, qui idem sentiunt, non intelligo. Nam, ut Platonem, reliquosque Socraticos, et deinceps eos, qui ab his profecti sunt, legunt omnes, etiam qui illa aut non approbant, aut non studiosissime consectantur; Epicurum autem, et Metrodorum non fere præter suos quisquam in manus sumit : sic hos latinos ii soli [1] legunt, qui illa recte dici putant.

Nobis autem videtur, quidquid litteris mandetur, id commendari omnium eruditorum lectioni

[1] Legant.

losophie, nous n'aurons plus besoin des bibliothéques grecques, où l'on est accablé d'une infinité de volumes, parce que cette nation a produit d'innombrables auteurs, qui, pour la plupart, se copient les uns les autres; et il en arrivera de même à nos écrivains, si nous en avons beaucoup qui se livrent à ces études. Portons-y, le plus que nous pourrons, ceux qui réunissent à une instruction variée l'élégance du style, le jugement et la méthode.

III. Nous avons déjà une espèce de gens [6] qui veulent qu'on leur donne le nom de philosophes, et dont les ouvrages latins ne sont pas, dit-on, en petite quantité. J'aurais tort de les mépriser, n'ayant rien lu de leur façon; mais comme ils se donnent eux-mêmes pour écrire sans ordre, sans suite, sans élégance, sans ornements, je laisse là une lecture qui ne me promet point de plaisir. Quant à leur doctrine, pour peu que l'on ne soit pas tout-à-fait ignorant, on sait en quoi elle consiste. Ainsi, du moment qu'ils ne s'étudient point à plaire, je ne vois pas pourquoi, hors de leur parti, ils auraient des lecteurs. Platon, les autres disciples de Socrate, et leurs successeurs, sont lus de tout le monde, même de ceux qui n'approuvent pas, ou qui du moins n'épousent pas leurs opinions; mais ni Épicure ni Métrodore ne sont guère qu'entre les mains de leurs sectateurs, et ceux de nos auteurs latins qui marchent sur leurs traces, n'ont de même pour lecteurs que ceux qui pensent comme eux.

Pour moi, sur quelque sujet qu'on écrive, je crois que ce doit être de manière à se faire lire par tous ceux qui ont du goût; et si je n'y réussis point, ce n'est pas

decere. Nec, si ipsi minus consequi possumus, idcirco minus id ita faciendum esse sentimus. Itaque mihi semper peripateticorum academiæque consuetudo, de omnibus rebus in contrarias partes disserendi, non ob eam causam solum placuit, quod aliter non posset, quid in unaquaque re verisimile esset, inveniri : sed etiam quod esset ea maxima dicendi exercitatio; qua princeps usus est Aristoteles, deinde eum qui secuti sunt. Nostra autem memoria Philo, quem nos frequenter audivimus, instituit alio tempore rhetorum præcepta tradere, alio philosophorum, ad quam nos consuetudinem a familiaribus nostris adducti, in Tusculano, quod datum est temporis nobis, in eo consumsimus. Itaque quum ante meridiem dictioni operam dedissemus, sicut pridie feceramus : post meridiem in Academiam descendimus. In qua disputationem habitam non quasi narrantes exponimus, sed eisdem fere verbis, ut actum, disputatumque est.

IV. Est igitur ambulantibus ad hunc modum sermo ille nobis institutus, et a tali quodam [1] inductus exordio.

Auditor. Dici non potest, quam sim hesterna disputatione tua delectatus, vel potius adjutus. Etsi enim mihi sum conscius, nunquam me nimis cupidum fuisse vitæ; tamen objiciebatur interdum animo metus quidam et dolor, cogitanti, fore aliquando finem hujus lucis, et amissionem omnium vitæ commodorum. Hoc genere molestiæ sic, mihi

[1] *Wolf, Ernest. auctore*, ductus.

qu'il me semble qu'on puisse s'en dispenser. Aussi ai-je toujours aimé la méthode des péripatéticiens et des académiciens, qui est de traiter le pour et le contre sur chaque matière, non seulement parce que c'est l'unique moyen de voir où se trouve la vraisemblance, mais encore parce qu'il n'y a rien de si propre à nous exercer dans l'art de la parole. Aristote suivit cette méthode le premier, et ses disciples l'ont retenue. Philon, qui a vécu de nos jours, et que j'ai beaucoup entendu, nous enseignait la rhétorique dans un temps, la philosophie dans un autre. J'ai fait, à la prière de mes amis *, un semblable partage du loisir que j'ai dans ma maison de Tusculum. Aujourd'hui, comme hier, nous avons donné la matinée à l'art oratoire; et nous sommes descendus après midi dans l'Académie [7], où, en nous promenant, nous avons philosophé. Je vais être ici l'historien fidèle de notre second entretien.

IV. Voici donc, non pas un simple récit de notre conférence, mais notre conférence même, rendue presque mot pour mot. Tel en a été le début.

L'Auditeur. On ne saurait dire combien j'eus hier de plaisir à vous entendre, ou plutôt combien j'y ai gagné. Il est vrai, et je m'en suis témoin à moi-même, que jamais la vie ne m'avait paru être d'un certain prix; mais pourtant, lorsqu'il m'arrivait de songer qu'un jour mes yeux se fermeraient à la lumière, et que je perdrais tous les agréments de la vie, cette idée de temps en temps m'effrayait un peu, et m'attristait. Vous m'avez

* Hirtius, Dolabella, Brutus, M. Pison.

crede, sum liberatus, ut nihil minus curandum putem.

Cicero. Minime mirum id quidem. Nam efficit hoc philosophia: medetur animis, inanes sollicitudines detrahit, cupiditatibus liberat, pellit timores. Sed hæc ejus vis non idem potest apud omnes: [1] tamen valet multum, quum est idoneam complexa naturam. Fortes enim non modo fortuna adjuvat, ut est in vetere proverbio, sed multo magis ratio, quæ quibusdam quasi præceptis confirmat vim fortitudinis. Te natura excelsum quemdam videlicet, et altum, et humana despicientem genuit. Itaque facile in animo forti contra mortem habita insedit oratio. Sed hæc eadem num censes apud eos ipsos valere, nisi admodum paucos, a quibus inventa, disputata, conscripta sunt? Quotus enim quisque philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo ac vita constitutus, ut ratio postulat? qui disciplinam suam, non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, et decretis suis pareat? Videre licet alios tanta levitate et jactatione, iis ut fuerit non didicisse melius; alios pecuniæ cupidos, gloriæ nonnullos, multos libidinum servos: ut cum eorum vita mirabiliter pugnet oratio. Quod quidem mihi videtur esse turpissimum. Ut enim, si grammaticum se professus quispiam, barbare loquatur, aut si absurde canat is, qui se haberi velit musicum, hoc turpior sit,

[1] Tum.

si bien guéri, qu'à l'heure qu'il est, croyez-moi, la mort me paraît la chose du monde qui mérite le moins qu'on s'en occupe.

Cicéron. Il n'y a rien là d'étonnant; c'est l'effet de la philosophie. Elle guérit les maladies de l'âme, dissipe les vaines inquiétudes, nous affranchit des passions, nous délivre de la peur. Mais sa vertu n'opère pas également sur toutes sortes d'esprits. Elle a bien plus de puissance, quand elle est secondée par d'heureuses dispositions; car, non seulement *la fortune*, comme dit le proverbe [8], *aide ceux qui ont du cœur*, mais cela est bien plus vrai encore de la raison. Il lui faut des âmes courageuses, pour que leur force naturelle soit aidée et soutenue par ses préceptes. Vous êtes né avec des sentiments élevés, sublimes, qui ne vous inspirent que du mépris pour les choses humaines. De là vient que mon discours contre la mort s'est aisément imprimé dans une âme forte. Mais sur combien peu de gens ces sortes de réflexions agissent-elles, parmi ceux même qui les ont mises au jour, approfondies dans leurs disputes, étalées dans leurs écrits! Trouve-t-on beaucoup de philosophes, dont les mœurs, dont la façon de penser, dont la conduite, soient conformes à la raison; qui fassent de leur art, non une ostentation de savoir, mais une règle de vie; qui s'obéissent à eux-mêmes, et qui mettent leurs propres maximes en pratique? On en voit quelques uns si pleins de leur prétendu mérite, qu'il leur serait plus avantageux de n'avoir rien appris; d'autres, avides d'argent; d'autres, de gloire; plusieurs, esclaves de leurs plaisirs. Il y a, entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, un étrange contraste. Rien, à mon avis, de plus honteux; car enfin, qu'un grammairien parle mal, qu'un musicien chante

quod in eo ipso peccet, cujus profiteatur scientiam : sic philosophus in ratione vitæ peccans, hoc turpior est, quod in officio, cujus magister esse vult, labitur, artemque vitæ professus, delinquit in vita.

V. Aud. Nonne verendum igitur, si est ita, ut dicis, ne philosophiam falsa gloria exornes? Quod est enim majus argumentum, nihil eam prodesse, quam quosdam perfectos philosophos turpiter vivere?

Cic. Nullum vero id quidem argumentum est. Nam ut agri non omnes frugiferi sunt, qui coluntur, falsumque [1] illud, ac improbe,

> Etsi in segetem sunt deteriorem datæ
> Fruges, tamen ipsæ suapte natura enitent :

sic animi non omnes culti fructum ferunt. Atque, ut in eodem simili verser, ut ager, quamvis fertilis, sine cultura fructuosus esse non potest : sic sine doctrina animus. Ita est utraque res sine altera debilis. Cultura autem animi, philosophia est : hæc extrahit vitia radicitus, et præparat animos ad satus accipiendos, eaque mandat his, et, ut ita dicam, serit, quæ adulta fructus uberrimos ferant. Agamus igitur, ut cœpimus. Dic, si vis, de quo disputari velis.

Aud. Dolorem existimo maximum malorum omnium. — Cic. Etiamne majus, quam dedecus? —

[1] *Multi ediderunt e Mureti conjectura*, illud Attii, Probæ etsi in segetem, etc.

mal, on y verra d'autant plus de honte pour eux qu'ils pèchent contre leur art. Un philosophe donc, lorsqu'il vit mal, est d'autant plus méprisable, que l'art où il se donne pour maître, c'est l'art de bien vivre.

V. L'Aud. Mais, s'il est ainsi, ne craignez-vous pas que les louanges dont vous comblez la philosophie ne semblent fausses? En effet, puisque ses plus habiles maîtres ne sont pas toujours honnêtes gens, ne s'ensuit-il pas qu'elle est inutile?

Cic. Vous concluez mal; car, de même que tous les champs, quoique cultivés, ne rapportent pas, et qu'il n'est point vrai, comme l'a dit un de nos poètes, [9]

Que de soi le bon grain, sans besoin d'aliment,
Dans un champ, même ingrat, sait croître heureusement;

de même tous les esprits, quoique cultivés, ne fructifient point. Et pour continuer ma comparaison, je dis qu'il en est d'une âme heureusement née, comme d'une bonne terre; qu'avec leur bonté naturelle, l'une et l'autre ont encore besoin de culture, si l'on veut qu'elles rapportent. Or, la culture de l'âme, c'est la philosophie. Elle déracine les vices, elle prépare l'âme à recevoir de nouvelles semences, elle les y jette, les y fait germer, et avec le temps il s'y trouve abondance de fruits. Remettons-nous donc à philosopher, comme nous faisions hier; et, si bon vous semble, proposez-moi le sujet.

L'Aud. Je trouve que la douleur est de tous les maux le plus grand. — Cic. Plus grand même que le déshonneur? — L'Aud. Je n'ose dire cela, et j'ai honte de me voir si tôt obligé à rétracter ma proposition [10]. — Cic. Y

Aud. Non audeo id dicere quidem, et me pudet tam cito de sententia esse dejectum. — Cic. Magis esset pudendum, si in sententia permaneres. Quid enim minus est dignum, quam tibi pejus quidquam videri dedecore, flagitio, turpitudine? Quæ ut effugias, quis est non modo non recusandus, sed non ultro appetendus, subeundus, excipiendus dolor? — Aud. Ita prorsus existimo. Quare ne sit sane summum malum dolor : malum certe est. — Cic. Videsne igitur, quantum, breviter admonitus, de doloris terrore dejeceris? — Aud. Video plane : sed plus desidero. — Cic. Experiar equidem : sed magna res est; animoque mihi opus est non repugnante. — Aud. Habebis id quidem. Ut enim heri feci, sic nunc rationem, quo ea me cumque ducet, sequar.

VI. Cic. Primum igitur de imbecillitate multorum, et de variis disciplinis philosophorum loquar : quorum princeps et auctoritate, et antiquitate, Socraticus Aristippus, non dubitavit summum malum dolorem dicere. Deinde ad hanc enervatam muliebremque sententiam satis docilem se Epicurus præbuit. Hunc post Rhodius Hieronymus, dolore vacare, summum bonum dixit : tantum in dolore duxit mali. Ceteri, præter Zenonem, Aristonem, Pyrrhonem, idem fere, quod modo tu : malum illud quidem, sed alia pejora. Ergo, id quod natura ipsa, et quædam generosa virtus statim respuit, ne dolorem summum malum diceres, oppositoque dedecore sententia depellerere, in eo magistra vitæ philosophia tot sæcula permanet. Quod huic

persister serait bien plus honteux. Qu'y aurait-il de moins digne de vous, que de croire qu'il y ait quelque chose de pis que l'ignominie, le crime, l'infamie? Plutôt que de s'en voir souillé, quelles douleurs, quels tourments ne doit-on pas souffrir, braver, affronter? — L'Aud. Oui, ce sont mes sentiments; mais la douleur, pour n'être pas le plus grand des maux, ne laisse pas d'en être un. — Cic. Voyez-vous comme déjà un seul mot d'avertissement vous a bien fait rabattre de l'idée que vous en aviez? — L'Aud. Il est vrai; mais il me faut encore quelque chose de plus. — Cic. J'y ferai mes efforts; mais l'entreprise n'est pas petite, et j'ai besoin de trouver un esprit docile. — L'Aud. Vous serez content de moi. Partout où la raison me conduira, je la suivrai, comme je fis hier.

VI. Cic. Premièrement donc, parlons des philosophes qui ont marqué ici de la faiblesse : il y en a eu plusieurs, et de sectes différentes. A la tête de tous, soit pour l'ancienneté, soit pour l'autorité, est Aristippe, disciple de Socrate. Il a bien osé dire que la douleur était le souverain mal. Épicure s'est aisément prêté à cette opinion lâche et digne d'une femme. Après lui est venu Hiéronyme le Rhodien, qui a dit que le souverain bien était de vivre sans douleur : tant il a cru la douleur un grand mal! Tous les autres, excepté Zénon, Ariston et Pyrrhon, disent comme vous, qu'effectivement la douleur est un mal, mais qu'il y en a de plus grands. Ainsi cette opinion, *que la douleur est le plus grand des maux,* quoique la nature elle-même, quoique toute âme généreuse la désavoue, et qu'il n'ait fallu, pour vous la faire rejeter, que vous mettre la douleur en parallèle avec le déshonneur, est cependant une

officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipisci cum dolore corporis velit, qui dolorem summum malum sibi esse persuaserit? Quam porro quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit? Quis autem non miser, non modo tunc, quum premetur summis doloribus, si in his est summum malum, sed etiam quum sciet id sibi posse evenire? Et quis est, cui non possit? Ita fit, ut omnino nemo esse possit beatus. Metrodorus quidem eum perfecte putat beatum, « cui corpus « bene constitutum sit, et exploratum, ita semper « fore. » Quis autem est iste, cui id exploratum possit esse?

VII. Epicurus vero ea dicit, ut mihi quidem risus captare videatur. Affirmat enim quodam loco, « si « uratur sapiens, si crucietur » : exspectas fortasse dum dicat, « Patietur, perferet, non succumbet. » Magna mehercule laus, et eo ipso, per quem juravi, Hercule digna; sed Epicuro, homini aspero, et duro non est hoc satis : « in Phalaridis tauro si « erit, dicet, Quam suave est [1] hoc! Quam hoc non « curo! » Suave etiam! An parum est, si non amarum? At id quidem illi ipsi, qui dolorem malum esse negant, non solent dicere, cuiquam suave esse cruciari : asperum, difficile, odiosum, contra naturam dicunt, nec tamen malum. Hic, qui [2] non so-

[1] *Davis. omittit pronomen* hoc, *quod abest a quodam ms.* — [2] *Abest* non.

opinion enseignée depuis tant de siècles, et par des philosophes, les précepteurs du genre humain ! Avec de telles maximes, qui ne croira que ni la vertu ni la gloire ne méritent d'être achetées au prix de quelque douleur corporelle ? ou plutôt, à quelle infamie se refusera-t-on, pour éviter ce qu'on croit le souverain mal ? Mais d'ailleurs, sur ce principe, quel homme ne serait à plaindre ? car, ou l'on souffre actuellement de vives douleurs, ou l'on a toujours à craindre qu'il n'en survienne. Personne donc dans aucun temps ne peut être heureux. Un homme parfaitement heureux, selon Métrodore, c'est celui *qui se porte bien, et qui a certitude qu'il se portera toujours bien*. Mais cette certitude, quelqu'un peut-il l'avoir ?

VII. Quant à Épicure, je crois qu'il a voulu plaisanter. *Qu'un sage soit au milieu des flammes, ou sur la roue*, dit-il quelque part ; et peut-être vous attendez-vous qu'il ajoute : *il le prendra en patience, il ne succombera point à ses douleurs*. Par Hercule, ce serait beaucoup, et l'on ne demanderait rien de plus à cet Hercule même, par qui je viens de jurer. Mais pour Épicure, ce grand ennemi de la mollesse, cet homme si austère, ce n'est point assez. *Jusque dans le taureau de Phalaris, un sage dira : Que ceci est agréable ! Que j'en suis peu ému !* Agréable ! Trouver cela indifférent, ce serait donc trop peu ? Mais ceux même qui nient que la douleur soit un mal, ne vont point jusqu'à dire que, d'être à la torture, ce soit quelque chose d'*agréable*. Ils disent que cela est fâcheux, pénible, cruel, que la nature y répugne ; mais non pas que ce soit un mal. Et lui, qui croit que la douleur n'est pas seulement un mal, mais le plus grand des maux, il ne

lum hoc malum dicit, [1] sed malorum omnium extremum, sapientem censet id suave dicturum.

Ego a te non postulo, ut dolorem eisdem verbis afficias, quibus Epicurus [voluptatem], homo, ut scis, voluptarius. Ille dixerit sane idem in Phalaridis tauro, quod, si esset in lectulo. Ego tantam vim non tribuo sapienti contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio satis est: ut lætetur etiam, non postulo. Tristis enim res est sine dubio, aspera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. Adspice Philoctetam: cui concedendum est gementi. Ipsum enim Herculem viderat in Oeta magnitudine dolorum ejulantem. Nihil igitur hunc virum sagittæ, quas ab Hercule acceperat, tum [2] consolantur, quum

E viperino morsu venæ viscerum
Veneno imbutæ tetros cruciatus cient.

Itaque exclamat auxilium expetens, mori cupiens:

Heu quis salsis fluctibu' mandet
Me ex sublimi vertice saxi?
Jamjam absumor; conficit animam
Vis vulneris, ulceris æstus.

Difficile dictu videtur, eum non in malo esse, et magno quidem, qui ita clamare [3] cogatur.

VIII. Sed videamus Herculem ipsum, qui tum dolore frangebatur, quum immortalitatem ipsa morte quærebat. Quas hic voces apud Sophoclem in Trachiniis edit? Cui quum Dejanira sanguine

[1] Et. — [2] Consolabantur. — [3] Cogitur.

laisse pas de vouloir qu'un sage y trouve de l'*agrément !*

Je n'en exige pas tant de vous. Laissons ce voluptueux tenir, dans le taureau de Phalaris, le langage qu'il tiendrait sur le lit le plus doux. Pour moi, je ne crois point la sagesse capable d'un si grand effort. C'est remplir son devoir, que de marquer du courage en pareil cas; mais de la joie, n'allons pas si loin. La douleur est assurément quelque chose d'incommode, d'affligeant, de triste, d'odieux à la nature, de pénible à souffrir, à endurer. Jugez-en par Philoctète. On peut bien lui pardonner de gémir, puisqu'il avait eu devant les yeux l'exemple d'Hercule même, qui, dans l'excès de ses douleurs, faisait retentir de ses cris le mont Oéta. Philoctète donc, héritier des flèches d'Hercule [11], ne trouve pas ce présent d'une grande ressource,

Quand le poison malin, qui pénètre ses veines,
Le livre sans relâche aux plus cuisantes peines,

et qu'appelant au secours, désirant la mort, il ajoute :

Qui de vous à mes cris se laissera toucher?
Qui, me précipitant du haut de ce rocher,
Me fera dans les flots éteindre ce bitume,
Ce venin dont le feu jusqu'aux os me consume ?

Il paraît difficile de dire que celui-là ne souffre point de mal, et un grand mal, qui jette de semblables cris.

VIII. Mais voyons Hercule lui-même, qui, dans un temps où la mort le conduisait à l'immortalité, fut vaincu par la douleur. Combien il gémit dans les *Trachiniennes* de Sophocle [12] ! Quand Déjanire lui a fait mettre cette robe teinte du sang d'un centaure, et qu'il

centauri tinctam tunicam induisset, inhæsissetque ea visceribus, ait ille :

O multa dictu gravia, perpessu aspera,
Quæ corpore [1] exantlavi, atque animo pertuli!
Nec mihi Junonis terror implacabilis,
Nec tantum invexit tristis Eurystheus mali,
Quantum una vecors OEnei partu edita.
Hæc me irretivit veste furiali inscium;
Quæ lateri inhærens morsu lacerat viscera,
Urgensque graviter pulmonum haurit spiritus.
Jam decolorem sanguinem omnem exsorbuit :
Sic corpus clade horribili absumtum extabuit.
Ipse illigatus peste interimor textili.
Hos non hostilis dextra, non Terra edita
Moles gigantum, non biformato impetu
Centaurus ictus corpori infixit meo,
Non Graia vis, non barbara ulla immanitas,
Non sæva terris gens relegata ultimis,
Quas peragrans, undique omnem hinc feritatem expuli :
Sed feminea [2] vi, feminea interimor manu.
O nate, vere hoc nomen usurpa patri,
Nec me occidentem matris superet caritas.
[3] Huc arripe ad me manibus abstractam piis.
Jam cernam, mene, an illam potiorem putes.
Perge, aude, nate, illacryma patris pestibus;
Miserere! gentes nostras flebunt miserias.
Heu! virginalem me ore ploratum edere,
Quem vidit nemo ulli ingemiscentem malo?
Sic feminata virtus afflicta occidit.
IX. Accede, nate, assiste, miserandum adspice
Eviseratum corpus lacerati patris.
Videte cuncti, tuque cœlestum sator,
Jace, obsecro, in me vim coruscam fulminis.
Nunc, nunc dolorum anxiferi torquent vertices;
Nunc serpit ardor : o ante victrices manus,
O pectora, o terga, o lacertorum tori!
Vestrone pressu quondam Nemeæus leo

[1] Exantlato. — [2] *Al. forte rectius* vir. — [3] *Vulg.* Heu!

en ressent l'impression au dedans de ses entrailles, il s'écrie :

Quels travaux sur la terre ont signalé mon nom ! *
Ma longue obéissance a fatigué Junon.
Eh bien ! quand j'ai vaincu cette déesse altière,
Satisfait Eurysthée et brisé sa colère,
Une femme, abusant de mon aveugle foi,
Par ce voile homicide a triomphé de moi ;
Ce voile, d'Érinnys épouvantable ouvrage,
A déployé sur moi ses poisons et sa rage,
Et l'odieux tissu qui s'attache à mon flanc
Dans mon corps embrasé fait bouillonner le sang ;
Une ardente prison m'environne et me brûle.....
Je meurs, et tant de rois enchaînés par Hercule,
Les monstres, les géants terrassés par mon bras,
N'ont pas même espéré l'honneur de mon trépas !
Déjanire a conduit cette infernale trame ;
O honte ! Hercule meurt de la main d'une femme !
Vengeance, cher Hyllus ! ô toi qui plains mes maux,
O mon fils, montre-toi digne fils d'un héros !
Ta mère m'assassine ; elle n'est plus ta mère.....
Pourrais-tu balancer ? non, non, venge ton père :
Qu'elle tombe à mes pieds !... Quoi ! je verse des pleurs !
Des pleurs efféminés trahissent mes douleurs !
Jamais dans ses revers, dans ses jours de détresse,
Hercule a-t-il connu cette indigne faiblesse ?
Je cède à mes tourments.....

IX. Mon fils, viens contempler
Tous les maux dont les dieux ont voulu m'accabler.....
Je ne suis plus qu'une ombre inutile à la terre.
Par pitié, roi des dieux, arme-toi du tonnerre,
Foudroie, anéantis ce corps que je te doi ;
C'est le premier bienfait que j'implore de toi.
Le mal, à chaque instant, redoublant de furie,
Va chercher dans mon sein les restes de ma vie.....

* *Traduction de l'éditeur.*

Frendens efflavit graviter extremum halitum?
Hæc dextra Lernam tetram, mactata excetra,
Placavit; hæc bicorporem afflixit manum;
Erymanthiam hæc vastificam abjecit belluam;
Hæc a Tartarea tenebrica abstractum plaga
Tricipitem eduxit Hydra generatum canem;
Hæc interemit tortu multiplicabili
Draconem, auriferam obtutu observantem arborem.
Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam e nostris spolia cepit laudibus.

Possumusne nos contemnere dolorem, quum ipsum Herculem tam intoleranter dolere videamus?

X. Veniat Æschylus non poeta solum, sed etiam Pythagoreus: sic enim accepimus. Quo modo fert apud eum Prometheus dolorem, quem excipit ob furtum Lemnium,

[1] Unde ignes cluet mortalibus
Clam divis olim doctu' Prometheus
Clepsisse dolo, pœnasque Jovi
Fato expendisse supremo?

Has igitur pœnas pendens, affixus ad Causasum hæc dicit:

Titanum soboles, socia nostri sanguinis,
Generata cœlo, adspicite religatum asperis
Vinctumque saxis, navem ut horrisono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ.
Saturnius me sic infixit Jupiter,
Jovisque numen Mulcibri adscivit manus.
Hos ille cuneos fabrica crudeli inserens,
Perrupit artus: qua miser solertia
Transverberatus, castrum hoc furiarum incolo.
Jam tertio me quoque funesto die,
Tristi advolatu, aduncis lacerans unguibus

[1] *Versus hi nituntur conjectura; mss. mendosi.*

O gloire ! ô longs travaux !... et toi, bras sans vigueur,
Non, tu n'es plus ce bras, ce bras toujours vainqueur,
Dont les bords Libyens se souviennent encore,
Qui dompta le dragon, Cerbère et le centaure,
Qui purgea l'Océan, et les airs, et les bois,
Qui, pour le bien du monde, heureux dans ses exploits,
Détruisit le lion, la terreur de Némée,
Le monstre d'Érymanthe et l'hydre envenimée,
Ce bras qui fit tomber Géryon sous ses traits,
Ce bras que nul rival ne désarma jamais !

Nous est-il permis, à nous, de mépriser la douleur, quand nous voyons Hercule même souffrir avec si peu de fermeté ?

X. Autre exemple, tiré d'Eschyle, non seulement poète, mais, à ce qu'on dit, pythagoricien. Quels sentiments met-il dans la bouche de Prométhée, souffrant pour son larcin de Lemnos, [13]

Lorsque, malgré les dieux, sa téméraire main,
Par un art qui pour lui devait être funeste,
Sut, dans l'atelier de Vulcain,
Dérober la flamme céleste,
Dont il fit part au genre humain ?

Jupiter, pour l'en punir, l'attacha sur le mont Caucase, où il fait entendre ces plaintes :

Titans, race du ciel, à ce triste rocher
Venez contempler votre frère,
Que du maître des dieux enchaîne la colère,
Ainsi que l'on voit un nocher,
De nuit, dans la peur de l'orage,
Attacher sa barque au rivage.
Trop ingénieux pour mon mal,
Vulcain, par l'ordre de son père,
Est venu me clouer sur ce mont infernal,
Où de trois en trois jours une aigle meurtrière,
Avide de mon sang, vient d'un bec inhumain
Me déchirer le cœur pour assouvir sa faim,

Jovis satelles pastu dilaniat fero.
Tum jecore opimo farta et satiata affatim
Clangorem fundit vastum, et sublime [1] avolans,
Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem.
Quum vero adesum inflatu renovatum est jecur,
Tum rursus tetros avida se ad pastus refert.
Sic [2] hanc custodem mœsti cruciatus alo:
[3] Quæ me perenni vivum fœdat miseria.
Namque, ut videtis, vinclis constrictus Jovis,
Arcere nequeo diram volucrem a pectore.
Sic me ipse viduus pestes excipio anxias,
Amore mortis terminum anquirens mali.
Sed longe a leto numine aspellor Jovis.
Atque hæc vetusta sæclis glomerata horridis,
Luctifica clades nostro infixa est corpori;
E quo liquatæ solis ardore excidunt
Guttæ, quæ saxa assidue instillant Caucasi.

XI. Vix igitur posse videmur ita affectum non miserum dicere; et si hunc miserum, certe dolorem, malum.

Aud. Tu quidem adhuc meam causam agis. Sed hoc mox videro. Interea unde isti versus? Non enim agnosco. — Cic. Dicam hercle. Etenim recte requiris. Videsne abundare me otio? — Aud. Quid tum? — Cic. Fuisti sæpe, credo, quum Athenis esses, in scholis philosophorum. — Aud. Vero, ac libenter quidem. — Cic. Animadvertebas igitur, etsi tum nemo erat admodum copiosus, verumtamen versus ab his admisceri orationi. — Aud. Ac multos quidem a Dionysio stoico. — Cic. Probe dicis. Sed is quasi dictata, nullo dilectu, nulla elegantia. Philo noster et proprium numerum, et lecta poemata, et loco adjungebat. Itaque post-

[1] Advolans. — [2] Hunc. — [3] Qui.

Et ne donne à ce cœur le loisir de renaître,
Que pour recommencer toujours à s'en repaître.
Ainsi moi-même je nourris
Le fatal instrument de mes douleurs cruelles;
Je devrais mourir, et je vis
Pour des souffrances éternelles.
Je voudrais écarter en vain
L'impitoyable oiseau, ministre de mes peines;
Mes bras sont arrêtés par d'invincibles chaînes :
Tel est de Jupiter le décret souverain.
En proie à la douleur, pour la mort je soupire;
A vivre condamné, privé du doux sommeil,
Je sens mon corps se fondre aux flammes du soleil,
Et n'expirant jamais, à tout moment j'expire.

XI. On ne saurait donc, ce semble, ne pas croire misérable un homme réduit à cette extrémité; ni, par conséquent, ne pas regarder la douleur comme un mal.

L'Aud. Jusqu'ici vous plaidez ma cause. J'y reviendrai dans un moment. Mais en attendant, voilà des vers que je ne connais point : dites-m'en, je vous prie, l'auteur. — Cic. Volontiers; car je ne m'étonne pas de cette question. J'ai, comme vous voyez, un grand loisir. — L'Aud. Eh bien? — Cic. Quand vous étiez à Athènes, vous alliez souvent, je crois, aux écoles des philosophes. — L'Aud. Oui, je les fréquentais avec plaisir. — Cic. Quoique pas un alors ne se piquât d'éloquence, vous aurez remarqué, sans doute, que leurs discours étaient mêlés de vers. — L'Aud. Particulièrement ceux de Denys le stoïcien. — Cic. Oui; mais il citait sans choix, sans agrément; on eût dit qu'il répétait les dictées d'un maître : au lieu que notre Philon [14], qui savait les bien choisir et les bien placer, leur donnait aussi leur propre cadence. Pour moi, depuis que j'ai pris goût à ces

quam adamavi hanc quasi senilem declamationem, studiose equidem utor nostris poetis. Sed, sicubi illi defecerunt, verti [1] ipse multa de Græcis, ne quo ornamento in hoc genere disputationis careret latina oratio. Sed videsne, poetæ quid mali afferant? Lamentantes inducunt fortissimos viros; molliunt animos nostros; ita sunt deinde dulces, ut non legantur modo, sed etiam ediscantur. Sic ad malam domesticam disciplinam, vitamque umbratilem et delicatam quum accesserunt etiam poetæ, nervos omnis virtutis elidunt. Recte igitur a Platone educuntur ex ea civitate, quam finxit ille, quum mores optimos, et optimum reipublicæ statum exquireret. At vero nos, docti scilicet a Græcia, hæc et a pueritia legimus, et discimus; hanc eruditionem liberalem, et doctrinam putamus.

XII. Sed quid poetis irascimur? virtutis magistri philosophi inventi sunt, qui summum malum dolorem dicerent. At tu adolescens, quum id tibi paullo ante dixisses videri, rogatus a me, etiamne majus, quam dedecus? verbo de sententia destitisti. [2] Rogo hoc idem Epicurum: majus dicet esse malum, mediocrem dolorem, quam maximum dedecus. In ipso enim dedecore mali nihil esse, nisi sequantur dolores. Quis igitur Epicurum sequitur dolor, quum hoc ipsum dicit, summum malum esse dolorem, quo dedecus majus a philosopho nullum exspecto? Quare mihi satis dedisti, quum respondisti, majus

[1] *Vulg.* enim. — [2] *Ernest. e conjectura dederat* Roga. *Schütz vero bene monuit nihil esse mutandum.*

déclamations de vieillard, non seulement je fais grand usage de nos poètes; mais, à leur défaut, j'ai traduit exprès divers passages des Grecs, afin que ces sortes d'entretiens eussent, en notre langue, tous les ornements qu'ils peuvent avoir. Remarquez-vous, au reste, combien les poètes sont pernicieux? Voilà les plus grands courages qu'il y eut jamais, et ils leur prêtent des lamentations et des plaintes. Par là ils nous amollissent l'âme. Tel est cependant le charme des vers, que non seulement on les lit, mais on les retient. Aux mauvais principes de l'éducation domestique, et à la délicatesse d'une vie oisive, ajoutez le commerce des poètes, et il n'y aura vertu qui n'en soit énervée. Platon [15] avait donc bien raison de ne vouloir point d'eux dans sa république idéale. Pour nous, qui nous formons d'après les Grecs, dès l'enfance nous étudions leurs poètes, et c'est un genre d'instruction dont les personnes bien nées se font honneur.

XII. Mais pourquoi nous mettre ici en colère contre les poètes, puisque les philosophes même, qui sont chargés d'enseigner la vertu, ont prétendu que la douleur était le souverain mal? Vous qui d'abord étiez de ce sentiment, vous l'avez, tout jeune que vous êtes, abandonné du moment que je vous ai mis la douleur en parallèle avec l'ignominie. Mais que je tienne le même discours à Épicure, il répondra qu'une douleur médiocre l'emporte sur l'ignominie la plus marquée; parce que l'ignominie, à son avis, n'est point d'elle-même un mal, à moins qu'elle n'occasionne de la douleur. Eh! quelle douleur éprouve-t-il donc, je vous prie, pour avoir avancé une semblable proposition, qui est, selon moi, la plus grande ignominie dont un philosophe puisse jamais être couvert? Vous m'avez dit que

tibi videri malum, dedecus, quam dolorem. Hoc ipsum enim si tenebis, intelliges, quam sit obsistendum dolori. Nec tam quærendum est, dolor malumne sit, quam firmandus animus ad dolorem ferendum. Concludunt [1] ratiunculas stoici, cur non sit malum : quasi de verbo, non de re laboretur. Quid me decipis, Zeno? Nam quum id, quod mihi horribile videtur, tu omnino malum esse negas, capior, et scire cupio, quo modo id, quod ego miserrimum existimem, ne malum quidem sit. « Nihil « est, inquit, malum, nisi quod turpe, atque vitio- « sum est. » Ad ineptias redis. Illud enim, quod me angebat, non eximis. Scio dolorem non esse nequitiam. Desine id me docere : hoc doce, doleam, [2] necne, nihil interesse. « Nunquam quidquam, in- « quit, ad beate quidem vivendum, quod est in una « virtute positum; sed est tamen rejiciendum. » Cur? « Asperum est, contra naturam, difficile perpessu, « triste, durum.»

XIII. Hæc est copia verborum, quod omnes uno verbo malum appellamus, id tot modis posse dicere. Definis tu mihi, non tollis dolorem, quum dicis asperum, contra naturam, vix quod ferri, tolerarique possit : nec mentiris; sed re succumbere non oportebat, verbis gloriantem, dum « nihil bo- « num, nisi quod honestum; nihil malum, nisi « quod turpe. » Optare hoc quidem est, non docere. Illud et melius, et verius : « omnia, quæ natura

[1] Ratiunculis. — [2] Necne doleam.

la douleur vous paraissait préférable à l'ignominie. Je n'en veux pas davantage. Avec ce seul principe, vous comprendrez jusqu'à quel point il faut braver la douleur : et il s'agit bien plus ici de nous armer contre elle, que d'examiner si c'est un mal, ou non. Parmi les stoïciens, on a recours à de petites subtilités, pour prouver que ce n'est pas un mal : comme s'il était question du mot, et non de la chose. Zénon, pourquoi me tromper? Vous m'assurez que ce qui me paraît horrible, n'est point un mal ; et moi, ayant peine à le comprendre, je vous en demande l'explication. *Parce que rien*, dites-vous, *n'est un mal, que ce qui déshonore, que ce qui est un crime.* Réponse pitoyable, et qui ne fait pas que je ne souffre point. Je sais que la douleur n'est pas un crime ; cessez de vouloir me l'apprendre : mais prouvez-moi qu'il m'est indifférent, ou de souffrir, ou de ne souffrir pas. *Très indifférent*, ajoute Zénon, *par rapport à la vraie félicité, qui consiste uniquement dans la vertu. Mais la douleur est cependant à rejeter.* Pourquoi? *Parce que c'est une chose triste, dure, fâcheuse, contre nature, difficile à supporter.*

XIII. Amas de paroles, pour ne signifier que ce qu'en un seul mot nous nommons *un mal*. Appeler la douleur une chose triste, contre nature, à peine supportable, c'est me la définir, et dire vrai : mais ce n'est pas m'en délivrer. Toutes ces grandes et orgueilleuses maximes, *qu'il n'y a de vrai bien que ce qui est honnête, de vrai mal que ce qui est honteux*, échouent ici; et c'est supposer, non ce qui est réellement, mais ce qu'on voudrait qui fût. Je trouve bien plus raisonnable d'avouer, *qu'il faut mettre au rang des maux tout ce qu'abhorre la nature; et au rang des biens, tout ce*

« [1] aspernetur, in malis esse; quæ asciscat, in bo« nis. » Hoc posito, et verborum concertatione sublata, tantum tamen excellet illud, quod recte amplexantur isti, quod honestum, quod rectum, quod decorum appellamus, quod idem interdum virtutis nomine amplectimur, ut omnia præterea, quæ bona corporis, et fortunæ putantur, perexigua, et minuta videantur: ne malum quidem ullum, nec, si in unum locum collata omnia [2] sint, cum turpitudinis malo comparanda. Quare, si, ut initio concessisti, turpitudo pejus est, quam dolor: nihil est plane dolor. Nam dum tibi turpe, nec dignum viro videbitur, gemere, ejulare, lamentari, frangi, debilitari [3] dolore, tum honestas, tum dignitas, tum decus aderit: quumque in ea intuens, te continebis; cedet profecto virtuti dolor, et animi inductione languescet. Aut enim nulla virtus est, aut contemnendus omnis dolor. Prudentiamne vis esse, sine qua ne intelligi quidem ulla virtus potest? Quid ergo ea? patieturne te quidquam facere nihil proficientem, et laborantem? An temperantia sinet te immoderate facere quidquam? An coli justitia poterit ab homine propter vim doloris enuntiante commissa, prodente conscios, multa officia relinquente? Quid? fortitudini, comitibusque ejus, magnitudini animi, gravitati, patientiæ, rerum humanarum despicientiæ, quo modo respondebis? Afflictusne, et jacens, et lamentabili voce deplorans, audies, « O virum « fortem? » Te vero ita affectum ne virum quidem

[1] Aspernatur. — [2] Sunt. — [3] Dolere.

qu'elle désire. Partons de là, et mettant à part toute dispute de mots, reconnaissons qu'entre cette espèce de bien, qui est le digne objet des stoïciens, et que nous appelons l'honnête, le juste, le convenable, ou, en un mot, la vertu; reconnaissons, dis-je, qu'entre cette espèce de bien, et les biens qui regardent le corps, ou qui dépendent de la fortune, il y a cette différence que les derniers, au prix de l'autre, doivent paraître infiniment petits, et si petits que tous les maux du corps, fussent-ils confondus ensemble, ne seraient pas équivalents à cette autre espèce de mal, qui résulte d'une action honteuse. Puisque l'ignominie est donc, et de votre aveu, quelque chose de pis que la douleur, il s'ensuit que la douleur n'est à compter pour rien. Car tant que vous regarderez comme honteux pour un homme, de gémir, de crier, de se lamenter, de se laisser accabler par la douleur, il ne faudra que vous respecter vous-même, que consulter l'honneur, la bienséance; et sûrement, à l'aide de vos réflexions, la vertu sera victorieuse de la douleur. Ou la vertu n'est rien de réel, ou la douleur ne mérite que du mépris. Admettez-vous la prudence, qui est inséparable de toute vertu? Eh quoi! vous conseillera-t-elle des faiblesses sans but et sans fruit? Quoi! la modération vous permettra-t-elle des emportements? Quoi! la justice sera-t-elle bien observée par un homme qui, plutôt que de souffrir, aimera mieux révéler un secret, trahir ses confidents, renoncer à ses devoirs? Quant à la force, et à ses compagnes, la grandeur d'âme, la gravité, la patience, le mépris des choses humaines, que deviendront-elles? Pendant que vous êtes consterné, et que tout retentit de vos cris plaintifs, dira-t-on de vous: *O l'homme courageux!* On ne dira pas même que vous

dixerit quisquam. Amittenda igitur fortitudo est, aut sepeliendus dolor.

XIV. Ecquid scis igitur, si quid de Corinthiis tuis amiseris, posse habere te reliquam supellectilem salvam: virtutem autem si unam amiseris, etsi amitti non potest virtus; sed si unam confessus fueris te non habere, nullam te esse habiturum? Num igitur fortem virum, num magno animo, num patientem, num gravem, num humana contemnentem potes dicere, [1] aut Philoctetam illum (a te enim malo [2] discedere)? sed ille certe non fortis, qui jacet in lecto humido, qui

> Ejulatu questu, gemitu, fremitibus,
> Resonando, multum flebiles voces refert.

Non ego dolorem, dolorem esse nego. Cur enim fortitudo desideraretur? Sed eum opprimi dico patientia, si modo est aliqua patientia: si nulla est, quid exornamus philosophiam? aut quid ejus nomine gloriosi sumus? Pungit dolor. Vel fodiat sane. Si nudus es, da jugulum. Sin tectus Vulcaniis armis, id est, fortitudine, resiste. Hæc enim te, nisi ita facies, custos dignitatis, relinquet et deseret. Cretum quidem leges (quas sive Jupiter, sive Minos sanxit, de Jovis quidem sententia, ut poetæ ferunt), itemque Lycurgi, laboribus erudiunt juventutem, venando, currendo, esuriendo, si-

[1] *Mendosus locus in plerisque mss. Habent tamen pauci quidam,* aut Prometheum, aut Philoctetam illum, *quod Boherio placet. Schütz, post alios,* potes te dicere, aut Philoct. — [2] *Vulg.* discere.

soyez un homme. Vous n'avez point de courage, si vous ne faites taire la douleur.

XIV. Or, ne savez-vous pas que si vous perdez quelqu'un de vos vases d'airain de Corinthe [16], les autres vous restent ; mais que si vous perdez une seule des vertus, ou, pour parler plus juste (car la vertu est inamissible [17]), si vous avouez qu'il vous en manque une seule, elles vous manquent toutes. Vous regarderez-vous donc, ou plutôt, afin que ceci ne tombe pas [18] sur vous personnellement, regarderez-vous ce Philoctète dont nous parlions, comme un personnage courageux, magnanime, patient, grave, plein de mépris pour les choses humaines? Un tel éloge ne convient pas à un homme qui, couché dans une caverne humide,

> Par ses cris redoublés, par ses gémissements,
> Répandait dans les airs l'horreur de ses tourments.

Je ne nie pas que la douleur ne soit douleur. A quoi, sans cela, nous servirait le courage? Mais je dis que la patience, si c'est quelque chose de réel, doit nous mettre au-dessus de la douleur : ou si c'est quelque chose d'imaginaire, à quel propos vanter la philosophie, et nous glorifier d'être ses disciples? Voilà que la douleur vous pique. Eh bien, je veux qu'elle vous déchire. Prêtez le flanc, si vous êtes sans défense. Mais si vous êtes revêtu d'une bonne armure [19], c'est-à-dire, si vous avez du courage, résistez. Autrement le courage vous abandonnera ; et avec lui, votre honneur, dont il était le gardien. Par les lois de Lycurgue, et par celles que Jupiter a données aux Crétois, ou que Minos a reçues de ce dieu, comme le disent les poètes, il est ordonné qu'on endurcisse la jeunesse au travail, en l'exerçant à la chasse et à la course ; en lui fai-

tiendo, algendo, æstuando. Spartæ vero pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus e visceribus sanguis exeat; nonnunquam etiam, ut, quum ibi essem, audiebam, ad necem : quorum non modo nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. Quid ergo? Hoc pueri possunt, viri non poterunt? et mos valet, ratio non valebit?

XV. Interest aliquid inter laborem, et dolorem. Sunt finitima omnino, sed tamen differt aliquid. Labor, est functio quædam vel animi, vel corporis, gravioris operis et muneris : dolor autem, motus asper in corpore, alienus a sensibus. Hæc duo Græci illi, quorum copiosior est lingua, quam nostra, uno nomine [1] appellant. Itaque industrios homines, illi studiosos, vel potius amantes doloris appellant; nos commodius laboriosos. Aliud est enim laborare; aliud dolere. O verborum inops interdum, quibus abundare te semper putas, Græcia! Aliud, inquam, est dolere, aliud laborare. Quum varices secabantur C. Mario, dolebat. Quum æstu magno ducebat agmen, laborabat. Est inter hæc tamen quædam similitudo. Consuetudo enim laborum perpessionem dolorum efficit faciliorem. Itaque illi, qui Græciæ formam rerum publicarum dederunt, corpora juvenum firmari labore voluerunt. Quod Spartiatæ etiam in feminas transtulerunt; quæ ceteris in urbibus mollissimo cultu, parietum umbris occuluntur. Illi autem voluerunt nihil horum simile esse

[1] *Unus cod.* appellant πόνον.

sant souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid. A Sparte les enfants, au pied de l'autel de Diane, sont frappés de verges jusqu'au sang; quelquefois même, comme on me l'a dit sur les lieux, jusqu'à la mort; et cela, sans que pas un d'eux ait jamais laissé échapper, je ne dis pas un cri, mais un gémissement. Voilà ce que des enfants peuvent; et des hommes ne le pourront pas? Voilà ce que l'usage fait; et la raison n'en aura pas la force?

XV. *Travail* et *douleur* ne sont pas précisément la même chose, quoiqu'ils se ressemblent assez. *Travail* signifie fonction pénible, soit de l'esprit, soit du corps; *douleur*, mouvement incommode qui se fait dans le corps, et qui est contraire aux sens. Les Grecs, dont la langue est plus riche que la nôtre, n'ont qu'un mot pour les deux idées [20]. Aussi appellent-ils les hommes actifs, *amis de la douleur*, moins heureusement que nous qui les appelons *laborieux;* car travailler n'est pas la même chose que souffrir. Vous voilà donc, ô Grecs, vous qui nous vantez la richesse inépuisable de votre langue, réduits quelquefois à l'indigence! Autre chose est de travailler, je le repète; autre chose de souffrir : quand on coupait les varices à Marius, c'était douleur; quand il bravait les feux du soleil à la tête de son armée, c'était travail. Mais l'un approche de l'autre; car l'habitude au travail nous donne de la facilité à supporter la douleur. Et c'est dans cette vue que ceux qui formèrent les républiques de la Grèce, voulurent qu'il y eût de violents exercices pour les jeunes gens. On y oblige à Sparte les femmes même, qui, partout ailleurs, sont élevées avec une extrême délicatesse, et, pour ainsi dire, à l'ombre. Rien de tel chez les femmes spartiates, qui préfèrent les fatigues de la lutte, les

« apud Lacænas virgines; quibus magis palæstra, « Eurotas, sol, pulvis, labor, militia in studio est, « quam [1] fertilitas barbara. » Ergo his laboriosis exercitationibus et dolor intercurrit nonnunquam; impelluntur, feriuntur, abjiciuntur, cadunt; et ipse labor quasi callum quoddam obducit dolori.

XVI. [2] Militiam vero (nostram dico, non Spartiatarum, quorum procedit mora ad tibiam, nec adhibetur ulla sine anapæstis pedibus hortatio) nosti exercitus primum unde nomen habeat; vides deinde qui labor, quantus agminis! Ferre plus dimidiati mensis cibaria; ferre, si quid ad usum velint; ferre vallum. Nam scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant, quam humeros, lacertos, manus. Arma enim, membra militis esse dicunt. Quæ quidem ita geruntur apte, ut, si usus ferat, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris, pugnare possint. Quid exercitatio legionum? quid? ille cursus, concursus, clamor, quanti laboris est? Ex hoc ille animus in præliis paratus ad vulnera. Adduc pari animo inexercitatum militem : mulier videbitur. Cur tantum interest inter novum, et veterem exercitum, quantum experti sumus? Ætas tironum, plerumque melior; sed ferre laborem, contemnere vulnus, consuetudo docet. Quin etiam videmus, ex acie efferri sæpe saucios; et quidem rudem illum et inexercitatum, quamvis levi ictu, ploratus turpissimos edere. At

[1] *Bentl. conjicit* futilitas; *Boherius*, teneritas. *Habet unus cod.* facilitas. — [2] *Al. aliter omnia hæc emendant. Nos Wolfium sequimur.*

bains de l'Eurotas, le soleil, la poussière, les exercices guerriers, à tout l'éclat d'un luxe barbare. Quelquefois, dans ces rudes exercices, la douleur accompagne le travail. On s'y entre-choque, on s'y frappe, on s'y terrasse, on y fait des chutes; et le travail même finit par endurcir au point qu'on ne sent plus la douleur.

XVI. Parlerai-je de nos armées? car je ne parle pas de celles des Lacédémoniens, qui marchaient au son de la flûte, et que l'on n'excitait au combat qu'en employant la cadence des anapestes. Vous connaissez l'origine de notre mot *exercitus;* vous voyez ensuite combien de travaux, quelle fatigue dans les marches : il faut que le soldat porte des vivres pour plus de quinze jours, qu'il porte son bagage et un pieu pour les palissades. A l'égard du casque, du bouclier, de l'épée, il ne les compte non plus pour un fardeau, que ses épaules, ses bras, ses mains. Un langage usité parmi les soldats, c'est que leurs armes sont leurs membres; et dans l'occasion, déposant le reste de leur fardeau, ils se servent aussi lestement de leurs armes que si elles faisaient partie de leur corps. Quel travail que celui de nos légions dans leurs divers exercices [21], dans la course, la mêlée, les cris guerriers! De là ce courage qui brave les blessures. Amenez-moi un soldat qui ait dans l'âme le même degré de valeur, mais qui n'ait point passé par les mêmes épreuves; on le prendra pour une femme. Nous le savons par l'expérience [22]; il y a une différence infinie entre de nouvelles et de vieilles troupes. Ordinairement le nouveau soldat est d'un âge plus vigoureux; mais d'être fait à la fatigue, et d'aller aux coups tête baissée, c'est ce qui ne s'apprend que par l'habitude. Vous verrez, lorsque après une bataille on emporte les blessés, vous verrez le nouveau soldat pleurer hon-

vero ille exercitatus, et vetus, ob eamque rem fortior, medicum modo requirens, a quo obligetur,

O Patrocle (inquit), ad vos adveniens, auxilium et vestras manus peto,
Priusquam oppetam malam pestem, mandatam hostili manu.
Neque sanguis ullo potis est pacto profluens consistere:
Si qua sapientia magis vestra devitari mors potest.
Namque Æsclapii liberorum saucii opplent porticus;
Non potest accedi.

XVII. [1] Certe Eurypylus hic quidem est. Hominem exercitatum! Ubi tantum luctus continuatur? Vide, quam non flebiliter respondeat; rationem etiam afferat, cur æquo animo sibi ferendum sit:

Qui alteri exitium parat,
Eum scire oportet sibi paratam pestem, ut participet parem.

Abducet Patrocles, credo, ut collocet in cubili, ut vulnus obliget, si quidem homo esset. Sed nihil vidi minus. Quærit enim, quid actum sit.

Eloquere: res Argivum prælio ut se sustinet?
— Non potis ecfari tantum dictis, quantum factis suppetit
Laboris. — Quiesce igitur tu, et vulnus alliga.

Etiam si Eurypylus posset, non posset Æsopus.

Ubi fortuna Hectoris
Nostram acrem aciem inclinatam......

et cetera explicat in dolore. Sic est enim intemperans militaris in forti viro gloria. Ergo hæc veteranus miles facere poterit: doctus vir, sapiensque non poterit?

[1] *Hic profecto aliquid turbatum est, quod Boherius vidit; sed refingit audacius. Bentleius quoque et Wolf. multa conjiciunt.*

teusement pour quelque blessure légère, pendant que l'ancien, accoutumé à la douleur et au courage, demande seulement un médecin qui lui bande sa plaie; témoin Eurypyle, qui parle ainsi :

Patrocle, à mon secours! sans vous ma mort est sûre;
Arrêtez, s'il se peut, le sang de ma blessure.
Les enfants d'Esculape ailleurs sont dispersés,
Et ne peuvent suffire au nombre des blessés.

XVII. Voilà bien le caractère d'un vieux guerrier, à qui la douleur ne coupe point la parole. Remarquez comme Eurypyle, loin de le prendre sur un ton lamentable, ajoute lui-même pour quelle raison il doit patiemment souffrir sa disgrâce :

Quiconque au sein d'un autre a cru porter la mort,
A dû craindre pour lui l'effet d'un même sort,

dit-il : et moi, là-dessus, je m'imagine que Patrocle va l'emmener, le mettre au lit, bander sa plaie. Oui, si Patrocle était un homme ordinaire. Mais il lui demande des nouvelles de l'action :

Parle, triomphons-nous? — Comment ma faible voix
Te pourrait-elle encor raconter tant d'exploits?
— Eh bien! prends du repos, et songe à ta blessure.

Quand Eurypyle le pourrait, Ésopus le pourrait-il?

La fortune d'Hector ne l'abandonne pas;
Dès qu'il a vu fléchir nos valeureux soldats, [23]

et le reste; car il n'oublie rien malgré sa douleur, emporté par cette intempérance de gloire dont un brave ne peut se défendre. Un homme éclairé, un philosophe sera-t-il donc au-dessous d'un vieux guerrier? Non, sans doute; il le surpassera même. Mais nous n'en

Ille vero melius, ac non paullo quidem. Sed de consuetudine adhuc exercitationis loquor: nondum de ratione et sapientia. Aniculæ sæpe inediam biduum, aut triduum ferunt. Subduc cibum unum diem athletæ: Jovem Olympium, eum ipsum, cui se exercebit, implorabit; ferre non posse clamabit. Consuetudinis magna vis est. Pernoctant venatores in nive; in montibus uri se patiuntur. Inde pugiles cestibus contusi, ne ingemiscunt quidem.

Sed quid hos, quibus Olympiorum victoria, consulatus ille antiquus videtur? gladiatores, aut perditi homines, aut barbari, quas plagas perferunt? quo modo illi, qui bene instituti sunt, accipere plagam malunt, quam turpiter vitare? quam sæpe apparet nihil eos malle, quam vel domino satisfacere, vel populo? Mittunt etiam vulneribus confecti ad dominos, qui quærant, quid velint: si satis his factum [1] sit, se velle decumbere. Quis mediocris gladiator ingemuit? quis vultum mutavit unquam? quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpiter? quis quum decubuisset, ferrum recipere jussus, collum contraxit? Tantum exercitatio, meditatio, consuetudo valet. Ergo hoc poterit,

Samnis, spurcus homo, vita illa dignu' locoque:

vir natus ad gloriam, ullam partem animi tam mollem habebit, quam non meditatione et ratione corroboret? Crudele gladiatorum spectaculum, et in-

[1] *Male, ut opinor, Olivet. Wolf. alii,* non sit.

sommes pas encore aux secours qui se tirent de la raison : nous ne parlons ici que de l'habitude. Une petite femme décrépite jeûnera sans peine deux et trois jours. Retranchez pendant un seul jour la nourriture à un athlète; il se croira mort, et appellera Jupiter à son aide, ce Jupiter Olympien, à qui ses travaux sont consacrés. Telle est la force de l'habitude. Un chasseur passe les nuits au milieu des neiges, et se brûle toute la journée au soleil. On n'entend pas même gémir ces athlètes, qui se meurtrissent à coups de ceste.

Mais pourquoi parler de ces hommes pour qui une victoire olympique avait autant de prix que le consulat pour nos pères ? les gladiateurs, des scélérats, des barbares, jusqu'où ne poussent-ils point la constance ? Pour peu qu'ils sachent bien leur métier, n'aiment-ils pas mieux recevoir un coup, que de l'esquiver contre les règles? On voit que ce qui les occupe davantage, c'est le soin de plaire, et à leur maître, et aux spectateurs. Tout couverts de blessures, ils envoient demander à leur maître ce qu'il veut, prêts à mourir avec joie, s'il est content. Jamais le moindre d'entre eux a-t-il, ou gémi, ou changé de visage? Quel art dans leur chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public? Renversés enfin aux pieds de leur adversaire, s'il leur présente le glaive, tournent-ils la tête? Voilà ce que l'exercice, l'expérience et l'habitude ont de pouvoir. Quoi donc !

Un Samnite, un brigand, le dernier des mortels,

pourra s'élever à ce degré de courage, et il y aura dans le cœur d'un homme né pour la gloire, un endroit si faible, que ni raison ni réflexion ne puissent le fortifier ! Quelques personnes traitent d'inhumanité le spec-

humanum nonnullis videri solet : et haud scio an ita sit, ut nunc fit. Quum vero sontes ferro depugnabant, auribus fortasse multæ, oculis quidem nulla poterat esse fortior contra dolorem et mortem disciplina.

XVIII. De exercitatione, et consuetudine, et [1] commentatione dixi. Agesis, nunc de ratione videamus : nisi quid vis ad hæc. — Aud. Egone ut te interpellem? Ne hoc quidem vellem : ita me ad credendum tua ducit oratio. — Cic. Sitne igitur malum dolere, necne, stoici viderint, qui contortulis quibusdam, ac minutis conclusiunculis, nec ad sensus permanantibus, effici volunt, non esse malum, dolorem. Ego illud, quidquid sit, tantum esse, quantum videatur, non puto, falsaque ejus visione et specie moveri homines dico vehementius, [2] doloremque [ejus] omnem esse tolerabilem. Unde igitur ordiar? An eadem breviter attingam, quæ modo dixi, quo facilius oratio progredi possit longius? Inter omnes igitur hoc constat, nec doctos homines solum, sed etiam indoctos, virorum esse fortium, et magnanimorum, et patientium, et humana vincentium, toleranter dolorem pati. Nec vero quisquam fuit, qui eum, qui ita pateretur, non laudandum putaret. Quod ergo et postulatur a fortibus, et laudatur, quum fit, id aut extimescere veniens, et non ferre præsens, nonne turpe est? Atqui vide, ne, quum omnes rectæ animi affectio-

[1] *Boherius conjicit* commendatione. *Frustra.* — [2] *Idem emendat* colorem.

tacle des gladiateurs, et peut-être avec raison, du moins aujourd'hui. Mais lorsque des criminels combattaient, il ne pouvait y avoir, du moins pour les yeux, une école où l'on apprît mieux à mépriser la douleur et la mort.

XVIII. J'ai parlé de l'exercice, de la coutume, de la force d'une longue habitude. Voyons ce qu'y ajoute le raisonnement : à moins que vous n'ayez quelque objection à me faire. — L'Aud. Que je vous interrompe, moi ? J'en serais bien fâché; tant votre discours me semble persuasif. — Cic. Rechercher si la douleur est un mal, ou non, c'est l'affaire des stoïciens, qui veulent nous prouver la négative par de petits arguments entortillés, où il n'y a rien de palpable. Pour moi, sans entrer dans cette question, je ne pense pas que la douleur soit tout ce qu'on la croit : il me paraît que l'on a là-dessus des idées fausses, et je soutiens qu'il est possible à qui le voudra, de supporter quelque douleur que ce soit. Par où commencer à le prouver? Vous rappellerai-je d'abord en peu de mots, pour amener la suite de mon discours, le principe que j'ai déjà établi ? Qu'il est d'un homme courageux, magnanime, patient, supérieur à tout événement humain, de supporter constamment la douleur; que telle est l'opinion, je ne dis pas seulement des savants, mais des ignorants; et que personne au monde n'a jamais douté qu'un homme qui souffrait de la sorte ne méritât d'être loué. Puisqu'on attache tant de gloire à la patience, qu'elle fait essentiellement le caractère d'une âme forte; n'est-il pas honteux, ou que l'on craigne de se trouver dans l'occasion de la pratiquer, ou que l'on en manque, l'occasion étant venue? Remarquez même, qu'entre toutes les perfections de l'âme il n'y a proprement que le courage à qui le nom

nes, virtutes appellentur, non sit hoc proprium nomen omnium; sed ab ea, quæ una ceteris excellebat, omnes nominatæ sint. Appellata est enim ex viro virtus: viri autem propria maxime est fortitudo. Cujus munera duo sunt maxima, mortis, dolorisque contemtio. Utendum est igitur his, si virtutis compotes, vel potius si viri volumus esse, quoniam a viris virtus nomen est mutuata.

XIX. Quæres fortasse, quo modo: et recte. Talem enim medicinam philosophia profitetur. Venit Epicurus; homo minime malus, vel potius vir optimus, tantum monet, quantum intelligit: « Neglige, « inquit, dolorem. » Quis hoc dicit? Idem, qui dolorem summum malum. Vix satis constanter. Audiamus. « Si summus dolor est, inquit, necesse « est brevem esse. » Iteradum eadem ista mihi. Non enim satis intelligo, quid summum dicas esse, quid breve. « Summum, quo nihil sit superius; « breve, quo nihil brevius. Contemno magnitudi- « nem doloris, a qua me brevitas temporis vindi- « cabit ante pæne, quam venerit. » Sed, si est tantus dolor, quantus Philoctetæ? [1] « Bene plane « magnus mihi quidem videtur, sed tamen non « summus: nihil enim dolet, nisi pes; possunt « oculi; potest, caput, latera, pulmones; possunt « omnia. Longe igitur abest a summo dolore. Ergo, « inquit, dolor diuturnus habet lætitiæ plus, quam « molestiæ. » Nunc ego non possum, tantum hominem nihil sapere, dicere. Sed nos ab eo derideri

[1] *Ernest. edidit* Bene sane. Magnus.

de *vertu* appartienne, si l'on s'en rapporte à l'étymologie. Le mot *virtus* est formé de *vir*, et le courage est surtout propre à l'homme. Or, les deux principaux devoirs du courage sont le mépris de la mort et celui de la douleur. Voulons-nous être vertueux, ou, pour mieux dire, voulons-nous être hommes, méprisons donc l'une et l'autre.

XIX. Mais, me direz-vous, comment? Vous avez raison de m'en demander le secret, puisque la philosophie fait profession de l'enseigner. Voici d'abord ce que vous apprendrez d'Épicure, le meilleur homme du monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait de mieux. *Regardez*, dit-il, *la douleur comme rien.* Eh! qui parle ainsi? Un homme persuadé que la douleur est le plus grand des maux. J'y trouve quelque contradiction. Mais écoutons. *Une douleur extrême*, continue-t-il, *est nécessairement courte.* Répétez un peu; car je n'entends pas bien ici ce que ces mots *extrême* et *court* veulent dire. *J'appelle* extrême *ce qu'il y a de plus violent*, *et* court *ce qui dure très peu. Or, je méprise une douleur violente*, *dont un court espace de temps me délivrera presque avant qu'elle soit venue.* Mais si c'est une douleur comparable à celle de Philoctète [24]? *Elle me paraît bien vive assurément*, *mais non pas extrême; car il ne souffre que d'un pied. Les yeux, la tête, les côtés, les poumons, tout le reste se porte bien. Ainsi sa douleur n'est pas extrême, à beaucoup près. Et dans une douleur de longue durée*, conclut Épicure, *il y a moins de peine que de plaisir.* Je n'ose dire qu'un si grand homme n'a su ce qu'il disait : mais ce que j'en pense, c'est qu'il se moquait de nous. Une

puto. Ego summum dolorem (summum autem dico, etiam si decem atomis est major alius) non continuo dico esse brevem; multosque possum bonos viros nominare, qui complures annos doloribus podagræ crucientur maximis. Sed homo [1] catus nunquam terminat nec magnitudinis, nec diuturnitatis modum, ut sciam, quid summum dicat in dolore, quid breve in tempore. Omittamus hunc igitur, nihil prorsus dicentem; cogamusque confiteri, non esse ab eo doloris remedia quærenda, qui dolorem, malorum omnium maximum dixerit: quamvis idem forticulum se in torminibus, et in stranguria sua præbeat. Aliunde igitur est quærenda medicina, et maxime quidem, si, quid maxime consentaneum sit, quærimus, ab iis, quibus, quod honestum sit, summum bonum; quod turpe, summum videtur malum.

XX. His tu præsentibus gemere, et te jactare non audebis profecto. Loquetur enim eorum voce virtus ipsa tecum: Tune, quum pueros Lacedæmone, adolescentes Olympiæ, barbaros in arena videris excipientes gravissimas plagas, et ferentes silentio, si te forte dolor aliquis pervellerit, exclamabis, ut mulier? non constanter, et sedate feres? [2] Fieri non potest: natura non patitur. Audio. Pueri ferunt, gloria ducti; ferunt pudore alii, multi metu: et tamen veremur, ut hoc, quod a tam multis, et quod tot locis perferatur, natura [3] patiatur? Illa vero non modo patitur, verum etiam postulat. Nihil enim habet præstantius, nihil, quod magis

[1] Cautus. — [2] Ferri. — [3] Non pat.

douleur peut très bien, ce me semble, être des plus violentes, et n'être pas courte. Je l'appellerai *extrême*, quand même il y en aurait une autre dont la violence irait à dix atomes de plus [25]. Quantité d'honnêtes gens, que je pourrais nommer, sont depuis plusieurs années horriblement tourmentés de la goutte. Mais telle a été l'adresse d'Épicure, qu'il n'a fixé ni grandeur, ni durée; en sorte qu'on ne sait, ni ce que c'est qu'*extrême* à l'égard de la douleur, ni ce que c'est que *court* à l'égard du temps. Ainsi laissons ce diseur de riens; et quoique lui-même tourmenté de la colique et de la strangurie tout à la fois, il ait donné quelques signes de courage, avouons qu'un homme persuadé que la douleur est de tous les maux le plus grand, n'est pas propre à nous enseigner l'art de la supporter. Adressons-nous donc ailleurs, et donnons la préférence, il est juste, à ceux qui comptent l'honnête pour le souverain bien, et le honteux pour le souverain mal.

XX. Vous n'oserez en leur présence vous plaindre, vous agiter; car la vertu elle-même vous parlant par leur bouche : Quoi! dirait-elle, vous aurez vu les enfants à Sparte, les jeunes gens à Olympie, les barbares dans l'arène, recevoir en silence les coups les plus douloureux; et vous, à la moindre piqûre, vous crierez comme une femme! vous n'aurez ni fermeté, ni patience! Je ne puis, direz-vous : la nature s'y oppose. Mais, vous répondra-t on, des enfants même le peuvent, une infinité de gens le font, les uns par honneur, les autres par honte, plusieurs par crainte; et ce qui se pratique si communément, vous le croirez opposé à la nature! Il l'est si peu, que non seulement la nature vous le permet, mais elle vous le demande. En effet, il n'y a rien à quoi elle se porte avec plus d'ardeur qu'à

expetat, quam honestum, quam laudem, quam dignitatem, quam decus. Hisce ego pluribus nominibus unam rem declarari volo; sed utor, ut quam maxime significem, pluribus. Volo autem dicere, illud homini longe optimum esse, quod ipsum sit optandum per se, a virtute profectum, vel in ipsa virtute situm, sua sponte laudabile: quod quidem citius dixerim solum, quam non summum bonum. Atque, ut hæc de honesto, sic de turpi contraria. Nihil tam tetrum, nihil tam aspernandum, nihil homine indignius.

Quod si tibi persuasum est (principio enim dixisti, plus in dedecore mali tibi videri, quam in dolore), reliquum est, ut tute tibi imperes. Quanquam hoc nescio, quo modo dicatur, quasi duo simus, ut alter imperet, alter pareat: non inscite tamen dicitur.

XXI. Est enim animus in partes tributus duas: quarum altera, rationis est particeps, altera expers. Quum igitur præcipitur, ut [1] nobismet ipsi imperemus, hoc præcipitur, ut ratio coerceat temeritatem. Est in animis omnium fere natura molle quiddam, demissum, humile, enervatum quodammodo, et languidum [senile]. Si nihil aliud; nihil esset homine deformius. Sed præsto est domina omnium et regina ratio, quæ connixa per se, et progressa longius, fit perfecta virtus. Hæc ut imperet illi parti animi, quæ obedire debet, id videndum est viro. Quonam modo? inquies. Vel ut dominus servo, vel

[1] Nobismet ipsis.

ce qui est honnête et louable, sublime et glorieux [26]. Je me sers ici de plusieurs mots pour une seule idée, mais c'est afin de la rendre plus claire et plus sensible. Rien, dis-je, de plus avantageux à l'homme, rien qui réponde si parfaitement à ses vœux, que ce qui est un écoulement de la vertu, ou la vertu même : et si je ne l'appelais pas le souverain bien, ce serait pour l'appeler le bien unique. Rien, au contraire, qui soit plus odieux, plus méprisable, plus indigne de l'homme, que ce qui est honteux.

Vous qui pensez ainsi, puisque dès l'entrée de ce discours vous avez reconnu que l'infamie l'emportait sur la douleur, vous n'avez donc plus qu'à vous commander à vous-même. J'avoue que c'est une manière de parler singulière, et qui suppose qu'on soit deux, l'un pour commander, l'autre pour obéir : mais elle n'est pas sans fondement.

XXI. L'âme se divise en deux parties, l'une raisonnable, l'autre privée de raison. Ainsi, lorsqu'on nous ordonne de nous commander à nous-mêmes, c'est nous dire que nous fassions prendre le dessus à la partie raisonnable, sur celle qui ne l'est pas. Toutes les âmes, ou presque toutes, renferment je ne sais quoi de mou, de lâche, de bas, d'énervé, de languissant ; et s'il n'y avait que cela dans l'homme, rien ne serait plus hideux que l'homme. Mais en même temps il s'y trouve bien à propos cette maîtresse, cette reine absolue, la raison, qui, par les efforts qu'elle a d'elle-même le pouvoir de faire, se perfectionne et devient la suprême vertu. Or, il faut, pour être vraiment homme, lui donner pleine autorité sur cette autre partie de l'âme, dont le devoir

ut imperator militi, vel ut parens filio. Si turpissime se illa pars animi geret, quam dixi esse mollem, si se lamentis muliebriter, lacrymisque dedet, vinciatur et constringatur amicorum propinquorumque custodiis. Sæpe enim [1] vidimus, fractos pudore, qui ratione nulla vincerentur. Ergo hos quidem, ut famulos, vinclis prope ac custodia [2] coerceamus. Qui autem erunt firmiores, nec tamen robustissimi, hos admonitu oportebit, ut bonos milites, revocatos, dignitatem tueri. Non nimis in Niptris ille sapientissimus Græciæ saucius lamentatur vel modice potius :

Pedetentim (inquit) ite, et sedato nisu, ne succussu arripiat major dolor.

Pacuvius hæc melius, quam Sophocles : apud illum enim perquam flebiliter Ulysses lamentatur in vulnere. Tamen huic leviter gementi, illi ipsi, qui ferunt saucium, personæ gravitatem intuentes, non dubitarunt dicere :

Tu quoque, Ulysses, quanquam graviter cernimus ictum,
Nimis pæne animo es molli, qui consuetus in armis ævum agere.

Intelligit poeta prudens, ferendi doloris consuetudinem, esse non contemnendam magistram. Atque ille non immoderate magno in dolore,

Retinete, tenete, opprimite,
Ulcus nudate. Heu miserum me ! excrucior.

[1] Videmus. — [2] Arceamus

est d'obéir. Mais, direz-vous, de quelle manière commandera-t-elle? Ou comme un maître à son esclave, ou comme un capitaine à son soldat, ou comme un père à son fils. Quand cette portion de l'âme, qui a la faiblesse en partage, se livre avec une mollesse efféminée aux pleurs et aux gémissements, c'est aux amis et aux parents du malade à veiller sur lui, à le tenir enchaîné. On voit bien des gens sur qui la raison ne gagne rien, et que la honte maîtrise. Il leur faut un traitement d'esclaves, des fers et une prison. Pour d'autres qui sont plus fermes, mais qui ne le sont pas encore assez, on s'y prend avec eux comme avec de braves soldats; on leur fait sentir à quoi l'honneur les engage. Ulysse blessé, par exemple, n'avait donné qu'une légère marque d'impatience, lorsqu'il avait dit à ceux qui le portaient :

Marchez plus lentement; vous irritez mes maux.

Pacuvius[27] a rectifié ici Sophocle, qui nous représente le plus sage des Grecs se lamentant avec trop de faiblesse. Mais, quoique Ulysse n'eût laissé voir qu'une sensibilité bien pardonnable, cependant, surpris de ces plaintes dans un si grand homme, ceux qui le portaient osent lui parler ainsi :

Un si fameux guerrier, Ulysse est abattu!
Une blessure peut étonner sa vertu?

Le poète sachant que l'habitude est une excellente maîtresse dans l'art de souffrir, lui remet devant les yeux sa profession de guerrier. Rien d'outré pour une douleur aussi cruelle :

Tenez-moi, serrez-moi, ne m'abandonnez pas.
Découvrez ma blessure. Ah! quel tourment, hélas!

Incipit labi; deinde illico desinit,

> Operite, abscedite, jamjam mittite.
> Nam attrectatu, et quassu sævum amplificatis dolorem.

Videsne, ut obmutuerit non sedatus corporis, sed castigatus animi dolor? Itaque in extremis Niptris alios quoque objurgat, idque moriens,

> Conqueri fortunam adversam, non lamentari decet.
> Id viri est officium : fletus muliebri ingenio additus.

Hujus animi pars illa mollior rationi sic paruit, ut severo imperatori miles pudens.

XXII. In quo [1] vero erit perfecta sapientia (quem adhuc nos quidem [2] vidimus neminem; sed philosophorum sententiis, qualis futurus sit, si modo aliquando fuerit, exponitur), is igitur, sive ea ratio, quæ erit in eo perfecta, atque absoluta, sic illi parti imperabit inferiori, ut justus parens probis filiis; nutu, quod volet, conficiet, nullo labore, nulla molestia; eriget ipse se, [3] suscitabit, instruet, armabit, ut tanquam hosti, sic obsistat dolori. Quæ sunt ista arma? Contentio, confirmatio, sermoque intimus, quum ipse secum, Cave turpe quidquam, languidum, non virile. Obversentur species honestæ animo: Zeno proponatur Eleates, qui perpessus est omnia potius, quam conscios delendæ tyrannidis indicaret. De Anaxarcho Democritio cogitetur, qui quum Cypri in manus Nicocreontis regis incidisset, nullum genus supplicii deprecatus est, neque recusavit. Calenus Indus, indoctus ac barbarus, in radi-

[1] Viro. — [2] Videmus. — [3] Suscitabitur.

Il se laisse ensuite tomber [28], et ne dit plus que ces mots:

Laissez-moi. De vos mains le poids insupportable
Ne sert qu'à redoubler la douleur qui m'accable.

Le voyez-vous condamner sa douleur au silence? Son corps souffre, mais non plus son âme; et à la fin de la tragédie, tout en mourant, il fait aux autres cette leçon:

Pour ressource une femme a les cris et les pleurs;
Mais l'homme, sans gémir, sait plaindre ses malheurs.

Ainsi, dans Ulysse, la partie faible de l'âme s'est soumise à la raison, comme un soldat docile à un général sévère.

XXII. Venons au sage. On n'en a point vu encore: mais les philosophes nous donnent l'idée de ce qu'il doit être, supposé qu'il soit jamais. Un sage donc, ou plutôt sa raison, parvenue au plus haut degré de perfection, saura commander à cette partie qui est sous son empire, comme un bon père à des enfants soumis. Tout ce qu'il voudra, il l'obtiendra d'un coup d'œil, sans peine, sans chagrin. Pour faire tête à l'ennemi, à la douleur, il réveillera son courage, rassemblera ses forces, prendra ses armes. Quelles armes? Un généreux effort, une ferme résolution, et un entretien avec soi-même, où l'on se dit: Prends bien garde, ne fais rien de honteux, rien de lâche, rien d'efféminé. On se proposera de grands exemples: Zénon d'Élée, qui, ayant trempé dans une conspiration, aima mieux souffrir toutes sortes de tortures, que de nommer ses complices au tyran; Anaxarque, disciple de Démocrite, qui, se voyant dans l'île de Cypre au pouvoir du roi Nicocréon, ne lui montra ni effroi, ni répugnance pour aucun genre de supplices; un homme sans lettres, un barbare né au pied du mont Caucase, l'Indien Calanus, qui, de son propre mouve-

cibus Caucasi natus, sua voluntate vivus combustus est. Nos, si pes condoluit, si dens, [1] si tactum dolore corpus, ferre non possumus. Opinio est enim quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis, [2] quam in voluptate: qua quum liquescimus, fluimusque mollitia, apis aculeum sine clamore ferre non possumus. At vero C. Marius, rusticanus vir, sed plane vir, quum secaretur, ut supra dixi, principio vetuit se alligari: nec quisquam ante Marium solutus dicitur esse sectus. Cur ergo postea alii? valuit auctoritas. Videsne igitur, opinionis esse, non naturæ malum? Et tamen fuisse acrem morsum doloris, idem Marius ostendit. Crus enim alterum non præbuit. Ita et tulit dolorem, ut vir, et, ut homo, majorem ferre sine causa necessaria noluit. Totum igitur in eo est, ut tibi imperes. Ostendi autem, quod esset imperandi genus; atque hæc cogitatio, quid patientia, quid fortitudine, quid magnitudine animi dignissimum sit, non solum animum [3] comprimit, sed ipsum etiam dolorem, nescio quo pacto, mitiorem facit.

XXIII. Ut enim fit in prælio, ut ignavus miles ac timidus, simul ac viderit hostem, abjecto scuto fugiat, quantum possit, ob eamque causam pereat nonnunquam, etiam integro corpore, quum ei, qui steterit, nihil tale evenerit: sic, qui doloris speciem ferre non possunt, abjiciunt se, atque ita afflicti et exanimati jacent; qui autem restiterunt, discedunt

[1] Fac totum dolere corpus. — [2] Quam eadem in vol. — [3] Comprimet.

ment, se fit brûler vif. Mais nous, que nous souffrions à un pied, à une dent, quelque part que ce soit, nous ne savons où nous en sommes. Par la douleur, comme par le plaisir, nos âmes s'amollissent; elles n'ont plus rien de mâle ni de solide, et une piqûre d'abeille nous arrache des cris. Quand Marius, homme rustique, mais vraiment homme, souffrit l'opération dont j'ai parlé, il ne voulut point qu'on le liât : et il est, dit-on, le premier qui l'ait hasardée sans cette précaution. Pourquoi d'autres depuis n'en ont-ils pas fait difficulté? Parce que l'exemple les avait enhardis. Ainsi l'opinion, comme vous voyez, a plus dé part dans nos souffrances que la réalité. Une preuve cependant que la douleur de Marius fut aiguë, c'est qu'il n'y exposa point son autre jambe. Pour une première opération, le héros l'avait emporté; mais quand il s'agit de souffrir une seconde fois sans nécessité, l'homme reprit ses droits. Tout consiste donc à savoir vous commander; et je vous ai expliqué ce que c'était que cette espèce de commandement. Penser à quoi la patience, la force, la grandeur d'âme, nous obligent, non seulement c'est nous rendre l'esprit plus tranquille, mais c'est affaiblir en quelque sorte la douleur.

XXIII. En effet, comme dans une bataille il arrive qu'un poltron qui, à la vue de l'ennemi, aura jeté son bouclier, et fui de toutes ses forces, trouve dans sa fuite même l'occasion de sa mort; et qu'au contraire le soldat intrépide n'essuie rien de fâcheux dans son poste : de même ceux qu'intimide l'image de la douleur, tombent dans un anéantissement qui lui donne tout pouvoir sur eux; au lieu que ceux qui ont entrepris de lui résister, ne manquent guère d'en triompher. Il en est de l'âme comme du corps, à certains égards. Que le

sæpissime superiores. Sunt enim quædam animi similitudines cum corpore. Ut onera contentis corporibus facilius feruntur, remissis opprimunt : simillime animus intentione sua depellit pressum omnem ponderum ; remissione autem sic urgetur, ut se nequeat extollere. Et, si verum quærimus, in omnibus officiis persequendis animi est adhibenda contentio. Ea est sola officii tanquam custodia. Sed hoc quidem in dolore maxime est providendum, ne quid abjecte, ne quid timide, ne quid ignave, ne quid serviliter, muliebriterve faciamus; in primisque refutetur, ac rejiciatur Philoctetæus ille clamor. Ingemiscere nonnunquam viro concessum est, idque raro : ejulatus ne mulieri quidem. Et hic nimirum est [1] lessus, quem duodecim tabulæ in funeribus adhiberi vetuerunt. Nec vero unquam ne ingemiscit quidem vir fortis ac sapiens, nisi forte ut se intendat ad firmitatem, ut in stadio cursores exclamant, quam maxime possunt. Faciunt idem, quum exercentur athletæ : pugiles vero, etiam quum feriunt adversarium, in jactandis cestibus ingemiscunt; non, quod doleant, animove succumbant, sed quia profundenda voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior.

XXIV. Quid? qui volunt exclamare majus, num satis habent latera, fauces, linguam intendere, e quibus [2] ejici vocem, et fundi videmus? Toto corpore, atque omnibus ungulis, ut dicitur, contentioni vocis asserviunt. Genu mehercule M. Anto-

[1] Fletus. — [2] Elici.

corps s'évertue, il portera facilement une charge, sous laquelle, s'il vient à mollir, il succombe. Que l'âme se roidisse pareillement, elle rendra son fardeau léger; mais, si elle se relâche, elle demeure accablée sous le poids. Et à dire vrai, il n'est aucun de nos devoirs qui n'exige que l'âme fasse usage de ses forces : c'est là comme le seul garant de notre vertu. Un homme qui souffre doit ne point marquer de peur, ni rien faire qui sente la bassesse d'un esclave, ou la délicatesse d'une femme. Qu'il prenne garde surtout à ne point imiter les cris de Philoctète. Quelquefois, mais rarement, un homme peut gémir : les lamentations lugubres ne sont pas même permises à une femme; c'est là ce *lessus* [29], dont les douze Tables ont défendu l'usage dans les funérailles. Que si l'on permet quelquefois à un homme courageux et sage de gémir, c'est dans le cas seulement où ce serait pour lui un moyen d'acquérir de nouvelles forces contre la douleur : à l'exemple de ces coureurs qui font retentir de leurs cris le stade où ils disputent la victoire [30]. Les athlètes ont la même habitude, lorsqu'ils s'exercent; les lutteurs aussi, tout en frappant leur adversaire, tout en agitant leurs cestes, poussent quelques gémissements : non qu'ils souffrent, ou qu'ils se désespèrent; mais c'est qu'en poussant un cri, tous les nerfs se roidissent, et le coup s'élance et tombe avec plus de fermeté.

XXIV. Ce n'est pas tout : lorsqu'on veut crier, on ne se contente pas de faire jouer les organes destinés à la parole, tels que les côtés, le gosier, la langue; mais tout le corps agit; toutes ses parties concourent à donner alors plus de puissance à la voix. J'ai vu l'orateur Antonius [31], accusé aux termes de la loi Varia, et plaidant pour lui-même, emporté par la véhémence de son

nium vidi, quum contente pro se ipse lege Varia diceret, terram tangere. Ut enim balistæ lapidum, et reliqua tormenta telorum, eo graviores emissiones habent, quo sunt contenta atque adducta vehementius: sic vox, sic cursus, sic plaga, hoc gravior, quo est missa contentius. Cujus contentionis quum tanta vis sit, si gemitus in dolore ad confirmandum animum valebit, utemur. Sin erit ille gemitus [1] lamentabilis, si imbecillus, si abjectus, si flebilis; ei qui se dederit, vix eum virum dixerim. Qui quidem gemitus si levationis aliquid afferret, tamen videremus, quid esset fortis et animosi viri. Quum vero nihil imminuat doloris, cur frustra turpes esse volumus? quid est enim fletu muliebri viro turpius?

Atque hoc præceptum, quod de dolore datur, patet latius. Omnibus enim rebus, non solum dolori, simili contentione animi resistendum est. Ira exardescit, libido concitatur. In eamdem arcem confugiendum est; eadem sunt arma sumenda. Sed quoniam de dolore loquimur, illa omittamus. Ad ferendum igitur dolorem placide et sedate, plurimum proficit, toto pectore, ut dicitur, cogitare, quam id honestum sit. Sumus enim natura, ut ante dixi (dicendum est enim sæpius), studiosissimi appetentissimique honestatis. Cujus si quasi lumen aliquod adspexerimus, nihil est, quod, ut eo potiamur, non parati simus et ferre, et perpeti. Ex hoc cursu atque impetu animorum ad veram laudem atque honestatem, illa pericula adeuntur in præliis,

[1] Elamentabilis.

action, frapper la terre de son genou. Plus la baliste est tendue fortement, et plus la pierre est lancée au loin ; plus l'arc est bandé, plus la flèche part avec impétuosité : telle est la force qu'un élan vigoureux donne à la voix, à la course, au ceste prêt à frapper. Ainsi, lorsqu'un cri peut servir à réveiller, à redoubler les forces de l'âme, on ne le défend pas à un malade. Mais pousser des cris accompagnés de pleurs, des cris lamentables, lugubres, efféminés, c'est ne pas mériter le nom d'homme. Quand il nous en reviendrait quelque soulagement, encore faudrait-il voir si l'honneur ne s'y opposerait pas. Mais comme ces larmes ne servent à rien, pourquoi nous avilir en pure perte? qu'y a-t-il, en effet, de plus honteux pour un homme, que de pleurer comme une femme?

Je viens de vous donner, touchant la douleur, une leçon importante, qui est d'appeler à votre secours les forces de l'âme. On en a besoin dans toutes sortes d'occasions. Que la colère s'allume en nous, que la volupté nous attaque, il faut recourir aux mêmes armes, se réfugier dans le même fort. Mais ne nous écartons point, et ne parlons que de la douleur. Pour souffrir donc paisiblement, il est bon d'avoir toujours ce principe devant les yeux, que c'est là ce que l'honneur exige de nous. J'ai déjà dit, mais on ne peut trop le répéter, que l'honneur a naturellement pour nous de puissants attraits, et si puissants, qu'à la première lueur au travers de laquelle il se fera entrevoir, on trouve doux et léger tout ce qui peut y conduire. Poussés, entraînés par ces désirs violents, dont la gloire embrase nos cœurs, nous allons la chercher dans les combats. Un homme courageux, lorsqu'il est blessé dans la mêlée, ne le sent point; ou s'il le sent, plutôt

non sentiunt viri fortes in acie vulnera, [1] vel si sentiunt, se mori malunt, quam tantum modo de dignitatis gradu demoveri. Fulgentes gladios hostium videbant Decii, quum in aciem eorum irruebant. His levabat omnem vulnerum metum nobilitas mortis, et gloria. Num [2] tu ingemuisse Epaminondam putas, quum una cum sanguine vitam effluere sentiret? imperantem enim patriam Lacedæmoniis relinquebat, quam acceperat servientem. Hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum.

XXV. Dices, quid in pace? quid domi? quid in lectulo? Ad philosophos me revocas, qui in aciem non sæpe prodeunt. E quibus homo sane levis Heracleotes Dionysius, quum a Zenone fortis esse didicisset, a dolore [3] deductus est. Nam quum ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensisset. Quem quum Cleanthes condiscipulus rogaret, quænam ratio eum de sententia deduxisset, respondit, « Quia, quum « tantum operæ philosophiæ dedissem, dolorem « tamen ferre non possem; satis esset argumenti, « malum esse dolorem. Plurimos autem annos in « philosophia consumsi, nec ferre possum : malum « est igitur dolor. » Tum Cleanthem, quum pede terram percussisset, versum ex Epigonis ferunt dixisse :

Audisne hæc, Amphiarae, sub terram abdite ?

Zenonem significabat; a quo illum degenerare do-

[1] Vel sentiunt, sed m. m. — [2] Tum. — [3] *Bentl.* dedoctus est.

mourir que de s'écarter d'un pas du chemin de l'honneur. Quand les Décius se précipitèrent dans l'armée ennemie, ils voyaient luire des épées qui de toutes parts les menaçaient; mais l'idée d'une noble et glorieuse mort leur faisait tout mépriser, tout oublier. Pensez-vous qu'Épaminondas, quand il sentit sa vie s'écouler avec son sang, ait gémi? Il avait trouvé sa patrie accablée sous le joug des Lacédémoniens : en mourant il la laissait leur maîtresse, et c'était son ouvrage. Voilà les consolations, voilà les puissants remèdes des plus cruelles souffrances.

XXV. Mais, loin des combats, me direz-vous, et chez soi, sur un lit de douleur, quels motifs de consolation? Vous me ramenez aux philosophes, qu'on rencontre rarement sur les champs de bataille. Un d'eux, homme frivole, qui avait appris la constance sous Zénon, fut endoctriné tout autrement par la douleur. Je parle de Denys d'Héraclée. Tourmenté d'une colique néphrétique, il hurlait, et il criait de toutes ses forces que ce qu'il avait pensé de la douleur était bien faux. Arriva Cléanthe son condisciple, qui lui demanda par quelle raison il changeait de sentiment. *Parce qu'un bon argument*, dit-il, *pour prouver que la douleur est un mal, c'est de ne pouvoir la supporter, après qu'on a si long-temps étudié la philosophie. Je l'ai étudiée plusieurs années, et je ne puis supporter la douleur; c'est donc un mal.* A ces mots, Cléanthe frappa du pied contre terre, et cita, dit-on, cet endroit des Épigones : [32]

> Quoi ! d'Amphiaraüs aux enfers descendu,
> Cet insolent discours sera-t-il entendu ?

Par là Cléanthe désignait Zénon, dont il était fâché de voir le disciple dégénérer. On n'en dira pas autant de

lebat. At non noster Posidonius; quem et ipse sæpe vidi, et id dicam, quod solebat narrare Pompeius: se, quum Rhodum venisset decedens ex Syria, audire voluisse Posidonium; sed quum audivisset, eum graviter esse ægrum, quod vehementer ejus artus laborarent, voluisse tamen nobilissimum philosophum visere; quem ut vidisset, et salutavisset, honorificisque verbis prosecutus esset, molesteque se dixisset ferre, quod eum non posset audire; at ille, Tu vero, inquit, potes: nec committam, ut dolor corporis efficiat, ut frustra tantus vir ad me venerit. Itaque narrabat, eum graviter et copiose de hoc ipso, nihil esse bonum, nisi quod honestum esset, cubantem disputavisse; quumque quasi faces ei doloris admoverentur, sæpe dixisse, « Nihil agis, dolor; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum. »

XXVI. Omninoque omnes clari et nobilitati labores contemnendo fiunt etiam tolerabiles. Videmusne, [1] ut apud magistros eorum ludorum, qui gymnici nominantur, magnus honos sit, nullum ab iis, qui in id certamen descendant, devitari dolorem? Apud quos autem venandi et equitandi laus viget, qui hanc petessunt, nullum fugiunt dolorem. Quid de nostris ambitionibus, quid de cupiditate [2] honorum loquar? Quæ flamma est, per quam non cucurrerint ii, qui hæc olim punctis singulis colligebant? Itaque semper Africanus Socraticum Xenophontem in manibus habebat. Cujus in primis lau-

[1] Apud quos eorum. — [2] *Al. male,* bonorum.

Posidonius. Je l'ai fort connu, et voici ce que Pompée nous en a souvent raconté. A son retour de Syrie, passant par Rhodes, il fut curieux, dit-il, d'entendre un philosophe de cette réputation; mais comme il apprit que la goutte le retenait chez lui, il voulut au moins lui faire une visite [33]; et après avoir rendu hommage à son génie, il lui témoigna quelle peine il ressentait de ne pouvoir l'entendre. Vous le pouvez, reprit Posidonius, et il ne sera pas dit qu'une douleur corporelle soit cause qu'un si grand homme ait inutilement pris la peine de se rendre chez moi. Pompée nous disait qu'ensuite ce philosophe, dans le lit où il souffrait, discourut gravement, éloquemment, sur ce principe même, *qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête;* et qu'à diverses reprises, dans les moments où la douleur devenait plus poignante, *Douleur,* s'écriait-il, *tu as beau faire; quelque importune que tu sois, jamais je n'avouerai que tu sois un mal.*

XXVI. On supporte aisément tous les travaux qui font honneur. Voit-on que la douleur effraie les athlètes, dans les pays où les jeux gymniques [34] sont estimés? Ailleurs, où c'est un mérite de chasser et de monter à cheval, fait-elle peur à ceux qui veulent se distinguer par ces pénibles exercices? Que dirai-je de nos brigues? A quoi nos ambitieux ne s'exposent-ils point? Quels incendies [35] n'affrontaient pas autrefois ceux qui cherchaient à s'assurer tous les suffrages? Aussi Xénophon [36], disciple de Socrate, dit-il très bien, « que les mêmes « travaux ne sont pas également pénibles pour le capi« taine et pour le soldat, parce qu'à l'égard du capitaine, « la peine est adoucie par la gloire ; » et cette maxime était plus souvent citée que toute autre par Scipion l'Africain, qui avait toujours Xénophon entre les mains.

dabat illud, quod diceret, eosdem labores non esse æque graves imperatori, et militi, quod ipse honos laborem leviorem faceret imperatorium. Sed tamen hoc evenit, ut in vulgus insipientium opinio valeat honestatis, quum ipsam videre non possint. Itaque fama, et multitudinis judicio moventur, quum id honestum putent, quod a plerisque laudetur. Te autem, si in oculis sis multitudinis, tamen ejus judicio stare nolim, nec, quod illa putet, idem putare pulcherrimum. Tuo tibi judicio est utendum. Tibi si recta probanti placebis, tum non modo tu te viceris, quod paullo ante præcipiebam, sed omnes et omnia.

Hoc igitur tibi propone: amplitudinem et quasi quamdam exaggerationem quam altissimam animi, [1] qui maxime eminet contemnendis et despiciendis doloribus, unam esse omnium rem pulcherrimam, eoque pulchriorem, si vacet populo, neque plausum captans, se tantum ipsa delectet. Quin etiam mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione, et sine populo teste, fiunt: non quo fugiendus sit (omnia enim benefacta in luce se collocari volunt), sed tamen nullum theatrum virtuti conscientia majus est.

XXVII. Atque in primis meditemur illud, ut hæc patientia dolorum, quam sæpe jam animi intentione dixi esse firmandam, in omni genere se æquabilem præbeat. Sæpe enim multi, qui aut propter victoriæ cupiditatem, aut propter gloriæ, aut etiam ut

[1] Quæ.

Tout incapable qu'est le vulgaire de voir en quoi consiste l'honnête*, il ne laisse pas d'y être sensible; et comme il règle ses idées sur ce qu'il entend dire le plus communément, il croit que l'honnête est ce qui est loué par le plus grand nombre. Pour vous, quand même vous seriez exposé à la vue du public, je ne voudrais pas que sa manière de penser vous fît la loi. Tenez-vous-en à vos lumières. Quand elles seront justes, et que vous chercherez à satisfaire votre conscience, non seulement vous serez victorieux de vous-même, comme je vous l'ordonnais tout à l'heure; mais il n'y aura ni homme, ni quoi que ce puisse être dans le monde, qui vous maîtrise.

Regardez donc une âme qui s'est agrandie, qui s'est élevée jusqu'au plus haut point, et dont la supériorité brille surtout dans le mépris de la douleur, regardez-la comme l'objet le plus digne d'admiration. Je l'en croirai bien plus digne encore, si, loin des spectateurs, et ne mendiant point d'applaudissements, elle ne veut que se plaire à elle-même. Rien de si louable que ce qui se fait sans ostentation et sans témoins : non que les yeux du public soient à éviter, car les belles actions demandent à être connues; mais enfin, le plus grand théâtre qu'il y ait pour la vertu, c'est la conscience.

XXVII. Ressouvenons-nous surtout que notre courage à souffrir les douleurs, fortifié, comme je l'ai dit tant de fois, par de continuels efforts de l'âme, doit

* Le vulgaire peut avoir une notion claire de l'honnête, mais non dans le sens philosophique et abstrait. L'auteur est loin de vouloir attaquer la loi naturelle, qu'il défend si éloquemment dans le Traité *des Lois*.

jus suum, et libertatem tenerent, vulnera exceperunt fortiter, et tulerunt, iidem omissa contentione dolorem morbi ferre non possunt. Neque enim illum, quem facile tulerant, ratione, aut sapientia tulerant, sed studio potius, et gloria. Itaque barbari quidam, et immanes, ferro decertare acerrime possunt, ægrotare viriliter non queunt. Græci autem homines, non satis animosi, prudentes, ut est captus hominum, satis, hostem adspicere non possunt, iidem morbos toleranter atque humane ferunt. At Cimbri et Celtiberi in præliis exsultant, lamentantur in morbo : nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur. Sed quum videas, eos, qui aut studio, aut opinione ducantur, in eo persequendo atque adipiscendo dolore non frangi; debeas existimare aut non esse malum, dolorem, aut, etiamsi, quidquid asperum, alienumque natura sit, id appellari placeat malum, tantulum tamen esse, ut a virtute ita obruatur, ut nusquam appareat.

Quæ meditare, quæso, dies et noctes. Latius enim manabit hæc ratio, et aliquanto majorem locum, quam de uno dolore, occupabit. Nam si omnia fugiendæ turpitudinis, adipiscendæque honestatis causa faciemus, non modo stimulos doloris, sed etiam fulmina fortunæ contemnamus licebit, præsertim quum paratum sit illud ex hesterna disputatione perfugium. Ut enim si cui naviganti, quem prædones insequantur, deus quis dixerit, « Ejice te navi; præsto est, qui excipiat, vel delphinus, ut

être le même dans toutes les occasions qu'il peut avoir de s'exercer. Car souvent il arrive qu'on a bravé avec intrépidité les dangers et la mort, ou pour obtenir la victoire, ou pour se faire un nom, ou pour défendre son droit et sa liberté, mais que dans une maladie on succombe à la douleur. De tels hommes avaient dû leur fermeté, non à la raison et à la sagesse, mais à l'ardeur et à la gloire qui les guidaient. Ainsi les barbares savent, le fer à la main, se battre à outrance; et malades, ils ne savent pas être hommes. Au contraire les Grecs, nation peu brave, mais aussi sensée qu'il y en ait, n'osent regarder l'ennemi en face; et malades, ils ont de la patience et du courage. Une bataille transporte de joie les Cimbres et les Celtibériens [37]; une maladie les consterne. Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe. Mais du moins, puisqu'on voit des hommes à qui la passion ou le préjugé font braver la douleur, concluez de là, ou qu'elle n'est pas un mal, ou que si l'on veut l'appeler un mal, parce qu'elle nous est importune et semble répugner à la nature, c'est un mal si petit, qu'il disparaît à l'aspect de la vertu.

Jour et nuit, je vous en prie, occupez-vous de ces réflexions. Il y a bien d'autres conséquences à en tirer, et elles peuvent s'appliquer à bien d'autres choses qu'à la douleur. En effet, si nous faisons de l'honneur notre unique loi, dès lors nous mépriserons, non seulement les traits de la douleur, mais les foudres même de la fortune : surtout puisque notre conférence d'hier nous montre un refuge qui ne peut nous manquer. Un passager, poursuivi par des pirates, serait bientôt rassuré, si un dieu lui disait : «Jette-toi dans la mer; un « dauphin, comme celui d'Arion de Méthymne [38], est

Arionem Methymnæum, vel equi Pelopis illi Neptunii, qui per undas currus suspensos rapuisse dicuntur, excipient te, et, quo velis, perferent; » omnem omittat timorem : sic urgentibus asperis et odiosis doloribus, si tanti sint, ut ferendi non sint, quo sit confugiendum vides.

Hæc fere hoc tempore putavi esse dicenda. Sed tu fortasse in sententia permanes.

Aud. Minime vero : meque biduo duarum rerum, quas maxime timebam, spero liberatum metu. — Cic. Cras ergo ad clepsydram. Sic enim dicimus. Et tibi hoc video non posse deberi. — Aud. Ita prorsus. Et illud quidem ante meridiem, hoc eodem tempore. — Cic. Sic faciemus, tuisque optimis studiis obsequemur.

« là pour te recevoir ; ou les chevaux de Neptune, qui « firent, dit-on, rouler sur l'onde le char de Pélops[39], « accourront pour te porter où tu voudras. » Et vous aussi, vous avez une ressource non moins certaine, si vos douleurs en viennent à un tel excès que vous ne puissiez les supporter, et votre sort est entre vos mains.

Voilà, à peu près, ce que j'ai cru devoir vous dire en ce moment. Mais peut-être persistez-vous dans votre opinion ?

L'Aud. Point du tout : me voilà en deux jours délivré, ou du moins je m'en flatte, de mes deux plus grandes frayeurs. — Cic. A demain donc. Rhétorique d'abord, puisque nous en sommes convenus ; et philosophie ensuite, car vous ne m'en quittez pas. — L'Aud. Non, sans doute : l'un avant midi, et l'autre à la même heure qu'aujourd'hui. — Cic. Volontiers. Je me prêterai à de si louables désirs.

NOTES

SUR

LE SECOND LIVRE.

---

1. — I. Pendant les troubles de la république, l'an de Rome 708, Cicéron étant âgé de soixante-deux ans. Tous ses ouvrages philosophiques, le plus précieux reste de l'antiquité, sont le fruit des trois dernières années qu'il vécut.

2. — Ibid. *Alors*, c'est-à-dire dans la circonstance de sa vie où la tragédie d'Ennius le suppose. *Néoptolème*, fils d'Achille, est plus connu en notre langue sous le nom de *Pyrrhus*.

3. — *Ibid.* Il y avait, entre les orateurs attiques et les asiatiques, cette différence, que le style des premiers était pur, sain, précis, toujours proportionné à la nature de leur sujet; mais celui des autres, enflé, diffus, énervé. Or, quelques contemporains de Cicéron, comme il s'en plaint ici, et dans beaucoup d'autres endroits, l'accusèrent de mettre trop d'esprit et de fleurs dans ses discours; en un mot, d'être un peu asiatique. Ils donnèrent, eux, dans un style tout opposé, et n'eurent point de succès. *Voyez* Quintilien, XII, 10, où il est à remarquer que le style de Cicéron, blâmé comme trop fleuri, par ses contemporains, passait au contraire pour être maigre et sec dans le siècle de Quintilien. Tant il est difficile qu'une même nation conserve pendant long-temps le bon goût, qui consiste dans un juste milieu, également éloigné des extrémités vicieuses! — Le président Bouhier s'étonne que Cicéron parle ainsi à Brutus, un de ceux qui censuraient le plus son prétendu style asiatique. Mais n'est-il pas naturel d'adresser l'apologie à celui qui a fait les reproches? On peut être surpris seulement de la dureté de quelques expressions. Il paraît que Cicéron ne craignait pas que Brutus les prît pour lui. J. V. L.

4. — II. *Hortensius* est le titre que Cicéron avait donné à un de ses ouvrages, qui s'est perdu, et dont le but était d'exciter les hommes à l'étude de la philosophie.

5. — *Ibid.* Des quatre Livres connus sous le titre de *Questions académiques*, il n'en reste aujourd'hui qu'un complet, intitulé *Lucullus*, avec le commencement d'un autre.

6. — III. Les épicuriens. Voyez *Tuscul.*, I, note 3.

7. — *Ibid.* Cicéron avait dans sa maison de *Tusculum*, aujourd'hui *Frascati*, deux endroits particulièrement destinés à des entretiens littéraires. Il nommait l'un *le Lycée*, où était sa bibliothéque; et l'autre, *l'Academie*, qui était, selon Corradus, une espèce de gymnase, situé au bas de ses jardins. (Voyez *Ep. ad Att.*, I, 4; et *de Divin.*, I, 5.)

8. — IV. Proverbe tiré du Phormion de Térence, acte I, scène IV, vers 26.

9. — V. Accius, ou plutôt Attius, nommé dans le texte, si l'on se rend à la correction de Muret, approuvée par Bentley, Davies, Bouhier, d'Olivet, Wolf, Schütz, etc. et citée dans ma note latine. La Monnoye, quelque temps avant sa mort, avait entrepris de traduire cette seconde Tusculane, et la plupart des vers français sont de lui. On nous pardonnera peut-être de ne les avoir pas conservés tous avec la même confiance que l'abbé d'Olivet. Il nous a semblé par exemple, chapitres 8 et 9, que des vers libres, d'un style fort négligé, ne donnaient aucune idée d'une scène de Sophocle J. V. L.

10. — *Ibid.* L'ami de Cicéron se rend ici trop aisément; car il lui aurait été facile de répondre, en distinguant les maux du corps de ceux de l'âme, et en soutenant que comme le plus grand de ces derniers est l'infamie, la douleur est le comble des autres. On pourrait même dire que l'infamie met l'esprit dans le même état de douleur, que l'est le corps dans les plus rudes tourments. Ainsi la proposition, que la douleur est le plus grand des maux, n'en est pas moins soutenable. *Bouhier.*

11. — VII. Hercule, sur le point de mourir, fit présent à Philoctète de son carquois, rempli de flèches teintes du sang de l'hydre; mais à condition qu'il ne découvrirait jamais à personne le lieu de sa sépulture. Plusieurs années après, il arriva que les Grecs ayant été avertis, par l'oracle, que sans ces flèches fatales ils ne pourraient pas prendre Troie, ils eurent recours à Philoctète, et voulurent le forcer à leur dire où était le tombeau d'Hercule. Philoctète le leur montra en frappant du pied dessus, persuadé que comme il ne parlait point, ce n'était pas violer son serment. Mais lorsqu'il se fut embarqué avec eux pour aller au siége de Troie, une de ces flèches sortant par hasard du carquois, lui tomba sur ce même pied dont il avait frappé la terre; ce qu'il regarda comme une punition de son parjure; et le venin de l'hydre lui causa un abcès, dont l'infection fut telle dans le vaisseau, que les Grecs prirent le parti de le débarquer dans l'île de Lemnos. On peut voir ailleurs la suite de ses aventures, qui ne fait rien aux vers que nous expliquons ici.

12. — VIII. Sophocle, *Trachiniennes*, vers 1063. Quant à l'histoire dont il s'agit ici, elle se trouve partout. Hercule ayant épousé Déjanire, fille d'un roi d'Étolie, il allait l'emmener. Mais sur leur route il se trouvait une rivière à passer. Hercule accepta l'offre que lui fit le centaure Nessus, de passer Déjanire; et quand le centaure fut avec elle à l'autre bord, il voulut la ravir. Hercule décocha sur lui une de ses flèches. Nessus, blessé à mort, donna sa robe à Déjanire, en l'assurant que tant que son époux porterait cette robe, jamais il n'aimerait d'autre femme qu'elle. Déjanire, à quelque temps de là, sut qu'Hercule était arrêté dans l'Eubée par une nouvelle passion : d'abord elle lui envoya la robe du centaure. Hercule ne l'eut pas plus tôt sur lui, qu'il devint furieux, et se jeta lui-même dans le feu qu'il venait de faire allumer pour un sacrifice. La crédule Déjanire ne put survivre à son mari, et se tua de désespoir.

— Dans la traduction des plaintes d'Hercule, nous avons suivi surtout le texte de Sophocle. Il paraît que ce morceau plaisait beaucoup aux anciens; car, outre ces vers justement admirés, et qui paraissent être de Cicéron plutôt que d'Attius, malgré l'opinion de quelques savants, nous avons encore la belle imitation d'Ovide, au neuvième Livre des *Métamorphoses*, vers 165, et les hyperboles de Sénèque, *Hercules Oetæus*, vers 1131. Parmi les modernes, je citerai la traduction des vers de Sophocle par Louis Racine, *Réflexions sur la poésie*, chapitre 6, article 2; l'imitation de Fénélon au quinzième Livre de *Télémaque*, et quelques ouvrages dramatiques sur le même sujet, l'*Hercule mourant* de Rotrou, en 1636; *Alcide, ou le triomphe d'Hercule*, tragédie-opéra de Campistron, qui parut en 1693, et qui fut accueillie par cette épigramme :

A force de forger on devient forgeron.
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
Au lieu d'avancer, il recule :
Voyez Hercule.

Une tragédie de M. Renou, *la Mort d'Hercule*, sifflée au Théâtre Français, le 28 février 1757; en 1761, l'opéra de Marmontel, *Hercule mourant*; le 24 mai 1787, l'*Hercule au mont OEta*, tragédie de Lefèvre, auteur de Cosroës, etc. J. V. L.

13. — X. Platon, dans son *Protagoras*, raconte comment Prométhée déroba le feu de Vulcain et la sagesse de Minerve. Le *Prométhée* d'Eschyle, où se trouvait la tirade suivante, n'est pas celui qui nous reste.

14. — XI. Philon était académicien : voilà pourquoi Cicéron dit, *notre Philon*.

15. — *Ibid.* Platon bannissait de sa république, non tous les poètes indistinctement, mais seulement ceux dont la théologie était impie, ou la morale corrompue. Vraisemblablement il aurait souffert Despréaux et Molière, à peu de chose près : il aurait même récompensé La Fontaine pour ses fables; mais il aurait congédié Quinault.

16. — XIV. *Quelqu'un de vos vases d'airain de Corinthe.* Pour savoir ce que c'était que cette sorte d'airain, et quel cas les anciens en faisaient, *voyez* Muret, *Var. lect.*, Lib. III, cap. 5; Bisciola, *Hor. subsecis.*, XV, 10. — Touchant ce dogme des stoïciens, *Que la vertu est une, et qu'on ne peut être vertueux en un point, sans l'être généralement en tout*, voyez Juste Lipse, *Manuduct.*, III, 4.

17. — *Ibid.* Autre dogme des stoïciens. *Voyez* Juste Lipse, *ibid.*; ou plutôt les *Elementa philosophiæ stoicæ* de Scioppius, qui est plus méthodique et plus instructif.

18. — *Ibid.* Nous avons suivi la seconde édition de Davies, où on lit: *Num humana contemnentem potes te dicere, aut Philoctetam illum? A te enim malo discedere. Sed ille certe, etc.* D'autres lisent, *aut Prometheum, aut Philoctetam illum?* Le texte est certainement altéré.

19. — *Ibid.* Il y a dans le texte, *d'armes fabriquées par Vulcain.*

20. — XV. Ce reproche n'est peut-être pas fort juste; mais ce n'était pas une raison pour supprimer, comme l'avait fait l'abbé d'Olivet, une partie de ce chapitre. J. V. L.

21. — XVI. Il y en a trois de spécifiés dans le texte, *clamor*, *cursus*, *concursus.* Mais pour en donner une idée suffisante, il faudrait transcrire ici plusieurs pages de Végèce. Je me contente de renvoyer au Traité de Juste Lipse *de Militia romana*, où l'on peut consulter principalement le dialogue 9 du Liv. IV, et le dialogue 12 du Liv. V.

22. — *Ibid.* Dans les dernières guerres civiles, César avait nombre de vétérans dans son parti; et Pompée, beaucoup de nouvelle milice.

23. — XVII. Avouons que ces passages décousus pouvaient avoir des grâces pour les contemporains de Cicéron, comme d'heureuses citations de Molière et de Corneille ne manqueraient pas de nous plaire aujourd'hui : mais avouons en même temps, sous le bon plaisir des commentateurs, que ces mêmes passages, ainsi estropiés, ont aujourd'hui quelque obscurité pour nous; comme des citations de Molière et de Corneille en auront, sans doute, pour ceux qui viendront dans deux mille ans.

24. — XIX. *Voyez* ci-dessus, chapitre 7, note 10.

25. — *Ibid.* Cicéron, en calculant ainsi, veut se moquer d'Épicure, qui prétendait que tout fût composé d'atomes. Plus bas, *strangurie*, difficulté d'uriner.

26. — XIX. Il y a ici dans le texte une abondance de synonymes, qu'il est très difficile de rendre en français.

27. — XXI. Pacuvius, neveu d'Ennius, avait traduit en latin une tragédie de Sophocle, intitulée *les Niptres*, comme qui dirait *les Bains*. Mais ces poètes latins, en traduisant les Grecs, ne s'asservissaient point à les suivre pas à pas : ils se contentaient d'en prendre l'idée ; ils la tournaient, ils la rectifiaient à leur gré, comme on le voit ici, et comme nous l'apprenons d'Aulu-Gelle, II, 23, et IX, 9.

28. — *Ibid.* Je crois que Cicéron nous représente ici ce qui se passait sur le théâtre lorsqu'on jouait cette tragédie. Ulysse, jusqu'à cet endroit, avait été soutenu par-dessous les bras : mais à la vue de sa plaie, *incipit labi*, il se laisse tomber sur un petit lit, ou sur un siége mis là exprès, où il ne fait plus dans cette même scène que prononcer les deux vers qui suivent. C'est un jeu de théâtre, qu'il est aisé de se mettre devant les yeux.

29. — XXIII. *Voyez* Cicéron, *de Legibus*, II, 23, tome XXVII, page 172.

30. — *Ibid.* L'abbé d'Olivet n'avait pas été très fidèle dans tout ce chapitre ; il dit ici que sa traduction, qui abrége l'auteur, lui *paraît suffire*. On l'a cru comme lui jusqu'à présent ; car on a sans cesse réimprimé, avec tous ses défauts, cette traduction si souvent imparfaite et tronquée. Il était temps de donner enfin le véritable ouvrage de Cicéron. L'illustre académicien suivait le système de quelques traducteurs de son temps, qui craignaient de choquer leurs lecteurs par des détails étrangers à la civilisation moderne. Il serait, je crois, moins timide aujourd'hui. J. V. L.

31. — XXIV. M. Antonius, non pas le triumvir, mais son aïeul, célèbre orateur, dont Cicéron fait un grand éloge dans son *Brutus*, chap. 37.

32. — XXV. Tragédie d'Eschyle, qui n'est aujourd'hui connue que par son titre.

33. — *Ibid.* Pline, VII, 30, parle ainsi de cette visite : *Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more a lictore vetuit; et fasces litterarum januæ submisit is, cui se Oriens Occidensque submiserat.* « Pompée, après avoir terminé la guerre contre Mithridate, alla rendre visite à Posidonius, célèbre par ses leçons de philosophie. Près d'entrer, il défendit au licteur de frapper de sa baguette suivant l'usage ; et celui qui avait vu l'Orient et l'Occident à ses pieds, baissa ses faisceaux devant la porte d'un savant. » *Traduction de M. Gueroult.*

34. — XXVI. Jeux où les athlètes étaient nus, ou presque nus; comme la lutte, la course, le pugilat, etc.

35. — *Ibid.* Cela est dit métaphoriquement.

36. — *Ibid.* Il s'agit de la *Cyropédie*, ouvrage qu'on doit regarder, non comme une histoire véritable, mais plutôt comme une espèce de roman philosophique, dans lequel Xénophon a eu dessein de tracer le modèle d'un bon et sage gouvernement. *Voyez* Cicéron *ad Quintum*, I, 8.

37. — XXVII. *Les Cimbres*, peuple qui habitait cette partie du Danemarck, aujourd'hui nommée la presqu'île de Jutland. *Les Celtibériens*, Celtes, ou Gaulois, qui s'étaient établis le long de l'*Iber*, aujourd'hui l'Èbre, un des principaux fleuves d'Espagne.

38. — *Ibid.* L'histoire d'Arion est racontée avec une naïveté pleine de grâce par Hérodote, I, 23, 24. Le sophiste Gorgias, dans Plutarque, Ἑπτὰ σοφῶν συμπόσιον, en fait un recit plus dramatique et plus moral, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de narration. Comparez aussi Aulu-Gelle, qui traduit Hérodote, XVI, 19; Servius, *ad Virg. Eclog.*, VIII, 56; Pline, *Hist. nat.*, IX, 8; Ovide, *Fastes*, II, 80; Lucien, *Dialogue de Neptune et des Dauphins;* saint Augustin, *de Civit. Dei*. I, 14; Élien, *Hist. des anim.*, II, 6; VI, 15, et l'hymne d'Arion à Neptune, XII, 45. Brunck y a fait des corrections, *Analect.*, tome III, page 327; il aurait pu moins corriger. J. V. L.

39. — *Ibid.* Allusion à la première des Odes olympiques de Pindare, vers 140 : « Fils de Tantale, je raconterai votre histoire, en démentant tous ceux qui m'ont précédé. Lorsque votre père, admis à la table des dieux, les eut invités au festin que sa reconnaissance leur avait préparé dans Sipyle, le dieu qui règne sur les mers, plein d'amour pour vous, appelle ses coursiers; il leur ordonne de vous transporter dans le ciel, pour partager l'immortel ministère de Ganymède à la table du maître des dieux. »

TROISIÈME TUSCULANE;

TRADUCTION DU PRÉSIDENT BOUHIER,

REVUE PAR L'ÉDITEUR.

TUSCULANARUM

LIBER TERTIUS.

DE ÆGRITUDINE LENIENDA.

I. Quidnam esse, Brute, causæ putem, cur, quum constemus ex animo et corpore, corporis curandi tuendique causa quæsita sit ars, [1] ejusque utilitas deorum immortalium inventioni consecrata; animi autem medicina, nec tam desiderata sit, antequam inventa, nec tam culta, posteaquam cognita est, nec tam multis grata et probata, pluribus etiam suspecta et invisa? An quod corporis gravitatem et dolorem animo judicamus, animi morbum corpore non sentimus? Ita fit, ut animus de se ipse tum judicet, quum id ipsum, quo judicatur, ægrotet. Quod si tales nos natura genuisset, ut eam ipsam intueri, et perspicere, eademque optima duce cursum vitæ conficere possemus: haud erat sane, quod quisquam rationem et doctrinam requireret. Nunc parvulos nobis dedit igniculos, quos celeriter malis moribus, opinionibusque depravatis sic restinguimus, ut nusquam naturæ lumen appareat. Sunt

[1] *Sic Wolf, post Lambinum. Vulg. habent edd.* ejus atque utilitas. *Wopkens, Lect. Tull.*, I, 12, *conjicit*, ejusque utilitate. *Alii*, atque ejus utilitas. *Boherius tamen nihil mutandum esse contendit. Eumdem vero, dum corrigit*, inventione, *Schütz non audiendum monet.*

TUSCULANES,

LIVRE TROISIÈME.

COMMENT IL FAUT ADOUCIR LE CHAGRIN.

I. Pourquoi, Brutus, l'homme composé du corps et de l'âme, a-t-il toujours étudié l'art de guérir et de conserver le corps, attribué, pour son utilité, aux dieux immortels [1], tandis que celui de guérir l'âme, peu désiré avant sa naissance, peu cultivé depuis, obtenant à peine les éloges et la reconnaissance d'un petit nombre, a été même pour plusieurs un objet de haine et de soupçon ? En voici peut-être la raison : quelque abattu que soit le corps, l'âme est toujours en état de juger de ses maladies, au lieu que le corps ne peut connaître celles de l'âme. Il en résulte que l'âme juge de son propre état lorsque son jugement est malade. S'il avait plu à la nature de nous rendre tels, que nous eussions pu la contempler elle-même, et la prendre pour guide dans le cours de notre vie, nous n'aurions véritablement besoin, ni de savoir, ni d'étude pour nous conduire; mais elle n'a donné à l'homme que de faibles rayons de lumière. Encore sont-ils bientôt éteints, soit par la corruption des mœurs, soit par l'erreur des préjugés, qui en obscurcissent l'éclat. Ne sentons-nous pas en effet au dedans de nous-mêmes des semences de vertu, qui, si nous les laissions germer, nous conduiraient naturellement à une vie heureuse ? Mais à peine a-t-on vu le

enim ingeniis nostris semina innata virtutum; quæ si adolescere liceret, ipsa nos ad beatam vitam natura perduceret. Nunc autem, simul atque editi in lucem, et suscepti sumus, in omni continuo pravitate, et in summa opinionum perversitate versamur: ut pæne cum lacte nutricis errorem suxisse videamur. Quum vero parentibus redditi, demum magistris traditi sumus, tum ita variis imbuimur erroribus, ut vanitati veritas, et opinioni confirmatæ natura ipsa cedat.

II. Accedunt etiam poetæ: qui quum magnam speciem doctrinæ, sapientiæque præ se tulerunt, audiuntur, leguntur, ediscuntur, et inhærescunt penitus in mentibus. Quum vero eodem quasi maximus quidam magister, populus, atque omnis undique ad vitia consentiens multitudo, tum plane inficimur opinionum pravitate, a naturaque desciscimus: [1] ut nobis optimam naturam invidisse videantur, qui nihil melius homini, nihil magis expetendum, nihil præstantius honoribus, imperiis, populari gloria judicaverunt. Ad quam fertur optimus quisque, veramque illam honestatem expetens, quam unam natura maxime inquirit, in summa inanitate versatur, consectaturque nullam eminentem effigiem virtutis, sed adumbratam imaginem gloriæ. Est enim gloria, solida quædam res et expressa, non adumbrata; ea est consentiens laus bonorum, incorrupta vox bene judicantium de excellente vir-

[1] *Forte, si quid audacius licet conjectare*, ut nobis intimam naturam vidisse videantur.

jour, qu'on se trouve en proie à toutes sortes d'égarements et de fausses idées : on dirait que nous avons sucé l'erreur avec le lait de nos nourrices. Et quand nos parents nous reprennent, et qu'ils nous donnent des maîtres, nous sommes bientôt tellement imbus d'opinions erronées, qu'il faut enfin que la vérité cède au mensonge, et la nature aux préventions.

II. Ce mal est encore augmenté par les poètes. Comme ils ont une grande apparence de doctrine et de sagesse, on prend plaisir à les écouter, à les lire, à les apprendre; et leurs leçons se gravent profondément dans nos esprits. Quand à cela se vient joindre le vulgaire, ce grand maître en toutes sortes de déréglements, alors, infectés d'idées vicieuses, nous perdons toutes les traces de la nature. N'est-ce pas nous envier ce qu'elle met en nous d'excellent, que de vouloir nous persuader qu'il n'y a rien de meilleur pour l'homme, ni de plus désirable, que les dignités, les commandements, la gloire populaire ? Cette gloire est aujourd'hui la passion des premiers citoyens; mais en cherchant l'honneur véritable, dont la nature nous inspire en effet l'ambition, ils se perdent dans un vide sans fin, et au lieu de cette image fidèle de la vertu, ils n'atteignent qu'un vain fantôme de gloire. Qu'est-ce que la gloire ? C'est un bien réel et solide, et non pas une ombre trompeuse; c'est un concert d'éloges donnés par la sagesse; c'est la voix désintéressée des bons juges qui célèbrent le mérite éclatant; c'est l'écho de la vertu. Puisqu'elle accompagne presque toujours les bonnes actions, elle n'est pas

tute; ea virtuti resonat, tanquam imago. Quæ quia recte factorum plerumque comes est, non est bonis viris repudianda. Illa autem, quæ se ejus imitatricem esse vult, temeraria atque inconsiderata, et plerumque peccatorum vitiorumque laudatrix, fama popularis, simulatione honestatis formam ejus, pulchritudinemque corrumpit. Qua cæcitate homines, quum quædam etiam præclara cuperent, eaque nescirent nec ubi, nec qualia essent, funditus alii everterunt suas civitates, alii ipsi occiderunt. Atqui hi quidem optima petentes, non tam voluntate, quam cursus errore falluntur. Quid, qui pecuniæ cupiditate, qui voluptatum libidine feruntur; quorumque ita perturbantur animi, ut non multum absint ab insania, quod insipientibus contingit omnibus, his nullane est adhibenda curatio? Utrum quod minus noceant animi ægrotationes, quam corporis? an, quod corpora curari possint, animorum medicina nulla sit?

III. At et morbi perniciosiores pluresque sunt animi, quam corporis. Hi enim ipsi odiosi sunt, quod ad animum pertinent, eumque sollicitant; « [1] animusque æger, ut ait Ennius, semper errat, « neque pati, neque perpeti potest; cupere nun- « quam desinit. » Quibus duobus morbis (ut omittam alios), ægritudine et cupiditate, qui tandem possunt in corpore esse graviores? Qui vero probari

[1] *Verba hæc Davisius sic ad senarios reducenda putat:*

Animus æger semper errat, neque pati,
Neque perpeti pote; cupere nunquam desinit.

indigne d'un cœur noble. Mais cette fausse gloire sa rivale, cette gloire aveugle et inconsidérée qui ne loue d'ordinaire que les fautes et les vices, cette renommée populaire, en voulant ressembler à la gloire honorable, l'altère et la défigure. Victimes de l'illusion, des malheureux qui voulaient être grands, mais qui ne savaient ni le chemin, ni même la nature de la vraie grandeur, ont renversé leur patrie, ou se sont perdus eux-mêmes. Ceux-ci du moins avaient l'honneur pour but, et on ne peut leur reprocher que de s'être égarés dans leur route; mais ceux qui se laissent entraîner par l'amour des richesses, par la fureur des plaisirs, et dont le trouble est tel qu'il ressemble à la folie, destinée de quiconque abandonne la sagesse, ne chercherons-nous pas à les guérir? Dira-t-on que les maladies de l'âme sont moins nuisibles que celles du corps? ou bien, que le corps peut être guéri, mais que la cure de l'âme est impossible?

III. Pour moi, je tiens que les maladies de l'âme sont, et plus dangereuses, et en plus grand nombre que celles du corps. Elles tourmentent, elles bouleversent l'âme, et l'*esprit malade*, comme dit Ennius, *erre sans cesse, ne peut rien endurer ni souffrir, et forme toujours des désirs nouveaux*. Ces deux maladies, le chagrin et le désir, sans parler des autres, ne valent-elles pas les plus violentes dont le corps puisse être attaqué? Mais puisque l'âme a bien trouvé le secret de guérir le corps, est-il croyable qu'elle ne puisse pas aussi se guérir elle-même? Ajoutez que la guérison du corps dépend souvent de sa constitution et de la nature; et

potest, ut sibi mederi animus non possit, quum ipsam medicinam corporis animus invenerit, quumque ad corporum sanationem multum ipsa corpora, et natura valeant, nec omnes, qui curari se passi sunt, continuo etiam convalescant; animi autem, qui sanari voluerint, præceptisque sapientium paruerint, sine ulla dubitatione sanentur?

Est profecto animi medicina, philosophia: cujus auxilium non, ut in corporis morbis, petendum est foris; omnibusque opibus, viribus, ut nosmet ipsi nobis mederi possimus, elaborandum est. Quanquam de universa philosophia, quantopere expetenda esset, et colenda, satis, ut arbitror, dictum est in Hortensio. De maximis autem rebus nihil fere intermisimus postea nec disputare, nec scribere. His autem libris exposita sunt ea, quæ a nobis cum familiaribus nostris in Tusculano erant disputata. Sed quoniam duobus superioribus, de morte, et de dolore dictum est, tertius dies disputationis hoc tertium volumen efficiet. Ut enim in academiam nostram descendimus, inclinato jam in postmeridianum tempus die, poposci eorum aliquem, qui aderant, causam disserendi. Tum res acta sic est.

IV. Auditor. Videtur mihi cadere in sapientem ægritudo. — Cic. Num reliquæ quoque perturbationes animi, formidines, libidines, iracundiæ? Hæc enim fere sunt ejusmodi, quæ Græci πάθη appellant: ego poteram morbos, et id verbum esset e verbo; sed in consuetudinem nostram non caderet. Nam misereri, invidere, gestire, lætari, hæc

qu'il s'en faut beaucoup que ceux qui se livrent aux médecins, ne recouvrent tous la santé; au lieu que tout esprit qui aura vraiment envie de se guérir, et qui obéira aux préceptes des sages, ne peut manquer d'être guéri.

Il y a une médecine de l'âme, la philosophie : ne cherchons pas ici, comme dans les maladies du corps, des remèdes hors de nous-mêmes ; c'est à nous, à nos efforts, à notre persévérance, qu'il faut demander notre guérison. Je ne dirai point ici combien la philosophie est précieuse et désirable : j'en ai assez parlé dans mon *Hortensius*. Je n'ai presque pas cessé depuis de disserter et d'écrire sur les plus importantes matières. Les Livres précédents renferment celles qui ont été traitées entre quelques amis et moi pendant deux jours à ma maison de Tusculum. La mort et la douleur y ont fait le sujet de nos deux premiers entretiens. Voici le troisième. Un peu après le milieu du jour, nous descendîmes dans ma petite académie, et je priai un des assistants de proposer le sujet de la discussion. Ici l'entretien commence.

IV. L'Aud. Il me semble que l'âme du sage est susceptible de chagrin. — Cic. Ne l'est-elle pas aussi des autres passions, de la crainte, du désir, de la colère[2] ? car voilà bien ce que les Grecs appellent πάθη ; je pouvais traduire exactement cette expression par le mot *maladies ;* mais ce serait m'écarter de notre usage. En effet, la pitié, l'envie, l'allégresse, la joie, les mouvements de l'âme secouant le joug de la raison, s'appellent

omnia morbos Græci appellant, motus animi rationi non [1] obtemperantis : nos autem hos eosdem motus concitati animi, recte, ut opinor, perturbationes dixerimus; morbos autem non satis usitate : nisi quid aliud tibi videtur. — AUD. Mihi vero isto modo. — CIC. Hæccine igitur cadere in sapientem putas? — AUD. Prorsus existimo. — CIC. Næ ista gloriosa sapientia non magno æstimanda est, si quidem non multum differt ab insania. — AUD. Quid? tibi omnisne animi commotio videtur insania? — CIC. Non mihi quidem soli : sed, id quod admirari sæpe soleo, majoribus quoque nostris hoc ita visum intelligo multis sæculis ante Socratem; a quo hæc omnis, quæ est de vita, et de moribus, philosophia manavit. — AUD. Quonam tandem modo? — CIC. Quia nomen insaniæ significat mentis ægrotationem et morbum [id est, insanitatem, et ægrotum animum, quam appellarunt insaniam]. Omnes autem perturbationes animi, morbos philosophi appellant; negantque, stultum quemquam his morbis vacare : qui autem in morbo sunt, sani non sunt; et omnium insipientium animi in morbo sunt : omnes insipientes igitur insaniunt. Sanitatem enim animorum, positam in tranquillitate quadam, constantiaque censebant; his rebus mentem vacuam, appellarunt [2] insanam, propterea quod in perturbato animo, sicut in corpore, sanitas esse non posset.

V. Nec minus illud acute, quod animi affectio-

[1] *Vulg.* obtemperantes. — [2] Insaniam.

maladies chez les Grecs : nous désignons mieux, je crois, les mouvements de l'âme, quand elle reçoit ces fortes secousses, par un mot qui exprime le désordre de l'âme; l'autre mot ne me semble point assez usité : qu'en dites-vous? — L'Aud. Je suis de votre avis. — Cic. Vous croyez donc que l'âme du sage y est sujette? — L'Aud. Je le crois. — Cic. Cette sagesse, dont nous tirons vanité, est donc bien peu de chose, puisqu'elle diffère si peu de la folie? — L'Aud. Comment! tous ces mouvements de l'âme vous paraissent-ils des accès de folie? — Cic. Non seulement c'est mon opinion personnelle, mais ce qui souvent m'étonne le plus, c'est de voir que telle fut aussi celle de nos ancêtres, bien des siècles avant Socrate, qui jeta les fondements de la philosophie morale. — L'Aud. Quelle preuve en avez-vous? — Cic. Le mot *insania*, folie, qui signifie l'état d'un esprit *malade*, un état contraire à la *santé* de l'esprit. Telle est l'idée qu'ils attachaient à ce mot. Les philosophes appellent maladies les troubles de l'âme; ils prétendent que tout homme qui n'est point sage en est atteint : or, tous ceux qui sont malades ne sont plus ce que nous appelons *sani*, sains, et l'esprit de ceux qui ne sont point sages est malade; tous les hommes privés de la sagesse sont donc dans cet état de maladie, *insaniunt*. Les philosophes faisaient consister la *santé* de l'âme dans une certaine tranquillité, dans un certain équilibre. Ils appelèrent donc *insana* l'âme qui en était privée, parce que la *santé* de l'âme, non plus que celle du corps, ne peut subsister sans cet équilibre.

V. Ce n'est pas avec moins de justesse qu'on a nommé la situation de l'âme privée des lumières de la raison,

nem, lumine mentis carentem, nominaverunt amentiam, eamdemque dementiam. Ex quo intelligendum est, eos, qui hæc rebus nomina posuerunt, sensisse hoc idem, quod a Socrate acceptum diligenter stoici retinuerunt, omnes insipientes esse non sanos. Qui enim animus est in aliquo morbo (morbos autem, hos perturbatos motus, ut modo dixi, philosophi appellant), non magis est sanus, quam id corpus, quod in morbo est. Ita fit, ut sapientia, sanitas sit animi; insipientia autem, quasi insanitas quædam, quæ est insania, eademque dementia. Multoque melius hæc notata sunt verbis latinis, quam græcis : quod aliis quoque multis locis reperietur. Sed id alias : nunc, quod instat. Totum igitur id, quod quærimus, quid et quale sit, verbi vis ipsa declarat. Eos enim sanos [1] quoniam intelligi necesse est, quorum mens motu, quasi morbo, perturbata nullo sit : qui contra affecti sunt, hos insanos appellari necesse est. Itaque nihil melius, quam quod est in consuetudine sermonis latini, quum exisse ex potestate dicimus eos, qui effrenati feruntur aut libidine, aut iracundia. Quanquam ipsa iracundia, libidinis est pars. Sic enim definitur iracundia, ulciscendi libido. Qui igitur exisse ex potestate dicuntur, idcirco dicuntur, quia non sunt in potestate mentis, cui regnum totius animi a natura tributum est. Græci autem μανίαν unde [2] appellent, non facile dixerim. Eam tamen ipsam distinguimus nos melius, quam illi. Hanc enim insa-

[1] *Abest* quoniam. — [2] Appellant.

déraison, démence; d'où il est facile de comprendre que ceux qui ont créé cette langue philosophique adoptaient l'opinion de Socrate, opinion que les stoïciens ont soigneusement conservée; savoir, que les personnes privées de sagesse n'étaient pas saines d'esprit. En effet, l'âme qui éprouve quelque *maladie* (c'est par ce mot, comme je vous l'ai dit, que les philosophes désignent les troubles intérieurs), n'est pas plus saine que ne l'est un corps malade. Ainsi la sagesse est la santé de l'âme, et l'absence de la sagesse en est comme la maladie, que nous appelons *insanie*, ou *démence*. Les mots latins sont plus clairs ici que les mots grecs; et d'autres endroits le prouveront encore; mais nous nous en occuperons une autre fois: suivons nos idées. Le mot lui-même exprime ici et représente toute la chose; car s'il est nécessaire de regarder comme *sani* ceux dont l'âme n'éprouve aucune commotion ou maladie, ceux dont l'âme en éprouve sont nécessairement *insani*. Nous ne pouvons nous exprimer mieux à l'égard de ceux qui, ne connaissant plus de frein, se laissent emporter par le désir ou la colère, qu'en disant, comme fait notre langue, qu'ils sont *hors d'eux-mêmes*. Je dis le désir, ou la colère, quoiqu'il ne faille point les séparer; car la colère est le désir de la vengeance. Cette expression, *hors d'eux-mêmes*, signifie qu'ils se sont soustraits à l'empire de la raison, qui a reçu de la nature un pouvoir absolu sur l'âme. Mais je ne dirais pas facilement pourquoi les Grecs appellent cela manie, *μανία*. Notre distinction est plus exacte que la leur; car nous donnons plus d'extension à la folie qui vient de l'absence de la sagesse, et nous la distinguons de la fureur. Les Grecs ont la même intention que nous; mais avec moins de succès; ce que nous appelons fureur, ils

niam, quæ juncta stultitiæ patet latius, a furore disjungimus. Græci volunt illi quidem, sed parum valent verbo : quem nos furorem, μελαγχολίαν illi vocant. Quasi vero atra bili solum mens, ac non sæpe vel iracundia graviore, vel timore, vel dolore moveatur. Quo genere Athamantem, Alcmæonem, Ajacem, Orestem furere dicimus : qui ita sit affectus, eum dominum esse rerum suarum vetant duodecim tabulæ. Itaque non est scriptum, SI INSANUS, sed SI FURIOSUS [1] ESCIT. Stultitiam enim censuerunt, inconstantiam, id est, sanitate vacantem, posse tamen tueri mediocritatem officiorum, et vitæ communem cultum, atque usitatum. Furorem autem esse rati sunt, mentis ad omnia cæcitatem. Quod quum majus esse videatur, quam insania, tamen ejusmodi est, ut furor in sapientem cadere possit, non possit insania. Sed hæc alia quæstio est. Nos ad propositum revertamur.

VI. Cadere, opinor, in sapientem ægritudinem tibi dixisti videri. — AUD. Et vero ita existimo. — CIC. Humanum id quidem, quod ita existimas. Non enim silice nati sumus. Sed est [2] natura fere in animis tenerum quiddam atque molle, quod ægritudine, quasi tempestate, quatiatur. Nec absurde Crantor ille, qui in nostra academia vel in primis fuit nobilis, « Minime, inquit, assentior iis, qui « istam nescio quam indolentiam magnopere lau« dant : quæ nec potest ulla esse, nec debet. Ne

[1] *Sic omnino legendum, ut Rhet. ad Herenn.*, I, 13; *de Divin.*, II, 50. *Vulg.* ESSE INCIPIT, *quod interpreti debetur.* — [2] Naturabile in animis.

l'appellent *mélancolie*, comme si l'âme n'était fortement émue que par l'humeur atrabilaire, et non par une colère violente, par la crainte ou la douleur. C'est à ce genre de fureur que nous rapportons celle d'Athamas, d'Alcméon, d'Ajax et d'Oreste. Les douze Tables interdisent celui qui en est atteint. Aussi ne disent-elles pas SI INSANUS, mais SI FURIOSUS ESCIT. Les législateurs ont jugé que l'équilibre ou la *santé* de l'esprit n'était pas absolument indispensable pour les devoirs ordinaires et les affaires communes de la vie; mais ils ont regardé la *fureur* comme un aveuglement complet de l'esprit. Cette affection, bien plus violente que la première, peut troubler cependant l'esprit du sage, toujours exempt de l'autre. Mais cette question ne nous regarde pas aujourd'hui : revenons à celle que nous nous étions proposée.

VI. Vous avez dit, je crois, que l'âme du sage est susceptible d'affliction. — L'AUD. Oui. — CIC. Il est bien naturel à l'homme d'en juger ainsi; car nos cœurs ne sont pas de roche. La nature y a mis je ne sais quoi de tendre et de sensible, qui est sujet à être ému par l'affliction comme par une espèce d'orage. C'est ce qui semblait justifier Crantor, un de nos plus illustres académiciens, lorsqu'il disait : *Je ne puis goûter l'avis de ceux qui vantent si fort cette sorte d'insensibilité, qui ne peut ni ne doit être en l'homme. Tâchons de n'être point malades; mais si nous le sommes jamais, soit qu'on nous coupe, soit qu'on nous arrache quelque membre, ne soyons point insensibles. Que gagne-t-on*

« ægrotus sim, inquit : sed si fuerim, sensus adsit, « sive secetur quid, sive avellatur a corpore. Nam « istuc nihil dolere, non sine magna mercede con- « tingit, immanitatis in animo, stuporis in cor- « pore. » Sed videamus, ne hæc oratio sit hominum assentantium nostræ imbecillitati, et indulgentium mollitudini : nos autem audeamus non solum ramos amputare miseriarum, sed omnes radicum fibras evellere. Tamen aliquid relinquetur fortasse : ita sunt altæ stirpes stultitiæ. Sed relinquetur id solum, quod erit necessarium. Illud quidem sic habeto, nisi sanatus animus sit, quod sine philosophia fieri non potest, finem miseriarum nullum fore. Quamobrem, quoniam cœpimus, tradamus nos ei curandos. Sanabimur, si volemus. Et progrediar quidem longius : non enim de ægritudine solum, quanquam id quidem primum, sed de omni animi, ut ego posui, perturbatione, morbo, ut Græci volunt, explicabo. Et primo, si placet, stoicorum more agamus, qui breviter adstringere solent argumenta : deinde nostro instituto vagabimur.

VII. Qui fortis est, idem est fidens : quoniam confidens, mala consuetudine loquendi in vitio ponitur, ductum verbum a confidendo, quod laudis est. Qui autem est fidens, is profecto non extimescit. Discrepat enim a timendo, confidere. Atque in quem cadit ægritudo, in eumdem timor. Quarum enim rerum præsentia sumus in ægritudine, easdem impendentes et venientes timemus. Ita fit, ut fortitudini ægritudo repugnet. Verisimile est igi-

en s'opiniâtrant à ne se point plaindre, si ce n'est de faire dire qu'on a l'esprit féroce ou le corps léthargique? Je crains néanmoins que ce discours ne soit d'un homme qui veut flatter notre faiblesse et favoriser notre lâcheté. Osons, s'il est possible, non seulement couper les branches de nos misères, mais en extirper jusqu'aux fibres les plus déliées. Encore nous sera-t-il difficile de n'en pas laisser quelques unes, tant les racines de la folie sont en nous profondes et cachées; mais au moins n'y laissons que ce qu'il faudra laisser. Mettons-nous bien dans l'esprit que, si notre âme n'est guérie de ses passions, nous ne verrons jamais la fin de nos maux. Puisque ce secours se trouve dans la philosophie, reconnaissons qu'il dépend de nous, et continuons de travailler à notre guérison, comme nous avons commencé. Je ferai même plus que vous ne demandez; car je n'attaquerai pas seulement le chagrin, quoique ce soit notre principal objet, mais toutes les passions en général; et premièrement, si vous l'agréez, disputons à la manière des stoïciens, qui se plaisent à serrer leurs raisonnements. Ensuite, selon notre usage, nous nous donnerons carrière.

VII. L'homme courageux présume bien de soi. J'aurais pu dire qu'il est présomptueux, si, dans l'usage, ce mot, qui devrait marquer une vertu, ne caractérisait un vice. Quiconque présume bien de soi ne craint point; car la crainte est incompatible avec la confiance. Or, celui qui est susceptible de chagrin l'est aussi de crainte; car des mêmes choses dont la présence nous afflige, les approches nous font trembler. Ainsi le chagrin répugne au courage. Il est donc vrai que quiconque est capable de s'affliger, est capable de craindre et de

tur, in quem cadat ægritudo, cadere in eumdem timorem, et infractionem [1] quamdam animi, et demissionem. Quæ in quem cadunt, in eumdem cadit, ut serviat, ut victum se quandoque esse fateatur. Quæ qui recipit; recipiat idem necesse est timiditatem et ignaviam. Non cadunt autem hæc in virum fortem. Igitur ne ægritudo quidem. At nemo sapiens, nisi fortis. Non cadit ergo in sapientem ægritudo.

Præterea necesse est, qui fortis sit, eumdem esse magni animi: qui magni animi sit, invictum: qui invictus sit, eum res humanas despicere, atque infra se positas arbitrari. Despicere autem nemo potest eas res, propter quas ægritudine affici potest. Ex quo efficitur, fortem virum ægritudine nunquam affici. Omnes autem sapientes, fortes. Non cadit igitur in sapientem ægritudo. Et quemadmodum oculus conturbatus, non est probe affectus ad suum munus fungendum; et reliquæ partes, totumve corpus statu quum est motum, deest officio suo et muneri: sic conturbatus animus, non est aptus ad exsequendum munus suum. Munus autem animi est, ratione bene uti: et sapientis animus ita semper affectus est, ut ratione optime utatur. Nunquam igitur est perturbatus. At ægritudo, perturbatio est animi. Semper igitur ea sapiens vacabit.

VIII. Veri etiam simile illud est, qui sit temperans, quem Græci σώφρονα appellant, eamque virtutem σωφροσύνην vocant, quam soleo equidem tum

[1] Quidem.

descendre à cette abjection d'esprit qui détermine à souffrir la servitude, et à s'avouer vaincu. En venir là, c'est reconnaître sa lâcheté et sa faiblesse. De tels sentiments ne tombent point dans une âme courageuse : le chagrin n'y saurait donc tomber. Or, le sage est nécessairement courageux. Le sage n'est donc pas capable de s'affliger.

Un homme courageux doit de plus avoir l'âme grande. Celui qui a l'âme grande est incapable de céder, et celui qui est incapable de céder doit mépriser toutes les choses du monde, et les regarder au-dessous de soi. Or, nous ne saurions regarder ainsi les choses qui peuvent nous chagriner. L'homme courageux n'est donc point susceptible de chagrin; et puisque tout sage est courageux, le chagrin n'entre donc point dans son cœur. Un œil malade, ou quelque autre partie du corps que ce soit, quand elle est indisposée, est peu propre à faire ses fonctions; il en est de même de l'âme, lorsque quelque passion l'agite. Or, la fonction de l'âme est de bien user de sa raison. Ainsi l'âme du sage, toujours en état de faire cet usage de la sienne, est inaccessible au trouble des passions; et le chagrin, qui y porterait ce trouble, n'y pénètre jamais.

VIII. Ajoutons un raisonnement où me conduit le caractère de l'homme modéré, que les Grecs appellent σώφρων, et de la vertu qu'ils nomment σωφροσύνη, et que j'appelle quelquefois tempérance, quelquefois modéra-

temperantiam, tum moderationem appellare, nonnunquam etiam modestiam; sed haud scio, an recte ea virtus frugalitas appellari possit, quod angustius apud Græcos valet; qui frugi homines χρησίμους appellant, id est, tantummodo utiles. At illud est latius. Omnem enim abstinentiam, [1] omnem innocentiam (quæ apud Græcos usitatum nomen nullum habet, sed habere potest ἀβλάβειαν; nam est innocentia, affectio talis animi, quæ noceat nemini), reliquas etiam virtutes frugalitas continet. Quæ nisi tanta esset, et si iis angustiis, quibus plerique putant, teneretur, nunquam esset L. Pisonis cognomen tantopere laudatum. Sed quia nec qui, propter metum, præsidium reliquit, quod est ignaviæ; nec qui, propter avaritiam, clam depositum non reddidit, quod est injustitiæ; nec qui, propter temeritatem, male rem gessit, quod est stultitiæ, frugi appellari solet: eo tres virtutes, fortitudinem, justitiam, prudentiam, frugalitas est complexa; etsi hoc quidem, commune est virtutum: omnes enim inter se nexæ, et jugatæ sunt. [2] Reliquum igitur est, quarta virtus ut sit ipsa frugalitas. Ejus enim videtur esse proprium, motus animi appetentis regere, et sedare, semperque adversantem libidini, moderatam in omni re servare constantiam. Cui contrarium vitium nequitia dicitur. Frugalitas, ut opinor, a fruge: qua nihil melius e terra. [3] Nequitia (etsi hoc erit fortasse durius: sed [4] tentemus; lusisse

[1] Omnis e. abstinentia, omnis innocentia. — [2] Reliqua i. et quarta. — [3] Nequitia ab eo. — [4] Temerius.

tion, et souvent aussi modestie ; mais je ne sais trop si l'on peut exprimer cette vertu par le mot *frugalitas*, puisque le mot usité chez les Grecs a une signification moins étendue ; car ceux que nous appelons *frugi*, ils les appellent χρήσιμοι, ce qui indique seulement des hommes utiles. Notre expression est plus significative ; car elle désigne l'action de s'abstenir du mal, la volonté de ne pas nuire (pour laquelle les Grecs n'ont point de terme, mais qu'ils pourraient exprimer par le mot ἀϐλάϐεια ; car l'*innocence* est une disposition de l'âme qui la porte à ne nuire à personne) : enfin, notre mot *frugalitas* renferme l'idée de toutes les vertus. Autrement le titre d'*honnête homme*, *frugi*, donné autrefois à Lucius Pison, n'aurait pas été si fort exalté. En effet, comme il ne peut convenir au lâche qui, par crainte, a abandonné son poste à la guerre ; à l'injuste qui, par avarice, a violé un dépôt ; au fou qui, par sa mauvaise conduite, a dissipé son bien : il est évident que la qualité d'*honnête homme* renferme ces trois vertus, le courage, la justice et la prudence. Mais, quoique les vertus aient cela de commun entre elles, qu'elles sont toutes liées les unes aux autres, et se tiennent comme par la main, c'est le propre de la modération, que je compte pour la quatrième, de calmer, de régler les mouvements de la cupidité, de s'opposer sans cesse à tout désir injuste, et de garder en toutes choses une constance sage et tempérée, contraire au déréglement, *nequitia*. Notre mot *frugalitas* vient, je crois, de *fruge*, parce que la moisson est la plus précieuse production de la terre. *Nequitia* (l'étymologie paraîtra un peu forcée ; mais essayons toujours, sauf à l'abandonner si elle est fausse), *nequitia* veut dire qu'il n'y a rien, *ne quidquam est*, dans celui que nous appelons *nequam*, un

putemur, si nil sit) ab eo, quod ne quidquam est in tali homine : ex quo idem, nihili dicitur. Qui sit frugi igitur, vel, si mavis, moderatus, et temperans, eum necesse est esse constantem ; qui autem constans, quietum ; qui quietus, perturbatione omni vacuum ; ergo etiam ægritudine. Et sunt illa sapientis : aberit igitur a sapiente ægritudo.

IX. Itaque non inscite Heracleotes Dionysius ad ea disputat, quæ apud [1] Homerum Achilles queritur, hoc, ut opinor, modo,

> Corque meum penitus turgescit tristibus iris,
> Quum decore atque omni me orbatum laude recordor.

Num manus affecta recte est, quum in tumore est? Aut num aliud quodpiam membrum tumidum, ac turgidum, non vitiose se habet? sic igitur inflatus, et tumens animus, in vitio est. Sapientis autem animus, semper vacat vitio, nunquam turgescit, nunquam tumet. At [2] irati animus, ejusmodi est : nunquam igitur sapiens irascitur. Nam si irascitur, etiam concupiscit. Proprium est enim irati, cupere, a quo læsus videatur, ei quam maximum dolorem inurere. Qui autem id concupierit, eum necesse est, si id consecutus sit, magnopere lætari. Ex quo fit, ut alieno malo gaudeat. Quod quoniam non cadit in sapientem, ne ut irascatur quidem cadit. Sin autem caderet in sapientem ægritudo, caderet etiam iracundia : qua quoniam vacat, ægritudine etiam vacabit.

Etenim si sapiens in ægritudinem incidere posset,

[1] *Iliad.*, IX, 642. — [2] Iratus.

vaurien. L'honnête homme donc, *frugi*, ou, si l'on veut, l'homme tempérant et modéré, doit être constant. Qui dit constant, dit tranquille; qui dit tranquille, dit libre de toute passion, et par conséquent de chagrin. Or, le sage possède toutes ces qualités. Il est donc exempt de chagrin.

IX. J'approuve donc la réflexion de Denys d'Héraclée, sur ces vers qu'Homère met dans la bouche d'Achille :

Mon cœur, gonflé de rage, est d'ennuis dévoré,
Quand je songe à l'ingrat qui m'a déshonoré.

La voici : Dira-t-on qu'une main enflée soit en bon état? Le dira-t-on de tout autre membre affligé de quelque tumeur? La disposition d'un cœur gonflé de quelque passion n'est pas moins vicieuse. Or, l'âme du sage est toujours bien disposée; son cœur ne s'enfle jamais; jamais il ne sort de son assiette, comme dans l'homme transporté de courroux. Le sage ne saurait donc se mettre en colère; car s'y mettre suppose un ardent désir de tirer la vengeance la plus éclatante de celui dont on se croit offensé. Or, ce désir entraîne aussi une excessive joie, au cas qu'on ait réussi. Mais il ne tombe point en l'âme du sage de se réjouir du mal d'autrui. Ainsi la colère n'y saurait tomber. Cependant, s'il était susceptible de chagrin, il le serait pareillement de colère : puis donc qu'il est exempt de l'un, il l'est aussi de l'autre.

Par la même raison, si le sage était capable de chagrin, il le serait encore de pitié; il le serait également d'envie,

posset etiam in misericordiam, posset in invidentiam. Non dixi [1] invidiam, quæ tum est, quum invidetur; ab invidendo autem invidentia recte dici potest, ut effugiamus ambiguum nomen invidiæ; quod verbum ductum est a nimis intuendo fortunam alterius, ut est in [2] Menalippa,

Quisnam florem liberum invidit meum?

male latine videtur. Sed præclare [3] Attius. Ut enim videre, sic invidere florem rectius, quam flori. Nos consuetudine prohihemur: poeta jus suum tenuit, et dixit audacius.

X. Cadit igitur in eumdem et misereri, et invidere. Nam qui dolet rebus alicujus adversis, idem alicujus etiam secundis solet: ut Theophrastus interitum deplorans Callisthenis sodalis sui, rebus Alexandri prosperis angitur: itaque dicit Callisthenem incidisse in hominem summa potentia, summaque fortuna, sed ignarum, quemadmodum rebus secundis uti conveniret. Atqui quemadmodum misericordia, ægritudo est ex alterius rebus adversis: sic invidentia, ægritudo est ex alterius rebus secundis. In quem igitur cadit misereri, in eumdem etiam invidere. Non cadit autem invidere in sapientem: ergo ne misereri quidem. Quod si ægre ferre sapiens soleret, misereri etiam soleret. Abest ergo a sapiente ægritudo.

Hæc sic dicuntur a stoicis, concluduntur que

[1] In invidiam. — [2] *Vulg.* Menalippo. *Rectius forte, suadente Davisio,* Melanippa. *Quod Schütz edidit.* — [3] *Vulg., ut passim,* Accius.

invidentia. Je ne me sers pas du mot *invidia*, qui veut dire aussi qu'on est envié ; pour éviter l'équivoque, on peut former *invidentia*, d'*invidere*, qui semble signifier qu'on regarde trop le bonheur d'autrui. Ainsi dans *Ménalippe*,

Quisnam florem liberum invidit meum ?

la phrase ne paraît pas latine. Mais je défends Attius. Comme on dit *videre*, on devrait dire *invidere florem*, plutôt que *flori.* L'usage nous interdit cette liberté ; mais le poète a usé de son droit, il s'est exprimé plus hardiment que nous.

X. Une preuve qu'en effet l'homme susceptible de pitié l'est pareillement d'envie, c'est que celui qui est touché du malheur de quelqu'un s'afflige ordinairement du bonheur de quelque autre. Théophraste, par exemple, déplorant la mort de son ami Callisthène [3], s'afflige de la prospérité d'Alexandre : il plaint son ami d'avoir vécu sous un prince qui, avec une puissance suprême et un suprême bonheur, savait si mal user de sa fortune. Or, comme la pitié est un chagrin causé par le sort malheureux d'un ami, l'envie est un chagrin causé par le sort heureux d'un ennemi. Il suit de là que quiconque est susceptible de l'une l'est aussi de l'autre. Mais le sage est inaccessible à l'envie ; il l'est donc aussi à la pitié : ce qui ne serait pas, s'il pouvait s'affliger de quelque chose ; et par conséquent le sage est sans chagrin.

Tels sont les raisonnements des stoïciens, dont la tournure paraîtra peut-être trop sèche et trop serrée. Aussi je prétends bien les développer, dans la suite, avec plus de netteté et d'étendue, mais en m'attachant

contortius. Sed latius aliquanto dicenda sunt, et diffusius : sententiis tamen utendum eorum potissimum, qui maxime forti, et, ut ita dicam, virili utuntur ratione, atque sententia. Nam peripatetici, familiares nostri, quibus nihil est uberius, nihil eruditius, nihil gravius, mediocritates vel perturbationum, vel morborum animi, mihi non sane probant. Omne enim malum, etiam mediocre, [1] malum est. Nos autem id agimus, ut id in sapiente nullum sit omnino. Nam ut corpus, etiam si mediocriter ægrum est, sanum non est : sic in animo ista mediocritas caret sanitate. Itaque præclare nostri, ut alia multa, molestiam, sollicitudinem, angorem, propter similitudinem corporum ægrorum, ægritudinem nominaverunt. Hoc propemodum verbo Græci omnem animi perturbationem appellant. Vocant enim πάθος, id est, morbum, quicumque est motus in animo turbidus. Nos melius : ægris enim corporibus simillima est animi ægritudo. At non similis ægrotationis est libido, non immoderata lætitia, quæ est voluptas animi elata et gestiens. Ipse etiam metus non est morbi admodum similis, quanquam ægritudini est finitimus, sed proprie, ut ægrotatio in corpore, sic ægritudo in animo, nomen habet non sejunctum a dolore.

Doloris igitur hujus origo nobis explicanda est, id est, causa efficiens ægritudinem in animo, tanquam ægrotationem in corpore. Nam, ut medici,

[1] *Sic verissime emendavit Boherius, probante et non aliter edente Wolfio, cui se adstipulatorem Schütz adjunxit. Vulg.* magnum est.

toujours à leurs principes, qui ont je ne sais quoi de nerveux et de mâle. Pour nos amis les péripatéticiens, malgré leur éloquence, leur savoir et leur autorité, je ne puis goûter cette médiocrité de passions, qu'ils passent au sage. Un mal, pour être médiocre [4], ne laisse pas d'être un mal *. Or, notre but est que le sage n'en ait pas la plus légère atteinte ; car, comme la santé du corps n'est point parfaite, quoiqu'il ne soit que médiocrement malade, de même, quelque médiocres que soient les passions de l'âme, on ne peut pas dire qu'elle soit parfaitement saine quand elle les éprouve. J'admire encore ici nos Romains, qui ont appelé le mécontentement, l'inquiétude, la tristesse, *ægritudo*, infirmité, à cause de la ressemblance de ces infirmités avec celles du corps. C'est par un terme presque analogue que les Grecs désignent les troubles de l'âme; ils se servent du mot πάθος, maladie, pour exprimer tous ces mouvements désordonnés. Notre expression est meilleure, puisque rien ne ressemble plus aux infirmités du corps que celles de l'esprit. Le désir, la joie immodérée, qui n'est que le transport de l'âme qui tressaille et se réjouit, n'ont aucun rapport avec la mauvaise disposition d'un malade. La crainte elle-même, quoique très voisine de la souffrance, n'est point entièrement une maladie; mais c'est à bon droit qu'on lui donne un nom qui n'est point étranger à la douleur, comme on en donne un à la maladie du corps et à celle de l'esprit.

Nous devons donc chercher l'origine de cette douleur, c'est-à-dire la cause qui produit dans l'âme cette maladie du chagrin. Comme les médecins n'ont pas de peine à trouver le remède, quand ils ont connu la cause du mal, nous découvrirons aussi le secret de guérir

* Nous suivons la correction de Bouhier, adoptée par Wolf, etc.

causa morbis inventa, curationem esse inventam putant: sic nos, causa ægritudinis reperta, medendi facultatem reperiemus.

XI. Est igitur causa omnis in opinione, nec vero ægritudinis solum, sed etiam reliquarum omnium perturbationum: quæ sunt genere quatuor, partibus plures. Nam quum omnis perturbatio sit animi motus, vel rationis expers, vel rationem aspernans, vel rationi non obediens, isque motus aut boni, aut mali opinione citetur: bifariam quatuor perturbationes æqualiter distributæ sunt. Nam duæ sunt ex opinione boni: quarum altera, voluptas gestiens, id est, præter modum elata lætitia, opinione præsentis magni alicujus boni; altera cupiditas, quæ recte vel libido dici potest; quæ est immoderata appetitio opinati magni boni, rationi non obtemperans. Ergo hæc duo genera, voluptas gestiens, et libido, bonorum opinione turbantur, ut duo reliqua, metus et ægritudo, malorum. Nam et metus, opinio magni mali impendentis; et ægritudo, est opinio magni mali præsentis: et quidem recens opinio talis mali, ut in eo rectum videatur esse angi: id autem est, ut is, qui doleat, oportere opinetur se dolere.

His autem perturbationibus, quas in vitam hominum stultitia quasi quasdam furias immittit atque incitat, omnibus viribus atque opibus repugnandum est, si volumus hoc, quod datum est vitæ, tranquille placideque traducere. Sed ceteras alias; nunc ægritudinem si possumus, depellamus. Id enim sit

le chagrin, quand nous en aurons une fois découvert la source.

XI. Or, cette source est tout entière dans l'opinion, qui produit non seulement le chagrin, mais encore toutes les autres passions. On en compte quatre principales, qui se divisent en plusieurs branches. Mais comme toute passion est un mouvement déraisonnable de l'âme, soit qu'elle méprise la raison, soit qu'elle en secoue le joug, et que ce mouvement est excité par l'opinion du bien ou du mal, ces quatre passions se réduisent à deux classes. Dans l'une sont les deux passions qui naissent de l'idée du bien ; savoir, le transport de joie, causé par la possession actuelle de quelque grand bien; et la cupidité, qui est un désir immodéré de quelque grand bien qu'on espère. Dans l'autre classe, sont deux autres passions, causées par l'idée du mal, je veux dire, la crainte et la tristesse. Car, comme la crainte est l'opinion d'un grand mal imminent, la tristesse est l'opinion d'un grand mal présent, et tel, que celui qui en est pressé, croie qu'il est juste et même nécessaire de s'affliger.

Voilà les passions que la folie suscite, comme des espèces de furies, pour troubler la vie des hommes : c'est contre elles qu'il nous faut lutter de toutes nos forces, si nous voulons passer doucement et tranquillement nos jours. Mais nous attaquerons une autre fois les autres maladies de l'âme ; délivrons-nous aujourd'hui de la tristesse, s'il est possible, puisque aussi-bien

propositum ; quandoquidem eam tu videri tibi in sapientem cadere dixisti. Quod ego nullo modo existimo : tetra enim res est, misera, detestabilis, omni contentione, velis, ut ita dicam, remisque fugienda.

XII. Qualis enim tibi ille videtur

[1] Tantalo prognatus, Pelope natus, qui quondam a socru
OEnomao rege Hippodamiam raptis nactu'st nuptiis?

Jovis iste quidem pronepos, tamne ergo abjectus, tamque fractus?

Nolite (inquit) hospites ad me adire illico istic;
Ne contagio mea bonis, umbrave obsit :
Tanta vis sceleris in corpore hæret.

Tu te, Thyesta, damnabis, orbabisque luce propter vim sceleris alieni? Quid? illum filium Solis nonne patris ipsius luce indignum putas?

Refugere oculi; corpus macie extabuit;
Lacrymæ peredere humore exsanguis genas;
Situ nidoris barba pædore horrida,
Atque intonsa, infuscat pectus illuvie scabrum.

Hæc mala, o stultissime Æeta, ipse tibi addidisti; non inerant in his, quæ tibi casus invexerat; et quidem inveterato malo, quum tumor animi resedisset. Est autem ægritudo, ut docebo, in opinione mali recentis. Sed mœres videlicet regni desiderio,

[1] *Verba*, Tantalo — nuptiis, *olim simplici orationis tenore expressa, versus vidit esse Bentleius, et* socru *substituendum esse pro* socro, *utramque emendationem Boherio probante.*

c'est le sujet que vous m'avez proposé, en soutenant qu'elle trouve à pénétrer dans le cœur du sage. Je ne le crois pas. Je crois plutôt que c'est une chose cruelle, affreuse, détestable, et qu'il faut fuir, pour ainsi dire, à force de voiles et de rames.

XII. Que vous semble, en effet,

De cet auguste roi [5], qui parmi ses aïeux
Pouvait compter Tantale et le maître des dieux?
Du fils de ce Pélops, qu'une heureuse entreprise
Rendit gendre et vainqueur du fier tyran de Pise? [6]

Ne l'entendez-vous pas, abattu, découragé, s'écrier :

Amis, éloignez-vous. Fuyez un misérable,
L'objet infortuné d'un crime abominable.
Mon ombre est un poison que je crains pour vos yeux,
Et l'air même en mes flancs devient contagieux.

Eh quoi donc! pour le crime d'autrui [7], Thyeste, tu te condamneras! tu te priveras de la lumière! Mais que dirons-nous du père de Médée [8]? ce fils du Soleil vous paraît-il digne d'être éclairé par son père?

L'œil morne, le teint pâle, il pleure ses affronts;
Ses larmes sur sa joue ont gravé leurs sillons;
Et le poil hérissé de sa barbe difforme
Cache son sein livide et sa maigreur énorme.

Tes maux, prince aveugle, viennent de toi [9]. N'en accuse pas la fortune. Le temps aurait dû calmer ta douleur. Le chagrin, comme on le verra, est l'idée qu'on se fait d'un mal récent. Mais tu pleures la perte de ton royaume, et non celle de ta fille. Tu la haïssais, et peut-être avec raison. C'est ton trône que tu regrettes. Mais quelle impudence de gémir et de se désespérer, parce qu'on ne peut régner sur des hommes libres!

non filiæ. Illam enim oderas, et jure fortasse. Regno non æquo animo carebas. Est autem impudens luctus mœrore se conficientis, quod imperare non liceat [1] liberis. Dionysius quidem tyrannus, Syracusis expulsus, Corinthi pueros docebat. Usque eo imperio carere non poterat. Tarquinio vero quid impudentius, qui bellum gereret cum iis, qui ejus non tulerant superbiam? Is, quum restitui in regnum nec Veientium, nec Latinorum armis potuisset, Cumas se contulisse dicitur, inque ea urbe senio et ægritudine esse confectus.

XIII. Hoc tu igitur censes sapienti accidere posse, ut ægritudine opprimatur, id est, miseria? Nam quum omnis perturbatio, miseria est, tum carnificina est, ægritudo. Habet ardorem libido, levitatem lætitia gestiens, humilitatem metus; sed ægritudo majora quædam, tabem, cruciatum, afflictationem, fœditatem: lacerat, exest animum, planeque conficit. Hanc nisi exuimus sic, ut abjiciamus, miseria carere non possumus.

Atque hoc quidem perspicuum est, tum ægritudinem exsistere, quum quid ita visum sit, ut magnum quoddam malum adesse et urgere videatur. Epicuro autem placet, opinione mali, ægritudinem esse natura, ut quicumque intueatur in aliquod majus malum, si id sibi accidisse opinetur, sit continuo in ægritudine. Cyrenaici non omni malo ægritudinem effici censent, sed insperato et nec opinato malo. Est id quidem non mediocre ad

[1] *Boherius conj.* Iberis.

Denys le tyran [10], chassé de Syracuse, se fit maître d'école à Corinthe; il fallait qu'il commandât. Et plus impudent encore fut autrefois Tarquin, d'oser faire la guerre à nos pères, parce qu'ils n'avaient point souffert son despotisme. Lorsqu'il vit que les armes des Veïens et des Latins ne pouvaient lui rendre son royaume, il alla, dit-on, mourir à Cumes de douleur et d'ennui.

XIII. Croyez-vous donc que le sage puisse être subjugué ainsi par le chagrin, c'est-à-dire par la souffrance? Car si toute passion est un tourment, on peut dire que le chagrin est une vraie torture. La cupidité nous enflamme; la joie nous donne des saillies folles; la crainte nous abat le courage. Mais le chagrin renferme de bien plus grandes peines : les langueurs, les angoisses, la consternation, le désespoir. Il déchire, il dévore l'âme; il la consume entièrement. Rejetons-le loin de nous, ou nous serons toujours misérables.

Il est évident que le chagrin se forme par l'idée de quelque grand mal qui semble nous menacer et nous poursuivre. Or, l'effet que cette idée produit est, suivant Épicure, un effet naturel; en sorte qu'il est impossible d'envisager un mal considérable dont on s'imagine être frappé, sans tomber aussitôt dans le chagrin. L'école de Cyrène [11], au contraire, attribue le chagrin, non à toute espèce de mal, mais seulement à celui qui est imprévu. Et il est vrai que cette circonstance aug-

ægritudinem augendam. Videntur enim omnia repentina graviora. Ex hoc et illa jure laudantur:

Ego quum genui, tum moriturum scivi, et ei rei sustuli.
Præterea ad Trojam quum misi ob defendendam Græciam,
Sciebam me in mortiferum bellum, non in epulas mittere.

XIV. Hæc igitur præmeditatio futurorum malorum, lenit eorum adventum, quæ venientia longe ante videris. Itaque apud Euripidem a Theseo dicta laudantur. Licet enim, ut sæpe facimus, in latinum illa convertere:

Nam qui hæc audita a docto meminissem viro,
Futuras mecum commentabar miserias;
Aut mortem acerbam, aut exsilii mœstam fugam,
Aut semper aliquam molem meditabar mali:
Ut, si qua invecta diritas casu foret,
Ne me imparatum cura laceraret repens.

Quod autem Theseus a docto se audisse dicit, id de se ipso loquitur Euripides. Fuerat enim auditor Anaxagoræ: quem ferunt, nuntiata morte filii, dixisse, « Sciebam me genuisse mortalem. » Quæ vox declarat, iis esse hæc acerba, quibus non fuerint cogitata. Ergo id quidem non dubium, quin omnia, quæ mala [1] putentur, sint improvisa graviora. Itaque quanquam non hæc una res efficit maximam ægritudinem: tamen, quoniam multum potest provisio animi, et præparatio ad minuendum dolorem, sint semper omnia homini humana meditata. Et nimirum hæc est illa præstans et divina sapientia, et [2] præceptas penitus et pertrac-

[1] Putantur. — [2] Perceptas.

mente l'affliction. Tout ce qui arrive à l'improviste est plus frappant. On admire avec raison ces paroles : [12]

Je savais que mon fils, dès l'instant qu'il fut né,
Fut au gré de la Parque à la mort destiné;
Et qu'aux champs d'Ilion allant chercher la gloire,
Il courait au trépas ainsi qu'à la victoire.

XIV. Un accident prévu de loin cause donc moins de chagrin. Et c'est pour cela qu'on loue communément le langage qu'Euripide [13] a fait tenir à Thésée, et que vous me permettrez de traduire ici, suivant ma coutume :

Les sages m'ont appris à prévoir les horreurs
De l'exil, de la mort, et des plus grands malheurs;
Afin qu'aux coups du sort mon âme préparée,
Par nul affreux revers ne pût être atterrée.

Sous le nom de Thésée, Euripide a voulu parler de lui-même; car il avait été disciple d'Anaxagore, lequel, dit-on, apprenant la mort de son fils, répondit froidement : *Je savais qu'il était né mortel**. Mot qui prouve que ces malheurs affligent surtout ceux qui ne les ont pas prévus. On ne peut douter que tout ce qui passe pour mal, ne soit plus sensible quand il est inopiné. Ainsi, quoique la surprise ne soit pas le seul principe d'un grand chagrin, néanmoins, puisque l'amertume en peut être adoucie par l'attention à prévoir le mal et à s'y préparer, il est important de se tenir prêt à tout événement. Voilà, en effet, le comble de la sagesse, de bien connaître l'incertitude des choses du monde,

* Le même mot a été attribué à d'autres philosophes.

tatas humanas res habere; nihil admirari, quum acciderit; nihil, antequam evenerit, non evenire posse arbitrari.

Quamobrem omnes, quum secundæ res sunt maxime, tum maxime
Meditari secum oportet, quo pacto advorsam ærumnam ferant:
Pericla, damna, peregre rediens semper secum cogitet,
Aut filii peccatum, aut uxoris mortem, aut morbum filiæ;
Communia esse hæc, ne quid horum umquam accidat animo novum;
Quidquid præter spem eveniat, omne id deputare esse in lucro.

XV. Ergo hoc Terentius a philosophia sumtum quum tam commode dixerit, nos, e quorum fontibus id haustum est, non et dicemus hoc melius, et constantius sentiemus? Hic est enim ille vultus semper idem, quem dicitur Xanthippe prædicare solita in viro suo fuisse Socrate, eodem semper se vidisse exeuntem illum domo, et revertentem. Nec vero ea frons erat, quæ M. Crassi illius veteris, quem semel ait in omni vita risisse Lucilius; sed tranquilla, et serena. Sic enim accepimus. Jure autem erat semper idem vultus, quum mentis, a qua is fingitur, nulla fieret mutatio. Quare accipio equidem a Cyrenaicis hæc arma contra casus, et eventus, quibus eorum advenientes impetus diuturna præmeditatione frangantur; simulque judico, malum illud, opinionis esse, non naturæ. Si enim in re [1] essent, cur fierint provisa leviora? Sed est, iisdem de rebus quod dici possit subtilius, si prius Epicuri sententiam viderimus: qui censet, necesse esse omnes in ægritudine esse, qui se in malis esse arbitrentur,

[1] *Rectius forte Wolf*, esset.

de ne s'étonner jamais de rien, et d'être bien persuadé que tout est possible.

Quant tout rit à ses yeux [14], c'est alors que le sage
Doit penser à quel point la fortune est volage;
Méditer tous ses coups; les prévoir sans effroi.
D'un voyage lointain retourne-t-il chez soi,
Il faut qu'il se prépare à la triste nouvelle
D'une fille malade, ou bien d'un fils rebelle;
De sa femme au cercueil; enfin, s'il s'est trompé,
Qu'il compte pour un gain de l'avoir échappé.

XV. Térence aura-t-il employé si à propos ce beau trait, tiré de la philosophie; et nous, qui en possédons les sources, ne mettrons-nous pas cette leçon dans un plus beau jour, et n'en profiterons-nous pas encore mieux? Souvenons-nous que ce visage toujours égal du sage, est celui que Xanthippe [15] vantait si fort dans Socrate son mari, qu'elle disait avoir en tout temps trouvé le même, soit qu'il sortît de sa maison, ou qu'il y revînt. Ce n'était pas ce front sévère du vieux Crassus [16], qui, au rapport de Lucilius, n'avait jamais ri qu'une seule fois en sa vie. C'était un visage toujours tranquille et serein. Pouvait-il n'être pas toujours le même, puisque l'âme, dont il recevait les impressions, était incapable de changement? Je reçois donc de l'école de Cyrène ces armes contre les traverses de la vie. J'adopte ce merveilleux préservatif que la longue prévoyance des malheurs fournit à l'homme, pour en amortir le coup; et j'y trouve en même temps la preuve que le mal vient moins de la nature que de l'opinion : car si le mal était dans la chose même, pourquoi serait-il moins rude, quand on l'aurait prévu? Mais nous pourrons traiter cette matière plus à fond, quand nous aurons examiné le sentiment d'Épicure. Il tient qu'il n'est pas au pou-

sive illa ante provisa et exspectata sint, sive inveteraverint. Nam neque vetustate minui mala, nec fieri præmeditata, leviora; stultamque etiam esse [1] meditationem futuri mali, aut fortasse ne futuri quidem; satis esse odiosum malum omne, quum venisset; qui autem semper cogitavisset, accidere posse aliquid adversi, ei fieri illud sempiternum malum; si vero ne futurum quidem sit, frustra suscipi miseriam voluntariam; ita semper angi, aut accipiendo, aut cogitando malo.

Levationem autem ægritudinis in duabus rebus ponit, avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates. Parere enim censet animum rationi posse, et, quo illa ducat, sequi. Vetat igitur ratio intueri molestias; abstrahit ab acerbis cogitationibus [2] hebetem aciem ad miserias contemplandas; a quibus quum cecinit receptui, impellit rursum, et incitat ad conspiciendas, totaque mente contrectandas varias voluptates, quibus ille et præteritarum memoria, et spe consequentium, sapientis vitam refertam putat. Hæc nostro more nos diximus: Epicurei dicunt suo. Sed, quæ dicant, videamus; quo modo, negligamus.

XVI. Principio male reprehendunt præmeditationem rerum futurarum. Nihil est enim, quod tam obtundat levetque ægritudinem, quam perpetua

[1] *Unus et alter codex habet, ut supra, c.* 14, præmeditationem. — [2] *Davisius ex uno cod. protulit*, hebetat aciem ad m. *Quod Schütz laudat et admittit. Boherius, damnata Davisii lectione, conjecerat* hærentem aciem.

voir de l'homme de ne se pas affliger, dès qu'il s'imagine sentir quelque mal, soit que ce mal ait été prévu, ou qu'il soit même invétéré. Selon lui, ni le temps ne diminue le mal, ni l'attente ne le rend plus léger. Et c'est une folie de prévoir d'avance des maux qui peut-être n'arriveront point. Ils sont bien assez tristes, quand ils sont venus; et penser sans cesse qu'ils peuvent arriver, c'est se faire un malheur continuel. Si nous n'y sommes pas destinés, pourquoi nous tourmenter volontairement, et passer ainsi la vie à nous attrister, soit du mal que nous recevons en effet, soit de celui dont nous nous imaginons être menacés?

Selon lui, le secret, pour bannir l'affliction, consiste en deux points : l'un, d'écarter toute idée fâcheuse; l'autre, de rappeler les idées riantes; car il croit que l'âme peut obéir à la raison, et se laisser conduire par elle. Or, elle nous défend d'envisager aucun mal; elle nous arrache à toute pensée triste; elle en détourne nos yeux. Et quand Épicure a gagné ce point sur nous, il nous offre l'image des plaisirs; il nous invite à les contempler, à en jouir, et nous fait entendre que la vie du sage est perpétuellement occupée, soit du souvenir des plaisirs qu'il a goûtés, soit de l'espérance de ceux qu'il attend. Telle est l'opinion des épicuriens : je m'exprime peut-être différemment; mais il s'agit de leur opinion, et non de leurs termes.

XVI. D'abord ils me paraissent rejeter mal à propos la prévoyance de l'avenir. Rien n'est plus propre à émousser la pointe de l'affliction, que de penser sans cesse qu'il n'y a rien qui ne puisse arriver, que de méditer sur la condition de l'humanité et sur la nécessité d'obéir à la loi que nous avons reçue avec la vie. L'effet même de ces réflexions est moins de nous causer de la

in omni vita cogitatio, nihil esse, quod accidere non possit; quam meditatio conditionis humanæ; quam vitæ lex, commentatioque parendi: quæ non hoc affert, ut semper mœreamus, sed ut nunquam. Neque enim qui rerum naturam, qui vitæ varietatem, qui imbecillitatem generis humani cogitat, mœret quum hæc cogitat, sed tum vel maxime sapientiæ fungitur munere. Utrumque enim consequitur, ut et considerandis rebus humanis proprio philosophiæ [1] fungatur officio, et adversis casibus triplici consolatione sanetur: primum, quod posse accidere diu [2] cogitavit; quæ cogitatio una maxime molestias omnes extenuat et diluit; deinde, quod [3] humana ferenda intelligit; postremo quod videt malum nullum esse, nisi culpam; culpam autem nullam esse, quum id quod ab homine non potuerit præstari, evenerit.

Nam revocatio illa, quam [4] affers, quum a contuendis nos malis [5] avocas, nulla est. Non est enim in nostra potestate, fodicantibus iis rebus, quas malas esse opinemur, dissimulatio, vel oblivio. Lacerant, vexant, stimulos admovent, ignes adhibent, respirare non sinunt. Et tu oblivisci jubes, quod contra naturam est? [6] quod a natura datum est auxilium extorqueas inveterati doloris? Est enim tarda illa quidem medicina, sed tamen magna, quam affert longinquitas et dies. Jubes me bona cogitare, oblivisci malorum. Diceres aliquid, et magno qui-

[1] Fruatur. — [2] Cogitaverit. — [3] *Abest* humana. — [4] Affert. — [5] Avocat. — [6] Quia natura d. e.

tristesse que de nous en préserver. Car de penser sérieusement à la nature des choses, aux vicissitudes de la vie et à la faiblesse de l'homme, ce n'est point s'attrister, c'est remplir les véritables fonctions du sage. Il atteint par là au vrai but de la philosophie, qui est de réfléchir sur les choses humaines; et il se ménage trois moyens de consolation dans l'adversité. Premièrement, il se met bien dans l'esprit que toutes choses peuvent arriver; ce qui est un des plus puissants moyens d'amortir le coup de l'adversité. Ensuite, il s'accoutume à prendre en patience les disgrâces humaines. Enfin, il reconnaît que l'homme ne reçoit de vrai mal que celui qui lui arrive par sa faute *. Or, qu'a-t-il à se reprocher, lorsqu'il essuie une infortune dont il n'a pu se garantir?

Quant au conseil que nous donne Épicure, d'écarter toute idée fâcheuse, il est nul. En effet, quand notre cœur est dévoré par quelque chose qui nous paraît un mal, il n'est pas en notre pouvoir de le dissimuler, ni de l'oublier. C'est un trait qui nous perce et nous déchire; c'est un feu qui nous consume, et qui ne nous laisse pas respirer. Tu m'ordonnes l'impossible, de n'y pas penser. Tu m'enlèves un remède que je tiens de la nature contre les douleurs qui vieillissent, le temps et la réflexion : remède lent, mais efficace. Tu veux qu'oubliant mes maux, je songe à des biens. L'avis

* Bouhier voudrait lire ici, *nisi culpa;* la faute, dit-il, est la cause du mal, et non le mal même; et il ne peut croire que Cicéron ait parlé d'une manière si impropre. Mais sa correction est inutile. On pourrait même traduire littéralement : « Les seuls maux de l'homme, ce sont ses fautes. » J. V. L.

dem philosopho dignum, si ea bona sentires esse, quæ essent homine dignissima.

XVII. Pythagoras mihi sic diceret, aut Socrates, aut Plato: Quid jaces? aut quid mœres? aut cur succumbis, cedisque fortunæ? Quæ pervellere te forsitan potuerit, et pungere: non potuit certe vires frangere. Magna vis est in virtutibus. Eas excita, si forte dormiunt. Jam tibi aderit princeps fortitudo, quæ te animo tanto esse [1] cogat, ut omnia, quæ possint homini evenire, contemnas, et pro nihilo putes. Aderit temperantia, quæ est eadem moderatio (a me quidem paullo ante appellata frugalitas); quæ te turpiter, et nequiter facere nihil patiatur. Quid est autem nequius, aut turpius effeminato viro? Ne justitia quidem sinet te ista facere; cui minimum esse videtur in hac causa [2] loci: quæ tamen ita dicet, dupliciter esse te injustum, quum et alienum appetas, qui mortalis natus, conditionem postules immortalium, et graviter feras, te, quod utendum acceperis, reddidisse. Prudentiæ vero quid respondebis, dicenti, virtutem sese esse contentam, quo modo ad bene vivendum, sic et ad beate? Quæ si extrinsecus religata pendeat, et non oriatur a se, et rursus ad se revertatur, et omnia sua complexa nihil quærat aliunde: non intelligo, cur aut verbis tam vehementer ornanda, aut re tantopere expetenda videatur. Ad hæc bona me si revocas, Epicure, pareo, sequor, utor te ipso duce, obliviscor etiam malorum, ut jubes, eoque facilius, quod ea

[1] Coget. — [2] Loqui.

serait excellent, et digne d'un grand philosophe, si les biens dont tu parles étaient dignes de l'homme.

XVII. Pythagore, Socrate, ou Platon, me tiendraient ce langage : « Pourquoi gémis-tu ? pourquoi te laisses-tu abattre ? pourquoi succomber ? pourquoi céder aux coups de la fortune ? Elle peut bien te harceler, te frapper ; mais elle ne doit point te faire perdre courage. Il y a de grandes ressources dans les vertus. Réveille-les donc, si par hasard elles sont endormies. Voici déjà la première de toutes, je veux dire le courage, qui te donnera assez de fermeté pour mépriser toute sorte d'accidents. Je vois à sa suite la modération, qui ne te passera rien de méprisable ni de lâche. Or, qu'y a-t-il de plus lâche et de plus méprisable qu'un homme efféminé ? La justice même, quoiqu'elle paraisse ici moins nécessaire, ne te laissera pas dans cet aveuglement. Elle t'apprendra que tu es doublement injuste : car tu ambitionnes ce qui ne t'appartient pas, toi qui, simple mortel, aspires à la condition des dieux ; et d'autre côté tu souffres avec peine de rendre à la nature ce qu'elle n'a voulu que te prêter. Mais que répondras-tu à la prudence, qui t'enseignera que la vertu n'a besoin que d'elle-même, soit pour bien vivre, soit pour être heureuse ? Car si son bonheur dépendait de quelque chose d'étranger ; si elle n'était pas elle-même, et son principe, et sa fin ; si elle ne comprenait pas tout ce qui lui est nécessaire, pourquoi mériterait-elle si fort nos louanges et nos désirs ? » J'obéis, Épicure, si ce sont là les biens où tu m'appelles, je te suis, je ne veux point d'autre guide. J'oublie aussi mes maux, comme tu le veux, et d'autant plus aisément, que je ne les compte même pas pour tels. Mais tu tournes toutes mes pensées vers les plaisirs. Et quels plaisirs ?

ne in malis quidem ponenda censeo. Sed traducis cogitationes meas ad voluptates. Quas? corporis, credo, aut quæ propter corpus vel recordatione, vel spe cogitentur. Numquid est aliud? rectene interpretor sententiam tuam? Solent enim isti negare nos intelligere, quid dicat Epicurus. Hoc dicit, et hoc ille acriculus, me audiente, Athenis senex Zeno, istorum acutissimus, contendere, et magna voce dicere solebat: eum esse beatum, qui præsentibus voluptatibus frueretur, confideretque se fruiturum aut in omni, aut in magna parte vitæ, dolore non interveniente; aut si interveniret, si summus foret, futurum brevem; si productior, plus habiturum jucundi, quam mali: hæc cogitantem fore beatum, præsertim si et ante [1] perceptis bonis contentus esset, nec mortem, nec deos extimesceret.

XVIII. Habes formam Epicuri vitæ beatæ, verbis Zenonis expressam, nihil ut possit negari. Quid ergo? hujusne vitæ propositio, et cogitatio aut Thyesten levare poterit, aut Æetam, de quo paullo ante dixi, aut Telamonem, pulsum patria, exsulantem, atque egentem? in quo hæc admiratio fiebat:

Hiccine est Telamo ille, modo quem gloria ad cœlum extulit?
Quem adspectabant? cujus ob os Graii ora obvertebant sua?

Quod si cui, ut ait idem, « simul animus cum re concidit, » a gravibus illis antiquis philosophis petenda medicina est, non ab his voluptariis. Quam

[1] Præceptis.

ceux du corps sans doute ; ou ceux que produisent le souvenir et l'espérance de ces plaisirs mêmes. Est-ce bien cela? ai-je bien rendu ta pensée? car tes disciples nous accusent de ne pas entendre ton système. Mais il est tel que je l'ai dit ; et je me souviens que j'entendis autrefois à Athènes le vieux Zénon [17], un des plus ardents et des plus subtils de tes sectateurs, nous crier de toutes ses forces, que celui-là était heureux, qui savait jouir des plaisirs présents, et qui se flattait d'en jouir toute sa vie, ou du moins pendant la plus grande partie, sans aucun mélange de douleur; bien persuadé que dans le cas où il serait obligé d'éprouver quelque souffrance, si elle était vive, elle serait courte; et si elle était longue, elle aurait plus de douceur que d'amertume. Avec une telle pensée, ajoutait-il, on ne peut manquer d'être heureux, surtout si l'on sait se contenter des plaisirs qu'on a goûtés, et ne craindre ni la mort, ni les dieux.

XVIII. Tel est le portrait de la béatitude épicurienne, tiré des propres termes de Zénon ; en sorte qu'il n'y a pas moyen de le nier. Mais quoi ! nous persuadera-t-on que l'idée d'une pareille vie puisse consoler, ou Thyeste, ou le père de Médée, dont nous parlions tout à l'heure, ou ce Télamon, chassé de sa patrie, errant, manquant de toutes choses, et à la vue duquel on s'écriait avec étonnement :

> Est-ce là ce héros qu'on portait jusqu'aux cieux, [18]
> Qui des peuples charmés attirait tous les yeux ?

Si donc il arrive à quelqu'un, comme à Télamon, *de perdre le courage avec les biens*, c'est chez ces graves philosophes anciens que je lui conseille d'aller chercher du remède, et non chez ces autres voluptueux;

enim isti bonorum copiam dicunt? Fac sane esse summum bonum, non dolere. Quanquam id non vocatur voluptas. Sed non necesse est nunc omnia. Idne est, quo traducti luctum levemus? Sit sane summum malum, dolere. In eo igitur qui non est, si malo careat, continuone fruitur summo bono?

Quid tergiversamur, Epicure, nec fatemur eam nos dicere voluptatem, quam tu idem, quum os perfricuisti, soles dicere? Sunt hæc tua verba, necne? In eo quidem libro, qui continet omnem disciplinam tuam (fungar enim jam interpretis munere, ne quis me putet fingere), dicis hæc : « Nec equidem habeo, quod intelligam bonum illud, detrahens eas voluptates, quæ sapore percipiuntur; detrahens eas, quæ auditu, et cantibus; detrahens eas etiam, quæ ex formis percipiuntur oculis, suaves motiones, sive quæ aliæ voluptates in toto homine gignuntur quolibet sensu. Nec vero ita dici potest, mentis lætitiam solam esse in bonis. Lætantem enim mentem ita novi, spe eorum omnium, quæ supra dixi, fore ut natura iis potiens, dolore careat. » Atque hæc quidem his verbis, quivis ut intelligat, quam voluptatem norit Epicurus. Deinde paullo infra, « Sæpe quæsivi, inquit, ex iis, qui [1] appellabantur sapientes, quid haberent, quod in bonis relinquerent, si illa detraxissent, nisi si vellent voces inanes fundere.

[1] Appellantur.

car quels biens nous promettent-ils ? Supposons avec eux, que le plus grand de tous les avantages soit de ne pas souffrir, quoique la volupté soit tout autre chose ; mais je ne m'arrête point, quant à présent, à cette difficulté. Quoi qu'il en soit, est-ce là le point où nous devons atteindre pour soulager notre douleur ? Je veux qu'elle soit le plus grand des maux. S'ensuit-il que celui qui n'en est pas frappé soit au comble de la félicité ?

Que sert de tergiverser ? Avouons, Épicure, qu'il nous faut encore un peu de cette volupté, que tu ne rougis pas de nommer, quand tu as perdu toute honte. Voici tes propres paroles, telles que je les ai prises dans ce livre qui contient toute ta doctrine [19]. Je les traduis à la lettre, de peur qu'on ne m'accuse de citer à faux : *Je ne conçois pas*, dis-tu, *en quoi peut consister le vrai bien, si l'on écarte les plaisirs que produit le goût ou l'ouïe ; si l'on retranche ceux que cause la vue des choses agréables, et tous les autres que les sens procurent à l'homme. Et l'on ne peut pas dire que la joie de l'âme soit le seul bien désirable ; car je n'ai jamais reconnu cette joie qu'à la seule espérance de goûter les plaisirs dont je viens de parler, et de les goûter sans aucun mélange de douleur.* A ces paroles il serait difficile de se méprendre sur la qualité des plaisirs d'Épicure ; mais voici ce qu'il dit encore un peu plus bas : *J'ai souvent été curieux de savoir de ceux qu'on appelle sages, quels étaient donc ces biens qui nous resteraient, si l'on nous retranchait les plaisirs des sens. Mais je n'ai reçu de leur part que de vaines paroles ; et dans le vrai, qu'on mette à part ces idées fastueuses et chimériques de vertu et de sagesse, qu'ils font sonner si haut, ils ne*

« Nihil ab his potui cognoscere : qui si virtutes « ebullire [1] nolent, et sapientias, nihil aliud dicent, « nisi eam viam, qua efficiantur eæ voluptates, « quas supra dixi. » Quæ sequuntur, in eadem sententia sunt; totusque liber, qui est de summo bono, refertus et verbis et sententiis talibus.

Ad hanccine igitur vitam Telamonem illum revocabis, ut leves ægritudinem? Et si quem tuorum afflictum mœrore videris, huic acipenserem potius, quam aliquem Socraticum libellum dabis? hydrauli hortabere ut audiat voces potius, quam Platonis? expones, quæ flectet florida, et varia? fasciculum ad nares admovebis? incendes odores? et sertis redimiri jubebis, et rosa? [2] Si vero aliquid etiam... tum plane luctum omnem absterseris.

XIX. Hæc Epicuro confitenda sunt, aut ea, quæ modo expressa ad verbum dixi, tollenda de libro, vel totus liber potius abjiciundus. Est enim confertus voluptatibus. Quærendum igitur, quemadmodum ægritudine privemus eum, qui ita dicat;

.... pol mihi fortuna magis nunc defit, quam genus.
Namque regnum suppetebat mihi : ut scias quanto e loco,
Quantis opibus, quibus de rebus lapsa fortuna occidat.

Quid? huic calix mulsi impingendus est, ut plorare desinat, aut aliquid ejusmodi? Ecce tibi ex altera parte ab eodem poeta :

Ex opibus summis opis egens, Hector, tuæ.

[1] Volent. — [2] *Clossema apud vet. cod.* Si venereum addideris aliquid etiam.

sauront plus que dire, s'ils n'en viennent aux plaisirs dont j'ai parlé. Ce qui suit est dans le même goût; et tout son livre *du souverain bien* est rempli des mêmes discours.

C'est donc à cette vie voluptueuse, Épicure, que tu inviteras Télamon, pour soulager sa douleur? et quand tu verras quelqu'un de tes amis dans l'affliction, tu lui présenteras un esturgeon plutôt qu'un ouvrage socratique? tu l'inviteras à entendre un concert d'instruments plutôt qu'un dialogue de Platon? tu le conduiras à travers des prés fleuris? tu l'environneras de parfums et d'encens? tu le couronneras de jasmins et de roses? Quelque chose encore.... et il ne songera plus à ses maux.

XIX. Ou Épicure avouera que ce sont là ses dogmes, ou il effacera de son livre les passages que j'en ai fidèlement extraits. Disons mieux, il faut effacer le livre entier; car on n'y trouve que les plaisirs. Que faire donc pour consoler ce roi détrôné [20], qui déplore ainsi ses malheurs:

Ami, quand tu sauras mon illustre origine,
Quels furent mes trésors et le sceptre d'Égine,
Enfin quel fut l'éclat dont le sort m'a fait choir,
Tu ne blâmeras plus mon juste désespoir.

Que faire? lui apporter d'un excellent vin, ou quelque chose de semblable, pour qu'il ne gémisse plus. Mais voici un autre objet non moins touchant, que le même poète [21] nous met devant les yeux:

Ta veuve, cher Hector, n'espère plus qu'en toi.

Huic subvenire debemus : quærit enim auxilium.

Quid petam præsidi, aut exsequar? quove nunc auxilio, aut fuga
Freta sim? arce, et urbe orba sum. Quo accedam? quo applicem?
Cui nec aræ patriæ domi stant; fractæ et disjectæ jacent;
Fana flamma deflagrata; tosti alti stant parietes,
Deformati, atque abiete crispa.

Scitis, quæ sequantur; et illud in primis :

O pater, o patria, o Priami domus,
Septum altisono cardine templum :
Vidi ego te, adstante ope barbarica,
Tectis cælatis, laqueatis,
Auro, ebore instructam regifice.

O poetam egregium! quanquam ab his cantoribus Euphorionis contemnitur. Sentit omnia repentina, et nec opinata esse graviora. Exaggeratis igitur regis opibus, quæ videbantur sempiternæ fore, quid adjungit?

Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo vi vitam evitari,
Jovis aram sanguine turpari.

Præclarum carmen. Est enim et rebus, et verbis, et modis lugubre. Eripiamus huic ægritudinem. Quo modo? Collocemus in culcita plumea; psaltriam adducamus; [1] hedrychum incendamus; demus scutellam dulciculæ potionis; aliquid videamus et cibi. Hæc tandem bona sunt, quibus ægritudines

[1] *Wolf, post Davis.*, demus hedychrum; intendamus scutellam dulciculæ potionis. *Beroaldus olim, probantibus Camerario, Manut. et Lamb., conjecerat,* cedrum incendamus.

Accourons à son aide. Écoutons ses plaintes :

Mais où prétends-tu fuir, princesse infortunée ?
De cruels ennemis sans cesse environnée,
Captive dans ces murs, sans parents, sans appui,
Quels conseils, quels secours puis-je attendre aujourd'hui ?
Patrie, amis, trésors, époux, grandeurs suprêmes,
Enfin j'ai tout perdu, jusques à mes dieux mêmes.
Je les ai vus en flamme, et leurs autels brisés
Se mêler aux débris des temples embrasés.

Vous savez ce qui suit, et surtout ce bel endroit :

O patrie ! ô mon père ! ô guerriers pleins de gloire !
O palais de Priam, si cher à ma mémoire !
O temple où les autels, de guirlandes ornés,
Retentissaient des vœux des mortels prosternés,
Et dont les murs sacrés, la noble architecture,
Étalaient à nos yeux leur royale parure !

O le merveilleux poète, quoi qu'en puissent dire les admirateurs d'Euphorion [22] ! Il sait combien les malheurs inopinés sont plus accablants que les autres ; et après nous avoir montré toutes ces richesses du roi Priam, dont la durée semblait devoir être éternelle, il ajoute:

La flamme a tout détruit ; Priam, devant mes yeux,
A couvert de son sang les autels de ses dieux.

Voilà de beaux vers. Il n'est rien qui ne touche, le sens, les expressions, la cadence. Essayons donc de consoler Andromaque : mais comment ? Mettons-la sur un bon lit de repos ; amenons-lui une chanteuse ; brûlons des parfums devant elle ; présentons-lui quelque boisson délicieuse ; ajoutons-y d'excellents mets ; car enfin, Épicure, ce sont là tes secrets pour faire diversion à la douleur, et tu nous as dit que tu n'en connaissais point d'autres. Ce qu'avance pourtant ce phi-

gravissimæ detrahantur? Tu enim paullo ante ne intelligere te quidem alia ulla dicebas. Revocari igitur oportere a mœrore ad cogitationem bonorum, conveniret mihi cum Epicuro, si, quid esset bonum, conveniret.

XX. Dicet aliquis : Quid ergo? tu Epicurum [1] existimas ista voluisse, aut libidinosas ejus fuisse sententias? Ego vero minime : video enim ab eo dici multa severe, multa præclare. Itaque, ut sæpe dixi, de acumine agitur ejus, non de moribus; quamvis spernat voluptates eas, quas modo laudavit, ego tamen meminero, quod videatur ei summum bonum. Non enim verbo solum posuit voluptatem, sed explanavit quid diceret. « Saporem, « inquit, et corporum complexum, et ludos, atque « cantus, et formas eas, quibus oculi jucunde mo- « veantur. » Num fingo? num mentior? cupio refelli. Quid enim laboro, nisi ut veritas in omni quæstione explicetur?

At idem ait, non crescere voluptatem dolore detracto; summamque voluptatem, nihil dolere. Paucis verbis tria magna peccata : unum, quod secum ipse pugnat. Modo enim, ne suspicari quidem se quidquam bonum, nisi sensus quasi titillarentur voluptate; nunc autem, summam voluptatem esse, dolore carere. Potestne magis secum ipse pugnare? Alterum peccatum, quod, quum in natura tria sint : unum, gaudere; alterum, dolere; tertium, nec gaudere, nec dolere : hic primum, et tertium

[1] Existimabas.

losophe, que pour écarter le chagrin, c'est aux vrais biens qu'il faut songer, ne me déplairait pas, si nous pouvions convenir ensemble de la nature de ces biens.

XX. Mais croyez-vous, me dira-t-on, qu'en effet Épicure ait eu des idées voluptueuses? peut-on le supposer d'un homme qui a montré souvent beaucoup de sens et de gravité? Je réponds encore une fois qu'il s'agit, non de ses mœurs, mais de sa doctrine. Qu'il dédaigne tant qu'il vous plaira ces voluptés qu'il vient de vanter, je ne perds point de vue son principe sur le souverain bien. Or, non content de dire que c'est la volupté, il la définit en spécifiant *le goût, le toucher, les spectacles, les concerts, et tous les différents objets qui peuvent frapper agréablement la vue.* L'ai-je inventé? en ai-je imposé? Je serai ravi qu'on me réfute. Je ne cherche ici qu'une chose, la vérité.

Quand la douleur est passée, dit-il encore, le plaisir ne croît plus, ne point souffrir étant le plaisir suprême. En ce peu de mots, trois grandes erreurs. La première est, qu'Épicure se contredit; car il venait de dire qu'il n'entrevoyait rien d'agréable partout où les sens n'étaient pas en quelque manière chatouillés par le plaisir; et maintenant il met ce plaisir à ne sentir aucune douleur: quelle contradiction plus manifeste? Seconde erreur: l'homme peut, ou se réjouir, ou s'affliger, ou n'être ni gai, ni triste. Épicure confond la première situation avec la troisième, et ne met aucune distinction entre avoir du plaisir, et ne pas souffrir.

putat idem esse, nec distinguit a non dolendo voluptatem. Tertium peccatum commune cum quibusdam, quod, quum virtus maxime expetatur, ejusque adipiscendæ causa philosophia quæsita sit, ille a virtute summum bonum separavit.

At laudat, et sæpe, virtutem. Et quidem C. Gracchus, quum largitiones maximas fecisset, et effudisset ærarium, verbis tamen defendebat ærarium. Quid verba audiam, quum facta videam? Piso ille Frugi semper contra legem frumentariam dixerat. Is, lege lata, consularis ad frumentum accipiendum venerat. Animadvertit Gracchus in concione Pisonem stantem. Quærit, audiente populo romano, qui sibi constet, quum ea lege frumentum petat, quam [1] dissuaserit. « Nolim, inquit, mea « bona, Gracche, tibi viritim dividere libeat, sed « si facias, partem petam. » Parumne declaravit vir gravis, et sapiens, lege Sempronia patrimonium publicum dissipari? Lege orationes Gracchi; patronum ærarii esse dices.

Negat Epicurus jucunde posse vivi, nisi cum virtute vivatur. Negat ullam in sapientem vim esse fortunæ; tenuem victum antefert copioso; negat ullum esse tempus, quo sapiens non beatus sit. Omnia philosopho digna, sed cum voluptate pugnantia.

Non istam dicit voluptatem. Dicat quamlibet. Nempe eam dicit, in qua virtutis nulla pars insit.

[1] Dissuaserat.

Enfin, sa troisième méprise, qui lui est commune avec d'autres, est de séparer le souverain bien de la vertu, quoique la vertu soit l'objet des désirs du sage, et que la philosophie n'ait été inventée que pour nous aider à y parvenir.

Mais, dit-on, il loue souvent la vertu. Ainsi dans le temps même que C. Gracchus [23] faisait des largesses immenses au peuple romain, aux dépens du trésor public, il ne cessait de parler d'épargne. Dois-je m'arrêter aux discours, quand je vois les actions ? Pison, surnommé *l'Honnête homme* [24], s'était fortement opposé à sa loi sur les blés ; lorsqu'elle eut passé malgré lui, il ne laissa pas, quoiqu'il eût été consul, de se mêler avec le peuple dans les distributions. Gracchus le voyant debout, au milieu de la foule, lui demanda tout haut comment il accordait cette démarche avec son opposition. *Vraiment*, lui répondit-il, *j'empêcherai, tant que je pourrai, que tu ne fasses des libéralités de mon bien ; mais si tu parviens à en faire, j'en demanderai ma part.* Ce digne citoyen pouvait-il censurer plus clairement les profusions de la loi Sempronia ? Lisez cependant les harangues de Gracchus : vous le prendrez pour un modèle d'économie.

Épicure nie qu'on puisse vivre agréablement sans la vertu ; il nie que la fortune ait aucune prise sur le sage ; il préfère la frugalité au luxe ; il soutient qu'il n'y a aucun temps où le sage ne soit heureux. Beaux discours, et dignes d'un philosophe, mais qui ne s'accordent point avec la volupté.

Mais il ne parle pas de la volupté que vous entendez. Tout ce qu'il lui plaira ; mais dans ce qu'il dit de la volupté, je n'aperçois pas même l'ombre de la vertu.

Age, si voluptatem non intelligimus, ne dolorem quidem? Nego igitur ejus esse, qui dolore summum malum metiatur, mentionem facere virtutis.

XXI. Et queruntur [1] quidam Epicurei, viri optimi (nam nullum genus est minus malitiosum), me studiose dicere contra Epicurum. Ita credo, de honore, aut de dignitate contendimus. Mihi summum in animo bonum videtur, illi autem in corpore; mihi in virtute, illi in voluptate. Et illi [2] pugnant, et quidem vicinorum fidem implorant: multi autem sunt, qui statim convolent. Ego sum is, qui dicam me non laborare, [3] actum habiturum quod egerint. Quid enim? de bello Punico agitur? de quo ipso quum aliud M. Catoni, aliud L. Lentulo videretur, nulla inter eos concertatio unquam fuit. Hi nimis iracunde agunt, præsertim quum ab his non sane animosa defendatur sententia, pro qua non in senatu, non in concione, non apud exercitum, neque apud censores dicere audeant. Sed cum istis alias, et eo quidem animo, nullum ut certamen instituam, verum dicentibus facile cedam. Tantum admonebo: si maxime verum sit, ad corpus omnia referre sapientem, sive, ut honestius dicam, nihil facere, nisi quod expediat, sive omnia referre ad utilitatem suam; quoniam hæc plausibilia non sunt, ut in sinu gaudeant, gloriose loqui desinant.

[1] *Wolf, Davis. et Boherio ducibus*, quidem. — [2] *Unus cod.* repugnant. — [3] *Lamb. conj.* ratum habiturum.

Enfin, nous pourrions nous tromper sur la volupté, que nous saurions du moins ce que c'est que la douleur. Or, il me semble qu'on n'est pas digne de prononcer le mot de vertu quand on fait de la douleur le souverain mal.

XXI. Quelques épicuriens, les meilleures gens du monde [25], car je ne connais personne qui ait moins de malice, se plaignent que j'affecte de déclamer contre Épicure. Eh quoi ! ne dirait-on pas que nous combattons pour quelque dignité ? Je mets le souverain bien dans les plaisirs de l'âme ; ils le mettent dans ceux du corps. Je le fais consister dans la vertu, eux dans la volupté. Là-dessus ils se mettent en campagne ; ils appellent leurs voisins à leur aide : la multitude y accourt : mais je leur déclare que je ne m'en embarrasse pas, et que je leur passerai volontiers tout ce qu'ils voudront. S'agit-il ici de la guerre Punique ? Encore a-t-on vu Caton et Lentulus [26] presque toujours d'avis contraire sur cette question, sans être jamais ennemis. En vérité, les épicuriens prennent la chose avec trop de chaleur, surtout ayant à défendre un sentiment qui n'a rien de généreux, et pour lequel ils n'oseraient se déclarer, ni dans le sénat, ni devant le peuple, ni à la tête d'une armée, ni devant les censeurs. Mais je me réserve à traiter ce point une autre fois, moins avec un esprit d'opiniâtreté, que dans la disposition de me rendre à la raison. J'avertirai seulement ces partisans de la volupté, que quand il serait vrai que le sage doit tout rapporter aux plaisirs des sens, ou, pour parler plus honnêtement, à sa satisfaction et à son utilité propre, comme ces maximes ne sont pas trop plausibles, ils feront bien de s'en féliciter en secret, et d'en parler dans le monde avec moins de présomption.

XXII. Cyrenaïcorum restat sententia : qui tum ægritudinem censent exsistere, si nec opinato quid evenerit. Est id quidem magnum, ut supra dixi. Etiam Chrysippo ita videri scio, quod provisum ante non sit, id ferire vehementius. Sed non sunt in hoc omnia : quanquam hostium repens adventus magis [1] aliquanto conturbat, quam exspectatus; et maris subita tempestas, quam ante provisa terret navigantes vehementius; et ejusmodi sunt pleraque. Sed quum diligenter nec opinatorum naturam consideres, nihil aliud reperias, nisi omnia videri subita majora; et quidem ob duas causas : primum, quod, quanta sint quæ accidunt, considerandi spatium non datur; deinde quum videtur præcaveri potuisse, si provisum esset, quasi culpa contractum malum ægritudinem acriorem facit. Quod ita esse dies declarat : quæ procedens ita mitigat, ut, iisdem malis manentibus, non modo leniatur ægritudo, sed in plerisque tollatur. Carthaginienses multi Romæ servierunt, Macedones rege Perse capto. Vidi etiam in Peloponneso, quum essem adolescens, quosdam Corinthios. Hi poterant omnes eadem illa de Andromacha deplorare,

Hæc omnia vidi.

Sed jam decantaverant fortasse. Eo enim erant vultu, oratione, omni reliquo motu, et statu, ut eos Argivos, aut Sicyonios diceres; magisque me moverant Corinthi subito adspectæ parietinæ, quam

[1] Aliquando.

XXII. Reste l'opinion de l'école de Cyrène, où l'on tient que c'est quelque accident inopiné qui cause la tristesse. Observation vraie, comme je l'ai dit, et reconnue par Chrysippe. Nous voyons, en effet, qu'on est plus troublé d'une incursion imprévue des ennemis, et que sur mer on est plus consterné d'une tempête subite, que quand on s'y était préparé. Mais, quoiqu'il en soit de même de la plupart des événements, tout n'est pas dans la surprise ; et si vous en considérez avec soin la nature, vous trouverez qu'elle fait seulement paraître le malheur plus grand, et cela pour deux raisons : d'abord on n'a pas le loisir d'apprécier le mal; ensuite, comme on s'imagine qu'on aurait pu s'en garantir en le prévoyant, on se reproche ce manque de prévoyance comme une faute, et c'est un surcroît de chagrin. Une preuve de cette vérité, c'est que le chagrin diminue avec le temps, et qu'il se passe même quelquefois entièrement, quoique l'objet qui l'avait fait naître subsiste toujours. Après la prise de Carthage [27], après la défaite du roi Persée, on a vu à Rome grand nombre de Carthaginois et de Macédoniens dans l'esclavage. J'ai vu aussi dans le Péloponnèse, lorsque j'étais jeune, beaucoup de Corinthiens esclaves. Ils pouvaient tous dire, comme Andromaque :

La flamme a tout détruit......

Mais peut-être étaient-ils las de le dire; car à leurs visages, à leurs discours, à leurs manières, on les aurait pris pour des Argiens ou des Sicyoniens; et je fus beaucoup plus frappé en voyant les murs de Corinthe, que ne l'étaient les Corinthiens eux-mêmes, dont l'âme, avec le temps, s'était accoutumée, et, pour ainsi dire,

ipsos Corinthios, quorum animis diuturna cogitatio callum vetustatis obduxerat. Legimus librum Clitomachi, quem ille eversa Carthagine misit consolandi causa ad captivos cives suos. In eo est disputatio scripta Carneadis; quam se ait in commentarium retulisse. Quum ita positum esset, « videri « fore in ægritudine sapientem, patria capta » : quæ Carneades contra dixerit, scripta sunt. Tanta igitur calamitatis præsentis adhibetur a philosopho medicina, [1] quanta in inveterata ne desideratur quidem. Nec si aliquot annis post idem ille liber captivis missus esset, vulneribus mederetur, sed cicatricibus. Sensim enim, et pedetentim progrediens extenuatur dolor : non quo ipsa res immutari soleat, aut possit; sed id, quod ratio debuerat, usus docet, minora esse ea, quæ sint visa majora.

XXIII. Quid ergo opus est, dicet aliquis, [2] oratione, aut omnino consolatione ulla, qua solemus uti, quum levare dolorem mœrentium volumus? [3] Hoc enim fere tum habemus in promptu, nihil oportere inopinatum videri. [4] Aut qui tolerabilius feret incommodum, qui cognoverit, necesse esse homini tale aliquid accidere? Hæc enim oratio de ipsa summa mali nihil detrahit : tantummodo affert, nihil evenisse, quod non opinandum fuisset. Neque tamen genus id orationis in consolando non valet : sed id haud sciam an plurimum. Ergo ista nec opinata non habent tantam vim, ut ægritudo ex his omnis oriatur. Feriunt enim fortasse gravius : non

[1] Q. inveterata. — [2] Ratione. — [3] Hæc. — [4] Atqui.

endurcie à la douleur. J'ai lu le livre qu'écrivit autrefois Clitomaque * aux Carthaginois, ses concitoyens, pour les consoler, tant sur la ruine de leur commune patrie, que sur leur captivité. On y trouve une dissertation entière de son maître Carnéade contre cette proposition : *Que le chagrin a prise sur le sage qui voit sa patrie vaincue.* Ce qu'il dit pour fortifier les affligés contre une calamité présente, n'aurait pas même été nécessaire contre une ancienne adversité ; et si ce même livre avait été envoyé aux Carthaginois quelques années après, il aurait trouvé dans leur cœur moins de plaies à guérir que de cicatrices à effacer ; car le chagrin, par un décroissement insensible et imperceptible, s'affaiblit de lui-même en vieillissant : non qu'il arrive aucun changement à la chose qui en a fait le sujet ; mais ce que la raison aurait dû nous apprendre, l'expérience nous l'enseigne, que tous les malheurs sont moins grands qu'on ne croit.

XXIII. Mais, dira quelqu'un, que sert de représenter, comme c'est l'usage pour consoler un affligé, qu'il n'arrive rien qui n'ait dû être prévu ? Sa douleur en deviendra-t-elle plus supportable, quand il saura que l'homme ne peut éviter de pareils accidents ? Une telle réflexion n'ôte rien de la force du mal. Elle persuade seulement qu'il n'est rien arrivé à quoi l'on n'ait dû s'attendre. J'avoue que cette espèce de consolation, quoiqu'elle ne soit pas inutile, n'est pas toujours efficace. La surprise n'est donc pas la seule cause de la tristesse. Peut-être que le coup en est plus rude ; mais si le mal paraît grand, c'est plutôt pour être récent que pour n'avoir pas été prévu. Mais il faut se souvenir qu'il

* Ce Carthaginois s'appelait Asdrubal; quand il eut étudié la philosophie grecque, il changea son nom.

id efficiunt, ut ea, quæ accidant, majora videantur, quia recentia sunt, non quia repentina. Duplex est igitur ratio veri reperiendi, non in iis solum, quæ mala, sed in iis etiam, quæ bona videntur. Nam aut [1] ipsius rei natura, qualis et quanta sit, quærimus, ut de paupertate nonnunquam, cujus onus disputando levamus, docentes, quam parva, et quam pauca sint, quæ natura desideret; aut a disputandi subtilitate orationem ad exempla traducimus. Hic Socrates commemoratur, hic Diogenes, hic Cæcilianum illud,

Sæpe est etiam sub palliolo sordido sapientia.

Quum enim paupertatis una, eademque sit vis, quidnam dici potest, quamobrem C. Fabricio tolerabilis ea fuerit, alii negent se ferre posse? Huic igitur alteri generi similis est ea ratio consolandi, quæ docet humana esse, quæ acciderint. Non enim solum id continet ea disputatio, ut cognitionem afferat generis humani; sed significat, tolerabilia esse, quæ et tulerint, et ferant ceteri.

XXIV. De paupertate agitur: multi patientes pauperes commemorantur. De contemnendo honore: multi inhonorati proferuntur, et quidem propter id ipsum beatiores; eorumque, qui privatum otium negotiis publicis antetulerunt, nominatim vita laudatur; nec siletur illud potentissimi regis anapæstum, qui laudat senem, et fortunatum esse dicit, quod inglorius sit, atque ignobilis ad supremum

[1] *Vulg.* de ipsius rei natura.

y a deux routes dans la recherche de la vérité, tant à l'égard des maux qu'à l'égard des biens. Quelquefois nous disputons sur la nature et sur la qualité de la chose même : ainsi, quand nous traitons de la pauvreté, nous faisons voir combien il faut peu de choses pour le besoin de la nature. D'autres fois, laissant la subtilité des raisonnements, nous nous jetons sur les exemples. Nous alléguons Socrate, Diogène. Nous citons ce vers de Cécilius * :

Souvent sous des haillons se cache la sagesse.

En effet, si le poids de la pauvreté est le même pour tous les hommes, et que Fabricius [28] ait été assez fort pour le supporter, pourquoi paraîtra-t-il insupportable aux autres ? Nous suivons cette dernière méthode lorsque, pour consoler les affligés, nous leur représentons qu'il ne leur est rien arrivé que d'ordinaire. Ce n'est pas seulement afin de leur apprendre les destinées de l'homme; nous voulons leur persuader qu'ils peuvent bien souffrir ce que tant d'autres ont souffert et souffrent encore.

XXIV. S'agit-il de la pauvreté, on cite plusieurs personnes qui l'ont supportée sans murmure : du mépris des hommes, on allègue l'exemple de tant de gens qui ont vécu sans emplois, et qui n'en ont été que plus heureux; on loue ceux qui ont préféré la vie privée aux affaires publiques; on n'oublie pas ces beaux vers d'Agamemnon [29], où il envie la félicité d'un vieillard qui doit arriver à la fin de ses jours sans distinction et sans

* Cécilius Statius, poète comique, cité quelquefois par Cicéron, quoiqu'il lui trouve un mauvais style, *Ep. ad Att.*, VII, 3.

diem perventurus. Similiter commemorandis exemplis, orbitates quoque liberorum prædicantur, eorumque, qui gravius ferunt, luctus, aliorum exemplis leniuntur. Sic perpessio ceterorum facit, ut ea, quæ acciderint, multo minora, quam quanta sint existimata, videantur. Ita fit sensim cogitantibus, ut, quantum sit ementita opinio, appareat. Atque hoc idem et Telamo ille declarat,

[1] Ego quum genui,

et Theseus,

Futuras mecum commentabar miserias;

et Anaxagoras, « Sciebam me genuisse mortalem. » Hi enim omnes diu cogitantes de rebus humanis, intelligebant, eas nequaquam pro opinione vulgi esse extimescendas. Et mihi quidem videtur idem fere accidere iis, qui ante meditantur, quod iis, quibus medetur dies : nisi quod ratio [2] quidem sanat illos, hos ipsa natura, intellecto eo, quod remedium illud continet, malum, quod [3] opinatum sit esse maximum, nequaquam esse tantum, ut vitam beatam possit evertere. Hoc igitur efficitur, ut ex illo nec opinato plaga major sit, non ut illi putant, ut, quum duobus pares casus evenerint, is modo ægritudine afficiatur, cui ille nec opinato casus evenerit. Itaque dicuntur nonnulli in mœrore, quum de hac communi hominum conditione audivissent, ea lege esse nos natos, ut nemo in perpetuum esse posset expers mali, gravius etiam tulisse.

[1] *Addit non unus codex*, tum moriturum scivi, *ut cap.* 13. — [2] *Vulg.* quædam. — [3] *Ernest. ex emendatione*, opinati sint.

gloire. De même, si quelqu'un a perdu ses enfants, on a mille exemples tout prêts pour soulager sa douleur. Ainsi, la conformité des malheurs d'autrui nous fait trouver le nôtre beaucoup moins grand qu'il ne nous avait paru. Insensiblement nous reconnaissons l'erreur de nos préjugés. De là Télamon :

Je savais que mon fils, etc. *

Et Thésée :

Les sages m'ont appris à prévoir le malheur.

Et Anaxagore : *Je savais qu'il était né mortel.* Leurs longues réflexions sur les choses humaines élevaient leur âme au-dessus des préjugés du vulgaire. La prévoyance me semble faire sur les sages ce que le temps fait sur les autres : seulement ils sont guéris par la raison, les autres par la nature, quand ils voient, remède infaillible [30], que ce qui leur paraissait un si grand mal ne pouvait pas les empêcher d'être heureux. Tout ce qu'il faut en conclure, c'est que la plaie causée par un mal imprévu, peut être plus profonde ; et non, comme on le veut, que de deux personnes qui ont essuyé une infortune semblable, celle-là seule est affligée, qui ne s'y était pas attendue. On assure, au contraire, qu'il s'est trouvé des hommes qui, entendant parler, dans leur chagrin, de la condition de notre nature, soumise tôt ou tard à l'adversité, en ont senti redoubler leur douleur.

* L'auteur ne répète ici que les premiers mots de ses citations du chapitre 13 ; nous devions faire comme lui.

XXV. Quocirca Carneades, ut video nostrum scribere Antiochum, reprehendere Chrysippum solebat, laudantem Euripideum carmen illud,

Mortalis nemo est, quem non [1] attingat dolor,
Morbusque. [2] Multi sunt humandi liberi,
Rursum creandi; morsque est finita omnibus.
Quæ generi humano angorem nequidquam afferunt.
Reddenda est terræ terra: tum vita omnibus
Metenda, ut fruges. Sic jubet necessitas.

Negabat genus hoc orationis quidquam omnino ad levandam ægritudinem pertinere. Id enim ipsum dolendum esse dicebat, quod in tam crudelem necessitatem incidissemus. Nam illam quidem orationem ex commemoratione alienorum malorum ad malivolos consolandos esse accommodatam. Mihi vero longe videtur secus. Nam et necessitas ferendæ conditionis humanæ, quasi cum deo pugnare [3] prohibet, admonetque esse hominem; quæ cogitatio magnopere luctum levat: et enumeratio exemplorum non, ut animum malivolorum oblectet, affertur, sed ut ille, qui mœret, ferendum sibi id censeat, quod videat multos moderate, et tranquille tulisse. Omnibus enim modis fulciendi sunt, qui ruunt, nec cohærere possunt propter magnitudinem ægritudinis. Ex quo ipsam ægritudinem λύπην Chrysippus, quasi solutionem totius hominis, appellatam putat. Quæ tota poterit evelli, explicata, ut principio dixi, causa ægritudinis. Est enim nulla alia, nisi

[1] Attingit. — [2] *Wolf, auctore Boherio*, Multis. — [3] Cohibet.

XXV. Aussi Carnéade, au rapport de notre ami Antiochus, avait coutume de reprendre Chrysippe, pour avoir loué ces vers d'Euripide : [31]

Des mortels malheureux telle est la loi commune;
Aucun d'eux n'est exempt d'ennuis ni d'infortune.
Le père au désespoir met son fils au cercueil,
Et lui-même est pleuré de sa famille en deuil.
Mais quoi ! quand la mort vient l'arrêter dans sa course,
Né d'un limon fragile, il retourne à sa source.
Le sort ainsi le veut, (que sert d'en frissonner ?)
Et la fatale faux nous doit tous moissonner.

Carnéade prétendait qu'un tel langage n'était rien moins que consolant. Car, selon lui, c'est un nouveau sujet d'affliction d'être soumis à une si cruelle nécessité; et l'énumération des maux d'autrui n'est bonne qu'à réjouir les malveillants et les envieux. Je pense bien différemment. La nécessité de supporter la condition humaine nous défend de lutter contre la nature non plus que contre une divinité ; et en m'avertissant que je suis homme, elle me rappelle un souvenir propre à me calmer. Si l'on propose aux affligés des compagnons d'infortune, ce n'est pas pour réjouir les malintentionnés, mais afin que celui qui souffre prenne patience, à la vue de tant d'autres qui ont souffert avec courage. On a raison de chercher à étayer de toutes manières une âme dont la fermeté s'ébranle et chancelle par la force de l'affliction qui, comme dit Chrysippe, est une espèce de dissolution de l'homme tout entier. On pourra, comme je l'ai dit d'abord, l'extirper jusqu'à la racine, si l'on veut en pénétrer la cause, qui n'est autre que le sentiment d'un grand mal présent et inévitable. Dans les douleurs du corps, quelque vive qu'en soit l'atteinte, le malade est soutenu par l'espoir du retour

opinio et judicium magni præsentis atque urgentis mali. Itaque et dolor corporis, cujus est morsus acerrimus, [1] perfertur spe proposita boni. Et acta ætas honeste, ac splendide, tantam affert consolationem, ut eos, qui ita vixerint, aut non [2] tangat ægritudo, aut perleviter pungat animi dolor.

XXVI. Sed ad hanc opinionem magni mali quum illa etiam opinio [3] accesserit, oportere, rectum esse, ad officium pertinere, ferre illud ægre, quod acciderit : tum denique efficitur illa gravis ægritudinis perturbatio. Ex hac opinione sunt illa varia, et detestabilia genera lugendi, pædores, muliebres lacerationes genarum, pectoris, feminum, capitis percussiones. Hinc ille [4] Agamemno Homericus, et idem Attianus,

Scindens dolore identidem intonsam comam.

In quo facetum illud Bionis, perinde stultissimum regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mœror levaretur. Sed hæc omnia faciunt, opinantes ita fieri oportere. Itaque et Æschines in Demosthenem invehitur, quod is septimo die post filiæ mortem hostias immolasset. At quam rhetorice! quam copiose! quas sententias colligit! quæ verba contorquet! ut licere quidvis rhetori intelligas. Quæ nemo probaret, nisi insitum illud in animis haberemus, omnes bonos interitu suorum quam gravissime mœrere oportere. Ex hoc evenit,

[1] Proferretur. — [2] *Wolf cum aliquot mss.* attingat. — [3] *Sic Ernest. post Gruterum. Multi alii*, accessit. — [4] *Boher. jubet legere* Agamemnon.

de la santé; ainsi, dans les douleurs de l'esprit, le souvenir d'une vie passée avec honneur est d'une si grande consolation, que les hommes qui ont cet avantage ne sont que peu ou point du tout sensibles à l'adversité.

XXVI. Mais lorsqu'au sentiment de quelque grand mal se joint cette persuasion, qu'il est nécessaire, qu'il est juste, qu'il est même du devoir de s'abandonner à la douleur, alors le trouble de l'âme ne connaît plus de bornes. De cette ridicule persuasion sont venues toutes ces différentes et ridicules manières de marquer le deuil; ces lamentations, ces cris affreux de femmes, ces joues déchirées, ces seins meurtris, ces têtes échevelées, ces habits en lambeaux. De là ces folles peintures qu'Homère et Attius [32] font d'Agamemnon,

S'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine.

« Comme si une tête pelée, disait assez plaisamment « Bion, était plus tôt consolée qu'une autre.» Toutes ces extravagances sont l'effet du préjugé général, que cela se doit faire de la sorte. N'est-ce pas de là qu'Eschine [33] prend occasion d'invectiver contre Démosthène pour avoir, contre la coutume, fait un sacrifice sept jours après la mort de sa fille? Mais avec quelle éloquence, avec quelle fécondité! quel torrent coule de sa bouche! quels traits il lance contre son ennemi! Bel exemple de la licence effrénée des orateurs, mais qui n'aurait, en cette occasion, trouvé aucun approbateur, si nous n'avions l'esprit imbu du préjugé, que tous les honnêtes gens doivent être vivement touchés de la mort de leurs proches. Pleins de ces idées, les uns se sont

ut in animi doloribus alii solitudines captent, ut ait Homerus de Bellerophonte,

Qui miser in campis mœrens errabat Aleis,
Ipse suum cor edens, hominum vestigia vitans.

Et Niobe fingitur lapidea, propter æternum, credo, in luctu silentium. Hecubam autem putant, propter animi acerbitatem quamdam, et rabiem, fingi in canem esse conversam. Sunt autem alii, quos in luctu cum ipsa solitudine loqui sæpe delectat, ut illa apud Ennium nutrix:

Cupido cepit miseram nunc me, proloqui
Cœlo atque terræ [1] Medeæ miserias.

XXVII. Hæc omnia recta, vera, debita putantes, faciunt in dolore; maximeque declaratur, hoc quasi officii judicio fieri, quod si qui forte, quum se in luctu esse vellent, aliquid fecerunt humanius, aut si hilarius locuti sunt, revocant se rursus ad mœstitiam, peccatique se insimulant, quod dolere intermiserint; pueros vero matres, et magistri castigare etiam solent, nec verbis solum, sed etiam verberibus, si quid in domestico luctu hilarius ab iis factum est, aut dictum, plorare cogunt. Quid? ipsa remissio luctus quum est consecuta, [2] intellectumque nihil profici mœrendo, nonne res declarat, fuisse totum illud voluntarium? Quid ille Terentianus ἑαυτὸν τιμωρούμενος, id est, ipse se puniens?

Decrevi tantisper me minus injuriæ,
Chremes, meo gnato facere, dum fiam miser.

[1] *Rectius, ut Turnebus voluit,* Medeaï. — [2] Intellectaque.

enfoncés dans les déserts, comme Bellérophon [34] qui, suivant Homère,

> Le cœur rongé d'ennuis, en de sauvages lieux,
> Allait fuir des humains les regards odieux.

Niobé [35] est métamorphosée en pierre; l'affliction, je crois, la rendit muette. Hécube [36] est changée en chienne, sans doute à cause de la rage extrême que ses malheurs lui causèrent. Quelques autres se plaisent à entretenir de leur douleur la solitude même, comme la nourrice de Médée dans Ennius : [37]

> Terre qui me portez, cieux qui voyez mes pleurs,
> De la triste Médée apprenez les malheurs.

XXVII. Tous ceux qui en usent ainsi, se croient fondés en justice, en raison, en bienséance, et s'imaginent qu'ils remplissent un devoir. Si même il est échappé à une personne qui se croie obligée d'être dans le deuil, de faire quelque chose de moins triste, ou de marquer tant soit peu d'enjouement, elle se le reproche aussitôt comme une faute, et reprend un visage affligé. Les mères et les gouverneurs punissent, en pareils cas, les enfants, et les corrigent, non seulement par des paroles, mais encore par des coups, les obligeant à verser des larmes malgré eux, pour s'être ainsi égayés hors de saison. Mais quoi! quand la fin du deuil est venue, et qu'on a reconnu l'inutilité des pleurs, ne voit-on pas qu'on ne s'est affligé que parce qu'on l'a bien voulu? Souvenons-nous de ce vieillard de Térence [38], qui prend plaisir à se tourmenter :

> Ma rigueur pour mon fils, cher Chrémès, fut extrême :
> Aussi j'ai résolu de m'en punir moi-même.

Hic decernit, ut miser sit. Num quis igitur quidquam decernit invitus?

Malo quidem me quovis dignum deputem.

Malo se dignum deputat, nisi miser sit? Vides ergo opinionis esse, non naturæ malum. Quid, quod res ipsa lugere prohibet? ut apud Homerum quotidianæ neces, interitusque multorum, sedationem mœrendi afferunt; apud quem ita dicitur:

[1] Namque nimis multos, atque omni luce cadentes
Cernimus; ut nemo possit mœrore vacare.
Quo magis est æquum tumulis mandare peremtos
Firmo animo, et luctum lacrymis finire diurnis.

Ergo in potestate est abjicere dolorem, quum velis, tempori servientem. An est ullum tempus (quoniam quidem res in nostra potestate est), cui non ponendæ curæ [2] et ægritudinis causa serviamus? Constabat, eos, qui concidentem vulneribus Cn. Pompeium vidissent, quum in illo ipso acerbissimo, miserrimoque spectaculo sibi timerent, quod se classe hostium circumfusos viderent, nihil tum aliud egisse, nisi ut remiges hortarentur, et ut salutem adipiscerentur fuga; posteaquam Tyrum venissent, tum afflictari, lamentarique cœpisse. Timor igitur ab iis ægritudinem potuit repellere, ratio ac sapientia vera non poterit?

XXVIII. Quid est autem, quod plus valeat ad [3] ponendum dolorem, quam quum est intellectum, nihil profici, et frustra esse susceptum? Si igitur

[1] *Iliad.*, XIX, 226. — [2] *Abest* et. — [3] *Unus cod.* deponendum.

Le voilà qui se détermine à être malheureux. Or, se détermine-t-on malgré soi?

> Les maux les plus affreux, je les ai mérités,

ajoute ce bon homme. S'il n'est pas malheureux, il se croit digne de l'être. Vous voyez donc que le mal est dans l'opinion, et non dans la nature. Mais que dirons-nous de quelques circonstances où la douleur n'est pas même permise? telles sont les horreurs de la guerre, où l'on se voit environné de morts et de mourants. Ainsi Ulysse dans Homère :

> De nos morts, il est vrai, la campagne est couverte;
> Mais c'est trop s'arrêter à déplorer leur perte.
> Dressons-leur des bûchers; puis, en braves soldats,
> Séchons enfin des pleurs qui ne les vengent pas.

On est donc maître, pour se conformer au temps, de résister à la douleur. Et s'il en est ainsi, comme on n'en saurait douter, est-il quelque temps qui ne nous invite à l'écarter de nous? On sait que ceux qui virent assassiner Pompée, effrayés de ce cruel spectacle, et du danger qu'ils couraient au milieu d'une flotte ennemie, ne songèrent qu'à presser les rameurs, et à chercher leur salut dans une prompte fuite; en sorte qu'ils ne commencèrent à bien sentir la perte de ce grand homme, et à la déplorer, que quand ils furent arrivés à Tyr [39]. Quoi donc! la crainte aura pu arrêter en eux l'affliction, et la raison ne le pourra pas dans le sage?

XXVIII. Qu'y a-t-il encore de plus efficace pour calmer la tristesse, que de voir qu'elle ne nous a été d'aucun fruit, et que nous nous sommes affligés en vain? Si donc le chagrin peut finir, il peut ne pas commen-

deponi potest, etiam non suscipi potest. Voluntate igitur, et judicio suscipi ægritudinem confitendum est. Idque indicatur eorum patientia, qui quum multa sint sæpe perpessi, facilius ferunt, quidquid accidit, obduruisseque sese contra fortunam arbitrantur : ut ille apud Euripidem,

Si mihi nunc tristis primum illuxisset dies,
Nec tam ærumnoso navigavissem salo :
Esset dolendi causa; ut injecto equulei
Freno repente tactu exagitantur novo.
Sed jam subactus miseriis obtorpui.

Defatigatio igitur miseriarum ægritudines quum faciat leniores, intelligi necesse est, non rem ipsam atque causam fontem esse mœroris. Philosophi summi, neque dum tamen sapientiam consecuti, nonne intelligunt, in summo se malo esse? Sunt enim insipientes : neque insipientia ullum majus malum est : neque tamen lugent. Quid ita? quia huic generi malorum non [1] affingitur illa opinio, rectum esse et æquum, et ad officium pertinere, ægre ferre, quod sapiens non sis. Quod idem [2] affingimus huic ægritudini, in qua luctus inest : quæ omnium maxima est.

Itaque Aristoteles, veteres philosophos accusans, qui existimavissent philosophiam suis ingeniis esse perfectam, ait eos aut stultissimos, aut gloriosissimos fuisse; sed se videre, quod paucis annis magna accessio facta esset, brevi tempore philosophiam plane absolutam fore. Theophrastus autem moriens

[1] Affigitur. — [2] Affigimus.

cer ; et alors il faut avouer qu'on ne s'afflige que parce qu'on le veut bien. On le voit surtout par ceux qui, ayant essuyé de grandes et de fréquentes adversités, ne sont presque plus touchés de celles qui surviennent, comme endurcis aux coups de la fortune. Ainsi Thésée dans Euripide :

Si j'éprouvais du sort les premières traverses,
Si j'avais moins senti ses disgrâces diverses,
Tel qu'un coursier fougueux qu'on commence à dompter,
A d'horribles écarts je pourrais me porter ;
Mais de nombreux revers les cruelles atteintes
De mon âme endurcie ont banni jusqu'aux plaintes.

Si donc l'accablement même de l'infortune contribue à guérir l'affliction, il est évident que le mal par lui-même n'en est pas la source. Comment de grands philosophes [40], mais qui n'ont pas encore atteint la parfaite sagesse, ne comprennent-ils pas qu'ils sont souverainement malheureux ? En effet, ils éprouvent le plus grand de tous les maux, la folie ; et cependant ils ne pleurent point. Pourquoi cela ? parce qu'ils n'ont point attaché à ce genre de disgrâce cette opinion, qu'il est raisonnable, qu'il est juste et même du devoir de s'affliger, quand on n'est pas parfaitement sage ; au lieu que nous sommes nourris dans un préjugé contraire à l'égard de certains malheurs, qui nous paraissent les plus grands de tous, puisqu'ils nous font porter le deuil.

Aristote, se moquant des anciens philosophes qui croyaient avoir, par la force de leur génie, porté la philosophie au plus haut point, disait qu'ils étaient ou bien fous, ou bien présomptueux ; ajoutant, toutefois, que, comme cette science avait fait de grands progrès depuis quelque temps, il ne désespérait pas que, dans peu, elle ne parvînt à sa pleine perfection. Théophraste,

accusasse naturam dicitur, quod cervis, et cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset; hominibus, quorum maxime interfuisset, tam exiguam vitam dedisset: quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse, ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrina hominum vita erudiretur. Querebatur igitur, se tum, quum illa videre cœpisset, exstingui. Quid? ex ceteris philosophis nonne optimus et gravissimus quisque confitetur, multa se ignorare, et multa sibi etiam atque etiam esse discenda? Neque tamen, quum se in media stultitia, qua nihil est pejus, [1] hærere intelligant, ægritudine premuntur. Nulla enim admiscetur opinio officiosi doloris.

Quid, qui non [2] putabant lugendum viris? qualis fuit Q. Maximus efferens filium consularem; qualis L. Paullus, duobus paucis diebus amissis filiis; qualis M. Cato, prætore designato, mortuo filio; quales reliqui, quos in consolatione collegimus: quid hos aliud placavit, nisi quod luctum et mœrorem non putabant viri? Ergo id, quod alii rectum opinantes, ægritudini se solent dedere, id ii turpe putantes ægritudinem repulerunt. Ex quo intelligitur, non in natura, sed in opinione esse ægritudinem.

XXIX. Contra dicuntur hæc. Quis tam demens, ut sua voluntate mœreat? Natura affert dolorem. Cui quidem Crantor, inquiunt, [3] noster cedendum putat. Premit enim, atque instat, nec resisti potest.

[1] Habere. — [2] Putant. — [3] *Forte rectius* vester.

en mourant, reprochait, dit-on, à la nature d'avoir accordé une si longue vie aux cerfs et aux corneilles, qui n'en ont pas besoin, et de l'avoir donnée si courte aux hommes, à qui il eût été si important de vivre long-temps : car, si la mort n'interrompait pas si tôt leurs projets, ils auraient perfectionné toutes leurs connaissances. Il se plaignait donc de se voir mourir dans le temps qu'il commençait à savoir quelque chose. Parmi les autres philosophes, ne voyons-nous pas aussi les plus consommés et les plus sages avouer qu'ils ignorent une infinité de choses qu'il leur reste à apprendre? Cependant, quoiqu'ils se voient au milieu de l'ignorance, qui est la source de la folie, et qu'il n'y ait rien de pire pour un philosophe, on ne les entend point gémir ; c'est que l'ignorance n'est point au rang des choses dont on soit convenu de s'affliger.

Combien de gens persuadés que les pleurs sont indignes de l'homme ? Tel parut le grand Fabius à la mort de son fils qu'il avait vu consul ; tel Paul Émile, après avoir perdu deux de ses fils en très peu de jours ; tel M. Caton, lorsqu'il fit les funérailles du sien, qui avait été désigné préteur ; tels plusieurs autres dont j'ai parlé dans ma *Consolation*. Sans doute ils croyaient que des marques d'affliction ne conviennent point à un homme. Ainsi les uns s'abandonnent à la douleur parce qu'ils la jugent louable, tandis que d'autres s'en sont affranchis comme d'une honte. Elle n'est donc pas dans la nature, mais dans l'opinion.

XXIX. J'entends qu'on me dit : Qui est-ce qui est assez fou pour s'affliger volontairement ? La douleur est un sentiment de la nature, auquel il faut céder, de l'avis même de Crantor, un de vos maîtres. Elle nous assiége, elle nous presse ; il n'est pas possible de lui résister.

Itaque Oileus ille apud Sophoclem, qui Telamonem antea de Ajacis morte consolatus esset, is, quum audisset de [1] suo, fractus est. De cujus commutata mente sic dicitur :

> Nec vero tanta præditus sapientia
> Quisquam est, qui aliorum ærumnam dictis allevans,
> Non idem, quum fortuna mutata impetum
> Convertat, clade ut subita frangatur sua,
> Ut illa ad alios dicta, et præcepta excidant.

Hæc quum disputant, hoc student efficere, naturæ obsisti nullo modo posse : ii tamen fatentur, graviores ægritudines suscipi, quam natura cogat. Quæ est igitur amentia, ut nos quoque idem ab aliis requiramus? Sed plures sunt causæ suscipiendi doloris. Primum illa opinio mali, quo viso, atque persuaso ægritudo insequitur necessario. Deinde etiam gratum mortuis se facere, si graviter eos lugeant, arbitrantur. Accedit superstitio muliebris quædam : existimant enim, diis immortalibus se facilius satis facturos, si eorum plaga perculsi, afflictos se, et stratos esse fateantur. Sed hæc inter se quam repugnent, plerique non vident. Laudant enim eos, qui æquo animo moriantur; qui alterius mortem æquo animo ferant, eos putant vituperandos. Quasi fieri ullo modo possit, quod in amatorio sermone dici solet, ut quisquam plus alterum diligat, quam se. Præclarum illud est, et si quæris, rectum quoque, et verum, ut eos, qui nobis carissimi esse debeant, æque ac nosmet ipsos amemus; ut vero plus, fieri nullo pacto potest. Ne optandum

[1] *Davis. emendat* de sui. *Frustra.*

C'est ainsi que, dans Sophocle [41], ce même Oïlée, qui venait de consoler Télamon sur la perte d'Ajax son fils, ne put pas tenir à la nouvelle de la mort du sien; ce qui fait dire au poète :

Tel ose, en son ami, blâmer l'excès des pleurs,
Qui, tombant à son tour en de pareils malheurs,
Se livre sans mesure à sa douleur extrême,
Et résiste aux leçons qu'il enseigna lui-même.

De là nos adversaires concluent que c'est temps perdu de se roidir contre les mouvements de la nature, quoiqu'ils avouent que, dans le chagrin, on les porte souvent plus loin que la nature ne le demande. Quelle est donc cette folie, ajoutent-ils, d'exiger de nous une chose qui n'est pas en notre pouvoir? Mais le chagrin a plusieurs causes. La première est l'opinion qu'une chose est mauvaise; et de cette prévention suit nécessairement la tristesse. Ensuite nous nous imaginons que nos larmes sont agréables aux morts. Enfin il se mêle à cela je ne sais quelle superstition de femme, et l'on croit se faire un mérite envers les dieux, de se reconnaître humilié et abattu sous le poids de leurs coups. Or, la plupart des gens ne voient pas combien ces idées renferment de contradiction; car ils louent ceux qui meurent avec fermeté, et ils blâment ceux qui se montrent fermes à la mort des autres : comme s'il en fallait croire le langage ordinaire des amants, qu'on aime autrui plus que soi-même. Il est vraiment beau, juste et convenable, que nous aimions autant que nous les personnes qui doivent nous être chères; mais d'en exiger davantage du cœur humain, c'est à quoi l'amitié ne doit pas même aspirer, à moins que de vouloir confondre tous les sentiments de la nature et les devoirs

quidem est in amicitia, ut me ille plus, quam se, ego illum plus, quam me: perturbatio vitæ, si ita sit, atque officiorum omnium, consequatur. Sed de hoc alias.

XXX. Nunc illud satis est, non attribuere ad amissionem amicorum, miseriam nostram, ne illos plus, quam ipsi velint, si sentiant; plus certe, quam nosmet ipsos, diligamus. Nam quod aiunt, plerosque consolationibus nihil levari, adjunguntque, consolatores ipsos confiteri se miseros, quum ad eos impetum suum fortuna converterit: utrumque dissolvitur. Sunt enim ista non naturæ vitia, sed culpæ. Stultitiam autem accusare quamvis copiose licet. Nam et qui non levantur, ipsi [1] ad se miseriam invitant; et qui suos casus aliter ferunt, atque [2] ut auctores aliis ipsi fuerunt, non sunt vitiosiores, quam fere plerique, qui avari avaros, gloriæ cupidos gloriosi reprehendunt. Est enim proprium stultitiæ, aliorum vitia cernere, oblivisci suorum.

Sed nimirum hoc maximum est experimentum, quum constet ægritudinem vetustate tolli, hanc vim non esse in die positam, sed in cogitatione [3] diuturna. Nam si et eadem res est, et idem est homo: qui potest quidquam de dolore mutari, si neque de eo, propter quod dolet, quidquam est mutatum, neque de eo, qui dolet? Cogitatio igitur diuturna, nihil esse in re mali, dolori medetur, non ipsa diuturnitas.

[1] *Sic cod. Ursini, quod recte Davis. et Wolf. ediderunt. Vulg.* ad miseriam. — [2] *Ernest. sine causa delevit* ut. — [3] *Vulg.* diurna.

de la vie. Mais nous parlerons une autre fois de cette erreur.

XXX. Il nous suffit de dire à présent qu'il ne faut point se rendre misérable pour la perte de ses amis, et que les aimer plus que soi-même, c'est faire ce qu'ils n'approuveraient pas, s'il leur restait quelque sentiment. A l'égard de ce qu'on objecte, que peu de gens reçoivent du soulagement des discours de consolation, et que les consolateurs eux-mêmes ne sont pas moins sensibles, quand ils éprouvent à leur tour les outrages de la fortune, il est aisé de répondre que ce n'est point la faute de la nature, mais la nôtre. Accusez tant que vous voudrez la folie des hommes. Rejeter les consolations, c'est inviter, pour ainsi dire, le malheur; supporter l'adversité d'une autre manière qu'on ne le conseille aux autres, c'est tomber dans le vice de la plupart des avares et des ambitieux, qui déclament contre leurs pareils : car le propre de la folie est de voir les défauts des autres, et d'être aveugle sur les siens.

Tout le monde sait qu'il n'y a point de douleur que le temps n'emporte; et voici la preuve que la force de ce remède consiste, non dans le temps même, mais dans les réflexions qu'il a donné lieu de faire. Une personne qui a eu du chagrin est toujours la même; le sujet qui a causé son chagrin est toujours le même : comment son chagrin n'est-il donc pas toujours le même? Certes, le remède vient, non du long intervalle, mais des longues réflexions qui nous apprennent qu'il n'y a point de mal réel dans le sujet de notre douleur.

XXXI. Hic mihi afferunt mediocritates. Quæ si naturales sunt, quid opus est consolatione? Natura enim ipsa terminabit modum. Sin opinabiles, opinio tota tollatur. Satis dictum esse arbitror, ægritudinem esse opinionem mali præsentis, in qua opinione illud insit, ut ægritudinem suscipere oporteat.

Additur ad hanc definitionem a Zenone recte, ut illa opinio præsentis mali sit recens. Hoc autem verbum sic interpretatur, ut non tantum illud recens esse velit, quod paullo ante acciderit, sed, quam diu in illo opinato malo vis quædam insit, et vigeat, et habeat quamdam viriditatem, tam diu appelletur recens : ut Artemisia illa, Mausoli, Cariæ regis, uxor, quæ nobile illud Halicarnassi fecit sepulcrum, quamdiu vixit, vixit in luctu, eodemque etiam confecta contabuit. Huic erat illa opinio quotidie recens : quæ tum denique non [1] appellatur recens, quum vetustate exaruit.

Hæc igitur officia sunt consolantium, tollere ægritudinem funditus, aut sedare, aut detrahere quam plurimum, aut supprimere, nec pati manare longius, aut [2] ad alia mentem traducere. Sunt, qui unum officium consolantis putent, malum illud omnino non esse, ut Cleanthi placet. Sunt, qui non magnum malum, ut peripatetici. Sunt, qui [3] abducant a malis ad bona, ut Epicurus. Sunt, qui satis [4] putent, ostendere, nihil inopinati accidisse, nihil mali. Chrysippus autem caput esse censet in

[1] Appellabatur. — [2] Ad aliam traducere. — [3] Abducunt. — [4] Putant.

XXXI. Une tristesse modérée a ses partisans [42]. Si c'est un effet naturel, pourquoi chercher à l'adoucir? La nature elle-même y mettra des bornes. Mais si c'est l'ouvrage de l'opinion, détruisons le préjugé. Or, je crois avoir suffisamment montré que le chagrin est l'idée d'un mal présent, jointe à celle qu'on est obligé de s'en affliger.

Zénon ajoute avec raison qu'il faut que cette idée soit récente : ce qui néanmoins, selon ses disciples, ne doit pas être restreint au mal arrivé tout récemment; car ils tiennent que, tant qu'il conserve encore sa première pointe, et qu'il a, pour ainsi dire, je ne sais quoi de cru et de vert, on doit le regarder comme récent. Ils citent la fameuse Artémise, veuve de Mausole, roi de Carie, à qui elle fit ériger dans Halicarnasse ce monument si célèbre. Tant qu'elle vécut, elle vécut dans les larmes, et mourut enfin épuisée de sa douleur. L'idée de son malheur était tous les jours récente pour elle; cette idée ne cesse d'être récente que quand le temps l'a effacée.

Quant aux devoirs du consolateur, ils consistent à chasser entièrement la tristesse, ou du moins à la soulager, à la diminuer le plus qu'il se peut, à en arrêter le progrès, ou à y faire quelque diversion. Il y a des philosophes, tels que Cléanthe, qui bornent les obligations du consolateur à enseigner que ce qu'on croit un mal n'en est pas un. D'autres, comme les péripatéticiens, veulent qu'on s'applique à montrer seulement que ce n'est pas un grand mal. Épicure conseille de détourner les affligés de l'idée de leurs maux, en tournant leur pensée du côté des plaisirs. L'école de Cyrène soutient qu'il suffit de leur faire comprendre qu'il ne leur est

consolando, detrahere illam opinionem mœrenti, si se officio fungi putet justo, atque debito. Sunt etiam, qui hæc omnia genera consolandi [1] colligant : alius enim alio modo movetur. Ut fere nos omnia in consolationem unam conjecimus : erat enim in tumore animus, et omnis in eo tentabatur curatio.

Sed sumendum tempus est non minus in animorum morbis, quam in corporum : ut Prometheus ille Æschyli; cui quum dictum esset,

> [2] Atqui, Prometheu, te hoc tenere existimo,
> Mederi posse [3] rationem iracundiæ;

respondit,

> Si quidem qui tempestivam medicinam admovens
> Non ad gravescens vulnus illidat manus.

XXXII. Erit igitur in consolationibus prima medicina, docere aut nullum malum esse, aut admodum parvum; altera et de communi conditione vitæ, et proprie, si quid sit de ipsius, qui mœreat, disputandum; tertia, summam esse stultitiam frustra confici mœrore, quum intelligas, nihil posse profici. Nam Cleanthes quidem sapientem consolatur; qui consolatione non eget. Nihil enim esse malum, quod turpe non sit, si lugenti persuaseris, non tu illi luctum, sed stultitiam detraxeris. Alienum autem tempus docendi. Et tamen non satis mihi videtur vidisse hoc Cleanthes, suscipi aliquando

[1] Colligunt. — [2] *Prometh. vinct.*, v. 378. — [3] *Henric. Steph. in Æschyl. vehementer contendit legendum esse* orationem.

arrivé d'inopiné. Chrysippe assure que le grand point, pour les consoler, est de les guérir du préjugé commun, que l'affliction est un des plus légitimes et des plus raisonnables devoirs de la vie. D'autres, enfin, rassemblent toutes ces manières de consoler, comme faisant des impressions différentes sur les différents esprits; et c'est ainsi que j'en ai usé dans mon livre *de la Consolation.* Mon cœur était alors dans l'accès de l'affliction, et je tentais tous les moyens de me guérir.

Mais il faut savoir prendre son temps, non moins pour la cure des âmes que pour celle des corps. Ainsi, lorsqu'on dit au Prométhée d'Eschyle :

> En vain d'un fier courroux le cœur est enflammé,
> Par de sages conseils il peut être calmé; [43]

il répond :

> Oui; mais s'il saigne encor, tout plein de son injure,
> Une imprudente main irrite sa blessure.

XXXII. Ainsi, dans les consolations, le premier remède est de persuader à l'affligé que son mal n'est rien, ou presque rien; il faut ensuite lui représenter la commune condition des hommes, et en particulier la sienne, s'il y a quelque chose qui doive la lui faire rappeler; enfin, on lui prouve que c'est une folie de se consumer en regrets, puisqu'on en connaît l'inutilité. Le remède que propose Cléanthe ne regarde que le sage, qui n'a pas besoin de consolation. Persuader à un affligé qu'on ne doit pas mettre au rang des maux ce qui n'a rien de honteux, c'est moins le guérir de sa douleur que le tirer de son ignorance. Or, ce n'est pas là le temps de lui donner de pareilles leçons. Et d'ailleurs Cléanthe n'a pas assez pris garde que le chagrin peut naître d'une chose qui, de son aveu, est le plus grand de tous les maux.

ægritudinem posse ex eo ipso, quod esse summum malum Cleanthes ipse fateatur. Quid enim dicemus, quum Socrates Alcibiadi persuasisset, ut accepimus, eum nihil hominis esse, nec quidquam inter Alcibiadem, summo loco natum, et quemvis bajulum interesse; quum se Alcibiades afflictaret, lacrymansque Socrati supplex esset, ut sibi virtutem traderet, turpitudinemque depelleret: quid dicemus, Cleanthe? [1] num in illa re, quæ ægritudine Alcibiadem afficiebat, mali nihil fuisse? Quid? illa Lyconis, qualia sunt? qui ægritudinem extenuans, parvis ait eam rebus moveri, fortunæ et corporis incommodis, non animi malis. Quid ergo? illud, quod Alcibiades dolebat, non ex animi malis, vitiisque constabat? Ad Epicuri consolationem satis est ante dictum.

XXXIII. Ne illa quidem consolatio firmissima est, quanquam et usitata est, et sæpe prodest: Non tibi hoc soli. Prodest hæc quidem, ut dixi, sed nec semper, nec omnibus. Sunt enim, qui respuant: sed refert, quo modo adhibeatur. Ut enim tulerit quisque eorum, qui sapienter tulerunt, non quo quisque incommodo affectus sit, prædicandum est. Chrysippi, ad veritatem firmissima est; ad tempus ægritudinis, difficilis. Magnum opus est, probare mœrenti, illum suo judicio, et quod se ita putet oportere facere, mœrere. Nimirum igitur, ut in causis non semper utimur eodem statu (sic enim appellamus controversiarum genera); sed ad tempus, ad

[1] Tum.

En effet, souvenons-nous de ce qui arriva lorsque Socrate eut convaincu Alcibiade [44] qu'il n'avait rien de l'homme, et que, malgré sa haute naissance, il n'y avait aucune différence entre lui et le dernier des esclaves. Ce discours affligea tellement Alcibiade, que, les larmes aux yeux, il supplia Socrate de lui montrer la route de la vertu et de l'honneur. Que diras-tu à cela, Cléanthe? Alcibiade alors n'était-il pas malheureux? Mais que vient nous dire Lycon le péripatéticien, lorsque pour diminuer l'affliction, il soutient qu'elle ne peut naître que pour des choses frivoles, pour des disgrâces fortuites et corporelles, et nullement pour des vices de l'âme? Eh quoi! ce qui affligeait Alcibiade, n'était-ce donc pas un vice de l'âme? Quant à Épicure, j'ai assez parlé de ses moyens de consolation.

XXXIII. Dire à un affligé : *Vous n'êtes pas le seul malheureux,* ne me paraît pas une consolation infaillible; quoiqu'elle soit fort en usage, et qu'elle ait souvent réussi, elle n'est pas toujours efficace, ni à l'égard de tout le monde; et la manière de l'employer n'est pas indifférente. Il faut citer, non tous ceux qui ont souffert, mais ceux qui ont souffert avec courage. Le remède de Chrysippe est excellent pour qui cherche la vérité; mais il n'est pas aisé à pratiquer au moment de la douleur. Comment prouver à une personne affligée qu'elle ne l'est que parce qu'elle veut bien l'être, et parce qu'elle s'imagine que son devoir l'exige? Quoi qu'il en soit, comme dans les causes publiques nous n'assujettissons nos discours ni aux mêmes règles, ni à la même disposition, mais que nous les accommodons aux temps, aux personnes et à la nature des affaires; ainsi, dans la con-

controversiæ naturam, ad personam accommodamus : sic in ægritudine lenienda quam quisque curationem recipere possit, videndum est.

Sed nescio quo pacto ab eo, quod erat a te propositum, aberravit oratio. Tu enim de sapiente quæsieras : cui aut malum videri nullum potest, quod vacet turpitudine ; aut ita parvum malum, ut id obruatur sapientia, vixque appareat : qui nihil opinione affingat, assumatque ad ægritudinem ; nec id putet esse rectum, se quam maxime excruciari luctuque confici : quo pravius nihil esse possit. Edocuit tamen ratio, ut mihi quidem videtur, quum hoc ipsum proprie non quæreretur hoc tempore, num quod esset malum, nisi quod idem dici turpe posset, tamen ut videremus, quidquid esset in ægritudine mali, id non naturale esse, sed voluntario judicio, et opinionis errore contractum.

XXXIV. Tractatum est autem a nobis id genus ægritudinis, quod unum est omnium maximum, ut, eo sublato, reliquorum remedia ne magnopere quærenda arbitraremur. Sunt enim certa, quæ de paupertate ; certa, quæ de vita inhonorata et ingloria dici soleant. Separatim certæ scholæ sunt de exsilio, de interitu patriæ, de servitute, de debilitate, de cæcitate, et de omni casu : in quo nomen poni solet calamitatis. Hæc Græci in singulas scholas, et in singulos libros dispertiunt. Opus enim quærunt : quanquam plenæ disputationes delectationis sunt. Et tamen, ut medici, toto corpore [1] cu-

[1] *Boherius conj.* curato.

solation des affligés, il faut voir quel remède chacun d'eux est capable de supporter.

Mais je ne sais comment je me suis écarté du sujet que vous m'aviez proposé; car il n'y était question que du sage. Or, le sage ne peut trouver de mal dans ce qui n'a rien de honteux; ou du moins il y en trouve si peu, que la sagesse prend bientôt le dessus, et en fait disparaître l'amertume; il ne se laisse point séduire par la prévention, et ne se forge point d'idées affligeantes; enfin il ne s'avise pas de mettre au rang des bienséances l'obligation folle de s'affliger et de se tourmenter soi-même. Nous n'avons pourtant pas laissé de nous convaincre de deux grandes vérités : l'une, qu'on ne doit regarder comme un vrai mal que ce qui est honteux; l'autre, que le chagrin est moins un sentiment de la nature que l'effet d'un jugement volontaire et la suite de nos préjugés.

XXXIV. J'ai cru, au reste, devoir m'attacher à cette espèce de maladie, qui me paraît la plus dangereuse de toutes, persuadé que si j'en pouvais une fois guérir les esprits, je n'aurais pas beaucoup de peine à trouver des remèdes pour les autres. En effet, on sait ce qu'on doit dire sur la pauvreté, sur la vie obscure et sans gloire. Nous avons d'excellents ouvrages sur l'exil, sur la destruction de la patrie, sur l'esclavage. Nous en avons pour consoler ceux qui ont eu le malheur de devenir perclus ou aveugles, et pour tout ce qui s'appelle calamité. Les Grecs en ont fait des traités séparés; car ils cherchent partout des sujets d'ouvrages, et il faut avouer que ceux-ci ne sont pas sans agrément. Comme les médecins, après la guérison du corps entier, ne

rando, minimæ etiam parti, si condoluit, medentur: sic philosophia, quum universam ægritudinem sustulit, tamen, si quis error aliunde exstitit, si paupertas momordit, si ignominia pupugit, si quid tenebrarum obfudit exsilium, aut eorum, quæ modo dixi, si quid exstitit; [1] et si singularum rerum sunt propriæ consolationes: de quibus audies tu quidem, quum voles. Sed ad eumdem fontem revertendum est, ægritudinem omnem procul abesse a sapiente, quod inanis sit, quod frustra suscipiatur, quod non natura exoriatur, sed judicio, sed opinione, sed quadam invitatione ad dolendum, quum id decreverimus ita fieri oportere. Hoc detracto, quod totum est voluntarium, ægritudo erit sublata illa [2] mœrens; morsus tamen, et contractiunculæ quædam animi relinquentur. Hanc dicant sane naturalem, dum ægritudinis nomen absit, grave, tetrum, funestum; quod cum sapientia esse, atque, ut ita dicam, habitare nullo modo possit. Atqui stirpes sunt ægritudinis, quam multæ, quam amaræ! Quæ, ipso trunco everso, omnes [3] eligendæ sunt, et, si necesse erit, singulis disputationibus. Superest enim nobis hoc, cuicuimodi est, otium.

Sed ratio una omnium est ægritudinum, plura nomina. Nam et invidere, ægritudinis est, et æmulari, et obtrectare, et misereri, angi, lugere, mœrere, ærumna affici, lamentari, sollicitari, dolere,

[1] *Mendosus locus. Al. e. cod. emendant* et sic, *quasi* etiam sic, *quod videtur durius; alii, ut Davisius*, ei, *quod magis placet. Schütz delevit* et si, *more suo.* — [2] *Forte* mœroris. — [3] *Hic et infra Davis.* elidendæ.

laissent pas de s'appliquer à la cure des moindres parties qui deviennent malades, il en est de même de la philosophie. Après qu'elle a travaillé à purger l'âme de toutes passions, s'il en survient néanmoins quelque nouvelle; si l'homme est humilié par la pauvreté, consterné par l'ignominie, troublé par les horreurs de l'exil; s'il a enfin de ces sortes d'afflictions dont je viens de parler; la philosophie a pour chacune des remèdes propres, que je vous apprendrai quand il vous plaira. Mais il en faut toujours revenir à ce principe, que le sage ne connaît point la tristesse, parce qu'elle est sans fondement; parce qu'elle n'est d'aucun secours; parce qu'elle ne vient point de la nature, mais du choix de l'homme, et de sa prévention, qui l'invite en quelque manière à s'affliger, quand il s'est persuadé que c'est un devoir. Déracinez cette erreur qui est toute volontaire, et vous chasserez cette affliction avec ses sanglots et ses larmes: vous aurez tout au plus l'âme émue, le cœur serré. Qu'on dise, si l'on veut, que cette émotion est naturelle; soit, pourvu qu'on bannisse ce triste et funeste mot de chagrin [45], qui est incompatible avec la sagesse. Mais jusqu'où n'étend-il point ses racines? qu'elles sont multipliées, qu'elles sont amères! Je veux, après avoir renversé le tronc, les arracher une à une, s'il le faut, par autant de dissertations particulières. Aussi-bien le malheur [46] des temps m'en laisse le loisir.

Sous des noms différents le chagrin se reproduit sans cesse. Jalousie *, esprit de rivalité, peine qu'on ressent

* Tous ces mots étant définis dans la Tusculane suivante, chapitre 8, nous avons mis beaucoup de soin à leur conserver la même acception dans les deux passages, et à les rendre par les mêmes expressions françaises. Les anciens traducteurs ne se sont pas assez souvenus que les cinq Tusculanes forment un corps de doctrine, où il faut que tout s'accorde et se tienne. J. V. L.

in molestia esse, afflictari, desperare. Hæc omnia definiunt stoici; eaque verba, quæ dixi, singularum rerum sunt, non, ut videntur, easdem res significant, sed aliquid differunt : quod alio loco fortasse tractabimus. Hæ sunt illæ fibræ stirpium, quas initio dixi, persequendæ, et omnes eligendæ, ne ulla unquam possit exsistere. Magnum opus, et difficile. Quis negat? Quid autem præclarum, non idem arduum? Sed támen id effecturam philosophia profitetur. Nos modo curationem ejus recipiamus. Verum quidem hæc hactenus. Cetera, quotiescumque voletis, et hoc loco, et aliis, parata vobis erunt.

---

du bonheur d'autrui, pitié, angoisse, deuil, désolation, abattement, lamentation, souci, douleur, ennui, souffrance, désespoir : les stoïciens définissent à part chacune de ces affections, et marquent les nuances qui les distinguent; car ces mots ne sont point synonymes. J'en parlerai peut-être dans une autre occasion [47]. Les voilà ces racines qu'il faut extirper de manière qu'il n'en reste aucune. Sans doute l'entreprise est hardie et difficile; mais parvient-on à rien de grand sans qu'il en coûte quelque peine? La philosophie nous promet du moins le succès. Il ne faut que nous soumettre à ce qu'elle ordonne. Mais c'en est assez sur cette matière. Toutes les fois qu'il vous plaira, vous m'entendrez sur le reste, soit dans ce même lieu, soit ailleurs.

NOTES

SUR

LE TROISIÈME LIVRE.

1. — I. *Attribué.... aux dieux immortels.* Cela doit être particulièrement entendu d'Apollon, à qui les païens attribuaient l'invention de la médecine.

2. — IV. Le président Bouhier disait ici dans une note : « Je passe deux chapitres entiers de cet ouvrage. J'avais d'abord essayé de les traduire de mon mieux ; mais quelque soin que je me fusse donné pour les rendre intelligibles dans notre langue, j'ai reconnu que cela n'était pas possible. La raison est qu'ils ne contiennent que des étymologies assez frivoles, et de froides allusions à la signification de certains termes de la langue latine, qui n'ont point d'équivalents en français. La même raison m'a fait retrancher dans ce même Livre trois ou quatre autres endroits qui m'ont paru avoir le même défaut. J'en avertis ici le lecteur une fois pour toutes; je ne crois pas qu'il me sache mauvais gré de ces omissions. » Non, sans doute, s'il ne veut lire que votre traduction française ; encore aurait-il droit de vous dire que vous ne lui faites pas connaître tout Cicéron, et que dans cet endroit, par exemple, il voudrait juger par lui-même de la science étymologique des anciens, et des subtilités de leurs écoles philosophiques. Mais combien ne devra-t-il pas se plaindre, s'il veut étudier le texte à l'aide de votre traduction, et qu'elle lui manque dans les passages les plus difficiles de l'ouvrage ? Ne pourra-t-il pas dire que vous avez diminué votre tâche, et augmenté la sienne ? C'est ce que nous pouvons dire surtout, nous qui avons rempli tant de lacunes, et cherché à éclaircir tant d'obscurités. J. V. L.

3. — X. *Théophraste.* Ce célèbre disciple d'Aristote ayant appris le sort déplorable de Callisthène, qu'Alexandre-le-Grand avait fait mourir cruellement, composa sur ce sujet un livre qu'il intitula, Καλλισθένης, ἢ περὶ πένθους. Cicéron parle ici de cet ouvrage.

4. — X. La question est de savoir si des passions médiocres sont un mal. Aristote, au contraire, et ses disciples soutenaient que c'était un bien. Cicéron en rapportera les raisons au Livre IV, chap. 19.

5. — XII. Thyeste, roi d'Argos, était fils de Pélops, et petit-fils de Tantale, qui avait Jupiter pour père. Son histoire, et celle de son frère Atrée, sont connues de tout le monde. Au reste, j'ai traduit ceci en vers, étant persuadé, comme Bentley, que l'original est un fragment de quelque ancienne tragédie. Je crois ces vers tirés de la même pièce que les suivants, c'est-à-dire du *Thyeste* d'Ennius.

6. — *Ibid.* Œnomaüs, roi de Pise dans le Péloponnèse, avait une fille unique d'une grande beauté, nommée Hippodamie. Il ne voulait pas la marier, à cause d'un oracle qui lui avait prédit qu'il périrait par les mains de son gendre. Cependant, cachant son dessein, il avait déclaré qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait le vaincre dans une course de chevaux, se fiant sur l'extrême agilité des siens. En effet, ayant vaincu plusieurs prétendants, il les avait tous fait mourir, et avait fait planter leurs têtes sur la porte de son palais. Mais Pélops ayant trouvé le moyen de gagner celui qui conduisait le char d'Œnomaüs, et les roues de ce char s'étant renversées, Œnomaüs fut tué, et Pélops devint par là maître non seulement d'Hippodamie, mais encore du royaume de Pise.

7. — XII. *Pour le crime d'autrui*, c'est-à-dire pour le crime de son frère Atrée, qui, après avoir tué les enfants de Thyeste, les lui avait donnés à manger.

8. — *Ibid.* AEéta, fils du Soleil, et roi de Colchos, avait été chassé de son royaume par les artifices de son frère Persès, roi de la Chersonèse Taurique. Mais il fut rétabli par sa fille Médée, suivant que le raconte Apollodore, tout à la fin du Livre I de sa *Bibliothèque*. Les vers suivants étaient tirés, à ce que je crois, d'une tragédie d'Ennius, intitulée *Médus*, nom d'un fils de Médée, qui tua Persès. — Le titre de cette tragédie d'Ennius, ou plutôt de Pacuvius, est connu par d'autres passages. Aussi n'avons-nous pas hésité à le rétablir, d'après les manuscrits, au premier Livre *des Devoirs*, chapitre 31, où nous lisons *Medumque*, quoiqu'on trouve *Medeamque* dans la plupart des éditions. J. V. L.

9. — Ibid. *Tes maux, prince aveugle, viennent de toi.* Cela veut dire, que les malheurs qu'avait essuyés ce prince, n'auraient pas fait un tel changement dans la personne d'un homme qui aurait eu plus de courage. C'était donc sa faute, s'il était tombé dans un si honteux abattement.

10. — Ibid. *Denys le tyran.* C'est le jeune Denys, tyran de Syracuse,

qui, s'étant réfugié à Corinthe, y passa le reste de ses jours dans la pauvreté. Cicéron n'est pas le seul qui ait dit qu'il y avait exercé le métier de maître d'école. D'autres ont contesté ce fait. Mais tous les historiens s'accordent à dire que Denys y avait vécu dans le dernier mépris.

11. — XIII. *L'école de Cyrène*, c'est-à-dire les disciples d'Aristippe, dont la secte fut appelée *cyrénaïque*, parce qu'il était de Cyrène.

12. — Ibid. *On admire.... ces paroles.* Les savants conviennent qu'elles sont tirées d'une tragédie d'Ennius, intitulée *Télamon*, et que ce prince parle ici de son fils Ajax, qui périt au siége de Troie.

13. — XIV. *Qu'Euripide.* Dans une de ses tragédies, qui se sont perdues, et apparemment dans celle qui portait le nom de ce héros.

14. — Ibid. *Quand tout rit, etc.* Ces vers sont tirés du *Phormion* de Térence, acte II, scène I, vers 11 et suivants.

15. — XV. *Xanthippe.* C'était l'une des deux femmes de Socrate, célèbre par sa mauvaise humeur.

16. — *Ibid.* M. Licinius Crassus, aïeul de celui qui périt dans la guerre contre les Parthes.

17. — XVII. *Le vieux Zénon.* Il y a eu plusieurs philosophes de ce nom. Mais celui-ci était de Sidon, de la secte d'Épicure, et contemporain de Cicéron.

18. — XVIII. Apollodore raconte, que Télamon étant à la suite d'Hercule quand il assiégea Troie, où régnait alors Laomédon, il fut le premier qui franchit les murs de cette ville. Hercule, qui n'y entra que le second, fut d'abord outré que Télamon lui eût enlevé cet honneur. Mais ensuite il loua hautement sa valeur, et lui donna pour récompense Hésione, fille de Laomédon. Du reste, ces vers sont tirés de la même tragédie d'Ennius, dont il a déjà été parlé ci-dessus. Si l'on en croit le savant qui a rassemblé les fragments de ce poète, le sujet de cette pièce était la retraite de Télamon à Salamine, après le meurtre de l'un de ses frères. Ce n'est qu'une conjecture; car il reste très peu de vers de cet ouvrage.

19. — XVIII. *Dans ce livre, etc.* Il en est parlé dans Diogène Laërce, Vie d'Epicure, §. 6, et ailleurs. Cicéron a un peu voilé les termes dans sa traduction, et j'ai été obligé d'adoucir les expressions de Cicéron.

20. — XIX. *Roi détrôné.* C'est toujours Télamon qui parle dans la tragédie d'Ennius.

21. — Ibid. *Le même poète.* Ennius, dans sa tragédie d'*Andromaque*, où il représentait cette princesse déplorant ses malheurs, et le chan-

gement de sa fortune. Elle y invoquait l'ombre d'Hector, et le priait de venir au secours de son fils Astyanax, qu'on voulait faire mourir.

22. — XIX. Euphorion de Chalcis était un poète célèbre, contemporain du grand Antiochus. Ses poésies amoureuses, ou pour mieux dire lascives, dont il nous reste quelques unes, lui avaient procuré beaucoup de partisans parmi les gens voluptueux. Ce fut pour cela sans doute que Tibère en faisait ses délices, au rapport de Suétone. On peut bien croire que les épicuriens étaient de même goût ; et c'est encore un trait que Cicéron dirige contre eux.

23. — XX. C. Sempronius Gracchus étant tribun du peuple, et voulant se le rendre favorable contre la noblesse de Rome, proposa des lois qui tendaient à épuiser les trésors de la république. Mais elles furent cause de sa perte, en excitant une sédition où il périt, sous le consulat de Brutus et d'Opimius.

24. — *Ibid* L. Calpurnius Pison, surnommé *Frugi*, à cause de sa vertu et de ses mœurs simples et frugales. Cicéron en fait souvent l'éloge. *Voyez* surtout le plaidoyer pour Fontéius, chap. 13 des anciennes éditions, 16 de la nôtre, à cause des trois nouveaux chapitres, tome IX, page 50. J. V. L.

25. — XXI. Cicéron ne manque guère d'occasions de se moquer des épicuriens, comme de philosophes peu subtils et peu raffinés. *Voyez* entre autres Tuscul., I, 31, et II, 19.

26. — Ibid. *Caton et Lentulus*. Le premier est le célèbre M. Porcius Caton, connu sous le nom de censeur, parce qu'il remplit les fonctions de la censure avec un grand éclat. Le second est L. Cornélius Lentulus, qui avait été consul quelques années avant Caton. Celui-ci était toujours d'avis, dans le sénat, qu'il fallait faire toutes sortes d'efforts pour détruire Carthage. Lentulus, au contraire, soutenait que si cette ville était détruite, les Romains, qui n'auraient plus tant à craindre, tomberaient dans la mollesse, et que leur sécurité causerait la décadence de la république. Prédiction qui ne tarda pas beaucoup à se vérifier.

27. — XXII. La destruction de Carthage par le grand Scipion est connue de tout le monde, ainsi que la défaite de Persée, dernier roi de Macédoine, par Paul Émile. A l'égard de la ruine de Corinthe, elle fut l'ouvrage de L. Mummius, qui livra cette belle ville au pillage, pour la punir de quelque outrage qu'elle avait fait aux ambassadeurs de Rome.

28. — XXIII. C. Fabricius Luscinus, Romain célèbre, qui avait plu-

sieurs fois été consul dans le cinquième siècle de la fondation de Rome, mourut cependant si pauvre, que sa fille fut dotée des deniers de la république. C'est lui qui disait que pour toute vaisselle d'argent, un général ne devait avoir qu'une coupe et une salière.

29. — XXIV. *Ces beaux vers d'Agamemnon*, *etc.* Le nom de ce roi n'est pas dans Cicéron. Mais on sait qu'Euripide lui a fait tenir ce langage au commencement de son *Iphigénie en Aulide*, vers 15, et Racine après lui :

> Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

30. — *Quand ils voient*, *remède infaillible*, *etc.* Le président Bouhier avait embarrassé et obscurci cette phrase, comme tant d'autres, par ses conjectures sur le texte et par l'étrange diffusion de son style. Dans tous ces passages, trop souvent altérés par les restitutions des interprètes et surchargés de leurs commentaires, je traduis littéralement; et je voudrais bien que mes devanciers eussent fait de même. J. V. L.

31. — XXV. *Ces vers d'Euripide.* Tirés de sa tragédie d'*Hypsipyle*, que nous n'avons plus.

32. — XXVI. L'endroit où Homère peint Agamemnon s'arrachant les cheveux, est au commencement du Livre X de l'*Iliade*. Il fut imité par Attius, dans quelqu'une de ses tragédies.

33. — *Ibid.* Plutarque, *Vie de Démosthène*, raconte que cet orateur ayant appris la mort de Philippe, roi de Macédoine, jugea cet événement si heureux pour les Athéniens, qu'encore que ce ne fût que le septième jour après la mort de sa fille, il voulut faire un sacrifice aux dieux en habit blanc, et couronné de fleurs.

34. — *Ibid.* Bellérophon s'étant attiré le courroux des dieux, pour avoir voulu témérairement pénétrer leurs mystères, tomba dans une si grande mélancolie, qu'il s'enfonça dans quelque désert de la Cilicie, où il ne voulut voir personne. Les vers d'Homère, cités par Cicéron, sont tirés du Livre IV de l'*Iliade*. Cette histoire allégorique a été vraisemblablement imaginée pour détourner les païens de trop approfondir les secrets de leur religion.

35. — *Ibid.* Niobé, fille de Tantale, fière de sa fécondité, avait osé se moquer de la déesse Latone, qui n'avait eu qu'un fils, et une fille. Apollon et Diane, voulant venger l'injure de leur mère, tuèrent à coups de flèches tous les enfants de Niobé, qui en conçut une s

grande douleur, que Jupiter, exauçant ses vœux, la métamorphosa en pierre.

36. — XXVI. Hécube, veuve du roi Priam, étant emmenée en captivité par Ulysse, se précipita, dit-on, dans la mer, et fut métamorphosée en chienne.

37. — *Ibid.* Ennius, dans sa tragédie de *Médée*, qu'il avait imitée de celle d'Euripide. Ce passage se trouve dans la *Médée* du poète grec, vers 59.

38. — XXVII. *De ce vieillard de Térence.* Dans l'*Heautontimorumenos*, presque au commencement.

39. — *Ibid.* Au lieu de *Tyrum*, Wesseling, *Observation.*, I, 13, a corrigé avec beaucoup de vraisemblance *Cyprum*. Je n'ai pourtant osé adopter cette conjecture.

40. — XXVIII. *De grands philosophes*, *etc.* Cicéron se moque ici en passant des stoïciens, qui ne reconnaissaient pour vrais sages que ceux qui n'ignoraient rien; en sorte qu'ils étaient obligés de se reconnaître tous pour des fous, nul d'entre eux ne pouvant se vanter de tout savoir. Ainsi, suivant Sextus Empiricus, VIII, 433, ils ne reconnaissaient point de vrais sages, et ils mettaient même au rang des fous leurs plus illustres chefs, comme Zénon, Cléanthe et Chrysippe, parce qu'il y avait des choses qu'ils ignoraient. Voilà ces grands philosophes à qui en veut Cicéron.

41. — XXIX. Il y avait au siége de Troie deux Ajax : l'un fils de Télamon, dont il a déjà été parlé; l'autre fils d'Oïlée, qui commandait les Locriens. Il périt dans un naufrage, à son retour du siége de Troie. Les mythologues racontent que Minerve lui suscita ce malheur, pour punition de ce que dans son propre temple Ajax avait osé violer Cassandre. Sophocle avait fait sur ce sujet une tragédie, que nous n'avons plus, et qui était intitulée, *Ajax le Locrien*. Les vers qui sont cités ici, en ont été apparemment tirés.

42. — XXXI. Cicéron veut parler des péripatéticiens. *Voyez* ci-dessus, chapitre X, note 4, et la quatrième Tusculane, chapitre 19.

43. — *Ibid.* J'ai suivi dans ma traduction des vers d'Eschyle, la judicieuse correction d'Henri Estienne, *orationem* pour *rationem*. Si l'on préfère la leçon ordinaire, on peut traduire ainsi :

> Quel que soit le courroux dont on est transporté,
> Son feu par la raison peut être surmonté.

44. — XXXII. Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade*, parlant de l'empire absolu que Socrate avait sur l'esprit d'Alcibiade, rapporte un mot

de Cléanthe, *que Socrate ne tenait Alcibiade que par les oreilles.* Je ne sais comment ce mot, qu'il est bon de voir avec ce qui l'accompagne, n'a pas fermé la bouche aux calomniateurs de Socrate.

45. — XXXIV. *Ce triste et funeste mot de chagrin.* Il serait ridicule de penser que Cicéron ne demande autre chose que de bannir le nom de l'affliction : ce qui serait puéril. Il veut dire qu'il pardonne les premiers mouvements de sensibilité, pourvu qu'on écarte tout ce qui s'appelle véritablement affliction ou chagrin. Les Romains, à l'exemple des Grecs, employaient quelquefois le mot *nomen* pour la chose même. Les érudits en ont cité de nombreux exemples, et je me souviens d'avoir lu dans Sophocle, *Trachin.*, vers 1082, ὄνομα μητρὸς pour μήτηρ, etc.

46. — *Ibid.* César s'étant rendu maître de la république, Cicéron s'était éloigné des affaires, et demeurait presque toujours à la campagne.

47. — Ibid. *J'en parlerai peut-être dans une autre occasion.* Il tient sa promesse, Tuscul. IV, chap. 7 et suivants.

QUATRIÈME
TUSCULANE;

TRADUCTION DE L'ABBÉ D'OLIVET,

REVUE PAR L'ÉDITEUR.

TUSCULANARUM

LIBER QUARTUS.

DE RELIQUIS ANIMI PERTURBATIONIBUS.

I. Quum multis locis nostrorum hominum ingenia, virtutesque, Brute, soleo mirari, tum maxime his in studiis, quæ sero admodum expetita, in hanc civitatem e Græcia transtulerunt. Nam quum a primo urbis ortu, regiis institutis, partim etiam legibus, auspicia, cærimoniæ, comitia, provocationes, patrum consilium, equitum peditumque descriptio, tota res militaris, divinitus esset constituta; tum progressio admirabilis, incredibilisque cursus ad omnem excellentiam factus est, dominatu regio republica liberata. Nec vero hic locus est, ut de moribus institutisque majorum, et disciplina ac temperatione civitatis loquamur. Aliis hæc locis satis accurate a nobis dicta sunt, maximeque in iis sex libris, quos de Republica scripsimus. Hoc autem loco consideranti mihi studia doctrinæ, multa sane occurrunt, cur ea quoque arcessita aliunde, neque solum expetita, sed etiam conservata, et culta videantur. Erat enim illis pæne in conspectu præstanti sapientia et nobilitate Pythagoras, qui fuit in Italia temporibus iisdem, quibus L. Brutus patriam

TUSCULANES,

LIVRE QUATRIÈME.

QU'IL FAUT VAINCRE LES PASSIONS.

I. Je ne puis, Brutus, qu'admirer le génie et les vertus de nos pères, quand je pense à ce qu'ils ont fait, et surtout à la manière dont ils ont accueilli, quoique bien tard, ces nobles études que la Grèce leur avait transmises. Tout ce qui regarde les auspices, les cérémonies, les comices, les appels, le sénat, la cavalerie, l'infanterie, et généralement l'art militaire, tout cela, dès la naissance de Rome, fut divinement réglé, tant par nos rois que par les lois elles-mêmes; ensuite, du moment que la république eut secoué le joug de la royauté, on se hâta d'arriver à la perfection, et les progrès furent d'une rapidité vraiment incroyable. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur la discipline établie par nos ancêtres, sur notre police, sur notre gouvernement. J'en ai parlé ailleurs assez au long, et spécialement dans mon Traité *de la République* [1], divisé en six Livres. Il ne s'agit aujourd'hui que des sciences, des connaissances de l'esprit, et il me semble qu'il y a tout sujet de croire que nos pères, après les avoir tirées d'ailleurs, les ont aussi goûtées, maintenues et cultivées. Ils avaient presque sous leurs yeux le grand, le sage Pythagore; car il vivait en Italie, du temps que ce Brutus, par qui votre nom a été si dignement illustré, mit fin à l'esclavage de sa patrie [2].

liberavit, præclarus auctor nobilitatis tuæ. Pythagoræ autem doctrina quum longe lateque flueret, permanavisse mihi videtur in hanc civitatem; idque quum conjectura probabile est, tum quibusdam etiam vestigiis indicatur. Quis est enim, qui putet, quum floreret in Italia Græcia potentissimis et maximis urbibus, ea, quæ magna dicta est, in hisque primum ipsius Pythagoræ, deinde postea Pythagoreorum tantum nomen esset, nostrorum hominum ad eorum doctissimas voces aures clausas fuisse? Quin etiam arbitror, propter Pythagoreorum admirationem, Numam quoque regem, Pythagoreum a posterioribus existimatum. Nam quum Pythagoræ disciplinam et instituta cognoscerent, regisque ejus æquitatem et sapientiam a majoribus suis accepissent, ætates autem et tempora ignorarent propter vetustatem, eum, qui sapientia excelleret, Pythagoræ auditorem fuisse crediderunt.

II. Et de conjectura quidem hactenus. Vestigia autem Pythagoreorum, quanquam multa colligi possunt, paucis tamen utemur, quoniam non id agitur hoc tempore. Nam quum carminibus soliti illi esse dicantur et præcepta quædam occultius tradere, et mentes suas a cogitationum intentione, cantu, fidibusque ad tranquillitatem traducere, gravissimus auctor in Originibus dixit Cato, morem apud majores hunc epularum fuisse, ut deinceps, qui accubarent, canerent ad tibiam clarorum virorum laudes atque virtutes. Ex quo perspicuum est, et cantus tum fuisse [1] rescriptos vocum sonis, et carmina.

[1] *Gronov. ad Livium*, VII, 2, *corrigendum censet* descriptos.

Or, je suis persuadé que, comme la doctrine de Pythagore se répandait de tous côtés, elle parvint jusqu'à Rome; et outre que cela est de soi-même assez probable, il en reste même des vestiges qui ne permettent guère d'en douter. Peut-on, en effet, se figurer que, pendant tout le temps que les Grecs eurent des établissements si considérables dans cette partie de l'Italie, qui fut appelée la Grande-Grèce [3], nos Romains n'entendirent parler ni de Pythagore lui-même, ni de ses disciples, dont les doctes leçons firent tant de bruit? Je crois bien plutôt que c'est là ce qui, depuis, a fait mettre au rang des pythagoriciens le roi Numa [4]. On savait quels étaient les préceptes de Pythagore; la tradition apprenait quelle avait été la sagesse, l'équité de Numa; et là-dessus, comme on était peu versé dans la chronologie de ces temps reculés, on s'est imaginé qu'un roi dans qui la sagesse fut portée à un si haut point avait été à l'école du philosophe.

II. Je ne donne cela que pour une conjecture. Mais à l'égard des vestiges qui nous restent des pythagoriciens, il serait aisé d'en indiquer plusieurs, si c'était ici notre objet. Je me renferme dans un petit nombre. Telle était, dit-on, leur méthode, qu'ils mettaient en vers les articles secrets de leur doctrine, et qu'après de longues méditations ils avaient recours au chant et aux instruments pour se tranquilliser l'esprit. Or, Caton, auteur de grand poids, rapporte dans ses *Origines* que, parmi nos ancêtres, c'était aussi l'usage, dans les festins, de chanter, avec l'accompagnement d'une flûte, les exploits et les vertus des grands hommes. On voit par là que, dès lors, nous avions une poésie et une musique. On

Quanquam id quidem etiam XII Tabulæ declarant, condi jam tum solitum esse carmen; quod ne liceret fieri ad alterius injuriam, lege sanxerunt. Nec vero illud non eruditorum temporum argumentum est, quod et deorum pulvinaribus, et epulis magistratuum, fides præcinunt: quod proprium ejus fuit, de qua loquor, disciplinæ. Mihi quidem [1] Appii Cæci carmen, quod valde Panætius laudat epistola quadam, quæ est ad Q. Tuberonem, [2] Pythagoreum videtur. Multa etiam sunt in nostris institutis [3] ducta ab illis: quæ prætereo, ne ea, quæ peperisse ipsi putamur, aliunde didicisse videamur. Sed, ut ad propositum redeat oratio: quam brevi tempore, quot, et quanti poetæ, qui autem oratores exstiterunt? Facile ut appareat, nostros omnia consequi potuisse, simul ut velle cœpissent. Sed de ceteris studiis alio loco et dicemus, si usus fuerit, et sæpe diximus.

III. Sapientiæ studium vetus id quidem in nostris: sed tamen, ante Lælii ætatem, et Scipionis, non reperio, quos appellare possim nominatim. Quibus adolescentibus, stoicum Diogenem, et academicum Carneadem video ad senatum ab Atheniensibus missos esse legatos, qui quum reipublicæ nullam unquam partem attigissent, essetque eorum alter Cyrenæus, alter Babylonius, nunquam profecto scholis essent excitati, neque ad illud munus electi, nisi in quibusdam principibus, temporibus illis, fuissent studia doctrinæ. Qui quum cetera

[1] Etiam Appii. — [2] Pythagoreorum. — [3] Dicta.

voit encore plus formellement, par nos douze Tables, que déjà les vers étaient connus, puisque la loi défend les vers satiriques [5]. Dès lors aussi, dans certaines solennités de nos temples, et dans les repas publics des magistrats, il y avait des concerts d'instruments comme dans l'école de Pythagore : est-ce donc là un siècle d'ignorance? Je crois même que le poème d'Appius l'aveugle, dont Panétius fait de grands éloges dans sa lettre à Tubéron, est un poème pythagorique. Je pourrais enfin montrer que plusieurs de nos sages coutumes nous sont venues de là, s'il n'était plus à propos de ne point laisser voir que des choses qui passent pour venir de nous originairement, nous les avons empruntées. Revenons aux progrès que les sciences ont faits parmi nous. Combien nous avons eu de grands poètes! combien d'orateurs! et dans combien peu de temps! Preuve évidente que rien n'a été difficile à nos Romains, du moment qu'ils ont voulu s'y appliquer. J'ai parlé ailleurs, et souvent, de toutes les autres études, et je pourrai, dans l'occasion, en parler encore.

III. Mais pour l'étude de la sagesse, quoiqu'elle ne soit pas nouvelle parmi nous, j'aurais peine cependant à vous trouver dans Rome le nom d'un philosophe, avant le temps de Scipion et de Lélius. Ils étaient fort jeunes lorsque Athènes députa vers notre sénat Diogène et Carnéade : celui-ci, académicien, né à Cyrène; celui-là, stoïcien, né à Babylone. Or, quelle apparence qu'on les eût tirés de leurs écoles pour une telle ambassade, eux qui n'avaient jamais eu de part au gouvernement d'Athènes, si, dès lors, quelques uns de nos principaux sénateurs n'avaient pas eu le goût de ces études? Mais, plus curieux d'instruire par leurs exemples que par leurs écrits, nos pères n'ont rien laissé sur le plus important

litteris mandarent, alii jus civile, alii orationes suas, alii monumenta majorum : hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam vita magis, quam litteris persecuti sunt. Itaque illius veræ elegantisque philosophiæ, quæ ducta a Socrate in peripateticis adhuc permansit, et idem alio modo dicentibus stoicis, quum academici eorum controversias disceptarent, nulla fere sunt, aut pauca admodum latina monumenta, sive propter magnitudinem rerum, occupationemque hominum, sive etiam, quod imperitis ea probari posse non arbitrabantur : quum interim, illis silentibus C. Amafinius exstitit [1] dicens; cujus libris editis, commota multitudo contulit se ad eamdem potissimum disciplinam, sive quod erat cognitu perfacilis, sive quod [2] invitabat illecebris blandæ voluptatis, sive etiam, quia nihil prolatum erat melius; illud, quod erat, tenebant. Post Amafinium autem multi ejusdem æmuli rationis multa quum scripsissent, Italiam totam occupaverunt : quodque maximum argumentum est, non dici illa subtiliter, quod etiam facile ediscantur, et ab indoctis probentur, id illi firmamentum esse disciplinæ putant.

IV. Sed defendat quod quisque sentit; sunt enim judicia libera : nos institutum tenebimus, [3] nulliusque unius disciplinæ legibus adstricti, quibus in philosophia necessario pareamus, quid sit in quaque re maxime probabile, semper requiremus. Quod

[1] *Rectius forte, ut habet vet. lib.*, docens. — [2] Invitabatur ill. blandis vol. — [3] Nullisque.

de tous les arts, qui est celui de bien vivre, quoiqu'il nous reste d'eux beaucoup d'ouvrages en tout autre genre; droit civil, éloquence, histoire. Jusqu'à présent donc notre langue ne nous fournit point ou presque point de lumières sur cette véritable, sur cette belle philosophie que Socrate mit au jour, et qui s'est perpétuée tant parmi les péripatéticiens que parmi les stoïciens, dont les controverses, nées surtout de la différence de leurs termes, sont discutées par les académiciens. Nos Romains en ont à peine parlé, soit qu'ils aient été trop occupés d'ailleurs, soit qu'ils n'aient pas cru qu'elle pût être goûtée d'un peuple ignorant. Mais pendant qu'ils gardaient le silence, il s'est élevé un certain Amafinius, qui a débité la doctrine d'Épicure. Tout le monde l'a embrassée avec vivacité, ou parce qu'il était bien facile de l'apprendre, ou parce que les charmes de la volupté y entraînaient les esprits, ou peut-être encore parce qu'on n'avait jusque-là rien publié de meilleur en matière de philosophie. Une foule d'écrivains ont marché sur les traces d'Amafinius; ils ont inondé de leurs ouvrages toute l'Italie; et au lieu de conclure que leur doctrine étant ainsi à la portée et au goût de l'ignorance, elle n'a rien de si délicat ni de si profond, ils soutiennent que c'est au contraire ce qui en fait le mérite.

IV. Permis à chacun de penser comme il veut, et de tenir bon pour son parti. Quant à moi, selon ma coutume, ne m'attachant servilement au système d'aucune secte particulière, je chercherai toujours à voir, sur quelque matière que ce soit, de quel côté se trouve le vraisemblable. Je l'ai cherché plusieurs fois avec soin, et surtout depuis peu, dans mes conférences de Tusculum. Vous savez ce qui fut dit les trois premiers jours;

quum sæpe alias, tum nuper in Tusculano studiose egimus. Itaque expositis tridui disputationibus, quartus dies hoc libro [1] concludetur. Ut enim in inferiorem ambulationem descendimus, quod feceramus idem superioribus diebus, acta res est sic.

Cicero. Dicat, si quis vult, qua de re disputari velit. — Auditor. Non mihi videtur omni animi perturbatione posse sapiens vacare. — Cic. Ægritudine quidem hesterna disputatione videbatur, nisi forte temporis causa assentiebare. — Aud. Minime vero. Nam mihi egregie probata est oratio tua. — Cic. Non igitur existimas cadere in sapientem ægritudinem? — Aud. Prorsus non arbitror. — Cic. Atqui, si ista perturbare animum sapientis non potest, nulla poterit. Quid enim? metusne conturbet? At earum rerum est absentium metus, quarum præsentium est ægritudo. Sublata igitur ægritudine, sublatus est metus. Restant duæ perturbationes, lætitia gestiens, et libido: quæ si non cadent in sapientem, semper mens erit tranquilla sapientis. — Aud. Sic prorsus intelligo. — Cic. Utrum igitur mavis? Statimne nos vela facere, an quasi e portu egredientes paullulum remigare? — Aud. Quidnam est istuc? non enim intelligo.

V. Cic. Quia Chrysippus, et stoici, quum de animi perturbationibus disputant, magnam partem in his partiendis et definiendis occupati sunt: illa eorum perexigua oratio est, qua medeantur animis, nec eos turbulentos esse patiantur. Peripatetici au-

[1] Concluditur.

il s'agit présentement du quatrième. Quand nous fûmes descendus dans mon académie [6], comme nous avions fait les jours précédents, j'ouvris le discours.

Cicéron. Quelqu'un veut-il dire sur quoi il souhaite que la dispute roule aujourd'hui ? — L'Auditeur. Je ne pense pas que le sage puisse être exempt de passions. — Cic. Vous avouâtes cependant hier qu'il pouvait se mettre au-dessus du chagrin. Peut-être fut-ce complaisance de votre part. — L'Aud. Point du tout : je me rendis à la force de vos raisons. — Cic. Vous croyez donc vraiment que le chagrin ne peut rien sur le sage ? — L'Aud. J'en suis convaincu. — Cic. Si le chagrin ne peut le troubler, nulle autre passion ne le pourra. Car enfin, serait-ce la crainte ? Mais le mal absent, qui fait la crainte, aurait-il plus de pouvoir que le mal présent, qui fait le chagrin ? En supprimant le chagrin, vous supprimez la crainte. Il ne reste plus que deux passions, qui sont la joie folle et la cupidité. Si donc elles n'ont point d'empire sur le sage, rien ne trouble la tranquillité de son âme. — L'Aud. Je l'avoue. — Cic. Eh bien ! choisissez. Voguerons-nous d'abord à pleines voiles, ou commencerons-nous par ramer, comme on fait en sortant du port ? — L'Aud. Que voulez-vous dire ? je ne comprends pas.

V. Cic. Je veux dire que Chrysippe et les stoïciens, en traitant des passions, sont très longs à les définir, à les diviser, mais très courts sur les moyens de s'en garantir ; que les péripatéticiens, au contraire, s'étendent fort sur les moyens de calmer les passions, mais ne touchent point à toutes ces divisions, à toutes ces définitions qui n'ont rien que d'épineux. Je vous demandais

tem ad placandos animos multa afferunt: spinas partiendi et definiendi prætermittunt. Quærebam igitur, utrum panderem vela orationis statim, an eam ante paullulum dialecticorum remis propellerem. — AUD. Isto modo vero. Erit enim hoc totum, quod quæro, ex utroque perfectius. — CIC. Est id quidem rectius; sed post requires, si quid fuerit obscurius. — AUD. Faciam equidem. Tu tamen, ut soles, dices ista ipsa obscura planius, quam dicuntur a Græcis. — CIC. Enitar equidem; sed intento opus est animo, ne omnia dilabantur, si unum aliquod effugerit. Quoniam quæ Græci πάθη vocant, nobis perturbationes appellari magis placet, quam morbos: in his explicandis veterem illam equidem Pythagoræ primum, deinde Platonis descriptionem sequar; qui animum in duas partes dividunt; alteram rationis participem faciunt, alteram expertem. In participe rationis ponunt tranquillitatem, id est, placidam quietamque constantiam; in illa altera motus turbidos tum iræ, tum cupiditatis, contrarios inimicosque rationi. Sit igitur hic fons. Utamur tamen, in his perturbationibus describendis, stoicorum definitionibus, et partitionibus: qui mihi videntur in hac quæstione versari acutissime.

VI. Est igitur Zenonis hæc definitio, ut perturbatio sit, quod πάθος ille dicit, aversa a recta ratione, contra naturam, animi commotio. Quidam brevius, perturbationem, esse appetitum vehementiorem; sed vehementiorem eum volunt esse, qui longius discesserit a naturæ constantia. Partes autem

donc si j'entrerais en matière à voiles déployées, ou si, d'abord, avec les rames de la dialectique, je tâcherais d'avancer peu à peu. — L'Aud. Je crois que, pour mettre la matière dans un plus grand jour, il sera bon de réunir ces deux méthodes, en commençant par la dernière. — Cic. C'est aussi mon sentiment; mais si vous trouvez quelque chose d'obscur, vous y reviendrez. — L'Aud. D'accord. Je suis pourtant bien sûr que, dans ces sortes d'obscurités, vous serez, à votre ordinaire, plus clair que ne le sont les Grecs. — Cic. Je tâcherai; mais appliquez-vous; car vous risquez de tout perdre, si vous perdez un mot. Puisque les Grecs appellent πάθη, ce qu'il nous semble convenable de nommer troubles de l'âme, plutôt que maladies; pour expliquer ce qu'on appelle *passion*, je commence par supposer, avec Pythagore et avec Platon, que notre âme se divise en deux parties, l'une raisonnable, et l'autre qui ne l'est point. Il règne dans la première, selon eux, un calme parfait, une paisible et douce égalité; dans l'autre, il s'élève d'impétueux mouvements, ou de colère, ou de cupidité, qui attaquent la raison. Je pars de ce principe. Mais, pour définir les passions, et pour en marquer les différentes espèces, je suivrai les stoïciens qui sont, de tous les philosophes, ceux qui ont ici montré le plus de pénétration.

VI. Zénon définit toute passion (πάθος) un mouvement de l'âme, opposé à la droite raison, et contraire à la nature. D'autres, en moins de mots, un appétit trop violent, c'est-à-dire qui éloigne trop notre âme de cette égalité où la nature la voudrait toujours. Et comme il y a, dans l'opinion des hommes, deux sortes de biens et deux sortes de maux, les stoïciens divisent les passions

perturbationum volunt ex duobus opinatis bonis nasci, et ex duobus opinatis malis; ita esse quatuor. Ex bonis libidinem, et lætitiam : ut sit lætitia, præsentium bonorum; libido, futurorum. Ex malis metum, et ægritudinem nasci censent : metum, futuris; ægritudinem, præsentibus. Quæ enim venientia metuuntur, eadem afficiunt ægritudine instantia.

Lætitia autem et libido in bonorum opinione versantur, quum libido ad id, quod videtur bonum, injecta, et inflammata rapiatur; lætitia, ut adepta jam aliquid concupitum, efferatur et gestiat. Natura enim omnes ea, quæ bona videntur, sequuntur, fugiuntque contraria. Quamobrem simul objecta species cujuspiam est, quod bonum videatur, ad id adipiscendum impellit ipsa natura. Id quum constanter prudenterque fit, ejusmodi appetitionem stoici βύλησιν appellant, nos appellamus voluntatem. Eam illi putant in solo esse sapiente, quam sic definiunt. Voluntas est, quæ quid cum ratione desiderat. Quæ autem, ratione adversa, incitata est vehementius, ea libido est, vel cupiditas effrenata; quæ in omnibus stultis invenitur. Itemque, quum ita movemur, ut in bono simus aliquo, dupliciter id contingit. Nam quum ratione animus movetur placide atque constanter, tum illud gaudium dicitur. Quum autem inaniter et effuse animus exsultat, tum illa lætitia gestiens, vel nimia dici potest; quam ita definiunt, sine ratione animi elationem.

en quatre genres : deux qui regardent les biens; deux qui regardent les maux. Par rapport aux biens, la CUPIDITÉ et la JOIE : la cupidité, qui a pour objet le bien futur; la joie, qui a pour objet le bien présent. Par rapport aux maux, la TRISTESSE et la CRAINTE : la tristesse, qui a pour objet les maux présents; la crainte, qui a pour objet les maux futurs. En effet, ce qu'on a craint quand il n'est pas encore venu, afflige quand il est arrivé.

Et d'abord, la cupidité et la joie regardent des biens présumés tels. L'une, à l'aspect de ces prétendus biens, allume en nous de violents désirs; l'autre se développe dans la possession. Car naturellement tous les hommes courent après ce qui paraît bon, et ils fuient le contraire. Ainsi, dès que nous croyons voir le bien, aussitôt la nature nous pousse d'elle-même à le rechercher. Et quand on s'y porte modérément, et d'une manière subordonnée à la prudence, c'est ce que les stoïciens appellent βȣ́λησις, *une volonté raisonnable, un désir honnête*[7], et qui, par conséquent, ne se trouve que dans le sage. Mais si l'on s'y porte avec violence, et sans écouter la raison, alors c'est une *cupidité effrénée*, qui se voit dans tous les fous. La jouissance du bien remue aussi l'âme de deux différentes manières. Ou c'est un mouvement raisonnable, paisible, et qui ne fait que mettre une *douce satisfaction* dans l'esprit, ou ce sont de vains transports de joie, une allégresse aveugle et folle, que les stoïciens appellent un *épanouissement de cœur incompatible avec la raison*.

Quoniamque, ut bona natura appetimus, sic a malis natura declinamus : quæ declinatio, quum ratione fiet, cautio appelletur, eaque intelligatur in solo esse sapiente ; quæ autem sine ratione, et cum exanimatione humili, atque fracta, nominetur metus. Est igitur metus, ratione adversa, cautio. Præsentis autem mali, sapientis affectio, nulla est. Stulti autem ægritudo est ea, qua afficiuntur in malis opinatis, animosque demittunt, et contrahunt, rationi non obtemperantes. Itaque hæc prima definitio est, ut ægritudo sit animi, adversante ratione, contractio. Sic quatuor perturbationes sunt, tres constantiæ, quoniam ægritudini nulla constantia opponitur.

VII. Sed omnes perturbationes judicio censent fieri et opinione. Itaque eas definiunt pressius, ut intelligatur non modo quam vitiosæ, sed etiam quam in nostra sint potestate. Est igitur ægritudo, opinio recens mali præsentis, in quo demitti contrahique [1] animo rectum esse videatur. Lætitia, opinio recens boni præsentis, in quo efferri rectum esse videatur. Metus, opinio impendentis mali, quod intolerabile esse videatur. Libido, opinio venturi boni, quod sit ex usu, jam præsens esse atque adesse. Sed quæ judicia, quasque opiniones perturbationum esse dixi, non in eis perturbationes solum positas esse dicunt, verum illa etiam, quæ efficiuntur perturbationibus, ut ægritudo quasi morsum aliquem doloris efficiat; metus, recessum quemdam

[1] *Pearc. maluit* animos.

D'un autre côté, comme la nature nous fait rechercher le bien, aussi nous éloigne-t-elle du mal. User de moyens raisonnables pour détourner le mal, c'est ce qui s'appelle *précaution*, et c'est un attribut du sage. L'abattement du cœur, sans raison, sans fermeté, s'appelle *crainte*. Ainsi la crainte est proprement *une précaution insensée*. Le mal présent ne fait nulle impression sur le sage; mais il produit dans les fous un sentiment douloureux, qui consterne leur âme et la resserre. On peut donc définir la tristesse, en général, *un resserrement de l'âme opposé à la raison*. Voilà donc toutes les passions réduites à quatre, et il n'y en a même que trois dont l'objet occasionne une situation contraire dans l'esprit du sage; car le contraire de la tristesse n'y met rien de nouveau. [8]

VII. Mais l'opinion étant, selon les stoïciens, ce qui fait toutes les passions, ils les ont définies d'une manière encore plus précise, afin que nous concevions, non seulement combien elles sont mauvaises, mais combien nous en sommes les maîtres. Ainsi, selon eux, la *tristesse* est l'opinion que l'on a d'un mal présent, jugé tel, qu'il mérite que l'âme s'abatte et se resserre; la *joie*, l'opinion que l'on a d'un bien présent, jugé tel, qu'on ne saurait être trop charmé de le posséder; la *crainte*, l'opinion que l'on a d'un mal futur, qui paraît insupportable; et la *cupidité*, enfin, l'opinion que l'on a d'un bien futur, qui semble promettre de grands avantages. Puisque les passions ne sont toutes qu'opinion, les effets qu'elles produisent sont donc l'ouvrage de l'opinion. Et c'est donc l'opinion qui cause cette espèce de morsure intérieure, dont la tristesse est accompagnée; ce rétrécissement de l'âme, dans la crainte; ces vivacités outrées, dans la joie; ces désirs sans bornes,

animi et fugam; lætitia profusam hilaritatem; libido effrenatam appetentiam. Opinationem autem, quam in omnes definitiones superiores inclusimus, volunt esse imbecillam assensionem.

Sed singulis perturbationibus partes ejusdem generis plures subjiciuntur: ut ægritudini, invidentia (utendum est enim, docendi causa, verbo minus usitato; quoniam invidia non in eo, qui invidet, solum dicitur, sed etiam in eo, cui invidetur), æmulatio, obtrectatio, misericordia, angor, luctus, mœror, ærumna, dolor, lamentatio, sollicitudo, molestia, afflictatio, desperatio, et si quæ sunt de genere eodem. Sub metum autem subjecta sunt pigritia, pudor, terror, timor, pavor, exanimatio, conturbatio, formido. Voluptati malivolentia [lætans malo alieno], delectatio, jactatio, et similia. Libidini ira, excandescentia, odium, inimicitia, discordia, indigentia, desiderium, et cetera ejusmodi. Hæc autem definiunt hoc modo.

VIII. Invidentiam esse dicunt ægritudinem susceptam propter alterius res secundas, quæ nihil noceant invidenti. Nam si quis doleat ejus rebus secundis, a quo ipse lædatur, non recte dicitur invidere; ut si Hectori Agamemno. Qui autem,[1] cui alterius commoda nihil noceant, tamen eum doleat his frui, is invidet profecto. Æmulatio autem dupliciter illa quidem dicitur, ut et in laude, et in vitio nomen hoc sit. Nam et imitatio virtutis, æmulatio dicitur; sed ea nihil hoc loco utimur; est enim

[1] *Ern. conj.* quum.

dans la cupidité. Au reste, dans toutes ces définitions, les stoïciens n'entendent, par *opinion*, qu'un faible acquiescement de l'esprit à quelque idée dont il a été frappé.

On subdivise ensuite chaque genre en ses espèces. A la *tristesse* répondent, envie (*invidentia*, car il me semble que pour me faire mieux entendre, je puis hasarder un mot inusité, *invidia* s'appliquant aussi-bien à celui qui est envié qu'à celui qui envie *), rivalité, jalousie, pitié, angoisse, deuil, désolation, abattement, douleur, lamentation, souci, ennui, souffrance, désespoir. On range sous la *crainte*, la paresse, la honte, l'épouvante, la peur, l'effroi, le saisissement, le trouble, la timidité. Avec la *joie*, on met la malignité [qui se réjouit du mal d'autrui], la sensualité, la vanité, et ainsi du reste. Avec la *cupidité*, la colère, l'emportement, la haine, l'inimitié, la discorde, l'avidité, le désir, et les autres mouvements de cette nature. Toutes ces différentes espèces ont chacune leur définition propre.

VIII. On appelle *envie*, la tristesse que nous cause le bonheur d'autrui, et un bonheur qui ne nous nuit en rien : car, s'il nous nuisait, ce ne serait plus envie. Agamemnon, lorsqu'il souffrait avec peine la prospérité d'Hector, n'était point envieux. Mais l'homme vraiment envieux, c'est celui qui, sans trouver son préjudice dans le bonheur d'autrui, ne laisse pas de s'en affliger. Ce qu'on appelle esprit de *rivalité* peut être pris en bien comme en mal; car il y a une noble rivalité qui nous rend les émulateurs de la vertu que nous admirons dans autrui : nous ne parlons pas de celle-ci,

* Voy. *Tuscul.* III, 9.

laudis: et est æmulatio, ægritudo, si eo, quod concupierit, alius potiatur, ipse careat. Obtrectatio autem est ea, quam intelligi zelotypiam volo, ægritudo ex eo, quod alter quoque potiatur eo, quod ipse concupiverit. Misericordia est ægritudo ex miseria alterius, injuria laborantis. Nemo enim parricidæ, aut proditoris supplicio misericordia commovetur. Angor, ægritudo premens. Luctus, ægritudo ex ejus, qui carus fuerit, interitu acerbo. Mœror, ægritudo flebilis. Ærumna, ægritudo laboriosa. Dolor, ægritudo crucians. Lamentatio, ægritudo cum ejulatu. Sollicitudo, ægritudo cum cogitatione. Molestia, ægritudo permanens. Afflictatio, ægritudo cum vexatione corporis. Desperatio, ægritudo sine ulla rerum exspectatione meliorum. Quæ autem subjecta sunt sub metu, ea sic definiunt: Pigritiam, metum consequentis laboris; [1] Pudorem et terrorem, metum concutientem, ex quo fit, ut pudorem rubor, terrorem pallor, et tremor, et dentium crepitus consequatur; Timorem, metum mali appropinquantis; Pavorem, metum mentem loco moventem, ex quo illud Ennii,

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat;

Exanimationem, metum subsequentem, et quasi comitem pavoris; Conturbationem, metum excutientem cogitata; Formidinem, metum permanentem.

[1] *Abest* Pudorem et. *Alii sic refingunt, ut vides, auctore Bentleio. Alii majorem lacunam subesse putant.*

puisqu'elle est honorable, mais de celle qui s'afflige de voir posséder par un autre un bien qu'elle avait désiré. La *jalousie*, ou *zélotypie*, s'afflige de voir qu'un autre aussi possède un bien dont le jaloux voudrait seul jouir. On appelle *pitié*, la tristesse que nous inspire le malheur d'une personne qui souffre, mais sans l'avoir mérité : car le supplice d'un traître, ou d'un parricide, n'émeut point la pitié. On appelle *angoisse*, une tristesse qui nous suffoque; *deuil*, une tristesse causée par la cruelle mort d'une personne qui nous était chère; *désolation*, une tristesse accompagnée de larmes; *abattement*, une tristesse accablante; *douleur*, une tristesse qui nous déchire; *lamentation*, une tristesse qui éclate par des gémissements; *souci*, une tristesse qui rend morne et rêveur; *ennui*, une tristesse continue; *souffrance*, une tristesse causée par des maux corporels; *désespoir*, une tristesse avec laquelle il ne subsiste aucune espérance d'un meilleur sort. Passons aux espèces, dont la *crainte* est le genre. On définit la *paresse*, une crainte du travail qui nous attend. On définit la *honte* et l'*épouvante*, une crainte qui frappe avec violence : et en effet, comme la honte fait qu'on rougit, l'épouvante fait qu'on pâlit, qu'on frissonne, que les dents craquent. On définit la *peur*, une crainte de quelque mal qui menace de près; l'*effroi*, une crainte qui fait sortir l'âme de son assiette, d'où ce vers d'Ennius :

> L'effroi, loin de mon cœur, a chassé ma vertu;

le *saisissement*, une crainte qui suit ou qui accompagne l'effroi; le *trouble*, une crainte qui fait oublier ce qu'on avait dans l'esprit; la *timidité*, une crainte habituelle.

IX. Voluptatis autem partes hoc modo describunt, ut Malivolentia sit voluptas ex malo alterius sine emolumento suo; Delectatio, voluptas suavitate auditus animum deleniens. Et, qualis est hæc aurium, tales sunt oculorum, et tactionum, et odorationum, et saporum : quæ sunt omnes unius generis, ad perfundendum animum tanquam illiquefactæ voluptates. Jactatio est voluptas gestiens, et se efferens insolentius. Quæ autem libidini subjecta sunt, ea sic definiuntur, ut Ira sit libido pœniendi ejus, qui videatur læsisse injuria; Excandescentia autem sit ira nascens, et modo exsistens, quæ θύμωσις græce dicitur; Odium, ira inveterata; Inimicitia, ira ulciscendi tempus observans; Discordia, ira acerbior, intimo odio et corde concepta; Indigentia, libido inexplebilis; Desiderium, libido ejus, qui nondum adsit, videndi. Distinguunt illud etiam, ut sit libido earum rerum, quæ dicuntur de quodam, aut quibusdam : quæ κατηγορήματα dialectici appellant; ut habere divitias, capere honores. Indigentia, libido rerum ipsarum est, ut honorum, ut pecuniæ.

Omnium autem perturbationum fontem esse dicunt, intemperantiam : quæ est a tota mente, et a recta ratione defectio, sic eversa a præscriptione rationis, ut nullo modo appetitiones animi nec regi, nec contineri queant. Quemadmodum igitur temperantia sedat appetitiones, et efficit, ut eæ rectæ rationi pareant, conservatque considerata judicia

IX. A l'égard de la folle *joie*, elle renferme la malignité, la sensualité et la vanité. Par *malignité*, les stoïciens entendent le plaisir qui résulte du mal d'autrui, sans que ce mal soit d'aucune utilité à celui qui s'en réjouit. Par *sensualité*, ils entendent les plaisirs de l'ouïe, de la vue, du goût, du toucher, de l'odorat : tous plaisirs de même nature, et qui sont comme des liqueurs délicieuses dont l'âme est abreuvée. Par *vanité*, ils entendent le plaisir que l'on sent à se montrer par de beaux dehors, et à se donner pour plus qu'on ne vaut. Quant aux différentes espèces de la *cupidité*, ils les définissent ainsi : la *colère*, une envie de punir la personne par qui nous nous croyons offensés ; l'*emportement* (chez les Grecs θύμωσις), une colère soudaine et qui ne fait que de s'allumer ; la *haine*, une colère invétérée ; l'*inimitié*, une colère qui épie l'occasion de se venger ; la *discorde*, une colère aigre et qui séjourne au fond du cœur ; l'*avidité*, une cupidité insatiable ; et le *désir*, une forte envie de voir quelqu'un dont on attend l'arrivée. Ils distinguent encore une autre espèce de désir, celui d'apprendre toutes les choses qu'on peut dire d'un autre homme ou de plusieurs (κατηγορήματα dans la langue des dialecticiens) ; par exemple, qu'un tel est riche, qu'il vient d'être élu. L'avidité est le désir des choses mêmes, des richesses, des honneurs.

Toutes les passions, ajoutent les stoïciens, ont leur source dans l'intempérance, qui est une révolte générale contre la raison, et un tel mépris de ses conseils, que l'homme intempérant ne connaît ni règle ni borne dans ce qu'il veut. Au lieu que la tempérance calme nos mouvements intérieurs, les soumet à l'empire de la raison, et nous laisse maîtres de réfléchir mûrement :

mentis : sic huic inimica intemperantia, omnem animi statum inflammat, conturbat, incitat. Itaque et ægritudines, et metus, et reliquæ perturbationes omnes gignuntur ex ea.

X. Quemadmodum quum sanguis corruptus est, aut pituita redundat, aut bilis, in corpore morbi ægrotationesque nascuntur, sic pravarum opinionum conturbatio, et ipsarum inter se repugnantia, sanitate spoliat animum, morbisque perturbat. Ex perturbationibus autem primum morbi conficiuntur, quæ vocant illi νοσήματα, eaque, quæ sunt eis morbis contraria; quæ habent ad res certas vitiosam offensionem atque fastidium : deinde ægrotationes, quæ appellantur a stoicis ἀῤῥωστήματα, hisque item oppositæ contrariæ offensiones. Hoc loco nimium operæ consumitur a stoicis, maxime a Chrysippo, dum morbis corporum comparatur morborum animi similitudo. Qua oratione prætermissa minime necessaria, ea, quæ rem continent, pertractemus. Intelligatur igitur, perturbationem, jactantibus se opinionibus inconstanter et turbide, in motu esse semper : quum autem hic fervor concitatioque animi inveteraverit, et tanquam in venis medullisque insederit, tum exsistit et morbus, et ægrotatio, et offensiones eæ, quæ sunt eis morbis ægrotationibusque contrariæ.

XI. Hæc, quæ dico, cogitatione inter se differunt, re quidem copulata sunt, eaque oriuntur ex libidine et lætitia. Nam quum est concupita pecunia, nec adhibita continuo ratio, quasi quædam Socra-

l'intempérance, son ennemie, renverse, agite, enflamme notre âme, et y donne entrée aux chagrins, à la terreur, à toutes les autres passions.

X. Quand le sang est corrompu, quand la bile ou la pituite dominent, le corps devient malade : ainsi, lorsqu'on se livre à des idées fausses, lorsqu'on n'a point de principes constants, la santé de l'âme est ruinée par des maladies, qui sont, ou des inclinations vicieuses, ou des aversions blâmables. Or, des troubles de l'âme naissent d'abord les maladies qu'ils appellent νοσήματα, et toutes les affections opposées à ces maladies; celles qui sont accompagnées d'une aversion et d'une répugnance désordonnée pour certaines choses; ensuite les infirmités que les stoïciens appellent ἀῤῥωστήματα, et de même les aversions qui leur sont contraires. Ici les stoïciens, et surtout Chrysippe, sont trop longs à expliquer les rapports qu'il y a entre les infirmités de l'âme et celles du corps. Je n'entrerai point dans un détail superflu. Allons au but, et souvenons-nous bien de ce principe, qu'un amas de fausses idées qui s'entre-choquent dans nos esprits, y met tout en désordre, tout en feu; qu'insensiblement ce tourbillon de flammes vient en quelque façon à pénétrer jusque dans nos veines, jusque dans la moelle de nos os, et que c'est là ce qui engendre ces diverses maladies, qui sont, comme j'ai dit, ou de mauvaises inclinations, ou de mauvaises aversions.

XI. On peut métaphysiquement les distinguer; mais réellement, non. Car d'un côté, si nous examinons ce qui forme les inclinations vicieuses, nous trouverons que c'est la cupidité et la joie. Vous désirez de l'ar-

tica medicina, quæ sanaret eam cupiditatem : permanat in venas, et inhæret in visceribus illud malum, exsistitque morbus, et ægrotatio; quæ avelli inveterata non [1] possit : eique morbo nomen est avaritia. Similiterque ceteri morbi; ut gloriæ cupiditas, ut mulierositas, ut ita appellem eam, quæ græce φιλογύνεια dicitur, ceterique similiter morbi ægrotationesque nascuntur. Quæ autem sunt his contraria, ea nasci putantur a metu; ut odium mulierum, quale in [2] μισογύνῳ Attilii est; ut in hominum universum genus, quod accepimus de Timone, qui μισάνθρωπος appellatur; ut inhospitalitas est. Quæ omnes ægrotationes animi ex quodam metu nascuntur earum rerum, quas fugiunt et oderunt. Definiunt autem animi ægrotationem, opinationem vehementem de re non expetenda, tanquam valde [3] expetenda, inhærentem et penitus insitam. Quod autem nascitur ex offensione, ita definiunt, opinionem vehementem de re non fugienda, inhærentem, et penitus insitam, tanquam fugienda. Hæc autem opinatio est judicare se scire, quod nesciat. Ægrotationi autem talia quædam subjecta sunt, avaritia, ambitio, mulierositas, pervicacia, liguritio, vinolentia, cupedia, et si qua similia. Est autem avaritia, opinatio vehemens de pecunia, [4] quasi valde expetenda, inhærens et penitus insita. Similisque est ejusdem generis definitio reliquarum. Offensionum autem definitiones sunt

[1] Possunt. — [2] *Sic Davis. et Lallem. e mss. Vulg.* μισογυνεία. — [3] Expetenda sit. — [4] Q. v. petenda sit.

gent; c'est une cupidité qui bientôt aura fait de grands ravages en vous, à moins que vous ne vous hâtiez de consulter la raison, et de vous guérir avec une recette socratique : autrement elle deviendra une maladie incurable, une cruelle infirmité de l'âme, que l'on nomme avarice. Raisonnons ainsi, et de l'ambition, et de l'amour déréglé des femmes (en grec φιλογύνεια), et absolument de tout autre penchant, qui est une maladie de l'âme; car la source est toujours la même. D'un autre côté, les aversions, qui sont opposées à ces penchants, naissent de la crainte. Par exemple, la haine des femmes, telle qu'on la voit dans le Misogyne [9] d'Attilius; la haine du genre humain, telle qu'on l'attribue à Timon le misanthrope; l'inhospitalité : toutes ces aversions, qui sont aussi des maladies de l'âme, viennent d'une certaine crainte qu'on a des choses qui en sont les objets. Qu'est-ce que ces mauvaises inclinations? Une manière de penser bien décidée, et tout-à-fait enracinée dans l'esprit, par laquelle on regarde comme très avantageux ce qui ne l'est nullement. Qu'est-ce que ces mauvaises aversions? Une manière de penser bien décidée, et tout-à-fait enracinée dans l'esprit, par laquelle on regarde comme nuisible ce qui ne l'est pas. Mais, dans l'un et dans l'autre cas, cette manière de penser est d'un homme persuadé qu'il sait ce qu'il ne sait point. Entre les inclinations mauvaises, on compte l'avarice, l'ambition, l'amour déréglé des femmes, l'opiniâtreté, la gourmandise, l'ivrognerie, la friandise, et beaucoup d'autres. Ainsi l'avarice est une manière de penser bien décidée, et tout-à-fait enracinée dans l'esprit, par laquelle on regarde l'argent comme quelque chose de très avantageux. Appliquez la même définition à tous les autres vices de même nature. Pour ce

ejusmodi, ut inhospitalitas sit opinio vehemens, valde fugiendum esse hospitem, eaque inhærens et penitus insita. Similiterque definitur et mulierum odium, ut Hippolyti; et, ut Timonis, generis humani.

XII. Atque ut ad valitudinis similitudinem [1] veniamus, eaque collatione utamur aliquando, sed parcius, quam solent stoici : ut sunt alii ad alios morbos procliviores (itaque dicimus gravedinosos quosdam, quosdam torminosos, non quia jam sint, sed quia sæpe sint); [2] sic alii ad metum, alii ad aliam perturbationem. Ex quo in aliis anxietas, unde anxii; in aliis iracundia dicitur, quæ ab ira differt : estque aliud iracundum esse, aliud iratum; ut differt anxietas ab angore. Neque enim omnes anxii, qui anguntur aliquando, nec qui anxii, semper anguntur : ut inter ebrietatem, et ebriositatem interest; aliudque est amatorem esse, aliud amantem. Atque hæc aliorum ad alios morbos proclivitas late patet. Nam pertinet ad omnes perturbationes. In multis etiam vitiis apparet; sed nomen res non habet. Ergo et invidi, et malivoli, et lividi, et timidi, et misericordes, quia proclives ad eas perturbationes, non quia semper feruntur. Hæc igitur proclivitas ad suum quodque genus, a similitudine corporis ægrotatio [3] dicatur, dum ea intelligatur ad ægrotandum proclivitas. Sed hæc in bonis rebus, quod alii ad alia bona sunt aptiores, facilitas nomi-

[1] Veniam. — [2] *Abest* sic. — [3] Dicitur.

qui est des aversions, prenez le contraire. Vous définirez l'inhospitalité, une manière de penser bien décidée, et tout-à-fait enracinée dans l'esprit, par laquelle on regarde un homme qu'on loge chez soi, comme quelque chose de nuisible. Ainsi de la haine pour les femmes, dans Hippolyte; et de la haine pour le genre humain, dans Timon.

XII. Pour comparer donc enfin les infirmités spirituelles avec les corporelles, mais plus sobrement que les stoïciens, remarquons que tel homme est plus sujet qu'un autre, à telle maladie; ce qui fait qu'on appelle les uns goutteux [10], les autres catarrheux; non qu'ils le soient actuellement, mais parce qu'il leur arrive souvent de l'être : qu'ainsi l'un est sujet à la crainte, l'autre à quelque autre passion; ce qui fait dire que l'un est chagrin, que l'autre est colère; mais ce qui ne signifie pas que l'un ait du chagrin actuellement, ni que l'autre soit en colère. Avoir du chagrin quelquefois, ce n'est pas être un homme chagrin; et ceux qui sont chagrins, n'ont pas du chagrin en tout temps. Distinguons entre ivrognerie et ivresse; entre un homme porté à l'amour, et un homme qui a de l'amour. Il y aurait la même distinction à faire par rapport à toutes les passions, et à la plupart des vices : mais nous n'avons pas toujours un mot propre. Nous nommons envieux, malveillants, jaloux, timides et compatissants, ceux qui sont les plus disposés à ces affections, et non pas ceux qui y sont constamment sujets. Que l'on donne, si l'on veut, à chacun de ces penchants, la dénomination physique d'infirmité, pourvu qu'on n'entende par là qu'un penchant à cette infirmité. Dans le bien, cette aptitude que les uns y ont plus que les autres, s'appellera facilité; dans le mal, penchant, mot qui semble exprimer une

netur, in malis proclivitas, ut significet lapsionem: in neutris habeat superius nomen.

XIII. Quo modo autem in corpore est morbus, est ægrotatio et vitium; sic in animo. Morbum appellant totius corporis corruptionem; ægrotationem, morbum cum imbecillitate; vitium, quum partes corporis inter se dissident: ex quo pravitas membrorum, distortio, deformitas. Itaque illa duo, morbus, et ægrotatio, ex totius valitudinis corporis conquassatione et perturbatione gignuntur; vitium autem, integra valitudine, ipsum ex se cernitur. Sed in animo tantummodo cogitatione possumus morbum ab ægrotatione sejungere. Vitiositas autem est habitus, aut affectio in tota vita inconstans, et a se ipsa dissentiens. Ita fit, ut in altera, corruptione opinionum morbus efficiatur ægrotatio; in altera inconstantia et repugnantia. Non enim omne vitium partes habet dissentientes, ut eorum, qui non longe a sapientia absunt, affectio est illa quidem discrepans sibi ipsa, dum est insipiens, sed non distorta, nec prava. Morbi autem, et ægrotationes, partes sunt vitiositatis; sed perturbationes, sintne ejusdem partes, quæstio est. Vitia enim, affectiones sunt manentes; perturbationes autem, moventes, ut non possint affectionum manentium partes esse.

Atque ut in malis attingit animi naturam corporis similitudo, sic in bonis. Sunt enim in corpore

chute ; dans ce qui n'appartient ni au mal ni au bien, le premier mot peut suffire.

XIII. Poursuivons. Comme dans le corps il y a des maladies, des infirmités et des vices, tous les trois peuvent être aussi dans l'âme. Par *maladie*, on entend une altération de tout le corps ; par *infirmité*, cette altération accompagnée d'affaiblissement ; par *vice*, quelque irrégularité physique, comme la distorsion des membres, la difformité, la laideur. Toute maladie, toute infirmité, vient d'un dérangement accidentel dans l'économie du corps humain ; tandis que le vice de conformation, même en parfaite santé, existe par lui-même. Dans l'âme, on ne peut distinguer autrement que par la pensée, les *maladies* d'avec les *infirmités*. Mais le *vice* ou la mauvaise conformation de l'âme consiste à n'avoir point de règle dans l'esprit, et à n'être jamais d'accord avec soi-même. Ainsi l'âme infirme ou malade, est celle qui s'est laissé altérer par quelque fausse opinion ; et l'âme mal conformée, est celle qui n'a point de consistance, mais qui flotte dans une perpétuelle contrariété de sentiments. En effet, toute affection vicieuse n'entraîne pas ce désordre moral, et ceux qui ne sont pas loin de la sagesse sans y atteindre encore, tout en éprouvant des contradictions avec eux-mêmes, n'ont rien qui ressemble à ces écarts et à ces travers de l'âme. On ne doute pas que cette altération de l'âme ne soit inséparable de ses maladies et de ses infirmités ; mais les passions y sont-elles sujettes? il est permis d'en douter. Les vices sont des affections permanentes ; les passions, naturellement mobiles, en sont distinctes par leur essence même. [11]

Mais c'est aussi dans les biens, et non dans les maux seulement, qu'il se trouve de la ressemblance entre l'âme et

præcipua, pulchritudo, vires, valitudo, firmitas, velocitas : sunt item in animo. [1] Ut enim corporis temperatio, quum ea congruunt inter se, e quibus constamus : sanitas sic animi dicitur, quum ejus judicia opinionesque concordant, eaque animi est virtus; quam alii ipsam temperantiam dicunt esse, alii obtemperantem temperantiæ præceptis, et eam subsequentem, nec habentem ullam speciem suam : sed sive hoc, sive illud sit, in solo esse sapiente. Est autem quædam animi sanitas, quæ in insipientem etiam cadat, quum curatione medicorum turbatio mentis aufertur. Et, ut corporis est quædam apta figura membrorum, cum coloris quadam suavitate; ea quæ dicitur pulchritudo : sic in animo, opinionum judiciorumque æquabilitas et constantia, cum firmitate quadam et stabilitate virtutem subsequens, aut virtutis vim ipsam continens, pulchritudo vocatur. Itemque viribus corporis, et nervis, et efficacitati similes, similibus verbis animi vires nominantur. Velocitas autem corporis, celeritas appellatur : quæ eadem ingenii etiam laus habetur propter animi multarum rerum brevi tempore percursionem.

XIV. Illud animorum corporumque dissimile, quod animi valentes morbo tentari non possunt; corpora possunt. Sed corporum offensiones sine culpa accidere possunt, animorum non item : quorum omnes morbi et perturbationes ex aspernatione rationis eveniunt. Itaque in hominibus solum exsistunt. Nam bestiæ simile quiddam faciunt, sed in

[1] *Abest* Ut.

le corps. L'âme, ainsi que le corps, a sa *beauté*, sa *force*, sa *santé*, sa *vigueur*, son *agilité*. Ce qui fait qu'un corps est sain, c'est l'équilibre entre les parties qui le composent [12]; et ce qui fait la *santé* de l'âme, c'est l'accord de ses jugements et de ses opinions avec le bon sens : alors l'âme est parfaite. Les uns donnent à cette perfection, le nom de tempérance; les autres disent qu'elle obéit à la tempérance, qu'elle se conforme à ses préceptes, mais qu'elle ne forme pas une vertu à part : quoi qu'il en soit, elle n'appartient qu'au sage. On ne laisse pourtant pas de dire qu'un fou a recouvré la *santé*, mais santé qui n'est telle qu'à certains égards, lorsque d'habiles médecins l'ont guéri d'une passion. Et comme une exacte proportion des membres, jointe à un beau coloris, est ce qui fait la beauté du corps : de même ce qui fait la *beauté* de l'âme, c'est la justesse de ses jugements, mais une justesse éclairée, qui porte sur des principes inébranlables, et qui marche toujours à la suite de la vertu, si elle n'est l'essence même de la vertu. *Force* et *vigueur* se disent de l'âme comme du corps, et dans le même sens. On dit aussi l'*agilité* de l'âme, comme celle du corps, pour marquer la facilité qu'elle a de parcourir en un instant une infinité d'objets.

XIV. Mais en quoi l'âme et le corps ne se ressemblent pas, c'est qu'il peut nous arriver des maladies corporelles, sans qu'il y ait de notre faute; au lieu que nous sommes toujours coupables de nos maladies spirituelles. Toutes les passions, tous les mouvements tumultueux de l'âme ne viennent que de notre révolte contre la raison. Et cela est si vrai, que l'homme seul y est sujet; car les brutes, qui font des actes semblables, ne sont cependant pas susceptibles de passion. Il y a d'ailleurs

perturbationes non incidunt. Inter acutos autem, et inter hebetes interest, quod ingeniosi, ut æs Corinthium in æruginem, sic illi in morbum et incidunt tardius, et recreantur ocyus; hebetes non item. Nec vero in omnem morbum ac perturbationem animus ingeniosi cadit. Non enim multa efferata, et immania: quædam autem humanitatis quoque habent primam speciem, ut misericordia, ægritudo, metus. Ægrotationes autem morbique animorum difficilius evelli posse putantur, quam summa illa vitia, quæ virtutibus sunt contraria. Morbis enim manentibus, vitia sublata esse [1] possunt, qui non tam celeriter sanantur, quam illa tolluntur.

Habes ea, quæ de perturbationibus enucleate disputant stoici, quæ logica appellant, quia disseruntur subtilius. Ex quibus quoniam tanquam e scrupulosis cotibus enavigavit oratio, reliquæ disputationis cursum teneamus: modo satis illa dilucide dixerimus, pro rerum obscuritate. — Aud. Prorsus satis: sed si qua diligentius erunt cognoscenda, quæremus alias; nunc vela, quæ modo dicebas, exspectamus et cursum.

XV. Cic. Quando et aliis locis de virtute diximus, et sæpe dicendum erit (pleræque enim quæstiones, quæ ad vitam moresque pertinent, a virtutis fonte ducuntur), quando igitur virtus est affectio animi constans conveniensque, laudabiles efficiens eos, in quibus est, et ipsa per se, sua sponte, sepa-

[1] *Sic unus aut alter mss. Vulg.* non possunt, quia.

une grande différence entre les âmes grossières et les âmes d'une nature plus subtile. Celles-ci, telles que l'airain de Corinthe, qui a de la peine à se rouiller, ne deviennent que difficilement malades, et se rétablissent fort vite : il n'en est pas de même des âmes grossières. Mais de plus, les âmes supérieures ne tombent pas en toutes sortes de maladies. Rien de ce qui est férocité, cruauté, n'altérera leur caractère : il faut, pour trouver prise sur elles, que ce soit de ces passions qui paraissent tenir à l'humanité, telles que la tristesse, la crainte, la pitié. Une autre réflexion encore, c'est qu'il est moins aisé de guérir radicalement une passion, que d'extirper ces vices du premier ordre, qui combattent de front la vertu. Il faut moins de temps pour l'un que pour l'autre, et on peut s'être défait de ses vices, et conserver des passions.

Voilà, sur les passions, les détails que les stoïciens nous donnent, et qu'ils appellent raisonnements de logique [13], secs, mais précis. Heureusement échappés de ces écueils, continuons notre course : pourvu, cependant, que je me sois rendu intelligible, autant que la matière pouvait le permettre. — L'Aud. Rien de mieux débrouillé. Une autre fois, si j'ai besoin d'un plus ample éclaircissement sur quelque article, nous y reviendrons. Voguez donc maintenant à pleines voiles, comme vous disiez tantôt.

XV. Cic. J'ai déjà parlé de la vertu en beaucoup d'occasions, et j'aurai encore souvent à en parler. Toutes les questions de morale nous y ramènent nécessairement. Je la définis, une qualité de l'âme, mais qualité permanente, invariable, qui, indépendamment de toute utilité, est louable par elle-même, et rend dignes de louange ceux qui la possèdent. Par elle nous pensons, nous voulons, nous agissons conformément à

rata etiam utilitate, laudabilis, ex ea proficiscuntur honestæ voluntates, sententiæ, actiones, omnisque recta ratio : quanquam ipsa virtus brevissime recta ratio dici potest. Hujus igitur virtutis contraria est vitiositas. Sic enim malo, quam malitiam appellare eam, quam Græci κακίαν appellant. Nam malitia, certi cujusdam vitii nomen est; vitiositas, omnium. Ex qua [1] concitantur perturbationes, quæ sunt, ut paullo ante diximus, turbidi animorum concitatique motus, aversi a ratione, et inimicissimi mentis vitæque tranquillæ. Important enim ægritudines anxias atque acerbas, animosque affligunt et debilitant metu. Iidem inflammant appetitione nimia; quam tum cupiditatem, tum libidinem dicimus, impotentiam quamdam animi, a temperantia et moderatione plurimum dissidentem. Quæ si quando adepta est id, quod ei [2] fuerat concupitum, tum [3] fert alacritatem, ut nihil esse constet, quod agat : ut ille, qui voluptatem animi nimiam, summum esse errorem arbitratur. Eorum igitur malorum in una virtute posite sanatio est.

XVI. Quid autem est non miserius solum, sed fœdius etiam, et deformius, quam ægritudine quis afflictus, debilitatus, jacens? Cui miseriæ proximus est is, qui appropinquans aliquod malum metuit, exanimatusque pendet animi. Quam vim mali significantes poetæ, impendere apud inferos saxum Tantalo faciunt, « ob scelera animique impotentiam « et superbiloquentiam, » ea communis pœna stul-

[1] Cogitantur. — [2] Fuerit. — [3] *Al. emend.* effertur alacritate.

l'honnêteté et à la droite raison. Pour tout dire, en un mot, la vertu est la raison même. A la vertu, prise en ce sens, il faut opposer la corruption de l'âme. J'aime mieux, pour traduire le κακία des Grecs, me servir de ce mot que de celui de *méchanceté*. En effet, *méchanceté* n'exprime qu'un vice; et j'entends par corruption de l'âme, non quelque vice en particulier, mais un mauvais fonds qui renferme tous les vices, et d'où procèdent les passions, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, d'impétueux mouvements, contraires à la raison, et funestes à la tranquillité de la vie. Car tantôt elles nous livrent à une *tristesse* cruelle; tantôt elles nous affaiblissent et nous abattent par la *crainte;* tantôt elles allument en nous une *cupidité,* un désir impatient, qui franchit toutes les bornes de la modération; et lorsque enfin nous nous croyons parvenus à jouir de notre objet, la violence de nos désirs fait place à des transports de *joie,* qui nous mettent hors de nous, et dont quelqu'un a très bien dit, que ce qui fait le comble de la joie, c'est le comble de la folie. Pour tous ces maux, l'unique remède est la vertu.

XVI. Je les appelle des maux : eh! quelle plus grande misère pour l'homme? est-il rien qui le défigure plus honteusement, que d'être affaibli, exténué, terrassé par la tristesse? L'état où l'on est réduit par la crainte n'a rien de moins douloureux; et c'est de ce supplice que les poètes ont voulu nous tracer l'image, en nous peignant Tantale dans les enfers, avec un rocher au-dessus de sa tête, toujours prêt à tomber, pour le punir de ses crimes, de son emportement, de l'orgueil de ses paroles [14]. Jamais la folie ne marche qu'accompagnée

titiæ est. Omnibus enim, quorum mens abhorret a ratione, semper aliquis talis terror impendet. Atque ut hæ tabificæ mentis perturbationes sunt, ægritudinem dico et metum : sic hilariores illæ, cupiditas, avide semper aliquid expetens, et inanis alacritas, id est, lætitia gestiens, non multum differunt ab amentia. Ex quo intelligitur, qualis ille sit, [1] quem tum moderatum, alias modestum, temperantem, alias constantem continentemque dicimus. Nonnunquam hæc eadem vocabula ad frugalitatis nomen, tanquam ad caput, referre volumus. Quod nisi eo nomine virtutes continerentur, nunquam ita per illud vulgatum esset, ut jam proverbii locum obtineret, hominem frugi omnia recte facere. Quod idem quum stoici de sapiente dicunt, nimis admirabiliter, nimisque magnifice dicere videntur.

XVII. Ergo is, quisquis est, qui moderatione et constantia quietus animo est, sibique ipse placatus, ut nec tabescat molestiis, nec frangatur timore, nec sitienter quid expetens ardeat desiderio, nec alacritate futili gestiens deliquescat, is est sapiens, quem quærimus, is est beatus : cui nihil humanarum rerum aut intolerabile ad demittendum animum, aut nimis lætabile ad efferendum videri potest. Quid enim videatur ei magnum in rebus humanis, cui æternitas omnis, totiusque mundi nota sit magnitudo? Nam quid aut in studiis humanis, aut in tam exigua brevitate vitæ magnum sapienti videri potest,

[1] *Davisius, ejectis multis :* quem tum moderatum, tum temperantem continentemque dicimus. *Wopkens, Lect. Tull.*, I, 16, *non probat.*

de la crainte ou de la tristesse. En effet, quiconque s'écarte de la raison, en est aussitôt puni, ou sent qu'il va l'être. Et comme le propre de ces deux passions est de nous dessécher l'âme, de nous consumer; aussi les deux autres, qui sont une insatiable cupidité et une joie excessive, quoiqu'elles aient quelque chose de plus gai, ne laissent pas d'être l'extravagance même, ou peu s'en faut. Il est maintenant aisé de juger quel est l'homme vertueux, l'homme raisonnable, toujours égal, toujours exactement renfermé dans les limites de la modération. Quelquefois nous rapportons toutes ces expressions au mot *frugalitas*, comme à un chef commun. En effet, s'il ne renfermait l'idée de toutes les vertus, jamais on n'aurait vu passer en proverbe cette autre expression, *homo frugi*, pour désigner un honnête homme, un homme de bien. Lorsque les stoïciens donnent ce caractère à leur sage, ne semblent-ils pas un peu trop amis de l'exagération et du merveilleux?

XVII. Quoi qu'il en soit, l'homme toujours modéré, toujours égal, toujours en paix avec lui-même, jusqu'au point de ne se laisser jamais, ni accabler par le chagrin, ni abattre par la crainte, ni enflammer par de vains désirs, ni amollir par une folle joie, c'est là cet homme sage, cet homme heureux que je cherche. Rien sur la terre, ni d'assez formidable pour l'intimider, ni d'assez estimable pour lui enfler le cœur. Que verrait-il dans tout ce qui fait le partage des humains, qu'y verrait-il de grand, lorsqu'il se met l'éternité devant les yeux, et qu'il conçoit l'immensité de l'univers? Dans tous les objets de l'ambition des hommes, dans tous les intérêts de cette courte vie, peut-il être rien de grand pour un sage qui fait continuellement autour de lui une garde si exacte, qu'il ne lui peut rien arriver d'imprévu,

qui semper animo sic excubat, ut ei nihil improvisum accidere possit, nihil inopinatum, nihil omnino novum? Atque idem ita acrem in omnes partes aciem intendit, ut semper videat sedem sibi ac locum sine molestia atque angore vivendi, ut quemcumque casum fortuna invexerit, hunc apte et quiete ferat. Quod qui faciet, non ægritudine solum vacabit, sed etiam perturbationibus reliquis omnibus. His autem vacuus animus, perfecte atque absolute beatos efficit; idemque concitatus, et abstractus ab integra certaque ratione, non constantiam solum amittit, verum etiam sanitatem. Quocirca mollis et enervata putanda est peripateticorum ratio et oratio, qui perturbari animos necesse esse dicunt, sed adhibent modum quemdam, quem ultra progredi non oporteat. Modum tu adhibes vitio? an vitium nullum est, non parere rationi? an ratio parum præcipit, nec bonum illud esse, quod aut cupias ardenter, aut adeptus efferas te insolenter? nec porro malum, quo aut oppressus jaceas, aut, ne opprimare, mente vix constes? eaque omnia aut nimis tristia, aut nimis læta errore fieri? qui si error stultis extenuetur die, ut, quum res eadem maneat, aliter ferant inveterata, aliter recentia; sapientes ne attingat quidem omnino. Etenim quis erit tandem modus iste? Quæramus enim modum ægritudinis, in [1] quo operæ plurimum ponitur. Ægre tulisse P. [2] Rutilium fratris repulsam consulatus, scriptum apud Fannium est. Sed tamen transisse videtur modum, quippe

[1] Qua. — [2] *Rectius forte*, Rupilium.

rien d'inopiné, rien qui lui paraisse nouveau? Partout il jette des regards si perçants, qu'il découvre toujours une retraite assurée où il puisse, quelque injure que lui fasse la fortune, se rendre inaccessible aux chagrins, et trouver la paix dans sa constance. Ainsi il est supérieur et à la tristesse et à toute autre passion. Ainsi il est heureux, et parfaitement heureux de les avoir toutes domptées : au lieu qu'un reste de passion suffit toujours, non seulement pour priver l'âme de son repos, mais pour la rendre vraiment malade. Je ne vois donc rien que de faible et de lâche dans le sentiment des péripatéticiens, qui regardent les passions comme nécessaires, pourvu, disent-ils, qu'on leur prescrive des bornes, au-delà desquelles ils ne les approuvent point. Mais prescrit-on des bornes au vice? ou direz-vous, que de ne pas obéir à la raison, ce ne soit pas quelque chose de vicieux? Or, la raison ne vous dit-elle pas assez que tous ces objets qui excitent dans votre âme, ou de fougueux désirs, ou de vains transports de joie, ne sont pas de vrais biens; et que ceux qui vous consternent ou qui vous épouvantent, ne sont pas de vrais maux; mais que ces divers excès, ou de tristesse, ou de joie, sont également l'effet des préjugés qui vous aveuglent? préjugés dont le temps a bien la force, lui seul, d'arrêter l'impression; car, quoiqu'il n'arrive nul changement réel dans l'objet, cependant, à mesure que le temps l'éloigne, l'impression s'affaiblit dans les personnes les moins sensées : le sage n'en est pas même atteint. Mais encore, quelles bornes prescrire aux passions? Prenons, par exemple, la tristesse, qui est une des plus difficiles à guérir. Fannius nous apprend que P. Rutilius fut vivement touché de ce qu'on avait refusé le consulat à son frère; mais touché si vivement, qu'il en mourut. Ainsi,

qui ob eam causam a vita recesserit : moderatius igitur ferre debuit. Quid si, quum id ferret modice, mors liberorum accessisset? Nata esset ægritudo nova, sed ea modica : magna tamen facta esset accessio. Quid si deinde dolores graves corporis, si bonorum amissio, si cæcitas, si exsilium, si pro singulis malis ægritudines accederent? Summa ea fieret, quæ non sustineretur.

XVIII. Qui modum igitur vitio quærit, similiter facit, ut si posse putet eum, qui se [1] e Leucata præcipitaverit, sustinere se, quum velit. Ut enim id non potest; sic animus perturbatus et incitatus nec cohibere se potest, nec, quo loco vult, insistere omnino : quæque crescentia perniciosa sunt, eadem sunt vitiosa nascentia. Ægritudo autem, ceteræque perturbationes, amplificatæ certe pestiferæ sunt. Igitur etiam susceptæ, continuo in magna pestis parte versantur. Etenim ipsæ se impellunt; ubi semel a ratione discessum est; ipsaque sibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum consistendi. Quamobrem nihil interest, utrum moderatas perturbationes approbent, an moderatam injustitiam, moderatam ignaviam, moderatam intemperantiam. Qui enim vitiis modum apponit, is partem suscipit vitiorum. Quod quum ipsum per se odiosum est, tum eo molestius, quia sunt in lubrico, incitataque semel proclive labuntur, sustinerique nullo modo possunt.

[1] E Leucate.

c'était pousser le chagrin aux dernières extrémités. Or, supposons qu'il l'ait d'abord renfermé dans les bornes des péripatéticiens, mais qu'après cette première disgrâce, il ait perdu ses enfants. Quelques bornes qu'il se prescrivît dans ce nouvel accident, c'était un grand surcroît de tristesse. Je suppose qu'ensuite sont venues des maladies douloureuses, la perte des biens, la cécité, l'exil. Si chacun de ces maux apporte son chagrin, le tout ensemble vient à faire une masse dont il n'est plus possible de soutenir le poids.

XVIII. Vouloir donc qu'on marque des bornes à ce qui est mal, c'est prétendre qu'un fou qui se précipite du rocher de Leucade [15], pourra, s'il le veut, se retenir au milieu de sa chute. Autant que cela est impossible, autant l'est-il qu'un homme emporté par quelque passion, se retienne et s'arrête où il le voudra. Tout ce qui est pernicieux dans son progrès, est mauvais en commençant. Or, la tristesse et toutes les autres passions, lorsqu'elles arrivent à un certain degré, sont mortelles. Ainsi, à les prendre dès leur naissance, elles sont déjà pernicieuses. En effet, du moment qu'on a quitté le sentier de la raison, elles se poussent, elles s'avancent d'elles-mêmes ; la faiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister; et insensiblement on se voit, si j'ose ainsi parler, en pleine mer, le jouet des flots. Approuver des passions modérées, c'est approuver une injustice modérée, une lâcheté modérée, une intempérance modérée. Prescrire des bornes au vice, c'est en admettre une partie. Et outre que cela seul est blâmable, rien n'est d'ailleurs plus dangereux. Le vice ne demande qu'à faire du chemin; et pour peu qu'on l'aide, il glisse avec tant de rapidité, qu'il n'y a plus moyen de le retenir.

XIX. Quid? quod iidem peripatetici perturbationes istas, quas nos extirpandas putamus, non modo naturales esse dicunt, sed etiam utiliter a natura datas? Quorum est talis oratio. Primum multis verbis iracundiam laudant; cotem fortitudinis esse dicunt; multoque et in hostem, et in improbum civem vehementiores iratorum impetus esse; leves autem ratiunculas eorum, qui ita cogitarent: « prælium rectum est hoc fieri; convenit « dimicare pro legibus, pro libertate, pro patria. » Hæc nullam habent vim, nisi ira excanduit fortitudo. Nec vero de bellatoribus solum disputant. Imperia severiora nulla esse putant sine aliqua acerbitate iracundiæ; oratorem denique non modo accusantem, sed ne defendentem quidem probant sine aculeis iracundiæ. Quæ etiam si non adsit, tamen verbis atque motu simulandam arbitrantur, ut auditoris iram oratoris incendat actio. Virum denique videri negant, qui irasci nesciat. Eamque, quam lenitatem nos dicimus, vitioso lentitudinis nomine appellant.

Nec vero solum hanc libidinem laudant (est enim ira, ut modo definivi, ulciscendi libido), sed ipsum illud genus vel libidinis, vel cupiditatis ad summam utilitatem esse dicunt a natura datum: nihil enim quemquam, nisi quod libeat, præclare facere posse. Noctu ambulabat in publico Themistocles, quod somnum capere non posset; quærentibusque respondebat, Miltiadis tropæis se e somno suscitari. Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui

XIX. Mais ces passions, que nous voulons totalement extirper, les péripatéticiens ne se contentent pas de les croire naturelles; ils ajoutent que la nature nous les a données pour notre bien. La colère, par exemple, disent-ils, n'a-t-elle pas son utilité? elle aiguise le courage; elle fait qu'on attaque un ennemi, un mauvais citoyen, avec une ardeur qu'on n'aurait point sans elle. En effet, qu'on se dise froidement à soi-même : *Voilà un combat qui est juste; c'est un devoir de se battre pour les lois, pour la liberté, pour la patrie;* ces sortes de raisons n'échaufferont guère le courage, à moins que le feu de la colère ne vienne au secours. Et ce n'est pas seulement à la guerre que la colère est bonne; mais il faut que le commandement tienne de son aigreur, si l'on veut se faire obéir dans les occasions un peu difficiles. L'orateur même, soit qu'il attaque, soit qu'il défende, a besoin d'être armé de ses aiguillons; et ne fût-il pas en colère, il doit feindre d'y être, pour venir à bout d'inspirer les mêmes sentiments à ses auditeurs, par la véhémence de ses paroles. Enfin, selon ces philosophes, c'est ne pas être homme, que de ne savoir pas se fâcher; et ce que nous appelons *douceur,* ils l'appellent *indolence.*

Ils ne louent pas la colère seulement, ils regardent aussi toutes les autres espèces de cupidité, toutes les passions ardentes du cœur humain, comme un don avantageux de la nature, et comme le germe de toutes nos belles actions. Thémistocle, ne pouvant dormir, se promenait toute la nuit dans les rues d'Athènes; et comme on lui demandait ce qui le tenait éveillé : *Ce sont,* dit-il, *les trophées de Miltiade.* A qui les veilles de Démosthène sont-elles inconnues? Il était, disait-il, fort mécontent lorsqu'il arrivait qu'un artisan se fût

dolere se aiebat, si quando opificum antelucana victus esset industria. Philosophiæ denique ipsius principes nunquam in suis studiis tantos progressus sine flagranti cupiditate facere potuissent. Ultimas terras lustrasse Pythagoram, Democritum, Platonem accepimus. Ubi enim [1] quid esset, quod disci posset, eo veniendum judicaverunt. Num putamus hæc fieri sine summo cupiditatis ardore potuisse?

XX. Ipsam ægritudinem, quam nos ut tetram, et immanem belluam, fugiendam esse diximus, non sine magna utilitate a natura dicunt constitutam, ut homines castigationibus, reprehensionibus, ignominiis affici se in delicto dolerent. Impunitas enim peccatorum data videtur eis, qui et ignominiam et infamiam ferunt sine dolore. Morderi est melius conscientia. Ex quo est illud e vita ductum ab Afranio. Nam quum dissolutus filius,

> Heu me miserum!

tum severus pater,

> Dummodo doleat aliquid, doleat quod lubet.

Reliquas quoque partes ægritudinis, utiles esse dicunt, misericordiam ad opem ferendam, et calamitates hominum indignorum sublevandas; ipsum illud æmulari, obtrectare, non esse inutile, quum aut se non idem videat consecutum, quod alium, aut alium idem, quod se; metum vero si quis sustulisset, omnem vitæ diligentiam sublatam fore, quæ summa esset in eis, qui leges, qui magistratus,

[1] Quidquid.

mis à l'ouvrage plus matin que lui. Et les plus grands philosophes eux-mêmes, si l'étude n'avait pas été pour eux une passion, auraient-ils fait de si merveilleux progrès? Pythagore, Démocrite, Platon, allèrent jusqu'aux extrémités du monde. Partout où ils espéraient apprendre, ils y couraient. Croyons-nous que de si grands projets aient été formés sans qu'il y entrât de la passion, et la plus violente passion?

XX. Jusqu'à la tristesse même, que nous avons recommandé de fuir comme une bête féroce, les péripatéticiens veulent que ce soit un présent très utile de la nature, pour faire que les hommes, lorsqu'ils oublient leur devoir, ne soient pas insensibles à la correction, aux réprimandes, à l'ignominie. Une parfaite insensibilité, en pareil cas, serait une sorte d'impunité. Il vaut mieux que la conscience soit bourrelée. Afranius, dans une de ses comédies, a très bien saisi cette idée, lorsqu'un jeune débauché ayant dit,

> Jamais fut-il mortel plus malheureux que moi!

le père, homme sévère, lui répond :

> Tu te dis malheureux! c'est un bonheur pour toi.

Toutes les espèces particulières, dont la tristesse est le genre, ont aussi leur utilité, selon ces mêmes philosophes : ils prétendent que la pitié sert à nous faire secourir ceux qui sont dans le besoin, et qui souffrent sans l'avoir mérité ; que l'esprit de rivalité et de jalousie n'est pas inutile, soit que nous n'arrivions pas au même bonheur que les autres, soit que les autres possèdent le même bien que nous ; que d'ôter la crainte aux hommes, ce serait leur ôter toute vigilance, puisque dès lors ils ne se mettraient en peine, ni des lois,

qui paupertatem, qui ignominiam, qui mortem, qui dolorem timerent. Hæc tamen ita disputant, ut resecanda esse fateantur, evelli penitus dicant nec posse, nec opus esse: ut in omnibus fere rebus mediocritatem esse optimam existiment. Quæ quum exponunt, nihilne tibi videntur, an aliquid dicere? — Aud. Mihi vero dicere aliquid; itaque exspecto, quid ad ista.

XXI. Cic. Reperiam fortasse: sed illud ante. Videsne, quanta fuerit apud academicos verecundia? Plane enim dicunt, quod ad rem pertineat. Peripateticis respondetur a stoicis. Digladientur illi, per me licet: cui nihil est necesse, nisi ubi sit illud, quod verisimillimum videatur, anquirere. Quid est igitur, quod occurrat in hac quæstione, [1] quo possit attingi aliquid verisimile, quo longius mens humana progredi non potest? Definitio perturbationis: qua recte Zenonem usum puto. Ita enim definit, ut perturbatio sit adversa ratione, contra naturam, animi commotio; vel brevius, ut perturbatio sit appetitus vehementior; vehementior autem intelligatur is, qui procul absit a naturæ constantia. Quid ad has definitiones possim dicere? Atqui hæc pleraque sunt prudenter acuteque disserentium. Illa quidem ex rhetorum pompa, « ardores « animorum, cotesque virtutum. » An vero vir fortis, nisi stomachari cœperit, non potest fortis esse? [2] Gladiatorum id quidem. Quanquam in eis

[1] E qua. — [2] Gladiatorium.

ni des magistrats, ni de la pauvreté, ni de l'ignominie, ni de la mort. Telle est l'opinion des péripatéticiens : ils veulent bien qu'on élague les passions, mais non pas qu'on les arrache, ce qui ne serait, à les entendre, ni possible, ni même avantageux; en un mot, ils préfèrent partout un juste milieu. Cette opinion vous paraît-elle tout-à-fait digne de mépris, ou croyez-vous qu'elle mérite un peu d'examen ? — L'Aud. Je le crois assurément; et j'ai fort envie de voir comment on peut les réfuter.

XXI. Cic. J'en viendrai peut-être à bout; mais d'abord, remarquez, je vous prie, quelle a été la retenue des académiciens [16]; car ils vont précisément jusqu'où il faut aller. Ici grande altercation entre les péripatéticiens et les stoïciens. Qu'ils se battent les uns les autres tant qu'ils voudront : peu m'importe à moi qui ne cherche que le vraisemblable. Par où donc, dans la question présente, m'assurer de cette vraisemblance qui est la borne de l'esprit humain ? Par la définition de ce qu'on appelle *passion*. Or, je trouve excellente celle de Zénon : *Un mouvement de l'âme, opposé à la raison et contraire à la nature*, ou, en moins de mots, *un appétit trop violent*, c'est-à-dire qui fait perdre à notre âme cette égalité où la nature la voudrait toujours. Que reprendre dans ces définitions ? On y voit une grande pénétration, une grande justesse d'esprit; mais ces phrases des péripatéticiens, *enflammer les cœurs, aiguiser la vertu*, doivent être renvoyés au style pompeux des rhéteurs. Eh quoi ! un homme courageux ne pourra montrer du courage, à moins qu'il ne se mette en colère? Je veux que cela soit vrai des gladiateurs, quoiqu'il ne le soit pas de tous; car il y en a d'assez tranquilles avant le combat; ils s'accostent, ils se par-

ipsis videmus sæpe constantiam. Colloquuntur, congrediuntur, queruntur, aliquid postulant, ut magis placati, quam irati esse videantur. Sed in illo genere sit sane Pacideianus aliquis hoc animo, ut narrat Lucilius :

> Occidam illum equidem, et vincam, si id quæritis, inquit :
> Verum illud credo fore, in os prius accipiam ipse,
> Quam gladium in stomacho, sura, ac pulmonibu' sisto.
> Odi hominem; iratus pugno; nec longiu' quidquam
> Nobis, quam dextræ gladium dum accommodet alter :
> Usque adeo studio atque odio illius efferor ira.

XXII. [1] At sine hac gladiatoria iracundia videmus progredientem apud Homerum Ajacem multa cum hilaritate, quum depugnaturus esset cum Hectore : cujus, ut arma sumsit, ingressio lætitiam attulit sociis, terrorem autem hostibus : ut ipsum Hectorem, quemadmodum est apud Homerum, toto pectore trementem provocasse ad pugnam pœniteret. Atque hi collocuti inter se, priusquam manum consererent, leniter et quiete, nihil ne in ipsa quidem pugna iracunde, rabioseve fecerunt. Ego ne Torquatum quidem illum, qui hoc cognomen invenit, iratum existimo Gallo torquem detraxisse; nec Marcellum apud Clastidium ideo fortem fuisse, quia fuerit iratus. De Africano quidem, quia notior est nobis propter recentem memoriam, vel [2] jurare possum, non illum iracundia tum inflammatum fuisse, quum in acie M. [3] Halienum Pelignum scuto protexerit, gladiumque hosti in pectus infixerit. De

[1] Ac. — [2] *Vulg.* putare. — [3] *Malunt multi* Allienum.

lent, ils font leurs conventions; nous leur voyons plus de sang-froid que de colère. Je veux cependant qu'il y en ait de tels que ce Pacidéianus qui parle ainsi dans Lucilius :

Veut-on le voir mourir, qu'il prenne son épée :
La mienne de son sang sera bientôt trempée.
C'est fait de lui. Je sais qu'il pourra bien d'abord
Me porter quelques coups dans son premier effort;
Mais bientôt, triomphant de sa rage mutine,
Je plongerai ce fer au fond de sa poitrine.
Cet homme me déplaît. Seuls guides de mon bras,
Ma colère et ma haine assurent son trépas.

XXII. Mais ce n'est pas avec cette colère de gladiateur que l'Ajax d'Homère [17] s'avance pour combattre Hector. Il marche gaîment à l'ennemi. Aussitôt l'allégresse est répandue parmi ses compagnons d'armes, la terreur parmi les Troyens. Hector lui-même, comme le raconte Homère, en est ému, et se repent du défi qu'il a fait aux Grecs. On voit ces deux guerriers, avant que d'en venir aux mains, se parler de sang-froid; et dans la chaleur même du combat, il ne se passe rien, de part ni d'autre, qui tienne de l'emportement. Aussi ne crois-je point que Torquatus [18] fût en colère, lorsqu'il arracha le collier du Gaulois, ni Marcellus [19], lorsqu'il montra tant de bravoure à Clastidium. Pour Scipion l'Africain [20], que nous connaissons mieux, parce qu'il est moins éloigné de notre temps, je jurerais que la colère ne le transportait nullement, lorsque, sur le champ de bataille, il couvrit de son bouclier M. Haliénus de l'Abruzze, et enfonça son épée dans le sein de l'ennemi. Je ne l'assurerais pas si hardiment de Brutus; car la haine qu'il portait au tyran était si violente, que, lorsqu'il se jeta sur Aruns [21], l'emportement put

L. Bruto fortasse dubitarim, an propter infinitum odium tyranni effrenatius in Aruntem invaserit. Video enim utrumque cominus ictu cecidisse contrario. Quid igitur huc adhibetis iram? an fortitudo, nisi insanire cœperit, impetus suos non habet? Quid? Herculem, quem in cœlum ista ipsa, quam vos iracundiam esse vultis, sustulit fortitudo, iratumne censes conflixisse cum Erymanthio apro, aut leone Nemeæo? an etiam Theseus Marathonii tauri cornua comprehendit iratus? Vide, ne fortitudo minime sit rabiosa, sitque iracundia tota levitatis. Neque enim est [1] illa fortitudo, quæ rationis est expers.

XXIII. Contemnendæ res sunt humanæ; negligenda mors est; patibiles et dolores, et labores putandi. Hæc quum constituta [2] sunt judicio atque sententia, tum est robusta illa, et stabilis fortitudo: nisi forte quæ vehementer, acriter, animose fiunt, iracunde fieri suspicamur. Mihi ne Scipio quidem ille, pontifex maximus, qui hoc stoicorum verum esse declaravit, nunquam privatum esse sapientem, iratus videtur fuisse Tib. Graccho, tum, quum consulem languentem reliquit, atque ipse privatus, ut si consul esset, qui rempublicam salvam esse vellet, se sequi jussit. Nescio, ecquid ipsi nos fortiter in republica fecerimus. Si quid fecimus, certe irati non fecimus. An est quidquam similius insaniæ, quam ira? Quam bene Ennius initium dixit insaniæ. Color, vox, oculi, spiritus, impotentia dicto-

[1] Ulla. — [2] Sint.

bien y avoir part; et ce qui le rend vraisemblable, c'est qu'ils se percèrent l'un l'autre de leurs lances dans le même instant. A quel propos voulez-vous donc ici de la colère? Quoi! la valeur n'est capable de rien, à moins qu'elle n'entre en furie? Hercule, que cette valeur, qu'il vous plaît de confondre avec la colère, a mis au rang des dieux, était-il en courroux quand il combattit le sanglier d'Érimanthe, ou le lion de Némée? Thésée y était-il quand il saisit par les cornes le taureau de Marathon [22]? Prenez-y bien garde, la colère bannit la réflexion, et cependant le courage la suppose; car dès que la raison n'y est pas, ce n'est plus le vrai courage.

XXIII. Méprisez les choses humaines; n'appréhendez point la mort; regardez la peine et la douleur comme aisées à supporter. Avec de tels principes, bien médités et bien gravés dans le cœur, votre courage sera ferme, sera inébranlable; et tout ce que vous ferez de hardi, de grand, de vigoureux, ne craignez pas que nous l'imputions à la colère. Je n'accuserai point Scipion [23], ce souverain pontife, qui a si bien vérifié la maxime des stoïciens, *que jamais le sage n'est homme privé*; je ne l'accuserai point d'avoir agi par un mouvement de colère contre Tib. Gracchus, lorsque s'étant séparé du consul, qui ne montrait pas assez de vigueur, et oubliant qu'il n'était qu'homme privé, il ordonna, comme s'il avait été consul, que tous ceux qui s'intéressaient à la république, eussent à le suivre. Pour ce qui me regarde personnellement, je ne sais si j'ai montré du courage pendant que j'ai été à la tête de la république [24]; mais, si j'en ai montré, assurément la colère n'y a point eu de part. Est-il rien qui ressemble

rum atque factorum, quam partem habent sanitatis? Quid Achille Homerico fœdius? quid Agamemnone, in jurgio? Nam Ajacem quidem ira ad furorem mortemque perduxit. Non igitur desiderat fortitudo advocatam iracundiam. Satis est instructa, armata, parata per sese. Nam isto modo quidem licet dicere, utilem vinolentiam ad fortitudinem, utilem etiam dementiam, quod et insani, et ebrii multa faciunt sæpe vehementius. Semper Ajax fortis; fortissimus tamen in furore:

> Nam facinus fecit maximum, quum, Danais inclinantibus,
> Summam rem perfecit [1] manus, prælium restituit insaniens.

Dicamus igitur utilem insaniam. Tracta definitionem fortitudinis; intelliges, eam stomacho non egere.

XXIV. Fortitudo est igitur, affectio animi legi summæ in perpetiendis rebus obtemperans; vel conservatio stabilis judicii in eis rebus, quæ formidolosæ videntur, subeundis, et repellendis; vel scientia rerum formidolosarum, contrariarumque, perferendarum aut omnino negligendarum, conservans earum rerum stabile judicium; vel brevius, ut Chrysippus. Nam superiores definitiones erant Sphæri, hominis in primis bene definientis, ut putant stoici: sunt enim omnino omnes fere similes;

[1] *Omnino reponendum* manu.

plus à la folie, que la colère? Ennius a très bien dit que c'en était du moins un commencement. Voyez les yeux, la voix, la physionomie, la respiration d'un homme en colère. Voyez quel désordre dans ses discours, dans ses actions. Qu'y a-t-il de plus indécent que la colère d'Achille et d'Agamemnon, dans Homère? A l'égard d'Ajax [25], on sait que l'emportement le conduisit à la fureur, et de la fureur à la mort. Il n'est donc pas nécessaire que le courage appelle la colère à son secours. La valeur n'a besoin que d'elle-même. Autrement il faudrait dire que l'ivresse, et même la démence, lui sont utiles, puisque la démence et l'ivresse portent souvent à des actions où il paraît du courage. Ajax fut toujours brave; mais il ne le fut jamais tant que dans ses accès de fureur :

> Les Grecs pliaient; Ajax, que sa fureur entraîne,
> A fixé dans leurs rangs la victoire incertaine. [26]

En conclura-t-on qu'il est utile d'être furieux? Examinez comment on définit le courage; vous comprendrez qu'il n'a pas besoin de la colère.

XXIV. On définit le courage, une telle disposition d'esprit, qu'on accepte tout ce qu'il plaît à la loi suprême de nous faire souffrir; ou la conservation d'un jugement sain et ferme, lorsqu'il s'agit de supporter ou de repousser quelque chose qui nous paraît formidable; ou la science de mépriser les événements fâcheux, en se formant une juste idée de ce qu'ils sont, et en gardant toujours cette idée; ou, en moins de mots, comme Chrysippe, la science de ce qui est à souffrir; ou enfin, l'obéissance d'une âme forte à la loi suprême, dans les souffrances et les dangers. Cette dernière définition est encore de Chrysippe. Les trois premières sont

sed declarant communes notiones, alia magis alia. Quo modo igitur Chrysippus? Fortitudo est, inquit, scientia perferendarum rerum, vel affectio animi, in patiendo ac perferendo, summæ legi parens sine timore. Quamvis licet insectemur istos, ut Carneades solebat. Metuo, ne soli philosophi sint. Quæ enim istarum definitionum non aperit notionem nostram, quam habemus omnes de fortitudine, tectam, atque involutam? Qua aperta, quis est, qui aut bellatori, aut imperatori, aut oratori quærat aliquid, neque eos existimet sine rabie quidquam fortiter facere posse? Quid? stoici, qui omnes insipientes insanos esse dicunt, nonne ista colligunt? Remove perturbationes, maximeque iracundiam: jam videbuntur monstra dicere. Nunc autem ita disserunt, sic se dicere, omnes stultos insanire, ut male olere omne cœnum. At non semper. Commove: senties. Sic iracundus non semper iratus est. Lacesse: jam videbis furentem. Quid? ista bellatrix iracundia, quum domum rediit, qualis est cum uxore? cum liberis? cum familia? an tum quoque est utilis? Est igitur aliquid, quod perturbata mens melius possit facere, quam constans? An quisquam potest sine perturbatione mentis irasci? Bene igitur nostri, quum omnia essent in [1] moribus vitia, quod nullum erat iracundia fœdius, iracundos solos, [2] morosos nominaverunt.

XXV. Oratorem vero irasci minime decet; simu-

[1] Morbis. — [2] Morbosos.

de Sphérus, que les stoïciens croient l'homme du monde le plus habile dans l'art de bien définir. Elles se ressemblent beaucoup, et ne font toutes que développer, plus ou moins, les idées communes. Pour moi, quoique souvent je tombe sur les stoïciens, comme faisait Carnéade, j'ai bien peur qu'il n'y ait qu'eux de philosophes; car, de toutes ces définitions, y en a-t-il une seule qui ne rende parfaitement l'idée confuse que nous avons en nous-mêmes du courage? Et quand cette idée est bien débrouillée, la colère paraît-elle nécessaire au guerrier, au général, à l'orateur? les croira-t-on incapables d'agir comme il faut, si la rage ne les anime. Les stoïciens eux-mêmes, avec leur principe, que tout homme qui n'est pas sage est furieux, ne pensent-ils pas comme nous? Retranchez les passions, et surtout la colère, leurs maximes paraîtront insoutenables. Mais voici comme ils raisonnent: Nous disons qu'il n'y a point de fou qui ne soit furieux, comme on dit qu'il n'y a point de boue qui n'exhale une mauvaise odeur. Quelquefois la boue ne sent point: remuez-la, vous le saurez. Et de même, un homme colère paraît tranquille dans certains moments: heurtez-le, vous allez le voir en fureur. Mais, dites-moi, cette colère que vous donnez au guerrier, le suivra-t-elle chez lui, auprès de sa femme, au milieu de ses enfants, de ses esclaves? là aussi lui sera-t-elle utile? Une âme troublée vaudrait donc quelquefois mieux qu'une âme calme? Et le trouble de l'âme n'est-il pas inséparable de la colère? C'est donc avec raison que nos Romains voyant que tous les vices sont dans les *mœurs*, et qu'il n'y a point de vice plus hideux que la colère, ont donné particulièrement aux hommes colères le nom de *moroses*. [27]

XXV. Quant à l'orateur [28], il ne lui sied nullement de

lare non dedecet. An tibi irasci tum videmur, quum quid in causis acrius et vehementius dicimus? Quid? quum jam rebus transactis et præteritis orationes scribimus, num irati scribimus?

[1] Et quis hoc animadvertit? Vincite,

num aut egisse unquam iratum Æsopum, aut scripsisse existimamus iratum Attium? Aguntur ista præclare, et ab oratore quidem melius, si modo est orator, quam ab ullo histrione; sed aguntur leniter, et mente tranquilla.

Libidinem vero laudare, cujus est libidinis? Themistoclem mihi et Demosthenem profertis; additis Pythagoram, Democritum, Platonem. Quid? vos studia, libidinem vocatis? quæ vel optimarum rerum, ut ea sunt, quæ profertis, sedata tamen et tranquilla esse debent. Jam ægritudinem laudare, unam rem maxime detestabilem, quorum est tandem philosophorum? At commode dixit Afranius,

Dummodo doleat aliquid, doleat quod lubet.

Dixit enim de adolescente perdito ac dissoluto; nos autem de constanti viro ac sapienti quærimus. Et quidem ipsam illam iram centurio habeat, aut signifer, vel ceteri, de quibus dici non necesse est, ne rhetorum aperiamus mysteria. Utile est enim

[1] *Al.* Ecquis.

se mettre en colère ; il lui sied quelquefois de le feindre. Pensez-vous que je sois en courroux toutes les fois qu'il m'arrive de hausser le ton et de m'échauffer ? Pensez-vous que l'affaire étant jugée, et absolument finie, s'il m'arrive d'écrire mon plaidoyer, je sois en courroux la plume à la main ? Ésopus [29] y était-il en prononçant ce vers,

Et quis hoc animadvertit ? Vincite ;

ou Attius en l'écrivant ? Un orateur, qui sera vraiment orateur, en prononçant de telles paroles, aura encore plus de véhémence qu'un comédien ; mais sans passion, et toujours de sang-froid.

Pour louer la cupidité, comme font les péripatéticiens, ne faut-il pas qu'elle les aveugle ? Prenez-vous donc pour des branches de la cupidité les nobles inspirations qui ont enflammé les grands hommes, dont vous citez les noms, Thémistocle, Démosthène, Pythagore, Démocrite, Platon ? Mais les plus hautes pensées, telles que celles-là, ne doivent rien prendre sur la tranquillité de l'esprit. A l'égard de la tristesse, qui est la chose du monde la plus détestable, comment des philosophes en font-ils l'éloge ? Qu'on approuve, si l'on veut, le mot d'Afranius :

Tu te dis malheureux ! c'est un bonheur pour toi.

Il parle d'un jeune homme plongé dans la débauche ; mais ici nous examinons ce qui peut convenir à un homme sage. Même en blâmant la colère, je n'ai pas voulu l'interdire à un centurion, à un officier subalterne, à quelques autres encore, dont je ne dirai rien pour ne pas découvrir les mystères des rhéteurs [30]. Que celui-là s'abandonne aux mouvements de l'âme, qui ne peut

uti motu animi, qui uti ratione non potest; nos autem, ut testificor sæpe, de sapiente quærimus.

XXVI. At etiam æmulari utile est, obtrectare, misereri. Cur misereare potius, quam feras opem, si id facere possis? An sine misericordia liberales esse non possumus? Non enim suscipere ipsi ægritudines propter alios debemus; sed alios, si possumus, levare ægritudine. Obtrectare vero alteri, aut illa vitiosa æmulatione, quæ rivalitati similis est, æmulari, quid habet utilitatis, quum sit æmulantis, angi alieno bono, quod ipse non habeat; obtrectantis autem, angi alieno bono, quod id etiam alius habeat? [1] Qui id approbari possit, te ægritudinem suscipere pro experientia, si quid habere velis? Nam solum habere velle, summa dementia est.

Mediocritates autem malorum quis laudare recte possit? Quis enim potest, in quo libido cupiditasve sit, non libidinosus et cupidus esse? in quo ira, non iracundus? in quo angor, non anxius? in quo timor, non timidus? Libidinosum igitur, et cupidum, et iracundum, et anxium, et timidum censemus esse sapientem? De cujus excellentia multa quidem dici quamvis fuse lateque possint; sed brevissime illo modo, sapientiam esse rerum divinarum et humanarum scientiam, cognitionemque, quæ cujusque rei causa sit. Ex quo efficitur, ut divina imitetur, humana omnia inferiora virtute ducat. In hanc tu igitur, tanquam in mare, quod est ventis subjectum, perturbationem cadere tibi dixisti videri? Quid

[1] Quis id approbare.

suivre la raison ; mais ici, je le répète, nous parlons du sage.

XXVI. On nous vante l'utilité de la pitié et de la jalousie. Au lieu d'avoir pitié d'un malheureux, que ne l'assistez-vous, si vous pouvez ? A-t-on besoin d'être touché, pour être libéral ? Votre devoir, quand vous voyez quelqu'un dans la peine, ce n'est pas de la partager avec lui, c'est de l'en délivrer, si vous en êtes le maître. Que sert la rivalité, la jalousie ? A quoi bon se chagriner, ou de ce qu'un autre jouit d'un bien qui nous manque, ou de ce qu'il jouit, comme nous, d'un bien dont nous voudrions jouir seuls ? Pour celui qui nous manque, ne vaut-il pas mieux travailler à l'acquérir nous-mêmes, que de l'envier tristement ? Pour celui qui nous est commun avec d'autres, vouloir en jouir seul est le comble de la folie.

Mais peut-on amener ce qui est mauvais à une sorte de médiocrité qui le rende bon ? Quelque brèche que fassent dans notre cœur la volupté, la cupidité, la colère, la tristesse, la crainte, n'en disposeront-elles pas à leur gré ? Un homme donc, qui sera voluptueux, avide, emporté, chagrin, pusillanime, vous le croirez un homme sage ? Qu'on doit bien se faire une autre idée de la sagesse ! Pour me renfermer dans ce peu de mots, je dirai que la sagesse est la science des choses divines et humaines, et la connaissance de leurs causes. Il en résulte que le sage imite la Divinité, et met bien au-dessous de la vertu tout ce qu'il y a d'humain sur la terre. Voilà ce que fait le sage ; et comment donc l'avez-vous soupçonné de pouvoir être le jouet des passions, ainsi que la mer l'est des vents ? Qu'y aurait-il qui pût l'émouvoir, l'ébranler ? Un événement subit et imprévu ?

est, quod tantam gravitatem constantiamque perturbet? an improvisum aliquid, aut repentinum? Quid potest accidere tale, [1] et cui nihil, quod homini evenire possit? Nam quod aiunt, nimia resecari oportere, naturalia relinqui: quid tandem potest esse naturale, quod idem nimium esse possit? Sunt enim omnia ista ex errorum orta radicibus. Quæ evellenda et extrahenda penitus, non circumcidenda, nec amputanda sunt.

XXVII. Sed quoniam suspicor, te non tam de sapiente, quam de te ipso quærere (illum enim putas omni perturbatione esse liberum, te vis); videamus, quanta sint, quæ a philosophia remedia morbis animorum adhibeantur. Est enim quædam medicina certe: nec tam fuit hominum generi infensa atque inimica natura, ut corporibus tot res salutares, animis nullam invenerit. De quibus hoc etiam est merita melius, quod corporum adjumenta adhibentur extrinsecus, animorum salus inclusa in his ipsis est. Sed quo major est in eis præstantia, et divinior, eo majore indigent diligentia. Itaque bene adhibita ratio cernit, quid optimum sit; neglecta, multis implicatur erroribus. Ad te igitur mihi jam convertenda omnis oratio est. Simulas enim quærere te de sapiente; quæris autem fortasse de te.

Earum igitur perturbationum, quas exposui, variæ sunt curationes. Nam neque omnis ægritudo una ratione sedatur. Alia est enim lugenti, alia

[1] *Wopkens, Lect. Tull.*, I, 17, *conjicit* ei. *Wolf. e vett. edd.* ei, cui nihil, quod homini evenire possit, non præmeditatum sit?

Mais, quand on connaît tout ce qui peut arriver à l'homme, n'est-on pas préparé à tout? Ceux qui disent qu'il faut retrancher ce qu'il y a d'excessif dans les passions, et en conserver ce qu'il y a de naturel, ne considèrent pas que la nature n'est l'auteur de rien qui puisse être poussé à l'excès. Aussi toutes les passions sont-elles des productions de l'erreur; et ce n'est pas assez de les émonder, de les élaguer, il faut en arracher jusqu'à la racine.

XXVII. Mais peut-être qu'en m'engageant à traiter cette question, vous avez moins songé au sage qu'à vous-même: persuadé qu'il est exempt de passions, vous voulez lui ressembler. Voyons donc quels puissants remèdes nous enseigne la philosophie pour les maladies de l'âme. Il y en a sans doute, et la nature, qui a créé tant de choses salutaires au corps, n'a point été assez cruelle, assez ennemie de l'homme, pour que son âme fût privée de tout secours. Elle l'a même d'autant plus favorisée, que les secours physiques sont hors de lui, au lieu que les remèdes de l'âme sont en elle-même. Mais plus elle est d'un ordre supérieur, plus elle demande d'attention. Consultez la raison, ses lumières seront toujours sûres: négligez-la, vous embrasserez mille erreurs. C'est donc à vous personnellement que s'adresse la suite de mon discours. Aussi-bien pourriez-vous, dans la thèse que vous m'avez proposée, n'avoir songé qu'à vous.

Les passions étant différentes, comme je l'ai montré, il y a différentes manières de les combattre. Un seul et même remède ne serait pas efficace contre la pitié, contre l'envie, contre la douleur que cause la mort d'un ami. Et d'ailleurs, de quelque espèce que soit une passion,

miseranti, alia invidenti adhibenda medicina. Est etiam in omnibus quatuor perturbationibus illa distinctio : utrum ad universam perturbationem, quæ est aspernatio rationis, aut appetitus vehementior; an ad singulas, ut ad metum, libidinem, reliquasque melius adhibeatur oratio : et, utrum [1] illud non videatur ægre ferendum, ex quo suscepta sit ægritudo, an omnium rerum tollenda omnino ægritudo : ut, si quis ægre ferat, se pauperem esse, idne disputes, paupertatem malum non esse, an hominem ægre ferre nihil oportere. Nimirum hoc melius : ne, si forte de paupertate non persuaseris, sit ægritudini concedendum : ægritudine autem sublata, propriis rationibus, quibus heri usi sumus, quodam modo etiam paupertatis malum tollitur.

XXVIII. Sed omnis ejusmodi perturbatio, animi placatione abluatur illa quidem, quum doceas, nec bonum illud esse, ex quo lætitia, aut libido oriatur; nec malum, ex quo aut metus, aut ægritudo : verum tamen hæc est certa et propria sanatio, si doceas, ipsas perturbationes per se esse vitiosas, nec habere quidquam aut naturale, aut necessarium : ut ipsam ægritudinem leniri videmus, quum objicimus mœrentibus imbecillitatem animi effeminati, quumque eorum gravitatem constantiamque laudamus, qui non turbulente humana patiantur. Quod quidem solet eis etiam accidere, qui illa mala esse censent, ferenda tamen æquo animo arbitrantur.

[1] Illudne.

il faut examiner lequel sera le plus avantageux, ou de l'attaquer en général, comme étant un mépris de la raison, et un appétit déréglé ; ou de l'attaquer en particulier, comme étant telle ou telle passion, la crainte, la volupté ; ainsi du reste. On jugera, de plus, lequel vaut mieux, ou de faire voir par exemple que telle chose qui donne du chagrin ne mérite pas d'en donner, ou de combattre toute espèce de chagrin. Voilà quelqu'un de triste, parce qu'il est pauvre : faut-il chercher à lui faire entendre, ou que la pauvreté n'est point un mal, ou qu'il n'y a rien dont il soit permis de s'attrister ? Je croirais ce dernier parti le plus sûr, parce que si vous ne persuadez pas cet homme sur l'article de la pauvreté, vous lui laissez toute sa tristesse ; au lieu que si vous lui prouvez, comme je fis hier, qu'il ne faut s'affliger de rien, sa pauvreté n'est plus un mal pour lui.

XXVIII. Toute passion, il est vrai, sera fort soulagée par cette réflexion, que les biens qui sont l'objet de la joie ou de la cupidité, ne sont pas de vrais biens ; et que les maux qui sont l'objet de la tristesse ou de la crainte, ne sont pas de vrais maux. Il y a cependant un spécifique encore plus certain ; c'est de faire bien comprendre qu'il n'y a point de passion qui ne soit essentiellement mauvaise, ni qu'on puisse croire inspirée par la nature, ou commandée par une sorte de nécessité. Ne voyons-nous pas qu'en effet, pour rappeler le calme dans le cœur d'une personne affligée, souvent il suffit de lui représenter son peu de courage, ou de faire en sa présence l'éloge de ceux qui conservent, dans les plus tristes situations, une fermeté inébranlable ? Les exemples n'en sont pas rares, même parmi les personnes qui croient que ces

Putat aliquis, esse voluptatem bonum; alius autem, pecuniam: tamen et ille ab intemperantia, et hic ab avaritia avocari potest. Illa autem altera ratio et oratio, quæ simul et opinionem falsam tollit, et ægritudinem detrahit, est ea quidem [1] subtilior, sed raro proficit, neque est ad vulgus adhibenda. Quædam autem sunt ægritudines, quas levare illa medicina nullo modo possit: ut si quis ægre ferat, nihil in se esse virtutis, nihil animi, nihil officii, nihil honestatis; propter mala is quidem angatur, sed alia quædam sit ad eum admovenda curatio, et talis quidem, quæ possit esse omnium, etiam de ceteris rebus discrepantium philosophorum. Inter omnes enim convenire oportet, commotiones animorum, a recta ratione aversas, esse vitiosas, ut, etiam si [2] mala sint illa, quæ metum, ægritudinemve; [3] bona, quæ cupiditatem, lætitiamve moveant, tamen sit vitiosa ipsa commotio. Constantem enim quemdam volumus, sedatum, gravem, humana omnia prementem, illum esse, quem magnanimum et fortem virum dicimus. Talis autem nec mœrens, nec timens, nec cupiens, nec gestiens esse quisquam potest. Eorum enim hæc sunt, qui eventus humanos superiores, quam suos animos esse ducunt.

XXIX. Quare omnium philosophorum, ut ante dixi, una ratio est medendi, ut nihil, quale sit illud, quod perturbet animum, sed de ipsa sit perturbatione dicendum. Itaque primum in ipsa cupiditate, quum id solum agitur, ut ea tollatur, non

[1] Utilior. — [2] Nec mala. — [3] Nec bona.

sortes d'accidents sont de vrais maux, mais qu'il faut les souffrir patiemment. Un homme est voluptueux, l'autre est avare. Or, la preuve que ce n'est ni la nature, ni aucune sorte de nécessité qui les engage à être tels, c'est qu'on peut retirer celui-ci de son avarice, et celui-là de ses voluptés. Cette autre manière d'attaquer les passions, en détruisant les préjugés d'où elles partent, est bien la plus ingénieuse; mais rarement elle réussit, et il ne faudrait pas l'employer avec le vulgaire. Il y a même des cas où elle porterait à faux. Car si j'étais chagrin, par exemple, de ne voir en moi ni vertu, ni courage, ni honneur, ni probité [31], on ne pourrait pas me dire que ce qui me chagrine n'est pas un mal réel. Il faudrait donc, pour me guérir, avoir recours à un autre remède que toutes les autres sectes pussent approuver. Or, il n'en est pas qui ne convienne que toute émotion de l'âme, contraire à la raison, est vicieuse. Quand donc il serait vrai que l'objet de la cupidité ou de la joie fût un bien réel, et que l'objet de la crainte ou de la tristesse fût un mal réel, il n'en serait pas moins vrai que l'émotion causée par ces objets serait vicieuse. Car l'homme que nous tenons pour magnanime et pour courageux doit être tranquille, inébranlable, supérieur à tous les hasards : ce qui est incompatible avec la tristesse, la crainte, la cupidité, la joie folle, puisqu'une âme où elles trouvent à se glisser est évidemment plus faible que la fortune.

XXIX. Voilà pourquoi les philosophes, comme je l'ai déjà dit, ont tous à cet égard une seule et même méthode, qui est, non d'examiner la qualité de ce qui trouble l'âme, mais d'attaquer le trouble même. Il s'agit uniquement d'éteindre la cupidité dans mon cœur : ne vous arrêtez donc point à me prouver que ce qui l'allume n'est

est quærendum, bonum illud, necne sit, quod libidinem moveat: sed libido ipsa tollenda est; ut, sive, quod honestum est, id sit summum bonum, sive voluptas, sive horum utrumque conjunctum, sive illa tria genera bonorum, tamen, etiam si virtutis ipsius vehementior appetitus sit, eadem sit omnibus ad deterrendum adhibenda oratio. Continet autem omnem sedationem animi, humana in conspectu posita natura: quæ quo facilius expressa cernatur, explicanda est oratione communis conditio, lexque vitæ. Itaque non sine causa, quum Orestem fabulam doceret Euripides, primos tres versus revocasse dicitur Socrates:

Neque tam terribilis ulla fando [1] oratio est,
Nec sors, nec ira cœlitum invectum malum,
Quod non natura humana patiendo efferat.

Est autem utilis ad persuadendum, ea, quæ acciderint, ferri et posse, et oportere, enumeratio eorum, qui tulerunt. Etsi ægritudinis sedatio et hesterna disputatione explicata est, et in Consolationis libro, quem in medio (non enim sapientes eramus) mœrore et dolore conscripsimus: quodque vetat Chrysippus, ad recentes quasi tumores animi, remedium adhibere, id nos fecimus, naturæque vim attulimus, ut magnitudini medicinæ doloris magnitudo concederet.

XXX. Sed ægritudini, de qua satis est disputatum, finitimus est metus. De quo pauca dicenda

[1] *Boherius conjicit* occasio; *Ernest. ediderat* ratio, *metro repugnante.* Oratio *reddit* ἔπος *versus Euripidei.*

pas un bien véritable; mais allez droit à ma cupidité, et ôtez-la moi. Que le souverain bien consiste dans la vertu, ou dans la volupté, ou dans un mélange de l'une et de l'autre, ou dans l'honnête, l'agréable et l'utile joints ensemble, peu nous importe ici, puisque la cupidité, eût-elle pour objet la vertu même, ne laisse pas d'être un mouvement déréglé, qui ne mérite pas moins d'être réprimé que s'il avait un autre objet. Pour nous calmer l'âme, il suffit de nous mettre devant les yeux ce que nous sommes, quelle est la loi universelle du genre humain, à quelles conditions la vie nous a été donnée. Aussi Socrate, lorsqu'il entendit l'*Oreste* d'Euripide, s'en fit répéter les trois premiers vers : [32]

> Il n'est point de malheur, point de revers funeste,
> Point de fléau lancé par le courroux céleste,
> Dont les tristes mortels ne portent le fardeau.

Un autre moyen encore de persuader aux hommes qu'ils peuvent et doivent souffrir patiemment, c'est de leur faire l'énumération de ceux qui ont passé sans faiblesse par de semblables épreuves. Mais je renvoie, sur ce sujet, au discours que vous entendîtes hier, et à mon livre *de la Consolation*. J'écrivis ce livre dans le fort de ma douleur; sans doute alors je n'étais pas un sage. Je fis ce que défend Chrysippe : je voulus fermer une plaie encore trop récente, et je forçai la nature, pour que la violence du remède l'emportât sur la violence du mal.

XXX. Sans revenir donc à la tristesse, puisque j'en ai suffisamment parlé, disons un mot de la crainte. Il y a un grand rapport entre les deux, l'une étant l'effet du mal présent, et l'autre du mal futur. Aussi quelques uns

sunt. Est enim metus, ut ægritudo, præsentis; sic ille, futuri mali. Itaque nonnulli ægritudinis partem quamdam, metum esse dicebant. Alii autem metum, præmolestiam appellabant, quod [1] esset quasi dux consequentis molestiæ. Quibus igitur rationibus instantia feruntur, eisdem contemnuntur sequentia. Nam videndum est in utrisque, ne quid humile, summissum, molle, effeminatum, fractum, abjectumque faciamus. Sed quanquam de ipsius metus inconstantia, imbecillitate, levitate dicendum est : tamen multum prodest, ea, quæ metuuntur, ipsa contemnere. Itaque, sive casu accidit, sive consilio, percommode factum est, quod eis de rebus, quæ maxime metuuntur, de morte et de dolore, primo et proximo die, disputatum est. Quæ si probata sunt, metu magna ex parte liberati sumus.

XXXI. Ac de malorum opinione, hactenus. Videamus nunc de bonorum, id est, de lætitia et de cupiditate. Mihi quidem in tota ratione ea, quæ pertinet ad animi [2] perturbationes, una res videtur causam continere, omnes eas esse in nostra potestate, omnes judicio susceptas, omnes voluntarias. Hic igitur error est eripiendus, hæc detrahenda opinio : atque, ut, in malis opinatis, tolerabilia; sic, in bonis, sedatiora sunt efficienda ea, quæ magna et lætabilia dicuntur. Atque hoc quidem commune malorum et bonorum : ut, si jam difficile sit persuadere, nihil earum rerum, quæ per-

[1] Est. — [2] Perturbationem.

ne regardent-ils la crainte que comme une branche de la tristesse, et ils l'appellent son avant-courrière, ou une tristesse anticipée. Or, les mêmes raisons qui nous donnent de la patience dans les maux présents, nous donnent du mépris pour les maux futurs. Gardons-nous, dans l'un et dans l'autre cas, de nous permettre rien de bas, rien d'abject, rien d'efféminé, rien de honteux. Songeons que l'inconstance, la pusillanimité, la légèreté, sont les causes les plus ordinaires de la crainte; et surtout, considérons que ce qui paraît formidable est vraiment digne de mépris. Ainsi, soit hasard, soit dessein, c'est toujours fort à propos que nous avons parlé, dans nos deux premières conférences, des deux choses qu'on appréhende le plus, la mort et la douleur. Si ce que je vous en ai dit vous a convaincu, la guérison de la crainte est bien avancée.

XXXI. Je viens de traiter des passions qui sont excitées par des maux apparents. Passons à la cupidité et à la joie folle, qui ont pour objet des biens d'opinion. Selon moi, de quelque passion que l'on entreprenne de se guérir, l'essentiel consiste à bien comprendre qu'elles sont toutes en notre pouvoir, toutes sorties de notre idée, toutes volontaires. Revenons de nos préjugés, rejetons loin de nous ces fausses opinions; et nos prétendus maux, de même que nos prétendus biens, feront sur nous une impression moins vive. Cela est vrai pour l'un comme pour l'autre. Si cependant il arrive qu'on ait affaire à un esprit trop prévenu, qui ne peut croire que les objets de ses passions ne soient pas de vrais biens et de vrais maux, il faut tenter d'autres remèdes qui conviennent au genre de sa maladie. Le chagrin, la timidité,

turbent animum, aut in bonis, aut in malis esse habendum, tamen alia ad alium motum curatio sit adhibenda, aliaque ratione malivolus, alia amator, alia rursus anxius, alia timidus, corrigendus. Atque erat facile, sequentem eam rationem, quæ maxime probatur de bonis et malis, negare unquam lætitia affici posse insipientem, quod nihil unquam haberet boni. Sed loquimur nunc more communi. Sint sane ista bona, quæ putantur, honores, divitiæ, voluptates, cetera : tamen in eis ipsis potiundis exsultans gestiensque lætitia turpis est : ut, si ridere concessum sit, vituperetur tamen cachinnatio. Eodem enim vitio est effusio animi in lætitia, quo, in dolore, contractio; eademque levitate cupiditas est in appetendo, qua lætitia, in fruendo; et ut nimis afflicti molestia, [1] sic nimis elati lætitia jure judicantur leves. Et quum invidere, ægritudinis sit; malis autem alienis voluptatem capere, lætitiæ : utrumque immanitate, et feritate quadam proponenda, castigari solet. Atque ut [2] confidere decet, timere non decet : sic gaudere decet, lætari non decet; quoniam docendi causa a gaudio lætitiam distinguimus. Illud jam supra diximus, contractionem animi recte fieri nunquam posse, elationem posse. Aliter enim Nævianus ille gaudet Hector :

Lætus sum
Laudari me abs te, pater, laudato viro.

[1] Sic animi. — [2] *Vox mendosa : conjiciunt vel* cavere, *vel* diffidere, *vel, quod magis placet,* consulere.

l'amour, le penchant à nuire, se traitent différemment. Dans l'opinion que j'ai suivie, comme la plus raisonnable, sur la nature des biens et des maux, il est aisé de faire voir qu'un fou, n'ayant point de véritable bien, ne peut avoir de véritable joie. Mais présentement je conforme mon langage aux idées communes. Je vous laisse prendre pour des biens les honneurs, les richesses, les plaisirs et le reste. De là il ne s'ensuit point que celui qui en jouit puisse honnêtement se livrer à une joie sans bornes. Il est permis de rire; mais de grands éclats de rire sont indécents. Un cœur dilaté par un excès de joie n'est pas moins hors de son état naturel que s'il était resserré par le chagrin. Les désirs ardents, et la joie excessive dans la possession de ce qu'on a désiré, sont opposés l'un comme l'autre à cette égalité d'âme où la nature nous veut. Il y a faiblesse dans le chagrin, et légèreté dans la joie. C'est une espèce de chagrin que l'envie; c'est une joie détestable que le plaisir qu'on a du mal d'autrui : pour vous préserver de tous les deux, il ne faut que songer à quel point ils sont barbares, et contre l'humanité. Mais, comme en condamnant la crainte on loue la précaution, de même, en blâmant une joie outrée, on approuve une joie douce et tranquille. En effet, je l'ai déjà dit*, le resserrement de l'âme est toujours opposé à la raison ; mais l'épanouissement n'est mauvais que lorsqu'il va trop loin. Une joie douce et raisonnable, c'est, par exemple, celle d'Hector, dans Névius :

. . . . Quelle joie, ô mon père, ô mon maître,
D'être loué par vous, qui méritez de l'être !

* Voyez ci-dessus, chap. 6

Aliter ille apud Trabeam :

Læna delinita argento nutum observavit meum,
Quid velim, quid studeam : adveniens digito impellam januam;
Fores patebunt. De improviso Chrysis ubi me adspexerit,
Alacris obviam mihi veniet, complexum exoptans meum,
Mihi se dedet.

Quam hæc pulchra putet, ipse jam dicet :

Fortunam ipsam anteibo fortunis meis.

XXXII. Hæc lætitia quam turpis sit, satis est diligenter attendentem penitus videre. Et ut turpes sunt, qui efferunt se lætitia tum, quum fruuntur venereis voluptatibus : sic flagitiosi, qui eas inflammato animo concupiscunt. Totus vero iste, qui vulgo appellatur amor (nec, hercule, invenio, quo nomine alio possit appellari), tantæ levitatis est, ut nihil videam, quod putem conferendum. Quem Cæcilius,

. . . . Deum qui non summum putet,
Aut stultum, aut rerum esse imperitum existimet :
Cui in manu sit, quem esse dementem velit,
Quem sapere, quem insanire, quem in morbum injici;
Quem contra amari, quem arcessier, expeti quem.

O præclaram emendatricem vitæ, poeticam! quæ amorem, flagitii et levitatis auctorem, in concilio deorum collocandum putet. De comœdia loquor quæ, si hæc flagitia non probaremus, nulla esset omnino. Quid ait ex tragœdia princeps ille Argonautarum?

Tu me amoris magi', quam honoris [1] servavisti gratia.

[1] Servasti.

Telle n'est point la joie de cet amant, dans Trabéa :

J'ai séduit par mon or la vieille gouvernante :
Elle m'observe, elle suit tous mes pas.
Déjà je vois s'ouvrir la porte obéissante ;
J'entre, et soudain Chrysis impatiente
Vient chercher mes baisers, et tombe dans mes bras ;
Elle est à moi !

Que cela lui paraît beau ! aussi se croit-il

Plus fortuné cent fois que la fortune même.

XXXII. Un peu de réflexion ne fait que trop voir la honte d'une semblable joie. Mais, puisqu'il est honteux de la témoigner, il y a donc du crime à la désirer avec transport. Enfin, tout ce qui s'appelle communément *amour* (car il faut bien l'appeler par son nom), tout cela s'accorde si peu avec la gravité et la sagesse, que je n'y vois rien de plus opposé. Écoutez cependant Cécilius :

Amour, sur tout ce qui respire,
Étend son redoutable empire ;
Nos destins sont entre ses mains,
Il donne la mort ou la vie :
C'est ce dieu qui fait des humains
Ou la sagesse ou la folie.

O l'excellente école pour les mœurs, que la poésie, qui met ainsi l'amour au nombre des dieux, l'amour, auteur de tant d'extravagances et de tant de crimes ! Je parle de la comédie, qui deviendrait nulle, si l'on ne prenait plaisir à ces infamies. Mais la tragédie elle-même, quel langage prête-t-elle au chef des Argonautes ?

L'amour, et non l'honneur, t'a fait sauver ma vie.

Quid ergo? hic amor Medeæ quanta miseriarum excitavit incendia! Atque ea tamen apud alium poetam patri dicere audet, se conjugem habuisse

Illum, amor quem dederat, qui plus pollet, potiorque est patre.

XXXIII. Sed poetas ludere sinamus, quorum fabulis in hoc flagitio versari ipsum videmus Jovem. Ad magistros virtutis, philosophos veniamus : qui amorem negant stupri esse, et in eo litigant cum Epicuro, non multum, ut opinio mea fert, mentiente. Quis est enim iste amor amicitiæ? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem? Mihi quidem hæc in Græcorum gymnasiis nata consuetudo videtur; in quibus isti liberi, et concessi sunt amores. Bene ergo Ennius :

Flagitii principium est nudare inter civis corpora.

Qui ut sint, quod fieri posse video, pudici, solliciti tamen et anxii sunt; eoque magis, quod se ipsi continent et coercent. Atque, ut muliebres amores omittam, quibus majorem licentiam natura concessit : quis aut de Ganymedis raptu dubitat, quid poetæ velint; aut non intelligit, quid apud Euripidem et loquatur et cupiat Laius? quid denique homines doctissimi et summi poetæ de [1] se ipsi, et carminibus edant et cantibus? Fortis vir in sua republica cognitus, quæ de juvenum amore [2] scripsit Alcæus? Nam Anacreontis quidem tota poesis est amatoria. Maxime vero omnium flagrasse amore

[1] Se ipsis. — [2] Scribit.

dit-il à Médée. Quel amour que celui de cette femme! qu'il a causé de funestes incendies! Et elle ose encore, dans un autre poète, dire à son père :

> Oui, j'ai suivi l'époux
> Que me donnait l'amour, plus fort, plus saint que vous.

XXXIII. Mais laissons les poètes s'égayer, eux, dont les récits mensongers n'ont pas épargné ces honteuses faiblesses à Jupiter lui-même. Venons aux philosophes, aux maîtres de la vertu. Ils nient que l'amour ait la jouissance pour objet : en quoi Épicure n'est pas de leur avis; et je crois qu'Épicure a raison. Quel est, en effet, cet amour d'amitié ? Pourquoi ne s'attache-t-il ni à un jeune homme laid, ni à un beau vieillard ? Je m'imagine que ce goût a pris naissance dans les gymnases des Grecs, où il est toléré. Aussi notre Ennius dit-il très bien :

> Ces gymnases honteux sont l'école du vice.

Quand même ces sortes d'attachements n'auraient rien de grossier, ce que je ne crois pas impossible, du moins est-il certain qu'ils prennent sur la tranquillité du cœur; et d'autant plus, qu'ils se réduisent à de purs sentiments. Mais rarement s'y réduisent-ils; car, sans parler ici de l'amour des femmes, qui est bien plus autorisé de la nature, ne voit-on pas aisément ce que les poètes veulent dire par l'enlèvement de Ganymède ? y a-t-il rien de plus clair que le langage de Laïus, dans Euripide ? avec quelle licence de très savants hommes et de grands poètes n'ont-ils pas consacré leurs chants à ces passions déréglées ? Alcée, ce courageux citoyen de Mitylène, quels amours ses poëmes ne nous révèlent-ils pas ? Pour Anacréon, toutes ses poésies sont des poésies amoureuses. Dans celles d'Ibycus de Rhégium, la passion nous

Rheginum Ibycum, apparet ex scriptis. Atque horum omnium libidinosos esse amores videmus.

XXXIV. Philosophi [1] sumus exorti, et auctore quidem nostro Platone, quem non injuria Dicæarchus accusat, qui amori auctoritatem tribueremus. Stoici vero et sapientem amaturum esse dicunt; et amorem ipsum, conatum amicitiæ faciundæ ex pulchritudinis specie definiunt. Qui si quis est in rerum natura sine sollicitudine, sine desiderio, sine cura, sine suspirio : sit sane. Vacat enim omni libidine. Hæc autem de libidine oratio est. Sin autem est aliquis amor, ut est certe, qui nihil absit aut non multum ab insania, qualis in Leucadia est :

Si quidem sit quisquam deus, cui ego sim curæ.

At id erat deis omnibus curandum, quemadmodum hic frueretur voluptate amatoria.

Heu me infelicem!

Nihil verius. Probe et ille,

Sanusne es, qui temere lamentare ?

Sic insanus videtur etiam suis. At quas tragœdias [2] efficit ?

Te, Apollo sancte, fer opem; teque, omnipotens Neptune, invoco;
Vosque adeo, venti.

Mundum totum se ad amorem suum sublevandum conversurum putat; Venerem unam excludit, [3] ut iniquam :

Nam quid ego te appellem, Venus ?

[1] *Boherius conj.* sunt mox — tribuerint nimis. — [2] Effecit. — [3] *Turneb. Adversar.*, VII, 18, *conjicit* ut nequam. *Nihil frigidius.*

semble encore plus ardente et plus vive. Croirons-nous que tous ces amours fussent dégagés des sens?

XXXIV. Parmi les philosophes, que dirai-je de notre école [33], qui semble avoir autorisé l'amour? et cela, d'après notre Platon, à qui là-dessus Dicéarque fait des reproches que je trouve bien fondés. Il n'y a pas jusqu'aux stoïciens qui n'avouent que le sage peut aimer [34]; et ils veulent qu'on entende simplement par *amour*, l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Pour moi, puisqu'il ne s'agit ici que de ce qui peut troubler l'âme, supposé qu'il y ait dans le monde un amour qui ne donne point de souci, point d'inquiétude, et qui ne cause ni désirs, ni soupirs, je ne le blâmerai pas; mais l'amour tel que nous le voyons, qui est la folie même, ou approche fort de la folie, comment ne pas le blâmer? Vous entendez dans la *Leucadienne*: [35]

> Ah! s'il est quelque dieu qui s'intéresse à moi! [36]

Oui, vraiment, les dieux ont tort de ne pas s'empresser tous à payer son amour par le plaisir!

> Que je suis malheureux!

Rien de plus vrai. On lui dit avec raison:

> Es-tu fou de pleurer sans vouloir rien entendre?

Ainsi, ses amis mêmes le croient fou. Mais comme il prend le ton tragique!

> Exauce-moi, Neptune! Apollon, je t'implore!
> Vents, écoutez ma voix!

Il croit que tout l'univers va conspirer au succès de son amour. Il n'excepte que Vénus, qu'il regarde comme son ennemie:

> Vénus, à t'implorer je perdrais ma prière.

Eam præ libidine negat curare quidquam. Quasi vero ipse non propter libidinem tanta flagitia et faciat, et dicat.

XXXV. Sic igitur affecto hæc adhibenda curatio est, ut et illud, quod cupiat, ostendat quam leve, quam contemnendum, quam nihil sit omnino, quam facile vel aliunde, vel alio modo perfici, vel omnino negligi possit. Abducendus est etiam nonnunquam ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpe curandus est. Etiam novo quodam amore veterem amorem tanquam clavo clavum ejiciundum putant. Maxime autem admonendus, quantus sit furor amoris. Omnibus enim ex animi perturbationibus est profecto nulla vehementior : ut, si jam ipsa illa accusare nolis, stupra dico, et corruptelas, et adulteria, incesta denique, quorum omnium accusabilis est turpitudo : sed ut hæc omittas, perturbatio ipsa mentis in amore, fœda per se est. Nam ut illa præteream, quæ sunt furoris : hæc ipsa per sese quam habent levitatem, quæ videntur esse mediocra?

. . . . [1] Injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum. Incerta hæc si tu postules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quam si des operam, ut cum ratione insanias.

Hæc inconstantia, mutabilitasque mentis, quem non ipsa pravitate deterreat? Est enim illud, quod

[1] *Terent. Eunuch.*, I, 1, 14.

Il dit que cette déesse ne songe qu'à ses amours : comme s'il n'était pas lui-même tout plein de sa passion, qui le porte à dire et à faire tant de sottises.

XXXV. Si donc vous travaillez à la guérison d'un fou de cette espèce, il faut lui représenter le ridicule et le néant de ce qui allume si fort ses désirs; avec quelle facilité il peut, ou y suppléer d'ailleurs, ou s'en passer tout-à-fait. Il faut chercher à le distraire, lui donner quelque autre goût, des soucis, des affaires, des inquiétudes; il faut enfin lui faire changer de séjour, comme on change d'air un malade, dont la convalescence tire en longueur. Quelques uns aussi disent que comme un clou chasse l'autre, il faut, pour détruire une inclination, en inspirer une nouvelle. Mais le principal, c'est de bien faire sentir à un homme amoureux, dans quel abîme il se précipite; car, de toutes les passions, celle-ci est la plus orageuse. Quand même nous mettrions à part les débauches, les intrigues, les adultères, les incestes, tout ce que l'amour entraîne de crimes reconnus pour tels, et sans toucher ici aux excès où il se porte dans sa fureur, n'y a-t-il pas, dans ses effets les plus communs, et qui paraissent frivoles, une agitation d'esprit, une incertitude puérile, dont un homme devrait rougir ?

Rebuts, soupçons, débats, trève, guerre nouvelle,
Et puis nouvelle paix. Par ce portrait fidèle,
Voyez que la raison aspirerait en vain
A fixer de l'amour le manége incertain.
Quiconque entreprendrait cette pénible cure,
Voudrait extravaguer avec poids et mesure.

Puisque l'amour dérange ainsi l'esprit, comment lui donne-t-on entrée dans son cœur? Car enfin c'est une passion, qui, comme toutes les autres, vient absolu-

in omni perturbatione dicitur, demonstrandum, nullam esse nisi opinabilem, nisi judicio susceptam, nisi voluntariam. Etenim si naturalis amor esset; et amarent omnes, et semper amarent, et idem amarent, neque alium pudor, alium cogitatio, alium satietas deterreret.

XXXVI. Ira vero, quum diu perturbat animum, dubitationem insaniæ non habet; cujus impulsu exsistit etiam inter fratres tale jurgium :

Quis homo te exsuperavit unquam gentium impudentia?
— Quis autem malitia te?

Nosti quæ sequuntur. Alternis enim versibus intorquentur inter fratres gravissimæ contumeliæ : ut facile appareat, Atrei filios esse, ejus, qui meditatur pœnam in fratrem novam.

Major mihi moles, majus miscendum malum,
Qui illius acerbum cor contundam et comprimam.

Quæ igitur hæ erunt moles? audi Thyestem ipsum :

Impius hortatur me frater, ut meos malis miser
Manderem natos.

Eorum viscera apponit : quid est enim, quo non progrediatur eodem ira, quo furor? Itaque iratos proprie dicimus exisse de potestate, id est, de consilio, de ratione, de mente. Horum enim potestas in totum animum esse debet. His aut subtrahendi sunt ii, in quos impetum conantur facere, dum se ipsi colligant (quid est autem se ipsum colligere, nisi dissipatas animi partes rursum in suum locum cogere?) aut rogandi orandique sunt, ut, si quam habent ulciscendi vim, differant in tempus aliud,

ment de nous, de nos idées, de notre volonté; et la preuve que l'amour n'est point une loi de la nature, c'est qu'alors tous les hommes aimeraient, ils aimeraient toujours, ils auraient tous les mêmes inclinations, et l'on ne verrait personne fuir l'amour par honte, par raison, ou par satiété.

XXXVI. Quant à la colère, pour peu qu'elle soit de quelque durée, il est certain qu'elle ne diffère pas de la folie. Jugeons-en par la querelle de ces deux frères : [37]

> Qui jamais égala ton insolente audace?
> — Ou plutôt, tes forfaits!

Vous savez les vers suivants, où ils vomissent tour à tour les injures les plus atroces : dignes enfants de cet Atrée [38], qui, pour se venger de son frère, médite un supplice dont il n'y eut point d'exemple.

> Aujourd'hui par un trait inouï, plein d'horreur,
> Je cherche à lui porter la rage dans le cœur.

Quel fut ce trait? Vous allez l'apprendre de Thyeste :

> Un frère, de mes fils égorgés de sa main,
> A-t-il bien pu me faire un barbare festin?

Jusqu'où, en effet, la colère ne va-t-elle pas? Elle devient fureur. Aussi dit-on d'un homme en colère, qu'il ne se possède plus : ce qui signifie qu'il n'écoute plus la raison; car la raison nous rend maîtres de nous; et c'est par elle qu'on se possède. On est obligé de soustraire aux yeux d'un homme irrité les personnes à qui il en veut, et on attend qu'il se soit remis. Or, qu'est-ce que *se remettre,* si ce n'est faire que les parties de l'âme qui viennent d'être dérangées se retrouvent dans leur état naturel? On prie, on conjure cet homme irrité, de suspendre un peu sa vengeance, et de n'agir point dans

dum defervescat ira. Defervescere autem certe significat ardorem animi invita ratione excitatum. Ex quo illud laudatur Archytæ : qui quum villico factus esset iratior, « Quo te modo, inquit, accepissem, « nisi iratus essem ? »

XXXVII. Ubi sunt ergo isti, qui iracundiam utilem dicunt? potest utilis esse insania? aut naturalem? an quidquam esse potest secundum naturam, quod sit repugnante ratione? Quo modo autem, si naturalis esset ira, aut alius alio magis iracundus esset, aut finem haberet prius, quam esset [1] ulta ulciscendi libido ; aut quemquam pœniteret, quod fecisset per iram? Ut Alexandrum regem videmus, qui quum interemisset Clitum, familiarem suum, vix a se manus abstinuit. Tanta vis fuit pœnitendi. Quibus cognitis, quis est, qui dubitet, quin hic quoque motus animi, sit totus opinabilis ac voluntarius? Quis enim dubitarit, quin ægrotationes animi, qualis est avaritia, gloriæ cupiditas, ex eo, quod magni æstimetur ea res, ex qua animus ægrotat, oriantur? Unde intelligi debet, perturbationem quoque omnem, esse in opinione. Et si fidentia, id est, firma animi confisio, scientia quædam est, et opinio gravis, non temere assentiens; diffidentia quoque est metus exspectati, et impendentis mali. Et, si spes est exspectatio boni; mali exspectationem esse necesse est metum. Ut igitur metus, sic reliquæ perturbationes sunt in malo. Ergo ut constantia scientiæ, sic perturbatio erroris est. Qui autem na-

[1] Ulla.

les premiers bouillons de sa colère. Or, ces bouillons, qu'est-ce autre chose qu'un feu violent qui s'est allumé dans le cœur, au mépris de la raison ? Vous savez, à ce sujet, le mot d'Archytas [39], qui, étant irrité contre son fermier : *Comme je te traiterais*, lui dit-il, *si je n'étais pas en colère !*

XXXVII. Où sont-ils maintenant, ces philosophes qui nous donnent la colère pour un présent de la nature, et pour un présent utile ? Peut-il être utile à l'homme d'être hors de son bon sens ? Un mouvement que la raison désavoue peut-il venir de la nature ? Mais, d'ailleurs, si la colère est naturelle, pourquoi un homme y est-il plus enclin qu'un autre ? pourquoi ce désir de se venger cesse-t-il avant que de s'être satisfait ? pourquoi se repent-on d'avoir agi par colère ? témoin Alexandre, qui eut tant de regret d'avoir tué son ami Clitus, que peu s'en fallut qu'il ne se tuât lui-même. Hésiterons-nous encore à mettre cette passion au rang de toutes les autres, et par conséquent à la regarder comme un mouvement déréglé, qui vient absolument de nous et de nos fausses opinions ? Peut-on douter, en effet, que ces passions, telles que l'avarice, l'ambition, n'aient leur source dans le préjugé, qui nous en fait estimer mal à propos les objets ? C'est donc de l'opinion qu'elles naissent. Un homme vraiment éclairé, et qui jamais ne juge légèrement, se conserve une fermeté inébranlable ; mais où cette assurance n'est pas, règne une incertitude affreuse, qui perpétuellement nous promène de l'espérance à la crainte, et de la crainte à l'espérance. Penser juste [40], c'est ce qui fait l'égalité de l'âme. Penser faux, c'est ce qui la trouble. Quand on dit qu'il y a des gens portés naturellement, ou à la colère, ou à la pitié, ou à l'envie, ou à quelque autre

tura dicuntur iracundi, aut misericordes, aut invidi, aut tale quid, ii sunt constituti, quasi mala valitudine animi : sanabiles tamen. Ut Socrates dicitur, quum multa in conventu vitia collegisset in eum Zopyrus, qui se naturam cujusque ex forma perspicere profitebatur, derisus est a ceteris, qui illa in Socrate vitia non agnoscerent; ab ipso autem Socrate sublevatus, quum illa sibi [1] insita, sed ratione a se dejecta diceret. Ergo ut optima quisque valitudine affectus potest videri, [2] at natura ad aliquem morbum proclivior : sic animus alius ad alia vitia propensior. Qui autem non natura, sed culpa vitiosi esse dicuntur, eorum vitia constant e falsis opinionibus rerum bonarum ac malarum, ut sit alius ad alios motus perturbationesque proclivior. Inveteratio autem, ut in corporibus, ægrius depellitur, quam perturbatio; citiusque repentinus oculorum tumor sanatur, quam diuturna lippitudo depellitur.

XXXVIII. Sed cognita jam causa perturbationum, quæ omnes oriuntur ex judiciis opinionum et voluntatibus, sit jam hujus disputationis modus. Scire autem vos oportet, cognitis, quoad possunt ab homine cognosci, bonorum et malorum finibus, nihil a philosophia posse aut majus, aut utilius optari, quam hæc, quæ a nobis hoc quatriduo disputata sunt. Morte enim contemta, et dolore ad patiendum levato, adjunximus sedationem ægritudi-

[1] Signa. — [2] *Vulg.* ut. *Ernest. ediderat* utut.

passion, cela signifie que la constitution de leur âme, si j'ose ainsi parler, n'est pas bien saine; mais l'exemple de Socrate nous fait voir qu'elle n'est pas incurable. Zopyre, qui se donnait pour un habile physionomiste, l'ayant examiné devant une nombreuse compagnie, fit le dénombrement des vices qu'il découvrait en lui, et chacun se prit à rire; car on ne voyait rien de tout cela dans Socrate; mais il sauva l'honneur de Zopyre, en déclarant que, porté naturellement à tous ces vices, il s'en était guéri avec le secours de la raison. Quelque penchant qu'on ait donc pour tel ou tel vice, on est cependant maître de s'en garantir : de même qu'on peut, quoique né avec des dispositions à certaines maladies, jouir d'une bonne santé. A l'égard des vices qui viennent purement de notre faute, et non d'un penchant naturel, ne les imputons qu'à nos préjugés, qui nous font prendre pour des biens ou pour des maux, ce qui n'en est pas. La différence des préjugés fait la diversité des passions. N'en laissons vieillir aucune; car il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps : une tumeur qui vient seulement de se former à l'œil est bien plus tôt guérie qu'une fluxion invétérée.

XXXVIII. Puisqu'il est donc bien prouvé que nos passions viennent toutes de nos préjugés, et n'ont d'empire que celui qu'on leur donne, il est temps de finir cette discussion. Après avoir vu, aussi évidemment que l'homme est capable de le voir, en quoi consistent les vrais biens et les vrais maux [41], nous ne pouvions rien examiner de plus important, ni de plus utile, que ce qui nous a occupés depuis quatre jours. J'ai commencé par montrer qu'il fallait mépriser la mort, et souffrir patiemment la douleur. J'ai cherché ensuite à vous armer contre le chagrin, qui est de tous

nis; qua nullum homini malum majus est. Etsi enim omnis animi perturbatio gravis est, nec multum differt ab amentia; tamen ita ceteros, quum sint in aliqua perturbatione aut metus, aut lætitiæ, aut cupiditatis, commotos modo et perturbatos dicere solemus: at eos, qui se ægritudini dediderunt, miseros, afflictos, ærumnosos, calamitosos. Itaque non fortuito factum videtur, sed a te ratione propositum, ut separatim de ægritudine, et de ceteris perturbationibus disputaremus. In ea est enim fons miseriarum et caput. Sed et ægritudinis, et reliquorum animi morborum una sanatio est: omnes opinabiles esse et voluntarios, ea reque suscipi, quod ita rectum esse videatur. Hunc errorem, quasi radicem malorum omnium, stirpitus philosophia se extracturam pollicetur. Demus ergo nos huic excolendos, patiamurque nos sanari. His enim malis insidentibus, non modo beati, sed ne sani quidem esse possumus. Aut igitur negemus, quidquam ratione confici, quum contra nihil sine ratione recte fieri possit; aut quum philosophia ex rationum collatione constet, ab ea, si et boni, et beati volumus esse, omnia adjumenta et auxilia petamus bene beateque vivendi.

---

nos maux le plus affreux. En effet, quoique toute passion soit redoutable, et ne s'éloigne pas beaucoup de la folie, il y a pourtant cette différence entre la crainte, la joie, la cupidité et la tristesse, que les trois premières nous troublent et nous dérangent, mais que la dernière nous consterne, nous désespère, nous tourmente, nous rend misérables. Ainsi ce n'est point par hasard, c'est avec réflexion que, vous attachant d'abord à la tristesse, comme au plus grand de nos maux, vous m'avez proposé d'en traiter séparément, et avant que de toucher au reste des passions. Pour les guérir toutes, de quelque nature qu'elles soient, ressouvenons-nous qu'elles sont l'ouvrage de nos préjugés, qu'elles dépendent de notre volonté, et qu'on ne les reçoit dans son cœur que parce qu'on croit bien faire. Tout notre mal vient d'un aveuglement dont la philosophie nous promet le remède souverain. Adressons-nous donc à elle pour être instruits, et souffrons qu'elle opère notre guérison, puisque les passions, tant qu'elles dominent en nous, non seulement mettent obstacle à notre bonheur, mais sont de vraies maladies. Ou la raison, qui est le principe de tout bien, nous paraît inutile; ou la philosophie étant l'assemblage de tout ce que la raison enseigne de plus parfait, nous devons, si nous aspirons à la vertu et au bonheur, attendre de la philosophie tous les secours dont nous avons besoin pour bien vivre et pour être heureux.

NOTES

SUR

LE QUATRIÈME LIVRE.

---

1. — I. Il ne reste aujourd'hui de ce Traité, qu'un seul fragment de quelque étendue, qui est le *Songe de Scipion*.

2. — *Ibid.* Rome, l'an 244 de sa fondation, cessa d'être gouvernée par des rois, et le fut par deux consuls.

3. — *Ibid.* On ne sait pas au juste les limites de la Grande-Grèce; mais on convient qu'elle contenait au moins tout ce qui fait aujourd'hui le royaume de Naples.

4. — *Ibid.* Numa fut le premier successeur de Romulus, et son règne commença l'an 40, de sorte qu'il précéda de deux siècles l'arrivée de Pythagore en Italie. Cependant, malgré l'anachronisme, il est clair que la plupart des Romains le croyaient disciple de Pythagore, puisque Ovide ne fait nulle difficulté de le dire dans ses Métamorphoses, Livre XV. Et apparemment ils regardaient aussi Énée et Didon comme contemporains. Cela supposé, Virgile n'est point en faute, puisqu'un poète a droit d'employer comme vérités les fables reçues. L'abbé Fraguier excusait autrement l'anachronisme de Virgile. Comme il était indigne, disait-il, de la fierté romaine d'épouser une étrangère, fût-elle reine, *nefas Ægyptia conjux*, il y a de la noblesse et de la grandeur dans cette imagination, que la fondatrice de Carthage se fût bassement livrée au fondateur de Rome.

5. — II. Sous quelle peine? Sous peine de mort. C'est ce que nous apprend un beau passage de Cicéron, qui nous a été conservé par saint Augustin, *de Civit. Dei*, II, 9: *Nostræ duodecim tabulæ quum perpaucas res capite sanxissent, in his hanc quoque sanciendam putaverunt*, Si quis occentavisset, sive carmen condidisset, quod infamiam faceret flagitiumve alteri. *Præclare: judiciis enim ac magistratuum disceptationibus legitimis propositam vitam, non poetarum ingeniis habere debemus, nec probrum audire, nisi ea lege, ut respondere liceat, et judicio defendere.*

6. — IV. *Quand nous fûmes descendus dans mon académie.* Voyez Tuscul., II, 3.

7. — VI. Il y a ici, dans le texte, βούλησις, terme opposé à πάθος, et que notre mot *volonté* rendrait tout seul imparfaitement. Il s'agit surtout de ne rien perdre des idées.

8. — *Ibid.* On a opposé à la *cupidité*, un désir modéré du bien; à la *joie folle*, une satisfaction douce et raisonnable; à la *crainte*, la précaution. Mais pour la *tristesse*, que pourrait-on lui opposer de *positif*? Il ne reste où elle n'est pas, qu'une pure négation de ce qu'elle est : c'est-à-dire l'état d'*apathie*, qui ne fait que conserver l'âme dans la situation où elle était naturellement. — Nous devons remarquer en passant que Virgile, *Énéid.*, VI, 733, a renfermé en quatre mots la division des stoïciens :

Hinc metuunt, cupiuntque; dolent, gaudentque....

9. — XI. *Misogyne*, qui hait les femmes. C'était le titre d'une ancienne pièce de théâtre, que nous n'avons point.

10. — XII. Il y a dans le texte, *sujets à la dyssenterie;* mais j'avais besoin d'un équivalent, qui ne fût que d'un mot.

11. — XIII. Il nous a fallu traduire une partie de ce chapitre que l'abbé d'Olivet avait supprimée, sous prétexte qu'*on ne perdait à cela que du scolastique peu intéressant*, *etc.* Il était même aisé de s'apercevoir que toute sa traduction dans cet endroit se ressentait du peu d'importance qu'il attachait à ces subtilités. Sans doute nous ne les révérons pas plus que lui; mais c'est un devoir pour nous, qui traduisons, de les montrer telles qu'elles sont sorties des écoles des stoïciens, où Cicéron aurait dû peut-être les laisser. Cette obscurité, si rare dans son style, a fait croire à plusieurs interprètes qu'il y avait ici des fautes de texte, et je le croirais volontiers comme eux. Cependant l'audacieux Bentley nous a semblé, en cet endroit, assez économe de corrections; il est même timide en comparaison du président Bouhier, qui transpose à son gré les mots et les phrases. Cette méthode est facile, mais peu conforme aux règles de la critique. Si les conjectures sont indispensables, nous aimons mieux les hasarder dans la traduction dont nous pouvons disposer, que dans le texte qui ne nous appartient pas. J. V. L.

12. — *Ibid.* Ma santé est-elle la proportion bien gardée entre mes humeurs; ou est-ce l'effet de cette proportion? Question propre à exercer des dialecticiens oisifs. Cicéron, en mille endroits de ses ouvrages, reproche aux stoïciens d'aimer à vétiller.

13. — XIV. Les stoïciens appellent ce qu'on vient de lire, *des raisonnements de logique*, parce qu'ils sont tournés à la manière des logiciens, qui procèdent avec précision, et sèchement, par définitions, divisions, etc.

14. — XV. Je pourrais dire, comme dans le texte :

Pour punir ses forfaits, sa fureur, son orgueil.

Mais quelle grâce a un vers français, qui est tout seul, et qui ne présente qu'une idée vague? Au reste, les poètes ne sont point d'accord sur la nature du crime que Tantale avait commis, et ils le sont encore moins sur la nature du châtiment. Homère, dans le onzième Livre de l'*Odyssée*, dépeint Tantale mourant de soif et de faim au milieu des eaux et des fruits, qui lui échappent toujours à l'instant qu'il en veut goûter ; et Cicéron, *Tuscul.*, I, 5, avait suivi Homère. Mais il adopte ici la tradition d'Euripide, de Pindare et de Platon, qui représentent Tantale ayant la tête au-dessous d'un rocher, dont la chute le menace à tout moment.

15. — XVIII. Près de Leucade, ville d'Épire, il y avait un rocher fort haut, et dont la pointe avançait sur la mer. *Voyez* les commentateurs d'Ovide sur le dernier vers de l'épître de Sapho à Phaon, qui est la 15e des *Héroïdes*, où l'on apprend que le saut de Leucade était la ressource des amants infortunés.

16. — XXI. On accusait les académiciens de se révolter contre toutes les opinions reçues. Mais, dit Cicéron, la preuve qu'ils n'attaquent, parmi ces opinions, que celles qui méritent véritablement d'être attaquées, c'est qu'ici, par exemple, ils se déclarent contre les péripatéticiens en faveur des stoïciens, avec cette seule différence, que les stoïciens regardaient leur doctrine sur les passions, comme absolument vraie ; au lieu que les académiciens la regardent seulement comme la plus vraisemblable.

17. — XXII. *Voyez* l'*Iliade*, VII, 211, etc.

18. — *Ibid.* Titus Manlius, dont l'histoire est trop connue pour que je m'y arrête. *Voyez* Tite-Live, Livre VII, chap. 10.

19. — *Ibid.* A Clastidium sur l'Éridan, l'armée des Gaulois et celle des Romains étant en présence, Marcellus tua de sa main le roi des Gaulois, que Plutarque appelle *Britomarus*, et d'autres *Viridomarus*.

20. — *Ibid.* Il s'agit ici de Scipion, qui était fils de Paul-Émile. Mais l'histoire ne nous apprend rien sur celle de ses actions qui avait rapport à cet Haliénus, que d'autres nomment Alliénus.

21. — XXII. Aruns, fils de Tarquin-le-Superbe. *Voyez* Tite-Live, Livre II, chap. 6.

22. — *Ibid.* Voyez Plutarque, Vie de Thésée.

23. — XXIII. P. Cornélius Scipion Nasica. Quoique souverain pontife, il est appelé ici *homme privé*, parce que le sacerdoce n'était pas une magistrature chez les Romains.

24. — *Ibid.* Dans la conjuration de Catilina, Cicéron étant consul, l'an de Rome 690.

25. — *Ibid.* Ajax voyant que les armes d'Achille étaient données à Ulysse, en devint furieux, et il se tua lui-même de dépit, à ce que disent plusieurs auteurs cités par le savant Méziriac, sur le vers 4 de l'épître de Briséis à Achille.

26. — *Ibid.* On ne sait d'où sont tirés les deux vers qui sont cités ici dans le texte, ni à quelle action d'Ajax ils ont rapport. Quelques commentateurs, de l'avis desquels est l'abbé Guyet dans ses notes manuscrites, prétendent que ces vers ne sont point du texte, mais y ont été insérés par une main étrangère.

27. — XXIV. L'abbé d'Olivet n'avait absolument rien compris à la fin de ce chapitre, et il dit lui-même que, son texte ne présentant rien de clair, *il se tire d'affaire comme il peut.* Voici les mots français par lesquels il croit rendre le latin de Cicéron, depuis *Bene igitur nostri :* « Mais bien loin que l'emportement soit utile dans le commerce ordinaire de la vie, il n'y a rien, au contraire, de si odieux ni qui rende plus insociable, que d'avoir l'esprit hargneux et d'être toujours prêt à se fâcher. » Nous voudrions que le savant académicien eût fait un peu plus d'efforts pour avoir l'air de traduire ; car il faut avouer que rien ne ressemble moins à une traduction, et que ceux qui réimpriment sans cesse de pareilles choses comme étant de Cicéron, comptent beaucoup sur l'indifférence ou la bonne foi des lecteurs. Je m'étonne que l'abbé d'Olivet n'ait point passé cette phrase comme tant d'autres ; c'était un moyen plus court et plus sûr *de se tirer d'affaire*. J. V. L.

28. — XXV. Autre chose est de parler philosophiquement, autre chose est d'enseigner un art dont le but est de faire impression, non pas sur des philosophes, mais sur le commun des hommes. Aussi trouvera-t-on une espèce de contradiction entre la doctrine que Cicéron établit ici, et celle qu'il enseigne dans le second Livre *de Oratore*, chap. 45, etc.

29. — *Ibid.* Ésopus, le plus grand acteur qu'il y eût à Rome pour le tragique, comme Roscius l'était pour le comique.

30. — XXV. Une des parties de l'éloquence, et celle qui est même le plus recommandée, c'est d'émouvoir les passions. Quelquefois donc il est utile à l'orateur d'inspirer de la colère à ses auditeurs.

31. — XXVIII. Voyez ce qui est rapporté d'Alcibiade, dans la Tusculane III, chap. 32.

32. — XXIX. Muret, *Var. Lect.*, VIII, 16, reproche à Cicéron d'avoir mal traduit ces vers d'Euripide. Mais la critique de Muret, quoique juste dans le fond, ne porte point sur Cicéron, puisqu'il n'est pas l'auteur des vers latins. Ils sont de Pacuvius, qui ne se piquait pas de traduire fidèlement. (Voyez *Observ. A. Schotti*, V, 6). — La critique de Muret est bien sévère; elle ne peut même s'appliquer qu'au mot *patiendo*, qui n'a point en effet d'équivalent dans le troisième vers d'Euripide,

Ἧς οὐκ ἂν ἄροιτ' ἄχθος ἀνθρώπου φύσις.

Mais il nous semble que le vers de notre traduction française, où le même mot se retrouve à peu près, n'altère pas pour cela la pensée qui plaisait à Socrate. On peut même dire que la race humaine *supporte* le poids de tant de maux, puisqu'elle n'y succombe pas. J. V. L.

33. — XXXIV. On voit assez par la suite du discours que Cicéron, quoiqu'il dise, *Philosophi sumus exorti*, ne se met nullement au nombre de ceux qui étaient de cette opinion. Cependant la correction du président Bouhier, appuyée sur l'autorité des anciennes éditions, et citée dans la note latine, ne nous paraît ni invraisemblable ni inutile; elle lèverait toute difficulté. J. V. L.

34. — *Ibid.* Panétius, célèbre stoïcien, fit une jolie réponse à un jeune homme, qui lui demandait s'il n'était pas permis au sage d'aimer. *A l'égard du sage*, *c'est une question*, lui dit-il, *que nous pourrons examiner une autre fois. Mais pour vous et pour moi, qui sommes encore bien éloignés de la sagesse, nous ferons parfaitement bien de nous défendre l'amour*. Voyez Sénèque, epist. 116.

35. — *Ibid.* Comédie de Turpilius, traduite du grec d'Alexis, comme l'a remarqué Casaubon sur Athénée, Livre III, chap. 15.

36. — *Ibid.* Le président Bouhier avoue qu'il ne trouve aucune sorte de mesure dans les vers que Cicéron transcrit; mais il ne lui paraît pas impossible de les rendre trochaïques avec peu de changement. Il suppose que c'est un dialogue entre un jeune homme qu'il appelle A, et son esclave favori, qu'il appelle B; voici ses conjectures :

A. Si quidem sit quispiam deus, cui ego curæ siem,

Heu me infelicem! B. Sanusne es, qui tam lamentare? A. Te,
Apollo sancte, fer opem; teque, potens Neptune, invoco;
Vosque adeo, venti. Nam quid ego te appellem, Venus?

Mais peut-être le savant critique a-t-il pris une peine inutile. Il est possible que ces vers ne se suivent pas, comme un très grand nombre de ceux que l'auteur a cités. J. V. L.

37. — XXXVI. Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée, dont nous allons parler.

38. — *Ibid.* Atrée, roi d'Argos. Thyeste son frère voulut le détrôner, et dans cette vue il tâcha d'inspirer de l'amour à la reine femme d'Atrée. Il y réussit, et en eut deux enfants. Atrée, vivement offensé de cette injure, le chassa de sa cour. Mais après il le rappela, pour se venger d'une manière plus cruelle, en lui faisant servir à table la chair des deux enfants qui étaient les fruits de son inceste avec la reine.

39. — *Ibid.* Archytas étant allé de Tarente, sa patrie, à Métaponte où Pythagore enseignait, il y fit un long séjour, pendant lequel il ne songea qu'à bien profiter sous ce philosophe. A son retour, il trouva ses terres dans un pitoyable état, par la négligence de son fermier : et ce fut à cette occasion qu'il tint le discours que Cicéron rapporte ici. On peut voir là-dessus Valère Maxime, IV, I, I.

40. — XXXVII. Quoiqu'il semble que dans ces six dernières lignes j'abandonne un peu la lettre, il est aisé de voir que c'est en faveur de la clarté, et sans altérer le sens.

41. — XXXVIII. Tout ce qui est traité dans les Tusculanes, suppose une question préliminaire, qui est approfondie dans les cinq Livres *de Finibus bonorum et malorum.*

CINQUIÈME TUSCULANE;

TRADUCTION DU PRÉSIDENT BOUHIER,

REVUE PAR L'ÉDITEUR.

TUSCULANARUM

LIBER QUINTUS.

VIRTUTEM AD BEATE VIVENDUM SE IPSA ESSE CONTENTAM.

I. Quintus hic dies, Brute, finem faciet Tusculananarum disputationum: quo die est a nobis ea de re, quam tu ex omnibus maxime probas, disputatum. Placere enim tibi admodum sensi, et ex eo libro, quem ad me accuratissime scripsisti, et ex multis sermonibus tuis, virtutem ab beate vivendum se ipsa esse contentam. Quod etsi difficile est probatu, propter tam varia, et tam multa tormenta fortunæ: tale tamen est, ut elaborandum sit, quo facilius probetur. Nihil est enim omnium, quæ in philosophia tractantur, quod gravius magnificentiusque dicatur. Nam, quum [1] ea causa impulerit eos, qui primi se ad philosophiæ studium contulerunt, ut, omnibus rebus posthabitis, totos se in optimo vitæ statu exquirendo collocarent; profecto spe beate vivendi tantam in eo studio curam operamque posuerunt. Quod si ab iis inventa et perfecta virtus est, et, si præsidii ad beate vivendum in virtute satis est: quis est, qui non præclare et ab illis positam, et a

[1] *Davis. e conjectura Bentleii*, aliqua causa, *Boherio improbante.*

TUSCULANES,

LIVRE CINQUIÈME.

DE LA VERTU.

QU'ELLE SUFFIT POUR VIVRE HEUREUX.

I. Voici, Brutus, notre cinquième et dernière conférence de Tusculum. J'y ai soutenu cette proposition, *que la vertu seule suffit à l'homme pour le rendre heureux* *, et je l'ai soutenue d'autant plus volontiers, que c'est votre thèse favorite : l'excellent traité *de la Vertu* [1], que vous m'avez adressé, et plusieurs de vos entretiens, me l'ont assez prouvé. Quoique la variété et le nombre des traverses de la fortune rendent cette vérité difficile à croire, elle est néanmoins de telle importance, qu'on doit faire toutes sortes d'efforts pour en convaincre les esprits, puisque la philosophie n'en a point de plus essentielle ni de plus sublime. Les premiers hommes qui se sont appliqués à cette science, durent chercher, préférablement à toute autre chose, la meilleure situation de la vie, et le secret de la rendre heureuse. Si donc ils nous ont fait connaître la vertu, et si le secours de la vertu nous suffit pour vivre heureux, combien sont-ils louables d'avoir employé leur loisir à cette recherche, et qui nous blâmera de les imiter ? Que si, au contraire, la vertu soumise aux divers

* C'est aussi le sujet traité dans le second *Paradoxe :* « Nec vero ego « M. Regulum, ærumnosum, nec infelicem, etc. »

nobis susceptam operam philosophandi arbitretur? Sin autem virtus subjecta sub varios incertosque casus, famula fortunæ est, nec tantarum virium est, ut se ipsa tueatur : vereor, ne non tam virtutis fiducia nitendum nobis ad spem beate vivendi, quam vota facienda videantur. Equidem eos casus, in quibus me fortuna vehementer exercuit, mecum ipse considerans, huic incipio sententiæ diffidere; interdum et humani generis imbecillitatem fragilitatemque extimescere. Vereor enim, ne natura, quum corpora nobis infirma dedisset, iisque et morbos insanabiles, et dolores intolerabiles adjunxisset, animos quoque dederit et corporum doloribus congruentes, et separatim suis angoribus et molestiis implicatos. Sed in hoc me ipse castigo, quod ex aliorum, et ex nostra fortasse mollitia, non ex ipsa virtute de virtutis robore existimo. Illa enim, si modo est ulla virtus (quam dubitationem avunculus tuus, Brute, sustulit), omnia, quæ cadere in hominem possunt, subter se habet; eaque despiciens, casus contemnit humanos; culpaque omni carens, præter se ipsam, nihil censet ad se pertinere. Nos autem omnia adversa tum venientia metu augentes, tum mœrore præsentia, rerum naturam, quam errorem nostrum, damnare malumus.

II. Sed et hujus culpæ, et ceterorum vitiorum peccatorumque nostrorum, omnis a philosophia petenda correctio est. Cujus in sinum quum a primis temporibus ætatis nostra voluntas studiumque nos compulisset, his gravissimis casibus in eumdem por-

accidents de la vie, est, pour ainsi dire, aux ordres du sort, sans avoir la force de se garantir de ses coups, je crains bien qu'au lieu d'en faire l'appui de notre bonheur, il ne nous reste que des vœux stériles. Il est cependant vrai qu'en repassant dans mon esprit les revers qui m'ont si violemment exercé, je suis quelquefois tenté de me défier de votre sentiment, par la connaissance que j'ai de la faiblesse et de la fragilité de l'homme. Puisque la nature nous a donné un corps infirme, sujet à des maladies incurables, et à d'insupportables souffrances, n'est-il pas à craindre que notre âme, en participant aux infirmités de son associé, n'ait de plus ses propres maladies et ses douleurs particulières? Mais bientôt je m'accuse de juger des forces de la vertu, moins par elles-mêmes que par la faiblesse des hommes, et peut-être par la mienne. Oui, s'il est une véritable vertu, comme l'exemple de Caton*, votre oncle, ne permet pas d'en douter, je conçois qu'elle tient au-dessous d'elle tout ce qui peut arriver à l'homme, qu'elle méprise, d'un œil indifférent et irréprochable, tous les hasards de la vie : tandis que nous, qui, par de folles alarmes, prévenons les maux à venir, et aggravons les maux présents par un lâche abattement, nous aimons mieux accuser la nature que nous-mêmes.

II. Pour nous guérir de cette erreur et de tant d'autres, je ne vois d'autre remède que la philosophie. Entraîné autrefois[2] dans son sein, par mon inclination, mais emporté depuis loin de son port tranquille, je viens m'y réfugier, battu par la tempête. O philosophie,

* Caton d'Utique, frère utérin de Servilie, mère de Brutus.

tum, ex quo eramus egressi, magna jactati tempestate confugimus. O vitæ philosophia dux! o virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum! quid non modo nos, sed omnino vita hominum sine te esse potuisset? Tu urbes peperisti; tu dissipatos homines in societatem vitæ convocasti; tu eos inter se primo domiciliis, deinde conjugiis, tum litterarum et vocum communione junxisti; tu inventrix legum, tu magistra morum et disciplinæ fuisti. Ad te confugimus; a te opem petimus; tibi nos, ut antea magna ex parte, sic nunc penitus, totosque tradimus. Est autem unus dies bene, et ex præceptis tuis actus, peccanti immortalitati anteponendus. Cujus igitur potius opibus utamur, quam tuis? quæ et vitæ tranquillitatem largita nobis es, et terrorem mortis sustulisti.

Ac philosophia quidem tantum abest, ut proinde, ac de hominum est vita merita, laudetur; ut a plerisque neglecta, a multis etiam vituperetur. Vituperare quisquam vitæ parentem, et hoc parricidio se inquinare audet? et tam impie ingratus esse, ut eam accuset, quam vereri deberet, etiam si minus percipere potuisset? Sed, ut opinor, hic error, et hæc indoctorum animis offusa caligo est, quod tam longe retro respicere non possunt; nec eos, a quibus vita hominum instructa primis sit, fuisse philosophos arbitrantur. Quam rem antiquissimam quum videamus, nomen tamen confitemur esse recens.

III. Nam sapientiam quidem ipsam quis negare

seule capable de nous guider! ô toi qui enseignes la vertu, et qui domptes le vice, que serions-nous sans toi, nous, et tous les hommes? C'est toi qui as enfanté les villes, en inspirant aux hommes épars l'amour de la société; c'est toi qui leur as fait rapprocher leurs demeures, contracter des mariages, inventer une langue et une écriture communes. C'est toi qui as dicté les lois, formé les mœurs, civilisé les peuples. Je cherche un asile auprès de toi; j'implore ton secours; content jusqu'ici de suivre en partie tes leçons, aujourd'hui c'est tout entier que je me livre à toi. Un seul jour passé dans le bien et selon tes préceptes vaut mieux qu'une immortalité coupable. Eh! à quelle puissance aurions-nous plutôt recours qu'à la tienne, qui nous donne la tranquillité de la vie, et nous ôte la terreur de la mort?

La philosophie cependant est bien loin de recevoir l'hommage qui lui est dû : presque tous les hommes la négligent, plusieurs l'accusent. Attaquer celle à qui l'on doit la vie, quel opprobre et quel parricide! Être assez ingrat, assez impie, pour blâmer des leçons qu'on devrait au moins respecter, si l'on n'est pas capable de les comprendre! Sans doute une telle erreur obscurcit de ses ténèbres les regards des ignorants, parce qu'ils ne peuvent remonter si haut dans le passé, et qu'ils ne savent pas que les premiers instituteurs des hommes furent des philosophes. La chose est ancienne; le nom seul est nouveau.

III. Quant à la sagesse même, qui peut nier qu'elle

potest non modo re esse antiquam, verum etiam nomine? quæ divinarum humanarumque rerum, tum initiorum causarumque cujusque rei cognitione hoc pulcherrimum nomen apud antiquos assequebatur. Itaque et illos septem, qui a Græcis σοφοὶ, sapientes a nostris et habebantur, et nominabantur, et multis ante sæculis Lycurgum, cujus temporibus Homerus etiam fuisse ante hanc urbem conditam traditur, etiam heroicis ætatibus Ulyssem, et Nestorem accepimus et fuisse, et habitos esse sapientes. Nec vero Atlas sustinere cœlum, nec Prometheus affixus Caucaso, nec stellatus Cepheus cum uxore, genero, filia traderetur, nisi cœlestium divina cognitio nomen eorum ad errorem fabulæ traduxisset.

A quibus ducti deinceps omnes, qui in rerum contemplatione studia ponebant, sapientes et habebantur, et nominabantur; idque eorum nomen usque ad Pythagoræ manavit ætatem, quem, ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides, vir doctus in primis, Phliuntem ferunt venisse, [1] eumque cum Leonte, principe Phliasiorum, docte et copiose disseruisse quædam. Cujus ingenium, et eloquentiam quum admiratus esset Leon, quæsivisse ex eo, qua maxime arte confideret. At illum artem quidem se scire nullam, sed esse philosophum. Admiratum Leontem novitatem nominis, quæsisse, Quinam essent philosophi, et quid inter eos et reliquos interesset? Pythagoram autem respondisse: « Similem « sibi videri vitam hominum, et mercatum eum,

[1] *Davis. conjicit,* cumque Leonte.

ne date des plus anciens temps, où ce beau nom exprimait déjà la connaissance des choses divines et humaines, de leurs principes et de leurs causes? On en trouve la preuve dans les sept *sages* de la Grèce [3], à qui nous conservons le même titre; plusieurs siècles auparavant, Rome n'étant pas encore, il avait été donné à Lycurgue [4], contemporain d'Homère, et dans les temps héroïques, à Ulysse et à Nestor. Et quand on a dit qu'Atlas portait le ciel; que Prométhée avait été attaché sur le Caucase, et que Céphée [5], que sa femme, son gendre et sa fille brillaient au nombre des astres, comment, sans la science divine de l'astronomie qui les avait fait admirer, trouverait-on un prétexte à ces fables?

Par la même raison, sans doute, tous ceux qui se sont attachés depuis aux sciences contemplatives, ont été tenus pour *sages*, et ont été nommés tels, jusqu'au temps de Pythagore. Héraclide de Pont *, disciple de Platon, et très habile homme lui-même, raconte que Léon, roi des Phliasiens [6], entendit un jour Pythagore discourir avec tant de savoir et d'éloquence, que ce prince, saisi d'admiration, lui demanda quel était donc l'art dont il faisait profession. Aucun, répondit Pythagore, mais je suis *philosophe*. Surpris de la nouveauté du mot, Léon le pria de lui dire qui étaient donc les philosophes, et en quoi ils différaient des autres hommes. « Je trouve, lui dit Pythagore, qu'il en est de ce monde « comme de ces grandes assemblées qui se tiennent « en Grèce pour les jeux publics. Plusieurs y sont atti-

* On trouve à peu près le même récit dans Diogène Laërce, Liv. VIII, *Vie de Pythagore;* il dit qu'il l'a tiré de Sosicrate, qui avait fait un traité *des Successions des philosophes*.

« qui haberetur maximo ludorum apparatu totius « Græciæ celebritate. Nam ut illic alii corporibus « exercitatis gloriam et nobilitatem coronæ pete- « rent; alii emendi, aut vendendi quæstu et lucro « ducerentur; esset autem quoddam genus eorum, « idque vel maxime ingenuum, qui nec plausum, « nec lucrum quærerent, sed visendi causa veni- « rent, studioseque perspicerent, quid ageretur, et « quo modo : [1] ita nos quasi in mercatus quamdam « celebritatem ex urbe aliqua, sic in hanc vitam ex « alia vita et natura profectos, alios gloriæ servire, « alios pecuniæ; raros esse quosdam, qui, ceteris « omnibus pro nihilo habitis, rerum naturam stu- « diose intuerentur; hos se appellare sapientiæ stu- « diosos, id est enim philosophos; et ut illic libera- « lissimum esset, spectare, nihil sibi acquirentem, « sic in vita longe omnibus studiis contemplationem « rerum cognitionemque præstare. »

IV. Nec vero Pythagoras nominis solum inventor, sed rerum etiam ipsarum amplificator fuit. Qui quum post hunc Phliasium sermonem in Italiam venisset, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta est, et privatim, et publice, præstantissimis et institutis et artibus. Cujus de disciplina aliud tempus fuerit fortasse dicendi. Sed ab antiqua philosophia usque ad Socratem, qui Archelaum, Anaxagoræ discipulum, audierat, numeri motusque tractabantur, et unde omnia orirentur, quove recederent; studioseque ab his siderum magnitu-

[1] Item.

« rés par l'envie de se distinguer dans les exercices du « corps, et d'y mériter la couronne ; d'autres y viennent « pour s'enrichir par le commerce; d'autres enfin, d'une « âme plus élevée, ne viennent y chercher ni applaudis- « sements, ni profit, mais songent uniquement à être « spectateurs, et à réfléchir sur ce qui se présente à « leurs yeux. On en peut dire autant de tous les hommes « qui, passant d'une autre vie en celle-ci, comme on « passe d'une ville ou d'une assemblée dans une autre, « y cherchent, les uns la gloire, les autres les richesses ; « quelques uns, en petit nombre, comptant pour rien « tout le reste, s'appliquent à connaître la nature : voilà « les philosophes, les amis de la sagesse. Et comme le « plus noble rôle, dans les jeux publics, est celui de « spectateur désintéressé, de même, en ce monde, il « n'est point de plus belle profession que l'étude et la « connaissance de toutes choses. »

IV. Pythagore n'inventa pas seulement le nom de la *philosophie*, il contribua fort à la répandre, lorsque, passant ensuite dans cette partie de l'Italie qu'on appelait la Grande-Grèce, il y donna des leçons, soit publiques, soit particulières, sur ce que les sciences et les arts ont de plus utile. J'aurai peut-être lieu d'en parler une autre fois. Il me suffit ici de dire que, jusqu'à Socrate, disciple d'Archélaüs, qui l'avait été d'Anaxagore, la philosophie enseignait la science des nombres, les principes du mouvement et les sources de la génération et de la corruption de tous les êtres ; elle recherchait avec soin la grandeur, les distances, le cours des astres, enfin, les choses célestes. Socrate le premier

dines, intervalla, cursus anquirebantur, et cuncta cœlestia. Socrates autem primus philosophiam devocavit e cœlo, et in urbibus collocavit, et in domos etiam introduxit, et coegit de vita, et moribus, rebusque bonis et malis quærere. Cujus multiplex ratio disputandi, rerumque varietas, et ingenii magnitudo, Platonis memoria et litteris consecrata, plura genera effecit dissentientium philosophorum. E quibus nos id potissimum [1] consecuti sumus, quo Socratem usum [2] arbitrabamur, ut nostram ipsi sententiam tegeremus, errore alios levaremus, et in omni disputatione, quid esset simillimum veri, quæreremus. Quem morem quum Carneades acutissime copiosissimeque tenuisset, fecimus et alias sæpe, et nuper in Tusculano, ut ad eam consuetudinem disputaremus. Et quatridui quidem sermonem superioribus ad te perscriptum libris misimus : quinto autem die, quum eodem loco consedissemus, sic est propositum, de quo disputaremus.

V. Auditor. Non mihi videtur, ad beate vivendum satis posse virtutem. — Cicero. At hercule Bruto meo videtur; cujus ego judicium, pace tua dixerim, longe antepono tuo. — Aud. Non dubito. Nec id nunc agitur, tu illum quantum ames : [3] sed hoc, quod mihi dixi videri, quale sit; [4] de eo a te disputari volo. — Cic. Nempe negas ad beate vivendum satis posse virtutem? — Aud. Prorsus nego. — Cic. Quid? ad recte, honeste, laudabiliter, postremo ad bene vivendum satisne est præsidii in

[1] Consectati. — [2] Arbitramur. — [3] Sed de hoc. — [4] De quo.

fit descendre la philosophie du ciel, l'introduisit, non seulement dans les villes, mais jusque dans les maisons, et la força de régler la vie, les mœurs, les biens et les maux. Ses diverses méthodes de raisonnement, la variété des choses qu'il a traitées, et l'étendue de son génie, si bien représentée dans les écrits de Platon, a fait naître différentes sectes. Dans celle que j'ai préférée, et qui me paraît la plus conforme au goût de Socrate, il ne s'agit point d'exprimer son opinion, mais de tirer les autres d'erreur, et de chercher en tout la probabilité. C'est la méthode dont se servait autrefois Carnéade, avec autant d'adresse que d'éloquence, et celle que j'ai souvent employée à son exemple, et dernièrement encore, dans nos conférences de Tusculum. Vous avez déjà le récit des quatre premières : le cinquième jour, quand nous fûmes au rendez-vous, on proposa ainsi le sujet de la discussion.

V. L'Auditeur. J'ai peine à croire que la vertu suffise pour rendre l'homme heureux. — Cic. Telle est pourtant l'opinion de Brutus, dont vous me permettrez de préférer l'autorité à la vôtre. — L'Aud. Cette préférence ne me surprend point. Mais il n'est pas question ici de la préférence que l'amitié vous fait avoir pour ses sentiments : il s'agit de ma thèse; qu'en pensez-vous? — Cic. Vous niez donc que la vertu suffise pour nous faire vivre heureusement? — L'Aud. Sans doute. — Cic. Quoi! ne convenez-vous pas que la vertu nous fournit tout ce qui est nécessaire pour vivre d'une manière honnête et louable? — L'Aud. J'en conviens. — Cic. Pou-

virtute? — Aud. Certe satis. — Cic. Potes igitur, aut qui male vivat, non eum miserum dicere, aut, quem bene fateare, eum negare beate vivere? — Aud. Quidni possim? nam etiam in tormentis recte, honeste, laudabiliter, et ob eam rem bene vivi potest, dummodo intelligas, quid nunc dicam bene. Dico enim, constanter, graviter, sapienter, fortiter. Hæc etiam in equuleum conjiciuntur, quo vita non adspirat beata. — Cic. Quid igitur? solane beata vita, quæso, relinquitur extra ostium limenque carceris, quum constantia, gravitas, fortitudo, sapientia, reliquæque virtutes rapiantur ad tortorem, nullumque recusent nec supplicium, nec dolorem? — Aud. Tu, si quid es facturus, nova aliqua conquiras oportet. Ista me minime movent, non solum quia pervulgata sunt, sed multo magis, quia, tanquam levia quædam vina nihil valent in aqua, sic stoicorum ista magis gustata, quam potata delectant. Velut iste chorus virtutum, in equuleum impositus, imagines constituit ante oculos cum amplissima dignitate, ut ad eas cursim [1] perrectura beata vita, nec eas a se desertas passura videatur. Quum autem animum ab ista pictura imaginibusque virtutum, ad rem veritatemque traduxeris, hoc nudum relinquitur, possitne quis beatus esse, quamdiu torqueatur. Quamobrem hoc nunc quæramus: virtutes autem, noli vereri, ne expostulent, et querantur se a beata vita esse relictas. Si enim nulla virtus

[1] *Al. legunt, ut vett. edd. multæ*, perrectura, nec eas beata vita a se desertas passura videatur. *Quod probavit Wopkens, Lect. Tull.*, I, 19, *et Wolf revocavit.*

vez-vous donc ne pas regarder comme malheureux celui qui vit mal, et comme heureux celui qui vit bien? L'Aud. — J'avoue, sans doute, qu'au milieu même des tourments on peut vivre d'une manière honnête et louable, et par conséquent bien vivre; c'est-à-dire vivre avec constance, avec gravité, avec sagesse, avec courage. Tout cela peut bien se trouver au milieu des plus cruelles souffrances [8]; mais n'y cherchons point la félicité. — Cic. Quoi donc! tandis que la constance, la gravité, le courage, la sagesse et toutes les vertus se livreront de bonne grâce aux bourreaux, sans redouter ni supplices ni douleurs, n'y aura-t-il que la félicité qui s'évanouira à l'approche seul de la prison? — L'Aud. Si vous voulez me convaincre, cherchez d'autres raisons, je vous prie. Celles-ci ne me touchent point; non seulement parce qu'elles sont usées, mais encore parce que ces vaines subtilités des stoïciens ressemblent aux petits vins qui ne portent point l'eau, et qui n'ont qu'un agrément trompeur et passager. En effet, l'imagination, éblouie par ce groupe de vertus mises ensemble à la torture, croit d'abord que la félicité doit courir après elles, sans pouvoir s'en séparer. Mais détournez les yeux de dessus ce magnifique tableau, pour n'envisager que la vérité : vous vous retrouvez, comme auparavant, contraint de douter si l'on peut être heureux dans les tourments. C'est là ce qu'il faut prouver. Et ne craignez pas que les vertus se plaignent d'avoir été abandonnées par la félicité : car il n'y a point de vertu sans prudence. Or, la prudence nous apprend que tous les gens de bien ne sont pas heureux, et nous rappelle les exemples d'un Régulus, d'un Cépion, d'un M'. Aquillius [9]. Que si même vous préférez les images à la vérité toute nue, je vous représenterai

prudentia vacat, prudentia ipsa hoc videt, non omnes bonos esse etiam beatos; multaque de M. Attilio, Q. Cæpione, M'. Aquillio recordatur; beatamque vitam, si imaginibus potius uti, quam rebus ipsis placet, conantem ire in equuleum, retinet ipsa prudentia, negatque ei cum dolore et cruciatu quidquam esse commune.

VI. Cic. Facile patior, te isto modo agere : etsi iniquum est præscribere mihi te, quemadmodum a me disputari velis. Sed quæro, utrum aliquid actum superioribus diebus, an nihil arbitremur? — Aud. Actum vero, et aliquantum quidem. — Cic. Atqui, si ita est, profligata jam hæc, et pæne ad exitum adducta quæstio est. — Aud. Quo tandem modo? — Cic. Quia motus turbulenti, jactationesque animorum incitatæ, et impetu inconsiderato elatæ, rationem omnem repellentes, vitæ beatæ nullam partem relinquunt. Quis enim potest, mortem aut dolorem metuens, quorum alterum sæpe adest, alterum semper impendet, esse non miser? Quid, si idem (quod plerumque fit) paupertatem, ignominiam, infamiam timet, si debilitatem, cæcitatem, si denique, quod non singulis hominibus, sed potentibus populis sæpe [1] contigit, servitutem : potest ea timens esse quisquam beatus? Quid, qui non modo ea futura timet, verum etiam fert sustinetque præsentia? Adde eodem exsilia, luctus, orbitates. Qui rebus his fractus ægritudine [2] elidi-

[1] Contingit. — [2] *Sic et Nonius, voc.* elidere. *Libri nonnulli habent, ex interpretatione,* debilitatur.

cette même prudence qui empêche la félicité de courir à la torture, en lui remontrant qu'elle n'est point faite pour les tourments ni pour la douleur.

VI. Cic. Je veux bien ne me plus servir de ces preuves, quoiqu'il paraisse injuste que vous me prescriviez la manière dont je dois disputer contre vous. Je vous demande donc si vous croyez que ces jours passés* nous ayons établi quelques vérités? — L'Aud. Oui, quelques unes. — Cic. Alors il ne reste presque plus de difficulté entre nous. — L'Aud. Pourquoi cela? — Parce qu'une vie heureuse est le partage d'une âme tranquille, où il ne s'élève aucun de ces mouvements impétueux qui dérangent la raison. Quel homme pourrait n'être pas malheureux, s'il craint la mort ou la douleur, puisque nous sommes condamnés à éprouver l'une et continuellement menacés de l'autre? Que sera-ce si le même homme, comme il est ordinaire, craint encore la pauvreté, le mépris, l'ignominie, s'il a peur de devenir perclus ou aveugle, s'il appréhende ce qui arrive souvent, non seulement à des particuliers, mais même à des nations puissantes, l'esclavage? Que sera-ce si, non content de trembler pour l'avenir, il éprouve des malheurs présents; s'il a les horreurs de l'exil à supporter; s'il perd ses parents, ses amis? Accablé de tant d'afflictions, ne vous paraîtra-t-il pas le plus infortuné de tous les hommes? Trouvez-vous plus heureux cet autre, que nous voyons en proie au feu de ses passions; qui désire tout avec fureur, qui veut envahir tout, que

* Dans les Tusculanes précédentes.

tur, potest tandem esse non miserrimus? Quid vero? illum, quem libidinibus inflammatum et furentem videmus, omnia rabide appetentem cum inexplebili cupiditate, quoque affluentius voluptates undique hauriat, eo gravius ardentiusque sitientem, nonne recte miserrimum dixeris? Quid? elatus ille levitate, inanique lætitia exsultans, et temere gestiens, nonne tanto miserior, quanto sibi videtur beatior? Ergo, ut hi miseri, sic contra illi beati, quos nulli metus terrent, nullæ ægritudines exedunt, nullæ libidines incitant, nullæ futiles lætitiæ, exsultantes languidis liquefaciunt voluptatibus. Ut maris igitur tranquillitas intelligitur, nulla ne minima quidem aura fluctus commovente: sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat. Quod si est, qui vim fortunæ, qui omnia humana, quæ cuique accidere possunt, tolerabilia ducat, ex quo nec timor eum, nec angor attingat; idemque, si nihil concupiscat, nulla efferatur animi inani voluptate: quid est, cur is non beatus sit; et si hæc virtute efficiuntur, quid est, cur virtus ipsa per se non efficiat beatos?

VII. Aud. Atqui alterum dici non potest, quin ii, qui nihil metuant, nihil angantur, nihil concupiscant, nulla impotenti lætitia efferantur, beati sint; itaque id tibi concedo: alterum autem jam integrum non est. Superioribus enim disputationibus effectum est, vacare omni animi perturbatione sapientem. — Cic. Nimirum igitur confecta res est. Videtur enim ad exitum venisse quæstio. — Aud.

rien ne peut assouvir, et dont la soif, à mesure qu'il la satisfait, devient plus ardente? Que dirons-nous de ces esprits légers qui s'abandonnent à une vaine joie, et qui sont toujours contents d'eux-mêmes? Plus on les voit infatués de leur bonheur, plus ils font pitié. Si donc tous ces gens-là sont malheureux, nous devons, par la raison contraire, tenir pour heureux ceux qu'aucune frayeur ne saisit, qu'aucune affliction ne ronge, qu'aucune cupidité n'enflamme, qu'aucune folle joie ne transporte, qu'aucune volupté frivole n'amollit. On juge que la mer est calme, quand sa surface n'est pas même agitée du moindre vent, et que l'âme est tranquille, quand nul trouble ne l'émeut. Pourriez-vous donc ne pas regarder comme heureux quelqu'un qui souffrirait sans émotion les plus cruelles injures du sort, qui ne serait consterné par aucun accident; qui ne serait troublé par aucune frayeur, par aucun chagrin, et qui, de plus, ne serait agité d'aucune cupidité, d'aucun vain plaisir? Or, si la vertu peut seule nous procurer un tel bien, qui peut douter qu'elle ne soit l'unique source du vrai bonheur?

VII. L'Aud. On ne peut nier que ce ne soit être heureux que de vivre sans crainte, sans tristesse, sans désir, sans folle joie; et je vous accorde ce point. Quant à l'autre, je ne suis plus le maître de vous le refuser, puisque, dans nos entretiens précédents, il a été reconnu que l'âme du sage était exempte de toute passion. — Cic. Voilà donc ma thèse prouvée, ou peu s'en faut. — L'Aud. Il ne s'en faut guère, à la vérité. — Cic. Je m'en tiendrais là, si je disputais ici en mathématicien

Propemodum id quidem. — Cic. Verumtamen mathematicorum iste mos est, non est philosophorum. Nam geometræ quum aliquid docere volunt, si quid ad eam rem pertinet eorum, quæ ante docuerunt, id sumunt pro concesso et probato; illud modo explicant, de quo ante nihil scriptum est. Philosophi, quamcumque rem habent in manibus, in eam, quæ conveniunt, congerunt omnia, etsi alio loco disputata sunt. Quod ni ita esset, cur stoicus, si esset quæsitum, satisne ad beate vivendum virtus posset, multa diceret? cui satis esset, respondere, se ante docuisse, nihil bonum esse, nisi quod honestum esset; hoc probato, consequens esse, beatam vitam virtute esse contentam; et, quo modo hoc sit consequens illi, sic illud huic: ut, si beata vita virtute contenta sit; nisi honestum quod sit, nihil aliud sit bonum. Sed tamen non agunt sic. Nam et de honesto, et de summo bono separatim libri sunt: et quum ex eo efficiatur, satis magnam in virtute ad beate vivendum esse vim, nihilo minus hoc agunt separatim. Propriis enim et suis argumentis et admonitionibus tractanda quæque res est, tanta præsertim. Cave enim putes, ullam[1] a philosophia vocem emissam clariorem, ullumve esse philosophiæ promissum uberius, aut majus. Nam quid profitetur? o dii boni! perfecturam se, qui legibus suis paruisset, ut esset contra fortunam semper armatus; ut omnia præsidia haberet in se bene beateque vivendi; ut esset semper denique beatus.

[1] In.

plutôt qu'en philosophe. Quand les géomètres veulent démontrer quelque problème, leur méthode est de supposer comme accordé ce qu'ils ont prouvé précédemment, et de s'arrêter uniquement à la preuve de la proposition qui n'a point encore été démontrée. Mais les philosophes, quelque matière qu'ils traitent, rassemblent toutes les preuves convenables au sujet, même celles qu'ils ont déjà développées. Autrement on ne verrait pas les stoïciens s'étendre si fort sur cette question, *si la vertu seule peut faire notre félicité?* Il leur suffirait de répondre qu'ils ont établi ce premier principe, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honnête. D'où il suit que la vertu suffit pour rendre la vie heureuse, l'un étant une conséquence de l'autre : en effet, si le bonheur est dans la vertu, il n'y a de bon que ce qui est honnête. Ce n'est pas toutefois ainsi qu'en usent ces philosophes. Ils ont des traités séparés sur l'honnête et sur le souverain bien, quoique le premier conduise naturellement à cette conclusion, que la vertu suffit pour le bonheur. Mais en toutes choses, et surtout en celles qui sont de cette importance, il est bon de donner la preuve de chaque proposition. Et gardez-vous de croire qu'il y ait un dogme plus noble, ni qu'une promesse plus relevée et plus utile soit jamais sortie de la bouche de la philosophie. Grands dieux! que nous annonce-t-elle? qu'en obéissant à ses lois, on sera toujours armé contre les atteintes de la fortune; qu'on trouvera en soi-même toutes les ressources nécessaires pour vivre bien et heureusement; et qu'enfin on jouira d'une constante félicité. Nous verrons dans la suite si elle tient parole; mais je compte déjà pour beaucoup l'engagement qu'elle prend. On dit qu'autrefois Xerxès *, à qui la fortune

* *Voyez* Val. Max., Liv. IX, chap. 1; Athénée, Liv. III.

Sed videro, quid efficiat. Tantisper hoc ipsum magni æstimo, quod pollicetur. Nam Xerxes quidem refertus omnibus præmiis donisque fortunæ, non equitatu, non pedestribus copiis, non navium multitudine, non infinito pondere auri contentus, præmium proposuit [1] ei, qui invenisset novam voluptatem. Qua ipsa non [2] fuisset contentus : neque enim unquam finem inveniet libido. Nos vellem præmio elicere possemus, qui nobis aliquid attulisset, quo hoc firmius crederemus.

VIII. Aud. Vellem id quidem ; sed habeo paullulum, quod requiram. Ego enim assentior, eorum quæ posuisti, alterum alteri consequens esse, ut, quemadmodum, si quod honestum sit, id solum sit bonum, sequatur, vitam beatam virtute confici ; sic, si vita beata in virtute sit, nihil esse, nisi virtutem, bonum. Sed Brutus tuus, auctore [3] Aristo et Antiocho, non sentit hoc : putat enim, etiam si sit bonum aliquod præter virtutem. — Cic. Quid igitur? contra Brutumne me dicturum putas? — Aud. Tu vero, ut videtur : nam præfinire non est meum. — Cic. Quid cuique igitur consentaneum sit, alio loco. Nam ista mihi et cum Antiocho sæpe, et cum [4] Aristo nuper, quum Athenis imperator apud eum deversarer, dissensio fuit. Mihi enim non videbatur quisquam esse beatus posse, quum in malis esset ; in malis autem sapientem esse posse, si essent ulla corporis, aut fortunæ mala. Dicebantur

[1] *Abest* ei. — [2] Fuit. — [3] Aristone. — [4] *Et hic vulg.* Aristone ; *sed Ern. non, ut supra, rescribendum duxit* Aristo. *Nos Boherium et plures sequimur.*

avait prodigué toutes ses faveurs, puissantes armées, flottes nombreuses, trésors inépuisables, n'étant pas encore satisfait, proposa un prix à qui pourrait trouver un nouveau plaisir. On l'eût trouvé, qu'il n'eût pas été content; car il aurait fallu trouver un terme à la soif du plaisir, qui est insatiable. Je voudrais bien plutôt proposer un prix à celui qui nous fournirait quelque nouvelle raison de croire encore plus au bonheur de la vertu.

VIII. L'Aud. Je le voudrais comme vous; mais j'ai un éclaircissement à vous demander. Je reconnais la conséquence de vos principes; je vois que s'il n'y a rien de bon que ce qui est honnête, il est bien sûr que la vertu fait le bonheur, et qu'ainsi on ne doit point reconnaître d'autre bien qu'elle. Mais prenez garde que ce n'est pas là le sentiment de votre ami Brutus; il croit, comme ses maîtres, Ariste et Antiochus [10], que la vertu rend heureux, mais n'exclut pas tout autre bien. — Cic. Eh quoi! voudriez-vous me mettre aux mains avec Brutus? — L'Aud. Vous êtes le maître; je ne prétends vous rien prescrire. — Cic. Nous examinerons une autre fois cette question. J'ai souvent disputé sur ce point, et contre Antiochus, et dernièrement contre Ariste, lorsque je logeai chez lui à Athènes, en revenant de mon gouvernement de Cilicie [11]. Je soutenais alors contre eux, que quiconque éprouve de vrais maux, ne peut être heureux; et que si les douleurs du corps ou les revers de la fortune sont de vrais maux, le sage n'en est pas à l'abri. A cela ils me répondaient, ce qu'Antiochus a dit fort au long dans ses écrits, que la vertu suffit pour rendre l'homme heureux, mais non parfaitement heureux; que la plupart des choses re-

hæc, quæ scripsit etiam Antiochus locis pluribus : virtutem ipsam per se beatam vitam efficere posse, neque tamen beatissimam ; deinde ex majore parte plerasque res nominari, etiam si qua pars abesset, ut vires, ut valitudinem, ut divitias, ut honorem, ut gloriam; quæ genere, non numero cernerentur : item beatam vitam, etiam si ex aliqua parte [1] clauderet, tamen ex multo majore parte obtinere nomen suum.

Hæc nunc enucleare non ita necesse est : quanquam non constantissime dici mihi videntur. Nam et qui beatus est, non intelligo, quid requirat, ut sit beatior (si est enim quod desit, ne beatus quidem est) ; et, quod ex majore parte unamquamque rem appellari spectarique dicunt, est, ubi id isto modo valeat. Quum vero tria génera malorum esse dicant, qui duorum generum malis omnibus urgeatur, ut omnia adversa sint in fortuna, omnibus oppressum corpus et confectum doloribus, huic paullumne ad beatam vitam deesse dicemus, non modo ad beatissimam? Hoc illud est, quod Theophrastus sustinere non potuit. Nam quum statuisset, verbera, tormenta, cruciatus, patriæ eversiones, exsilia, orbitates magnam vim habere ad male misereque vivendum, non est ausus elate et ample loqui, quum humiliter demisseque sentiret.

IX. Quam bene, non quæritur : constanter quidem certe. Itaque mihi placere non solet, consequentia reprehendere, quum prima concesseris.

[1] *Edd. vett.* claudicaret.

çoivent leur dénomination de ce qui en compose la plus grande partie, encore qu'il y manque quelque point; comme quand on parle des forces, de la santé, des richesses, des honneurs, de la gloire, et des autres choses dont on juge par le genre, et non par le plus ou le moins. Ainsi, disaient-ils, la félicité, pour manquer de quelques biens, lorsqu'elle en possède les principaux, n'en est pas moins félicité.

Il est inutile aujourd'hui d'approfondir ce système, où je trouve une contradiction manifeste. Je n'entends pas bien comment celui qui est heureux, a quelque chose de plus à désirer pour l'être davantage. Si quelque chose lui manque, il n'est pas heureux. Et quand on dit que les choses reçoivent leur dénomination de ce qui en compose la meilleure partie, cet axiome n'est pas toujours vrai. Puisqu'ils admettent trois sortes de maux, supposons que le sage soit accablé de tous les maux du corps et de tous ceux de la fortune, pourra-t-on soutenir qu'il lui manque peu de chose pour être, je ne dis pas souverainement, mais même simplement heureux? Voilà le faible du système de Théophraste *. Après avoir reconnu que les supplices, les souffrances, la destruction de la patrie, l'exil, la perte des enfants, contribuent beaucoup au malheur de la vie, il n'a osé, à des sentiments pusillanimes, allier un langage mâle et généreux.

IX. Que ses principes soient justes, c'est une autre question; mais il les suit. Je n'aime point qu'on rejette

* Dans son livre *de la Vie heureuse* dont parle Diogène Laërce, et dont le chapitre suivant fait mention.

Hic autem, elegantissimus omnium philosophorum et eruditissimus, non magnopere reprehenditur, quum tria genera dicit bonorum; vexatur autem ab omnibus, primum in eo libro, quem scripsit de vita beata, in quo multa disputat, quamobrem is, qui torqueatur, qui crucietur, beatus esse non possit. In eo etiam putatur dicere, in rotam, beatam vitam non escendere. Non usquam id quidem dicit omnino; sed, quæ dicit, idem valent. Possum igitur, cui concesserim, in malis esse dolores corporis, in malis naufragia fortunæ, huic succensere dicenti, non omnes bonos esse beatos, quum in omnes bonos ea, quæ ille in malis numerat, cadere possint? Vexatur idem Theophrastus et libris et scholis omnium philosophorum, quod in Callisthene suo laudarit illam sententiam:

[1] Vitam regit fortuna, non sapientia.

Negant ab ullo philosopho quidquam dictum esse languidius. Recte id quidem; sed nihil intelligo dici potuisse constantius. Si enim tot sunt in corpore bona, tot extra corpus in casu atque fortuna: nonne consentaneum est, plus fortunam, quæ domina rerum sit et externarum et ad corpus pertinentium, quam consilium, valere? An malumus Epicurum imitari? qui multa præclare sæpe dicit: quam enim sibi constanter convenienterque dicat, non laborat. Laudat tenuem victum. Philosophi id quidem; sed si Socrates, aut Antisthenes diceret, non is, qui

[1] τύχη τὰ θνητῶν πράγματ', οὐκ εὐβουλία.

les conséquences, quand on a admis les principes. On n'arrête point le plus élégant et le plus savant de tous les philosophes, sur sa distinction de trois sortes de biens; et tout le monde l'attaque pour avoir enseigné dans son livre *de la Vie heureuse*, que celui qui est dans les souffrances et à la torture, ne peut être heureux; et pour avoir dit, du moins en termes équivalents, que la félicité n'était jamais montée sur la roue : comme si, après lui avoir passé que les douleurs du corps et les revers de la fortune doivent être mis au rang des maux, on avait le droit de lui reprocher cette conclusion, que l'on peut être vertueux sans être heureux, puisque la vertu n'est pas à l'abri de ce qu'il appelle des maux. Toutes les voix des philosophes se sont élevées contre lui, pour avoir loué, dans son Callisthène [12], cette sentence :

Le sort règle nos jours, plutôt que la sagesse.

Jamais rien de si lâche, dit-on, n'est sorti de la bouche d'un philosophe. Je l'avoue; mais rien aussi de plus conséquent. Car si l'on admet tant de biens corporels et tant de biens fortuits, n'est-il pas évident que l'empire de la fortune, qui dispose des uns et des autres, est plus étendu que celui de la sagesse? Aimons-nous mieux imiter Épicure, qui souvent dit de bonnes choses, sans trop s'embarrasser si elles cadrent à ses principes? Il loue la frugalité : voilà le philosophe; mais un Socrate, un Antisthène, devraient parler ainsi, et non celui qui met le souverain bien dans la volupté. Il nie que la vie puisse être agréable, si elle n'est conforme à l'honnêteté, à la sagesse, à la justice.

finem bonorum voluptatem esse dixerit. Negat, quemquam jucunde posse vivere, nisi idem honeste, sapienter, justeque vivat. Nihil gravius, nihil philosophia dignius; nisi idem hoc ipsum, honeste, sapienter, juste, ad voluptatem referret. Quid melius, quam, fortunam exiguam intervenire sapienti? Sed hoc isne dicit, qui, quum dolorem non modo maximum malum, sed solum malum etiam dixerit, toto corpore opprimi possit doloribus acerrimis tum, quum maxime contra fortunam glorietur? Quod idem melioribus etiam verbis Metrodorus, « Occupavi, inquit, te fortuna atque cepi; « omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspi« rare non posses. » Præclare, si Aristo Chius, aut si stoicus Zeno diceret, qui, nisi quod turpe esset, nihil malum duceret. Tu vero, Metrodore, qui omne bonum in visceribus medullisque condideris, et definieris, summum bonum firma corporis affectione, explorataque spe contineri, fortunæ aditus interclusisti? Quo modo? Isto enim bono jam exspoliari potes.

X. Atqui his capiuntur imperiti; et propter hujusmodi sententias, istorum hominum est multitudo. Acute autem disputantis illud est, non, quid quisque dicat, sed quid cuique dicendum sit, videre. Velut in ea ipsa sententia, quam in hac disputatione suscepimus, omnes bonos semper beatos volumus esse: quid dicam bonos, perspicuum est. Omnibus enim virtutibus instructos et ornatos, quum sapientes, tum viros bonos dicimus. Videamus, qui

Rien de plus grave, rien de plus digne de la philosophie, si tout ce qu'il dit de l'honnêteté, de la sagesse et de la justice, il ne le rapportait pas au plaisir. Qu'y a-t-il de mieux, que de dire que la fortune a peu de part aux affaires du sage? Mais cela peut-il sortir de la même bouche qui soutient que la douleur, non seulement est le plus grand des maux, mais même le seul que nous ayons à craindre? et cette fortune, au moment où il l'ose braver, ne peut-elle pas l'accabler en un instant des plus vives douleurs? Que Métrodore dise avec plus d'élégance encore, « Fortune, je t'ai prévenue, j'ai fermé, j'ai fortifié toutes les issues par où tu pouvais venir à moi. » Bien, si j'entendais parler ainsi Ariston de Chio, ou le stoïcien Zénon, qui ne regardent comme mal que ce qui n'est pas honnête. Mais toi, Métrodore, toi, qui renfermes le souverain bien dans tes veines et dans tes entrailles, et qui le fais dépendre d'une santé ferme, et de l'espérance d'en jouir toujours, oses-tu dire que tu as fermé toutes les issues à la fortune, quand elle peut à l'instant même te priver de ce bien ?

X. Voilà pourtant ce qui séduit les ignorants; voilà les sentences qui attirent la multitude. Mais ceux qui savent raisonner s'attachent, non à ce qu'on dit, mais à ce qu'on doit dire. Ils ne reprocheront pas le même défaut à cette proposition, que les gens de bien sont toujours heureux. Par ces mots de *gens de bien* et de *sages*, il est évident que j'entends ceux qui sont ornés de toutes les vertus. Par celui d'*heureux*, j'entends ceux qui possèdent tous les biens sans aucun mélange de maux. Je ne crois pas, en effet, que la félicité

dicendi sint beati. Equidem hos existimo, qui sint in bonis, nullo adjuncto malo. Neque ulla alia huic verbo, quum beatum dicimus, subjecta notio est, nisi, secretis malis omnibus, cumulata bonorum complexio. Hanc assequi virtus, si quidquam præter ipsam boni est, non potest. Aderit enim malorum, si mala illa ducimus, turba quædam, paupertas, ignobilitas, humilitas, solitudo, amissio suorum, graves dolores, corporis perdita valitudo, debilitas, cæcitas, interitus patriæ, exsilium, servitus denique. In his tot et tantis, atque etiam quæ plura possunt accidere, potest esse sapiens. Nam hæc casus importat, qui in sapientem potest incurrere. At si ea mala sunt, quis potest præstare, sapientem semper beatum fore, quum vel in omnibus his uno tempore esse possit?

Non igitur facile concedo, neque Bruto meo, neque communibus magistris, neque veteribus illis, Aristoteli, Speusippo, Xenocrati, Polemoni, ut quum ea, quæ supra enumeravi, in malis numerent, iidem dicant, semper beatum esse sapientem. Quod si titulus hic delectat insignis et pulcher, Pythagora, Socrate, Platone dignissimus, inducant animum, illa, quorum splendore capiuntur, vires, valitudinem, pulchritudinem, divitias, honores, opes contemnere, eaque, quæ his contraria sint, pro nihilo ducere : tum poterunt clarissima voce profiteri, se neque fortunæ impetu, nec multitudinis opinione, nec dolore, neque paupertate terreri, omniaque sibi in sese esse posita, neque esse quid-

nous présente d'autre notion, que la plénitude de toutes sortes de vrais biens, et l'exclusion de toutes choses contraires. La vertu y aspirerait vainement si, hors d'elle, il était quelque vrai bien. Elle serait bientôt assaillie par une foule de maux, si ce sont des maux que la pauvreté, l'abjection, l'humiliation, l'abandon des amis, la perte des proches, les vives douleurs du corps, le dérangement total de la santé, la débilité des nerfs, la cécité, la ruine de la patrie, l'exil, et enfin la servitude. Tous ces accidents, et beaucoup d'autres encore, peuvent arriver au sage, puisqu'ils dépendent du hasard, auquel le sage est exposé comme le reste des hommes. Si donc ce sont de vrais maux, qui peut s'assurer que le sage sera toujours heureux, puisqu'ils peuvent l'assiéger tous à la fois?

Je ne me rangerais donc pas facilement à l'avis de mon ami Brutus, quoique ce soit celui de nos communs maîtres, et des anciens philosophes, Aristote, Speusippe, Xénocrate et Polémon, qui, après avoir mis au rang des vrais maux les accidents dont je viens de parler, n'ont pas laissé de soutenir que le sage est toujours heureux. S'ils font tant de cas de ce beau nom, justement dû à Pythagore, à Socrate, à Platon, qu'ils apprennent plutôt d'eux à mépriser tous ces prétendus biens dont ils sont éblouis, vigueur, santé, beauté, richesses, dignités, et à compter pour rien tous les prétendus maux contraires. C'est alors qu'ils pourront publier à haute voix, qu'ils ne craignent ni les traverses de la fortune, ni les jugements de la multitude, ni les douleurs, ni la pauvreté. C'est alors qu'ils pourront se vanter

quam extra suam potestatem, quod ducant in bonis. [1] Namque et hæc loqui, quæ sunt magni cujusdam et alti viri, et eadem, quæ vulgus, in malis et bonis numerare, concedi [2] nullo modo potest: qua gloria commotus Epicurus exoritur, cui etiam, si diis placet, videtur semper sapiens beatus. Hic dignitate hujus sententiæ capitur; sed nunquam id diceret, si ipse se audiret. Quid est enim, quod minus conveniat, quam ut is, qui vel summum, vel solum malum dolorem esse dicat, idem censeat, « Quam « hoc suave est! » tum, quum dolore crucietur, dicturum esse sapientem? Non igitur ex singulis vocibus philosophi spectandi sunt, sed ex perpetuitate atque constantia.

XI. Aud. Adducis me, ut tibi assentiar. Sed tua quoque, vide, ne desideretur constantia. — Cic. Quonam modo? — Aud. Quia legi tuum nuper quartum de Finibus. In eo mihi videbare, contra Catonem disserens, hoc velle ostendere, quod mihi quidem probatur, inter Zenonem et peripateticos nihil præter verborum novitatem interesse. Quod si ita est, quid est causæ, quin, si Zenonis rationi consentaneum sit, satis magnam vim in virtute esse ad beate vivendum, liceat idem peripateticis dicere? Rem enim opinor spectari oportere, non verba.

Cic. Tu quidem tabellis obsignatis agis mecum, et testificaris, quid dixerim aliquando, aut scripserim. Cum aliis isto modo, qui legibus impositis dis-

[1] Neque hunc et hæc loqui. — [2] Ullo.

d'avoir en eux-mêmes de quoi se rendre heureux, en retranchant du nombre des biens tout ce qui est hors de leur pouvoir. Mais je ne puis souffrir qu'en partageant sur les biens et sur les maux l'opinion du vulgaire, on tienne sur la vertu le langage d'une âme grande et sublime. Jaloux de cette gloire, Épicure lui-même, Épicure, le croira-t-on ? prononce hardiment que le sage lui paraît toujours heureux. Cette belle idée le frappe; mais parlerait-il de la sorte, s'il s'entendait lui-même? Qu'y a-t-il de moins compatible, que de regarder la douleur comme le plus grand de nos maux, ou même le seul, et de croire que le sage, au milieu des plus rudes tourments, pourra s'écrier : *Que cela est doux* [13] ! Jugeons donc des philosophes, non par les termes qu'ils emploient, mais par la liaison et par l'accord de leurs principes.

XI. L'Aud. Oui, je pense comme vous; mais voyons si vous ne tombez pas vous-même dans quelque contradiction. — Cic. Comment ? — L'Aud. C'est que lisant dernièrement votre quatrième Livre *des Biens et des Maux* [14], j'ai remarqué qu'en disputant contre Caton, vous lui soutenez, et avec raison selon moi, qu'entre Zénon et les péripatéticiens, toute la différence consiste dans quelques termes nouveaux. Or, s'il en est ainsi, pourquoi les péripatéticiens ne pourraient-ils pas dans leur système, aussi-bien que Zénon dans le sien, dire que la vertu suffit pour le bonheur ? Il faut, je crois, voir les choses plutôt que les mots.

Cic. Vous prétendez me battre avec mes propres armes [15], et me prendre par mes paroles ou par mes écrits. Faites ces objections à ceux qui épousent des systèmes. Pour moi, je suis d'une secte où l'on vit au jour

putant. Nos in diem vivimus. Quodcumque nostros animos probabilitate percussit, id dicimus. Itaque soli sumus liberi. Verumtamen, quoniam de constantia paullo ante diximus, non ego hoc loco id quærendum puto, verumne sit, quod Zenoni placuerit, quodque ejus auditori, Aristoni, bonum esse solum, quod honestum esset; sed, si ita esset, tum ut hoc totum, beate vivere, in una virtute poneret. Quare demus hoc sane Bruto, ut sit beatus semper sapiens. Quam sibi conveniat, ipse viderit. Gloria quidem hujus sententiæ quis est illo viro dignior? Nos tamen teneamus, ut si idem beatissimus.

XII. Etsi Zeno Cittieus, advena [1] quidem, et ignobilis verborum opifex, insinuasse se in antiquam philosophiam videtur: hujus sententiæ gravitas a Platonis auctoritate reputatur; apud quem sæpe hæc oratio usurpata est, ut nihil præter virtutem diceretur bonum: velut in Gorgia Socrates, quum esset ex eo quæsitum, Archelaum, Perdiccæ filium, qui tum fortunatissimus haberetur, nonne beatum putaret? « Haud scio, inquit. Nunquam « enim cum eo collocutus sum. — Ain' tu? an tu « aliter id scire non potes? — Nullo modo. — Tu « igitur ne de Persarum quidem rege magno potes « dicere, beatusne sit? — An ego [2] possim, quum « ignorem, quam sit doctus, quam vir bonus? — « Quid? tu in eo sitam vitam beatam putas? — Ita « prorsus existimo, bonos, beatos; improbos, mi-

[1] Quidam. — [2] Possum.

la journée. Tout ce qui nous a paru probable, nous le disons, et c'est pour cela que nous sommes les seuls libres. Toutefois, comme je parlais tout à l'heure des raisonnements inconséquents*, il ne sagit pas ici de voir si Zénon et Ariston son disciple ont eu raison de poser pour principe qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête; mais si la conséquence est juste, qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu. Ainsi permettons à Brutus de dire que le sage est toujours heureux : est-il conséquent? qu'il prononce lui-même. Ce que je sais, c'est que nul ne mérite mieux la gloire de proclamer cette vérité. Pour nous, continuons de regarder le sage comme souverainement heureux.

XII. Qu'un homme qui est à peine Grec, Zénon de Cittium [16], mauvais artisan de termes nouveaux, croie avoir pénétré les mystères de l'ancienne philosophie, il n'en est pas moins vrai que cette noble pensée remonte jusqu'au divin Platon; il répète souvent que l'unique bien de l'homme, c'est la vertu. Ainsi, dans le *Gorgias*, on demande à Socrate ce qu'il pense du bonheur d'Archélaüs, fils de Perdiccas [17], et qui passait alors pour l'homme du monde le plus heureux. « Je ne puis, « répond-il, en rien dire, n'ayant jamais eu d'entre- « tien avec lui. — Comment! ne pouvez-vous en juger « autrement? — Non. — Vous ne sauriez donc assurer « que le grand roi soit heureux? — Comment le pour- « rais-je, puisque j'ignore quelle est son instruction et « sa vertu? — C'est donc en cela que vous faites con- « sister le bonheur? — Oui, je le crois, les bons sont « heureux; les méchants, malheureux. — Archélaüs est

* Le président Bouhier voudrait *quanquam* au lieu de *quoniam*. Wolf, après Davies, propose ici bien d'autres conjectures.

« seros. — Miser ergo Archelaus? — Certe, si in-« justus. » Videturne omnem hic beatam vitam in una virtute ponere? Quid vero in Epitaphio? quo modo idem? « Nam cui viro, inquit, ex se ipso apta « sunt omnia, quæ ad beate vivendum ferunt, nec « suspensa aliorum aut bono casu aut contrario, « pendere ex alterius eventis et errare coguntur: « huic optime vivendi ratio comparata est. Hic est « ille moderatus, hic fortis, hic sapiens, hic, et « nascentibus, et cadentibus quum reliquis commo-« dis, tum maxime liberis, parebit et obediet præ-« cepto illi veteri :

[1] « Neque enim lætabitur unquam, nec mœrebit nimis,
« Quod semper in se ipso omnem spem reponet sui. »

XIII. Ex hoc igitur Platonis quasi quodam sancto augustoque fonte nostra omnis manabit oratio.

Unde igitur rectius ordiri possumus, quam a communi parente natura? Quæ quidquid genuit, non modo animal, sed etiam quod ita ortum esset e terra, ut stirpibus suis niteretur, in suo quodque genere perfectum esse voluit. Itaque et arbores, et vites, et ea, quæ sunt humiliora, neque se tollere a terra altius possunt, alia semper virent, alia hieme nudata, verno tempore tepefacta frondescunt; neque est ullum, quod non ita vigeat interiore quodam motu, et suis in quoque seminibus inclusis, ut aut flores, aut fruges fundat, aut baccas, omniaque in omnibus, quantum in ipsis sit, nulla vi impe-

[1] Οὔτε γὰρ χαίρων, οὔτε λυπούμενος ἄγαν φανήσεται, διὰ τὸ αὑτῷ πεποιθέναι.

« donc malheureux ? — Oui, s'il est injuste. » N'est-ce pas là placer le bonheur dans la seule vertu ? Platon dit encore dans le *Ménexène* : « Celui-là est sûr d'être « heureux, qui trouve dans son propre fonds tout ce « qui peut le rendre tel, sans être forcé de faire dépen- « dre son bonheur de la bonne ou de la mauvaise fortune, « ou de ce qui peut arriver à autrui. Un tel homme est « modéré, il est ferme, il est sage ; et dans la prospérité « comme dans l'adversité, qu'il lui naisse ou qu'il lui « meure des enfants, il sera toujours soumis à cet an- « cien précepte :

« Loin de vous les transports de joie ou de douleur ;
« L'espérance du sage est dans son propre cœur. »*

XIII. De cette doctrine de Platon, comme d'une source auguste et divine, découlera tout mon discours.

Par où mieux commencer que par notre commune mère la nature ? Considérez toutes ses productions, non seulement celles qui sont animées, mais même celles qui sont faites pour tenir à la terre par leurs racines : il n'y en a aucune qui ne soit parfaite en son genre. Ainsi les arbres, les vignes et les autres plantes plus petites, soit qu'elles conservent une perpétuelle verdure, soit que, dépouillées par l'hiver, elles doivent de nouvelles feuilles aux premières chaleurs du printemps, sont tellement constituées, qu'il n'y en a aucune qui, par un mouvement intérieur et par la force des semences qu'elle renferme, ne produise des fleurs ou des

* Bentley a tenté le premier d'assigner une mesure certaine aux vers du texte, et quelques éditeurs ont adopté ses corrections. Les efforts de Davies n'ont pas été aussi heureux dans la restitution du texte de Platon. Tous ces détails n'ont d'intérêt que pour les savants.

diente, perfecta sint. Facilius vero etiam in bestiis, quod his sensus a natura est datus, vis ipsius naturæ perspici potest. Namque alias bestias nantes, aquarum incolas esse voluit; alias volucres, cœlo frui libero; serpentes quasdam, quasdam esse gradientes; earum ipsarum partim solivagas, partim congregatas; immanes alias, quasdam autem cicures; nonnullas abditas, terraque tectas. Atque earum quæque suum tenens munus, quum in disparis animantis vitam transire non possit, manet in lege naturæ. Et ut bestiis aliud alii præcipui a natura datum est, quod suum quæque retinet, nec discedit ab eo: sic homini multo quiddam præstantius; etsi præstantia debent ea dici, quæ habent aliquam comparationem. Humanus autem animus, decerptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. Hic igitur, si est excultus, et si ejus acies ita curata est, ut ne cæcaretur erroribus, fit perfecta mens, id est, absoluta ratio: quod est idem virtus. Et, si omne beatum est, cui nihil deest, et quod in suo genere expletum atque cumulatum est, idque virtutis est proprium: certe omnes virtutis compotes, beati sunt. Et hoc quidem mihi cum Bruto convenit, item cum Aristotele, Xenocrate, Speusippo, Polemone.

XIV. Sed mihi videntur etiam beatissimi. Quid enim deest ad beate vivendum ei, qui confidit suis bonis? Aut, qui diffidit, beatus esse qui potest? At diffidat necesse est, qui bona dividit tripertito.

fruits ; et si quelque violence ne s'y oppose, tout parvient chez elles à la perfection qui leur est propre. Les animaux étant doués de sentiment, manifestent encore mieux la puissance de la nature. Elle a placé dans les eaux ceux qui sont propres à nager ; dans les airs, ceux qui sont disposés à voler ; et parmi les animaux terrestres, elle a fait ramper les uns, marcher les autres. Elle a voulu que ceux-ci vécussent seuls, et ceux-là en troupeaux ; elle a rendu les uns féroces, les autres doux, et en a condamné quelques espèces à vivre cachées sous terre : chaque animal, fidèle à son instinct, sans pouvoir changer sa façon de vivre, suit inviolablement la loi de la nature. Et comme toute espèce a quelque propriété qui la distingue essentiellement des autres, aussi l'homme en a-t-il une bien supérieure, s'il est permis d'établir une telle comparaison ; car je veux parler de notre âme, qui, étant une émanation de la Divinité, ne peut être comparée, l'oserons-nous dire ? qu'avec Dieu même. Cette âme, lorsqu'on la cultive, et qu'on la guérit des illusions capables de l'aveugler, parvient à ce haut degré d'intelligence, qui est la raison parfaite, à laquelle nous donnons le nom de vertu. Si donc c'est être heureux que d'être accompli de tous points, et si cette perfection est le propre de la vertu, il est évident que tout homme vertueux est heureux ; et jusque-là je suis d'accord, non seulement avec Brutus, mais avec Aristote, Xénocrate, Speusippe et Polémon.

XIV. Mais je vais plus loin, et je soutiens même que la vertu seule rend l'homme souverainement heureux. En effet, que reste-t-il à désirer à quiconque est sûr de garder ses biens ? Mais celui qui craint d'en être

Qui enim poterit aut corporis firmitate, aut fortunæ stabilitate confidere? Atqui, nisi stabili, et fixo, et permanente bono, beatus esse nemo potest. Quid ergo ejusmodi istorum est? Ut mihi Laconis illud dictum in hos cadere videatur : qui glorianti cuidam mercatori, quod multas naves in omnem oram maritimam dimisisset, « Non sane optabilis « quidem ista, inquit, rudentibus apta fortuna. »

An dubium est, quin nihil sit habendum in eo genere, quo vita beata [1] completur, si id possit amitti? Nihil enim [2] interarescere, nihil exstingui, nihil cadere debet eorum, in quibus vita beata consistit. Nam qui timebit, ne quid ex his deperdat, beatus esse non poterit. Volumus enim, eum, qui beatus sit, tutum esse, inexpugnabilem, septum atque munitum; non ut parvo metu præditus sit, sed ut nullo. Ut enim innocens is dicitur, non qui leviter nocet, sed qui nihil nocet : sic sine metu is habendus est, non qui [3] parum metuit, sed qui omnino metu vacat. Quæ est enim alia fortitudo, nisi animi affectio quum in adeundo periculo, et in labore ac dolore patiens, tum procul ab omni metu? Atque hæc certe non ita se haberent, nisi omne bonum in una honestate consisteret. Qui autem illam maxime optatam et expetitam securitatem (securitatem autem nunc appello, vacuitatem ægritudinis, in qua vita beata posita est) habere quisquam potest, cui aut adsit, aut adesse possit mul-

[1] Complectitur. *Wopkens, Lect. Tull.*, I, 19, *magis probat* compleatur — [2] *Al. male* inveterascere. — [3] Parva.

dépouillé, comment pourrait-il être heureux ? Or, si vous admettez trois sortes de biens, vous devez craindre ; car peut-on se promettre une santé, ou une fortune durable ? Point de vrai bonheur sans sécurité. Est-il donc rien de sûr dans la santé et la fortune ? Je me souviens, à ce sujet, du Spartiate, qui ayant entendu un négociant se vanter d'avoir fait partir plusieurs vaisseaux pour différents ports : « Je fais peu de cas, dit-il, d'un « bonheur qui tient à quelques cordages. »

Il est donc hors de doute que rien de ce qui peut nous échapper ne doit être compté parmi les choses nécessaires au parfait bonheur ; il faut que tout y soit durable, impérissable, éternel ; car le bonheur est incompatible avec la crainte. Aussi voulons-nous que pour être heureux, on soit à l'épreuve de tout, muni et fortifié contre tout *, et dès lors inaccessible, non seulement à quelques petites craintes, mais à toutes. En effet, comme on ne peut se dire innocent, si l'on est coupable du plus léger délit, de même on ne peut se dire exempt de crainte, pour peu qu'il en reste. Qu'entendons-nous par le courage, sinon une disposition de l'âme qui ne lui permette de s'épouvanter d'aucun péril, ni de succomber à aucun excès de travail ou de douleur ? Or, cette disposition ne peut se rencontrer que dans celui qui fait consister le souverain bien dans la vertu. Comment aspirer à cette absence de toute inquiétude, à cette sécurité qui fait le bonheur, si l'on est assiégé de toutes sortes de maux, ou qu'on puisse l'être à chaque instant ? Comment se tenir ferme et inébranlable dans l'occasion, et mépriser tout ce qui

* Le texte, dans quelques manuscrits, est ainsi conçu : « Inexpugnabilem semper atque invictum. » Davies ne semble pas éloigné d'approuver cette leçon.

titudo malorum? Qui autem poterit esse celsus, et erectus, et ea, quæ homini accidere possunt, omnia parva ducens, qualem sapientem esse volumus, nisi omnia sibi in se posita censebit? An Lacedæmonii, Philippo [1] minitante per litteras, se omnia, quæ conarentur, prohibiturum, quæsiverunt, num se esset etiam mori prohibiturus: vir is, quem quærimus, non multo facilius tali animo reperietur, quam civitas universa? Quid? ad hanc fortitudinem, de qua loquimur, temperantia adjuncta, quæ sit moderatrix omnium commotionum, quid potest ad beate vivendum deesse ei, quem fortitudo ab ægritudine et a metu vindicet; temperantia tum a libidine avocet, tum insolenti alacritate gestire non sinat? Hæc efficere virtutem ostenderem, nisi superioribus diebus essent explicata.

XV. Atque quum perturbationes animi, miseram; sedationes autem, vitam efficiant beatam; duplexque ratio perturbationis sit, quod ægritudo, et metus, in malis opinatis, in bonorum autem errore, lætitia gestiens libidoque versetur; quum [2] hæc omnia cum consilio et ratione pugnent: his tu tam gravibus concitationibus, tamque ipsis inter se dissentientibus atque distractis, quem vacuum, solutum, liberum videris, hunc dubitabis beatum dicere? Atqui sapiens semper ita affectus est. Semper igitur sapiens beatus est.

Atque etiam omne bonum, lætabile est; quod autem lætabile, id prædicandum, et præ se feren-

[1] Minitanti. — [2] *Abest* hæc.

peut arriver de fâcheux, comme le doit faire le sage, si l'on fonde son espoir sur quelque autre chose que sur soi-même? Le roi Philippe[18] ayant écrit aux Lacédémoniens, d'un ton menaçant, qu'il saurait bien déconcerter tous leurs projets : « Pourra-t-il aussi, s'écrièrent-« ils, nous empêcher de mourir ? » Si une ville entière a pu penser si noblement, nous sera-t-il donc si difficile de trouver un homme qui lui ressemble ? Et si vous joignez au courage cet esprit de modération qui tempère les émotions de l'âme, que vous manque-t-il pour le bonheur ? Le courage vous met au-dessus du chagrin et de la crainte; la modération, au-dessus de la cupidité et de la joie. Tel est l'ouvrage de la vertu; nos précédents discours l'ont assez prouvé.

XV. Supposons donc, d'un côté, comme certain, que les passions rendent la vie malheureuse, et que la tranquillité de l'âme produit un effet contraire; mettons, d'autre part, au nombre des passions, la crainte et la douleur que causent de prétendus maux, les désirs et la joie qui naissent des faux biens, et tous ces mouvements contraires à la prudence et à la raison; figurons-nous ensuite un homme qui soit libre et dégagé de ces agitations violentes si opposées les unes aux autres : hésiterez-vous à le croire heureux ? Or, telle est toujours la situation du sage. Il est donc toujours heureux.

Ajoutons que tout bien est agréable; tout ce qui est agréable mérite des éloges et de l'estime; tout ce qui est tel est aussi glorieux; tout ce qui est glorieux est

dum; quod tale autem, id etiam gloriosum. Si vero gloriosum, certe laudabile; quod autem laudabile, profecto etiam honestum; quod bonum igitur, id honestum. At quæ isti bona numerant, ne ipsi quidem honesta dicunt. Solum igitur bonum, quod honestum. Ex quo efficitur, honestate una vitam contineri beatam. Non sunt igitur ea bona dicenda, nec habenda, quibus abundantem licet esse miserrimum. An dubitas, quin præstans valitudine, viribus, forma, acerrimis integerrimisque sensibus (adde etiam, si libet, pernicitatem, et velocitatem; da divitias, honores, imperia, opes, gloriam), si fuerit is, qui hæc habet, injustus, intemperans, timidus, hebeti ingenio, atque nullo: dubitabisne eum miserum dicere? Qualia igitur ista bona sunt, quæ qui habeat, miserrimus esse possit? Videamus, ne, ut acervus ex sui generis granis, sic beata vita ex sui similibus partibus effici debeat. Quod si ita est, ex bonis, quæ sola honesta sunt, [1] efficiendus est beatus. Ea mixta ex dissimilibus si erunt, honestum ex his effici nihil poterit. Quo detracto, quid poterit beatum intelligi?

Etenim quidquid est, quod bonum sit, id expetendum est; quod autem expetendum, id certe approbandum; quod vero approbaris, id gratum acceptumque habendum. Ergo etiam dignitas ei tribuenda est. Quod si ita est, laudabile sit necesse est. Bonum igitur omne laudabile. Ex quo efficitur,

[1] Efficiendum est beatum.

louable, et par conséquent honnête. Tout bien est donc honnête. Or, la plupart des choses que nos adversaires mettent au rang des biens ne sont pas même honnêtes, de leur propre aveu. Ainsi, l'honnête est le seul bien. Ainsi, c'est dans l'honnête seul que nous trouverons le bonheur. On ne doit donc pas donner le nom de biens à des choses dont l'influence n'empêche pas d'être malheureux. En effet, représentez-vous un homme possédant au suprême degré la santé, la vigueur, la beauté, la vivacité des sens. Ajoutez-y, si vous voulez, la souplesse et la légèreté du corps. Comblez cet homme de richesses, d'honneurs, de royaumes, de puissance, et de tout ce qu'il y a de plus éclatant. Si en même temps il se trouve injuste, intempérant, timide, avec peu ou point d'esprit, ferez-vous difficulté de le tenir pour malheureux ? Et si tant de sortes d'avantages ne peuvent le garantir, les regarderez-vous désormais comme de vrais biens ? On peut comparer l'assemblage des choses qui entrent dans la composition de la vie heureuse, à un tas de blé, qui ne saurait être tenu pour tel, s'il n'est composé de grains de même espèce. Il faut en conclure que le bonheur ne se compose que de biens qui soient honnêtes ; car l'honnête est bientôt corrompu par ce qui ne l'est pas ; et sans l'honnête il n'y a point de félicité.

Tout bien est désirable ; tout ce qui est désirable mérite d'être approuvé ; tout ce que vous aurez jugé digne d'approbation doit vous plaire ; tout ce qui peut vous plaire doit avoir un mérite réel, et par conséquent est digne de louange ; tout bien est donc digne de louange ; et il en résulte qu'il n'y a pas de bien là où l'honnête

ut, quod sit honestum, id sit solum bonum. Quod ni ita tenebimus, multa erunt, quæ nobis bona dicenda sint.

XVI. Omitto divitias : quas quum quivis, quamvis indignus, habere possit, in bonis non numero. Quod enim est bonum, id non quivis habere potest. Omitto nobilitatem, famamque popularem, stultorum improborumque consensu excitatam. Hæc, quæ sunt minima, tamen bona dicantur necesse est : candiduli dentes, venusti oculi, color suavis, et ea, quæ [1] Euryclea laudat Ulyssi pedes abluens,

Lenitudo orationis, mollitudo corporis.

Ea si bona ducemus, quid erit in philosophi gravitate, quam in vulgi opinione, stultorumque turba, quod dicatur aut gravius, aut grandius? At enim eadem stoici præcipua, vel producta dicunt, quæ bona isti. Dicunt illi quidem; sed his vitam beatam compleri negant : hi autem sine iis esse nullam putant; aut, si sit beata, beatissimam certe negant. Nos autem volumus beatissimam ; idque nobis Socratica illa conclusione confirmatur. Sic enim princeps ille philosophiæ disserebat : « Qualis cujusque « animi affectus esset, talem esse hominem ; qualis « autem ipse homo esset, talem ejus esse orationem ; « orationi autem facta similia, factis vitam. Affectus « autem animi in bono viro laudabilis. Et vita igitur « laudabilis boni viri, et honesta ergo, quoniam « laudabilis. Ex quibus, bonorum beatam vitam

[1] Anticlea.

n'est pas ; autrement nous compterions une multitude de vrais biens.

XVI. Je laisse à part les richesses qu'on sait pouvoir être possédées par les plus indignes : les vrais biens ne sont pas à la merci des derniers des hommes. Je ne parle pas de la noblesse, ni des applaudissements populaires, qu'on doit souvent à des méchants ou à des sots. Il faudrait y placer aussi de bien moindres agréments ; il faudrait mettre au nombre des vrais biens jusqu'à des minuties, comme de belles dents, de beaux yeux, un teint frais, et ces autres qualités que louait dans Ulysse sa nourrice Euryclée, en lui lavant les pieds,

> La fleur de la santé, la douceur de la voix. [19]

En vérité, si de tels avantages doivent être mis au rang des vrais biens, quelle différence y aura-t-il entre la gravité de la philosophie, et les viles idées du vulgaire, les visions des insensés ? Mais, me direz-vous, quoique les stoïciens n'accordent pas tout-à-fait, comme les péripatéticiens, que ce soient là des biens véritables, ils les regardent comme des avantages. Soit ; mais ils nient que ces avantages fassent le bonheur de la vie : au lieu que les autres les croient nécessaires, du moins pour le rendre parfait. Et nous, au contraire, nous le croyons parfait sans cela, fondés sur ce raisonnement de Socrate, le chef des philosophes : « Tel est le cœur de l'homme, tel est l'homme. Tel est l'homme, tels sont ses discours. Tels sont ses discours, telles sont ses actions, telle est sa vie. Or, dans un homme de bien, le cœur est toujours louable. Sa vie l'est donc pareillement. Or, si elle est louable, elle est honnête, et par conséquent heureuse. » Que je sache de vous, au nom

« esse, concluditur. » Etenim, proh deorum atque hominum fidem! parumne cognitum est superioribus nostris disputationibus, an delectationis, et otii consumendi causa locuti sumus, sapientem ab omni concitatione animi, quam perturbationem voco, semper vacare? semper in animo ejus esse placidissimam pacem? Vir igitur temperatus, constans, sine metu, sine ægritudine, sine alacritate ulla, sine libidine, nonne beatus? At semper sapiens talis; semper igitur beatus. Jam vero qui potest vir bonus non ad id, quod laudabile sit, omnia referre, quæ agit, quæque sentit? Refert autem omnia ad beate vivendum. Beata igitur vita laudabilis. Nec quidquam sine virtute laudabile. Beata igitur vita virtute conficitur.

XVII. Atque hoc sic etiam concluditur. Nec in misera vita quidquam est prædicabile, aut gloriandum; nec in ea, quæ nec misera sit, nec beata. Et est in aliqua vita prædicabile aliquid, aut gloriandum, ac præ se ferendum: ut Epaminondas,

[1] Consiliis nostris laus est attonsa Laconum;

ut Africanus,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiperare queat.

[2] Quod si beata vita, glorianda et prædicanda, et præ se ferenda est. Nihil est enim aliud, quod prædicandum, et præ se ferendum sit. Quibus positis,

[1] Ἡμετέραις βουλαῖς Σπάρτη μὲν ἐκείρατο δόξαν.

[2] *Ernest.* Quod si est beata vita. *Boherius conjicit,* Quod si est, beata virtus glorianda et pr. *Frustra.*

des dieux et des hommes, si vous prenez pour un simple amusement nos derniers entretiens, ou si vous regardez comme un principe bien établi que le sage est toujours libre du joug des passions, et qu'il règne une éternelle paix dans son âme? Or, quiconque est modéré, constant, exempt de crainte, de chagrin, de folle joie et de toute cupidité, peut-il n'être pas heureux? Tel est le sage : il est donc toujours heureux. Un homme de bien, d'ailleurs, ne rapporte-t-il pas à une fin digne de louange toutes ses actions, toutes ses pensées? Que prétend-il? être heureux. Ce bonheur est donc un but louable. Or, rien ne saurait l'être sans la vertu. La vertu fait donc le bonheur.

XVII. On le prouve encore de cette manière. Une vie malheureuse, ou qui n'est ni heureuse ni malheureuse, n'a par elle-même rien de louable ni de glorieux. Il y a au contraire une vie louable et glorieuse, comme celle d'Épaminondas, qui peut dire :

Sparte devant ma gloire abaissa son orgueil; [20]

Ou celle de l'Africain, à qui l'on fait dire aussi :

De l'aurore au couchant, il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers. [21]

S'il est une vie heureuse [22], elle est digne de louange et de gloire, et il n'est rien qui en mérite excepté elle. Vous voyez déjà la conclusion. En effet, si le bien n'est pas le bonheur, il y aura certainement quelque chose de mieux que le bonheur, et ce sera, de l'aveu de tous, le bien lui-même. La vie heureuse ne serait plus alors

intelligis quid sequatur. Et quidem, nisi ea vita beata est, quæ est eadem honesta : sit aliud necesse est melius vita beata. Quod erit enim honestum, certe fatebuntur esse melius. Ita erit beata vita melius aliquid; quo quid potest dici perversius? Quid? quum fatentur satis magnam vim esse in vitiis ad miseram vitam, nonne fatendum est, eamdem vim in virtute esse ad beatam vitam? Contrariorum enim contraria sunt consequentia. Quo loco quæro, quam vim habeat libra illa Critolai : qui quum in alteram lancem animi bona imponat, in alteram corporis, et externa, tantum propendere [1] illam bonorum animi lancem putet, ut terram et maria deprimat.

XVIII. Quid ergo aut hunc prohibet, aut etiam Xenocratem illum gravissimum philosophorum exaggerantem tantopere virtutem, extenuantem cetera et abjicientem, in virtute non beatam modo vitam, sed etiam beatissimam ponere? quod quidem nisi [2] fit, virtutum interitus consequetur. Nam in quem cadit ægritudo, in eumdem metum cadere necesse est. Est enim metus futuræ ægritudinis sollicita exspectatio. In quem autem metus, in eumdem formido, timiditas, pavor, ignavia. Ergo ut idem vincatur interdum, nec putet ad se præceptum illud Atrei pertinere :

Proinde ita parent se in vita, ut vinci nesciant.

Hic autem vincetur, ut dixi : nec modo vincetur, sed etiam serviet. At nos virtutem semper liberam

[1] Illam boni lancem. — Sit.

le souverain bien : est-il une plus grande absurdité ? Quoi ! tandis qu'on avoue que le vice seul suffit pour rendre l'homme malheureux, comment pourrait-on nier que la vertu n'ait la même force pour le rendre heureux ? C'est ici la règle des contraires. J'en appelle à la fameuse balance de Critolaüs, où il prétendait que, si d'un côté on mettait les bonnes qualités de l'âme, et de l'autre non seulement celles du corps, mais encore les autres biens étrangers, le premier côté emporterait le second, quand même on ajouterait à ce dernier la terre et les mers.

XVIII. Quelle raison a donc pu empêcher le même Critolaüs, et cet autre grand philosophe, Xénocrate, qui exalte si fort la vertu, et qui déprise tant tout le reste, d'avouer qu'elle nous rend non seulement heureux, mais même parfaitement heureux? Toutes les vertus, si cela est faux, sont anéanties. En effet, quiconque est susceptible de chagrin, l'est aussi de crainte; car la crainte n'est que l'attente inquiète d'un chagrin. Or, l'homme susceptible de crainte l'est aussi d'effroi, de timidité, de terreur, de lâcheté. Il doit donc s'attendre à succomber souvent; et ce n'est pas pour lui qu'est fait ce précepte d'Atrée : [23]

Lutte avec la fortune, et sois toujours vainqueur.

Cet homme, au contraire, sera, non seulement vaincu, mais esclave; tandis que nous voulons que la vertu soit toujours libre, toujours invincible. Autrement, il n'y

volumus, semper invictam. Quæ nisi sunt, sublata virtus est. Atqui si in virtute satis est præsidii ad bene vivendum, satis est etiam ad beate. Satis est enim certe in virtute, ut fortiter vivamus. Si fortiter, etiam ut magno animo, et quidem ut nulla re unquam terreamur, semperque simus invicti. Sequitur, ut nihil pœniteat, nihil desit, nihil obstet. Ergo omnia profluenter, absolute, prospere. Igitur beate. Satis autem ad fortiter vivendum virtus potest; satis ergo etiam ad beate. Etenim ut stultitia, etsi adepta est, quod concupivit, nunquam se tamen satis consecutam putat: sic sapientia semper eo contenta est, quod adest, neque eam unquam sui pœnitet.

XIX. [1] Similemne putas C. Lælii unum consulatum fuisse, et eum quidem cum repulsa, [2] cum L. Cinnæ quatuor ([3] si quum sapiens et bonus vir, qualis ille fuit, suffragiis præteritur, non populus [4] a bono consule potius, quam ille a malo populo repulsam [5] fert); sed tamen utrum malles, te, si potestas esset, semel, ut Lælium, consulem, an, ut Cinnam, quater? Non dubito, tu quid responsurus sis. Itaque video, cui committam. Non quemvis hoc idem interrogarem. Responderet enim alius fortasse, se non modo quatuor consulatus uni anteponere, sed unum diem Cinnæ multorum et clarorum virorum totis ætatibus. Lælius, si digito quem attigisset, pœnas dedisset. At Cinna, collegæ

[1] Similene. — [2] *Abest* cum L. Cinnæ quatuor. — [3] Sic. — [4] A malo consule. — [5] Fert, suffragiis præteritur.

a point de vertu. Mais s'il est vrai qu'elle suffise pour bien vivre, elle suffit aussi pour vivre heureux. On ne peut douter qu'elle n'inspire du courage. Avec du courage, on a de la grandeur d'âme; on ne se laisse ni effrayer ni abattre; on ne connaît ni repentir, ni besoin, ni obstacle; on est toujours dans l'abondance et dans la prospérité. On est donc toujours heureux, puisque la fermeté de l'âme est une suite de la vertu, et la vie heureuse une suite de la fermeté. Donnez à la folie tout ce qu'elle désire; elle croira n'avoir pas encore assez : la sagesse, toujours satisfaite de son sort, n'a point de vœux à former.

XIX. C. Lélius [24] ne put obtenir le consulat qu'une seule fois, et même après avoir essuyé un refus, si pourtant, lorsqu'un homme sage et vertueux n'obtient pas les suffrages, ce n'est pas plutôt l'aveuglement du peuple qu'il faut plaindre, puisqu'il se prive d'un excellent consul; mais enfin, maître de choisir entre l'unique consulat de Lélius et les quatre de Cinna [25], que feriez-vous? Je vous fais cette question, parce que je ne doute pas de ce que vous me répondrez. Je ne la ferais pas à tout le monde, connaissant des gens qui ne rougiraient pas de préférer, je ne dis pas les quatre consulats de Cinna, mais un des jours de sa tyrannie, à la vie entière de plusieurs grands hommes. Si Lélius eût offensé le moindre citoyen, il eût subi la peine des lois. Cinna, au contraire, fit couper la tête à Cn. Octavius, son collègue; à P. Crassus [26] et à L. César, deux hommes illustres, dont la vertu s'était signalée tant au sénat que dans nos armées; à Marc-Antoine, l'homme le plus

sui, consulis Cn. Octavii, præcidi caput jussit, P. Crassi, L. Cæsaris, nobilissimorum hominum, quorum virtus fuerat domi, militiæque cognita; M. Antonii, omnium eloquentissimi, quos ego audierim; C. Cæsaris, in quo mihi videtur fuisse specimen humanitatis, salis, suavitatis, leporis. Beatusne igitur, [1] quia hos interfecit? Mihi contra non solum eo videtur miser, quod ea fecit, sed etiam quod ita se gessit, ut ea facere ei liceret. Etsi peccare nemini licet; sed sermonis errore labimur: id enim licere dicimus, quod cui conceditur. Utrum tandem beatior C. Marius, tum, quum Cimbricæ victoriæ gloriam cum collega Catulo communicavit, pæne altero Lælio ([2] nam hunc illi duco simillimum), an quum civili bello victor, iratus, necessariis Catuli deprecantibus, non semel respondit, sed sæpe, Moriatur? In quo beatior ille, qui huic nefariæ voci paruit, quam is, qui tam scelerate imperavit. Nam quum accipere, quam facere præstat injuriam, tum morti jam ipsi adventanti paullum procedere obviam, quod fecit Catulus, quam, quod Marius, talis viri interitu sex suos obruere consulatus, et contaminare extremum tempus ætatis.

XX. Duodequadraginta annos tyrannus Syracusanorum fuit Dionysius, quum v et xx natus annos dominatum occupavisset. Qua pulchritudine urbem, quibus autem opibus præditam, servitute oppressam tenuit civitatem? Atqui de hoc homine a bonis auctoribus sic scriptum accepimus, summam fuisse

[1] Qui. — [2] Nam huic illum dico simillimum.

éloquent de notre siècle, et à C. César, ce modèle de douceur, de bon goût, de politesse et de grâce. Vous paraît-il heureux pour avoir été leur meurtrier ? Je le trouve malheureux, non seulement parce qu'il l'a été, mais parce qu'il lui a été permis de l'être. Que dis-je, permis ? il n'est jamais permis de faire le mal ; mais c'est un abus de langage : nous appelons permis ce qu'on peut faire impunément. Jugez-vous que Marius [27] fût moins heureux, quand il partagea généreusement la gloire de la défaite des Cimbres avec Catulus son collègue, qui était presque un autre Lélius, tant il lui ressemblait, qu'au moment où fier de ses succès, après la guerre civile, et plein de ressentiment contre le même Catulus, il répondit plus d'une fois à ceux qui intercédaient pour lui, *Qu'il meure ?* Pour moi, je trouve plus heureux celui qui obéit à un ordre si barbare *, que le scélérat qui l'a donné. Outre qu'il vaut mieux recevoir une injure que la faire, n'est-il pas plus convenable d'aller, comme fit Catulus, un peu au-devant d'une mort qui n'était pas fort éloignée, que de flétrir, comme le fit Marius, par le meurtre d'un tel homme, six consulats, et la fin d'une illustre vie ?

XX. Denys [28] devint tyran de Syracuse à vingt-cinq ans, et pendant un règne de trente-huit, quelles sortes d'oppressions ne fit-il pas souffrir à cette riche et superbe ville ? Des auteurs dignes de foi nous apprennent qu'il était sobre, actif, capable de gouverner, mais d'un naturel malfaisant et injuste, et par conséquent le plus

* Catulus se tua lui-même. Voy. le troisième Livre de l'Orateur, chap. 3 ; Brutus, c. 35 et 89 ; Velléius, II, 22, etc.

ejus in victu temperantiam, in rebusque gerendis virum acrem et industrium, eumdem tamen maleficum natura et injustum. Ex quo omnibus, bene veritatem intuentibus, videri necesse est miserrimum. Ea enim ipsa quæ concupierat, ne tum quidem, quum omnia se posse censebat, consequebatur.

Qui quum esset bonis parentibus atque honesto loco natus (etsi id quidem alius alio modo tradidit), abundaretque æqualium familiaritatibus, et consuetudine propinquorum, haberet etiam, more Græciæ, quosdam adolescentes amore conjunctos: credebat[1] se eorum nemini; sed [2]his, quos ex familiis locupletum servos delegerat, quibus nomen servitutis ipse detraxerat, et quibusdam convenis et feris barbaris corporis custodiam committebat. Ita propter injustam dominatus cupiditatem in carcerem quodammodo ipse se incluserat. Quin etiam ne tonsori collum committeret, tondere filias suas docuit. Ita sordido ancillarique artificio regiæ virgines, ut tonstriculæ, tondebant barbam et capillum patris. Et tamen ab his ipsis, quum jam essent adultæ, ferrum removit, instituitque, ut candentibus juglandium putaminibus barbam sibi et capillum adurerent. Quumque duas uxores haberet, Aristomachen, civem suam, Doridem autem Locrensem, sic noctu ad eas ventitabat, ut omnia specularetur et perscrutaretur ante. Et, quum fossam latam cubiculari lecto circumdedisset, ejusque fossæ transitum ponticulo ligneo conjunxisset: eum ipsum,

[1] *Abest* se. — [2] Iis.

malheureux des hommes, au jugement de quiconque aura des yeux qui voient la vérité. Il croyait qu'il pouvait tout, et il manquait sans cesse quelque chose à l'accomplissement de ses vœux.

En vain descendait-il d'une famille noble et illustre, quoique ce point soit contesté par quelques historiens; en vain avait-il grand nombre de parents et de courtisans, et même de ces jeunes amis dont l'attachement et la fidélité sont si connus dans la Grèce : il ne se fiait à aucun d'eux. Il avait donné toute sa confiance à de vils esclaves, qu'il avait enlevés aux plus riches citoyens, et à qui il avait ôté le nom qui marquait leur servitude; pour la garde de sa personne *, il avait choisi des étrangers féroces et barbares. Enfin la crainte de perdre son injuste domination l'avait réduit à s'emprisonner, pour ainsi dire, dans son palais. Il avait porté la défiance si loin, que, n'osant confier sa tête à aucun barbier, il avait fait apprendre à raser à ses propres filles; et ces jeunes princesses, réduites à une fonction basse et servile, faisaient la barbe et les cheveux à ce malheureux père. Encore dit-on que, quand elles furent un peu grandes, craignant le fer jusque dans leurs mains, il se fit brûler par elles les cheveux et la barbe avec des écorces ardentes. Il avait deux femmes, Aristomaque de Syracuse, et Doris de Locres; jamais il n'entrait dans leur appartement, qu'il n'eût d'abord visité et fouillé partout; un large fossé, avec un petit pont de bois, entourait la chambre où était le lit; et quand le tyran était arrivé, il levait le pont, après avoir fermé la porte en dedans. Fallait-il parler au peuple, comme il n'eût

* *Voyez* Val. Max., Liv. IX, chap. 15.

quum forem cubiculi clauserat, detorquebat. Idemque quum in communibus suggestis consistere non auderet, concionari ex turri alta solebat. Atque is quum pila ludere vellet (studiose enim id factitabat) tunicamque poneret, adolescentulo, quem amabat, tradidisse gladium dicitur. Hic quum quidam familiaris jocans dixisset : « Huic quidem certe vi« tam tuam committis, » arrisissetque adolescens, utrumque jussit interfici : alterum, quia viam demonstravisset interimendi sui; alterum, quia dictum risu approbavisset. Atque eo facto sic doluit, ut nihil gravius tulerit in vita. Quem enim vehementer amarat, occiderat. Sic distrahuntur in contrarias partes impotentium cupiditates. Quum huic obsecutus sis, illi est repugnandum. Quanquam hic quidem tyrannus ipse judicavit, quam esset beatus.

XXI. Nam quum quidam ex ejus assentatoribus Damocles, commemoraret in sermone copias ejus, opes, majestatem dominatus, rerum abundantiam, magnificentiam ædium regiarum; negaretque unquam beatiorem quemdam fuisse : « Visne igitur, « inquit, Damocle, quoniam hæc te vita delectat, « ipse eamdem degustare, et fortunam experiri « meam ? » Quum se ille cupere dixisset, collocari jussit hominem in aureo lecto, strato [1] pulcherrime textili stragulo, magnificis operibus picto ; abacosque complures ornavit argento, auroque cælato. Tum ad mensam eximia forma pueros delectos jus-

[1] Pulcherrimo.

osé paraître à la tribune, il parlait du haut d'une tour. Il aimait fort la paume; et un jour se déshabillant pour y jouer, il donna son épée à un de ses jeunes favoris. « Voilà donc, lui dit un de ses amis en plaisantant, quelqu'un à qui vous confiez votre vie. » A ces mots, le jeune homme sourit. Tous les deux, par son ordre, furent mis à mort; l'un, pour avoir indiqué un moyen de l'assassiner; l'autre, parce qu'il semblait avoir approuvé la chose par un sourire. On assure pourtant qu'il ne parut jamais avoir été si vivement touché qu'il le fut de la mort de ce malheureux, qu'il avait tendrement aimé : tant il est vrai qu'il y a un combat perpétuel entre les passions de ces hommes rongés de désirs sans bornes! ils ne peuvent satisfaire l'une qu'aux dépens de l'autre. Mais pour juger s'il était heureux, ne nous en rapportons qu'à lui-même.

XXI. Un de ses flatteurs, nommé Damoclès [29], le félicitait un jour sur sa puissance, sur ses troupes, sur l'éclat de sa cour, sur ses trésors immenses, et sur la magnificence de ses palais, ajoutant que jamais personne n'avait été si heureux : « Damoclès, lui dit-il, puisque mon sort te paraît si doux, serais-tu tenté d'en goûter un peu, et de te mettre en ma place? » Damoclès accepta l'épreuve. Denys le fit asseoir sur un lit d'or, couvert de riches carreaux, et d'un tapis dont l'ouvrage était magnifique; et l'on chargea plusieurs buffets d'une superbe vaisselle d'or et d'argent. Ensuite ayant fait approcher la table, il ordonna que Damoclès y fût servi par de jeunes esclaves d'une rare beauté, et qui devaient exécuter ses ordres au moindre signal. Parfums, cou-

sit consistere, eosque nutum ejus intuentes diligenter ministrare. Aderant unguenta, coronæ; incendebantur odores; mensæ conquisitissimis epulis exstruebantur. Fortunatus sibi Damocles videbatur. In hoc medio apparatu fulgentem gladium, e lacunari seta equina aptum, demitti jussit, ut impenderet illius beati cervicibus. Itaque nec pulchros illos ministratores adspiciebat, nec plenum artis argentum; nec manum porrigebat in mensam; jam ipsæ defluebant coronæ : denique exoravit tyrannum, ut abire liceret, quod jam beatus nollet esse. Satisne videtur declarasse Dionysius, nihil esse ei beatum, cui semper aliquis terror impendeat? Atque ei ne integrum quidem erat, ut ad justitiam remigraret, civibus libertatem et jura redderet. Iis enim se adolescens improvida ætate irretierat erratis, eaque commiserat, ut salvus esse non posset, si sanus esse cœpisset.

XXII. Quantopere vero amicitias desideraret, quarum infidelitatem extimescebat, declaravit in Pythagoreis duobus illis : quorum quum alterum vadem mortis accepisset; alter, ut vadem suum liberaret, præsto fuisset ad horam [1] mortis destinatam : « Utinam ego, inquit, tertius vobis amicus « adscriberer! » Quam huic erat miserum, carere consuetudine amicorum, societate victus, sermone omnino familiari! homini præsertim docto a puero, et artibus ingenuis erudito! Musicorum vero perstudiosum [2] accepimus, poetam etiam tragicum :

[1] Morti. — [2] *Abest* accepimus.

ronnes, cassolettes, mets exquis, rien ne fut épargné. Damoclès se croyait heureux; mais tout à coup, au milieu de cet appareil, il vit au plafond une épée nue qui ne tenait qu'à un crin, et qui menaçait, par ordre de Denys, la tête du plus heureux des hommes. Il ne voit plus ni ces beaux esclaves qui le servaient, ni cette riche vaisselle; ses mains ne touchent plus aux mets qu'on lui offre; déjà même ses couronnes tombent : il demande au tyran grâce de son bonheur. Cet aveu de Denys ne prouve-t-il pas assez qu'il ne saurait y avoir de félicité pour celui qui vit dans de continuelles alarmes? Mais il n'était plus le maître de rentrer dans la voie de la justice, ni de rendre à ses citoyens leurs droits et leur liberté; car les emportements d'une jeunesse inconsidérée l'avaient fait tomber dans de tels excès, qu'il ne pouvait cesser d'être injuste sans se mettre en danger de la vie.

XXII. Cependant, lorsqu'il se défiait si vivement de ses amis, il ne laissait pas de témoigner combien il en aurait désiré de véritables. Témoin ce qu'il dit sur ces deux pythagoriciens [30] qui l'étonnèrent, l'un en se rendant caution de son ami condamné à mort, l'autre en venant délivrer sa caution à l'heure même du supplice. « Plût aux dieux, leur dit ce prince, que je fusse en tiers avec de tels amis! » N'était-il donc pas bien malheureux de se voir privé du commerce de l'amitié, des charmes de la société, de la liberté d'un aimable entretien, lui surtout qui avait de l'instruction, qui dès l'enfance avait étudié les beaux-arts, qui aimait la musique, et qui même avait fait des tragédies? Ne me

quam bonum nihil ad rem. In hoc enim genere nescio quo pacto magis, quam in aliis, suum cuique pulchrum est. Adhuc neminem cognovi poetam (et mihi fuit cum Aquinio amicitia), qui sibi non optimus videretur. Sic se res habet : te tua, me delectant mea. Sed, ut ad Dionysium redeamus; omni cultu et victu humano carebat : vivebat cum fugitivis, cum facinorosis, cum barbaris; neminem qui aut libertate dignus esset, aut vellet omnino liber esse, sibi amicum arbitrabatur.

XXIII. Non ego jam cum hujus vita, qua tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Archytæ vitam comparabo, doctorum hominum et plane sapientium : ex eadem urbe humilem homunculum a pulvere et radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem. Cujus ego quæstor ignoratum ab Syracusanis, quum esse omnino negarent, septum undique et vestitum vepribus et dumetis, indagavi sepulcrum. Tenebam enim quosdam senariolos, quos in ejus monumento esse inscriptos acceperam : qui declarabant, in summo sepulcro sphæram esse positam cum cylindro. Ego autem, quum omnia collustrarem oculis (est enim ad portas Acragianas magna frequentia sepulcrorum), animadverti columellam non multum e dumis eminentem : in qua inerat sphæræ figura et cylindri. Atque ego statim Syracusanis (erant autem principes mecum) dixi, me illud ipsum arbitrari esse, quod quærerem. Immissi cum falcibus multi purgarunt et aperuerunt locum. Quo quum patefactus

demandez pas si elles étaient bonnes. Peu importe; car, entre les auteurs, les poètes surtout ne sont jamais mécontents de leurs ouvrages; je n'en ai pas encore vu un seul (et j'ai été lié avec Aquinius [31]) qui ne se crût le premier des hommes. C'est l'usage : vous aimez vos vers, j'aime les miens. Denys, enfin, s'était comme interdit lui-même tous les agréments d'une société honnête et polie; il vivait avec des bandits, des scélérats, des barbares; il ne pouvait voir un ami dans aucun homme qui fût digne d'être libre, ou qui voulût l'être.

XXIII. Peut-on imaginer une vie plus horrible, plus triste, plus misérable? Je ne daigne donc pas la mettre en parallèle avec celle d'un Platon, d'un Archytas, grands hommes et vrais sages. Contentons-nous de la comparer avec celle d'un homme assez obscur [32], et compatriote de Denys, mais qui a vécu long-temps après. Je parle du mathématicien Archimède. Pendant que j'étais questeur en Sicile, je m'informai de son tombeau à Syracuse, où on le connaissait si peu [33], qu'on disait qu'il n'en restait aucun vestige. Je le trouvai enfin sous des ronces et des épines. Je fis cette découverte à la faveur de quelques vers, que je savais avoir été gravés sur son monument, et qui portaient qu'on avait placé au-dessus une sphère et un cylindre. Dans un lieu couvert de tombeaux, du côté de la porte d'Agrigente [34], après beaucoup de recherches, je découvris sur une petite colonne qui s'élevait par-dessus les buissons, le cylindre et la sphère. Je dis aussitôt aux principaux Syracusains qui m'accompagnaient, que c'était sans doute le monument d'Archimède. En effet, sitôt qu'on eut coupé les buissons, et ouvert un passage, nous nous approchâmes de la colonne, et lûmes sur la

esset aditus, ad adversam basim accessimus. Apparebat epigramma, exesis posterioribus partibus versiculorum, dimidiatis fere. Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam vero etiam doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset. Sed redeat, unde aberravit, oratio. Quis est omnium, qui modo cum Musis, id est, cum humanitate, et cum doctrina habeat aliquod commercium, qui se non hunc mathematicum malit, quam illum tyrannum? Si vitæ modum, actionemque quærimus: alterius mens rationibus agitandis, exquirendisque alebatur, cum oblectatione solertiæ; qui [1] est unus suavissimus pastus animorum: alterius in cæde et injuriis, cum et diurno, et nocturno metu. Age, confer Democritum, Pythagoram, Anaxagoram. Quæ regna, quas opes studiis eorum et delectationibus antepones? Etenim quæ pars optima est in homine, in ea situm esse necesse est illud, quod quæris, optimum. Quid est autem in homine sagaci ac bona mente melius? Ejus bono fruendum est igitur, si beati esse volumus. Bonum autem mentis est virtus. Ergo hac beatam vitam contineri necesse est. Hinc omnia, quæ pulchra, honesta, præclara sunt (ut supra dixi; sed dicendum idem illud paullo uberius videtur), plena gaudiorum sunt. Ex perpetuis autem, plenisque gaudiis quum perspicuum sit vitam beatam exsistere, sequitur, ut ea exsistat ex honestate.

[1] *Abest* est.

base l'inscription dont les vers étaient encore à demi lisibles, le reste ayant été effacé par le temps. Et c'est ainsi qu'une des plus illustres cités de la Grèce, et qui a autrefois produit tant de savants, ignorerait encore où est le tombeau du plus ingénieux de ses citoyens, si un étranger d'Arpinum[35] n'était allé le lui apprendre. Revenons à mon sujet : quel est l'homme qui ait quelque commerce avec les Muses, c'est-à-dire avec les nobles connaissances, qui n'aimât mieux être à la place du mathématicien qu'à celle du tyran? Il ne faut, pour cela, que faire quelque attention à leur vie : Archimède, sans cesse occupé d'observations et de recherches utiles, jouissait tranquillement de la satisfaction que donnent d'heureuses découvertes, la plus délicieuse nourriture de l'esprit; pendant que Denys, au milieu des meurtres et des forfaits, passait les jours et les nuits dans d'éternelles alarmes. Que serait-ce, si nous lui comparions un Démocrite, un Pythagore, un Anaxagoras? Quels royaumes, quelles richesses peuvent valoir les charmes de leurs études? Tout ce qui peut le plus flatter l'homme, n'est-ce pas ce qui appartient à la plus noble portion de lui-même, à son esprit, à son intelligence? Voilà le bien dont nous devons tâcher de jouir, si nous voulons être heureux. Or, le bien de l'âme, c'est la vertu. Vous lui devrez donc le bonheur. De là (je l'ai déjà dit, mais je dois étendre un peu plus ma pensée), tout ce qui est beau, honnête, excellent; de là toutes les joies du cœur. Puisque le bonheur consiste dans la perpétuité de ce contentement, ne le cherchons point ailleurs.

XXIV. Sed, ne verbis solum attingamus ea, quæ volumus ostendere, proponenda quædam quasi moventia sunt, quæ nos magis ad cognitionem intelligentiamque convertant. Sumatur enim nobis quidam præstans vir optimis artibus, isque animo parumper et cogitatione fingatur. Primum ingenio eximio sit, necesse est; tardis enim mentibus virtus non facile comitatur : deinde ad investigandam veritatem studio incitato. Ex quo triplex ille animi fœtus exsistet : unus in cognitione rerum positus, et in explicatione naturæ; alter in descriptione expetendarum fugiendarumve rerum; tertius in judicando, quid cuique rei sit consequens, quid repugnans : in quo inest omnis tum subtilitas disserendi, tum veritas judicandi. Quo tandem igitur gaudio affici necesse est sapientis animum, cum his habitantem pernoctantemque curis? ut, quum totius mundi motus conversionesque perspexerit, sideraque viderit innumerabilia cœlo inhærentia cum ejus ipsius motu congruere certis infixa sedibus; septem alia suos quæque tenere cursus, multum inter se aut altitudine aut humilitate distantia, quorum vagi motus rata tamen et certa sui cursus spatia definiant? Horum nimirum adspectus impulit illos veteres, et admonuit, ut plura quærerent. Inde est indagatio nata initiorum, et tanquam seminum, unde essent omnia orta, generata, concreta; quæque cujusque generis vel inanimi, vel animantis, vel muti, vel loquentis origo, quæ vita, qui interitus, quæque ex alio in aliud vicissitudo atque mutatio;

XXIV. Mais, sans nous arrêter à de simples raisonnements, tâchons de rendre la chose, pour ainsi dire, palpable, et traçons un portrait qui nous mette sous les yeux la réalité. Figurons-nous donc un ami des arts et de la vertu, et que notre imagination se plaise un instant à orner son ouvrage. D'abord, qu'il s'élève par l'esprit au-dessus des autres hommes ; car la vertu ne se trouve guère dans une âme engourdie; ensuite, que la recherche de la vérité l'enflamme d'une noble espérance. Je vois naître alors en lui ces trois sciences de l'esprit, la connaissance de l'univers et des secrets de la nature; l'art de discerner ce que nous devons fuir ou rechercher; enfin, cette méthode sûre qui nous apprend à juger des conséquences fausses ou vraies, et dans laquelle consiste le talent de la discussion et la vérité des jugements. Oh! de quelle joie le cœur du sage ne doit-il pas être pénétré, quand de telles méditations occupent ses jours et ses nuits, et qu'il découvre, par exemple, tous les mouvements et toutes les révolutions du ciel, qu'il voit ce nombre infini d'étoiles fixes, dont la marche s'accorde avec celle de la voûte céleste [36]; qu'il les distingue des sept autres astres toujours errants, et dont néanmoins la course est si réglée et si certaine, et qu'il marque leur route et leurs distances! Par ces découvertes, les anciens furent excités à la recherche de tant d'autres connaissances qu'ils nous ont transmises. Ils ont examiné comment se forment et s'accroissent toutes choses; quelle est l'origine et quelles sont les différentes espèces des êtres animés ou inanimés, muets ou parlants; quelles sont les causes de la vie, de la mort, et de ces perpétuelles transmutations qui se font dans toute la nature; de là encore leurs observations sur l'équilibre de la terre; sur ce qui tient

unde terra, et quibus librata ponderibus, quibus cavernis maria [1] sustineantur: [2] in qua omnia, delata gravitate, medium mundi locum semper expetant, qui est idem infimus in rotundo.

XXV. Hæc tractanti animo, et noctes et dies cogitanti, exsistit illa a deo Delphis præcepta cognitio, ut ipsa se mens agnoscat, conjunctamque cum divina mente se sentiat, ex quo insatiabili gaudio [3] completur. Ipsa enim cogitatio de vi et natura deorum, studium incendit illius æternitatis imitandæ, neque se in brevitate vitæ collocatam putat, quum rerum causas alias ex aliis aptas, et necessitate nexas videt; quibus ab æterno tempore fluentibus in æternum, ratio tamen mensque moderatur. Hæc ille intuens atque suspiciens, vel potius omnes partes orasque circumspiciens, quanta rursus animi tranquillitate humana et ceteriora considerat! Hinc illa cognitio virtutis exsistit; efflorescunt genera partesque virtutum; invenitur, quid sit, quod natura spectet extremum in bonis, [4] quid in malis ultimum, quo referenda sint officia, quæ degendæ ætatis ratio deligenda. Quibus et talibus rebus exquisitis, hoc vel maxime efficitur, quod hac disputatione agimus, ut virtus ad beate vivendum sit se ipsa contenta. Sequitur tertia, quæ per omnes partes sapientiæ manat et funditur, quæ rem definit, genera dispertit, sequentia adjungit, perfecta concludit, vera et falsa dijudicat, disserendi ratio et

[1] Sustineat. — [2] *Lambin. emendat* in quam; *Boherius*, in quæ. — [3] Compleatur. — [4] Quod.

comme suspendus les gouffres immenses de la mer; sur le centre de gravité où tendent toutes choses, centre qui est au milieu du monde, et au point le plus bas de notre sphère.

XXV. Un esprit qui s'occupe nuit et jour de si hautes méditations, parvient à cette connaissance recommandée par l'oracle de Delphes, à la connaissance de soi-même, et de son affinité avec l'âme divine, source intarissable de félicité. Cette seule pensée du pouvoir et de la nature des dieux l'enflamme du désir d'atteindre à leur immortalité; et l'âme ne peut croire qu'elle soit bornée à la courte durée de la vie, lorsqu'elle voit qu'en remontant de cause en cause, tout se suit, tout s'enchaîne par un lien nécessaire, et que cet ordre immuable, de tout temps et pour toujours, obéit à une intelligence, à une raison souveraine. De ces réflexions sublimes, de cette contemplation de toutes les parties de l'univers, avec quelle tranquillité d'âme l'homme ne redescend-il pas en lui-même pour envisager ce qui le touche de plus près! Alors il conçoit la vertu; il en distingue les genres et les espèces; il reconnaît quel est, dans la nature, le suprême degré des biens et des maux; il fixe l'objet de nos devoirs, et donne des règles pour la conduite de la vie. Enfin, après toutes ces recherches, il en conclut infailliblement ce qui est le but de notre discussion, que la vertu se suffit pour le bonheur. Vient ensuite l'art et la science du raisonnement*, qui s'applique à toutes les parties de la recherche de la vérité, qui définit les choses, distingue les genres de chacune, joint celles qui sont connexes, tire des

* On voit que l'auteur fait parcourir successivement au sage, la physique, qui le conduit à la connaissance de Dieu, la morale, la logique, et enfin la politique.

scientia. Ex qua quum summa utilitas exsistit ad res ponderandas, tum maxime ingenua delectatio, et digna sapientia. Sed hæc otii. Transeat idem iste sapiens ad rempublicam tuendam. Quid eo possit esse præstantius, quum contineri prudentia utilitatem civium cernat, justitia nihil in suam domum inde derivet, reliquis utatur tot tam variisque virtutibus? Adjunge fructum amicitiarum : in quo a doctis positum est quum consilium omnis vitæ, consentiens, et pæne conspirans, tum summa jucunditas e quotidiano cultu atque victu. Quid hæc tandem vita desiderat, quo sit beatior? cui [rei] refertæ tot tantisque gaudiis, fortuna ipsa cedat necesse est. Quod si gaudere talibus bonis animi, id est, virtutibus, beatum est, omnesque sapientes iis gaudiis perfruuntur : omnes eos confiteri beatos esse, necesse est.

XXVI. Aud. Etiamne in cruciatu atque tormentis? — Cic. An tu me in viola putabas, aut in rosa dicere? An Epicuro, qui tantummodo induit personam philosophi, et sibi ipse hoc nomen inscripsit, dicere licebit (quod quidem, ut habet se res, me tamen plaudente dicit) : nullum sapienti esse tempus, etsi uratur, torqueatur, secetur, quin possit exclamare, Quam pro nihilo puto! quum præsertim omne malum dolore definiat, bonum voluptate, hæc nostra honesta, turpia irrideat, dicatque, nos in vocibus occupatos, inanes sonos fundere ; neque quidquam ad nos pertinere, nisi quod aut læve, aut asperum in corpore sentiatur. Huic ergo, ut dixi,

conclusions justes, discerne le vrai du faux. Cet art, outre son utilité infinie pour diriger nos jugements, fournit surtout au sage un plaisir honnête et vraiment digne de lui. Mais c'est là le repos du sage : qu'il prenne maintenant le gouvernail de l'état, où trouvera-t-il des rivaux, lui dont la prudence voit tout ce qui est utile aux citoyens, dont la justice ne s'approprie jamais rien de la fortune publique, dont le caractère est fort de tant de vertus ? Joignez-y les doux fruits qu'il retire de l'amitié, soit pour les conseils et les secours, soit pour les agréments d'une aimable société. Que manque-t-il enfin à la vie de cet homme pour qu'il soit heureux ? Je n'y vois que de véritables plaisirs, et ici la fortune même est obligée de céder. Si donc on est heureux quand on jouit de tous ces biens de l'âme qui consistent dans la vertu, et s'il est vrai que cette jouissance est assurée aux sages, convenez qu'ils sont nécessairement heureux.

XXVI. L'Aud. Quoi! même au milieu des tortures et des supplices? — Cic. Avez-vous donc cru que je ne voulais placer le sage que parmi les lis et les roses ? Eh quoi! Épicure, qui n'a que le masque d'un philosophe, et qui en usurpe le nom, aura eu le courage de soutenir ce sentiment auquel je ne puis m'empêcher d'applaudir, qu'il n'est aucun temps où le sage (fût-il tourmenté, brûlé, mis en pièces) ne puisse s'écrier : *Je compte tout cela pour rien !* Épicure, dis-je, qui a mis le comble des maux dans la douleur, et le comble des biens dans la volupté; qui se moque de nos belles distinctions entre ce qui est honnête ou honteux, et qui publie que nous n'avons que des mots et des sons frivoles ; qui donne pour maxime que ce qui peut flatter

non multum differenti a judicio ferarum, oblivisci licebit sui? et tum fortunam contemnere, quum sit omne et bonum ejus, et malum in potestate fortunæ, tum dicere, se beatum in summo cruciatu atque tormentis, quum constituerit, non modo summum malum esse dolorem, sed etiam solum? Nec vero illa sibi remedia comparavit ad tolerandum dolorem, firmitatem animi, turpitudinis verecundiam, exercitationem consuetudinemque patiendi, præcepta fortitudinis, duritiam virilem, sed una se dicit recordatione acquiescere præteritarum voluptatum: ut, si quis æstuans, quum vim caloris non facile patiatur, recordari velit, se aliquando in Arpinati nostro gelidis fluminibus circumfusum fuisse. Non enim video, quo modo sedare possint mala præsentia præteritæ voluptates. Sed quum is dicat, semper beatum esse sapientem, cui dicere hoc, si sibi constare vellet, non liceret: quidnam faciendum est his, qui nihil expetendum, nihil in bonis ducendum, quod honestate careat, existimant? Me quidem auctore, etiam peripatetici veteresque academici balbutire desinant aliquando, aperteque et clara voce audeant dicere, beatam vitam in Phalaridis taurum descensuram.

XXVII. Sint enim tria genera bonorum, ut jam a laqueis stoicorum, quibus usum me pluribus, quam soleo, intelligo, recedamus: sint sane illa genera bonorum, dum corporis, et externa jaceant humi, et tantummodo, quia sumenda [1] sint, appellentur

[1] Sunt.

le corps ou le blesser, est la seule chose qui nous intéresse; cet homme enfin dont le jugement ne diffère guère de l'instinct des bêtes, aura pu s'oublier lui-même! il aura osé mépriser la fortune, quoiqu'elle ait en son pouvoir tout ce qu'il compte pour des biens ou des maux! il se sera vanté d'être heureux dans les tourments, lui qui donne la douleur pour le plus grand des maux, ou même pour le seul! Encore s'il employait les remèdes qui peuvent nous endurcir contre la douleur, la fermeté d'âme, la crainte du déshonneur, les épreuves de patience, les leçons de courage, la vie dure et mâle! Mais non; il se croit assez fortifié contre la rigueur des souffrances, par le souvenir des plaisirs qu'il a goûtés : semblable à un homme qui, dans les chaleurs de l'été, voudrait se rafraîchir en se rappelant d'avoir autrefois joui, dans notre Arpinum, de la fraîcheur des eaux et des bois; comme si la mémoire des plaisirs passés pouvait soulager les maux présents. Quand Épicure ose dire, contre ses principes, que le sage est toujours heureux, que ne devons-nous point attendre de ceux qui ne connaissent nul autre bien où la vertu n'est pas? Il est donc temps que les péripatéticiens, joints à l'ancienne académie, cessent enfin de balbutier, et déclarent hautement que la félicité pourrait descendre dans le taureau même de Phalaris.

XXVII. En effet, pour sortir enfin de ces subtilités des stoïciens dont j'ai fait aujourd'hui plus d'usage que je n'ai coutume, j'accorde, si l'on veut, qu'il est trois sortes de biens ; mais je l'accorde, pourvu que les biens corporels et les biens extérieurs rampent sous nos pieds, et ne portent le nom de biens que pour l'usage qu'on est obligé d'en faire; tandis que les biens de l'âme,

lentur bona; alia autem illa divina, longe lateque se pandant, cœlumque contingant, ut, ea qui adeptus sit, cur eum beatum modo, et non beatissimum etiam dixerim? Dolorem vero sapiens extimescet? Is enim huic [1] maxime sententiæ repugnat. Nam contra mortem nostram, atque nostrorum, contraque ægritudinem, et reliquas animi perturbationes satis esse videmur superiorum dierum disputationibus armati et parati.

Dolor esse videtur acerrimus virtuti adversarius. Is ardentes faces intentat; is fortitudinem, magnitudinem animi, patientiam se [2] debilitaturum minatur. Huic igitur succumbet virtus? huic beata sapientis et constantis viri vita cedet? quam turpe! o dii boni! Pueri Spartiatæ non ingemiscunt verberum dolore laniati. Adolescentium greges Lacedæmone vidimus ipsi, incredibili contentione certantes pugnis, calcibus, unguibus, morsu denique, ut exanimarentur prius, quam se victos faterentur. Quæ barbaria India vastior, aut agrestior? In ea tamen gente primum ii, qui sapientes habentur, nudi ætatem agunt, et Caucasi nives, hiemalemque vim perferunt sine dolore; quumque ad flammam se [3] applicaverunt, sine gemitu aduruntur. Mulieres vero in India quum est cujusvis earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimum ille dilexerit. Plures enim singulis solent esse nuptæ. Quæ est victrix, ea læta, prosequentibus

[1] Maximæ. — [2] *Quidam codd.* debellaturum. *Non male.* — [3] *Sic Davis. e codd. Vulg.* applicaverint.

qui sont divins, seront exaltés jusqu'aux cieux, comme étant d'une utilité sans bornes, et qu'on me permettra de dire de celui qui les possède, qu'il est heureux, et souverainement heureux. Mais la douleur troublera le bonheur du sage? C'est la plus forte objection; car les précédents discours nous ont, je crois, assez fortifiés contre la mort, les regrets, la tristesse et les autres troubles de l'âme.

La douleur, il faut l'avouer, est la plus dangereuse ennemie de la vertu. C'est elle qui présente à ses yeux des flambeaux ardents, et qui la menace sans cesse d'ébranler sa fermeté, son courage, sa patience. Mais quoi! la vertu y succombera-t-elle? la félicité du sage, de cette âme forte et mâle, cédera-t-elle à la douleur? Quelle honte! grands dieux! On sait qu'à Sparte les enfants qu'on fouette jusqu'au sang ne jettent pas le moindre cri. J'y ai vu moi-même des troupes de jeunes gens acharnés à se battre les uns contre les autres à coups de poing et de pied, s'entre-déchirer des dents et des ongles avec une opiniâtreté incroyable, jusqu'à mourir enfin plutôt que de s'avouer vaincus [37]. Quel pays moins éclairé et plus barbare que l'Inde? Cependant ceux qu'on y appelle sages y sont perpétuellement nus, sans paraître sensibles aux rigueurs de l'hiver, ni même aux neiges du Caucase; et ils se jettent volontairement dans les flammes, où ils se laissent consumer sans pousser un soupir. Comme les Indiens ont communément plus d'une femme, lorsqu'un d'eux vient à mourir, ses veuves se disputent aussitôt l'avantage d'avoir été la plus chérie du défunt; et celle qui l'emporte sur ses rivales, suivie de ses parents, court, d'un air content,

suis, una cum viro in rogum imponitur : illa victa mœsta discedit. Nunquam naturam mos vinceret; est enim ea semper invicta. Sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidia animum infecimus; opinionibus, maloque more delinitum mollivimus. Ægyptiorum morem quis ignorat? Quorum imbutæ mentes pravitatis erroribus, quamvis carnificinam prius subierint, quam ibim, aut aspidem, aut felem, aut canem, aut crocodilum violent; quorum etiam si imprudentes quippiam fecerint, pœnam nullam recusent.

De hominibus loquor. Quid bestiæ? non frigus, non famem, non montivagos atque silvestres cursus lustrationesque patiuntur? Non pro suo partu ita propugnant, ut vulnera excipiant? nullos impetus, nullos ictus reformident?

Omitto, quæ perferant, quæque patiantur ambitiosi, honoris causa; laudis studiosi, gloriæ gratia; amore incensi, cupiditatis. Plena vita exemplorum est.

XXVIII. Sed adhibeat oratio modum, et redeat illuc, unde [1] defluxit. Dabit, dabit, inquam, se in tormenta vita beata; nec justitiam, temperantiam, in primisque fortitudinem, magnitudinem animi, patientiam prosecuta, quum tortoris os viderit, consistet; virtutibusque omnibus sine ullo animi terrore ad cruciatum profectis, resistet extra fores

[1] Deflexit.

joindre son époux sur le bûcher, tandis que l'autre se retire tristement, avec la honte d'avoir été vaincue. Et il ne faut pas croire que la coutume ait en cela surmonté la nature ; car la nature ne perd jamais ses droits; mais chez nous, la délicatesse, les plaisirs, l'oisiveté, l'indolence, la paresse l'ont corrompue; les opinions fausses et les mauvaises habitudes l'ont amollie. C'est ainsi que les Égyptiens, imbus de vaines et ridicules superstitions, s'exposeraient plutôt aux supplices les plus rigoureux, que de blesser un ibis, un aspic, un chat, un chien, un crocodile [38]; et s'ils l'avaient fait par hasard [39], aucun châtiment ne leur paraîtrait au-dessus de leur crime.

Si des hommes nous passons aux bêtes, ne supportent-elles pas le froid, la faim, et la fatigue des courses, soit sur les montagnes, soit dans les forêts et dans les déserts? Et s'il s'agit de défendre leurs petits, ne les voit-on pas, plutôt que de les abandonner, s'exposer aux dangers, aux coups, aux blessures?

Je ne parle point ici de tout ce que souffrent volontairement les ambitieux pour parvenir aux grandeurs; ceux qui veulent se faire un nom, pour mériter la gloire; les amoureux, pour satisfaire leur passion. La vie est pleine de tels exemples.

XXVIII. Mais il faut finir, et revenir à notre sujet. Je soutiens donc, oui, je soutiens hardiment, que la félicité peut se rencontrer au milieu des tourments. Marchant à la suite de la justice, de la tempérance, et surtout de la fermeté, de la magnanimité et de la patience, s'arrêtera-t-elle à la vue des bourreaux? Lorsqu'elle verra toutes ces vertus braver les tortures avec intrépidité, voudra-t-elle rester, comme je l'ai déjà dit, à la porte de la prison? Quoi! seule et séparée de ses généreuses

(ut ante dixi), limenque carceris. Quid enim ea fœdius, quid deformius sola relicta, comitatu pulcherrimo segregata? Quod tamen fieri nullo pacto potest. Nec enim virtutes sine beata vita cohærere possunt, nec illa sine virtutibus. Itaque eam tergiversari non sinent, secumque rapient ad quemcumque ipsæ dolorem, cruciatumque ducentur. Sapientis est enim proprium, nihil, quod pœnitere possit, facere, nihil invitum; splendide, constanter, graviter, honeste omnia; nihil ita exspectare, quasi certo futurum; nihil, quum acciderit, admirari, ut inopinatum ac novum accidisse videatur; omnia ad suum arbitrium referre; suis stare judiciis. Quo quid sit beatius, mihi certe in mentem venire non potest. Stoicorum quidem facilis conclusio est: qui quum finem bonorum esse senserint, congruere naturæ, cumque ea convenienter vivere; quum id sit in sapiente situm, non officio solum, verum etiam potestate; sequatur necesse est, ut cujus in potestate summum bonum, in ejusdem vita beata sit. Ita fit semper vita beata sapientis. Habes, quæ fortissime de beata vita dici putem, et, quo modo nunc est, nisi quid tu melius attuleris, etiam verissime.

XXIX. Aud. Melius [1] equidem afferre nihil possum; sed a te impetrarim libenter, [2] nisi molestum sit, quoniam te nulla vincula impediunt ullius certæ disciplinæ, libasque ex omnibus, quodcumque te maxime specie veritatis movet: quod paullo

[1] Quidem. — [2] Ut, nisi.

compagnes! quelle honte! quel opprobre! Mais la chose n'est pas possible. En effet, comme les vertus ne peuvent subsister sans félicité [40], la félicité ne peut subsister sans elles. Ainsi, sans lui permettre d'hésiter un moment, elles l'entraîneront dans tous les tourments qu'on les forcera de subir. Le propre du sage est de ne rien faire malgré lui, et dont il puisse avoir des remords; d'agir en tout avec dignité, avec fermeté, avec gravité, avec honneur; de ne s'attendre à rien de certain; de n'être surpris d'aucun événement; de ne regarder aucun accident comme nouveau et imprévu; enfin de ne recevoir la loi de personne, et de ne dépendre que de soi-même. Or peut-on imaginer une situation plus heureuse? Cette conclusion se tire encore plus naturellement du système des stoïciens, qui mettent le souverain bien à vivre suivant les lois de la nature. Un homme sage, non seulement doit vivre ainsi, mais il le peut; or, puisqu'il est maître du souverain bien, il l'est aussi du bonheur. Aussi le sage est toujours heureux. C'est tout ce que je puis vous dire de plus fort sur cette question, et même, si je ne me trompe, de plus vrai, à moins que vous n'ayez quelque chose de mieux à nous apprendre.

XXIX. L'Aud. Je n'ai certainement rien de meilleur; mais j'ai une grâce à vous demander. Comme je sais que vous n'êtes lié à aucun système, et que vous prenez de chacun ce qui vous paraît de plus vraisemblable, enseignez-moi, je vous prie, comment vous avez pu, après avoir tourné contre le péripatétisme et l'ancienne académie, les arguments des stoïciens, engager

ante peripateticos, veteremque academiam hortari videbare, ut sine retractatione libere dicere auderent, sapientes esse semper beatissimos; id velim audire, quemadmodum his putes consentaneum esse id dicere. Multa enim a te contra istam sententiam dicta sunt, et stoicorum ratione conclusa.

Cic. Utamur igitur libertate, qua nobis solis in philosophia licet uti; quorum oratio nihil ipsa judicat, sed habetur in omnes partes, ut ab aliis possit ipsa per sese, nullius auctoritate adjuncta, judicari. Et quoniam videris hoc velle, ut, quæcumque dissentientium philosophorum sententia sit de finibus, tamen virtus satis habeat ad vitam beatam præsidii, quod quidem Carneadem disputare solitum accepimus; sed is, ut contra stoicos, quos studiosissime semper refellebat, et contra quorum disciplinam ingenium ejus exarserat: nos illud quidem cum pace agemus. Si enim stoici fines bonorum recte posuerunt; confecta res est: necesse est semper beatum esse sapientem. Sed quæramus unamquamque reliquorum sententiam, si fieri potest, ut hoc præclarum quasi decretum beatæ vitæ possit omnium sententiis et disciplinis convenire.

XXX. Sunt autem hæ de finibus, ut opinor, retentæ, defensæque sententiæ: primum simplices quatuor: Nihil bonum, nisi honestum, ut stoici; Nihil bonum, nisi [1] voluptas, ut Epicurus; Nihil bonum, nisi [2] vacuitas [3] doloris, ut Hieronymus;

[1] Voluptatem. — [2] Vacuitatem. — [3] *Abest* doloris. *Gulielm. deinde male conj.* plurimis bonis.

les deux premières écoles à soutenir hautement, sans renoncer à leurs principes, que le sage était toujours souverainement heureux ?

Cic. Je vais donc user de la liberté qui, entre toutes les sectes des philosophes, est réservée à la nòtre seule*; car elle ne se mêle point de juger; mais, après avoir exposé le pour et le contre, elle laisse aux autres à se déterminer par l'évidence, libres du joug de l'autorité. Vous voudriez savoir, ce me semble, si, quelque doctrine philosophique qu'on adopte sur le souverain bien, on peut soutenir cette proposition, que la vertu suffit pour nous rendre heureux. C'est ce que Carnéade avait autrefois coutume de contester. Mais il est vrai que, comme il n'aimait pas les stoïciens ni leurs dogmes, il prenait plaisir à les contredire à tout propos, et souvent même trop durement. Je n'y mettrai point tant de vivacité; d'autant plus qu'étant d'accord avec eux sur le souverain bien, il ne reste point de difficulté entre nous sur l'article principal, que le sage ne saurait manquer d'être toujours heureux. Reste à examiner si ce beau dogme peut raisonnablement s'accorder avec tous les autres systèmes.

XXX. Or, j'en trouve quatre simples [41] sur l'objet du souverain bien : celui des stoïciens, Qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête; celui des épicuriens, Qu'il n'y a de bon que ce qui est agréable; celui d'Hiéronyme, Qu'il n'y a de bon que la privation de la douleur; et enfin celui qu'a voulu établir Carnéade contre les stoïciens, Qu'il n'y a rien de bon que la jouissance des

* Les partisans de la nouvelle académie.

Nihil bonum, nisi naturæ primis bonis aut omnibus, aut maximis frui, ut Carneades contra stoicos disserebat. Hæc igitur simplicia; illa mixta. Tria genera bonorum, maxima animi, secunda corporis, externa tertia, ut peripatetici, nec multo veteres academici secus; voluptatem cum honestate Dinomachus, et Callipho copulavit; indolentiam autem honestati peripateticus Diodorus adjunxit. Hæ sunt sententiæ, quæ stabilitatis aliquid habeant : nam Aristonis, Pyrrhonis, Herilli, nonnullorumque aliorum evanuerunt. Hi quid possint obtinere, videamus, omissis stoicis : quorum satis videor defendisse sententiam.

Et peripateticorum quidem explicata causa est : præter Theophrastum, et si qui illum secuti, imbecillius horrent dolorem et reformidant. Reliquis quidem licet facere id, quod fere faciunt, ut gravitatem dignitatemque virtutis exaggerent. Quam quum ad cœlum extulerint, quod facere eloquentes homines copiose solent : reliqua ex collatione facile est conterere atque contemnere. Nec enim licet iis, qui laudem cum dolore petendam esse [1] dicant, negare, eos esse beatos, qui illam adepti [2] sint. Quanquam enim sint in quibusdam malis : tamen hoc nomen beati longe et late patet.

XXXI. Nam ut quæstuosa mercatura, fructuosa aratio dicitur, non si altera semper omni damno, altera omni tempestatis calamitate semper [3] vacat;

[1] Dicunt. — [2] Sunt. — [3] Vacet.

premiers dons de la nature [42], soit de tous ensemble, soit du moins des principaux. Voilà pour les systèmes simples. A l'égard des composés, ils s'accordent à distinguer trois espèces de biens : ceux de l'âme, qui sont les premiers et les plus grands; les seconds, ceux du corps; et les troisièmes, les biens extérieurs. C'est le sentiment des péripatéticiens, presque d'accord avec les anciens académiciens. Dinomaque et Calliphon joignent seulement la volupté à la vertu; et le péripatéticien Diodore y joint la privation de la douleur. Voilà les seules opinions qui puissent avoir des partisans : car celles d'Ariston, de Pyrrhon, d'Hérille et de quelques autres [43], me paraissent généralement proscrites. Laissant donc à part le système des stoïciens, que je crois avoir assez bien défendu, voyons ce que nous pourrons faire des autres.

J'ai déjà fait sentir que je ne m'éloignais pas trop de celui des péripatéticiens; si l'on excepte toutefois Théophraste, et ceux qui, comme lui, craignent et abhorrent la douleur avec trop de mollesse et de lâcheté. Pour les autres, ils semblent en droit d'exalter, comme ils font, l'excellence et la dignité de la vertu. Car après l'avoir élevée jusqu'aux cieux avec leur éloquence ordinaire, il leur est aisé de déprimer et de mépriser tout le reste en comparaison. Il ne conviendrait pas en effet à ceux qui tiennent qu'il faut s'élever à la gloire, même par les souffrances, de ne pas reconnaître pour heureux ceux qui l'ont acquise à ce prix. En vain diront-ils qu'il en coûte : on peut être heureux de plus d'une façon.

XXXI. Un marchand ne laisse pas de regarder son commerce comme avantageux, malgré quelques revers. L'agriculture ne cesse pas d'être utile, quoique des orages en diminuent les fruits. Il suffit que dans l'un

sed si multo majore ex parte exstat in utraque felicitas : sic vita, non solum si undique referta bonis est, sed si multo majore et graviore ex parte bona propendent, beata recte dici potest. Sequetur igitur [1] horum ratione vel ad supplicium beata vita virtutem, cumque ea descendet in taurum, Aristotele, Xenocrate, Speusippo, Polemone auctoribus, nec eam [2] minis aut blandimentis corrupta deseret.

Eadem Calliphontis erit Diodorique sententia : quorum uterque honestatem sic complectitur, ut omnia, quæ sine ea sint, longe et retro ponenda censeat. Reliqui habere se videntur angustius; enatant tamen : Epicurus, Hieronymus, et si qui sunt, qui [3] desertum illum Carneadem curent defendere. Nemo est enim, quin eorum bonorum animum putet esse judicem, eumque condocefaciat, ut ea, quæ bona malave videantur, possit contemnere. Nam quæ tibi Epicuri videtur, eadem erit Hieronymi et Carneadis causa, et hercle omnium reliquorum. Quis enim parum est contra mortem, aut dolorem paratus? Ordiamur ab eo, si placet, quem mollem, quem voluptarium dicimus.

Quid? is tibi mortemne videtur, an dolorem timere? qui eum diem, quo moritur, beatum appellat, maximisque doloribus affectus, eos ipsos inventorum suorum memoria et recordatione confutat : nec hæc sic agit, ut ex tempore quasi effutire videatur. De morte enim [4] ita sentit, ut, dissoluto animante, sensum exstinctum putet; quod autem

[1] Bonorum. — [2] Minimis blandimentis. — [3] Disertum. — [4] Ista.

et dans l'autre cas, le gain excède la perte. Il en est de même de la vie. On ne laisse pas de la trouver heureuse, non seulement lorsqu'elle abonde en toutes sortes de biens, mais pourvu qu'elle jouisse des plus considérables. Et c'est en ce sens qu'on peut dire avec Aristote, Xénocrate, Speusippe et Polémon, que la félicité peut suivre la vertu jusque dans les supplices, et descendre même dans le taureau de Phalaris, sans crainte d'être corrompue, ni par les menaces, ni par les caresses.

Raisonnons de même à l'égard de Calliphon et de Diodore, qui font un tel état de la vertu, qu'ils rejettent hautement tout ce qui s'en écarte. A la vérité, les autres se sont mis plus à l'étroit. Cependant Épicure, Hiéronyme, et les partisans de Carnéade, s'il lui en reste, se sauvent encore, puisqu'ils reconnaissent l'âme pour juge des vrais biens, et qu'ils lui enseignent tous à mépriser ce qui n'a que l'apparence des biens et des maux. En effet, pour ne pas séparer la cause du premier de celle de tous les autres, y a-t-il quelqu'un d'entre eux qui ne paraisse suffisamment rassuré contre la douleur, et contre la mort même? Commençons, si vous voulez, par celui que nous traitons d'efféminé et de voluptueux.

Pouvez-vous soupçonner Épicure d'avoir si fort redouté la mort et la douleur, lui qui, se voyant près de mourir, disait qu'il était au plus heureux jour de sa vie? lui qui, dans les souffrances les plus aiguës, se sentait soulagé, disait-il, par le souvenir de ses découvertes philosophiques? Et ce n'étaient point de vaines paroles; car il a toujours soutenu, en parlant de la mort, que par la dissolution de notre machine toute sensation est éteinte, et que dès lors il n'y a plus rien qui nous

sensu careat, nihil ad nos id judicet pertinere. Item de dolore certa habet, quæ sequatur; quorum magnitudinem brevitate consolatur, longinquitatem [1] levitate. Quid tandem isti grandiloqui contra hæc duo, quæ maxime angunt, melius habent, quam Epicurus?

XXXII. An ad cetera, quæ mala putantur, non et Epicurus, et reliqui philosophi satis parati videntur? Quis non paupertatem extimescit? Neque tamen quisquam philosophorum. Hic vero ipse quam parvo est contentus? Nemo de tenui victu plura dixit. Etenim quæ res pecuniæ cupiditatem afferunt, ut amori, ut ambitioni, ut quotidianis sumtibus copiæ suppetant: quum procul ab iis omnibus rebus absit, cur pecuniam magnopere desideret, vel potius curet omnino? An Scythes Anacharsis potuit pro nihilo pecuniam ducere; nostrates philosophi facere non poterunt? Illius epistola fertur his verbis: « Anacharsis Hannoni salutem. « Mihi amictui est, scythicum tegmen; calciamen- « tum, solorum callum; cubile, terra; pulpamen- « tum, fames: lacte, caseo, carne vescor. Quare « ut ad quietum me licet venias. Munera autem « ista, quibus es delectatus, vel civibus tuis, vel « diis immortalibus dona. »

Omnes fere philosophi omnium disciplinarum, nisi quos a recta ratione natura vitiosa detorsisset, eodem hoc animo esse potuerunt. Socrates, in pompa quum magna vis auri, argentique ferretur,

[1] Lenitate.

intéresse. A l'égard de la douleur, sa grande maxime a toujours été qu'on doit s'en consoler par cette réflexion, que les vives souffrances sont courtes, et que les longues sont légères. Trouvez-vous que tous ces autres philosophes, qui font tant d'efforts de courage, nous donnent sur ces deux points difficiles de meilleures leçons ?

XXXII. Mais ne sont-ils pas également préparés, lui et les autres, à tous ces accidents qu'on met au rang des maux ? Pas un d'eux ne craint la pauvreté, qui effraie le reste des hommes. Épicure lui-même se contente de peu ; il ne cesse de recommander la sobriété. Ce qui fait désirer l'argent aux hommes, c'est le secours qu'ils en attendent pour réussir dans leurs amours, dans leurs projets ambitieux, dans leurs dépenses journalières ; l'homme qui ne connaît rien de tout cela, quel cas ferait-il de l'argent ? Pourquoi nos philosophes n'auraient-ils pas pour l'argent le même mépris que témoigna autrefois le Scythe Anacharsis ? [44] On lui attribue cette lettre : *Anacharsis à Hannon, salut. Il ne me faut qu'un habit de peaux à la manière de mon pays. La plante de mes pieds me tient lieu de souliers, et la terre de lit. Mes mets sont du lait, du fromage, de la viande* [45]; *mon assaisonnement est la faim. Si tu aimes la tranquillité, tu la trouveras chez moi. Ces présents, qui font vos délices, garde-les pour tes concitoyens, ou pour les dieux immortels.*

Parcourez toutes les différentes sectes des philosophes : si vous en exceptez un petit nombre, qu'un naturel vicieux semble avoir détournés de la droite raison, vous leur trouverez à tous les mêmes sentiments. Socrate assistant à une cérémonie, où l'on avait étalé beaucoup d'or et d'argent : « Que de choses, dit-il, dont je n'ai

« Quam multa non desidero! » inquit. Xenocrates, quum legati ab Alexandro quinquaginta ei talenta attulissent, quæ erat pecunia temporibus illis, Athenis præsertim, maxima : abduxit legatos ad cœnam in Academiam; iis apposuit tantum, quod satis esset, nullo apparatu. Quum postridie rogarent eum, cui numerari juberet : « Quid? vos hesterna, « inquit, cœnula non intellexistis, me pecunia non « egere? »[1] Quos quum tristiores vidisset, xxx minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur. At vero Diogenes liberius, ut cynicus, Alexandro roganti, ut diceret, si[2] quid opus esset, « Nunc « quidem paullulum, inquit,[3] a sole. » Offecerat videlicet apricanti. Et hic quidem disputare solebat, quanto regem Persarum vita fortunaque superaret. Sibi nihil deesse; illi nihil satis unquam fore : se ejus voluptates non desiderare, quibus nunquam satiari ille posset; suas eum consequi nullo modo posse.

XXXIII. Vides, credo, ut Epicurus cupiditatum genera diviserit, non nimis fortasse subtiliter, utiliter tamen : partim esse naturales et necessarias; partim naturales, et non necessarias; partim neutrum : necessarias satiari posse pæne nihilo; divitias enim naturæ, parabiles esse; secundum autem genus cupiditatum, nec ad potiendum difficile esse censet, nec vero ad carendum; tertias, quod essent plane inanes, neque necessitatem modo, sed ne

[1] Quod. — [2] Quis. — [3] *Habent quidam libri*, a sole absis, *unde suspicantur*, abi sis. *Utrumque abundat.*

« pas besoin ! » Alexandre avait ordonné qu'on présentât de sa part, à Xénocrate, cinquante talents [46], somme alors très considérable, et surtout à Athènes. Le philosophe l'ayant appris, invita les ambassadeurs du roi à souper dans l'Académie, et leur fit servir le plus simple repas. Et quand le lendemain ils voulurent lui faire compter les cinquante talents : « Eh quoi ! leur dit-il, « n'avez-vous pas vu hier à la frugalité de ma table, que « l'argent m'était inutile ? » Cependant, les voyant affligés de cette réponse, il voulut bien accepter trente mines [47], pour ne pas paraître dédaigner les présents du prince. Diogène, en qualité de cynique, répondit plus librement encore à ce grand roi, qui lui demandait s'il désirait quelque chose : « Ote-toi de mon soleil ; » Alexandre lui en interceptait les rayons. Aussi ce philosophe, pour montrer combien il avait raison de s'estimer plus que le roi de Perse, faisait-il quelquefois ce raisonnement : « Je ne manque de rien ; et il n'a jamais assez. « Je ne me soucie pas de ses voluptés ; et il ne saurait « s'en rassasier. Enfin, j'ai des plaisirs qu'il ne connaîtra « jamais. »

XXXIII. Vous n'ignorez pas, sans doute, en combien de classes Épicure a distingué les cupidités de l'homme. Si sa division n'est pas fort juste, elle a du moins son utilité. Il en reconnaît de naturelles et de nécessaires en même temps ; d'autres naturelles et non nécessaires, et d'autres encore, qui ne sont ni l'un ni l'autre. Il est persuadé qu'il ne faut presque rien pour contenter les nécessaires, les richesses de la nature se trouvant partout en abondance. Pour les cupidités de la seconde classe, il croit qu'il est également facile de les satisfaire, ou de s'en passer ; et à l'égard des dernières, qu'il regarde comme frivoles, il les rejette abso-

naturam quidem attingerent, funditus ejiciendas putavit. Hoc loco multa ab Epicureis disputantur, eæque voluptates singillatim extenuantur; quarum genera non contemnunt; [1] non quærunt tamen copiam. Nam et obscœnas voluptates, de quibus multa ab illis habetur oratio, faciles, communes, in medio sitas esse dicunt; easque si natura requirat, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura metiendas putant; ab iisque abstinere minime esse difficile, si aut valitudo, aut officium, aut fama postulet; omninoque genus hoc voluptatum optabile esse, si non obsit; prodesse nunquam. Totumque hoc de voluptate sic ille præcipit, ut voluptatem ipsam per se, quia voluptas sit, semper optandam expetendamque putet; eademque ratione dolorem ob id ipsum, quia dolor sit, semper esse fugiendum. Itaque hac usurum compensatione sapientem, ut voluptatem fugiat, si ea majorem dolorem effectura sit, et dolorem suscipiat, majorem efficientem voluptatem; omniaque jucunda, quanquam sensu corporis judicentur, ad animum referri tamen. Quocirca corpus gaudere tam diu, dum præsentem [2] sentiat voluptatem; animum et præsentem percipere pariter cum corpore, et prospicere venientem, nec præteritum præterfluere sinere. Ita perpetuas et contextas voluptates in sapiente fore semper, quum exspectatio speratarum voluptatum, perceptarum memoriæ jungeretur.

XXXIV. Atque iis similia ad victum etiam trans-

[1] *Abest* non. *Conjicit Boherius,* hærent tamen quippiam. — [2] Sentiret.

lument, par cette considération que, loin d'être excusables par la nécessité, elles n'ont même aucun rapport avec la nature. C'est ici que ses disciples se donnent carrière, en rabaissant chacune des voluptés qu'ils tolèrent en général, quoiqu'ils s'efforcent d'en resserrer l'usage. Pour les plaisirs obscènes, dont ils discourent fort au long, ils observent qu'il est aisé de se satisfaire à cet égard; que si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure; qu'il n'est pas difficile de s'en abstenir, si la santé, le devoir ou la réputation l'exigent; et qu'enfin on peut bien se permettre cette espèce de plaisir, si rien ne s'y oppose; mais que l'usage n'en est jamais utile. Toute la doctrine d'Épicure sur ce point, est que le plaisir doit être désiré et recherché pour lui-même, parce qu'il est plaisir; et qu'il faut fuir la douleur, parce qu'elle est douleur : d'où il conclut que le sage, dans sa conduite, usera d'un tel tempérament, qu'il renoncera au plaisir, s'il en doit attendre une plus grande douleur, et qu'il recherchera la douleur, si elle doit lui procurer un plus grand plaisir, observant sur toutes choses de rapporter à l'âme les plaisirs mêmes des sens. Le corps, dit-il, n'est sensible qu'au plaisir présent; au lieu que l'âme, en partageant avec le corps le plaisir présent, jouit de plus du plaisir à venir, par l'espérance; et du plaisir passé, par le souvenir. Le sage, en réunissant ainsi les voluptés qu'il espère à celles qu'il a goûtées, se fait un tissu de plaisirs sans fin.

XXXIV. Pour les besoins ordinaires de la vie, Épicure, d'après les mêmes principes, condamne la magni-

feruntur, extenuanturque magnificentia et sumtus epularum, quod parvo cultu natura contenta sit. Etenim quis hoc non videt, desideriis ista condiri omnia? Darius in fuga, quum aquam turbidam, et cadaveribus inquinatam bibisset, negavit unquam se bibisse jucundius. Nunquam videlicet sitiens biberat. Nec esuriens Ptolemæus ederat: cui quum peragranti Ægyptum, comitibus non consecutis, cibarius in casa panis datus esset, nihil visum est illo pane jucundius. Socratem ferunt, quum usque ad vesperum contentius ambularet, quæsitumque esset ex eo, quare id faceret, respondisse, se, quo melius cœnaret, opsonare ambulando famem. Quid? victum Lacedæmoniorum in [1] phiditiis nonne videmus? Ubi quum tyrannus cœnavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro, quod cœnæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat: Minime mirum; condimenta enim defuerunt. Quæ tandem, inquit ille? Labor in venatu, sudor, cursus [2] ab Eurota, fames, sitis. His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur.

Atque hoc non ex hominum more solum, sed etiam ex bestiis intelligi potest, quæ, ut quidquid objectum est, quod modo [3] a natura non sit alienum, eo contentæ non quærunt amplius. Civitates quædam universæ, more doctæ, parcimonia delectantur, ut de Lacedæmoniis paullo ante diximus. Persarum a Xenophonte victus exponitur: quos

[1] *Melius quam* philitiis, *quod tamen videtur non inusitatum fuisse.* — [2] *Bentl. Davis. Wolf.* ad Eurotam — [3] *Abest* a.

ficence et le luxe de la table, parce que la nature se contente de peu. Qui ne voit, en effet, que le besoin est ici le meilleur assaisonnement ? Darius, fuyant après sa défaite, fut obligé de boire d'une eau bourbeuse et infectée par des corps morts ; et il avoua cependant qu'il n'avait jamais bu avec tant de plaisir : c'est que pour boire il n'avait jamais attendu qu'il eût soif. Ptolémée de même n'avait jamais connu la faim, lorsqu'en parcourant l'Égypte, contraint, par l'éloignement de sa suite, de manger, dans une cabane, du pain le plus grossier, il dit qu'il n'en avait jamais trouvé de meilleur. Socrate se promenant à grands pas jusqu'à la nuit, on lui en demanda la raison : « Je prépare ainsi, dit-il, « pour mon souper le meilleur des ragoûts, l'appétit. » Vous savez ce qu'on servait aux Lacédémoniens dans leurs repas publics [48]. Denys le tyran s'y étant trouvé, et ayant voulu goûter du brouet noir, qui en faisait le mets principal, il le trouva détestable. Le cuisinier lui dit qu'il ne s'en étonnait pas, puisque l'assaisonnement y manquait. — Et quel est-il ? — La fatigue de la chasse, la sueur, la course aux bords de l'Eurotas, la faim, la soif ; voilà nos assaisonnements à Lacédémone.

Vous avez, outre l'exemple des hommes, celui des animaux ; car si on leur présente à manger quelque chose qui ne répugne pas à leur goût, ils s'en contentent sans rien chercher de plus. Mais on trouve des peuples entiers, qui, comme Lacédémone, ont été formés par l'habitude à une extrême sobriété. Xénophon atteste que les Perses ne mangeaient que du cresson avec leur pain [49]. Si cependant la nature cherche quelques mets plus agréables, combien la terre, com-

negat ad panem adhibere quidquam, præter nasturtium. Quanquam, si quædam etiam suaviora natura desideret, quam multa ex terra, arboribusque gignuntur, quum copia [1] facili, tum suavitate præstantia?

Adde siccitatem, quæ consequitur hanc continentiam in victu; adde integritatem valitudinis. Confer sudantes, ructantes, refertos epulis, tanquam opimos boves: tum intelliges, qui voluptatem maxime sequantur, eos minime consequi; jucunditatemque victus esse in desiderio, non in satietate.

XXXV. Timotheum, clarum hominem Athenis, et principem civitatis, ferunt, quum cœnavisset apud Platonem, eoque convivio admodum delectatus esset, vidissetque eum postridie, dixisse: « Vestræ quidem cœnæ non solum in præsentia, sed « etiam postero die jucundæ sunt. » Quid, quod ne mente quidem recte uti possumus, multo cibo, et potione completi? Est præclara epistola Platonis ad Dionis propinquos; in qua scriptum est his fere verbis: « Quo quum venissem, vita illa beata, quæ « ferebatur, plena Italicarum Syracusiarumque « mensarum, nullo modo mihi placuit; bis in die « saturum fieri, nec unquam pernoctare solum; « ceteraque, quæ comitantur huic vitæ, in qua « sapiens nemo efficietur unquam, moderatus vero « multo minus. Quæ enim natura tam mirabiliter « temperari potest? » Quo modo igitur jucunda vita potest esse, a qua absit prudentia? absit mode-

[1] *Male Davis. e Bentl.* facilia.

bien les arbres ne lui en fournissent-ils pas d'excellents et de faciles à trouver !

Ajoutez que la sobriété rend le corps dégagé et dispos, et lui donne une santé ferme. Comparez à un homme sobre ces hommes toujours suants, haletants, et surchargés d'embonpoint, comme des bœufs destinés aux sacrifices. Vous verrez alors que ceux qui cherchent le plus la volupté en jouissent le moins, et que le plaisir de la table, c'est l'appétit, et non la satiété.

XXXV. Timothée [50], un des premiers et des plus illustres citoyens d'Athènes, ayant fait chez Platon un souper où il avait pris beaucoup de plaisir, lui dit le lendemain : « Vos repas ont cela de bon qu'on s'en trouve bien, même le jour suivant ». Qui ne sait d'ailleurs que, quand on a l'estomac rempli de vin et de viande, l'esprit n'est plus capable de rien ? Voici un fragment d'une belle lettre de Platon * aux parents de Dion [51] : « Arrivé en Sicile, je ne trouvai aucun plaisir à cette prétendue vie heureuse, ni à ces tables italiennes et syracusaines, à cet usage de se rassasier deux fois le jour, de ne coucher jamais seul, et à tous les autres accompagnements d'une telle vie. Jamais elle ne rendra personne, ni sage, ni encore moins tempérant. Quel merveilleux naturel y pourrait résister ? » Une vie incompatible avec la sagesse et avec la tempérance peut-elle avoir des charmes ? On voit donc l'erreur de Sar-

* Cicéron ne pensait donc pas comme plusieurs de nos érudits modernes, qui prétendent que toutes les lettres attribuées à Platon n'ont été écrites que par des faussaires.

ratio? Ex quo Sardanapali, opulentissimi [1] Syriæ regis, error agnoscitur, qui incidi jussit in busto,

> Hæc habeo, quæ edi, quæque exsaturata libido
> Hausit : at illa jacent multa, et præclara relicta.

« Quid aliud, inquit Aristoteles, in bovis, non in « regis sepulcro inscriberes? » Hæc habere se mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutius habebat, quam fruebatur. Cur igitur divitiæ desiderentur? aut ubi paupertas beatos esse non sinat? Signis, credo, tabulis, ludis. Si quis est, qui his delectetur, nonne melius tenues homines fruuntur, quam illi, qui his abundant? Est enim earum omnium rerum nostra in urbe summa in publico copia. Quæ qui privati habent, nec tam multa, et raro vident, quum in sua rura venerunt. Quos tamen pungit aliquid, quum, illa unde habeant, recordantur. Dies [2] deficiat, si velim paupertatis causam defendere. Aperta enim res est, et quotidie nos ipsa natura admonet, quam paucis, quam parvis rebus egeat, quam vilibus.

XXXVI. Num igitur ignobilitas, aut humilitas, aut etiam popularis offensio, sapientem beatum esse prohibebit? Vide, ne plus commendatio in vulgus, et hæc, quæ expetitur, gloria molestiæ habeat, quam voluptatis. Leviculus sane noster Demosthenes, qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Græcia est,

[1] *Corrad. in Quæstura conj.* Assyriæ; *quod levius Ern. receperat. Assyria enim, teste Herodoto,* VII, 63, *sæpe a Græcis Syria dicta est.* — [2] Deficiet.

danapale, cet opulent roi d'Assyrie, qui fit graver sur son tombeau :

La mort m'enlève tout. Mais n'ai-je point assez ?
J'emporte mes amours et mes plaisirs passés.

« Inscription, disait Aristote, plus digne d'être mise sur la fosse d'un bœuf, que sur le monument d'un roi. » Tout mort qu'il est, il se vante d'emporter avec lui ce qu'il n'avait possédé, même sur la terre, que pendant les courts instants du plaisir. Pourquoi donc désirer des richesses, et par où la pauvreté nous empêcherait-elle d'être heureux? Est-ce en nous refusant des tableaux, des statues, des gladiateurs? Si on les aime, j'ose dire que les pauvres en jouissent mieux que les riches qui en ont le plus. Partout on en trouve dans Rome; les plus riches particuliers en ont beaucoup moins, et ne les voient que quand ils vont à leurs maisons de plaisance, c'est-à-dire assez rarement. Encore leur conscience les trouble-t-elle, quand ils songent d'où leur vient ce qu'ils en possèdent. Je ne finirais point si je voulais défendre la cause de la pauvreté. Elle se défend toute seule, et la nature elle-même nous avertit tous les jours qu'elle demande peu, et que ce peu est facile à trouver.

XXXVI. La félicité du sage sera-t-elle donc troublée par un état obscur, ignoré, ou par le malheur de déplaire au peuple? Eh! qui ne voit que cette faveur populaire et cette gloire tant désirée donnent souvent plus de peine que de plaisir? Ne trouvez-vous pas même de la petitesse dans notre Démosthène, de s'être senti chatouillé par ce discours d'une femme qui portait de l'eau, comme c'est l'usage en Grèce, et qui dit à une autre en le montrant : *Voilà Démosthène!* Quelle faiblesse! et pourtant quel grand orateur! Mais il avait plus appris

insusurrantisque alteri, Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius? At quantus orator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipse secum. Intelligendum est igitur, nec gloriam popularem ipsam per sese expetendam, nec ignobilitatem extimescendam. Veni Athenas, inquit Democritus; neque me quisquam [1] ibi agnovit. Constantem hominem et gravem! qui glorietur, a gloria se abfuisse. An tibicines, iique, qui fidibus utuntur, suo, non multitudinis arbitrio, cantus numerosque moderantur: vir sapiens, multo arte majore præditus, non, quid verissimum sit, sed quid velit vulgus, exquiret? An quidquam stultius, quam, quos singulos, sicut operàrios barbarosque contemnas, eos esse aliquid putare universos? Ille vero nostras ambitiones levitatesque contemnet, honoresque populi, etiam ultro delatos, repudiabit: nos autem eos nescimus, antequam pœnitere cœpit, contemnere. Est apud Heraclitum physicum de principe Ephesiorum Hermodoro: « Universos, ait, Ephesios esse « morte multandos, quod, quum civitate expellerent Hermodorum, ita locuti [2] sint: Nemo de « nobis unus excellat; sin quis exstiterit, alio in « loco, et apud alios sit. » An hoc non ita fit omni in populo? nonne omnem exsuperantiam virtutis oderunt? Quid? Aristides (malo enim Græcorum, quam nostra proferre) nonne ob eam causam expulsus est patria, quod præter modum justus esset? Quantis igitur molestiis vacant, qui nihil omnino

[1] *Abest* ibi. — [2] Sunt.

à parler aux autres, qu'à s'entretenir avec lui-même. Il ne faut, à mon avis, ni rechercher les acclamations du peuple pour elles-mêmes, ni craindre l'obscurité. Je suis venu à Athènes, disait Démocrite *, et personne ne m'y a reconnu. Quelle grandeur d'âme, de mettre sa gloire à mépriser la vaine gloire! Quoi donc! un joueur d'instruments sera maître de suivre son goût dans l'exercice de son art; et le sage, dont la profession est bien plus relevée, sera obligé de se conformer, non à ce qui lui paraîtra vrai, mais aux caprices du vulgaire! Qu'y a-t-il de plus insensé que de respecter les idées de cette multitude, tandis qu'on méprise en détail les particuliers qui la composent, comme des ignorants et des mercenaires? Le sage regardera donc en pitié nos brigues folles et ambitieuses, et refusera même les dignités que le peuple ira lui offrir. Nous, au contraire, nous attendons, pour en reconnaître la vanité, que nous en ayons fait la funeste expérience. Héraclite le philosophe disait que tous les Éphésiens méritaient la mort, parce qu'en exilant de leur ville Hermodore, le premier de leurs citoyens, ils avaient fait cet étrange règlement : *Que nul d'entre nous ne se distingue par-dessus les autres; ou bien qu'il aille habiter d'autres pays* **. Mais cet abus ne règne-t-il pas chez tous les peuples? où ne hait-on pas la supériorité trop éclatante de la vertu? Je n'en veux pour preuve qu'Aristide [52], qui fut exilé de sa patrie, parce qu'il était trop juste; car j'aime mieux prendre des exemples chez les Grecs que chez nous. Combien de chagrins s'épargnent donc ceux qui ne veulent rien avoir à démêler avec le peuple? Et qu'y a-t-il de plus doux qu'un loisir consacré aux lettres, et à ces études

* *Voy.* Diogène Laërce, IX, 36.

** *Id.* IX, 2.

cum populo contrahunt? Quid est enim dulcius otio litterato? Iis dico litteris, quibus infinitatem rerum atque naturæ, et in hoc ipso mundo cœlum, terras, maria cognoscimus.

XXXVII. Contemto igitur honore, contemta etiam pecunia, quid relinquitur, quod extimescendum sit? Exsilium, credo, quod in maximis malis ducitur. Id si propter alienam et offensam populi voluntatem malum est; quam sit ea contemnenda, paulo ante dictum est. Sin abesse patria miserum est, plenæ miserorum provinciæ sunt; ex quibus admodum pauci in patriam revertuntur. At multantur bonis exsules. Quid tum? Parumne multa de toleranda paupertate dicuntur? Jam vero exsilium, si rerum naturam, non ignominiam nominis quærimus, quantum demum a perpetua peregrinatione differt? In qua ætates suas philosophi nobilissimi consumserunt, Xenocrates, Crantor, Arcesilas, Lacydes, Aristoteles, Theophrastus, Zeno, Cleanthes, Chrysippus, Antipater, Carneades, Panætius, Clitomachus, Philo, Antiochus, Posidonius; innumerabiles alii: qui semel egressi, nunquam domum revertere. [1] At enim sine ignominia afficere sapientem. De sapiente enim hæc omnis oratio est, cui jure id accidere non possit. Nam jure exsulantem consolari non oportet. Postremo ad omnes casus facillima ratio est eorum, qui ad voluptatem ea referunt, quæ sequuntur in vita, ut, quocumque

[1] *Mendosus locus. P. Manut. conjicit, Bentleio probante :* At enim non est sine ignominia. Ignominia afficere poterit sapientem? *Nam pl. mss. habent* poterit.

qui nous font connaître la grandeur infinie de la nature, et dans ce monde même, le ciel, la terre et les mers?

XXXVII. Parvenus au mépris des honneurs et des richesses, que nous restera-t-il à craindre? Sera-ce l'exil, qu'on met au rang des plus grands maux? Mais si ce n'est un mal, que parce qu'il prouve qu'on a déplu au peuple, je viens de montrer le peu de cas qu'on doit faire de sa faveur; et si c'est un malheur d'être éloigné de sa patrie, nos provinces sont donc pleines de malheureux; car la plupart de ceux qui s'y établissent ne revoient guère le lieu de leur naissance. Mais, direz-vous, les exilés sont dépouillés de leurs biens. Eh quoi! n'a-t-on pas assez dit combien il est facile de supporter la pauvreté? Que si l'on s'arrête maintenant à la chose même, et non à ce mot funeste d'exil, n'est-ce pas comme un long voyage? De grands philosophes ont passé leur vie à voyager, Xénocrate, Crantor, Arcésilas, Lacyde, Aristote, Théophraste, Zénon, Cléanthe, Chrysippe, Antipater, Carnéade, Panétius, Clitomaque, Philon, Antiochus, Posidonius, et tant d'autres qui, une fois sortis de leur patrie, n'y sont jamais rentrés. Et de quelle ignominie peut être accompagné l'exil du sage *, qui fait l'objet de ce discours, puisqu'il ne peut jamais être banni qu'injustement? A l'égard de ceux qui le sont avec justice, nous ne nous chargeons pas de les consoler. Enfin, ce prétendu mal paraîtra encore plus léger pour ceux qui rapportent tout au plaisir : partout

* Peut-être, à la conjecture de Paul Manuce, approuvée par Bentley, faut-il préférer celle du président Bouhier : « At enim sic nec « ignominia afficere poterit sapientem. » Les anciens éditeurs, suivis en cela par M. Schütz, placent ici le signe d'une lacune.

[1] hæc loco suppeditent, ibi beate queant vivere. Itaque ad omnem rationem Teucri vox accommodari potest,

Patria est, ubicumque est bene.

Socrates quidem quum rogaretur, cujatem se esse diceret, Mundanum, inquit. Totius enim mundi se incolam et civem arbitrabatur. Quid T. Albucius? nonne animo æquissimo Athenis exsul philosophabatur? cui tamen illud ipsum non accidisset, si in republica quiescens Epicuri legibus paruisset. Qui enim beatior Epicurus, quod in patria vivebat, quam quod Athenis Metrodorus? aut Plato Xenocratem vincebat, aut Polemo Arcesilam, quo esset beatior? Quanti vero ista civitas æstimanda est, ex qua boni, sapientesque pelluntur? Demaratus quidem, Tarquinii, regis nostri, pater, tyrannum Cypselum quod ferre non poterat, fugit Tarquinios Corintho, et ibi suas fortunas constituit, ac liberos procreavit. Num stulte anteposuit exsilii libertatem domesticæ servituti?

XXXVIII. Jam vero motus animi, sollicitudines, ægritudinesque oblivione leniuntur, traductis animis ad voluptatem. Non sine causa igitur Epicurus ausus est dicere, semper in pluribus bonis esse sapientem, quia semper sit in voluptatibus. Ex quo effici putat ille, quod quærimus, ut sapiens semper beatus sit. Etiamne, si sensibus carebit oculorum, si aurium? Etiam. Nam ista ipsa contemnit. Primum enim, horribilis ista cæcitas quibus tandem

[1] Hæc loco suppeditetur.

où ils en trouvent, ils ne sauraient manquer d'être heureux, et ils sont en droit de dire avec Teucer : [53]

Partout où je suis bien, j'y trouve ma patrie.

On demandait à Socrate quelle était la sienne; il répondit, *Toute la terre;* donnant à entendre qu'il se croyait citoyen du monde. On a vu T. Albucius [54], retiré à Athènes, philosopher tranquillement pendant son exil; ce qui ne lui serait pas arrivé, s'il avait vécu à Rome dans l'oisiveté qu'Épicure prescrit à ses disciples. Pensez-vous en effet qu'Épicure lui-même, et Platon, et Polémon, aient été plus heureux pour être demeurés dans Athènes leur patrie, que Métrodore, Xénocrate et Arcésilas, qui ont vécu éloignés de la leur? Et quel cas faire d'une patrie d'où l'on chasse les bons et les sages? Démarate [55], père de notre roi Tarquin, ne pouvant souffrir à Corinthe la tyrannie de Cypsélus, vint s'établir à Tarquinies, où il se maria et eut des enfants. Avait-il tort de préférer la liberté de cet exil à la servitude de son pays?

XXXVIII. Enfin, toutes les agitations de l'âme, les sollicitudes, les afflictions, sont bientôt adoucies par l'oubli, quand on retrouve quelque plaisir. Ce n'est donc pas sans raison qu'Épicure a osé dire qu'il y a toujours pour le sage plus de bien que de mal, parce qu'il se fait toujours des plaisirs nouveaux. Il croit pouvoir en conclure, aussi-bien que nous, que le sage est toujours heureux. Quoi! direz-vous, fût-il sourd et aveugle? Oui, car le sage ne s'en inquiète point. Et de quels plaisirs est donc privé l'aveugle, dont le sort vous paraît affreux? Je laisse à part l'opinion de quelques

caret voluptatibus? quum quidam etiam disputent, ceteras voluptates in ipsis habitare sensibus; quæ autem adspectu percipiantur, ea non versari in oculorum ulla jucunditate: ut ea, quæ gustemus, olfaciamus, tractemus, audiamus, in ea ipsa, ubi sentimus, parte versentur; in oculis tale nihil fit: animus accipit, quæ videmus. Animo autem multis modis variisque delectari licet, etiam si non adhibeatur adspectus. Loquor enim de docto homine et erudito, cui vivere est, cogitare. Sapientis autem cogitatio non ferme ad investigandum adhibet oculos advocatos. Etenim si nox non adimit vitam beatam, cur dies nocti similis adimat? Nam illud Antipatri Cyrenaici est quidem paullo obscœnius, sed non absurda sententia est; cujus cæcitatem quum mulierculæ lamentarentur: « Quid agitis? « inquit; an vobis nulla videtur voluptas esse noc- « turna? » Appium quidem veterem illum, qui cæcus annos multos fuit, et ex magistratibus, et ex rebus gestis intelligimus, in illo suo casu nec privato, nec publico muneri defuisse. C. Drusi domum compleri a consultoribus solitam accepimus: quum, quorum res esset, sua ipsi non videbant, cæcum adhibebant ducem. Pueris nobis, Cn. Aufidius prætorius [1] et in senatu sententiam dicebat, nec amicis deliberantibus deerat, et græcam scribebat historiam, et [2] videbat in litteris.

XXXIX. Diodotus stoicus, cæcus, multos annos

[1] *Pighius Boheriusque volunt addi* cæcus; *Schütz addidit.* — [2] *Bentleio magis placet* vivebat.

philosophes qui prétendent qu'il n'en est pas de ce sens comme des autres : les parties, disent-ils, destinées au goût, à l'odorat, au toucher, à l'ouïe, sont le siége des plaisirs que ces sens procurent; au lieu que la vue ne se forme point dans les yeux, mais dans l'âme, qui reçoit et nous représente les images. Or, l'âme jouit d'assez d'autres plaisirs, pour ne pas tant regretter celui de la vue. Je ne parle ici que de l'homme lettré et savant, pour qui vivre, c'est méditer. Le sage n'emprunte presque jamais le secours de ses yeux dans ses méditations; et si la nuit n'empêche pas qu'on ne soit heureux, pourquoi un jour semblable à la nuit nous empêcherait-il de l'être? Il y a un mot un peu libre, mais plaisant, d'Antipater le cyrénaïque; quelques femmes le plaignaient de ce qu'il était devenu aveugle: « *Êtes-vous folles*, leur dit-il, *et avez-vous oublié que les plaisirs de la nuit valent bien ceux du jour?* » L'ancien Appius [56], quoique aveugle depuis long-temps, exerçait les plus grandes magistratures, sans manquer en rien à aucun de ses devoirs, soit publics, soit privés. La maison de C. Drusus le jurisconsulte etait sans cesse remplie de clients, qui, fort peu clairvoyants dans leurs affaires, y prenaient un aveugle pour guide. Dans mon enfance, Cn. Aufidius, qui avait été préteur, non seulement opinait dans le sénat, et assistait ses amis de ses conseils, malgré la perte de sa vue; mais il écrivait de plus l'histoire grecque, et passait pour éclairé dans la littérature.

XXXIX. J'ai eu long-temps chez moi le stoïcien Diodote. Depuis qu'il eut perdu la vue, il s'appliqua plus que jamais à la philosophie, sans autre relâche que

domi nostræ vixit. Is vero, quod credibile vix esset, quum in philosophia multo etiam magis assidue, quam antea, versaretur, et quum fidibus Pythagoreorum more uteretur, quumque ei libri noctes, et dies legerentur, quibus in studiis oculis non egebat: tum, quod sine oculis fieri posse vix videtur, geometriæ munus tuebatur, verbis præcipiens discentibus, unde, quo, quamque lineam scriberent. Asclepiadem ferunt, non ignobilem Eretricum philosophum, quum quidam quæreret, quid ei cæcitas attulisset, respondisse, puero ut uno esset comitatior. Ut enim vel summa paupertas tolerabilis sit, si liceat, quod quibusdam Græcis quotidie: sic cæcitas ferri facile possit, si non desint subsidia valitudinum. Democritus, luminibus amissis, alba, scilicet, et atra discernere non poterat: at vero bona, mala; æqua, iniqua; honesta, turpia; utilia, inutilia; magna, parva poterat: et sine varietate colorum licebat vivere beate; sine notione rerum non licebat. Atque hic vir impediri etiam animi aciem adspectu oculorum arbitrabatur; et, quum alii sæpe, quod ante pedes esset, non viderent, [1] ipse infinitatem omnem peregrinabatur, ut nulla in extremitate consisteret. Traditum est etiam, Homerum cæcum fuisse. At ejus picturam, non poesim, videmus. Quæ regio, quæ ora, qui locus Græciæ, quæ species formæ, quæ pugna, quæ acies, quod remigium, qui motus hominum, qui ferarum, non ita expictus est, ut, quæ ipse non viderit, nos ut

[1] Ille.

celui de jouer quelquefois du luth, à la manière des pythagoriciens. Il se faisait lire jour et nuit; et ce qui paraîtrait presque impossible sans yeux, il continuait à enseigner la géométrie, faisant fort bien entendre à ses disciples comment il fallait tracer les lignes. On dit d'Asclépiade [57], philosophe assez distingué dans la secte érétrienne, que quelqu'un lui ayant demandé ce qui l'incommodait le plus dans la perte de la vue : *C'est, répondit-il, qu'il me faut un valet pour m'accompagner*. En effet, si l'extrême pauvreté devient supportable quand on peut faire ce que font les Grecs tous les jours, la cécité est supportable aussi quand on ne manque pas de secours dans ses infirmités. Démocrite, après avoir perdu les yeux, ne pouvait plus distinguer le blanc du noir; mais il distinguait le bien du mal, le juste de l'injuste, l'honnête du malhonnête, l'utile de l'inutile, le grand du petit : on peut être heureux sans discerner la variété des couleurs; on ne peut l'être sans avoir des idées vraies. Ce grand homme croyait même que la vue était un obstacle aux opérations de l'âme; et tandis que les autres voyaient à peine ce qui était à leurs pieds, son esprit, libre et indépendant, parcourait l'infini. On prétend qu'Homère était aveugle *; cependant ses poëmes sont de véritables tableaux : quelle contrée, quel rivage, quel lieu de la Grèce, quel genre de combat, quelle ordonnance de bataille, quelle manœuvre navale, quels mouvements d'hommes et d'animaux n'y sont pas si fidèlement dépeints, que l'auteur semble nous mettre sous les yeux ce qu'il n'avait jamais vu lui-même? Qu'a-t-il donc manqué à ce grand génie, non plus qu'aux autres hommes véritablement doctes, pour

* « Quem si quis cœcum genitum putat, omnibus sensibus orbus « est. » Velleius Paterc., I, 5.

videremus, effecerit? Quid ergo aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquam arbitramur? [1] An, ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros, et patrimonia sua reliquissent; huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent? Itaque augurem Tiresiam, quem sapientem fingunt poetæ, nunquam inducunt deplorantem cæcitatem suam : at vero Polyphemum Homerus quum immanem, ferumque finxisset, cum ariete etiam colloquentem facit, ejusque laudare fortunas, quod, qua vellet, ingredi posset, et, quæ vellet, attingere. Recte hic quidem. Nihilo enim erat ipse cyclops, quam aries ille, prudentior.

XL. In surditate vero quidnam est mali? Erat surdaster M. Crassus; sed aliud molestius, quod male audiebat, etiam si, ut mihi videbatur, injuria. [2] Epicurei nostri græce fere nesciunt, nec Græci latine. Ergo hi in illorum, et illi in horum sermone surdi; omnesque id nos in iis linguis, quas non intelligimus, quæ sunt innumerabiles, surdi profecto sumus. At vocem citharœdi non audiunt : ne stridorem quidem serræ tum, quum acuitur; aut grunnitum, quum jugulatur sus; nec, quum quiescere volunt, fremitum murmurantis maris. Et, si cantus eos forte delectant, primum cogitare debent, antequam hi sint inventi, multos beate vixisse [3] sapientes; deinde multo majorem percipi posse

[1] Aut. — [2] *Multi uncis includunt verbum* Epicurei, *ut spurium. Faërn. conjicit, probante Ursino*, Opici. *Nihil forte mutandum aut delendum.* — [3] *Al. delent* sapientes, *Bentl. et Davis. auctoribus.*

goûter tous les plaisirs dont l'âme est capable? Anaxagore et Démocrite auraient-ils sans cela quitté leur pays et leurs biens, pour se livrer tout entiers aux plaisirs divins que donnent la recherche et la découverte de la vérité? Aussi les poètes qui accordent la sagesse au divin Tirésias, ne le représentent jamais comme se plaignant d'être aveugle. Homère, au contraire, nous ayant donné Polyphème pour un homme féroce et barbare, nous le dépeint s'entretenant avec un bélier, auquel il envie le bonheur d'aller où il veut, et de toucher ce qu'il lui plaît [58]. On ne saurait blâmer le poète; car le cyclope n'était pas plus raisonnable que le bélier.

XL. Regarderons-nous aussi la surdité comme un vrai mal? M. Crassus [59] était un peu sourd; mais il avait un malheur plus grand, c'est qu'il entendait souvent parler mal de lui, injustement, selon moi. Parmi nos épicuriens, il en est peu qui entendent le grec, et peu de Grecs entendent notre langue. Ils sont donc comme sourds les uns à l'égard des autres. Ne le sommes-nous pas nous-mêmes à l'égard d'une infinité de langues que nous n'entendons point? Vous me direz qu'un sourd est privé du plaisir d'entendre un bon musicien. Mais aussi n'entend-il pas le bruit importun d'une scie qu'on aiguise, ou d'un pourceau qu'on égorge; et quand il veut dormir, les mugissements des flots ne le réveillent pas. Que si, toutefois, on est si passionné pour la musique, on doit faire réflexion, d'abord, qu'avant qu'elle fût inventée, il y avait bien des sages qui vivaient heureux; ensuite, qu'on trouve encore plus de plaisir à lire les vers qu'à les entendre. Au reste, comme nous con-

legendis his, quam audiendis, voluptatem. Tum, ut paullo ante cæcos ad aurium traducebamus voluptatem, sic licet surdos ad oculorum. Etenim qui secum loqui poterit, sermonem alterius non requiret.

Congerantur in unum omnia, ut idem oculis et auribus captus sit; prematur etiam doloribus acerrimis corporis; qui primum per se ipsi plerumque conficiunt hominem; sin forte longinquitate producti vehementius tamen torquent, quam ut causa sit, cur ferantur : quid est tandem, dii boni! quod laboremus? Portus enim præsto est, [1] quoniam mors ibidem est, æternum nihil [2] sentienti receptaculum. Theodorus Lysimacho mortem minitanti : « Magnum vero, inquit, effecisti, si cantharidis vim « consecutus es. » Paullus Persæ deprecanti, ne in triumpho duceretur : « In tua id quidem potestate « est. » Multa primo die, quum de ipsa morte quæreremus; non pauca etiam postero, quum ageretur de dolore, sunt dicta de morte : quæ qui recordetur, haud sane periculum est, ne non mortem aut optandam, aut certe non timendam putet.

XLI. Mihi quidem in vita, servanda videtur illa lex, quæ in Græcorum conviviis obtinetur : « Aut « bibat, inquit, aut abeat. » Et recte. Aut enim fruatur aliquis pariter cum aliis voluptate potandi; aut, ne sobrius in violentiam vinolentorum incidat, ante discedat. Sic injurias fortunæ, quas ferre ne-

[1] *Iidem hæc ut glossam habent.* — [2] *Al. e D. Augustino, ep.* 155, sentiendi, *Boherio non probante.*

solions tantôt l'aveugle par le plaisir de l'ouïe, nous pouvons à present consoler le sourd par le plaisir de la vue. Quel besoin a-t-on de la conversation des autres, quand on sait converser avec soi-même ?

Enfin, rassemblons, si l'on veut, tous ces prétendus maux dans un seul homme : qu'il soit sourd et aveugle; qu'il souffre les plus vives douleurs. Premièrement, une mort prompte l'en délivrera ; mais si elles sont en même temps et si longues et si violentes, qu'on ne les trouve plus supportables [60], quelle raison, grands dieux! avons-nous de souffrir? La mort ne nous offre-t-elle pas un port toujours prêt à nous recevoir *, un éternel abri contre les souffrances? Théodore étant menacé de la mort par le roi Lysimaque : « *O le grand exploit*, lui répondit-il, *quand vous ferez ce qu'une cantharide* [61] *fait aussi-bien que vous !* » Et quand Persée [62] suppliait instamment Paul Émile de ne le point mener en triomphe : « *Vous pouvez*, répondit le consul, *l'obtenir de vous-même.* » Nous avons parlé spécialement de la mort dans notre premier discours, et dans le second aussi, à propos de la douleur : ceux qui se rappelleront ce que nous en avons dit, seront certainement plus portés à la désirer qu'à la craindre.

XLI. Je voudrais du moins que, dans la vie, on obéît à la loi suivie par les Grecs dans leurs festins : *Qu'il boive ou se retire.* Loi sagement établie; car il faut que tous jouissent des plaisirs de la table, ou que le sobre la quitte, de peur qu'il n'éprouve la violence des têtes échauffées par le vin. Ainsi, ne vous sentez-vous point assez fort contre les attaques de la fortune, quittez le

* *Voy.* la première Tusculane, ch. 30.

queas, defugiendo relinquas. Hæc eadem, quæ Epicurus, totidem verbis dicit et Hieronymus.

Quod si ii philosophi, quorum ea sententia est, ut virtus per se ipsa nihil valeat, omneque, quod honestum nos, et laudabile esse dicimus, id illi cassum quiddam, et inani vocis sono decoratum esse dicant; et tamen semper beatum censent esse sapientem : quid tandem a Socrate et Platone profectis philosophis faciendum putes? Quorum alii tantam præstantiam in bonis animi esse dicunt, ut ab his corporis et externa [1] obscurentur; alii autem hæc ne bona quidem ducunt, in animo reponunt omnia. Quorum controversiam solebat, tanquam honorarius arbiter, judicare Carneades. Nam quum, quæcumque bona peripateticis, eadem stoicis commoda viderentur; neque tamen peripatetici plus tribuerint divitiis, bonæ valitudini, ceteris rebus generis ejusdem, quam stoici : quum ea, re, non verbis ponderarentur; causam esse [2] dissidendi negabat. Quare hunc locum ceterarum disciplinarum philosophi quemadmodum obtinere possint, ipsi viderint. Mihi tamen gratum est, quod de sapientium perpetua bene vivendi facultate dignum quiddam philosophorum voce profitentur.

Sed quoniam mane est eundum, has quinque dierum disputationes memoria comprehendamus. Equidem me etiam conscripturum arbitror. Ubi enim melius uti possumus hoc, cuicuimodi est, otio? Ad Brutumque nostrum hos libros alteros quinque mit-

[1] Observent. — [2] Desiderandi.

champ de bataille. Tel est le langage d'Épicure, suivi presque mot pour mot par Hiéronyme.

Que si des philosophes qui tiennent que la vertu ne peut rien par elle-même, et que tout ce que nous appelons honnête et louable n'est qu'une chimère décorée d'un vain nom, reconnaissent cependant que le sage est toujours heureux, que ne devons-nous point attendre des disciples de Socrate et de Platon? Les uns élèvent tellement les biens de l'âme, que ceux du corps et de la fortune ne sont presque plus rien; les autres ne mettent pas même ceux-ci au rang des biens, et l'âme est tout pour eux. Carnéade, qui s'érigeait de son chef en arbitre des deux écoles, faisait disparaître ainsi la nuance qui les sépare. Puisque les stoïciens, disait-il, appellent des avantages ce que les péripatéticiens nomment des biens, et qu'à cela près, les uns ne font pas plus d'état que les autres des richesses, de la santé et de tout le reste, la différence est dans les mots, et non dans les choses, et il n'y a pas lieu à se partager. Je laisse donc aux disciples de ces deux écoles ce point à discuter; mais j'avoue que je prends plaisir à les voir s'accorder dans ce cri général et vraiment digne du philosophe, que le sage ne peut cesser d'être heureux.

Mais, puisque nous nous séparons demain, tâchons de ne point oublier ce qui a fait, pendant les cinq jours derniers, le sujet de nos discussions. Je crois même que je les écrirai; car mon loisir, quelle que soit la raison qui m'en procure, peut-il être mieux employé? J'enverrai aussi à mon ami Brutus ces cinq nouveaux Livres; il est juste de les dédier à celui qui m'a engagé et comme

temus; a quo non modo impulsi sumus ad philosophicas scriptiones, verum etiam lacessiti. In quo quantum ceteris profuturi simus, non facile dixerimus: nostris quidem acerbissimis doloribus, variisque, et undique circumfusis molestiis alia nulla potuit inveniri levatio.

---

provoqué à écrire sur des matières philosophiques. Je ne puis dire quel fruit en retireront les autres ; ce que je sais, c'est que dans mes cruelles douleurs[63], et dans les chagrins divers qui m'environnent de toutes parts, je n'ai point trouvé de plus puissante consolation.

NOTES

SUR

LE CINQUIÈME LIVRE.

1. — I. *Traité de la Vertu*. Voyez aussi *de Finibus*, I, 3. Ce Traité de Brutus s'est malheureusement perdu. Il subsistait encore du temps de Sénèque, qui en cite un fragment, *Consol. ad Helviam*, c. 9.

2. — II. Cicéron, très jeune encore, se livra à Rome à l'étude de la philosophie, sous Philon l'académicien, et sous le stoïcien Diodote.

3. — III. Solon d'Athènes, Thalès de Milet, Chilon de Lacédémone, Pittacus de Mitylène, Cléobule de Lindos, Bias de Priène, et Périandre de Corinthe.

4. — *Ibid.* Tout le monde connaît Lycurgue, le fameux législateur de Sparte. Le P. Petau le fait naître 130 ans avant la fondation de Rome. Je suivrai dans ces notes la chronologie de ce savant homme, pour éviter les discussions.

5. — *Ibid.* Comme les fables d'Atlas et de Prométhée sont triviales, je m'arrête à celle de Céphée et de sa famille, qui est moins connue. Céphée fut, dit-on, un roi d'Éthiopie, père de la célèbre Andromède, laquelle, après avoir été délivrée d'un monstre marin par Persée, qu'elle épousa ensuite, fut enfin placée au rang des astres avec son père, son mari, et sa mère Cassiopée. Cicéron développe ici le sens allégorique de ces prétendues métamorphoses. *Voy.* Diodore, Livre IV, et Vitruve, Livre VI, etc.

6. — Ibid. *Phliasiens*, habitants d'une ville du Péloponnèse, appelée *Phliunte* ou *Phliasie*, sur les bords de l'Asopus, entre la Sicyonie, l'Argolide, Cléones et le mont Stymphale. Les Grecs modernes nomment encore ce lieu *Sta-Phlica*.

7. — IV. *Socrate le premier, etc.* Cela n'est pas exactement vrai : car des philosophes plus anciens, et surtout Pythagore, avaient déjà donné à leurs disciples de bons préceptes de morale. Mais Cicéron veut dire qu'ils n'en faisaient pas, comme Socrate, le principal

objet de leur philosophie. Il s'exprime encore de même, *Académ.*, I, 4.

8. — V. *Des plus cruelles souffrances.* Cicéron se sert du terme, *equuleus*, chevalet, instrument de supplice.

9. — *Ibid.* M. Attilius Régulus, général d'une armée romaine contre les Carthaginois, ayant été fait prisonnier par eux, et relâché sur sa parole, pour aller à Rome traiter de l'échange des prisonniers, eut le courage d'en dissuader le sénat. Puis étant retourné à Carthage pour dégager sa parole, on l'y fit mourir dans les plus rudes tourments. Q. Servilius Cépion, après avoir passé par tous les honneurs de la république, jusque-là qu'on l'avait décoré du titre de *défenseur du sénat*, eut le malheur de perdre une grande bataille contre les Cimbres. Ses ennemis ayant saisi cette occasion pour le perdre, l'accusèrent de s'être attiré cette disgrâce, pour avoir pillé à Toulouse le temple d'Apollon, où il y avait des trésors immenses. Sur cela, le peuple superstitieux le condamna. Les uns disent qu'il mourut dans les prisons; d'autres, qu'il se retira à Smyrne, où il supporta très constamment l'exil et la pauvreté. Pour Manius Aquillius, il n'était que lieutenant de Q. Oppius, général de l'armée contre Mithridate, lorsqu'il tomba entre les mains de ce prince, qui le fit ignominieusement promener sur un âne, fouetter, et ensuite mourir, en lui faisant verser de l'or fondu dans la bouche. *Voyez* Aulu-Gelle et Valère Maxime.

10. — VIII. Ariste et Antiochus, deux frères de la ville d'Ascalon, s'établirent à Athènes, où ils enseignaient la philosophie, suivant les dogmes des académiciens, mais un peu mêlés de ceux des stoïciens. Brutus fut disciple du premier, dont Cicéron fait mention en quelques endroits, comme de son ami, et qu'il choisit même pour son hôte en passant par Athènes. Il parle aussi d'Antiochus avec éloge.

11. — *Ibid.* Cicéron prend ici le titre d'*imperator*, qui lui avait été donné à l'occasion de quelques avantages qu'il remporta sur les Parthes, pendant qu'il était proconsul de Cilicie, l'an de Rome 702. Il en partit l'année suivante pour revenir à Rome, et arriva à Athènes le 14 d'octobre. Ce fut dans ce voyage qu'il logea chez Ariste.

12. — IX. *Dans son Callisthène.* Il a été parlé de cet ouvrage ci-dessus, troisième Tusculane, chap. 10. L'original grec de la sentence suivante est de Chérémon, poète comique. Plutarque cite ce vers au commencement de son Traité, Περὶ τύχης.

13. — X. *Que cela est doux!* Il faut se souvenir de ce que Cicéron a dit sur cela, dans la Tuscul. II, chap. 7.

14. — XI. *Votre, etc.* C'est le Traité *de Finibus bonorum et malorum.*

15. — Ibid. *Avec mes propres armes.* Cicéron s'est ici servi d'une autre expression proverbiale, qui n'aurait point eu de grâce en notre langue. Lorsqu'un orateur disait autre chose que ce qu'il avait dit auparavant, on lui opposait ses tablettes sur lesquelles il avait écrit. C'est pour cette raison qu'Antoine n'écrivait aucun de ses discours (*pro Cluent.*, c. 50), afin de ne pas laisser à son adversaire un moyen de prouver qu'il entrait en contradiction avec lui-même.

16. — XII. Zénon, chef des stoïciens, était d'une petite ville de Cypre, appelée *Cittium* ou *Citium*, mais dont les habitants étaient Phéniciens d'origine. C'est pour cela qu'il l'appelle ici étranger ; et ailleurs même il le nomme par dérision, *Pœnulus*, c'est-à-dire petit Phénicien.

17. — *Ibid.* Perdiccas était un roi de Macédoine, qui avait eu ce fils d'une esclave de son frère Alcétas. On ne sait pas comment Archélaüs s'empara du royaume de son père, au préjudice d'un fils légitime qu'il avait laissé âgé seulement de sept ans, et qu'Archélaüs fit mourir dans la suite. Il fit encore d'autres crimes pour se maintenir sur le trône, et régna fort glorieusement à cela près ; car Thucydide lui donne cette louange, qu'il rendit le premier la Macédoine florissante, et qu'il y forma cette belle milice qui devint dans la suite si redoutable. Il prit soin aussi d'attirer dans sa cour les gens de lettres les plus illustres de ce temps-là. Il voulut même y faire venir Socrate, qui refusa d'y aller, disant qu'ayant le bonheur de vivre dans une ville libre, il n'avait garde de se livrer à la servitude d'un état despotique. Enfin, au milieu de ses prospérités, ce roi fut tué à la chasse par la trahison d'un jeune homme qu'il aimait beaucoup : ce fut très peu de temps avant la mort de Socrate.

18. — XIV. Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand.

19. — XVI. Ceci n'est pas tiré d'Homère, mais de quelque tragédie, où était représenté apparemment le retour d'Ulysse à Ithaque. — Nonius, qui cite ce vers au mot *mollitudo*, nous apprend qu'il est d'une tragédie de Pacuvius, imitée de Sophocle, et intitulée *Niptra*, les Bains, et dont le sujet paraît avoir été le retour et la mort d'Ulysse. Voyez *Tuscul.*, I, 21. J. V. L.

20. — XVII. Ce vers est le premier des quatre élégiaques qui furent gravés au bas de la statue d'Épaminondas en la ville de Thèbes.

21. — *Ibid.* Fragment de l'épitaphe que fit Ennius pour le grand Scipion.

22. — *Ibid.* Le président Bouhier avait altéré ici le texte en le corrigeant, parce qu'il n'y trouvait, dit-il, aucun sens raisonnable. Mais le savant critique, et tous ceux qui, avant et après lui, nous ont offert

leurs conjectures sur ce passage, avaient oublié ces mots de la fin du chapitre 16, *Beata igitur vita laudabilis*, qui ne laissent aucun doute sur cette phrase; il est même inutile d'ajouter *est*, comme l'avait fait Ernesti. Il est très facile de se tromper dans l'explication de toutes ces difficultés, si l'on n'étudie pas les arguties des stoïciens, et si l'on perd de vue le sens qu'ils donnent aux différents termes de leur langue philosophique. J. V. L.

23. — XVIII. On croit, avec assez de vraisemblance, ce précepte tiré de la tragédie d'*Atrée* du poète Attius.

24. — XIX. *C. Lélius*. C'est l'illustre ami du grand Scipion, dont le secours ne put empêcher que Q. Pompéius n'emportât sur lui le consulat l'an de Rome 612. Mais il eut sa revanche l'année suivante, ayant été nommé consul avec Q. Servilius Cépion.

25. — *Ibid.* L. Cornélius Cinna fut consul pour la première fois l'an de Rome 666. Mais ayant commis plusieurs attentats contre les lois, il fut chassé de Rome par Octavius son collègue, et le sénat mit en sa place L. Cornélius Mérula. Cinna, irrité, ramassa promptement une armée, et ayant rappelé Marius, qui s'était réfugié en Afrique, ils rentrèrent victorieux dans Rome, et firent mourir Octavius et les autres grands personnages dont parle ici Cicéron. Ensuite ils se nommèrent eux-mêmes tous deux consuls pour l'année suivante. Cinna prit la même voie les années 668 et 669, pour être continué dans cette dignité avec Carbon, qui ne valait pas mieux que lui. Mais il porta cette dernière année la peine de ses crimes, ayant été tué à Ancône par ses propres soldats.

26. — *Ibid.* P. Licinius Crassus avait été consul l'an de Rome 656. L. Julius César l'avait été l'an 663. Il était frère de C. Julius César, dont il sera parlé peu après, et qui n'était encore parvenu qu'à la dignité d'édile curule. Mais c'était un homme dont Cicéron vante extrêmement le mérite et l'agrément. Le consul fut père de César le dictateur, qui ne laissa pas d'épouser la fille de Cinna. Pour Marc-Antoine, c'est ce grand orateur qui est si fort exalté en toute occasion par Cicéron, et qui fut l'aïeul du fameux triumvir Marc-Antoine. Au reste, tous ces meurtres ne doivent pas être imputés au seul Cinna. Marius son collègue en doit être accusé comme lui.

27. — *Ibid.* Il y a peu de noms plus connus que celui de C. Marius, qui fut jusqu'à sept fois consul. Ce fut dans son cinquième consulat, l'an de Rome 652, qu'ayant appris que les Cimbres avaient forcé le passage des Alpes du Trentin, et étaient entrés en Italie, malgré les efforts que le proconsul Q. Lutatius Catulus avait faits pour s'y opposer, il courut à son secours avec une armée, et remporta sur

ces barbares la victoire la plus complète. Quoiqu'il en eût le principal honneur, il voulut bien le partager avec Catulus, qui d'ailleurs avait bien fait son devoir; en sorte qu'à leur retour ils triomphèrent ensemble. Mais dans les différents qui s'élevèrent ensuite entre Marius et Sylla, Catulus ayant pris le parti du dernier, Marius ne put le lui pardonner; et il poussa si loin le ressentiment, que s'étant rendu maître de Rome l'an 666, comme il a été dit ci-dessus, il fit mourir inhumainement Catulus, qui était un homme d'un rare mérite. Il mourut lui-même l'année suivante, dans son septième consulat, de chagrin d'apprendre les heureux succès de Sylla.

28. — XX. Ce fut l'an 405 avant Jésus-Christ, que Denys eut l'adresse de se rendre maître et tyran de Syracuse, qui était auparavant une république.

29. — XXI. *Voyez* Horace, Livre III, ode 1:

> « *Districtus ensis, etc.* »

et Cœl. Rhodig., Livre II, c. 30, sur les diverses acceptions du mot *abacus*.

30. — XXII. Damon et Phintias, célèbres dans l'école de Pythagore. Voyez *de Offic.*, III, 10, note 8, tome XXVII, page 640.

31. — *Ibid.* Aquinius, ou Aquinus, très mauvais poète. Si l'on veut que ce soit le même dont parle Catulle, *epigr.* 14, il est alors nécessaire de lire *Aquino*, et non pas *Aquinio*. La mesure ne laisse aucun doute:

> *Nam, si luxerit, ad librariorum*
> *Curram scrinia: Cæsios, Aquinos,*
> *Suffenum, omnia colligam venena.*

Nous n'aurions donc pas hésité à rétablir ce nom, si l'identité des deux personnages était démontrée. Mais il est probable qu'il y avait à Rome plus d'un mauvais poète. Celui-ci était mort, comme on le voit par le texte, quand l'auteur écrivit les Tusculanes; ce n'est donc ici qu'un trait de mœurs, et non un trait de satire. J. V. L.

32. — XXIII. *D'un homme assez obscur.* C'est, je pense, tout ce qu'a voulu dire Cicéron, en appelant Archimède *homunculum*. Expression qu'a censurée fort ingénieusement l'abbé Fraguier, dans une dissertation insérée parmi les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome II, page 321. Mais je dois dire, pour la justification de Cicéron, que quelque habile que fût Archimède, il n'a jamais eu la réputation de Platon ni d'Archytas, et n'a même jamais été mis au rang des philosophes, qui chez les anciens étaient les savants de la première classe. On en peut juger par la comparaison que

Cicéron fait encore un peu plus bas d'Archimède avec Démocrite, Pythagore et Anaxagoras. Ce seul mot répond à tout ce qu'on a voulu dire à cette occasion contre ce passage. Du reste Archimède, après avoir fait des choses incroyables pour défendre Syracuse, qui était assiégée par une armée romaine commandée par Marcellus, et qui en effet lui résista pendant près de trois ans, fut enfin tué à la prise de cette ville, qui arriva l'an de Rome 542, et 212 avant Jésus-Christ. Marcellus en fut très affligé; et ce fut lui qui, au rapport de Tite-Live, lui fit ériger le monument dont va parler Cicéron. Il fit placer au-dessus la sphère et le cylindre, emblème des découvertes d'Archimède en géométrie. — Paruta, dans ses médailles de Sicile, en rapporte une où l'on voit d'un côté la tête de ce géomètre, sans légende, et au revers, une sphère posée sur un pied, avec le monogramme d'Archimède. Les attributs qui surmontaient le tombeau découvert par Cicéron, rappelaient la démonstration d'Archimède sur la proportion de la sphère au cylindre. J. V. L.

33. — XXIII. Il est surprenant qu'en aussi peu de temps on eût perdu à Syracuse la mémoire de ce monument; car il n'y avait que 137 ans qu'il avait été fait, puisque ce fut l'an de Rome 679 que Cicéron fut en Sicile en qualité de questeur.

34. — *Ibid.* Les savants, et surtout le président Bouhier, page 454 de ses *Remarques*, disputent beaucoup sur le nom de cette porte; mais qu'on lise *Agragianas*, ou, comme je l'aime mieux, *Acragianas*, on ne peut douter qu'il ne s'agisse de la porte qui donnait sur la route d'Agrigente, nommée *Acragas* par les Siciliens. De toutes les leçons, la moins vraisemblable est celle de Davies, adoptée par M. Schütz, *Achradinas*. Fraguier, par la traduction qu'il donne dans son Mémoire : *hors de la porte qui regarde Acragas*, aurait dû les avertir qu'ils se trompaient; mais trop souvent les éditeurs corrigent, ou croient corriger; ils n'expliquent pas. J. V. L.

35. — *Ibid.* Arpinum, patrie de Cicéron, était une très petite ville du pays des Volsques en Italie. Elle porte encore aujourd'hui le nom d'*Arpino*.

36. — XXIV. Les anciens croyaient que les étoiles tenaient au firmament, et tournaient avec lui. Le système actuel de nos connaissances est bien loin de se rapporter à celui des anciens.

37. — XXVII. On peut voir sur ces combats institués par Lycurgue, Pausanias, III, 14; Cragius, *de Rep. Laced.*, III, 9, 5; Du Faur, *Agonistic.*, I, 12. Ce que l'auteur dit ensuite des philosophes et des femmes de l'Inde, y est encore en usage parmi ceux qui ont conservé l'idolâtrie. *Voyez* Hérodote, Diodore, etc.

38. — XXVII. Ce respect des Égyptiens pour ces animaux venait de ce qu'ils les regardaient comme des divinités. Ce qui surprend le plus en cela, est leur vénération pour les aspics, qui sont si dangereux, et si ennemis des hommes. Mais Élien rapporte que les Égyptiens avaient l'art de les apprivoiser, en sorte qu'ils ne faisaient pas même de mal à leurs enfants.

39. — *Ibid.* Ce fait paraîtrait incroyable, si Hérodote, qui avait vécu parmi les Égyptiens, ne racontait que quiconque parmi eux tuait un ibis, ou un vautour, même involontairement, était irrémissiblement puni de mort; et qu'à l'égard des autres bêtes sacrées, le meurtre involontaire était toujours puni à l'arbitrage des prêtres.

40. — XXVIII. Ce raisonnement est un pur sophisme, et une vraie pétition de principe; car il suppose que la félicité est inséparable de la vertu, et c'est précisément ce qui est en question.

41. — XXX. *Voyez* Saint Augustin, *de Civitate Dei*, Liv. 19.

42. — *Ibid.* Carnéade entendait par là un bon esprit, un corps sain, et des avantages de cette sorte.

43. — *Ibid.* On peut voir là-dessus Cicéron, *Academ.*, II, 42; *de Finib.*, II, 11.

44. — XXXII. Anacharsis, philosophe, contemporain de Crésus et de Solon. *Voyez* dans Diogène Laërce, la lettre d'Anacharsis à Crésus.

45. — *Ibid.* Cette énumération des choses qu'ils mangeaient, est pour exclure le pain, qui n'était point en usage chez les Scythes.

46. — Le talent d'Athènes pesait cinquante-quatre livres onze onces d'argent, poids de Paris, suivant l'évaluation rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome VIII, page 399.

47. — Ibid. *Trente mines*, la moitié d'un talent.

48. — XXXIV. *Dans leurs repas publics.* Ils étaient appelés *phidities*, et avaient été établis par Lycurgue, comme une des choses les plus propres à entretenir l'amitié entre les concitoyens. Chacun y contribuait; et ceux qui ne le pouvaient, ou ne le voulaient pas, n'avaient aucune part au gouvernement. Mais rien n'était plus frugal que ces repas, comme on peut en juger par ce que dit Cicéron.

49. — *Ibid.* Xénophon, Livre I de sa Cyropédie, chap. 8.

50. — *Ibid.* Timothée était fils de Conon, et outre qu'il était grand capitaine, il aimait si fort les gens de lettres, qu'il fit ériger une statue de bronze à Isocrate, avec une jolie inscription, que nous a conservée Plutarque, Vie de cet orateur.

51. — XXXV. Dion de Syracuse, celui dont Plutarque nous a donné la Vie. Le passage cité est de la septième lettre de Platon.

52. — XXXVI. *Aristide.* On avait donné à cet Athénien le surnom de *juste*, à cause de son extrême équité. Mais cela même excita l'envie de quelques uns de ses compatriotes, qui le firent exiler pour dix ans. Cependant les Athéniens le rappelèrent la troisième année, qui était la 480e avant la naissance de Jésus-Christ. Plutarque nous a laissé la Vie de ce grand homme.

53. — XXXVII. Teucer était fils de Télamon, roi de Salamine, et fut au siége de Troie avec son frère Ajax. A son retour, son père n'ayant pas voulu le recevoir, parce qu'il n'avait pas vengé la mort de son frère, il alla en l'île de Cypre, où il fonda la ville de Salamine. C'est en cette occasion qu'on lui fait dire le mot dont il s'agit, et qui paraît tiré d'une tragédie de Pacuvius, intitulée, *Teucer.*

54. — *Ibid.* T. Albucius avait été élevé à Athènes, dans la philosophie d'Épicure. Depuis, étant monté par degrés dans Rome jusqu'à la préture, et ayant eu ensuite le gouvernement de la Sardaigne, il s'y décerna lui-même les honneurs du triomphe, pour avoir soumis quelques brigands. On le trouva fort mauvais à Rome; en sorte qu'à son retour, ayant été accusé de quelques malversations par les peuples de cette province, il fut condamné, et se retira à Athènes, où il s'amusa à philosopher, comme le dit Cicéron.

55. — *Ibid.* Démarate était un de ceux qui gouvernaient la ville de Corinthe, avant que Cypsélus en fût devenu le tyran. Il se retira en Italie avec de grandes richesses, environ 658 ans avant Jésus-Christ.

56. — XXXVIII. Appius Claudius Crassus, surnommé depuis Cæcus, avait été deux fois consul, l'an 446, et l'an 457 de Rome. On raconte de lui, qu'ayant ouï dire qu'on proposait au sénat un traité de paix peu honorable avec le roi Pyrrhus, il s'y fit porter, tout vieux et aveugle qu'il était, et empêcha, par ses remontrances, qu'on n'acceptât ces conditions.

57. — XXXIX. Asclépiade était un des disciples de Platon. Mais son amitié pour Ménédème d'Érétrie, qui, par ses opinions singulières, donna lieu à la secte érétrienne, lui fit embrasser cette secte.

58. — *Ibid.* La mémoire a trompé Cicéron; car Homère, qui rapporte le discours de Polyphème dans l'*Odyssée*, sur la fin du Livre IX, ne lui fait pas tenir ce langage.

59. — XL. C'est M. Licinius Crassus, qui périt malheureusement dans la guerre contre les Parthes, et qui passait pour le plus riche des Romains. Ses liaisons avec César et Pompée le firent soupçonner de vues ambitieuses, dont Cicéron semble ici le disculper. On l'accusait aussi d'une excessive avarice.

60. — XL. C'est donc avouer que le sage peut n'être pas toujours heureux, ou qu'il est une vie heureuse qu'il n'a pas la force de supporter, comme le remarque fort bien saint Augustin, en se moquant des sophismes des philosophes, *Epist.* 155. On peut dire que c'est là l'écueil de tous leurs longs raisonnements sur le souverain bien.

61. — *Ibid.* Du suc des cantharides, on composait un poison, qui était assez en usage chez les anciens.

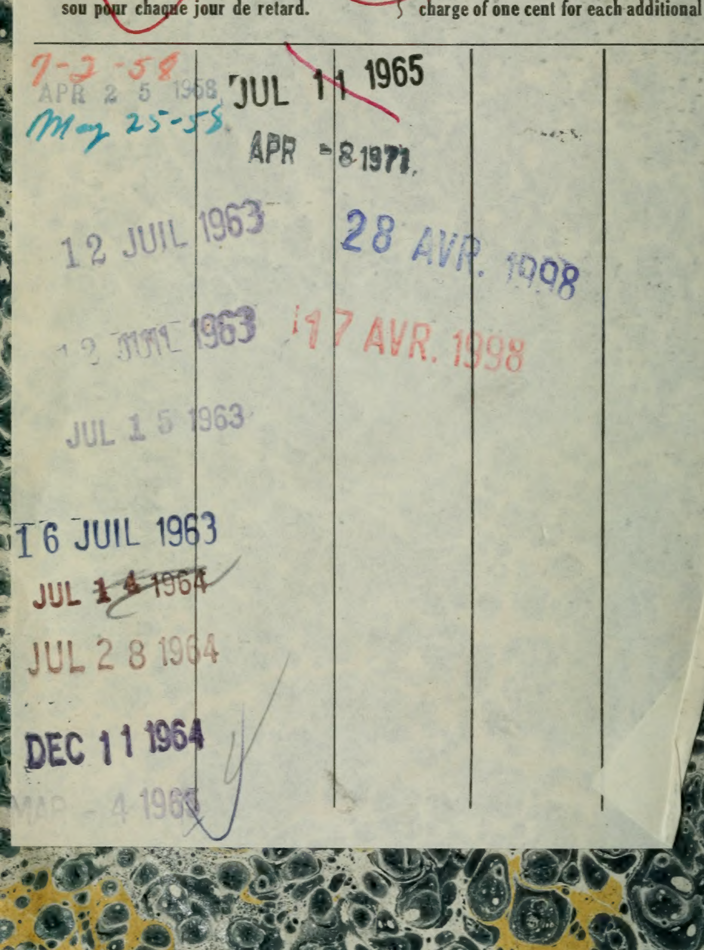
62. — *Ibid.* Persée, dernier roi de Macédoine, fut vaincu et fait prisonnier par le consul L. Émilius Paullus, l'an 168 avant Jésus-Christ. Il aima mieux essuyer la honte d'être conduit en triomphe dans Rome par son vainqueur, que de suivre son conseil.

63. — XLI. La faiblesse humaine se montre ici dans le philosophe qui s'est efforcé d'adopter les dogmes du stoïcisme. Il a parlé éloquemment contre la douleur, contre l'affliction; et il nous révèle ici ses chagrins et ses larmes. Il venait de passer presque toute l'année à pleurer la mort de sa fille Tullia; et il fut même accusé par les amis de César de n'avoir donné de si longs regrets aux malheurs de sa famille, que pour avoir le droit de gémir librement sur ceux de sa patrie. Il déplorait les uns et les autres, mais non avec cette fermeté et cette noblesse qui convenait à son caractère. Il s'écarta souvent alors de cette constance du sage, dont il présente partout dans les Tusculanes des images si brillantes et si fières. Ainsi, au commencement de 709, quand il écrivit en vrai philosophe sur la *Nature des dieux*, sur la *Divination*, et combattit avec courage la superstition et l'idolâtrie, il oublia trop aisément que sa douleur, après la mort de sa fille, l'avait égaré au point qu'il voulait lui élever un temple et lui consacrer un culte religieux. Il était difficile, sans doute, d'enseigner aux Romains, avec tant d'élégance et de goût, la philosophie de Socrate et de Zénon; mais il était encore plus difficile de leur ressembler. J. V. L.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU TOME VINGT-QUATRIÈME.




7-2-58
APR 25 1958
May 25-58
JUL 11 1965
APR -8 1971
12 JUIL 1963
28 AVR. 1998
12 JUIL 1963
17 AVR. 1998
JUL 15 1963
16 JUIL 1963
JUL 14 1964
JUL 28 1964
DEC 11 1964
MAR - 4 1965


a39003 002865607b
CE PA 6278
.A2L4 1821 V024
COO CICERO. OEUVRES COMP
ACC# 1186320

